UnissResearch

Università degli studi di Sassari

Mastino, Attilio a cura di (1987) *L'Africa romana: atti del 4. Convegno di studio*, 12-14 dicembre 1986, Sassari (Italia). Sassari, Università degli studi di Sassari, Dipartimento di Storia. V. 2, 385-743 p., [36] c. di tav.: ill. (Pubblicazioni del Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari, 8).

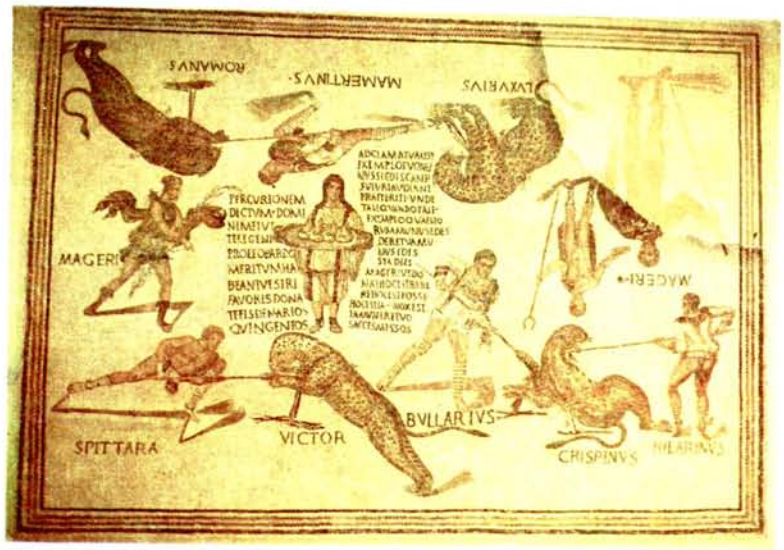
http://eprints.uniss.it/3657/

Documento digitalizzato dallo Staff di UnissResearch

L'Africa romana

Atti del IV convegno di studio
Sassari, 12 - 14 dicembre 1986

a cura di Attilio Mastino



Dipartimento di Storia - Università degli Studi di Sassari



Pubblicazioni del Dipartimento di Storia
dell'Università di Sassari

8.

Atti del IV convegno di studio su «L'Africa romana»

Sassari, 12-14 dicembre 1986

a cura di Attilio Mastino

L'Africa romana

Atti del IV convegno di studio
Sassari, 12-14 dicembre 1986

a cura di Attilio Mastino

* *

Dipartimento di Storia - Università degli Studi di Sassari

Questo volume è pubblicato
con il contributo della

Regione Autonoma della Sardegna
Assessorato della Pubblica Istruzione, Beni Culturali,
Informazione, Spettacolo e Sport

© Dipartimento di Storia - Università degli Studi
Piazza Conte di Moriana / (079) 270442 / 07100 Sassari (I)

Noël Duval

L'épigraphie chrétienne de Sbeitla (*Sufetula*) et son apport historique

Le site de *Sufetula*[1] (fig. 1) a fourni jusqu'à présent, en trois périodes principales de fouilles et de recherches (1906-1916, 1946-1955, 1963-1971) environ 80 inscription chrétiennes dont environ 70 épitaphes ou fragments d'épitaphes, provenant surtout de trois églises (basiliques II, III et VI). Cette ville offre donc par le nombre matière à un corpus autonome, moins important naturellement, pour la Tunisie, que celui de Carthage[2], représentant environ un tiers de ceux d'Haïdra[3] et de Mactar[4], un peu moins que des villes comme Tabarka, Sousse, Sfax[5], à

[1] Voir la bibliogaphie en annexe. Carte topographique au 50.000e, feuille 85 (*Sbeitla*); *Atlas archéologique de la Tunisie*, 2e Série (au 100.000e), feuille XLVIII (*Sbeitla*), n° 18.

[2] A.-L. DELATTRE, *L'épigraphie funéraire chrétienne à Carthage*, Tunis, 1926. Le corpus des *Inscriptions funéraires chrétienne de Carthage*, publié par Mme L. Ennabli, comporte actuellement deux volumes: I, *La basilique dite de Sainte-Monique*, Rome, 1975; II, *La basilique de Mcidfa*, Rome, 1982. Un troisième est en préparation.

[3] N. DUVAL et F. PRÉVOT, *Recherches archéologiques à Haïdra* (Collection de l'Ecole Française de Rome, 18), I: *Les inscriptions chrétiennes*, Rome, 1975. Complément en préparation.

[4] F. PRÉVOT, *Recherches archéologiques franco-tunisiennes à Mactar* (Collection de l'Ecole Française de Rome, 34), V: *Les inscriptions chrétiennes*, Rome, 1984.

[5] **Tabarka**: Inscriptions: *CIL*, VIII, 17383-17391 et *ILTun* 1687-1710. Pour les mosaïques: P. GAUCKLER, *Inventaire des mosaïques de la Gaule et de l'Afrique*, II (Tunisie), nos 941-1056 et Supplément par A. Merlin, nos 1049 *a* - *v* p. 95-101; *Catalogue du Musée Alaoui*, nos A 39-96 p. 16-22; 1er Supplément, nos A 303-329 p. 28-32; 2e Supplément, nos A 423-445 p. 23-27; N. DUVAL dans F. BARATTE et N.D., *Mosaïques romaines et paléochrétiennes du Musée du Louvre*, nos 9-10 p. 43-47. Dernier inventaire: M. ALEXANDER, *Early Christian Tomb Mosaics of North Africa* (Ph. D., New York University, 1958), nos 276-414 p. 169-270.

— **Sousse**: Inscriptions: *CIL*, VIII, 11149, 23012-23020 et *ILTun* 180-185, 190-201. Mosaïques funéraires: *Inventaire des mosaïques*, II, nos 211-216 et Supplément, nos 211-216, 218 a - i, p. 24-28; M. ALEXANDER, *op. cit.*, nos 244-275, p. 152-168; L. FOUCHER, *Inventaire des mosaïques* de Sousse, Tunis, 1960, nos 57.029 - 039, 57.138 -151, 57.195 - 197, 57.206 - 210, 57.212 - 213. Publication des catacombes avec les inscriptions: L. LEYNAUD, *Les catacombes africaines*, 2e éd., Alger, 1922. Rectifications: A. FERRUA, *Hadrumetum: le iscrizioni delle catacombe, Aevum*, 47, 1973, p. 189-209. Sur la date des inscriptions: A. FERRUA, *L'epigrafia cristiana prima di Costantino, Atti del IX Congr. int. di Archeologia Cristiana 1975*, I, 1978, p. 606-607.

— **Sfax, Thina et la région**: Inscriptions: *CIL*, VIII, 11077-11094, 11096, 22833-22842 et *ILTun* 86-88, 96-97. Mosaïques funéraires: *Inventaire des mosaïques*: II, nos 19-27 (avec des mosaïques funéraires encore païennes) 36-40 et Supplément, nos 60 *d-f* p. 9; *Catalogue*

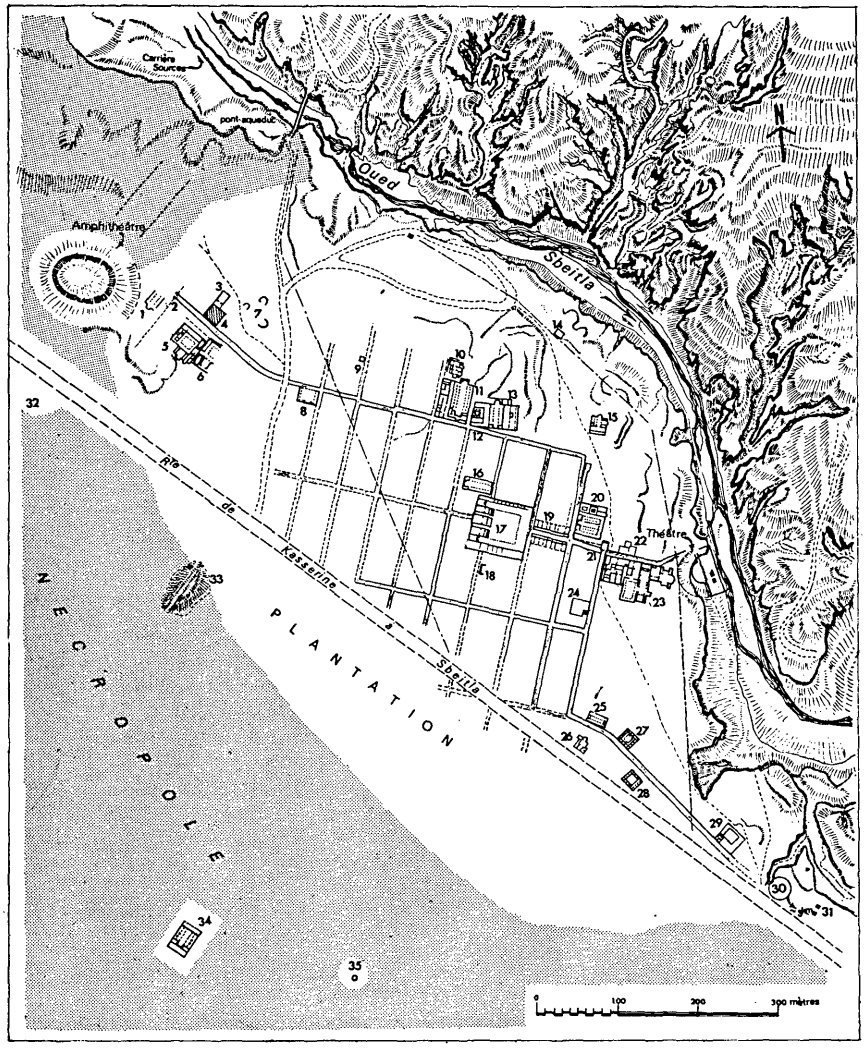


Figure 1: Plan schématique de *Sufetula* avec l'emplacement des différentes églises: Bas. I: n° 13. - Baptistère: n° 12. - Bas. II: n° 11. - Bas. III: n° 20. - Bas. IV: n° 16. - Bas. V: n° 25. - Bas. VI: n° 34. - Bas. VII: hors plan. - N° 32: localisation de l'épitaphe X, 7. - N° 18: localisation de l'épitaphe X, 3.

égalité avec des églises isolées, au sol couvert de «mosaïques funéraires» du type de l'église du prêtre Felix près de Kelibia[6], ou de l'église d'Uppenna[7]. J'ai indiqué de longue date que l'analyse globale de l'épigraphie funéraire de l'Afrique chrétienne ne pouvait progresser qu'à travers ces études régionales, en raison de l'extrême diversité des habitudes locales, du point de vue du formulaire, de l'écriture et de la «mise en page» et parfois du support[8]. Je me félicite que, depuis 1962, plusieurs de ces corpus aient paru et me reproche d'avoir paru retarder la publication de celui de Sbeitla qui était pour l'essentiel prêt depuis 1967 (malgré quelques découvertes supplémentaires en 1969 et 1971), du fait de certaines difficultés de documentation. Mais — à moins de trouvailles récentes, qui me soient restées inconnues — il reste très peu d'inédits (une dizaine) et d'intérêt secondaire sauf un linteau et une inscription métrique, d'ailleurs trop incomplète pour être parfaitement comprise (voir l'inventaire en annexe). La présente communication voudrait, en attendant la parution du corpus, maintenant programmé dans un bref délai, établir une synthèse de l'apport de cette collection à la connaissance du site, à l'histoire religieuse et politique de la région, à l'étude comparative de l'épigraphie funéraire chrétienne de l'Afrique.

1. *Répartition suivant le support et le contenu.*

Les *inscriptions non funéraires* comprennent trois linteaux en pierre (III, 1; X, 1-2: tav. 1), deux éléments d'architrave (corbeaux ?) portant une inscription votive (VI, 15-16), une dédicace à des martyrs (d'un martyrium?) sur mosaïque (VI, 17), un couvercle en marbre de *loculus* de base d'autel mentionnant des reliques de martyrs (V, 1), la dédicace par un couple d'une cuve baptismale mosaïquée (II, 24), une dédicace à des martyrs sur une croix en bronze appartenant sans doute à une suspension de lustre (VI, 18), deux noms d'homme et de femme sur un style (?) d'argent (V, 5), et un ostrakon incomplet (I, 5). Il faut ajouter la

du Musée Alaoui, nos A 29-32 p. 14-15; A. MASSIGLI, *Musée de Sfax*, 1912, nos 23-34, p. 8-11; M. ALEXANDER, *op. cit.*, nos 199-227 p. 124-138 et nos 169-171 p. 105-106.

[6] N. DUVAL et J. CINTAS, *L'église du prêtre Felix (région de Kelibia)*, «Karthago», IX, 1958, p. 155-268.

[7] Classement par N. DUVAL, *Les mosaïques funéraires de l'Enfida et la chronologie des mosaïques funéraires de Tunisie*, «Rivista di Archeologia Cristiana», L, 1974, p. 145-174 = *La mosaïque funéraire dans l'art paléochrétien*, Ravenne, 1976, p. 97-119. Cf. encore en Algérie les églises de Sétif: P.-A. FÉVRIER, *Fouilles de Sétif. Les basiliques chrétiennes du quartier nord-ouest*, Paris, 1965, p. 57-108 et fig. 65-141.

[8] Voir surtout *Projet de reprise de l'Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique de P. Monceaux, Akte des IV. int. Kongresses für. gr. und lat. Epigraphik 1962*, Wien, 1964, p. 99-116.

mention de l'«invention» de la dépouille de l'évêque Jucundus sur le couvercle de sa tombe, qui n'est pas vraimant une épitaphe (I, 3) et des restes d'inscriptions sur la mosaïque des deux absides de la basilique II (quelques lettres sans lecture possible).

Les *épitaphes* sont toutes gravées sur pierre, sauf une «mosaïque funéraire» avec l'épitaphe de l'évêque Honorius dans la basilique VII (hors la ville), qui représente seule ce type de support si banal en Afrique (VII, 1). Il s'agit de dalles encastrées dans un sol d'église pour la très grande majorité des cas, avec des variantes (sol de mosaïque dans le «baptistère de Jucundus», dans l'église II, sans doute dans les nefs des églises III, IV, VI [niveau inférieur], de béton ou de chaux dans l'église VI [niveau supérieur]; dallage des portiques de l'église III, installée dans un ancien temple à cour). La tombe est généralement distincte de cette dalle et enfouie à une profondeur variable (de 10 à 50 cm), mais l'«invention» de l'évêque Jucundus a été gravée sur le couvercle de la tombe elle-même (I, 3) et probablement aussi l'épitaphe voisine (I, 4) ainsi que l'épitaphe X, 3 (tav . VIII b). La pierre peut avoir la longueur de la tombe, mais elle est parfois beaucoup plus petite, soit qu'elle constitue une partie du «couvercle de fosse», complété par d'autres dalles, soit qu'elle se présente isolée dans le sol (cas des épitaphes II, 12 et 13 de l'église de Vitalis dont l'emplacement a été reconnu). De toute façon, la pierre, quand elle est de petite taille, signale la tête du défunt. Six dalles au moins sont des remplois: un montant de pressoir dans le cas de l'«invention» de Jucundus (I, 3), quatre parois décorées de rinceaux (provenant d'un mausolée?) pour les épitaphes VI, 1 à 4, une pierre opistographe portant au revers une inscription antérieure (II, 23), qui a été en outre réemployée dans un dernier temps comme dalle de chancel. Un assez grand nombre de dalles ont été trouvées en fragments, isolés ou regroupés, en dehors de leur emplacement d'origine et aucune observation n'a pu être faite sur celui-ci. Par ailleurs, il faut souligner que, dans le produit des fouilles anciennes, une vingtaine d'inscriptions ont disparu et que le support n'est connu que par les brèves indications des carnets de fouille et de la publication, parfois par une photographie pour la face inscrite. Mais, jusqu'à présent, on ne connaît pas à Sbeitla de stèles, de caissons (*cupulae*) ou de *mensae* portant des inscriptions chrétiennes alors que ces formes sont représentées sur des sites qui ne sont pas très éloignés (Mactar, Haïdra, Madaure, Tébessa). Il est vrai que la chronologie est tardive pour la très grande majorité des épitaphes et que les formes les plus anciennes de l'épigraphie chrétienne nous échappent presque totalement.

La «mise en page» des épitaphes sur les dalles en pierre (calcaire ou grès qui peut être assez grossier et dont les irrégularités peuvent gêner la

gravure) est assez uniforme. En règle générale, l'inscription, souvent surmontée du symbole vers la tête, est gravée dans le sens de la largeur en lignes assez courtes. Les deux dalles isolées signalées ci-dessus dans la basilique II, presque carrées, et la petite plaque d'*Alexandia* (tav. II a) sont un peu plus larges que hautes mais lisibles dans le même sens. Parmi les dalles plus longues, deux seulement (l'«invention» de Jucundus, I, 3 et l'épitaphe II, 6) portent une inscription disposée dans le sens de la longueur et encore cette dernière présente-t-elle en large vers la tête un symbole encadré des lettres AM/AM (*Amen*?) (tav. II b).

2. *Chronologie de l'épigraphie chrétienne de Sbeitla.*

L'épigraphie du IV^e s. est très mal représentée à Sbeitla: on peut attribuer à cette période avec une quasi certitude l'épitaphe d'Alexandia, avec chrisme constantinien et formulaire très bref, sans date de décès ni de déposition (X, 7: tav. II a). Appartiennent peut-être à la fin du siècle la dédicace aux martyrs Sylvain et Fortunat, conservée (mais il peut s'agir d'une copie) dans l'église du VI^e s. (VI, 17) et les deux éléments d'entablement VI, 15-16 qui proviendraient du martyrium primitif et ont été remployés dans les fondations de la même église.

Pour le V^e s., la discussion tourne autour de deux documents. D'une part l'«invention» de la dépouille de l'évêque Jucundus par l'un de ses successeurs Amacius dans le voisinage du baptistère primitif de la cathédrale catholique (II, 3): *Hic inventa est d(e)p(ositio) s(an)c(t)i Jucundi ep(i)sc(o)p(i) per inquisitione Amaci ep(i)sc(o)pi.* Jucundus, encore que le nom ne soit pas rare, est sans doute l'évêque catholique qui a siégé en 411 à la conférence de Carthage et encore à un concile de 419, qui peut avoir été victime de la persécution de Genséric (bien que le terme *sanctus* n'implique pas le martyre). L'oubli du lieu de sa sépulture résulte peut-être de l'occupation par les Ariens de la cathédrale catholique. En ce cas la redécouverte, après enquête et recherches (*inquisitio*), bien que les dates de l'épiscopat d'Amacius soient inconnues, doit être assez tardive (ce qui est confirmé par le type de symbole et la paléographie) et elle résulte sans doute d'une restitution des lieux à l'Eglise catholique, peut-être vers 495. Amacius serait l'un des successeurs de Praesidius, exilé en 484 et peut-être à son tour victime de la persécution vandale.

L'autre document, provenant probablement de l'église voisine (basilique II, la deuxième cathédrale), bien que les fragments n'aient certainement pas été trouvés en place, est la fameuse épitaphe du prêtre Vitalis — qui a donné son nom à l'église —, dont le texte, métrique ou quasi métrique, présente plusieurs réminiscences des psaumes (II, 1: tav. III). Ce prêtre est dit *natus anno XXVIII regis Gesiric, pridie idus septem-*

bres. P. Monceaux (et à sa suite A. Merlin) avait compris qu'il était né à la vie éternelle en 459 ou 466 (il faut choisir 467, 28e année du règne de Genséric compté depuis la conquête de Carthage en octobre 439). Mais cette interprétation du mot *natus* m'a paru contestable car la date de naissance peut être fournie dans l'épigraphie chrétienne tandis que cette acception de *natus*, malgré le sens bien connu de *natalis* pour les martyrs, serait pratiquement un hapax en épigraphie. En outre, la mention du nom du roi est la seule sur une épitaphe alors qu'on possède plusieurs inscriptions datées par une année «de Carthage» ou anonyme qui appartiennent presque certainement à son règne (le nom du roi aurait paru inutile de son vivant, pour l'emploi de l'année régnale, qui était la première manifestation de cet usage en Afrique)[9]: à mon sens, c'est un indice que le roi est mort au moment de la rédaction et l'absence de la titulature *dominus noster* va dans le même sens. Merlin avait par ailleurs mal lu l'âge du prêtre qui est de 78 ans et non de 38 ans. On est surpris que l'épitaphe ne comporte pas la date du décès alors qu'elle donnerait celle de la naissance mais cette particularité peut s'expliquer par le grand âge du prêtre et par la volonté de souligner qu'il est né pendant le règne du souverain persécuteur. Si j'ai raison, Vitalis serait mort en 545/546, donc en pleine période byzantine. Dans la même église, la cuve en mosaïque porte la dédicace d'un couple: *Vitalis et Cardela votum s(olver)unt* (II, 24). On a toujours supposé, sans preuve et bien que le nom soit commun, que les deux *Vitalis* étaient une seule et même personne. Mais il faudrait admettre que Vitalis, non encore prêtre (sinon, on aurait indiqué son titre selon toute probabilité) et encore marié, était plus jeune quand il a offert le revêtement de la cuve. Auquel cas, le baptistère (qui résulte d'un repentir après le début de la construction de l'église) et donc la basilique elle-même seraient nettement antérieurs (j'ai proposé l'extrême fin du Ve ou le début du VIe s.).

Appartiennent sans discussion *au VIe s.* un groupe d'épitaphes trouvées dans une «sacristie» de l'église des Saints-Sylvain-et-Fortunat déjà mentionnée, située dans la nécropole méridionale. Ces sept épitaphes portent une date de déposition, parfois répétée et complétée après coup autour du symbole (tav. IV a), constituée après le jour du mois d'une année dont la nature n'est pas précisée et d'une indiction (VI,

[9] Voir N. Duval, *Recherches sur la datation des inscriptions chrétiennes d'Afrique en dehors de la Maurétanie, Atti III Congresso Int. di Epigrafia greca e latina 1957*, Rome, 1959, p. 249-256; cf. *Haïdra*, I, p. 486-487 pour d'autres exemples d'années vandales. Sur cette question de l'année de règne vandale, dernière mise au point: Fr. M. Clover, *Felix Karthago*, «Dumbarton Oaks Papers», 40, 1986, p. 1-16, surtout p. 11 ss. (je donnerai un commentaire des idées présentées dans cet article).

1-7). La confrontation des années régnales employées en Afrique avec l'indiction m'a fait conclure dès 1956 qu'il ne pouvait s'agir que de l'année régnale de Justinien (comptée depuis sa nomination comme César), introduite officiellement dans les datations depuis 537: la coïncidence est parfaite, sauf dans un cas de lecture incertaine où il semble exister un décalage d'un an, et les inscriptions dateraient de 543 à 563. L'omission du nom du souverain serait logique pour un premier emploi de l'année régnale byzantine comme cela avait été le cas pour Genséric[10]. Cette datation, qui n'est guère contestable et n'a pas été contestée même par des critiques virulents comme J. Durliat, fournit un *terminus ante quem* pour la construction (ou plutôt la reconstruction) de cette église martyrologique. Quatre épitaphes de 543 (VI, 1-4: tav. IV a), une autre de 546 (VI, 7), une dont la date est mutilée mais dont l'écriture et le formulaire appartiennent au groupe de 543 (VI, 5), sont apparentées par ailleurs à une épitaphe de l'église II (II, 5: tav. IV b) et à une de l'église IV (IV, 3: tav. IV c). Nous avons ainsi les moyens de dater un atelier de lapicide de la première moitié du VI^e^ s.

Cette même église a dû être en partie détruite et reconstruite, car on a «rechargé» le sol des nefs par une couche de béton épaisse d'une vingtaine de centimètres. Dans le sol inférieur étaient encastrées plusieurs épitaphes, dont celles de deux officiers, un *magister militum* (VI, 11: tav. V b) et un *tribunus* (VI, 12: tav. VI b). Or ces deux épitaphes, incontestablemant byzantines d'après les titres, les symboles et l'emploi de l'indiction, appartiennent à d'autres ateliers, un peu plus tardifs, qui ont fourni aussi trois épitaphes de l'église II (II, 3, 17 et 18: tav. V a, c; VI a). Il est probable qu'on aurait pu compléter ce classement par ateliers si on disposait pour les fouilles anciennes des pierres ou de photographies.

Dans cette église VI, la couche supérieure a fourni au contraire l'épitaphe d'un *Petrus*, qualifié probablement d'*eminentissimus* (VI, 9: tav. VII b), titre traditionnel du préfet du prétoire quand il appartenait à l'ordre équestre et qui semble réservé au VI^e^ s. au préfet d'Afrique ou à l'exarque. Nous nous sommes demandés, avec Y. Duval, si ce haut personnage n'était pas le patrice Pierre, prédécesseur de l'exarque Grégoire qui s'était proclamé indépendant en 646-647, au moment de la première attaque arabe et qui aurait choisi (d'après les sources arabes) *Sufetula* — où il a été défait par ses adversaires — comme capitale. Le symbole utilisé sur cette épitaphe, pouvant donc dater de 637, est la croix grecque «en

[10] N. DUVAL, «MEFR», 1956, p. 287-294; *Atti III Congresso int. Epigrafia*, p. 250-251; *Haïdra*, I, p. 487-488.

rosace», tracée au compas fréquente à Sbeitla (voir *infra*; exemple: tav. VII a) et qui pourrait ainsi avoir été le symbole préféré de la dernière période byzantine (ce qui est confirmé par sa présence sur des inscriptions africaines datant de Tibère II et de Maurice)[11]. Ce même symbole, encadré de deux croix monogrammatiques, se retrouve sur une épitaphe de la même église qui peut dater de 638, si nos déductions sont exactes (VI, 13: tav. VIII a). La basilique V appartient, en raison de son niveau (elle est liée à une huilerie installée sur la rue voisine et qui suppose une disparition de l'urbanisme traditionnel), à une période tardive, dont on peut penser qu'elle pourrait même être postérieure au sac de la cité par les Arabes en 647. Dans cette église, on a recueilli le couvercle de *loculus* V, 1 — deux fois inscrit avec la mention du martyr oriental Tryphon, auquel on a ajouté les martyrs milanais Gervais et Protais —, une épitaphe complète en place portant le même symbole «en rosace» (V, 2) et des fragments.

Ces points de repère, fournis par des datations intrinsèques ou des estimations fondées sur des arguments historiques ou archéologiques, permettent d'encadrer le reste de l'épigraphie funéraire, qui, d'après les critères habituels (symboles, paléographie, formulaire, emploi de l'indiction), appartient certainement en presque totalité à l'époque byzantine mais qui peut s'échelonner sur un siècle et demi.

3. *Contribution à l'histoire régionale et locale.*

Du point de vue de l'*histoire générale*, l'apport des inscriptions de Sbeitla n'est pas négligeable. La mention de deux officiers qualifiés de *peregrini* (des orientaux?), un *magister militum* et un *tribunus* (dont l'un doit être d'un grade supérieur au second, probable commandant de *numerus*) dans l'église VI (VI, 11 et 12: tav. V b et VI b), d'un autre *magister militum* près du forum (X, 3: tav. VIII b), accessoirement celle d'un *primicerius* (s'il s'agit bien d'un grade militaire) dans l'église III (III, 7) prouvent l'existence à *Sufetula* d'une garnison ou tout au moins d'un état-major à l'époque byzantine[12]. Or la ville, bien que qualifiée de *kastron* par Georges de Chypre, n'est pas cernée d'une enceinte et ne possède pas de véritable forteresse, mais seulement des fortifications som-

[11] Dédicace d'H[r] Sguidan datée de Tibère II (entre 578 et 582): J. DURLIAT, *Les dédicaces d'ouvrages de défense dans l'Afrique byzantine* (Collection de l'Ecole Française de Rome, 49), p. 65, fig. 16. Epitaphe d'Hippone datée de Maurice (587 ou 602): E. ALBERTINI, «Bull. arch.», 1928-1929, p. 90-92 n° 1 et fig.. Cf. sur la date H.-I. MARROU, «Libyca» A (épigraphie-archéologie), I, 1953, p. 217 et n. 10. Photographie dans E. MAREC, *Les monuments chrétiens d'Hippone*, p. 101, fig. a.

[12] Conclusion acceptée pour l'essentiel par D. PRINGLE, *The Defence of Byzantine Africa from Justinian to the Arab Conquest* (BAR int., 99), 1981, p. 285.

maires (forum au mur reconstruit et aux portes obturées, amphithéâtre aux portes bouchées) et plusieurs fortins, qui ne supposent pas la présence d'une garnison de l'armée régulière. Si on rapproche ces épitaphes de la position stratégique de *Sufetula* à un carrefour de routes et du choix de cette ville comme résidence de l'exarque Grégoire à l'approche du premier «raid» arabe vers 646, on peut supposer que *Sufetula* a constitué, au moins momentanément, le siège d'un état-major, peut-être celui du *dux* de Byzacène dont on sait qu'il était situé, immédiatement après la reconquête, à la fois à *Capsa* (Gafsa) et à *Thelepte*. En ce cas, on ne serait pas surpris de voir inhumer dans la même église cimétériale de la nécropole méridionale l'exarque Pierre si l'identification est justifiée (VI, 9: tav. VII b). Je ne pense pas qu'il faille retenir parmi les «militaires» (au sens large) de la période byzantine les deux jeunes enfants dont on précise qu'ils ont vécu quelques années *in militia* (II, 6-7: tav. II b): l'expression appartient plutôt à mon sens au vocabulaire chrétien (voir *infra*).

Pour l'*histoire locale*, l'épigraphie chrétienne accompagne et éclaire parfois l'archéologie en permettant surtout de suivre l'aménagement des lieux de culte, de la seconde moitié du IV^{e} s. au VII^{e} s.. Les titres civils manquent généralement après le IV^{e} s. et leur absence dissimule le destin des institutions municipales dont on constate la survie ailleurs. Toutefois, un linteau trouvé près du fortin nord (fig. 1, n° 28), provenant peut-être de ce dernier ou d'une maison qui constitue le noyau de l'un des deux fortins voisins, nous fournit un indice (X, 1: tav. I c): après deux hexamètres d'inspiration biblique, une ligne mal comprise par le premier éditeur indique l'entrée de la *domus, Deo miserante, Villatici biri togati prefectorii et (duo)b(i)r(alicii)(?).* L'écriture et les symboles appartiennent à la période byzantine. Si ma conjecture est exacte pour la fin de la ligne, ce *vir togatus prefectorius*, qui a peut-être été attaché au bureau du préfet du prétoire d'Afrique, aurait été aussi *duovir* dans la colonie, qui aurait donc gardé ses magistrats traditionnels. On avait cru à tort à un monastère qui aurait été consacré à Dieu.

C'est l'histoire et la chronologie des *édifices cultuels* qui est la mieux servie naturellement par l'épigraphie chrétienne. La porte de l'église III, dite «du prêtre Servus» en raison d'une épitaphe trouvée en fragments (III, 3), était couronnée d'un linteau portant l'inscription *Hic Domus orationis* (III, 1: tav. I, 1). L'église, qui est aménagée dans un ancien temple à cour, est pourvue d'un baptistère et peut avoir été une cathédrale. Comme le complexe des basiliques I et II appartient certainement à l'Eglise catholique, j'ai supposé que cette église III pouvait avoir servi de cathédrale aux Donatistes. Malgré la résonance donatiste que, depuis Monceaux, on donne souvent à des phrases de ce type, ce

n'est pas le linteau qui suffirait à étayer cette hypothèse. Un autre linteau a été dégagé il y a une quinzaine d'années, portant en lettres d'époque byzantine (je dirais: deuxième moitié du VI^e s. -VII^e s. ?), autour d'une croix monogrammatique, la phrase, également classique, *Hic Cristus habitat* (X, 2: tav. I, 2) il pourrait provenir de l'église V voisine (voir *supra*) mais une sentence de ce genre n'est pas incompatible avec une demeure privée.

Dans la basilique II, l'aménagement de la cuve baptismale (ou seulement son revêtement en mosaïque?) résulte du voeu d'un couple qui en a fait les frais, *Vitalis et Cardela* (II, 24). Un rapprochement mais qui peut être sans fondement, avec l'épitaphe du prêtre Vitalis, elle-même datable sans doute avec précision (voir *supra*), permet d'entrevoir le destin d'un homme, qui serait né à la fin du règne de Gensèric dans la seconde moitié du V^e s. qui pourrait, encore jeune, avoir contribué à l'acquisition du terrain dans un quartier de maisons et à l'érection d'une grandiose cathédrale neuve (au début du VI^e s.) et qui aurait fini sa vie comme prêtre, attaché sans doute à cette église, avant d'y être enterré[13].

La dédicace ou la nature des *reliques* déposées dans plusieurs églises est précisée par les trois inscriptions martyrologiques. Dans l'église VI, j'ai déjà signalé la mention d'un voeu sur mosaïque aux *Dominis sanctis martyri[bus] Silvano et Fortunato Ti...*, accompli par un *Bonifatius*. On demande aux martyrs *cum comites* d'*habere in mente* les prières des dédicants (VI, 17). Le panneau, caractérisé par le symbole, la graphie et le formulaire, devait être placé primitivement (même si l'inscription a été recopiée au même emplacement) au centre d'un martyrium plus petit, appartenant à la fin du IV^e s. ou au début du V^e s.. Les martyrs, non identifiables, sont, semble-t-il, des saints locaux. La même église primitive possédait sans doute un arc (arc triomphal?) retombant sur deux corbeaux ou éléments d'entablement (VI, 15-16) qui portaient la dédicace (avec la formule: *Dominus votum perfecit*) de trois chrétiens dont le titre n'est pas précisé (*Amacius, Restitutus, Secundianus*). De l'église reconstruite au VI^e s. provient une croix de bronze qui devait être insérée dans une chaîne de luminaire (III, 18), où étaient gravés en lettres d'époque byzantine (après une réfection, semble-t-il) les noms de saint Pierre, l'apôtre évidemment, et de saint *Nab[or]*, le saint milanais selon toute vraisemblance. De telles croix votives, pendant des voûtes ou du plafond, ne sont pas rares. Celle-ci semble montrer que de nouvelles reliques avaient été apportées dans l'édifice, probablement pendant la période byzantine. Dans l'église V, au Sud-Est de la ville, dont nous avons

[13] Cf. A. MANDOUZE, *Prosographie de l'Afrique chrétienne*, Paris, 1982, s.v. *Vitalis* 9.

déjà signalé la date tardive, on a mis au jour la base de l'autel dans lequel était creusé un *loculus* pour les reliques: le couvercle de ce *loculus* a été recueilli (V, 1); il signalait des reliques du saint oriental Tryphon, complétées dans un second temps par celles des saints milanais Gervais et Protais. Une épitaphe insérée dans le sol à proximité de l'autel mentionnait le voisinage du défunt et des saints: *cum patronos suos* (V, 2). Il faut peut-être ajouter aux inscriptions relatives aux saints l'épigraphe gravée sur la tombe de *sanctus Jucundus episcopus*, commémorant l'«invention» de celle-ci après l'enquête officielle (*inquisitio*) d'un de ses successeurs (I, 3), si on admet que ce *sanctus Jucundus* peut avoir été considéré comme un martyr ou confesseur de la première moitié du V^e^ s. (voir *supra*). A travers ces quelques textes l'épigraphie de Sbeitla est donc un bon condensé des inscriptions martyrologiques d'Afrique étudiées récemment par Y. Duval: sanctoral composé dans la période finale de saints locaux (ici, Sylvain et Fortunat), dont peu ont une histoire connue par des Actes ou une Passion, des apôtres romains (ici saint Pierre), de grands saints occidentaux, principalement italiens (ici Gervais, Protais et Nabor de Milan), de quelques saints orientaux, surtout vénérés à partir de la période byzantine (ici Tryphon); juxtaposition de prières aux saints sans rapport matériel avec des reliques (aux saints Sylvain et Fortunat: VI, 17), d'inscriptions de reliquaires (V, 1) et peut-être d'une «invention» de reliques (I, 3); goût pour l'inhumation *ad sanctos* explicité dans la basilique V (V, 2).

La connaissance du *clergé* de *Sufetula* doit beaucoup à l'épigraphie. On possédait quatre noms d'évêques dans les listes courantes: un en 256 (*Privatianus*), un catholique (*Jucundus*) en 411 et 419, un donatiste (*Titianus*) en 411, un catholique (*Praesidius*) vers 484, persécuté par les Vandales ariens. Jucundus doit être l'évêque du même nom dont la dépouille a été «inventée» par l'un de ses successeurs *Amacius* vers la fin du V^e^ ou le début du VI^e^ s. (I, 3). Plus tardif encore (fin VI^e^, première moitié du VII^e^ s. d'après le type du symbole) peut être *Bellator* dont on possède l'épitaphe fragmentaire (I, 1), ainsi qu'*Honorius* dont l'épitaphe en mosaïque occupait la place d'honneur dans une chapelle des environs (VII, 1). Jucundus était inhumé à proximité du baptistère de la première cathédrale, comme c'est assez souvent le cas pour les évêques. Un autre évêque devait avoir été enterré à côté (I, 4). On a trouvé encore un fragment probable d'épitaphe épiscopale dans l'église III (III, 2). Il est symptomatique que toutes les pierres tumulaires d'évêques proviennent des deux groupes d'édifices cultuels dotés d'un baptistère, que nous pensons avoir été les cathédrales, catholique et peut-être donatiste, de Sbeitla. Les abréviations du titre *episcopus* (écrit *EPISCOPV* au n° VII, 1), toutes par contraction, varient peu: *EPCS* (I, 1; I, 4), *EPSCP* (I, 3).

C'est aussi dans les deux groupes principaux d'édifices cultuels qu'on trouve, très naturellement, les épitaphes des autres membres du clergé: trois prêtres dans l'église II (II, 1, 9, 14), deux dans l'église III (III, 3, 4), dont le titre, en toutes lettres avant le nom au n° III, 3, est placé ailleurs après le nom et s'abrège *PB* (II, 14), *PRB* (II, 9), *PRSB* (II, 1); un seul diacre dans la basilique III (III, 10: *DIACONS*). Il est curieux que l'on ne trouve pas mention du clergé inférieur, à moins qu'il ne faille considérer les enfants engagés *in militia* (II, 6 et 7: tav. II b) comme des sortes de séminaristes, l'équivalent des *lectores* en bas-âge que l'on trouve ailleurs[14]. Il n'est pas exclu que le primicier *Cosmas* (III, 7: *PRIMICERS*) soit un fonctionnaire de l'Eglise plutôt qu'un militaire.

En dehors du *duoviralicius* présumé et des officiers dont il a été question, aucun des chrétiens de *Sufetula* ne porte de titre et on ne trouve aucun nom de métier. Les *noms* sont tous des noms uniques, alors que l'usage des *tria nomina* survit par exemple, en Numidie Proconsulaire et Byzacène, à Madaure, à Mactar et dans un groupe familial à Haïdra[15]. On consultera en annexe la liste des 54 noms différents relevés sur les documents épigraphiques et textuels (non compris les martyrs étrangers à la localité). Cette onomastique ne présente guère de surprises. On trouve peu de noms véritablement «chrétiens» (en dehors des noms «apostoliques»: *Petrus, Iohannes*, etc): le classique africain *Adeodatus* (I, 2) et *Natalicus/a*, orthographié *Natalika* (III, 5: tav. VII a). Quelques noms sont rares: *Budala* (VI, 3) que j'ai rapproché du nom de l'antilope bubale, *Cardelus/a* (II, 24; un évêque numide porte ce nom en 484), *Gaudibundus* (*Gaudibudus*: IV, 3: tav. IV c), dont la racine est la même que *Gaudiosus* ou *Gaudentius*, beaucoup plus banals. Un peu plus fréquent, *Titianus*, nom de l'évêque donatiste de 411, est un cognomen classique commun à un autre clerc et à plusieurs laïcs qui ont été en fonction en Afrique. *Probatius* (VI, 10) est un signum mal représenté en Afrique, mais sans surprise. Les noms grecs sont au nombre de quatre, mais le vieux théophore *Theodorus* (II, 3: tav. V c) et *Cosmas* (III, 7) peuvent être des noms donnés en l'honneur de martyrs connus et vénérés en Occident (on notera cependant que Cosmas est sans doute un militaire, donc peut être un oriental). Plus rares en Occident, *Aristobulus* (VI, 13: tav. VIII a) et *Antusa* (II, 18: tav. VI a = Ἄνθουσα, «la fleurie», équivalent de *Flora, Florentia, Florida*) peuvent être par contre des noms importés à l'époque byzantine. Les deux officiers supérieurs «*pe-*

[14] *Haïdra*, I, p. 440-441.

[15] Voir mes *Observations sur l'onomastique dans les inscriptions chrétiennes d'Afrique du Nord*, dans *L'onomastique latine* (colloque 1975), Paris, 1977, p. 449-450, cf. *Haïdra*, I, p. 403-404; F. PRÉVOT, *Mactar*, V, p. 193-195. Pour Madaure. *ILAlg*, I, 2766 ss.



a. Linteau de la porte de l'église III. *Hic domus oration[is]* (III, 1).



b. Linteau inédit près du fortin 27 de la fig. 1: *Hic Cristus abi[tat]* (X, 2).



c/d. Linteau X, 1 près du fortin 27 de la fig. 1 (en deux morceaux). Remarquer les titres du personnage à l'extrémité droite de la dernière ligne.

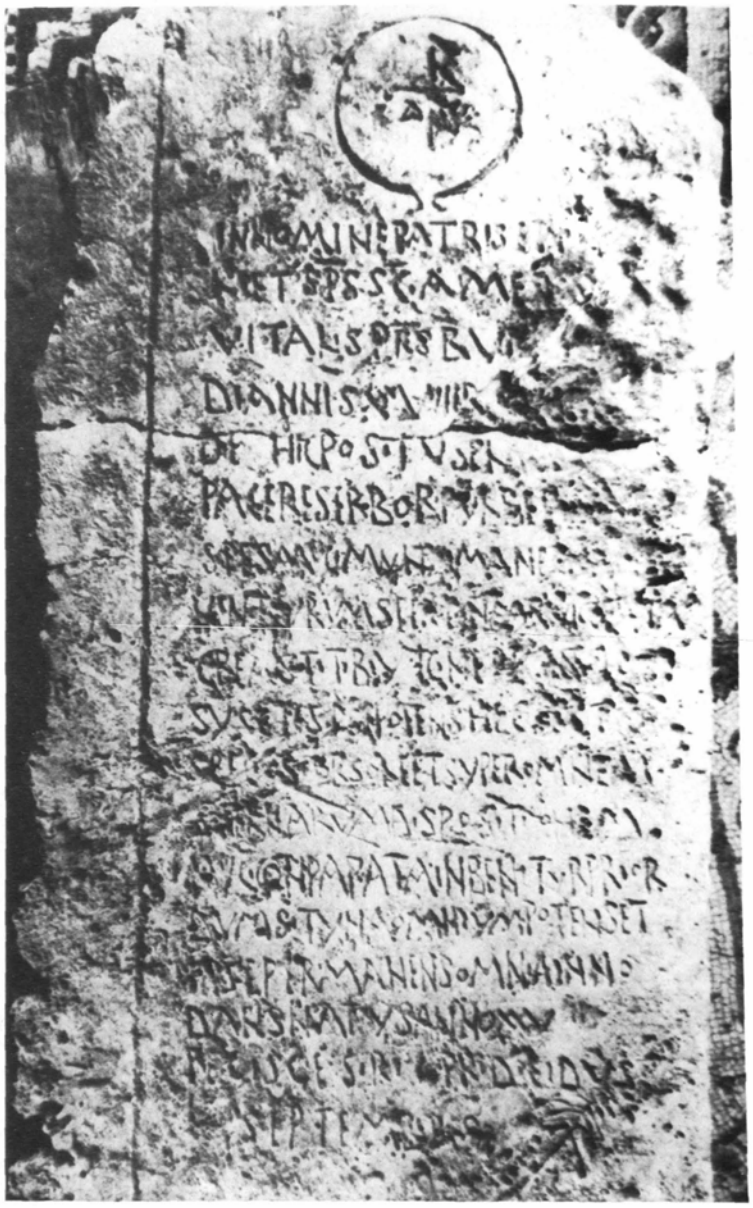
Tavola II



a. Epitaphe d'Alexandia, la plus ancienne conservée (X, 7).



b. Epitaphe de Istefanus, qui a vécu 3 ans *in militia* (II, 6).



Epitaphe du prêtre Vitalis, «né» la 28e année de Genséric, qui serait mort en 545/546 à 78 ans.

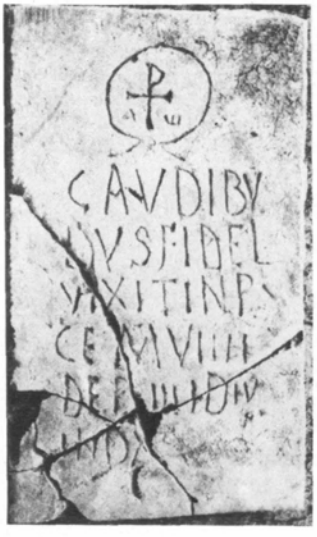
Tavola IV



a. Epitaphe de Januariana inhumée en février 543 (indiction et année de Justinien) (VI, 2).



b. Epitaphe de Clarissima (II, 5).



c. Epitaphe de Gaudibundus (IV, 3).

◊

Atelier des environs de 540-550.



a. Epitaphe d'Honorata (II, 17), qui a vécu 3 *tempora* et a été déposée *SCPC*.



b. Epitaphe du *magister militum peregrinus* Crescens (VI, 11).



c. Epitaphe du bébé Teudorus (II, 3).

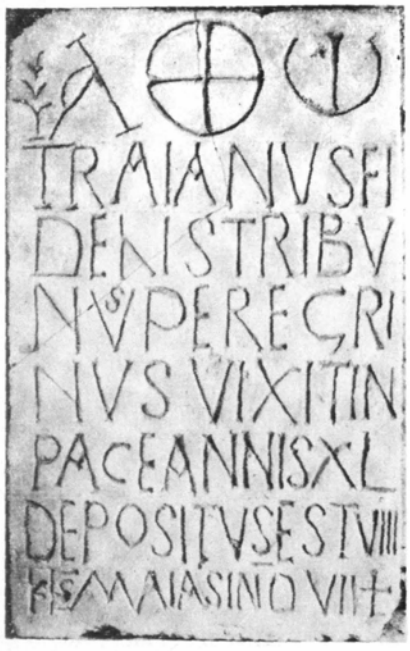
Deuxième atelier (début de la période byzantine).

Tavola VI



a. Epitaphe fragmentaire d'Antusa (II, 18).

b. Epitaphe du *tribunus peregrinus* Traianus (VI, 12).



Troisième atelier (début de la période byzantine).



a. Epitaphe de Natalika (III, 5).



b. Epitaphe de *Petrus eminentissimus* qui serait peut-être l'exarque d'Afrique, mort en 637 ? (VI, 9).

Quatrième atelier (vers la première moitié du VII[e] s.).

Tavola VIII



a. Epitaphe d'Aristobulus, inhumé en 638 ? (VI, 13).



b. Epitaphe du *magister militum* Pompeianus (X, 3).

Deux des épitaphes les plus récentes.

regrini» (*Crescens* fils de *Gratianus* et *Traianus*: VI, 11 et 12: tav. V b et VI b) portent des noms bien latins comme l'autre *magister militum, Pompeianus* (X, 3: tav. VIII b), ce qui n'exclut pas qu'ils soient d'origine grecque, étant donné la mode au VI[e] s. des noms «historiques» comme *Gratianus, Traianus, Pompeianus* qu'on trouve souvent en Orient.

En l'absence de séries suffisamment nombreuses et homogènes, des observations *démographiques* n'ont pas de raison d'être. Notons seulement l'inhumation à quelques jours d'intervalle, selon toute probabilité en 543, de quatre enfants, peut-être d'une même famille, dont les épitaphes en tout cas ont été gravées sur des supports pris au même monument par une même main (VI, 1-4: tav. IV a): on peut penser à une épidémie.

4. *Physionomie de l'épigraphie chrétienne (symboles et formulaires).*

Outre le support, ce sont la paléographie, les symboles et le formulaire qui permettent de délimiter les séries locales, si contrastées d'un site à l'autre, parfois à quelques kilomètres de distance[16].

Bien que provenant de plusieurs édifices, l'épigraphie chrétienne de Sbeitla est relativement homogène parce que, à l'exception de l'épitaphe X, 7 (tav. II a), des entablements VI, 15-16 et de la mosaïque martyrologique VI, 17, peut-être de l'épitaphe du prêtre Vitalis (II, 1: tav. III), si on admet une datation haute, et de l'«invention» de la tombe de Jucundus II, 3, elle appartient à l'époque byzantine.

Nous avons parlé déjà de la *mise en page*: la presque totalité des épitaphes conservées (à l'exception de l'épitaphe de l'évêque Honorius VII, 1) sont gravées sur dalle de pierre, dans le sens de la largeur, avec fréquemment des réglures ou traits plus gros pour séparer les lignes, en lettres assez grandes (sauf l'épitaphe de Vitalis II, 1, tav. III). Elles sont presque toutes surmontées d'un ou plusieurs symboles du côté de la tête: seul un petit groupe de l'église III se contente d'une petite croix latine au début (III, 7, 10) et parfois aussi à la fin (III, 10) de l'inscription; cette petite croix de début et de fin, typique de l'épigraphie byzantine, se retrouve parfois avec d'autres symboles de tête (II, 3, 15-16; III, 5, 9; VI, 12: tav. V c; VII a).

Les *symboles* courants sont la croix latine ou grecque et la croix monogrammatique, qui sont utilisées concurremment sur les épitaphes III, 15, VI, 8 et 13 (tav. VIII a), peut-être aussi sur VI, 10. Le décor de croix multiples est un phénomène caractéristique d'une époque assez basse. La croix monogrammatique est à boucle ouverte (*R* latin) sur

[16] Cf. mes observations dans *Akte des IV. int. Kongr. für Epigraphik 1962*, p. 114-116, développées au colloque sur l'épigraphie, tardive *(Terza Età dell'Epigrafia)* à Bologne en 1986 et celles exprimées ici-même par P.-A. Février.

l'épitaphe de Vitalis II, 1 (tav. III) mais aussi sur les épitaphes III, 3 et VI, 13 (tav. VIII a), à date tardive alors qu'on assigne généralement cette forme au V^e^ s.. La boucle est retournée sur l'épitaphe VI, 10. La croix grecque est le plus souvent simple (15 cas) ou «en rosace» (tracée au compas: 10 cas), cette dernière forme étant sans doute la plus tardive (VI, 9 et 13: tav. VII b et VIII a). Dans un cas (VI, 13), la peinture rouge faisant ressortir la croix «en rosace» était bien conservée au moment de la mise au jour (tav. VIII a). La croix grecque «à branches épaisses», destinée certainement à être peinte, assez courante à Haïdra et Mactar[17], est par contre rare (3 cas dont l'épitaphe du *magister militum Pompeianus* X, 3: tav. VIII b). On a un cas de «monogramme étoilé» (croix grecque recoupée par une croix de Saint-André) (III, 11). Le chrisme constantinien apparaît au IV^e^ s. sur l'épitaphe X, 7 (tav. II a) mais aussi, de façon maladroite, à l'époque byzantine sur la tombe II, 8. Les croix sont très souvent inscrites dans un cercle, qui prend parfois la forme d'une couronne à lemnisques stylisée (13 fois), notamment dans une petite série des environs de 540-550, reconnaissable aussi par le formulaire et l'écriture (II, 5; IV, 3; VI, 1, 2, 5, 7: tav. IV) et dans deux épitaphes sortant d'un autre atelier (II, 3; VI, 11) où le symbole est accosté de palmes (tav. V). On retrouve également des palmes encadrant des croix «en rosace» pour un troisième atelier (III, 5; VI, 9: tav. VII). Les différents types de croix sont, assez indifféremment, accompagnés ou non des lettres apocalyptiques, qui prenent une allure décorative sur les épitaphes II, 18; VI, 12 et 13 (tav. VI et VIII a) et aussi sur l'épitaphe en mosaïque VII, 1 où le symbole imite une croix latine gemmée avec les lettres apocalyptiques suspendues par une chaînette; les deux premières épitaphes (II, 18 et VI, 12: tav. VI) ont été gravées visiblement par la même main, le quatrième atelier que l'on puisse distinguer.

Le *formulaire* funéraire est le plus souvent stéréotypé et appartient au type le plus courant en Byzacène (à Carthage et dans le Nord on trouve *in pace vixit*): nom + *fidelis vixit in pace annis* ou *annos* X. *Depositus* + date, le plus souvent avec l'indiction, signe d'appartenance à l'époque byzantine.

Fidelis apparaît au moins 30 fois. Très normalement, l'épithète manque pour les membres du clergé mais accompagne les titres militaires *magister militum* (VI, 11; X, 3: tav. V b et VIII b) ou *tribunus* (VI, 12: tav. VI b). Elle manque aussi pour le *primicerius Cosmas* (III, 7), ce qui pourrait faire douter d'un grade militaire, et pour *Petrus EMNTS* (VI, 9: tav. VII b). Plusieurs des défunts qualifiés de *fideles*, donc chrétiens baptisés, sont de jeunes enfants: II, 10 (2 ans); II, 12 (4 ans); IV, 3

[17] *Haïdra*, I, p. 340 et fig. 281, H3; *Mactar*, V, p. 173, type 5.

(9 mois: tav. IV c); VI, 4 (2 ans). Mais *Honorata*, qui a vécu *tempora III* (3 ans?) est *innocens*, qualificatif du jeune enfant sans péché, donc qui n'a pas eu besoin d'être baptisé suivant l'interprétation traditionnelle (II, 17: tav. V a). D'autres enfants ne portent aucune épithète: II, 3 à 3 mois; X, 7 à 4 ans (mais l'épitaphe, du IV^{e} s., est d'un type différent: tav. II a); peut-être aussi X, 4. On notera que *fidelis*, abrégé généralement par suspension, s'écrit *FDL* dans l'épitaphe II, 12 et *FIDL* dans les inscriptions II, 13 et VI, 4. On précise pour le *magister militum Pompeianus* (X, 3: tav. VIII b) *fidelis in Chr(ist)o*, ce qui est un formulaire exceptionnel à Sbeitla, mais bien représenté à Haïdra dans une série tardive[18]. Autre cas particulier: celui de deux épitaphes dont la rédaction primitive ne comportait pas *fidelis* mais *bonae memoriae* et où l'on a regravé autour du symbole le nom et la formule *fidelis depositus* + la date (VI, 1-2: tav. IV a).

La formule, fréquente ailleurs, *bonae memoriae* + nom est rare à Sbeitla. Elle est spécifique du groupe au formulaire exceptionnel de l'église VI (VI, 1, 2, 5: tav. IV a) et, placée avant le nom, elle est abrégée *BNM* (mais nous avons vu qu'on emploie en même temps *fidelis* pour VI, 1 et 2). On trouve encore deux autres cas: une fois *BOM* est placé après le nom dans une épitaphe de l'église II, issue du même atelier (II, 5: tav. IV b); une autre fois *BM* a été ajouté en marge et après le nom pour l'épitaphe du prêtre Servus dans l'église III (III, 3): on a compris parfois, à cause du rang du défunt et du fait que les lettres ont été gravées après coup, *b(eatae) m(emoriae)*.

L'âge est toujours précédé de *vixit in pace* (42 fois au moins), sauf pour deux épitaphes de 543 où l'on trouve *vixit* sans *in pace* et pour l'épitaphe métrique VI, 10. Dans l'épitaphe (versifiée ou au moins rythmée) de Vitalis (II, 1: tav. III) on précise sans doute *in pace Dei*. On emploie presque aussi souvent *annos* (9 fois en toutes lettres) que *annis* (14 fois). Ailleurs, le mot est abrégé *ANN* (9 fois), *AN* (4 fois), *ANNS* (2 fois), *ANS* (3 fois) ou mutilé. On a une fois *tempora*, semble-t-il à la place d'*annos* pour un enfant (II, 17: tav. V a). Le nombre d'années est indiqué en toutes lettres trois fois (II, 11; III, 9; X, 7: tav. II a) et aussi dans l'épitaphe métrique VI, 10. Le nombre de mois est donné 10 fois (*MENSES* 2 fois, *MNS* 2 fois, *MS* 2 fois, *M* 2 fois, ailleurs mutilé). Le nombre de jours n'est indiqué que deux fois (*DIES* en toutes lettres: III, 6 et X, 7: tav. II a) pour des enfants, alors que sur certains sites comme Mactar, une grande précision (incluant même les heures) est fréquente[19].

[18] *Haïdra*, I, p. 456.

[19] *Mactar*, V, p. 220-222.

Comme il est habituel, *MENSES* et *DIES* à l'accusatif sont employés après *ANNIS* à l'ablatif (VI, 13: tav. VIII a; X, 7: tav. II a). La locution *plus minus* (abrégée *PLM*) n'apparaît que pour un groupe de l'église VI (VI, 1 à 7: tav. IV a), alors qu'elle est presque de règle sur d'autres sites. Avec l'âge, la durée de l'épiscopat était indiquée deux fois (I, 4: formule peu distincte; III, 2, également mutilé); celle du presbytériat au moins deux fois (II, 14; III, 4: formule inconnue). Enfin, nous avons déjà signalé le cas des enfants (14 et 9 ans) dont on indique le temps passé *in militia*: II, 6 (*et in militia ann. III* après la déposition: tav. II b), 7 (*vixit in militia annis III* après la déposition). J'entends pour ma part *in militia (Christi)*, soit trois ans depuis le baptême (qui aurait donc été administré à 11 et 6 ans), soit, plus hypothétiquement, trois ans d'apprentissage comme jeune clerc.

Une *date d'inhumation* est indiquée pour la plupart des épitaphes, soit au moins 43 fois, mais non pour celle que nous avons attribuée au IV^{e} s. (X, 7: tav. II a), ce qui est normal. Le terme est toujours *depositus/a*: soit *depositus/a est* en toutes lettres (4 fois dont 3 dans l'église VI: VI, 11 à 13: tav. V b, VI b, VIII a), abrégé 1 fois *DP EST* (X, 3: tav. VIII b), soit *depositus* sans l'auxiliaire, en toutes lettres 2 fois (II, 12; VII, 1) ou abrégé de multiple façons (*DEPOSITS* 1 fois, *DEPOSIT* ? 1 fois, *DEPOS* 1 fois, *DEPO* 1 fois, *DEPST* 1 fois, *DEP* 6 fois, *DPOSA* 1 fois, *DPST* 1 fois, *DPTS* 1 fois, *DPS* 7 fois, *DPT* 1 fois, *DP* 4 fois, *D*? 1 fois). La date est introduite quinze fois par l'expression *SVBDIE*, traitée comme un seul mot, abrégée *SVBD* 2 fois, *SBDE* 1 fois, *SBD* 2 fois, *SVD* 2 fois, *SD* 5 fois (il faut ajouter *SVPD* = *su(b) p(ri)d(ie)*, III, 6), cinq fois par DIE, en toutes lettres 3 fois, abrégé *D* 2 fois. Le jour est deux fois en toutes lettres (*sextu idus* VI, 11: tav. V b; *nonu decimu* V, 2). On a précisé *Die dominica* pour l'épitaphe d'*Aristobulus* (VI, 13: tav. VIII a), ce qui permet peut-être de situer l'année du décès. Le jour du mois est toujours donné par référence au calendrier romain traditionnel. Suit l'indiction au moins 42 fois, ce qui indique bien l'appartenance à la période byzantine de la très grande majorité des épitaphes. *Indictio* apparaît peut-être au nominatif au n° VI, 11 (tav. V b). On a au contraire (*anno*) *X indictionis* à la fin de II, 5 (tav. IV b). *Indictione* à l'ablatif est écrit une dizaine de fois en toutes lettres, abrégé 3 fois *INDIC*, 3 fois *INDC*, mais 16 fois *IND*. Le chiffre de l'indiction est beaucoup plus souvent écrit en toutes lettres , surtout quand *indictione* n'est pas abrégé, que les autres chiffres: 15 fois au moins. Nous avons signalé plus haut le cas des sept inscriptions, qui, avec l'indiction, sont datées par une année non précisée que nous attribuons à Justinien (VI, 1 à 7: tav. IV a; la date a disparu pour VI, 5). Sur deux de ces pierres (VI, 1-2) l'épitaphe primitive était datée du seul jour du mois: on a rajouté l'indic-

tion et l'année régnale autour du symbole, signe que ce nouveau mode de datation n'était pas encore vraiment entré dans les moeurs en 543.

Il faut réserver une mention spéciale à l'épitaphe II, 17 (tav. V a) *HIC HONORATA INNOCENS VIXIT IN PACE TEMPORA III. DPSCPC*, originale à tous égards: *Hic* apparaît ici seul pour indiquer le lieu de l'inhumation (comparer *Hic inventa est depositio sci Iucundi...* II, 3). *Tempora* est un terme qu'on trouve à la place d'*annos/is* dans quelques inscriptions métriques (l'inscription veut peut-être faire sentir là aussi un certain rythme). Les sigles de la fin ont été lus par Merlin et Diehl: *d(e)p(osita) s(an)c(ta) P(as)c(ha)* ou *P(ente)c(osta)*, mais sans parallèle. Je me suis demandé s'il ne fallait pas se contenter de *d(e)p(o)s(ita) c(um) p(ace)* puisqu'on trouve ailleurs *requievit in pace* sans date[20], mais je ne saurais trancher définitivement.

Rappelons encore qu'à mon avis c'est la *date de la naissance* qui est indiquée à la fin de l'épitaphe du prêtre Vitalis, avec mention de l'année *regis Gesiric* sans précision de jour (II, 1: tav. III. Voir plus haut).

Stéréotypée pour la grande masse des épitaphes, l'épigraphie de Sbeitla offre, comme presque toutes les séries africaines, quelques exemple de plus grande complexité avec les *inscriptions métriques*. Si l'épitaphe VI, 10 utilise un vocabulaire qui pourrait être encore païen, l'épitaphe de Vitalis II, 1 (tav. III), l'épitaphe métrique mutilée de la même église II, 20 et le linteau X, 1 (tav. I c-d) témoignent de l'influence des lectures bibliques et des textes liturgiques. Mais, comme d'autres villes[21], *Sufetula* possède aussi sa particularité: un formulaire original qui apparaît à trois reprises (VI, 1-2, 5: tav. IV a) dans un petit groupe d'épitaphes des années 540-550, issues du même atelier de lapicide, qui doit s'inspirer d'une prière de la liturgie des morts mais qui surprend par l'affirmation d'un salut déjà obtenu (peut-être parce qu'il s'agit d'enfants de 12, 14 et X années): *Dominus de hoc saeculo transitorio ad sua regna eum (*ou *eam) convocare dignatus est ubi est sedes sempiterna et requies aeterna. Amen.* Trois autres épitaphes présentent encore des formules indépendantes qui renvoient à des prières: l'épitaphe de Vitalis II, 1 (tav. III) commence par la doxologie trinitaire *in nomine Patris et Fili et Spiriti Sancti, amen*, qui reste assez rare dans les inscriptions funéraires. On retrouve peut-être *Amen*, répété deux fois et abrégé AM, autour du symbole de II, 6 (tav. II b) et nous venons de le voir aussi à la fin du texte des épitaphes de l'église VI. Enfin c'est également hors du texte

[20] *Haïdra*, I, p. 473.

[21] Voir par exemple sur le site de *Belalis Maior* (Hr el Faouar): A. MAHJOUBI, *Recherches d'histoire et d'archéologie à Hr el Faouar*, Tunis, 1978, p. 347, 352, 417.

proprement dit de l'épitaphe qu'est gravée sur l'épitaphe V 2 l'expression *cum patronos suos* affirmant le repos du défunt *ad sanctos*.

Une étude de l'épigraphie chrétienne de l'ancienne *Sufetula* serait incomplète sans une analyse de *la paléographie,* de *la langue* et *des abréviations*, dont les photographies reproduites donnent une idée partielle. A travers une très grande diversité, l'écriture, mise en rapport avec la mise en pages et les types de symboles, permet de reconnaître quelques mains d'artisans lapicides d'époque byzantine (nous avons regroupé une douzaine d'épitaphes autour de quatre ateliers différents: tav. IV-VII). On note comme d'habitude quelques «percées» de la cursive et des ligatures difficiles à démêler surtout pour les chiffres (âge du prêtre Vitalis, II, 1: tav. III). Les abréviations, dont nous avons déjà énuméré les plus courantes à propos du formulaire, frappent surtout par la fréquence des «contractions» et même la vogue des «abréviations syllabiques», surtout dans l'église VI entre le milieu du sixième et le milieu du septième siècle (voir notamment le groupe VI, 1-2, 5 déjà cité: tav. IV a). Les abréviations sont signalées par toute une gamme des signes: tildes horizontaux — les plus fréquents —, barres obliques (notamment dans le *D*), *diplè* ou «tilde ondulé vertical» et points suscrits, beaucoup plus rares (dans le groupe VI, 1-2, 5: tav. IV a). La langue ne présente pas de phénomène qui ne soit familier au «latin chrétien» d'Afrique du Nord.

ANNEXE I

Bibliographie sommaire

Abréviations de revues dans la bibliographie ou l'inventaire des inscriptions.

«Bull. arch.» = Bulletin archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, Ministère de l'Instruction Publique puis de l'Education Nationale, Paris.

«Bull. Soc. Nat. des Antiq. de France» = Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France, Paris.

«Cahiers de Tunisie» = Cahiers de Tunisie, organe de l'Institut des Hautes Etudes puis de l'Université de Tunis.

«CRAI» = Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Paris.

«MEFR», «MEFRA» = Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'Ecole Française de *Rome*, puis Mélanges de l'Ecole Française de Rome, Antiquité.

«Rev. tunis.» = Revue tunisienne, organe de l'Institut de Carthage, Tunis.

Bibliographie (jusqu'en 1970):

N. DUVAL, *Histoire et bibliographie du site de Sbeitla* dans *Sbeitla*, I, Paris, 1971 (B.E.F.A.R. 218), p. 391-447 et en tiré à part.

Notices de dictionnaires:

H. LECLERCQ, s.v. *Sbeitla, Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* (= *DACL*), XV, 1 (1950), col. 949-980, rédaction datant de 1935 environ, avec résumé des rapports de fouilles de A. Merlin et L. Poinssot.

N. DUVAL, s.v. *Sufetula, Enciclopedia dell'Arte Antica*, VIII (1967), p. 549-551 (synthèse datant de 1964).

A. ENNABLI, s.v. *Sufetula, The Princeton Encyclopedia of the Classical Sites*, Princeton, 1976, p. 865-866 (brève notice rédigée vers 1970).

Guide:

N. DUVAL et F. BARATTE, *Les ruines de Sufetula-Sbeitla*, Tunis (Société Tunisienne de Diffusion), 1973, 116 p. (abrégé *Sufetula*).

Urbanisme et topographie:

N. DUVAL et H. BROISE, *L'urbanisme de Sufetula = Sbeitla en Tunisie, Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II, 10, 2, Berlin 1982 (mais rédigé en 1976), p. 596-632.

Monuments chrétiens:

Basiliques I et II (dites de Bellator et de Vitalis, chapelle de Jucundus): *groupe cathédral catholique*.

Publication détaillée:

N. DUVAL et G. HALLIER, *Sbeitla et les églises africaines à deux absides*, I, Paris, 1971, p. 7-323 (abrégé *Sbeitla*).

Synthèse:

N. DUVAL dans N. DUVAL, P.A. FÉVRIER, J. LASSUS, *Groupes épiscopaux de Syrie et d'Afrique du Nord, Colloque d'Apamée II, 1972*, Bruxelles, 1972, notamment p. 224, 229-230, 241, 244.

N. DUVAL, *Les églises africaines à deux absides*, II (B.E.F.A.R. 218 bis), Paris, 1973, p. 163-173.

Rapports de fouilles (avec publication des inscriptions):

A. MERLIN, *Forum et églises de Sufetula* (Notes et Documents de la Direction des Antiquités et Arts de Tunisie, V), Paris, 1912, p. 35-41 (église I), p. 41-47 (chapelle de Jucundus) (abrégé: *Forum et églises*).

A. MERLIN, «Bull. arch», 1913, p. CLXXXIV-CXCI; 1914, p. CLXII-CLXXII; *L'église du prêtre Vitalis à Sbeitla*, «Rev. Tunis.», 1917, p. 265-285 (église II).

Basilique III, dite de Servus:

Rapport de fouilles (souvent erroné et incomplet, avec publication des inscriptions connues en 1912):

A. MERLIN, *Forum et églises*, p. 26-35.

Nouvelle interprétation:

N. DUVAL, *Eglise et temple en Afrique du Nord*, «Bull. arch.», 1971, p. 265-276, cf. *Colloque d'Apamée II, 1972*, p. 232.

Synthèse provisoire:

N. DUVAL et F. BARATTE, *Sufetula*, p. 75-78.

Quelques inscriptions nouvelles:

N. DUVAL, *Inscriptions byzantines de Sbeitla, III*, «MEFRA», 83, 1971, p. 437-443.

Basilique IV, près du forum:

Publication détaillée:

N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 325-389.

Synthèse:

N. DUVAL, *Les églises africaines à deux absides*, II, p. 175-178.

Une épitaphe chrétienne:

N. DUVAL, *op. cit.*, «MEFRA», 1971, p. 436-437.

Basilique V, des Saints-Gervais-Protais-et-Tryphon:

Rapport de la première fouille et publication de l'inscription n° 1:

G.-L. FEUILLE, *Note sur une inscription chrétienne de Sbeitla*, «Bull. arch.», 1946-1949, p. 539-544.

Publication rectifiée de l'inscription n° 1, inscriptions 2 et 3:

N. DUVAL, *Trois inscriptions chrétiennes de Sbeitla*, «Karthago», VI, 1955, p. 76-94, avec plan provisoire fig. 8.

Synthèse provisoire et nouveau plan:

N. DUVAL et F. BARATTE, *Sufetula*, p. 99-101 et fig. 59.

Basilique VI, des Saints-Sylvain-et-Fortunat:

Rapport sur la première exploration, la campagne de 1954 et publication des inscriptions n^{os} 1-9:

N. DUVAL, *Nouvelles recherches d'archéologie et d'épigraphie chrétiennes à Sufetula*, «MEFR», 68, 1956, p. 255-298.

Inscriptions 10-13:

N. DUVAL, *op. cit.*, «MEFRA», 1971, p. 423-435.

Synthèse provisoire, nouveau plan:

N. DUVAL, *Les églises africaines à deux absides*, II, p. 179-189.

N. DUVAL et F. BARATTE, *Sufetula*, p. 104-109.

Basilique VII, «chapelle de l'évêque Honorius», à 3 km S.E.:

Rapport de fouilles sans plan, avec photographie de l'épitaphe 1:

L. POINSSOT, *La chapelle de l'évêque Honorius à Sbeitla*, «Bull. arch.», 1932-1933, p. 782-800 et pl. XLIX - L.

Synthèse provisoire et plan sommaire:

N. DUVAL, *Les églises africaines à deux absides*, II, p. 187-190.

N. DUVAL et F. BARATTE, *Sufetula*, p. 65-66.

Inscriptions martyrologiques:

Y. DUVAL, *Loca Sanctorum Africae* (Coll. de l'Ecole Française de Rome, 68), Rome, 1982, I, p. 75-85, n^{os} 34-37.

ANNEXE II

Inventaire sommaire des inscriptions chrétiennes de Sbeitla

Avertissement.

Les inscriptions ont été classées suivant le lieu de trouvaille, soit les sept églises qui ont été repérées jusqu'à présent à Sbeitla et dont la numération a été proposée par N. Duval en 1955 (cf. N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 436-438; N. DUVAL et F. BARATTE, *Sufetula*). Chaque série comporte donc le numéro de l'église en chiffres romains. Une série a été réservée pour les inscriptions de provenance diverse. Ce système, adopté aussi pour les *Inscriptions chrétiennes* de Mactar (*Mactar*, V, 1984), était surtout à l'origine un classement de travail, permettant de laisser les séries «ouvertes» pendant les fouilles. On a dû le conserver, malgré ses inconvénients (numérotation discontinue, références complexes) parce qu'il avait déjà été employé dans les publications.

A l'intérieur de chaque série, les numérotations en chiffres arabes reprennent pour les têtes de série les numérotations ayant servi dans les publications antérieures d'épitaphes (pour les églises II, III, VI surtout), afin de ne pas créer de confusion avec celles-ci, en ajoutant les autres inscriptions suivant l'emplacement ou la date de trouvaille. Ce classement n'est donc pas rationnel puisqu'il est tantôt d'ordre topographique, tantôt subordonné à la chronologie des découvertes, mais encore une fois préférable à une superposition de numérotations successives.

Outre les références aux corpus courants, on donnera ici pour quelques inscriptions des références à deux listes d'inscriptions «byzantines» (au sens restreint du terme), données:

par J. DURLIAT dans une thèse inédite de 1977; liste reproduite dans un article *La lettre L dans les inscriptions byzantines d'Afrique*, «Byzantion», XLIX, 1979, p. 157-167;

par D. PRINGLE, *The Defence of Byzantine Africa*, Oxford, 1981, t. I, Gazeeter C B, p. 315-337.

I (Basilique I, dite de Bellator, et baptistère attenant, dit chapelle de Jucundus).

1. Epitaphe fragmentaire de l'évêque *Bellator*. Non en place. A la maison des fouilles puis puis perdue. Photographie publiée par E. JOSI, *Enciclopedia cattolica*, s.v. *Sbeitla*, col. 1996. A. MERLIN, *Forum et églises*, p. 40 et fig. 8 (dessin) = *ILC* 1112 adn = *ILTun* 375, cf. N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 95.

2. Epitaphe fragmentaire d'*[Ade]odatus*. Non en place. Perdue. A. MERLIN, *Forum et églises*, p. 40. Cf. N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 95.

3. Invention de la déposition de l'évêque *Jucundus* par l'évêque *Amacius*. En place en 1963-1964. A. MERLIN, *Forum et églises*, p. 42. *ILTun* 376 = *ILC* 1112. Cf. N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 124-125 (tombe) et 143.

4. Epitaphe fragmentaire d'un évêque (?). Perdue. A. MERLIN, «Bull. arch.», 1914, p. CLXXII. Cf. N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 126 (tombe) et 143.

5. Ostrakon en deux fragments. Restes de 5 lignes, quelques mots en cursive. Au Musée du Bardo (non retrouvé). A. MERLIN, *Forum et églises*, p. 45; *Cat. Musée Alaoui*, 2e Suppl., p. 332, n° 1310.

II (Basilique II, dite de Vitalis).

1. Epitaphe brisée, pour partie métrique, du prêtre Vitalis, qui serait né en 467 et mort à 78 ans en 545/546 (tav. III). Au Musée du Bardo (*Catal. Musée Alaoui*, 2e Suppl., p. 101 n° 1240). A. MERLIN, «Bull. arch.», 1914, p. CLXIII, n° 1 (simplement signalé). A. MERLIN, «CRAI», 1914, p. 482-486 et observations de P. Monceaux, p. 486-488 = «Rev. tunis.», 1917, p. 270-278. *ILTun* 380 = *ILC* 3477. A. FIEBIGER, *Inschriftensammlung zur Geschichte der Ostgermanen*, N.F. (Denkschriften d. Ak. d. Wiss. in Wien, Phil.-hist. Klasse, LXX, 3, Abhandlung, 1939), p. 10 n° 8; CHR. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, 1955, Appendice II, n° 54, p. 465. Sur l'âge, cf. N. DUVAL, «Bull. Soc. nat. des Antiq. de France», 1963, p. 60-66.

2. Epitaphe de *Cresc[o]n[iu]s* ou de *Cresc[e]n[tinu]s*, 18 ans. Dans la nef centrale, travée VII. Encore en place en 1966 mais effacée. A. MERLIN, «Bull. arch.», 1914, p. CLXIII = «Rev. tunis.», 1917, p. 273. Cf. N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 225 (tombe).

3. Epitaphe de *Teudorus*, 3 mois. A la maison des fouilles puis disparue. Dessin d'après estampage (perdu). A. MERLIN, «Bull. arch.», 1914, p. CLXIV = «Rev. tunis.», 1917, p. 273. Cf. N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 225 (tombe).

4. Epitaphe de *Non[i ?]a*, 61 ans. A la maison des fouilles puis disparue. A. MERLIN, «Bull. arch.», 1914, p. CLXIV = «Rev. tunis.», 1917, p. 273. Cf. N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 225 (tombe).

5. Epitaphe de *Clarissima*, âge non précisé ou mutilé après *annis* (tav. IV b). A la maison des fouilles puis disparue. Dessin d'après estampage (perdu) et photographie médiocre. «Bull. arch.», 1914, p. CLXV = «Rev. tunis.», 1917, p. 273-274. Cf. N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 226 (tombe).

6. Epitaphe de *Istefanus*, 14 ans, 3 ans de *militia* (tav. II b). A la maison des fouilles puis disparue. Dessin d'après estampage (perdu). Photographie. A. MERLIN, «Bull. arch.», 1914, p. CLXV-CLXVI = «Rev. tunis.», 1917, p. 274. *ILTun* 382 = *ILC* 1593 A; considéré comme un militaire par J. DURLIAT, «Byzantion», 1979, p. 165 n° 71 et D. PRINGLE, *op.cit.*, p. 336-337, n° 54 o. Cf. N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 227 (tombe).

7. Epitaphe de *Pe...*, 9 ans, 3 ans de *militia*. A la maison des fouilles puis disparue. Photographie. A. MERLIN, «Bull. arch.», 1914, p. CLXVI = «Rev. tunis.», 1917, p. 274. *ILTun* 381 = *ILC* 1593 B; considéré comme un militaire par J. DURLIAT, «Byzantion», 1979, p. 165 n° 72 et D. PRINGLE, *op.cit.*, p. 337, n° 54 b. Cf. N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 227 (tombe).

8. Epitaphe effacée, datée par l'indiction. Disparue. A. MERLIN, «Rev. tunis.», 1917, p. 274. Cf. N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 227-228 (tombe).

9. Epitaphe du prêtre *Cresconius*, âge incertain. En place en 1963. A. MERLIN, «Bull. arch.», 1917, p. CXCIX = «Rev. tunis.», 1917, p. 274. *ILTun* 377. Cf. N. DUVAL, *Sbeitla*, I. p. 228 (tombe).

10. Epitaphe de *[Ioha]nnes*, 2 ans. A la maison des fouilles puis disparue. Photographie. A. MERLIN, «Bull. arch.», 1914, p. CLXVI-CLXVII, n° 8 = «Rev. tunis.» 1917, p. 275. Cf. N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 228 (tombe).

11. Epitaphe de *Constan[t]ius*, 9 ans. A la maison des fouilles puis disparue. Photographie. A. MERLIN, «Bull. arch.», 1914, p. CLXVII, n° 9 = «Rev. tunis.», 1917, p. 275. Cf. N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 228 (tombe).

12. Epitaphe de *Costantina*, 4 ans. Retrouvée en 1963. A. MERLIN, «Bull. arch.», 1914, p. CLXVII, n° 10 = «Rev. tunis.», 1917, p. 275, n° 12. Cf. N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 228-229 (tombe).

13. Epitaphe de *Cre[sce?]ntina*, 7 ans. Retrouvée avec la précédente en 1963. A. MERLIN, «Bull. arch.», 1914, p. CLXVII, n° 11 = «Rev. tunis.», 1917, p. 275. Cf. N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 229 (tombe).

14. Epitaphe du prêtre *Rusticus* 52 ans, 16 ans de prêtrise. Laissée en place puis perdue. Copie A. Merlin. A. MERLIN, «Bull. arch.», 1914, p. CLXVIII, n° 12 = «Rev. tunis.», 1917, p. 275. *ILTun* 378. Cf. N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 229 (tombe).

15. Epitaphe effacée (nom et âge illisibles), datée par l'indiction. Laissée en place puis perdue. Copie A. Merlin. A. MERLIN, «Rev. tunis.», 1917, p. 275-276. Cf. N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 229-230 (tombe).

16. Epitaphe effacée (nom et âge illisibles), datée par l'indiction. Encore en place en 1963. A. MERLIN, «Rev. tunis.», 1917, p. 276. Cf. N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 230 (tombe).

17. Epitaphe d'*Honorata*; 3 ans? (tav. V a). A la maison des fouilles puis disparue. Photographie. Dessin d'après estampage (perdu). A. MERLIN, «Bull. arch.», 1914, p. CLXVIII-IX, n° 13 = «Rev. tunis.», 1917, p. 276. *ILTun* 383 = *ILC* 2125. Cf. N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 230 (tombe non recherchée).

18. Epitaphe fragmentaire d'*Antusa*, âge incomplet (tav. VI a). Trouvée dispersée dans les déblais. A la maison des fouilles puis disparue. Photographie. A. MERLIN, «Bull. arch.», 1914, p. CLXIX, n° 14 = «Rev. tunis.», 1917, p. 276. Cf. N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 230.

19. Epitaphe effacée, en place en 1963-1964. N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 231 (tombe C).

20. Epitaphe effacée, signalée par le carnet de fouille, en place en 1963-1964. N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 235 (tombe L).

21. Epitaphe effacée, signalée par le carnet de fouille, disparue. N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 235 (tombe M).

22. Epitaphe métrique fragmentaire, en place en 1970. Inédite. Pour l'emplacement cf. N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 273 (tombe Q).

23. Epitaphe double (?) de *Can[di]da* et de ? *Jarissima*, incomplète, en fragments, gravée au revers d'une plaque de marbre portant une dédicace du II^e^ s. et remployée finalement comme dalle de chancel. Au Musée du Bardo, mais dissimulée (l'inscription classique est seule visible, scellée dans un mur). A. MERLIN, *Forum et églises*, p. 45 (partie gauche); «Bull. arch.», 1914, p. CLXX = «Revue tunis.», 1917, p. 268-269. *Cat. Musée Alaoui*, 2^e^ Suppl., p. 100-101 n° D1238. *ILAF* 125 pour la dédicace du Haut Empire = R. BENZINA BEN ABDALLAH, *Catalogue des inscriptions latines païennes du Musée du Bardo*, Rome, 1986, p. 48 n° 110.

24. Dédicace sur mosaïque de la cuve baptismale par *Vitalis et Cardela*. En place (restaurée en 1970-1971). A. MERLIN, «Rev. tunis.», 1917, p. 276-277 = *ILTun* 374. Sur le baptistère, voir «Rev. tunis.», p. 277-279 et fig. 2; N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 281-283.

25-26. Traces d'inscriptions sur les pavements en mosaïque des absides. A. MERLIN, «Rev. tunis.», 1917, p. 269 et N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 241 et p. 261.

III (basilique III, dite de Servus).

1. Linteau de la porte d'entrée *Hic domus oratio[nis]*. Conservé mais cassé en deux. *CIL*, VIII, 11414 = *ILC* 1835. Cf. A. MERLIN, *Forum et églises*, p. 26 et 28.

2. Epitaphe fragmentaire, provenant probablement de l'abside et mentionnant la durée d'un épiscopat (*cessit...opatum*)? Perdue. Copie Merlin. A. MERLIN, *Forum et églises*, p. 29 = *CIL*, VIII, 23230 b.

3. Epitaphe du prêtre *Servus*, 68 ans. provenant probablement de l'abside. A la maison des fouilles (?) puis disparue. A. MERLIN, *Forum et églises*, p. 30-31 et fig. 4 (dessin), = *ILTun* 379 = *ILC* 1185.

4. Fragment d'épitaphe de prêtre?. A la maison des fouilles (?) puis disparue. Copie Merlin. A. MERLIN, *Forum et églises*, p. 29-30 = *CIL*, VIII, 23230 c.

5. Epitaphe de *Natalika*, 55 ans. A la maison des fouilles (?) puis disparue. A. MERLIN, *Forum et églises*, p. 31-32 et fig. 5 (dessin) = *ILC* 1384 adn.

6. Epitaphe de *Pet(r)us* (?), 8 ans. Au dépôt de fouilles en 1964. N. DUVAL, «MEFRA», 83, 1971, p. 438-439 et fig. 8 = *AEp.*, 1971, 406.

7. Epitaphe du *primicerius Cosmas*, 60 ans. Découverte en 1966. Laissée en place. N. DUVAL, «MEFRA», 83, 1971, p. 439-440 et fig. 9-10 = *AEp.*, 1971, 407; D. Pringle, p. 335 n° 50 (C. est considéré comme un militaire).

8. Epitaphe effacée, 4 lignes partiellement conservées. Sur place en 1910, non retrouvée. A. MERLIN, «Bull. arch.», 1910, p. CXCV = *Forum et églises*, p. 28.

9. Epitaphe de *Biola* (= *Viola*), 20 ans. A la maison des fouilles puis disparue? A. MERLIN, «Bull. arch.», 1907, p. CCXXXVI = *Forum et églises*, p. 34-35 et fig. 6 (dessin); *CIL*, VIII, 23230a = *ILC* 1384.

10. Epitaphe du diacre *Gratianus*, 35 ans. En place en 1970 sur une dalle du portique O. N. DUVAL, «MEFRA», 83, 1971, p. 441-442 et fig. 11 = *AEp.*, 1971, 500.

11. Epitaphe de *Liberatus*, 75 ans. En place en 1970 *ibid.* N. DUVAL, «MEFRA», 83, 1971, p. 442-443 et fig. 12 = *AEp.*, 1971, 501.

12. Epitaphe effacée (le symbole subsiste seul). En place en 1971 *ibid.* Inédite.

13. Epitaphe effacée de *T... NVS*, âge indistinct. En place en 1971 *ibid.* Inédite.

14. Epitaphe effacée (le symbole subsiste seul). En place en 1971 *ibid.* Inédite.

15. Epitaphe de *Mauricia* (?), 77 ans. En place en 1971 *ibid.* Inédite.

16. Epitaphe effacée (le symbole subsiste seul). En place en 1971 *ibid.* Inédite.

17. Epitaphe de *Cresces*, 55 ans. En place en 1971 *ibid.* Inédite.

IV (basilique IV, près du forum, fig. 1, n° 16).

1. Epitaphe effacée d'un adulte sur la tombe n° 2 de l'église. En place en 1963-1964. Cf. N. DUVAL, *Sbeitla*, I, p. 370 (sur la tombe).

2. Epitaphe effacée d'un adulte de sexe féminin (?) sur la tombe n° 1 de l'église. En place en 1963-1964. Cf. N. DUVAL, *ibid.* et fig. 417 (sur la tombe).

3. Epitaphe de *Gaudibu(n)dus*, 9 mois. Au dépôt des fouilles en 1963. Sur la tombe (n° 6), cf. N. DUVAL, *ibid.*, p. 372 et fig. 385a et 386. N. DUVAL, «MEFRA», 83, 1971, p. 436-437 et fig. 7 = *AEp.*, 1971, 497.

V (basilique V, au Sud près des fortins, fig. 1, n° 25).

1. Couvercle du *loculus* de l'autel. Dépôt des reliques de s. Tryphon puis de Gervais, Protais et Tryphon, avec date. Au Musée du Bardo. G.L. FEUILLE, «Bull. arch.», 1946-1949, p. 539-544 = *AEp.*, 1951, 36; N. DUVAL, «Karthago», VI, 1955, p. 80-90 et fig. 4 (dessin), 8 (photographie); Y. DUVAL, *Loca Sanctorum Africae*, I, n° 36, p. 81-83 et fig. 54.

2. Epitaphe de *Serbus (Servus)*, inhumé *cum patronos suos*. En place en 1955 puis disparue. N. DUVAL, «Karthago», VI, 1955, p. 90-94 et fig. 5c, pl. I, 9 = *AEp.*, 1958, 119; Y. DUVAL, *Loca Sanctorum Africae*, n° 37, p. 83-84 et fig. 55.

3. Fragments d'une épitaphe d'époque byzantine. A la maison du gardien en 1955 puis perdus (?). N. DUVAL, «Karthago», VI, 1955, p. 94 et fig.

4. Fragment d'épitaphe (?) métrique. A la maison du gardien en 1955 puis perdu (?). Inédit.

5. Noms d'un couple (?) sur un instrument en argent (style ?) trouvé dans une tombe: *[Fe?]licianus, [V]ictoria.* Au Musée du Bardo. Inédit.

VI (Eglise des Saints-Sylvain-et-Fortunat dans la nécropole sud, (fig. 1, n° 34).

1. Epitaphe de *Restitutus*, 14 ans, inhumé le 21 janvier 543 (?). A la ferme voisine en 1955, perdue en partie en 1963, puis totalement. N. DUVAL, «MEFRA», 1956, n° 1, p. 277-278 et fig. 8 (dessin); J. DURLIAT, *Byzantion*, 1979, p. 165, n° 73.

2. Epitaphe de *Januariana*, 12 ans, inhumée le 8 février 543 (?). Conservée dans les même conditions. N. DUVAL, «MEFR», 1956, n° 2, p. 278-279 et pl VI, 1 (photographie); J. DURLIAT, «Byzantion», 1979, p. 165, n° 75.

3. Epitaphe de *Budala*, 15 ans (?), inhumée le 24 janvier 543 (?). Conservée dans les même conditions. N. DUVAL, «MEFR», 1956, n° 3 p. 279-280 et pl. VI, 3 (photographie). Sur le nom: N. DUVAL, «Karthago», VII, 1956, p. 196-198; J. DURLIAT, «Byzantion», 1979, p. 165, n° 74.

4. Epitaphe de *Florentius*, 2 ans, inhumé en février 543 (?). Conservée dans les mêmes conditions. N. DUVAL, «MEFR», 1956, n° 4 p. 280 et pl. VI, 4 (photographie); J. DURLIAT, «Byzantion», 1979, p. 165, n° 76.

5. Epitaphe de *Fortunata*, âge inconnu, vers 540/550. Conservée dans les mêmes conditions. N. DUVAL, «MEFR», 1956, n° 5 p. 280-281 et pl. VI, 2 (photographie); J. DURLIAT, «Byzantion», 1979, p. 165, n° 77.

6. Epitaphe de *Restitutus*, 16 ans, inhumé le 30 mars 563 (?). Laissée sur place en 1955. Revue en 1963. N. DUVAL, «MEFR», 1956, n° 6, p. 281-282 et fig. 9 (dessin); J. DURLIAT, «Byzantion», 1979, p. 165, n° 79.

7. Epitaphe de *Matrona*, 35 ans, inhumée le 24 janvier 546 (?). Conservée dans les mêmes conditions que les n°os1-5. N. DUVAL, «MEFR», 1956, n° 7, p. 282-283 et fig. 10 (dessin); J. DURLIAT, «Byzantion», 1979, p. 165, n° 78.

8. Epitaphe de *Secundianus*, 19 ans, inhumée le 18 mai 563 (?). Laissée sur place en 1955. Revue en 1963, 1970, 1983. N. DUVAL, «MEFR», 1956, n° 8 p.

9. Epitaphe de *Petrus em(i)n(en)t(issimu)s*, datation par indiction (niveau supérieur). Au Musée du Bardo. N. DUVAL, «MEFR», 1956, p. 284-286 et pl. V, 3 (photographie). Sur l'identification et la date éventuelle: Y. DUVAL, «Antiquités Africaines», 5, 1971, p. 209-214, surtout p. 212-214. D. PRINGLE, *op. cit.*, p.336 n° 54.

10. Epitaphe métrique de *Probatius*, époque byzantine (niveau inférieur). Sur place en 1971. N. DUVAL, «MEFRA», 1971, p. 125-128. fig. 3 = *AEp.*, 1971, 493.

11. Epitaphe de *Crescens...magister militu, filius Gratiani, peregrinus* (niveau inférieur). Au dépôt de fouilles en 1971, perdue depuis ? N. DUVAL, *ibid.*, p. 428-431 et fig. 4 = *AEp.*, 1971, 494. J. DURLIAT, «Byzantion», 1979, p. 164 n° 63; D. PRINGLE, *op. cit.*, p. 335 n° 51.

12. Epitaphe de *Traianus...tribunus, peregrinus* (niveau inférieur). Au Musée du Bardo. N. DUVAL, *ibid.*, p. 431-433 et fig. 5 = *AEp.*, 1971, 495. J. DURLIAT, «Byzantion», 1979, p. 164, n° 65; D. PRINGLE, *op. cit.*, p. 335-336 n° 52.

13. Epitaphe d'*Aristobulus*, datée du dimanche 24 mai (?), peut-être en 638 (niveau supérieur). Au Musée du Bardo. N. DUVAL, «MEFRA», 83, 1971, p. 433-435 et fig. 6 = *AEp.*, 1971, 496.

14. Fragments d'une épitaphe d'époque byzantine. A la maison du gardien en 1955, perdus (?). Inédits.

15-16. Deux entablements (couronnements d'antes moulurés sur trois faces) remployés dans les fondations de l'édifice du VI^{e} s., portant la mention du voeu (*Dominus vo-*

tum perfecit) de trois personnage *Amacius, Restitutus, Secundianus*. Sur place en 1983. N. DUVAL, «MEFR», 68, 1956, p. 271-276, fig. 7 et pl. V, 2 = *AEp.*, 1957, 208.

17. Dédicace sur mosaïque *Dominus sanctis martyribus Silvano et Fortunato Ti...* par *Bonifatius* qui *votum solvit*. Les rédacteurs demandent aux martyrs *cum comites* d'*habere in mente* leurs prières. Au Musée de Sbeitla (restaurée). N. DUVAL, «MEFR», 68, 1956, p. 264-270, fig. 8 et pl. V, 1 = *AEp.*, 1957, 207 = Y. DUVAL, *Loca Sanctorum Africae*, n° 34, I, p. 75-78 et fig. 48-49.

18. Croix votive en bronze, insérée probablement dans une chaîne de suspension, portant (en seconde gravure) mention de *sa(nctu)s Petrus* et *sa(nctu)s Nab[or] ma[rtyres]*. Au Musée du Bardo. N. DUVAL, «Bull. Soc. Nat. des Antiq. de France»., 1962, p. 59-63 et pl. III = Y. DUVAL, *Loca Sanctorum Africae*, n° 35, I, p. 79-80 et fig. 51-53.

VII *Chapelle de l'évêque Honorius* (3 km S.-E. de la ville. Cf. N. DUVAL et F. BARATTE, *Sufetula*, p. 110-111).

1. Epitaphe sur mosaïque de *sanctus Honorius episcopus*, 80 ans. Au Musée du Bardo (inv. 2362?). L. POINSSOT, «Bull. arch.», 1932-1933, p. 789 et pl. I = *ILTun* 385.

X. *Divers.*

1. Linteau trouvé en 1949 près du fortin nord (fig. 1, n° 27), portant deux hexamètres d'inspiration biblique et une ligne indiquant l'entrée de la maison appartenant, *deo miserante* à un *Villaticus, vir togatus prefectorius et (duo)b(i)r(alicius)* (?). G.-CH. PICARD, «Bull. arch.», 1948-1949, p. 631-633, rectifié *ibid.*, 1950, p. 88 = *AEp.*, 1951, 45 (lecture encore défectueuse).

2. Linteau inédit vu près du fortin nord (fig. 1, n° 27): *Hic Cristus abi[tat...]*.

3. Epitaphe de *Pompeianus magister militum* (époque byzantine), trouvée au Sud du forum dans une construction non identifiée à proximité d'une fontaine du IV^{e} s. (fig. 1, n° 18). Au Musée du Bardo (A. MERLIN, *Cat. Musée Alaoui*, 1er Suppl., n° D 1047 p. 99 et pl. LIII, 2 [photographie]). — P. GAUCKLER, «Bull. arch.», 1904, p. CLVII-CLIX = *CIL*, VIII, 23230; E. DIEHL, *ILC*, 233 lit à tort à la fin *(anno) p(rovinciae)* (cf. *ILTun* 364) alors qu'il n'y a pas d'année provinciale dans cette partie de l'Afrique, à la place d'une croix monogrammatique (cf. N. DUVAL, *Atti III Congr. int. Epigrafia, 1957*, p. 247, n. 9); sur le bâtiment et la tombe: N. DUVAL, «Cahiers de Tunisie», XIX, 1971, p. 231. J. DURLIAT, «Byzantion», 1979, p. 165, n° 164; D. Pringle, *op. cit.*, p. 336, n° 53.

4. Epitaphe de *Prima*, âge inconnu. Provenance inconnue. Perdue? Copie de V. GUÉRIN en avril 1860: *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, 1862, I, p. 385 n° 163 = *CIL*, VIII, 252. Revue par Schmidt, *CIL*, VIII, 11415.

5. Fragment d'épitaphe d'époque byzantine, trouvé au forum à une date inconnue (vers 1911). Perdu (?). Copie Merlin (Carnet III, p. 17). Inédit.

6. Fragment d'épitaphe d'époque byzantine. Trouvé au «bordj Guillon» (fontaine n° 8 de la fig. 1). Perdu (?). Copie Merlin (Carnet III, p. 11). Inédit.

7. Epitaphe d'*Alexandia*, 4 ans. Trouvée vers 1960 dans le terrain Gounot au n° 32 de la fig. 1. A la ferme Dumont en 1955, puis perdue? N. DUVAL, «Karthago», VI, 1955, p. 95-96 et fig. 6 (dessin), pl. I, fig. 10 (photographie).

ANNEXE III

Liste des noms de chrétiens de Sbeitla connus par les textes et l'épigraphie (à l'exception des saints étrangers).

Adeodatus I, 2
Alexandia X, 7
Amacius, évêque I, 3
Amacius (le même?), donateur dans l'église VI VI, 16
Antusa II, 18
Aristobulus, inhumé le 24 mai 638 (?) VI, 13

Bellator, évêque à la fin de l'époque byzantine I, 1
Biola v. *Viola*
Bonifatius, donateur dans l'église VI VI, 17
Budala (= *Bubala* ?), inhumée le 24 janvier 543 (?) VI, 3

Can[di]da ? II, 23
Cardela, donatrice du baptistère de l'église II II, 24
Clarissima II, 5
Co(n)stantina II, 12
[C]onstant[i]us II, 11
Cosmas, primicerius III, 7
Cresce(n)s III, 17
Crescens, magister militum peregrinus, VI, 11
Cre[sce ?]ntina II, 13
Cresconius, prêtre II, 9
Cresc[ ]n... = *Cresconius* ou *Crescentinus* II, 2

[Fe ?]licianus V, 5
Florentius, inhumé en février 543 (?) VI, 4
Fortunata, v. 540 VI, 5
Fortunatus, martyr local ? VI, 17

Gaudibu(n)dus, vers 540-550 IV, 3
Gratianus, diacre III, 10
Gratianus, père de *Crescens, magister militum* VI, 11

Honorata II, 17
Honorius, évêque d'époque byzantine VII, 1

[Ioha]nnes II, 10
Istefanus v. *Stefanus*

Januariana, inhumée le 8 février 543 (?) VI, 2
Jucundus, évêque en 411, 419 (?) dont la dépouille a été «inventée» par *Amacius* I, 3

Liberatus III, 11

Matrona, inhumée le 24 janvier 546 (?) VI, 7
Mauricia (?) III, 15

Natalika III, 5
Non[i]a ? II, 4

Pe[ ] in militia II, 7
Pe(r)us III, 6
Petrus, eminentissimus (?), exarque d'Afrique (?), inhumé le 17 juin 537 (?) VI, 9
Pompeianus, magister militum X, 3
Praesidius, évêque vers 484
Prima X, 4
Privatianus, évêque en 256
Probatius VI, 10

Restitutus, donateur dans l'église VI VI, 16
Restitutus, inhumé le 21 janvier 543 (?) VI, 1
Restitutus, inhumé le 30 mars 563 (?) VI, 6
Rusticus, prêtre II, 14

Secundianus, donateur dans l'église VI, VI, 16
S[ec]undianus, inhumé le 18 mai 563 (?) VI, 8
Serbus (= *Servus*), prêtre III, 3
Serbus ou *Serbius* (= *Servus*) V, 2
Silvanus, martyr local (?) VI, 17
Stefanus (Istefanus) in militia II, 6

T[ ]nus III, 13
Teodorus (= *Theodorus*) II, 3
Titianus, évêque donatiste en 411
Traianus, tribunus peregrinus VI, 12

[V]ictoria V, 5
Villaticus, vir togatus, (duo)b(i)r(alicius) (?) X, 1
Viola (*Biola*) III, 9
Vitalis, prêtre né en 467, mort en 545/6 (?) II, 1
Vitalis (le même ?), donateur du baptistère II, 4

]arissima II, 23

L. Ladjimi - Sebaï

Un site de la Tunisie centrale: *Aggar*?

Les derniers contreforts de la dorsale tunisienne qui dominent la plaine de Kairouan composent un paysage sauvage et boulversé où les montagnes, les collines recouvertes aujourdhui d'une forêt de pins, sont creusées de gorges, de lits d'oueds et de vallées plus ou moins larges, véritables labyrinthes servant au passages et aux voies de communications.

Cette région d'une saisissante beauté est aujourdhui relativement déserte. Elle a cependant connu dans l'antiquité une très forte implantation humaine; il n'est pour s'en convaincre, qu'à consulter l'*Atlas Archéologique de la Tunisie* ou la carte du réseau routier à l'époque romaine: le nombre des villes, et non des moindres, comme *Mactaris*, *Zama Regia, Uzappa, Assuras* pour n'en citer que quelques unes, la très grande densité des ruines romaines qui n'a pas échappé aux investigations des explorateurs et des voyageurs des siècles derniers, témoignent de l'importance du peuplement et de l'exploitation antiques.

Cette région retient évidemment l'attention des chercheurs de l'Institut National d'Archéologie et d'Art de Tunis: rappelons les importantes campagnes de fouilles menées a *Mactaris* (Mactar), les travaux de restauration de la forteresse de *Limisa* (Ksar Lemsa), les travaux et les recherches scientifiques au sujet d'*Uzappa* (Ksour Abd el Melek), les séminaires d'études menés ces deux dernières années à *Elles* et à *Thigibba* (Hammam Zouakra); elle bénéficie également de l'interêt croissant de la part des responsables de l'Office National de Tourisme Tunisien, dans le cadre d'un programme visant à la réhabilitation et à l'exploitation des ressources naturelles, archéologiques et culturelles dans une perspective nouvelle du développement touristique.

Situation géographique[1]

Le sìte dont nous avons à parler se situe aux franges de cette région montagneuse. Il occupe une situation admirable à la sortie d'un défilé naturel appelé *Foum El Efrit* (la bouche du démon), défilé situé entre les

[1] Au lieu dit Hr Sidi Amara et Hr El Khima: *Atlas Archéologique de la Tunisie*, f. Mactar, n. 262 et 263. Située à 30 kms à vol d'oiseau à l'Est de Mactar et à 15 kms au Nord-Est de *Chusira* (La Kessera).

montagnes de la Kessera et le massif du Serj et qui fait communiquer l'arrière pays, les plaines de Siliana, du Sers et même le pays du Kef avec la région de Kairouan. Les voies romaines qui sillonnaient les régions montueuses — celles venant de *Chusira*, celle de *Mactaris-Uzappa*, et celle d'*Assuras-Zama Regia-Uzappa* et qui aboutissaient à *Aquae Regiae*, — se réunissaient avant de franchir l'O. Mahrouf, appelé à cet endroit O. Jilf, sur un pont magnifique et traversaient au défilé de *Foum El Efrit*, la longue chaîne de collines rocheuses. (Cette route romaine dont on trouve encore des vestiges devint ensuite piste caravanière, et était utilisée à une époque relativement récente avant la construction en 1978 de la route moderne reliant la ville de Siliana à celle de Ouesslatia).

La ville antique commandait donc l'issue de ce défilé stratégique. Elle est adossée à une colline appelée *Sattour* (la hache) qui dépend du Jebel Serj, et descend en pente douce vers la plaine dominée au loin par les masses confuses du Jebel Ousslat et du Jebel Trozza.

Hr Sidi Amara - Hr El Khima - Foum El Efrit

Les ruines antiques qui recouvrent une superficie importante ont déjà été signalées par les voyageurs anciens. Au XIème s. le géographe arabe El Bekri devait en faire une sommaire et très utile description[2]. Puis ce furent l'espagnol Ximenez, le français Peyssonnel et l'Anglais Tęmple qui donnérent successivement au site les noms de Mansous et El Khima. A la suite de Temple, G. Wilmanns nomme les ruines Hr El Khima (*CIL*, p. 89). Pour J. Poinssot il s'agit de Hr Sidi Amara, ou encore de Foum El Efrit du nom du défilé par lequel passait la voie romaine. Enfin R. Cagnat leur préfère le nom de Hr Sidi Amara, nom qu'elles conservent à ce jour et qu'elles doivent au petit marabout situé au centre même de la ville antique. (Le mausolée de Sidi Amara est construit sur des structures antiques parfaitement visibles). Le site porte donc le nom de Hr Sidi Amara, et Hr El Khima ou encore Ksar Khima désigne la nécropole attenante à la ville antique.

Aggar?

Aucun témoignage ne nous donne le nom antique de Hr Sidi Amara; mais si les textes épigraphiques, relativement nombreux, sont à ce jour muets, on peut néanmoins le conjecturer.

G. Wilmans avait cru y reconnaître la station d'*Avula* appartenant, d'après la carte de Peutinger, à la route d'*Assuras - Aquae Regiae* en

[2] *Description de l'Afrique septentrionale*, Trad. De Slane p. 132.

passant par *Zama Regia, Uzappa* etc... (*CIL*, p. 89). La découverte d'*Uzappa* à Ksour Abd El Melek détruit cette hypothèse: *Avula* se trouve en effet dans le premier segment de la route entre *Assuras* et *Uzappa*; dans le deuxième segment, entre *Uzappa* et *Aquae Regiae* et à une vingtaine de kilomètres de la première de ces villes, la Table place le site de *Aggar* à l'emplacement exact des ruines de Sidi Amara[3].

Cette hypothèse est pratiquement confirmée par le texte d'El Bekri qui décrit l'itinéraire en sens inverse, en venant de Kairouan: «De Kairouan on se rend à Jelloula puis à *Ager*, endroit où se trouvent un chateau et un pont. Il est situé sur un terrain inégal et pierreux»[4]. Cette description concorde parfaitement avec ce qu'il reste encore des ruines de Sidi Amara: El Bekri décrit la citadelle byzantine et le pont romain de l'O. Jilf. (v. *infra*).

En dernier lieu il convient de rappeler l'existence d'une inscription découverte dans la région de Kairouan au lieu dit Haouta Chendouba: il s'agit d'un dé rectangulaire de 0,24m × 0,70m sortant de l'atelier d'un *quadratarius* du nom de *Basius* qualifié d'*Aggeritanus* (*ILAf.*, 79).

La ville s'appelait donc AGGAR (comme le veut la table de Peutinger) ou AGGER si l'on se refère à cette inscription et que l'on retrouve peut-être dans le *Ager* d'El Bekri.

Sans accorder d'importance à la valeur des voyelles, il convient surtout de rattacher ce mot à la racine *G R* qui renvoie, aussi bien dans les langues sémitiques que berbères, au mot *champ*[5].

Le terme aurait donc désigné d'une manière générale le champ, le domaine ou même le territoire, et à partir de là il n'est pas étonnant de constater que plusieurs villes anciennes aient porté ce nom: en effet, outre Hr Sidi Amara, le *Bellum Africum* site une localité nommés *Aggar* à 16 milles de Thapsus (*Bellum Africum* 67 et 79), ville que Pline nomme *Acchar* ou *Aggar* et qu'il cite après *Acholla* (Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, V, 29). Une station de l'*Itinéraire d'Antonin* placée sur la voie qui mène des *Aquae Tacapitanae* à la *Turris Tamalleni* dans l'extrême sud de la Byzacène est appelés *Agarlabas*. Enfin la Table met dans le sud de la province une ville nommée *Aggar Sel Nepte* (près de Nefta)[6].

[3] J. Poinssot, *Bull. Ant. Afr.*, 1884 p. 95.

[4] *Op. cit.* Traduction De Slane p. 132. Cf. R. Cagnat, *Nouv. Expl. ép. et arch. en Tunisie*, 1887, p. 33.

[5] Sur l'éthymologie et l'origine chamito-sémitique de *Aggar*, v. M.H. Fantar, *Encyclopédie Berbère*, II, 1985, p. 251-254 *s.v. Aggar*.

[6] Cf. Monseigneur Toulotte, *Géographie de l'Afrique Chrétienne*, II, p. 40. Mais il y a d'autres exemples.

Administration et vie municipale

Quelques documents nous renseignent sur le statut municipal de cette cité qui fut, sans doute, importante. Un texte nous apprend qu'au début du IIIème s. elle portait le titre de municipe: il s'agit d'une base mentionnant la dédicace d'une statue faite par un certain M. *Lorenius Lorenianus, omnibus honoribus functus* en l'honneur de son fils P. *Lorenius Pudens*; la statue devait être posée sur le forum du municipe. Sur l'un des côtés de la base on lit: *P.P. VII K. APR. LUPO ET MAXIMO COS*: la pierre est très exactement datée de l'année 232. (*CIL*, 12133 = 714; v. aussi *CIL*, 12134 = 715). Les inscriptions nous font connaître aussi deux édiles et peut-être deux flamines (v. Index).

Postérieurement la ville devint colonie: un texte brisé en deux fragments et dont les lettres sont de graphie tardive mentionne la refection d'un monument public de la *SPLAENDIDAE COL[ONIAE]* par les soins de l'édile *Caelius Ceri[alis?...] Artemisius Restitutus* (*CIL*, 12145); le style de l'inscription et des lettres fait remonter le texte à la IIème moitié du 4ème siècle[7]. La ville possédait en outre une communeauté chrétienne. La Notice de 484 fait connaître deux évêques de la Byzacène portant le titre: *Aggaritanus*. Il s'agit de *Filtiosus*, le 29ème de la liste, et de *Donat*, mentionné le 108ème juste avant *Vigile* de Thapsus: ces deux derniers furent rappelés à Carthage par le roi Huneric et éxilés avec les autres évêques. La mention de ces deux *Aggaritani* confirme bien l'existence de deux villes du nom d'*Aggar*[8].

Au plan administratif il est impossible d'affirmer que la ville appartenait à l'*Africa Vetus*[9]; le tracé fluctuant et très incertain du *limes* dans cette région semblerait même la situer au - delà de la *fossa regia* et la rattacherait semble t-il aux territoires numides devenus l'*Africa Nova*[10]. Mais là aussi il convient d'être prudent. Il faut penser par ailleurs que la ville comptait probablement parmi l'une des localités du *pagus Thuscae*, gravitant autour de leur chef-lieu Mactar, et dont la frontière se situait à

[7] R. CAGNAT, *Nouv. Expl. ép. et arch. en Tunisie*, 1887, p. 32 n. 18.

[8] *Noticia provinciarum et civitatum Africae, Byz*, 29. *M.G.H.* a.a. T. III, p. 67-68. Deux autres évêques aggeritains sont présents au Concile de Carthage de 411; ce sont le donatiste *Candorius* et le Catholique *Emilianus*: v. A. MANDOUZE, *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire*, 1, *Afrique*: *Aggar* I et II; *Candorius* 1, *Emilianus* 1, *Donatus* 64 ou *Filtiosus*.

[9] J. GASCOU rattache la nécropole de Hr El Khima à *L'Africa Vetus*, cf. *MEFR*, 1969, p. 559.

[10] CH. SAUMAGNE, *Observations sur le tracé de la Fossa Regia, Academia Nationale dei Lincei*, 1929 p. 459 v. carte. Réédition de l'article dans *Cahiers de Tunisie*, 1962, p.412-414.

environ 70 kms à l'Est de cette ville[11]. Dans l'état actuel de nos connaissances toutes ces questions demeurent en suspens et il reste à souhaiter que les découvertes à venir puissent nous éclairer sur ces points[12].

Historique des fouilles

Le site, décrit par les voyageurs et les savants qui, à la suite de Wilmanns ont eu à le visiter ou à y séjourner, n'a jamais fait l'objet de fouilles. Cependant en 1978 les services des Travaux Publics tunisiens avaient prévu de construire la route reliant la ville de Siliana à celle de Ouesslatia; cette route devait suivre le tracé de l'ancienne piste caravanière qui traversait la ville antique et passait au-dessus du Théâtre. Les services de l'INAA entreprirent donc une fouille de «sauvetage» du théâtre romain[13]. (Le théâtre en partie dégagé à cette époque fut par la suite remblayé). La route subit dès lors une déviation de 4kms. Au cours des travaux de traçage, 18 stèles furent mises au jour: en calcaire jaune à grain fin, elles sont d'une très belle facture; anépigraphes, elles sont sculptées sur leur face principale de personnages, d'animaux, de paniers d'abondance, de motifs divers qui permettent de les rattacher avec beaucoup de vraisemblance au culte de Saturne. Certaines d'entre elles portent encore des traces de peinture rouge[14]. L'endroit de la découverte se situe à une soixantaine de mètres à l'Est du théâtre romain, sur le flanc d'un monticule qui fait face au site.

Cette opération permit en outre la découverte de sarcophages en pierre massive d'un type tout à fait inusité: l'intérieur de la cuve est taillé de telle sorte qu'il figure tout à fait la forme du corps. Ces sarcophages découverts à proximité des stèles appartiennent évidemment à la vaste nécropole installée à la périphérie de la ville.

Les monuments[15]

L'ampleur du site donne l'idée d'une ville qui devait être importan-

[11] G. Ch. Picard, A. Mahjoubi, A. Beschaouch, *Pagus Thuscae et Gunzuzi*, *CRAI*, 1963 p. 124 - 130.

[12] Nous suivons avec beaucoup d'interêt les recherches de notre collègue de l'Université de Tunis Mr. H. Mcharek dont les travaux portent sur le *pagus Thuscae*.

[13] Travaux menés grâce aux soins diligents de Mr. Khemaïs Saïdi Technicien Supérieur à l'INAA que nous remercions vivement pour les conseils et l'aide qu'il a bien voulu nous consentir.

[14] Ces stèles néo-puniques dont nous offrons un exemple seront publiées par Mr. M.H. Fantar.

[15] Pour les descriptions qui suivent nous sommes tributaires des renseignement glanés

te et surtout magnifiquement construite. Ce n'est aujourdhui qu'un chaos inextricables de pierres taillées, de chapiteaux renversés, de pans de murs effondrés, de colonnes brisées dont certaines sont enfouies presque jusqu'à leur sommet sous un remblai d'une épaisseur considérable ce qui laisse présager de fructueuses découvertes.

Les monuments déjà décrits sont aisément reconnaissables; ils sont pour la plupart classés. D'autres monuments nous sont connus par les textes épigraphiques.

Le mausolée de C. Marius Romanus

A 500m environ de Hr Sidi Amara, en direction de la ville de Oueslatia et en bordure de la nouvelle route, se dresse un magnifique mausolée élevé à la mémoire de leurs parents par les enfants de *C. Marius Romanus* et *de son épouse Laudia P.f. Magna* (*CIL*, 12178 = 735). De par son style ce tombeau se rattache à la catégorie des monuments funéraires d'époque classique que l'on retrouve un peu partout en Afrique. Il se compose de deux étages:

— *A l'étage inférieur* se trouve la chambre sépulchrale, un carré de 4,20m de côté; on y accède par une porte basse. A l'intérieur les murs sont creusés de niches destinées à recevoir sur 3 rangées superposées, 36 urnes funéraires (G. Wilmanns signale que chacun de ces *colombaria* portait des inscriptions fort abîmées cf. *CIL*, 735 comm). Actuellement seules 22 niches sont visibles; il se pourrait que la 3ème rangée soit enfouie sous le sol.

— *L'étage supérieur* ne communique pas; il est séparé du niveau inférieur par des dalles sans voûtes et couvert d'un toît à double pente formé lui aussi de larges dalles. La face demeurée ouverte est protégée dans sa partie supérieure par un entablement orné à l'origine de 4 colonnes corinthiennes. Deux colonnes, l'entablement et le fronton ont aujourdhui disparu. Seul un morceau de l'inscription gît sur le sol: dans une couronne on lit *D.M.S.*[16].

Le pont de l'O. Jilf

A 500m au Nord-Ouest du site, avant d'aborder le défilé de Foum El Efrit, au-dessus du ravin creusé par le lit de l'O. Jilf, sélève un pont magnifique, celui là même que El Bekri décrivait au XIème siècle.

dans les revues anciennes. Aucun travail scientifique n'ayant été mené à ce jour, les différentes données — mesures, datations, etc... — ne sont pas assurées.

[16] *CIL*, 12178 = 735; J. Poinssot, «Bull. Ant. Afr.», 1884, p. 92 et pl. II; De Belenet, «BCTH», 1886, p. 206; V. Guerin, *Voyages...* I, p. 424; H. Saladin, *Description...*, I, p. 190; R. Gagnat, *Nvelles Expl....* 1887, p. 31.

Cet ouvrage considérable se distingue par la beauté du matériau et la très grande simplicité de l'architecture (construction de haute époque?).

Dimension:

Le pont conserve aujourdhui 7 piles (à l'origine au moins 10) et 6 arches.

Arche	: ouverture, 5,50m
Pile	: épaisseur, 3m; hauteur, 10m
Longueur actuelle	: 50m
Largeur	: 6m

La chaussée est pourvue de trottoirs et pavée avec soin; la voie romaine en cet endroit a conservé son revêtement de dalles carrées. Le pont est pourvu de 2 parapets de 1m de hauteur[17].

La citadelle byzantine

Commandant le passage vers les régions montagneuses et dominant la plaine, la ville a une position stratégique incomparable. Une forteresse y fut installée et faisait partie de cet ensemble de places fortes adossées au massif central qui surveillaient les routes, gardaient les passages, defendaient la région contre l'incursion des nomades, et ensuite probablement au moment de la conquête arabe.

La redoute de Hr Sidi Amara qui occupe le centre du site a la forme d'un carré de 30m de côté. Chaque angle est occupé par une tour carrée de faible saillant; une 5ème tour couvrait l'entrée de l'édifice sur le front Nord-Ouest. Les murailles, épaisses de 2,40m et creusées de meurtrières, sont couvertes à l'intérieur d'un revêtement en blocage.

Ce grand chateau a, non seulement été construit avec des pierres empruntées à des monuments plus anciens, mais probablement autour d'un édifice ancien: à l'intérieur, et un peu en arrière du front Nord-Ouest, s'élève une immense arcade cintrée d'un travail soigné, appartenant à un monument qui semble avoir servi de noyau et de donjon à la citadelle.

Il est difficile à première vue de dater ce monument en partie détruit (mur Sud-Est) et encore très profondément enterré. Le type de construction l'apparente peu aux citadelles d'époque impériale. Datant peut-être

[17] V. GUERIN, *Voyages...*, I, p. 425; J. POINSSOT, «Bull. Ant. Afr.», 1884, p. 98 et pl. IV; DE BELENET, «BCTH», 1886, p. 211 - 212; R. CAGNAT, *Nvelles Expl....* 1887, p. 32 - 33.

de l'époque justinienne il a certainement été largement remanié à une époque très basse[18].

Porte monumentale et forum(?)

Contigu à la citadelle byzantine, au Sud-Est de la ville antique, on retrouve les traces d'un mur d'enceinte très détruit. La façade Sud-Est de 34m de large est ornée d'un «arc dont les pieds droits intacts jusqu'à l'origine du couronnement conservent de chaque côté les premiers claveaux». Chacun des pieds droits est décoré sur la façade de deux pilastres qui encadrent une niche rectangulaire de 1,10m de large et de 2m de haut. Cet arc de triomphe serait plutôt une porte monumentale ressemblant à celle de Sbeitla.

Elle donne accès à une cour entourée d'un portique dont quelques colonnes (2 à gauche de l'entrée et 6 à droite) sont pratiquement enterrées jusqu'à leur sommet.

Au fond de cette cour qui était peut-être le forum? (le forum de la ville nous est connu par un texte porté sur une base honorifique v. *Index*) devait se dresser un temple (temple de Junon? v. *infra*) dont on a retrouvé de nombreux éléments d'architecture[19].

Le temple de Junon

Il nous est connu par une inscription dédiée à Caracalla et à Geta. Le texte signale la construction d'un édifice? avec absides et portique, renfermant une statue de la déesse et élevé par les soins d'une certaine *Firmia M. [f]*. L'inscription brisée en 2 morceaux appartenait à une longue frise d'entablement de 0,35m de large, réutilisée dans un fortin byzantin situé à 200m au Nord de la citadelle principale, fortin qu'on avait pris à tord pour le temple lui-même.

Le sanctuaire de la déesse se trouvait peut-être sur le forum et il se pourrait ainsi que la dédicace appartienne au Capitole de la ville[20].

Le temple de Mercure

Un texte en 4 morceaux, gravé sur une frise d'entablement de

[18] J. Poinssot, «Bull. Ant. Afr.», 1884, p. 94 et pl. III; De Belenet, «BCTH», 1886, p. 207; Ch. Diehl, *Nvelles Arch. Miss.* IV, 1892 - 93, p. 387 sq. (*avec un plan*). Id, *L'Afrique byzantine*, 1896, p. 179 - 182 - 205 n - 281.

[19] J. Poinssot, «Bull. Ant. Afr.», 1884, p. 94 et pl. III; R. Cagnat, *Nvelles Expl...*, 1887, p. 31. Id et P. Gauckler, *Monuments historiques de la Tunisie, Les temples païens*, I, 1898, p. 135 et pl. XXXVII.

[20] *CIL*, 12143 = 712; R. Cagnat et P. Gauckler, *Les temples païens*, I, p. 51 - 52.

0,42m de large, mentionne le portique? d'un temple de Mercure. L'inscription date du règne de Caracalla[21].

Le théâtre

Le monument dont quelques gradins émergent au-dessus du sol actuel n'a, fait curieux, jamais été signalé dans les descriptions anciennes. Il a fait l'objet d'une fouille de sauvetage en 1978 (v. *supra*). Les gradins furent dégagés sur une profondeur de 4m environ. En parfait état de conservation le monument est aujourdhui remblayé.

Le temple de Saturne

La découverte fortuite de 18 stèles votives se rapportant au culte de Saturne (v. *supra*) nous permet de supposer qu'un temple dédié à la grande divinité de l'Afrique pouvait se dresser à cet endroit.

Epigraphie

Le site de Hr Sidi Amara n'as pas encore livré beaucoup d'inscriptions: une centaine de textes en tout si l'on tient compte des divers fragments (notons plusieurs erreurs aux *indices* du *CIL* VIII qui publie souvent le même texte sous deux numéros différents). Nous comptons très peu d'inscriptions publiques, honorifiques ou religieuses contre une très forte majorité de textes funéraires.

Les épitaphes nous font connaître une population de gens qui portent en général les *tria nomina* avec des gentilices à consonnance bien latine; le fait d'avoir 2 ou même 3 *cognomina* n'est pas rare et peut constituer un indice de datation; nous sommes, pour cette collection précise, en présence d'une population de gens bien romanisés. Un seul texte fait état d'un type de filiation sémitique où l'on indique le nom du père et du grand-père (*CIL*, 12171); très peu de noms renvoient à une origine punique ou libyque (*CIL*, 12167 - 12169 -12172 par ex).

Certains gentilices, rares en Afrique, se retrouvent essentiellement et presque exclusivement dans cette région:

	Afrique	Hr Sidi Amara
Amulius	: 17	8
Caledius	: 12	4
Cosconius	: 7	3
Firmius	: 9	3
Tissenius	: 10	8

[21] *CIL*, 709, R. CAGNAT et P. GAUCKLER, *Les temples païens*, I, p. 51 - 52.

Mais il est évidemment trop tôt pour tirer des conclusions au sujet des épitaphes et de l'onomastique de cette région. Tous ces textes font en effet partie d'une collection particulière: la ville n'ayant jamais été fouillée et encore moins les nécropoles, toutes les épitaphes proviennent de pierres remployées dans des édifices d'époque tardive. Ce sont en général de longs cippes-autels que l'on pourrait qualifier de cippes-piliers ou d'autels-piliers car leur longueur peut atteindre 1,80m alors que leur largeur ne dépasse pas 0,50m. Certains d'entre eux sont creusés d'une simple niche à l'intérieur de laquelle est représenté le défunt. Ils sont taillés dans un beau calcaire jaune provenant de la région ou dans un calcaire blanchâtre ayant tendance à s'écailler ce qui rend la lecture des textes malaisée.

L'allure de ces monuments, la spécificité et la singularité de leur décor nous font penser à un atelier local (cf. *Basius* le *quadratarius* aggeritain v. *supra*).

Notons finalement l'existence de quelques textes chrétiens avec une particularité dans le formulaire: celle d'indiquer pour le défunt le nombre d'années, de mois, de jours et d'heures. (*CIL*, 12196, 12199, 12198, 12200).

Il n'est pas de notre propos içi de présenter un catalogue des inscriptions de Hr Sidi Amara, travail que nous nous proposons de mener ultérieurement, mais il nous est apparu interessant d'en dresser un index analytique. Cet instrument de travail, avec toutes les corrections que nous avons pu y apporter constituera pour le lecteur un complément indispensable à l'introduction général d'un site de cette Tunisie centrale si riche en vestige archéologiques.

INDEX NOMS

A

Aelia Gallita; *C.* 716 (et p. 2400)
Aemilius Secundinus Mestrianus; *C.* 12154
[Amul]llia C. fil. [Sec]unda; *C.* 720 (et p. 2400)
Amullia Victoria; *C.* 717
Amullia Vrbana; *C.* 721
G. Amullius Donatianus; *C.* 717
M. Am[ullius] Marin[ianus]; *C.* 12156 (= 723 et 737)
C. Amul[l]ius Rogatus Commodianus; *C.* 12155
C. Amullius Silvanus; *C.* 718
.] Amullius Tertullus Rogatianus; *C.* 719
Antonia Castula; *C*; 12180
Antonia Ingenua; *C.* 12138 (= 742)
.] Antonius Donatianus; *C.* 12157
M. Antonius Faustianus Nepos; *C*; 12158 (= 722)
M. Antonius Faustianus Nepos Principinus C. 12159 cf. *ILT*, 595
L. Antonius Proculus; *C.* 12160
+ *Aurelia Biccla* (= *Vitula*); *C.* 12196 cf. *ILT*, 596
L. Aurelius Aebutianus; *C.* 23786

B

L. Baebius Barbarus; *C.* 12152 cf. *ILT*, 594
Q. Ben[n]ius Petronius... f. [P]e[tro]nianus C. 12151 (= 739 cf. *ILT*, 593)

C

M.C. ( ) Maximus Iunior; *C.* 727
M.C. ( ) Vimticus (= *Vitalicus*); *C.* 727 (et p. 1250 cf. *ILT*, 592)
M.C? [...] Valens Primulianus; *C.* 12140 (et p. 2400)
L. Caecilius Donatianus; *C.* 12161
Cae?]ci[lius Hon]oratus; *C.* 12141 (= 710 + 713 et p. 2400)
Cae?]ci[lius] Oc[tavianus] (vel Oc[ulatianus]); *C.* 12141 (= 710 + 713 et p. 2400)
Caelius Ceri[alis?]... Artemisius Restitutus (sive duo); *C.* 12145
.] Caelius [..iu..]; *C.* 12162
M. Caledius Donatianus; *C.* 12163
P. Caledius Rufus; *C.* 12135 (= 724 cf. *ILT*, 590)
. Ca]ledius Saturninus; *C.* 725
L. Kaledius Victor; *C.* 734
C. Cosconius Modi[a]nus; *C.* 12164
Cosconius Satullus; *C.* 12165
C. Cosconius Victor; *C* 716 (et p. 2400)

D

+ *M. Domitius Antonius*; *C.* 748
P. Domitius Brutius; *C.* 728

E

T. Ennius Gratus; *C.* 729

F

M. Fabius R[e]stutus; *C.* 12153
Firmia M. [f(ilia)..]; *C.* 12143 a (=712)
M. Firmius Nepos Se[re]nianus; *C.* 12136 (= 730)
M. Firmius Vrba[nus]; *C.* 12136 (= 730)
...oria Flavia Rogata; *C.* 12170
Cn. Fl(avius) Ger(anus); *C.* 12169
Fusidia Victoria; *C.* 12186

G

Grania Maxima; *C.* 12157 - 12173

I

Insteius Ianuarius; *C.* 23778 (= 732)
Iulia Optata; *C.* 12175
Iulius Maxim[us]; *C.* 12144
C. Iulius Saturninus Victorianus; *C.* 23787 (= 741?)

Iulius...; *C.* 12174
M. Iunius V[ict]or Macu[l]ianus; *C.* 12176 (= 733)

K voir C

L

Laudia P. f. Magna; *C.* 12178 (= 735)
M. Lore[n]ius; *C.* 12177
M. Lorenius Lorenianus; *C.* 12133 (= 714) - 12134 (= 715)
P. Lorenius Pudens; *C.* 12133 (= 714) - 12134 (= 715)

M

C. Marius Romanus; *C.* 12178 (= 735)
L. Messius Honoratus; *C.* 12179 (= 736)
C. Messius Rogatianus; *C.* 12180

O

C.O.? [...] Valens Primulianus; *C.* 12140 (et p. 2400)

P

Percenia Romanilla; *C.* 12137 (= 738)
Luci(us)? Percenni(us)?; *C.* 12181
T. Pet[ronius] Avitus; *C.* 740
.] P[etro]nius Petro[n]ia[nus]; *C.* 12151 (= 739 cf. *ILT*, 593)
Q. Ben[n]ius Petronius f. [P]e[tro]nianus C. 12151 (= 739 cf. *ILT*, 593)
M. Petronius Silvanus; *C.* 12151 (= 739 cf. *ILT*, 593)
.] Pe[tronius]... stor...; *C.* 12151 (= 739 cf. *ILT*, 593)

R

S. Rucan ( ) ? Quinti f.; *C.* 23791

S

Sallustia M. fil. Principina; *C.* 12183
L. Sempronius Iulianus; *C.* 23789
C. S(e)pius Rufinus; *C.* 12138 (= 742)
L. Se[p?..] Mustulus qui [et] ? Sosus C. 23790
Sextilia Aucilia (vel Lucila); *C.* 12181
S?]ittia Cr[es]centia; *C.* 12166 (= 743?)
+ Statilia Hil(ara); *C.* 12198 cf. *ILT*, 597
St]rugan[ius H]onor[atus]; *C.* 12184
M. Struganius Quietus Liberalianus; *C.* 12191
S(t)rugan(ius)? Quinti f.; *C.* 23791
S]ulpicia Crescentia; *C.* 12166 (= 743?)

T

Tessenia Rogatianilla; *C.* 23792
Tessenia Victoria; *C.* 12189
T. Tesseniu[s] Avitus; *C.* 12185
Tessenius Felix; *C.* 12186
T. Tissinius Gentianus Victor; *C.* 12187
T. Tissenius Honoratus; *C.* 12139 (= 745)
.] Tessen[ius...]; *C.* 12188
.] Tissen[ius...]; *C.* 12139 (= 746)

V

Q. Veianius Rufinianus; *C.* 747
Verria Quieta; *C.* 12191
Vettiu[s]... xutius; *C.* 12192

...e...[Ho]norat[us]; *C.* 731
...inia [ter]tulla; *C.* 744
...oria Flavia Rogata; *C.* 12170
...us Clarus Bonicianus; *C.* 726 cf. *ILT*, 591

COGNOMINA ET NOMS UNIQUES
(Les *cognomina* ont leurs numéros entre crochets)

A

Aebutianus [C. 23786*]*
+ Antoninus [C. 748*]*
Aucilia? [C. 12181*]*
Avitus [C. 740-12185*]*
Aris C. 12167
Artemisius Restitutus [C. 12145*]*

B

Baliaho C. 12169
Barbarus [C. 12152 cf. *ILT*, 594*]*
+ Biccla (= *Vitula*) [C. 12196 cf. *ILT*, 596 *]*
+ Bitorina (= *Victorina*) *C.* 12199 cf. *ILT*, 598
Bonicianus [C. 726 cf. *ILT*, 591*]*
Brutius [C. 728*]*

C

Castula [C. 12180*]*
Ceri[alis?] [C. 12145*]*
Clarus Bonicianus [C. 726 cf. *ILT*, 591*]*
Commodianus [C. 12155*]*
[C]rescens [C. 12190*]*
Cr[es]centia [C. 12166 = 743?*]*
Cududus Arinis (fil.) C. 12167

D

Donatianus C. 12168 - *[C.* 717 - 12157 - 12161 - 12163*]*

F

Faustianus Nepos [C. 12158 = 722*]*
Faustianus Nepos Principinus [C. 12159 cf. *ILT*, 595*]*
Felix [C. 12186*]*
Fortunatus Masofis Gemini Montani (fil.) C. 12171 (et p. 2400)

G

Gallitta [C. 716 et p. 2400*]*
Geminus Montani C. 12171 (et p. 2400)
Gentianus Victor [C. 12187*]*
Germ(anus) [C. 12169*]*
Germanus Iulzis fil. C. 12172
Gratus [C. 729*]*

H

+ Hil(ara) [C. 12198 cf. *ILT*, 597*]*
Honoratus [C. 12139 = 745 - 12179 = 736*]*
H]onor[atus] [C. 12184*]*
Ho]norat[us] [C. 731*]*
Hon]oratus [C. 12141 = 710 + 713 et p. 2400*]*

I

Ianuarius [C. 23788 = 732*]*
Ingenua [C. 12138 = 742*]*
Iulianus [C. 23789*]*
Iulzis (gen.) C. 12172
Iunior [C. 727*]*

L

Liberalianus [C. 12191*]*
Lorenianus [C. 12133 = 714 - 12134 = 715*]*
Lucila? [C. 12181*]*
LUPUS (cos) C. 714

M

Macu[l]ianus [C. 12176 = 733*]*
Magna [C. 12178*]*
Marin[ianus] [C. 12156 = 723 et 737*]*
Maxima [C. 12157 - 12173*]*
MAXIMUS (cos) C. 714
Masof Gemini Montani 12171 (et p. 2400)
Maxim[us] [C. 12144*]*
Maximus Iunior [C. 727*]*
Mestrianus [C. 12154*]*
Modi[a]nus [C. 12164*]*
Montanus C. 12171 (et p. 2400)
Mustulus qui [et] Sosus [C. 23790*]*

N

Nepos [C. 12158 = 722*]*
Nepos Principinus [C. 12159 cf. *ILT* 595*]*
Nepos Se[re]nianus [C. 12136 = 730*]*

O

Oc[tavianus?] [C. 12141 = 710 + 713 et p. 2400*]*
Oc[ulatianus?] [C. 12141 = 710 + 713 et p. 2400*]*
Optata [C. 12175*]*

P

Petro[n]ia[nus] [C. 12151 = 739 cf. *ILT*, 593*]*
Petronius Petro[n]ia[nus] [C. 12151 = 739 cf. *ILT*, 593*]*
Ph]ilocalus C. 12188
Primulianus [C. 12140 et p. 2400*]*
Principina [C. 12183*]*
Principinus [C. 12159 cf. *ILT*, 595*]*
+ *Privatianus C.* 749
Proculus [C. 12160*]*
Pudens [C. 12133 = 714 - 12134 = 715*]*

Q

Quieta [C. 12191*]*
Quietus Liberalianus [C. 12191*]*

R

Restitutus [C. 12145*]*
Rogata [C. 12170*]*
Rogatianilla [C. 23792*]*
Rogatianus [C. 719 - 12180*]*
Rogatus Commodianus [C. 12155*]*
Romanilla [C. 12137 = 738*]*
Romanus [C. 12178 = 735*]*
Rufin... C. 12182
Rufinianus [C. 747*]*
Rufinus [C. 12138 = 742*]*
Rufus [C. 12135 = 724 cf. *ILT*, 590*]*

S

+ *Saecondus C.* 12197
Satullus [C. 12165*]*
Saturnina Baliahonis (fil.) C. 12169
Saturninus [C. 725*]*
Saturninus Victorianus [C. 23787 = 741?*]*
S]a[t]urni[nus Vic]torianus C. 12193
Sec]unda [C. 720 et p. 2400*]*
Secundula C. 12168
Secundus Mestrianus [C. 12154*]*
Se[re]nianus [C. 12136 = 730*]*
Silvanus [C. 718*]*
Silv[ani] (sign.) [C. 12151 = 739 cf. *ILT*, 593*]*
Sosus (sign.) [C. 23790*]*

T

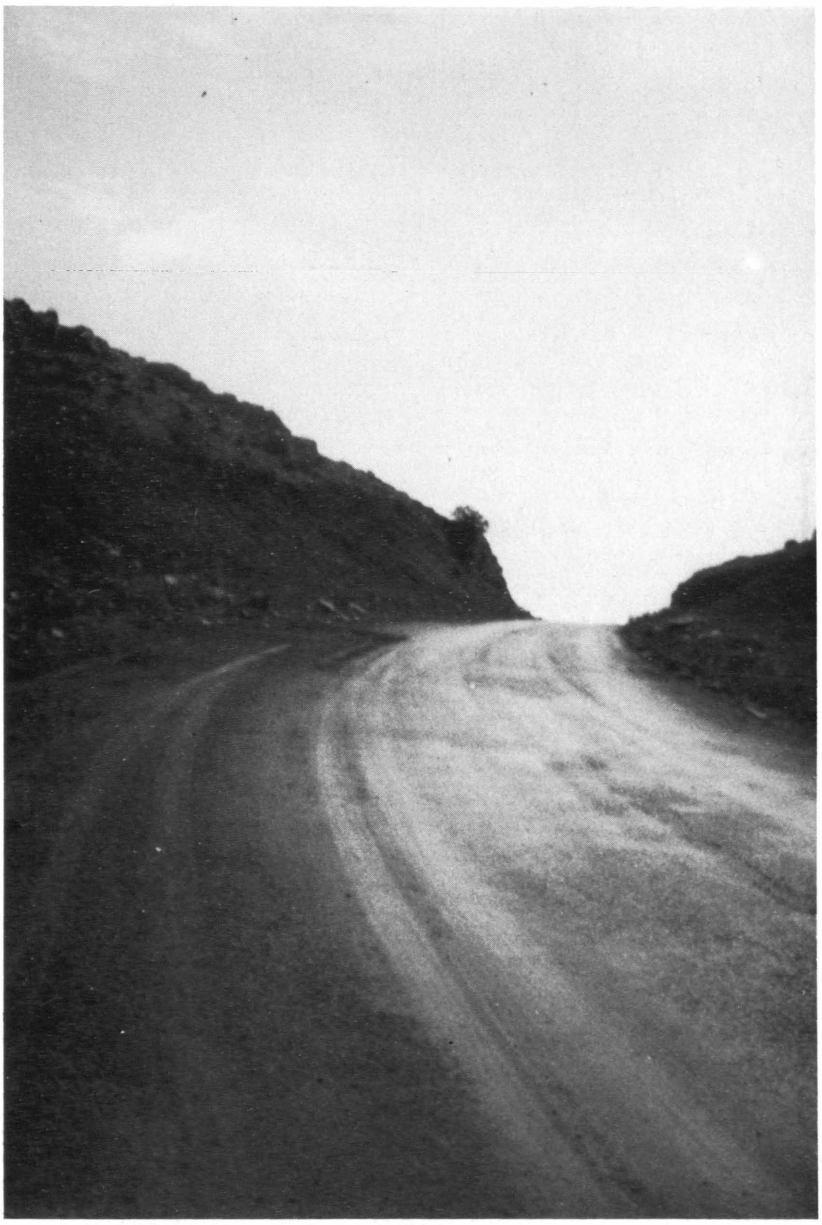
Ter]tulla [C. 744*]*
Tertullus Rogatianus [C. 719*]*
...To]rquatus [C]rescens C. 12190

U - V

Valens Primulianus [C. 12140 et p. 2400*]*
Victor [C. 716 et p. 2400 - 734 - 12187*]*
V[ict]or Macu[l]ianus C. 12176 (= 733)
Victoria [C. 717 - 12186 - 12189*]*
Victorianus [C. 23787 = 741?*]*
+ *Victorianus C.* 12200 cf. *ILT*, 599
Vic]torianus [C. 12193*]*
Vimticus (= Vitalicus) [C. 727 et p. 1250 cf. *ILT*, 592*]*

...iu... [C. 12162*]*
...stor... [C. 12151 = 739 cf. *ILT*, 593*]*
...xutius [C. 12192*]*

Tavola I



Le défilé de *Foum El Efrit*.



La voie romaine passant sur le pont en direction du défilé.



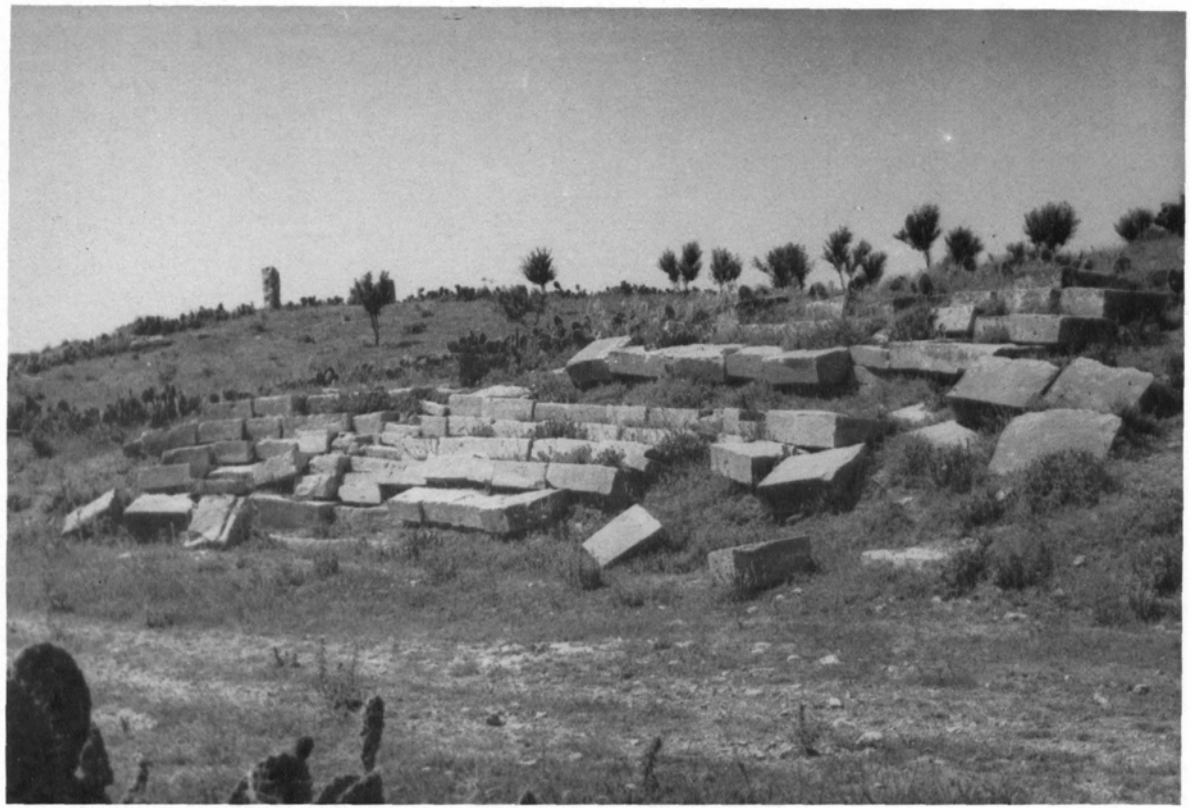
La ville adossée au *Sattour*. Vue du défilé; en arrière plan le *Serj*.



La ville domine la plaine et l'arrière pays de Kairouan.



Inscription mentionnant le Municipe: base endommagée dans les dernières lignes 1,10m × 0,56m × 0,58m h.d.l. 0,045. Sur le côté, 0,06m (*CIL*, 12133 = 714).

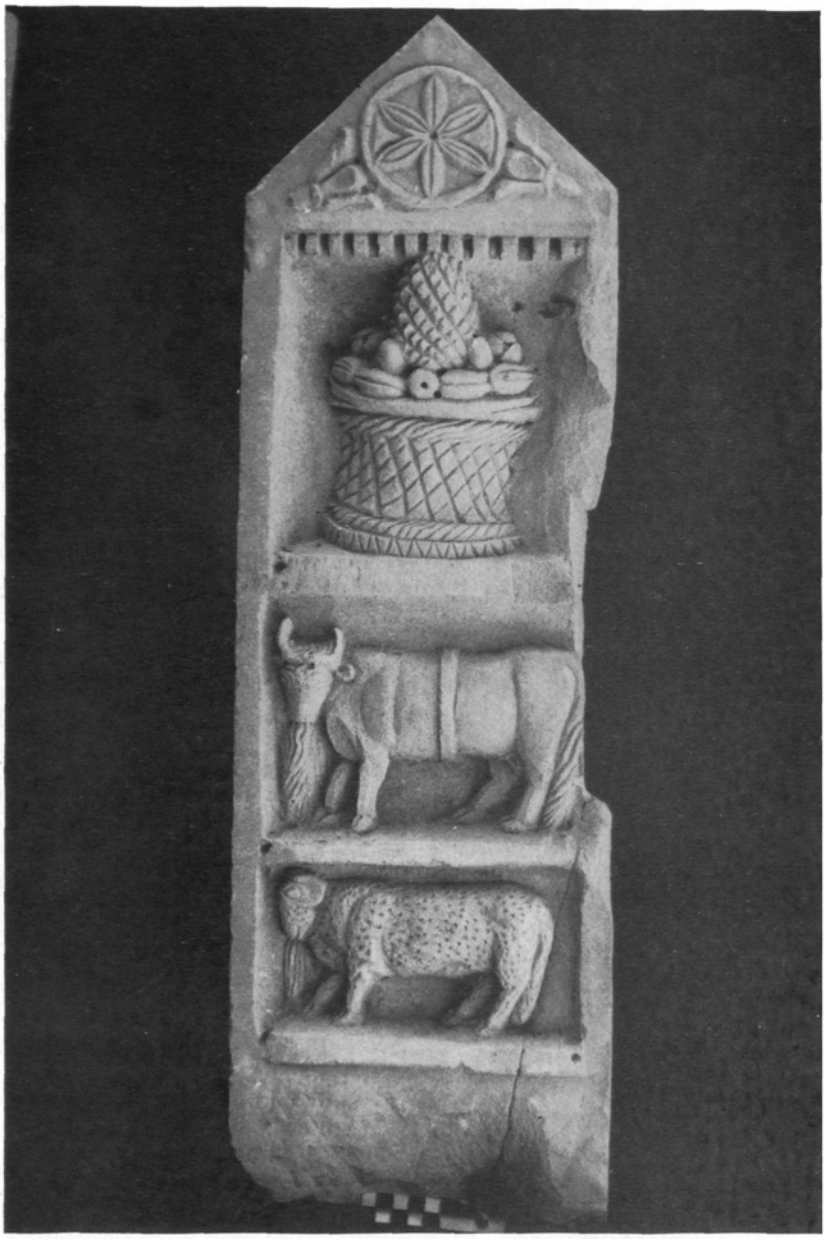


Le théâtre avant la fouille. Au Ier plan la piste ancienne qui traversait le site.

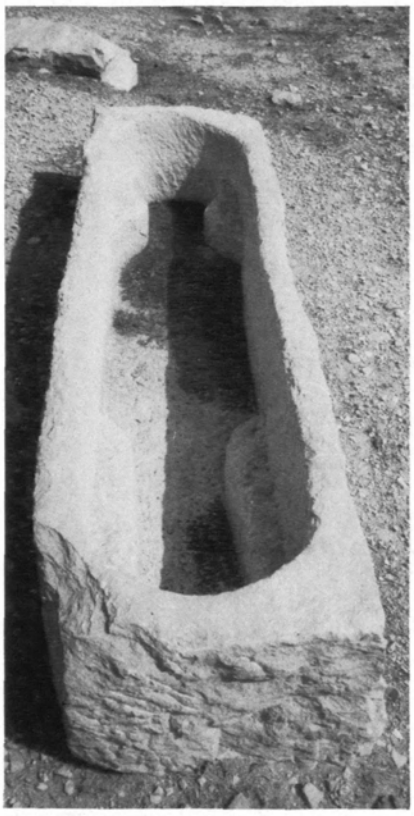


Fouille du Théâtre en 1978: dégagement d'une partie de la *cavea*.

Tavola VIII



Temple de Saturne? Stèle néo-punique (découverte fortuite).



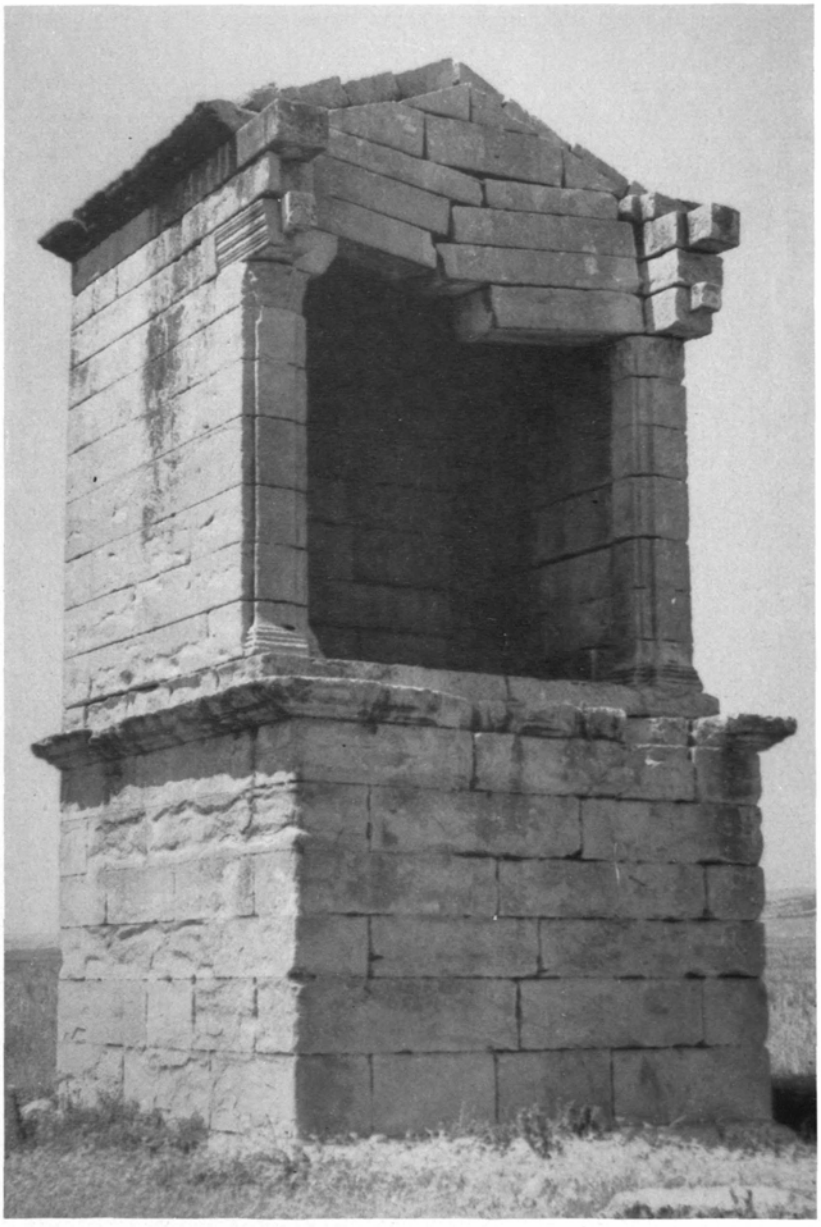
Nécropole. Sarcophage en pierre massive (découverte fortuite).



Autel-pilier portant l'épitaphe de *[....]us Clarus Bonicianus*: 1,63m × 0,35m × 0,26m h.d.l. 0,04m (*CIL*, 726 cf. *ILT*, 591).



Dans la plaine, au pied du site au lieu dit Hr El Khima, le mausolée de *C. Marius Romanus* et de *Laudia P.f. Magna*.



Le mausolée vu de face.



Le pont romain sur l'O. Jilf.



Le pont: détail du parapet.

Tavola XIV



La citadelle byzantine au centre du site.



La citadelle et le forum?



Au centre de la citadelle départ de l'arcade cintrée appartenant à un monument de haute époque.

IMPERATORES

Septime Severe

Pius, Pertinax, Aug., Arab., Adiab., Part. Max... C. 12141 (= 710 + 713 et p. 2400) - *C.* 12142

Caracalla

Princeps Iuventutis C. 12142 - 12143 a

[Fortissimus ?] princeps C. 709

[Geta]

[Caesar] C. 12142 - 12143 a

Iulia Domna

[Aug. mater castrorum] C. 12142

[Mater] Aug(ustorum duorum) et castrorum C. 12141 (= 710 + 713 et p. 2400)

Severe Alexandre

[Pius Felix Aug.] Divi Magni Anto[nini...] Pii... C. 711 (et p. 2400)

Diocletien et Maximien

Pro salute et incolumitate d(ominorum) n(ostrorum) (Mil.) *BCTH*, 1932/33, p. 246

[Impe]ratori triumfant[i] C. 12144

CONSULES

LUPO et MAXIMO cos. (a. 232) *C.* 714

HONORES - RES MUNICIPALES

Aedil(is) C. 12133 (= 714) - 12134 (= 715) (bis)

A[e]di[lis...] C. 12145

[d.d.] C. 12143 a (= 712)

[Equo pu]blico exor[nat]i? C 12151 (= 739 cf. *ILT*, 593)

[f]l. [pp] ? C. 12151 (= 739 cf. *ILT*, 593)

[Ob honorem flaminatus?] C. 12141 (= 710 + 713 et p. 2400)

Omnib(us) honorib(us) funct(us) C. 12133 (= 714)

[Omnibus honoribus funct]us C. 12134 (= 715)

Municipium C. 12133 (= 714)

Splaendida (sic) *co[lonia] C.* 12145

Forum C. 12133 (= 714)

Ordo C. 12133 (= 714)

Honesta matrona C. 12183

Postulare C. 12133 (= 714)

LIBERALITATES

Asse (= aere) privato C. 12143 a (= 712)

S(ua) p(ecunia) p(osuit) C. 12140 (et p. 2400)

Pecunia su[a] C. 709

Sua pecu[nia fecit] C. 12141 (= 710 + 713 et p. 2400)

Sua provisione C. 12143 a (= 712)

[De] sua pecu[ni]a posuit C. 12134 (= 715)

[Ex summa hono]raria et super adiecta pec(unia quanta ad consumm[andum] C. 12142

Ad meliorem faciaem (sic) reformavi[t] C. 12145

[Re]mi[ssa impensa]... posu[it idemque] dedicavit C. 12133 (= 714)

AEDIFICATIONES

Absides C. 12143 a (= 712)

[Aedes?] C. 12141 (= 710 + 713 et p. 2400)

[Arcum vel Templum]? C. 12145

Po[dium Statua]e Iunonis C. 12143 a (= 712)

P[orticus?] C. 12143 a (= 712)

Statua C. 12133 (= 714)

[Statui]s exornavit C. 12141 (= 710 + 713 et p. 2400).

[Statuae?] C. 12141 (= 740 + 713 et p. 2400)

[Te]mplum Mer[cu]rii C. 709

Vici templ[um] C. 12144

Thermaru[m] C. 12146

Ponere C. 12133 (= 714)

[C]onsummaverunt et dedic[averunt] C. 12143 a (= 712)

DII DEAEQUE

Po[dium statua]e Iunonis C. 12143 a (= 712)
[Te]mplum Mer[cu]rii C. 709
Ven[eri] Aug(ustae) [sacrum] C. 12140 (et p. 2400)

CHRISTIANAE

Bixit C. 12196 - 12200
Bic(sit) C. 12199
In [Ch]ris[t]o a(men) C. 12199 cf. *ILT*, 598
Bixit annis LXXX, m(ensibus) VI, d(iebus) X ora(s) XI C. 12196 cf. *ILT*, 596
Bic(sit) an(nos) XXV, oras [pl(us)] m[inu]s V C. 12199 cf. *ILT*, 598
Vixit annis LXXV, m(ensibus) V, d(iebus) XI, (H)oris C. 12198 cf. *ILT*, 597
Bixit (in) pace anos qaragita, meses ceque, ora setima C. 12200 cf. *ILT*, 599

NOTABILIA VARIA

[Vetustate co]nlapsu[m] C. 12145
Memoria C. 12191
Memoria parentum C. 12178
Karthagini defunctus C. 12152 cf. *ILT*, 594
Medicus C. 12153
Studens C. 12152 cf. *ILT*, 594
[Am]icus patern[us] C. 12188
Iu[venis] C. 726
Homo bonus C. 12153
Pater optimus C. 12164
Pater pius, praestans et indulgens in liberos suos C. 12151 (= 539 cf. *ILT*, 593)
Pater praestantissimus C. 12156 (= 723 et 737)
Primigenio suo amantissimo C. 12138 (= 742)
Castissima et rari exempli femina C. 12191
Ob singularem eius industriam C. 12191
Moribus et ingenio clarus C. 12159 - 726
His cum summo honore parentium dilectus C. 12159 - 726
Emendatus, iucundus, semper parentibus carus C. 726
Acceptus patriae dicendi peritus C. 12159
Parcae quos tribuerent ter quinos bis singulos peregi annos... gratus aput magistros fui scribsi, pincsi bene... (carm.) *C.* 12135 (= 724 cf. *ILT*, 590)

BIBLIOGRAPHIE

CIL = *CIL* VIII: p. 89 - 1250 - 2400.

ILT.: n. 589 à 599

Atlas Archéologique de la Tunisie, f° Mactar n. 262 Hr Sidi Amara n. 263 Ksar Khima (nécropole dépendant d'*Aggar*).

S. REINACH, *Atlas de la province romaine d'afrique (pour servir à l'ouvrage de Ch. Tissot)*, Paris 1891, pl. XIX.

L. POINSSOT: *Tunisie; Atlas historique, géographique, économique et Touristique*; Paris 1936.

Notitia provinciarum et civitatum Africae, Byz., M.G.H. a.a. (*Monumenta Germaniae Historica, auctores antiquissimi*) T. III, p. 67 - 68.

Sources (descriptions anciennes).

EL BEKRI, *Description de l'Afrique septentrionale* (Traduction De Slane, p. 132).

XIMENEZ, *Diario de Tunez - Historia del regno de Tunez*, 1730.

PEYSSONEL et DESFONTAINES, *Voyages dans les régences de Tunis et d'Alger*, p. 116.

TEMPLE, *Excursions in the mediterranean - Algiers and Tunis*, 1835, II.

H. SALADIN, *Description de la Régence de Tunis*, I, p. 190.

V. GUERIN, *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, 1862, I, p. 424.

CH. TISSOT, *Géographie comparée de la Province romaine d'Afrique*, II, 1888, p. 576-577.

Revues:

J. POINSSOT, «Bulletin des Antiquités Africaines», II, 1884, p. 89 sq. et pl.

B. ROY, *Ibid*, 1885 p. 250.

DE BELENET (R. CAGNAT): «BCTH». 1886, p. 206 sq.

R. CAGNAT, *Nouvelles explorations épigraphiques et archéologiques en Tunisie*, 1887, p. 31 sq.

J. LETAILLE, «BCTH.» 1888, p. 348 - 349.

CH. DIEHL, «Nouvelles Archives des Mission Scientifiques», IV, 1892 / 93, p. 387 sq.

CD. TOUSSAINT, «BCTH», 1899, p. 186 - 187 et p. 195 - 196.

L. POINSSOT, «BCTH», 1932 / 33, p. 246.

I.M. BARTON: *Capitoline temples in Italy and the provinces* (*especially Africa*) dans *Aufstieg und Niedergang der romishen Welt*, II, 12, 1, 1982, p. 280.

M.H. FANTAR: *Encyclopédie berbère*, II, 1985, p. 251 - 254 *s.v. Aggar.*

Ouvrages généraux:

J. MESNAGES, *L'Afrique chrétienne*, p. 29.

MONSEIGNEUR TOULOTTE, *Géographie de l'Afrique chrétienne*, 1894, II, p. 40.

J. TOUTAIN, *Les cités romaines de la Tunisie*, 1895 p. 401.

CH. DIEHL, *L'Afrique byzantine*, 1896, p. 179 - 182 - 205 n - 281.

R. CAGNAT et P. GAUCKLER, *Monuments historiques de la Tunisie - Les temples païens*, 1898, p. 135 pl. XXXVII et p. 51 - 52 - 70.

CH. LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique du Nord au Bas-Empire*, 1981, II, p. 278.

A. MANDOUZE, *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire*, I, Afrique, 1982: *AGGAR* I et II.

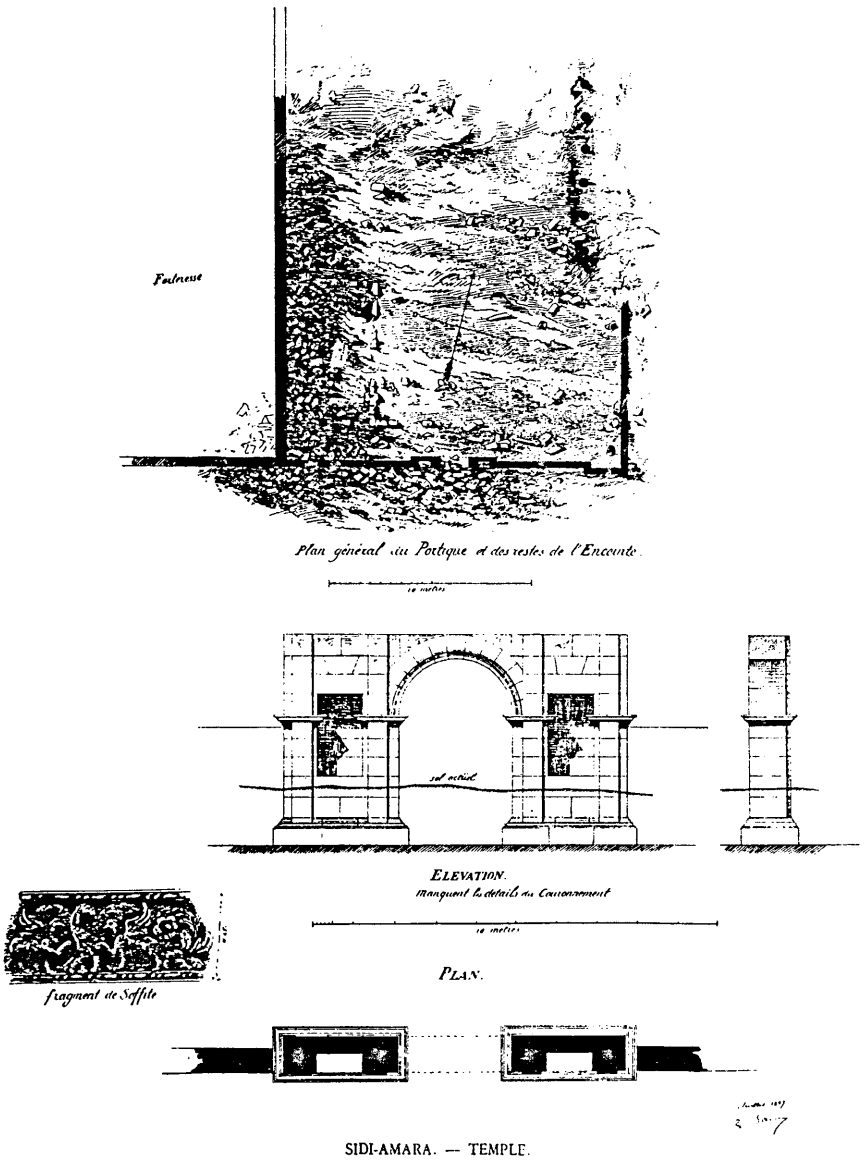


Fig. 1: Porte monumentale et forum? (tiré de R. CAGNAT et P. GAUCKLER, *Les Temples païens*, I, pl. XXXVII).

Aomar Akerraz, Naïma El Khatib-Boujibar, Antoinette Hesnard,
Alain Kermorvant, Eliane Lenoir, Maurice Lenoir, Gérard Monthel

Texte de Maurice Lenoir

Ab eo $\overline{XXV}$ in ora oceani colonia Augusti Iulia Constantia Zilil

Le site de Dchar Jdid, où travaille depuis 1977 une équipe franco-marocaine[1] a été visité pour la première fois au milieu du XIX[e] siècle par le consul général d'Angleterre, Drummond Hay, qui y avait reconnu un théâtre[2]. Mais c'est, comme presque toujours pour les sites marocains, Ch. Tissot qui, dans son ouvrage paru en 1878 *Recherches sur la géographie comparée de la Maurétanie Tingitane*[3], fournit la première description détaillée des vestiges alors visibles: des tronçons de muraille en «gros blocs régulièrement taillés» dessinant une enceinte de forme elliptique, un édifice rectangulaire à quatre compartiments, offrant «tous les caractères d'un réservoir ou d'une citerne», et «sur le point culminant, le soubassement d'un édifice assez considérable qui représente sans doute le temple auquel la ville antique avait dû son nom».

Tissot identifiait en effet les ruines de Dchar Jdid à la station *Ad Mercuri* connue par l'Itinéraire Antonin[4]. Ce document décrit, on le sait, deux itinéraires en Maurétanie Tingitane, tous deux ayant leur point de départ à *Tingi*/Tanger: un itinéraire «côtier» de *Tingi* à *Sala* (Rabat-Chellah) et, au delà, la station *Ad Mercurios*; un itinéraire «intérieur» de *Tingi* à *Volubilis* et, au delà, *Tocolosida* (fig. 1). Ces deux itinéraires présentent au départ un tronçon commun, de *Tingi* à *Ad Mercuri* où ils bifurquent, l'itinéraire «côtier» vers la ville de *Zilil* [5], l'itiné-

[1] Sous les auspices du Service de l'Archéologie (aujourd'hui de l'Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine) du Maroc et de la Sous-Direction des Sciences Sociales et Humaines de la DGRCST du Ministère des Affaires Etrangères français.

[2] D'après L. CHATELAIN, *Le Maroc des Romains*, BEFAR 160, Paris, 1944, pp. 44-46.

[3] CH. TISSOT, *Recherches sur la géographie comparée de la Maurétanie Tingitane*, «Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut de France», Ière série, IX, 1878, pp. 139-321. Cité par la suite: TISSOT, *Recherches*.

[4] L'Itinéraire Antonin mentionne deux stations portant le même nom, — *Ad Mercuri* ou *Ad Mercurios* selon les manuscrits —, en Maurétanie Tingitane: l'une au nord (c'est celle qui nous intéresse ici), l'autre au sud, à l'extrémité de l'itinéraire côtier (voir ci-dessous). L'usage moderne nomme la station méridionale *Ad Mercurios*, la station septentrionale *Ad Mercuri*; Tissot interprète ce toponyme en *Ad Mercuri (templum)* (cf. CHATELAIN, *Le Maroc des Romains*, BEFAR 160, Paris, 1944, p.45).

[5] La graphie exacte du nom de la ville étant désormais connue, c'est elle que nous utiliserons exclusivement.

raire «intérieur» vers *Ad novas*. Si les deux stations *Ad Mercuri* et *Ad novas* ne sont connues que par l'Itinéraire, il n'en est pas de même de *Zilil*, première station de l'itinéraire «côtier» au sud d'*Ad Mercuri*; la ville est en effet mentionnée sous des noms divers dans d'autres textes anciens[6]; elle tient son importance, dans l'histoire de la Tingitane, au fait d'être l'une des trois colonies fondées par Auguste en Maurétanie de l'Ouest, durant l'interrègne qui va de la mort de Bocchus II à l'avènement de Juba II (33-25 av. J.-C.)[7].

Tissot, bon connaisseur des textes anciens, cherchait d'abord à localiser les villes ou stations dont ces textes nous transmettent le nom; aussi identifiait-il sans hésiter cette ville antique de *Zilil* à la petite ville moderne d'Asilah[8], située sur la côte atlantique, à 40 km à vol d'oiseau au S-SW de Tanger, au sud d'un petit fleuve, l'oued el Halou, qui serait le fleuve *Zilia* de Pomponius Mela et de Ptolémée. Hormis les «nombreuses substructions qu'on rencontre dans les vergers qui entourent Azila», indiquant que le «périmètre de la cité antique était beaucoup plus étendu que celui de la ville moderne», (substructions que Tissot ne pouvait évidemment dater), la similitude des toponymes, appuyée sur une analyse linguistique sommaire[9], était le seul argument en faveur de la localisation de *Zilil* à Asilah.

Cette identification en entraînait une autre, celle de Dchar Jdid, seul site au nord d'Asilah où se rencontraient des ruines romaines de quelque importance, avec la station *Ad Mercuri,* premier site au nord de *Zilil* dans l'Itinéraire Antonin.

Cette double identification a longtemps fait autorité. Des réserves avaient été émises en 1960 par M. Euzennat[10], qui remarquait que la surface couverte par les ruines de Dchar Jdid excède de beaucoup celle que

[6] Cf. ci-dessous, pp. 440-441.

[7] Pline, *NH*, 5, 2; 5,5: *colonia Augusti Iulia Constantia Zilil... altera Augusti colonia est Babba, Iulia Campestris appellata, et tertia Banasa... Valentia cognominata.*

[8] Nous utilisons la transcription officielle du nom, figurant sur les cartes du Maroc moderne (carte du Maroc - 1/50.000 - ASILAH - NI - 29 - XXIV - 2d), orthographe arrêtée par la Commission de toponymie marocaine. Le lecteur trouvera dans les ouvrages modernes de nombreuses orthographes de ce nom: Arzila, Azîla, Acîla, Arcila.

[9] Tissot, *Recherches*, pp. 200-201. Le passage du nom antique (libyque(?) passé en latin) au nom moderne arabe, et les difficultés de transcription de l'arabe au français ou à l'espagnol ne facilitent pas les rapprochements précis; Ch. Tissot choisit ainsi (p. 200, n. 2) «la forme *Azîla* qui est évidemment la plus correcte, puisque c'est celle qui se rapproche le plus de la dénomination antique».

[10] M. Euzennat, *L'archéologie marocaine de 1958 à 1960*, notice *Dchar Jedid*, «BAM», IV, 1960, pp. 534-535; Id., *Les voies romaines du Maroc dans l'Itinéraire Antonin*, «Hommages à Albert Grenier», coll. Latomus 58,2, Bruxelles, 1962, pp. 595-610 (p. 601).

l'on peut attribuer à un simple relais de poste, *mansio*, — ce que devait être la station *Ad Mercuri*[11] —, et que la distance à vol d'oiseau de Dchar Jdid à Tanger, — 31 km —, est bien supérieure à la distance indiquée par l'Itinéraire Antonin: 18 *milia passuum*, soit 26/27 km, alors qu'elle correspond mieux, en tenant compte du relief, à la distance de Tanger à *Zilil* (18 + 6 = 24 *milia passuum*, soit 36 km)[12]. M. Euzennat proposait donc de localiser à Dchar Jdid la ville de *Zilil* et de rechercher *Ad Mercuri* plus au nord.

L'identification du site ne constituait, lors de la reprise des fouilles en 1977 par l'équipe franco-marocaine, qu'un des aspects de la problématique. Les résultats des premières campagnes ne permettaient pas de trancher; ils incitaient cependant à privilégier la seconde hypothèse[13].

Une seconde tranche de travaux a débuté en 1983; elle porte en particulier sur l'enceinte de la cité, dont nous suivons en grande partie le tracé autour du plateau nord, grâce à la prospection électrique. Quatre portes sont connues: porte nord fouillée en 1983-1984; porte sud repérée au sol depuis 1976; porte sud-ouest, connue par la carte de prospection; porte nord-ouest, en cours de dégagement depuis 1985. Le passage de cette dernière est encadré par deux tours arrondies qui ont subi divers remaniements.

L'arrondi de la tour nord est formé de six bases honorifiques, réemployées couchées en boutisse dans la maçonnerie (tav. I). Deux d'entre elles ne nous fournissent aucun renseignement. La base 1 est réemployée face inscrite vers le bas et n'a pas été retournée. La base 5, très abîmée par le martelage[14] et la charrue, ne donne que quelques let-

[11] J.M. ROLDAN-HERVAS, *Sobre los Acusativos con «ad» en el Itinerario de Antonino*, «Zephyrus», XVII, 1966, pp. 109-119.

[12] Le réseau routier de Tingitane n'a jamais été composé que de pistes; Tissot (*Recherches*, p. 264) écrit déjà: «on est conduit à affirmer que les routes de Tingitane n'avaient été ni mesurées ni tracées»; les distances indiquées par l'Itinéraire sont probablement basées non pas sur des mesures effectives, mais sur des estimations faites sur des temps de parcours. La différence entre une distance à vol d'oiseau mesurée sur une carte moderne et une distance indiquée par l'Itinéraire ne peut être que négative, parfois largement. Cf. Mission archéologique du Sebou (R. Rebuffat), *Recherches sur le bassin du Sebou - I. Gilda*, «BAM», XVI, 1985-1986, pp. 235-255: «le mille romain de Tingitane se trouve être toujours plus long que la distance basée sur le pied de 29,57 cm» (p. 245).

[13] Ces résultats ont été exposés dans l'article collectif *Fouilles de Dchar Jdid, 1977-1980*, «BAM», XIV, 1981-1982, pp. 169-225; voir en particulier, pour l'identification du site, pp. 199-200; pour l'histoire de la ville, pp. 218-219. En 1985, un sondage sur la terrasse médiane a permis de dater de l'époque pré-claudienne, et très vraisemblablement du règne d'Auguste, la construction d'un grand bâtiment, probablement un temple, repéré par la prospection électrique.

[14] Il semble que les bases aient été systématiquement martelées avant d'être mises en oeuvre dans la maçonnerie de la tour; nous n'avons pu pour l'instant distinguer de façon sûre un martelage «originel».

tres au début ou à la fin des lignes; elle nécessitera de nouvelles lectures pour qu'on puisse en tirer peut-être quelques mots fournissant un sens acceptable. Les quatres autres bases sont plus explicites, et malgré la difficulté de lecture, permettent de fixer définitivement *Zilil* à Dchar Jdid. Nous en proposons ci-dessous une lecture préliminaire[15].

Base 2 (tav. II).

[pro sal(ute) impp(eratorum) L(ucii) Sept(imii)]
[Severi Aug(usti) et] M(arci) Aur(elii)
A[nto]nini Pii Feli
cis Aug(usti) Resp(ublica) Zilita
nor[u]m numini eo
rum devotissima.

La L. 1 et le début de la L. 2 ne sont pas lisibles; la lacune recouvre de 22 à 28 lettres: 13 à 16 lettres pour la L. 1, 9 à 12 lettres pour la L. 2. La restitution proposée, sans la mention *Caesarum* entre *imperatorum* et le prénom de Septime Sévère a des parallèles dans certaines inscriptions (*AE* 1968, 86; *AE* 1971, 481; *AE* 1974, 571), mais la variété des abréviations du nom de Septime Sévère autoriserait bien d'autres solutions. L'absence de Geta e l'attribution à Caracalla, Auguste, des surnoms Pius et Felix permettent de dater cette base des années 200-209[16].

Base 3 (tav. III).

Imp(eratori) C Oppellio Anto
nino Diadumenia
no Caes(ari) Principi iu
uentutis
Im(peratoris) M(arci) Opelli Severi
Macrini Aug(usti) filio
Col(onia) Constantia de
uotissima numini
eius ex [de]creto
ordinis

[15] Ces bases seront publiées dans l'ouvrage collectif sur les premières fouilles de Dchar Jdid, à paraître dans la collection «Villes et Sites antiques du Maroc» (VESAM) de l'INSAP. Nous remercions Mme J. Hassar-Benslimane, directrice de l'Institut, pour nous avoir autorisés à en donner ici une publication préliminaire.

[16] A. MASTINO, *Le titolature di Caracalla e Geta attraverso le iscrizioni (Indici)*, «Studi di storia antica», 5, Bologne, 1981.

De lecture assez facile, cette base est certainement fautive. On lit en effet à la L. 1: *IMP C OPPELLIO ANTO/NINO* (L. 2); l'abréviation *C* pour *Caesar* n'est pas sans exemple, mais très rare, et la répétetion *Imperatori Caesari* à la L. 1 ... *Caesari* à la L. 3 serait surprenante. Le *C* de la L. 1 est donc certainement une erreur pour le prénom de Diaduménien, Marcus. D'autres erreurs d'orthographe, — *Opellius* avec 2 *P* à la L. 1 —, ou de titulature, — absence de *nobilissimus* à côté de *Caesar* dans la titulature de Diaduménien —, et la symétrie des deux titulatures de Diaduménien et Macrin, bien marquée par la mise en page du texte, permettent d'appuyer cette proposition; il faut donc lire: *Imperatori Caio Opellio Antonino.*

L'inscription date de l'autonme 217 ou des premiers mois de 218[17].

Base 4 (tav. IV).

Iuliae
Soaemiade
Bas[si]anae A[u]g(ustae)
Ma[tri] domini
nostri col(onia) Iul(ia)
Constan[ti]a Zilil
d(ecreto) o(rdinis) d(ecurionum)

Le texte, de lecture difficile, est cependant sûr. Cette dédicace à Julia Soaemias constitue une rareté épigraphique. Le dépouillement des *indices* du *CIL* et de l'*AE* ne fournit en effet qu'une seule dédicace à Julia Soaemias seule, — et précisément en Maurétanie Tingitane, à Volubilis (*IAM lat.* 398). L'abréviation *DOD* (*decreto ordinis decurionum* plutôt que *decreto ordinis dedit*) semble également un *hapax.*

Cette inscription qui donne le nom complet de la cité, *colonia Iulia Constantia Zilil,* date du règne d'Elagabal (218-222).

Base 6 (tav. V).

Imp(eratori) Caes(ari) L(ucio) Septim
i[o Seuero Au]g(usto) Part
[hico ma]x(imo), [p(ontifici) m(aximo) (?)], trib(unicia)
p[ot(estate)] ? II [---] imp(eratori)
- - - NIS - - -
- - - - M - -
B - - - OT - - - X
PA - - - - - - - -

[17] P. CAVUOTO, *Nome e titoli di Macrino e Diadumeniano*, «Ottava Miscellanea greca e romana», Studi pubblicati dall'Istituto italiano per la storia antica, 33, 1982, pp. 335-350.

Si les premières lignes de l'inscription permettent de lire assez facilement la titulature, réduite, de Septime Sévère, le reste est, à l'exception de quelques lettres, indéchiffrable; peut-être les deux lettres *PA* au début de la L. 9 font-elles partie du nom d'un procurateur responsable de l'érection de la base? Nous ne pouvons dire si cette base est dédiée à Septime Sévère seul ou à Septime Sévère et Caracalla. Elle est cependant sûrement antérieure à 211.

L'épigraphie de Dchar Jdid était jusque là très pauvre; le récent recueil des *IAM lat.* ne pouvait enregistrer que 4 numéros, correspondant à une dédicace fragmentaire (1 ligne) à *Jupiter Optimus Maximus,* une dédicace impériale, perdue aujourd'hui, à Gordien par la *res publica,* et deux funéraires[18]. Deux inscriptions funéraires avaient été découvertes en 1980, en réemploi dans la couverture d'un aqueduc[19]. La découverte de ces six bases, même si deux ne nous fournissent pour l'instant aucun renseignement, double le nombre des documents. Il nous paraît inutile d'insister sur l'importance de cet ensemble épigraphique.

L'intérêt d'une telle découverte réside autant dans les questions auxquelles elle permet de répondre que dans les perspectives qu'elle ouvre. Nous voudrions évoquer rapidement l'une des premières, qui touche à la toponymie, et commencer à explorer deux des secondes, à propos de l'occupation du territoire à l'époque romaine et de l'histoire même du site.

Les *cognomina* de la cité *Iulia Constantia* étaient connus par Pline (*NH* 5, 2), mais on hésitait entre plusieurs versions du nom fournies par les auteurs anciens; les manuscrits de Strabon donnent Ζέλις en 3, 1, 8, Ζῆλις en 17, 3, 6; on trouve chez Ptolémée 4, 1, 7 Ζιλία, dans l'Itinéraire Antonin, 8, *Zili,* chez l'anonyme de Ravenne, également *Zili* en 3, 11 et *Zichi* en 5, 4; enfin Stéphane de Byzance écrit Ζῆλος (Περὶ πολέων, p. 194). Les manuscrits de Pline l'Ancien fournissent de nombreuses versions: la forme la plus courante est *Zulil,* mais on trouve également *Ziilil, Zcilil*[20].

[18] *IAM lat.* 67-70.

[19] Elles seront publiées dans l'ouvrage collectif sur les premières fouilles de Dchar Jdid par les soins de Mme N. El Khatib-Boujibar.

[20] *Zulil: Ch* (Pierpont Morgan 871: Cheltenhamensis; IXe-Xe s.), F^2 (Leidensis Lipsii 7; 2ème main du XIIe s.), *E* (Parisinus latinus 6795, IXe-Xe s.); *Ziilil: D* (Vaticanus Latinus 3861; VIIIe-IXe s.), F^1 (Leidensis Lipsii 7; Xe s.); *Zcilil: R* (Florentinus Riccardianus 488; X-XIe s.). Nous ne citons ici que les leçons fournies par les manuscrits les plus anciens. Pour l'ensemble de la tradition manuscrite, voir l'édition de Pline, V, 1-46 par J. Desanges, coll. des Universités de France, Paris, 1980.

Les modernes retenaient généralement *Zilis*[21], parfois *Zili*[22] ou *Zulil*[23]. La graphie *Zilil* n'était pas reconnue; elle figure cependant sur le plus ancien manuscrit de Pline, le manuscrit A, *codex Leidensis Vossianus F4,* du VIII[e] siècle et avait été maintenue, non sans réticence, par J. Desanges dans son édition du livre V de Pline[24]. Le texte de la base 4 met fin aux incertitudes et donne toute sa valeur au texte du manuscrit de Leyde: la ville s'appelle bien *colonia Iulia Constantia Zilil,* et ses habitants les *Zilitani* (base 2: *respublica Zilitanorum*).

L'identification définitive du site de Dchar Jdid avec la ville de *Zilil* permet de poser de manière nouvelle la question de l'occupation romaine et des voies de communication dans le nord de la Tingitane (fig. 2). La dernière étude d'ensemble de la région[25] conservait en effet, malgré les remarques antérieures de M. Euzennat sur les distances respectives de *Tingi, Ad Mercuri* et *Zilil,* les identifications de *Zilil* à Asilah et d'*Ad Mercuri* à Dchar Jdid; l'occupation du territoire paraissait concentrée à l'ouest sur la façade atlantique et les voies entre Tanger et *Ad Mercuri* ou *Zilil* étaient en conséquence rejetées près de la côte: «Le seul lien de communication terrestre entre Tanger et Arcila reste donc... le cordon littoral»[26]. La localisation de *Zilil* légèrement à l'intérieur des terres[27], sur un plateau élevé de 80 m en moyenne au-dessus du niveau de la mer

[21] M. EUZENNAT, *op. cit.*, n. 10; M. EUZENNAT, art. *Zilis*, «The Princeton Encyclopedia of Classical Sites», R. Stillwell éd., Princeton, 1976, p. 1000; M. TARRADELL, *Marruecos púnico*, Tetuan, 1960, p. 130. Cette graphie n'apparaît pas dans les manuscrits de Pline (cf. les apparats critiques des diverses éditions); elle provient d'une correction d'humaniste tirée de Strabon (*Hermolai Barbari castigationes Plinianae*, Rome, 1492-1493).

[22] L. CHATELAIN, *Le Maroc des Romains*, BEFAR 160, Paris, 1944, p. 46; M. TARRADELL, *Marruecos púnico*, Tetuan, 1960, p. 292.

[23] M. LEGLAY, art. *Zulil*, «RE» XA, 1972, col. 857.

[24] J. DESANGES, éd. de Pline, *NH*, V, 1-46, coll. des Universités de France, Paris, 1980; commentaire pp. 86-87: «quant à la forme *Zilil*, ce peut-être une mélecture de ZIΛIA en ZIΛIΛ».

[25] M. PONSICH, *Contribution à l'Atlas archéologique du Maroc: Région de Tanger*, «BAM», V, 1964, pp. 253-290.

[26] Voir les cartes archéologiques de la région, avec l'indication des voies de communication, dans M. PONSICH, *art. cit. supra*, pp. 260-261, et ID., *Kouass, port antique et carrefour des voies de la Tingitane*, «BAM», VII, 1967, pp. 369-405 (carte p. 402). La voie de Tanger à Asilah passe, selon M. Ponsich, à l'ouest du Jbel Dahar Zhirou; pour Tissot, qui identifiait lui aussi *Zilil* à Asilah et *Ad Mercuri* à Dchar Jdid, cette voie passe à l'est de ce même Jbel (*Recherches*, pl. III). Pour justifier ses hypothèses, M. Ponsich doit augmenter considérablement l'emprise des lagunes entre le Jbel Dahar Zhirou au nord et le Jbel Hebib au sud.

[27] Ce qui correspond aux indications de Ptolémée qui place Ζιλία au sud-est de l'embouchure du fleuve du même nom, qu'il faut identifier à l'embouchure de l'oued Tahadart: coordonnées de l'embouchure: 6° - 35° 40'; coordonnées de la ville: 6° 10' -35° 30'.

contredit ces vues, et autorise à considérer que l'occupation à l'époque romaine ne se réduisait pas à une étroite bande littorale. L'équipe a repéré quelques sites à l'est de la zone déjà reconnue: deux au nord du Jbel Hebib, qui peuvent jalonner la voie *Tingi - Ad Mercuri*[28], deux au sud de *Zilil* sur le même plateau, un autre, particulièrement important[29] dans la vallée de l'oued el Kebir, sur sa rive droite, en aval du camp de Souiyar. Cette découverte confirme que le camp n'est pas isolé dans cette vallée qui constitue, au sud du Jbel Hebib, — et au sud de *Zilil* —, une voie de pénétration commode vers le sud-est. C'est là sans doute, au pied des contreforts du Rif, qu'il faut chercher la route intérieure de l'Itinéraire Antonin, après la bifurcation de *Ad Mercuri.* Et tout le plateau à l'ouest de cette vallée est certainement occupé.

Enfin, la situation de ces bases nous permet de présenter de façon plus assurée quelques hypothèses sur l'histoire tardive du site que l'équipe avait commencé à formuler à la suite des dernières campagnes. Ces bases ont été en effet réemployées lors de la réfection d'une tour de l'enceinte de la ville; la fouille n'est pas assez avancée pour que nous puissions trancher entre deux interprétations: ou bien cette réfection est celle de l'enceinte de la ville, ou bien il s'agit d'une réfection à usage civil, d'habitation. Un fait pourrait faire pencher en faveur de cette seconde hypothèse: la porte nord de la ville, munie, elle, de deux tours rectangulaires a été, au cours du IV^e^ siècle, désaffectée en tant que porte monumentale et des habitations ont été installées dans les tours qui la flanquent (tav. VI).

Quelle que soit la nature de cette réfection, elle s'accorde avec ce que nous commençons à entrevoir de l'histoire de la ville aux III^e^-IV^e^ siècles de notre ère[30]. Au centre du plateau, l'équipe fouille un quartier d'habitation qui résulte lui aussi d'une reconstruction. Les murs conservés ne sont que les soubassements en pierre de murs de terre; ils réutilisent de nombreux éléments d'architecture: blocs taillés, fragments de chapiteau, une base honorifique (totalement illisible). Dans l'une des pièces, ont été retrouvés en place une meule intacte et un mortier, tous deux taillés dans un tambour de colonne cannelée (tav. VII). Un frag-

[28] Ce que nous savons des «voies romaines» de Maurétanie Tingitane (cf. *supra*, n. 12) invite à une grande prudence quant au repérage précis de ces voies.

[29] Lieudit Ahfir. Carte 1/50.000 Arba Ayacha; x 462,150 - y 541,525. Sur une avancée du Jbel Hebib, dominant la vallée de l'oued el Kebir, on relève sur une surface de 1400 m² environ des traces de constructions (murs, sols en mortier de tuileau) correspondant à un petit établissement rural comportant une huilerie (pierre à jumelles de pressoir).

[30] La fouille de la ville est en cours; nous présentons ici les hypothèses de travail actuelles de l'équipe après la campagne 1986. Nous avons bien conscience d'être «à la merci d'un coup de pioche nouveau» (C. Jullian, cité par L. CHATELAIN, *Le Maroc des Romains*, BEFAR 160, Paris, 1944, p. VII).

ment de colonne identique a été réemployé dans une construction tardive appuyée sur les murs, du I^er^ ou II^e^ siècle ap. J.-C., d'un temple désaffecté et transformé partiellement, semble-t-il, en huilerie. De même sur la terrasse médiane, une maison est venue s'appuyer sur les murs d'un bâtiment important (temple ?) plus ancien; les murs de cette maison sont constitués également de matériaux en réemploi: blocs de mortier retaillés, éléments architecturaux divers, parmi lesquels une base de colonne et un chapiteau corinthien. En l'état actuel de l'enquête archéologique, ces reconstructions peuvent être datées des années 350-360[31].

La concordance des observations faites dans divers sondages répartis sur l'ensemble du site exclut, semble-t-il, toute coïncidence fortuite: la ville a subi une destruction générale, puis a été reconstruite[32]. Nous ne pouvons pour l'instant préciser la date de cette destruction. Les bases ultérieurement réemployées dans la tour de la porte ouest faisaient vraisemblablement partie de la décoration du forum; le *terminus post quem* fourni par l'ensemble épigraphique de la porte ouest est l'année 222 (base 4, à Julia Soaemias), *terminus* que l'on peut abaisser à 238 grâce à l'inscription *IAM lat.* 68, dédicace à Gordien, qui a dû être érigée sur un espace public; la destruction de la ville se place donc entre les années 238 et 350, soit un laps de temps de plus d'un siècle.

Nous connaissons très mal les événements en Afrique de l'ouest au cours de la première moitié du IV^e^ siècle; il est donc tentant de rapporter cette destruction de *Zilil* aux troubles divers de la «crise du III^e^ siècle» en Maurétanie Tingitane. Au cours de la seconde moitié du III^e^ siècle en effet, nombre de sites du Nord du Maroc semblent avoir été dévastés et abandonnés, certains définitivement[33]. Faut-il voir là la conséquence des invasions franques, de 253 ou 257 ou de la fin du siècle, — qui provoquèrent l'intervention personnelle de Maximien —, ou bien le résultat de révoltes indigènes? La controverse à propos d'une inscription de *Tamuda* (*IAM lat.* 55) célébrant un procurateur de Tingitane qui *statim ut provinciam introiuit Barbaros qui Tamudam inruperant fugauit et in*

[31] D'après les trouvailles monétaires.

[32] Nous ne pouvons pour l'instant préciser la nature de cette reconstruction. S'agit-il de l'installation, spontanée, d'une population assez nombreuse dans des ruines encore utilisables ou de la re-création d'une entité urbaine par décision d'un pouvoir politique (municipal, provincial, impérial)? La régularité de l'urbanisme sur le plateau sud fait pencher pour la seconde hypothèse, mais la réutilisation à fin d'habitation de bâtiments publics comme les tours de la porte nord ou le temple ne permet pas d'exclure la première.

[33] Le camp de *Tabernae, Cotta*, les usines de salaison de Lixus, Kouass, Ksar es Seghir, Sahara; cf. M. TARRADELL, *La crisis del siglo III de J.C. en Marruecos*, «Tamuda», 3, 1955, pp. 75-105; J.M. BLAZQUEZ, *La crisis del siglo III en Hispania y Mauritania Tingitana*, «Hispania», 28, 1968, pp. 5-37.

pacem restituit illustre de manière emblématique la difficulté à trancher entre les diverses hypothèses[34].

Si *Zilil* a été détruite au courant de la seconde moitié du IIIe siècle, il faut admettre que cinquante années au moins se sont écoulées avant sa reconstruction. Il y a là un vide qui intrigue autant que les conditions de cette reconstruction. La ville semble en effet plus étendue dans son dernier état qu'au cours de la période précédente: alors que nous n'avons que peu de témoignages d'occupation du plateau sud pendant les trois premiers siècles de l'empire[35], cette partie du site est également l'objet d'une reconstruction, sur une nouvelle orientation, vers la moitié du IVe siècle, comme l'attestent encore une fois nos sondages et les cartes de prospection[36].

Cette nouvelle vie de *Zilil* se prolongera jusqu'au début du Ve siècle (420-430 ?), quand la ville est de nouveau détruite et définitivement abandonnée.

Les incertitudes sont, on le voit, plus nombreuses que les acquisitions. On soulignera pour conclure que *Zilil* mérite de prendre une place à part parmi les chantiers urbains d'Afrique à la fin du règne de Constance et sous celui de Julien[37]. Il reste à apprécier cette vitalité retrouvée à l'échelle de la région, tout en espérant augmenter nos documents sur la *colonia Augusti, Iulia Constantia Zilil.*

[34] R. THOUVENOT, *Une inscription latine du Maroc*, «REL», 16, 1938, pp. 266-268 et J.M. BLAZQUEZ, *op. cit. supra*, n. 33, pp. 16-18: il s'agit de l'invasion des Francs et des Alamans, en 253 ou 257 (cf. Aurelius Victor, *De Caes.*, 33,3); W. SESTON, *Dioclétien et la Tétrarchie*, I, BEFAR 162, Paris, 1946, p. 118: l'inscription commémore la victoire de Maximien sur les Francs, en 297-298; J. CARCOPINO, *Dioclétien et la Tétrarchie*, «REA», 49, 1947, pp. 291-320 (pp. 302-303) et H.G. PFLAUM, *Essai sur les procurateurs équestres sous le Haut-Empire romain*, Paris, 1950, pp. 160-163: un gouverneur, — de Césarienne, exceptionnellement appelé en Tingitane (Carcopino), ou récemment arrivé en Tingitane (Pflaum) —, a vaincu des révoltés indigènes (simple «opération de police», Carcopino) «avant le règne de Carus et de ses fils» (Carcopino), «à la fin du IIIe siècle» (Pflaum). M. TARRADELL, *op. cit. supra*, n. 33, pp. 90-92, considère également qu'il s'agit d'une victoire remportée sur des révoltés indigènes, à l'extrême fin du IIIe siècle ou même au début du IVe; cette datation basse repose sur une chronologie de l'occupation de Tamuda que M. Tarradell abandonna ensuite (M. TARRADELL, *Contribution à l'Atlas archéologique du Maroc: région de Tétouan*, «BAM», 6, 1966, n. 16, p. 440).

[35] L'analyse détaillée de la stratigraphie sur le chantier de la «Citadelle» (cf. «BAM», XIV, 1981-1982, p. 191-200) montre cependant qu'une partie du quartier a été réoccupée dès la fin du IIIe siècle.

[36] «BAM», XIV, 1981-1982, pp. 197-199, p. 219 et pl. VIII.

[37] CL. LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, I, Paris, 1979, pp. 99-100.

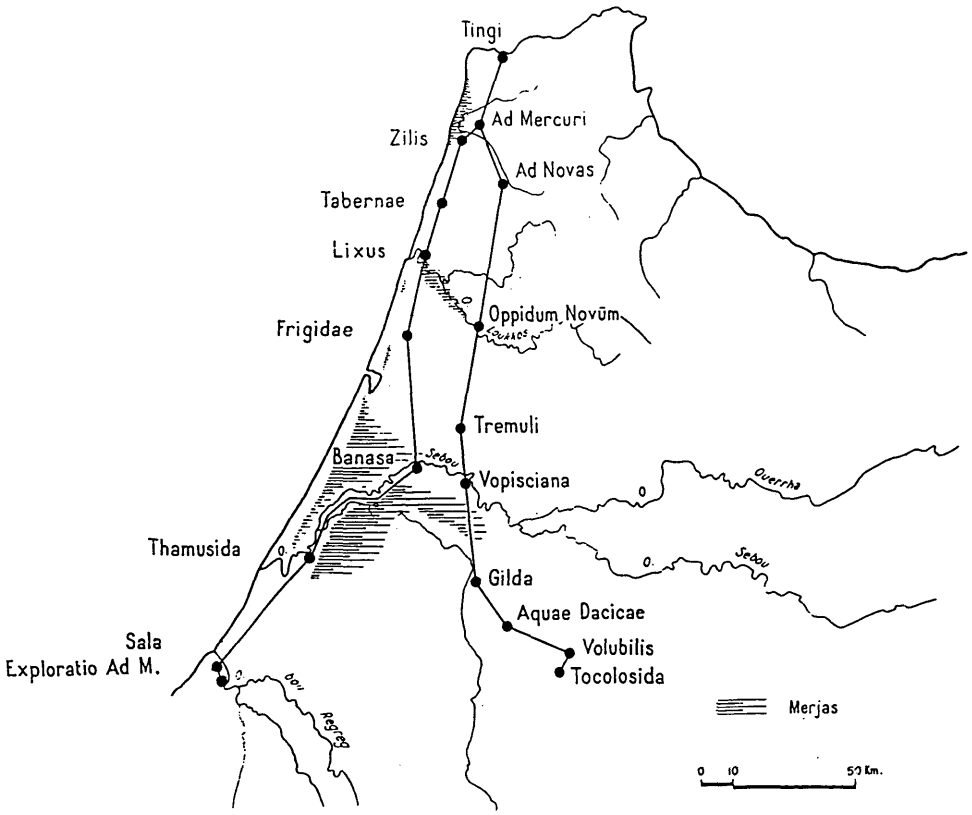


Fig. 1: Le réseau routier de Tingitane, selon l'Itinéraire Antonin. D'après J.P. CALLU, J.P. MOREL, R. REBUFFAT, G. HALLIER, *Thamusida I*, pl XV.

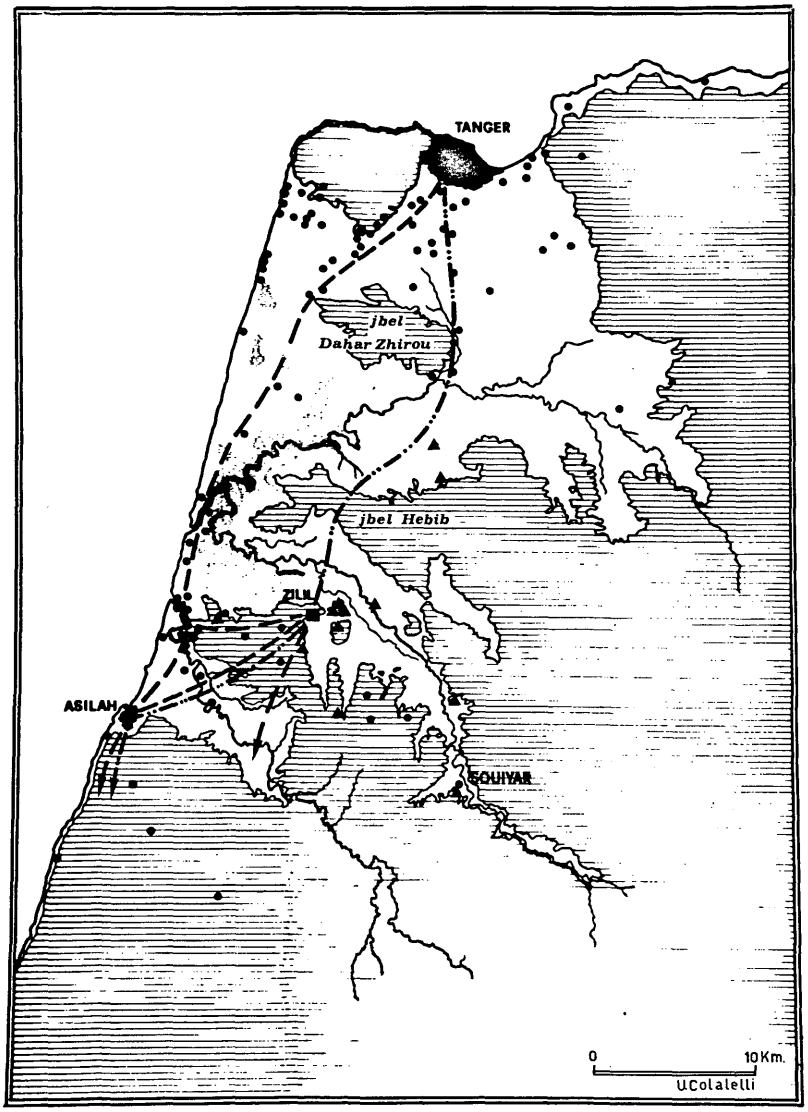


Fig. 2: Occupation du nord du Maroc et voies de communication, à l'époque romaine.

__ . . __ route de *Tingi* à *Ad Mercuri* et *Zilil*, d'après TISSOT, *Recherches*, pl. III.
__ __ __ route de *Tingi* à *Ad Mercuri* et *Zilil*, d'après PONSICH, «BAM», VII.
Les triangles indiquent les sites de découverte récente.

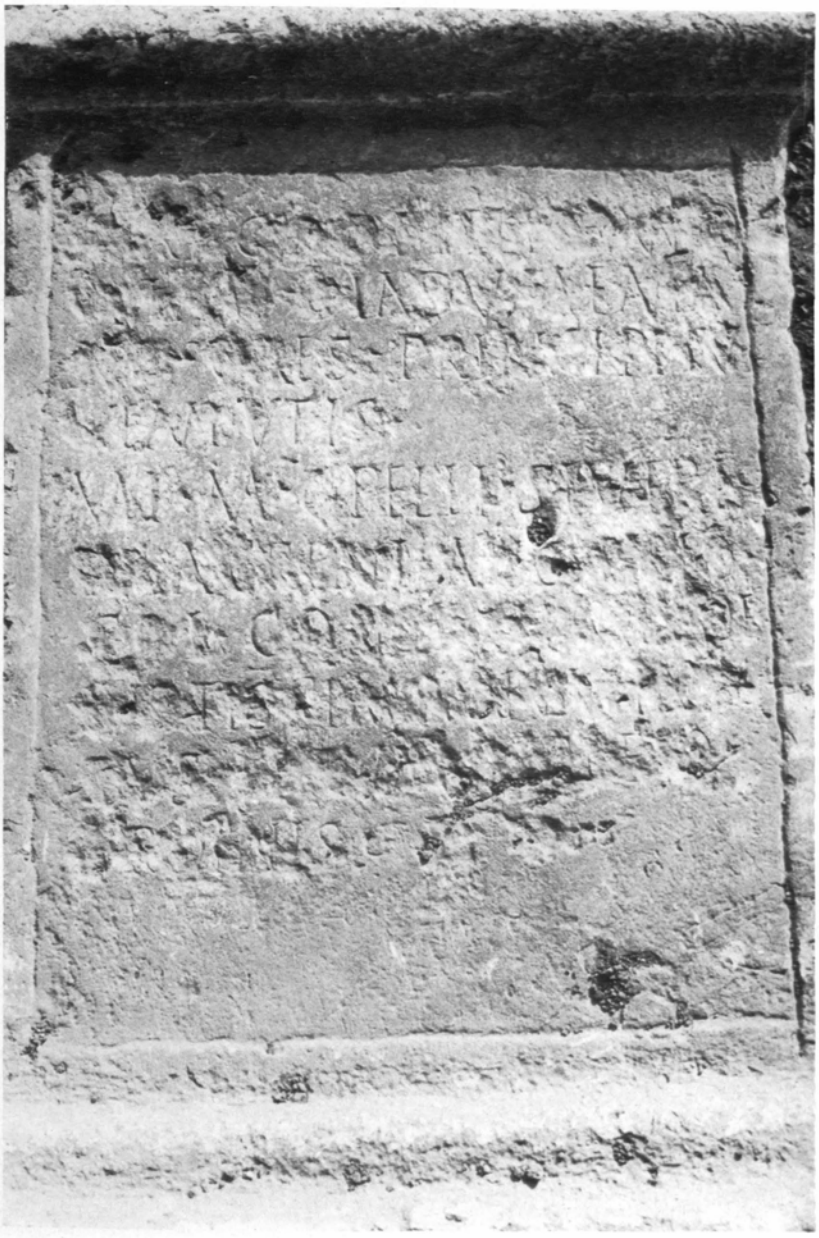


Les bases en remploi dans l'arrondi de la tour (nég. DCJ 86/7.21).

Tavola II



Base 2 (nég. DCJ 86/7.26).



Base 3 (nég. DCJ 86/7.27).

Tavola IV



Base 4, en cours de dégagement (nég. DCJ 86/3.72).



Base 6 (nég. DCJ 86/3.48).



Huilerie installée dans une tour de la porte nord (nég. DCJ 84/6.7).



Meule et mortier taillés dans une colonne cannelée, en place, dans le quartier tardif (nég. DCJ 85/7.8).

Aomar Akerraz

Nouvelles observations sur l'urbanisme du quartier nord-est de Volubilis.

Par rapport au reste de la ville, le quartier nord-est de Volubilis forme une saillie de plan régulier. L'enceinte qui l'enserre est un pentagone qui contraste avec l'irrégularité du tracé du reste du rempart. Tel qu'il se présente actuellement (fig. 1), le quartier est desservi par quatre *decumani*, qui permettent la circulation du nord-est au sud-ouest, et sept *cardines* qui relient les *decumani* entre eux. Seuls le *decumanus maximus* et un *cardo* aboutissent à une porte, le premier à la porte dite de Tanger, le second à la porte nord. Les *decumani* ne sont pas exactement parallèles et les *cardines* des différentes rives ne sont pas continus de part et d'autre des voies décumanes. Le quartier est, par ailleurs, traversé par l'aqueduc, qui, depuis son entrée dans la ville à travers l'enceinte, suit une orientation est-nord-est - ouest-sud-ouest, puis, au niveau de l'*insula* de la maison de Vénus **(19-20)**[1], dessine un coude et suit une orientation nord-est - sud-ouest jusqu'à la maison sans nom **(16)**. Au delà, il dessine une courbe pour éviter la butte du «tumulus» et se dirige ensuite vers la fontaine des thermes du Nord. Entre la maison sans nom **(16)** et les thermes du Nord, une branche alimente la fontaine du *decumanus maximus*.

Le quartier nord-est est le quartier le plus largement dégagé et, apparemment, le mieux connu de la ville; il suffit, pour s'en convaincre, de consulter la bibliographie particulière, de loin la plus riche[2]. Il est surtout connu à travers la publication d'ensemble que R. Etienne lui a consacrée[3].

[1] Les numéros qui suivent le nom des maisons renvoient à la fig. 1.

[2] La partie du *decumanus maximus* reliant la porte dite de Tanger à l'arc de triomphe a été dégagée dès 1915, le reste du quartier a été presque entièrement dégagé sous la direction de R. Thouvenot; les dernières fouilles sont celles de A. Jodin dans la rive nord du *decumanus* secondaire nord, qui sont demeurées inédites. Nous ne citerons ici que les études d'ensemble: R. THOUVENOT, *La Maison aux Travaux d'Hercule*, «PSAM», 8, 1948, p. 69-108; ID., *Le Quartier nord-est, la rive droite du Decumanus Maximus*, «PSAM», 8, 1948, p. 109-143; ID., *Maisons de Volubilis, le Palais dit de Gordien et la maison à la mosaïque de Venus*, «PSAM», 12, 1958, (cité: THOUVENOT, *Maisons de Volubilis*); R. ETIENNE, *Maisons et hydraulique dans le quartier nord-est à Volubilis*, «PSAM», 10, 1954, p. 25-211; (cité: ETIENNE, *Maisons et hydraulique*), ID., *Le Quartier nord-est de Volubilis*, Paris, 1960 (cité: ETIENNE, *Quartier nord-est*).

[3] ETIENNE, *Quartier nord-est*; l'auteur n'a toutefois pas pris en considération le Palais dit de Gordien qui était fouillé à l'époque.

Dans cet ouvrage, R. Etienne dégage une «évolution historique» du quartier, fondée sur quelques hypothèses, dont nous rappellerons ici les plus utiles à notre propos:

— l'enceinte qui enserre le quartier a dû, au départ, «être un cadre vide», construite donc avant toutes les maisons; seul le palais de Gordien lui est antérieur[4].

— la stratigraphie du quartier ne comporte qu'un seul niveau, que l'on peut dater, en bloc, du IIIème siècle[5].

— le palais de Gordien «a été entièrement reconstruit depuis ses fondations, en même temps que les thermes, sous Gordien III», et, partant, son plan, les matériaux employés, les procédés de construction doivent servir de référence pour la datation des autres maisons avant ou après 238-244[6].

Ces hypothèses posées, l'auteur a utilisé comme critères chronologiques certains éléments, tels que «les matériaux employés, les techniques de construction, les éléments de décoration, plus propres à l'analyse»[7], pour dresser «la courbe de la construction dans ce quartier» et «déterminer les étapes du développement chronologique». L'évolution historique du quartier s'inscrivant «entre les Sévères et Dioclétien»[8], R. Etienne propose une classification chronologique des maisons, à laquelle nous renvoyons[9]. Il suffit à notre propos de rappeler que, selon cette classification, la maison la plus ancienne est la maison aux travaux d'Hercule (**1**), que la mosaïque du *triclinium* «daterait de Commode»[10], et la plus récente, la maison au cortège de Vénus (**20**), construite sous Volusien.

Des réserves importantes ont été par la suite émises par R. Rebuffat sur la chronologie proposée par R. Etienne, à partir des résultats des fouilles antérieures à 1963 et de réflexions sur l'urbanisme du quartier[11].

[4] ETIENNE, *Quartier nord-est*, p. 4 n. 5; l'auteur pensait encore après J. Carcopino que le Palais dit de Gordien était à l'origine la résidence des rois maurétaniens alors que THOUVENOT, *Maisons de Volubilis*, p. 45-47 avait écarté avec beaucoup d'autorité cette hypothèse.

[5] ETIENNE, *Quartier nord-est*, p. 143.

[6] *Ibid.*, p. 143-144.

[7] *Ibid.*, p. 145.

[8] *Ibid.*, p. 143.

[9] *Ibid.*, p. 147-150, tableau récapitulatif p. 149.

[10] *Ibid.*, p. 147.

[11] R. REBUFFAT, *Les mosaïques du bain de Diane à Volubilis (Maroc)*, dans *La mosaïque gréco-romaine*, Colloque international du CNRS (1963), Paris, 1965, p. 213-214 et n. 57; ID., *Le développement urbain de Volubilis au second siècle de notre ère*, «BCTH», n.s., 1-2, 1965-1966, Paris, 1968, p. 231-240 (cité ci-dessous: REBUFFAT, *Développement urbain*).

Selon R. Rebuffat, le quartier nord-est s'est développé autour de trois axes, correspondant à trois époques différentes: l'axe de l'aqueduc, qui daterait de la fin du Ier siècle et sur lequel se sont alignées les maisons au bassin tréflé **(18)** et sans péristyle **(17)**; l'axe de l'*insula* de la maison au cortège de Vénus **(19-20)** et des thermes du nord (Trajan ou Hadrien?); un urbanisme contemporain ou de peu postérieur à la construction de l'enceinte[12].

Il ne nous est pas possible, dans le cadre de cette communication, d'examiner dans tous ses détails l'évolution du quartier. Nous présenterons quelques observations, encore dispersées, qui permettent d'envisager de manière nouvelle l'histoire de cette partie de Volubilis, et, partant, l'histoire même du développement de la ville.

Nous rappellerons tout d'abord quelques données, acquises dès avant la parution du livre de R. Etienne, que ce dernier a cependant négligées dans son étude. En premier lieu, il faut noter que l'enceinte de Volubilis est bien datée des années 168-169 ap. J.-C.[13]; l'hypothèse d'«un cadre vide» qui n'aurait commencé à se remplir qu'à partir du règne de Commode, soit au moins 10 ans plus tard, ne paraît guère vraisemblable; les conclusions de R. Rebuffat nous semblent sur ce point devoir être acceptées: «ou bien enceinte et quartier ont été dessinés en même temps, ou bien les constructeurs de l'enceinte l'ont dessinée en fonction du quartier totalement ou partiellement préexistant. En revanche, il est impossible d'admettre que les constructeurs de l'enceinte aient dessiné cet immense bastion sans que soit né au moins le plan d'ensemble du quartier qu'elle enserre...»[14]. En second lieu, on notera que quatre inscriptions, découvertes dans le palais de Gordien[15], permettent d'établir que la demeure appartenait, avant sa restauration, à la famille des Pompeii, et que la maison a été construite au plus tard sous le règne de Marc-Aurèle, peut-être «au début de l'ère des Antonins»[16].

Le Palais de Gordien et la maison des Pompeii

Nommé traditionnellement «Palais de Gordien», suite à la découverte d'une inscription commémorant sa restauration sous Gordien III

[12] REBUFFAT, *Développement urbain*, p. 239.

[13] ED. FRÉZOULS, *Inscriptions nouvelles de Volubilis, II*, «MEFR», 68, 1956, p. 122.

[14] REBUFFAT, *Développement urbain*, p. 232.

[15] *IAM lat.* 427, 444, 445, 467.

[16] Au plus tard sous le règne de Marc-Aurèle: REBUFFAT, *Développement urbain*, p. 236; «au début de l'ère des Antonins»: THOUVENOT, *Maisons de Volubilis*, p. 47.

par les soins du procurateur prolégat M. Ulpius Victor (*IAM lat.* 404), la demeure se compose de deux parties bien distinctes: une partie d'habitation à l'ouest, et une partie orientale «de service», comprenant une cour, des thermes, une huilerie.

On a toujours considéré que l'ensemble du palais tel qu'il se présente actuellement était le résultat de la restauration effectuée sous Gordien III. R. Thouvenot avait retrouvé, dans divers sondages, des structures antérieures au bâtiment, qu'il attribuait à la maison des Pompeii[17]. L'examen attentif du monument montre toutefois que son histoire est bien plus complexe qu'on ne l'entrevoyait. Le «Palais» actuel est en effet la réunion de deux parties bien distinctes, séparées à l'origine par un *cardo*, que l'on peut lire dans les pièces 33, 34, 36, la cour 13 et l'espace de dégagement rectangulaire au nord de la pièce 33[18]; la maison occidentale s'ouvrait à l'origine vers l'est par trois entrées, dont une est marquée par des pilastres engagés[19] (tav. I, 1). La partie orientale, «de service», du Palais est venue s'appuyer sur cette maison. De même, à l'origine, la façade nord de la maison s'alignait sur les façades postérieures des maisons situées à l'ouest; la partie septentrionale du «Palais» s'appuie sur la maison primitive, en empiétant sur le *decumanus nord I*, et en l'obstruant.

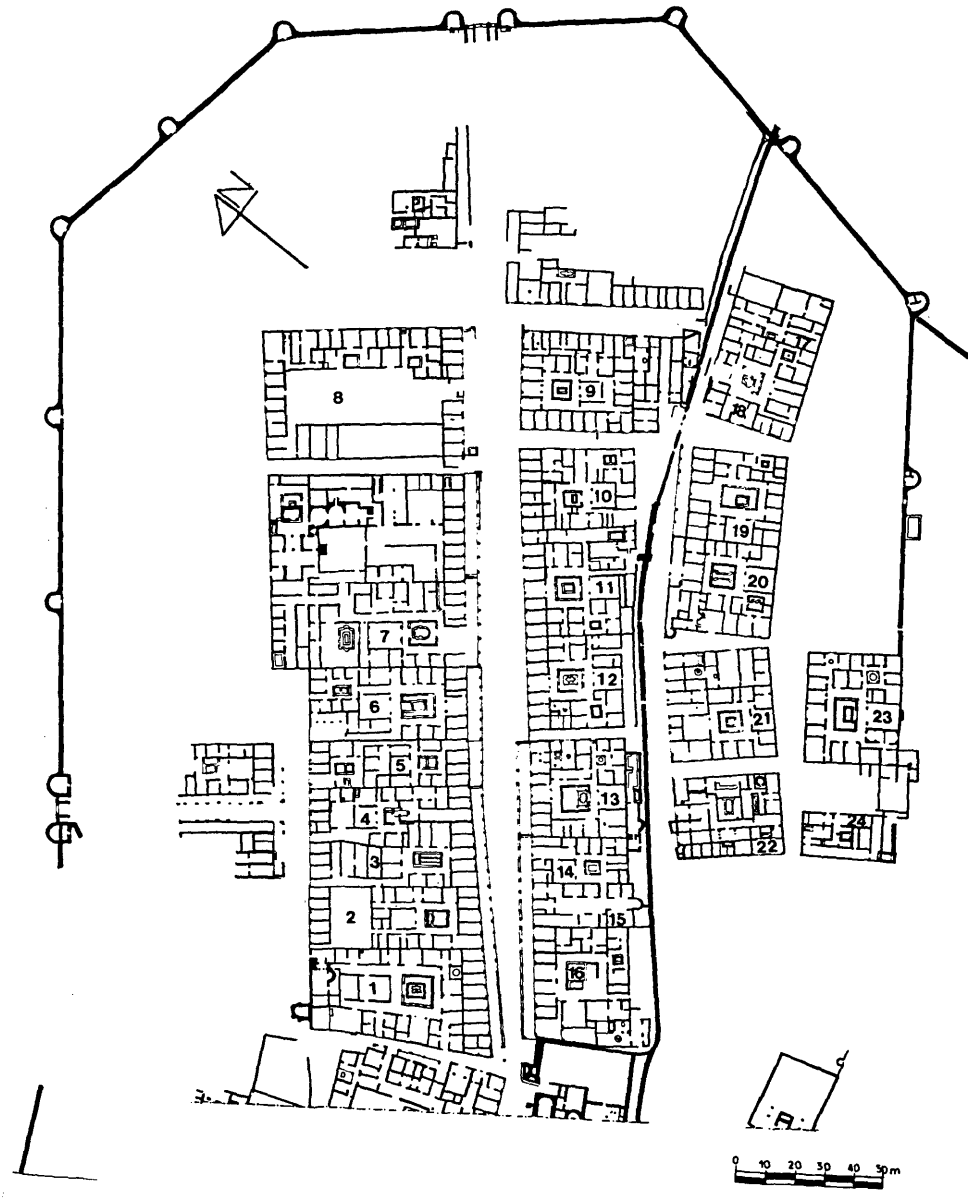
[17] THOUVENOT, *Maisons de Volubilis*, p. 41-44, fig. 6 p. 40. Les petits thermes désaffectés, à l'est de la maison primitive, ne faisaient certainement pas partie du premier état de la demeure. On ne sait s'il faut les attribuer à la restauration de l'ensemble en 238-244 ou à une étape intermédiaire.

[18] Les numéros ici mentionnés sont ceux du plan publié par THOUVENOT, *Maisons de Volubilis*, fig. 8 h.t., auquel nous renvoyons.

[19] La largeur de cette porte est de 3 m, ce qui ne peut se concevoir que si elle ouvrait primitivement sur l'extérieur de la maison; cf. THOUVENOT, *Maisons de Volubilis*, p. 21.

Fig. 1: Plan du quartier nord-est de Volubilis.

1 - maison aux travaux d'Hercule; 2 - maison de Flavius Germanus; 3 - maison de Dionysos et des quatre saisons; 4 - maison à la mosaïque du bain de Diane; 5 -maison des fauves; 6 - maison à l'ouest du palais dit de Gordien; 7 - palais dit de Gordien; 8 - maison à la *Disciplina*; 9 - maison à la monnaie d'or; 10 - maison au Bacchus de marbre; 11 - maison au cadran solaire; 12 - maison aux deux pressoirs; 13 - maison des Néréides; 14 - maison aux demi-colonnes; 15 - immeuble à l'abside; 16 - maison sans nom; 17 - maison sans péristyle; 18 - maison au bassin tréflé; 19 - maison au portique; 20 - maison de Vénus; 21 - maison au buste de bronze; 22 - maison à la bague d'or; 23 - maison aux gros pilastres; 24 - maison à la crypte.


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
19
20
21
22
23
24
0 10 20 30 40 50m

Si l'on date, comme il paraît légitime, de l'époque de Gordien III, les ultimes remaniements d'importance dans cette maison, c'est-à-dire la réunion des deux parties orientale et occidentale et l'agrandissement vers le nord de cette dernière, on est conduit à penser que la partie occidentale du «Palais» est l'ancienne maison des Pompeii, rénovée et restaurée sous Gordien, mais peut-être pas totalement *a solo restituta*, comme le veut l'inscription *IAM lat.* 404 (fig. 2). L'expression vaut pour l'ensemble du bâtiment, *domum cum balineo*, et, la part faite à l'emphase naturelle dans ce genre d'inscription commémorative, on peut penser que cette reconstruction a pu largement respecter des structures préexistantes.

Il conviendra de reprendre des sondages pour dater avec un peu de précision la construction de cette maison des Pompeii[20]; on peut cependant affirmer d'ores et déjà qu'au moment de la construction de l'enceinte, approximativement, existait au moins une maison particulière dans ce quartier nord-est de Volubilis.

Chronologie relative des maisons de la rive nord du decumanus maximus

Selon le tableau récapitulatif de la construction des maisons du quartier nord-est établi par R. Etienne[21], l'ordre de construction des maisons de la rive nord s'établit comme suit:

- fin II^{e} s. - début III^{e} s.	M. aux Travaux d'Hercule (**1**)
	M. des Fauves (**5**)
- premier tiers du III^{e} s.	M. de Flavius Germanus (**2**)
	M. de Dionysos et des quatre Saisons (**3**).
	M. du Bain de Diane (**4**)
- 238 - 244	Palais de Gordien (**7**)
- 244 - 250	M. à l'ouest du palais de Gordien (**6**).

Cette chronologie ne tient pas compte, nous l'avons déjà souligné, de l'existence de la maison des Pompeii. Elle établit un développement du quartier de l'ouest vers l'est (à l'exception de la maison des fauves

[20] THOUVENOT, *Maisons de Volubilis*, n. 1 p. 47 indique «Dans les sondages... on n'a pas trouvé beaucoup de céramique rouge gallo-romaine à décor moulé; c'était surtout de la céramique mince d'un rouge plus mat, de l'époque des Sévères». Cette «céramique mince d'un rouge plus mat» a toutes chances d'être de la céramique «sigillée claire», dont on peut espérer que sa découverte en stratigraphie permettrait une datation un peu plus précise des différentes phases.

[21] ETIENNE, *Quartier nord-est*, p. 149.

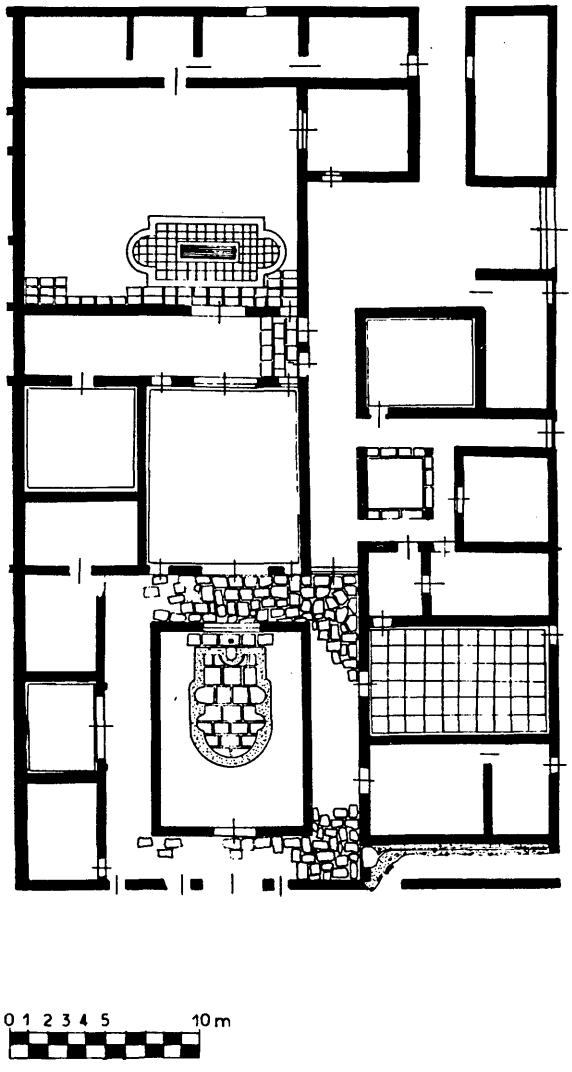


Fig. 2: Les limites primitives de la maison des Pompeii avant les restaurations de 238-244 ap. J.-C.

(5), exception fort étrange), qui ne peut pas être accepté. L'étude en cours du portique devant la maison aux travaux d'Hercule (1) et la maison de Flavius Germanus (2) a permis d'établir que la première des deux maisons est celle de Flavius Germanus[22]. De même, l'examen des murs mitoyens des diverses maisons de la rive nord du *decumanus maximus* révèle que le développement de cette rive s'est fait presque à l'inverse du tableau établi par R. Etienne: la première maison construite est celle des Pompeii (7), et la dernière celle aux travaux d'Hercule (1)[23] (tav. I, 2).

Si l'on admet, à titre d'hypothèse, la datation de cette maison au règne de Commode, on doit conclure que cette rive du *decumanus maximus* est entièrement construite à la fin du II[e] siècle.

La rive sud du decumanus maximus *et l'aqueduc*

Le simple examen des structures et des relations des murs permet, pour la rive sud du *decumanus maximus*, de formuler quelques hypothèses sur le développement du quartier.

Nous examinerons en particulier la maison à la monnaie d'or (9); dans son dernier état, elle se compose de la demeure proprement dite, ouvrant sur le *decumanus maximus*, et au sud, entre la demeure et l'aqueduc, d'un «complexe industriel», comprenant une huilerie, une boulangerie et des remises. R. Etienne notait déjà que dans son état primitif, la maison ne comprenait pas le «complexe industriel»; il estimait cependant que ce dernier n'est pas le résultat d'un agrandissement de la maison dans une zone vierge de constructions, mais que l'on avait simplement établi une communication entre la maison et des pièces qui devaient exister auparavant, et installé un bassin à huile dans une pièce de la demeure[24].

[22] L'étude de la relation entre la maison aux travaux d'Hercule et celle de Flavius Germanus est en cours, par les soins de G. Monthel, qui effectue actuellement l'anastylose du portique des deux maisons. D'après ces travaux, la maison aux travaux d'Hercule présenterait trois phases: 1) construction du portique et des boutiques; 2) construction de la maison, qui s'appuie contre la maison de Flavius Germanus; 3) construction des thermes.

[23] La succession chronologique semble être la suivante: M. des Pompeii (= Palais de Gordien) (7) - M. à l'ouest du palais de Gordien (6) - M. des fauves (5) - M. du bain de Diane (4); la M. de Flavius Germanus (2) est antérieure aussi bien à la M. de Dionysos et des quatre Saisons (3) qu'à la M. aux travaux d'Hercule (1). La M. de Dionysos et des quatre Saisons paraît également postérieure à la M. du bain de Diane, mais il est plus difficile de trancher, les deux maisons étant, dans leur dernier état, étroitement imbriquées l'une dans l'autre, une évolution plus complexe n'étant du reste pas à exclure.

[24] ETIENNE, *Quartier nord-est*, p. 53-54.

Or, l'examen des murs de la maison et du «complexe» montre clairement que ce dernier est un ensemble cohérent, appuyé sur la façade sud primitive de la demeure; il s'agit donc bien d'un agrandissement de la maison, effectué en une fois, et sur un terrain vierge entre la maison et l'aqueduc.

Il s'ensuit que la construction de l'aqueduc est postérieure au premier état de la maison; c'est sa construction qui a libéré, au sud de la maison, un terrain libre, trop petit pour l'installation d'une autre maison, mais que le propriétaire de la maison «à la monnaie d'or» a pu utiliser pour construire de nouvelles dépendances. La forme trapézoïdale du «complexe industriel» ne peut d'ailleurs s'expliquer que par son adaptation à l'espace triangulaire dégagé par la construction de l'aqueduc.

De même, si l'on fait abstraction de toutes les adjonctions aux maisons de la rive sud, établies entre ces maisons et l'aqueduc[25], il apparaît nettement que toutes les façades méridionales sont, à un décrochement près pour la maison «sans nom» (**16**)[26], alignées (tav. II, 2). Il est tentant d'appliquer à tout le quartier le raisonnement fait pour la maison à la monnaie d'or: les maisons sont, dans leur premier état, antérieures à la construction de l'aqueduc; celle-ci a rendu disponible une bande de terrain, que les propriétaires ont utilisé pour agrandir leur habitation, généralement en construisant des locaux de service.

Une confirmation à cette hypothèse peut être trouvée dans l'examen de la voierie du quartier. La rive sud du *decumanus maximus* comptait initialement quatre *cardines*, dont deux seulement sont encore lisibles dans le plan du quartier et ont toujours été utilisés comme voie publique[27]. Deux autres ont été obstrués et «privatisés». Le premier séparait la maison au Bacchus de marbre (**10**) de la maison au cadran solaire (**11**); il a été transformé ensuite en thermes privés[28], et, lors de la construction de ces thermes, un des foyers a obstrué une entrée de la maison au cadran solaire donnant sur le *decumanus* de l'aqueduc. Le second séparait la maison aux Néréides (**12**) de la maison aux deux pressoirs (**13**) (tav. II, 2); primitivement, la maison aux deux pressoirs présentait une entrée sur ce *cardo*, bouchée lors de la construction de l'huilerie qui a donné son nom à la maison (tav. III). Les thermes de la maison aux Néréides ne peuvent être atteints qu'en empruntant cet ancien *cardo* transformé en espace

[25] Signalées par ETIENNE, *Quartier nord-est*, p. 49-70, pour chaque maison étudiée.

[26] Nous ignorons les raisons qui ont motivé ce décrochement.

[27] Entre la maison à la monnaie d'or (**9**) et les bâtiments à l'est du quartier; entre la maison à la monnaie d'or (**9**) et la maison au Bacchus de marbre (**10**). Ce sont les *cardo sud I* et *cardo sud II* de R. Etienne.

[28] ETIENNE, *Quartier nord-est*, p. 57.

privé, mais commun aux deux demeures voisines. Une porte charretière l'a isolé du *decumanus maximus*, et R. Etienne constatait déjà que «le passage semble avoir été réservé au trafic des riverains»[29].

L'obstruction de ces deux *cardines* et leur utilisation privée s'explique par la construction ultérieure de l'aqueduc, qui les a condamnés et rendus inutiles pour la circulation urbaine. Il faut en conclure que les maisons s'ouvrant primitivement sur ces voies sont antérieures elles aussi à la construction de l'aqueduc.

L'existence d'un cinquième *cardo* dans cette rive, entre la maison sans nom (**16**) et la maison aux demi-colonnes (**14**) est probable. R. Thouvenot voyait effectivement dans l'immeuble à abside (**15**) qui occupe l'espace entre ces deux maisons «un cardo avec des boutiques sur la rive orientale... qu'on aura ensuite aveuglé, car il venait buter contre l'aqueduc et ne jouait aucun rôle dans la circulation générale»[30]. L'hypothèse de l'existence d'un *cardo* primitif est ingénieuse; elle permet d'expliquer l'étroitesse de cet immeuble, qui contraste avec les autres maisons du quartier, et peut être corroborée par la présence le long de la façade ouest de la maison aux demi-colonnes (**14**) d'une série de pièces qui devaient être des boutiques. Là encore, l'obstruction de ce *cardo*, si des sondages la confirment, ne peut être que postérieure, ou contemporaine, de la construction de l'aqueduc.

La rive sud du decumanus *de l'aqueduc*

Au sud de l'aqueduc, les six maisons dégagées sont implantées selon trois orientations différentes: les maisons au buste de bronze (**21**) et à la bague d'or (**22**) respectent l'orientation des maisons de la rive sud du *decumanus maximus*, alors que les maisons de Vénus (**20**) et au portique (**19**) d'un côté, au bassin tréflé (**18**) et sans péristyle (**17**) de l'autre, sont implantées obliquement par rapport à elles, sur deux orientations différentes, ce qui donne aux *cardines* qui séparent les trois groupes de maisons un aspect caractéristique, «en sifflet». Pour R. Etienne, ces quatre maisons sont les plus tardives du quartier. R. Rebuffat pensait au contraire que ces orientations obliques correspondaient à deux axes d'urbanisme antérieurs, le premier remontant à la fin du Ier siècle de notre ère, le second au premier tiers du IIème siècle[31].

[29] ETIENNE, *Quartier nord-est*, p. 13.

[30] R. THOUVENOT, *Le quartier nord-est. La rive droite du Decumanus Maximus*, «PSAM», 8, 1948, p. 117.

[31] ETIENNE, *Quartier nord-est*, p. 149; REBUFFAT, *Développement urbain.*

Si, comme nous sommes conduit à le penser par nos précédentes remarques, l'orientation générale du quartier était fixée avant la construction de l'aqueduc, il est probable que les maisons construites sur ces deux orientations obliques ne soient pas antérieures à la construction de l'aqueduc. Ce sont elles qui ont respecté les orientations fixées par l'aqueduc, et non l'inverse.

L'enceinte de Marc-Aurèle et la maison aux gros pilastres

Un élément essentiel à nos yeux pour déterminer la relation chronologique entre l'enceinte et le quartier a été négligé par les auteurs qui se sont intéressés à l'histoire du quartier. Il s'agit de la relation entre le côté sud du pentagone et l'angle sud-est de la maison aux gros pilastres (23).

L'angle sud-est de cette maison, comme c'est souvent le cas pour les maisons du quartier, est fait de blocs en grand appareil à bossage; les bossages, qui sont manifestement destinés à être vus, existent aussi bien sur la face sud que sur la face est de l'angle de la maison; les deux façades est et sud étaient donc dégagées de toute construction à l'origine. Le bras sud de la muraille masque le bossage de la façade est, en s'appuyant sur le mur de la maison (fig. 3 et 4). On en concluera que la maison, contrairement aux vues de R. Etienne[32], existait avant la construction de l'enceinte.

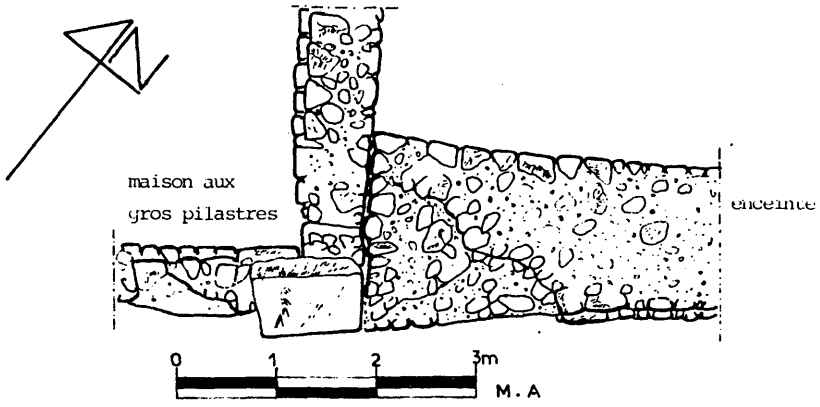


Fig. 3: Plan de la relation entre l'enceinte romaine et la maison aux gros pilastres.

[32] ETIENNE, *Quartier nord-est*, p. 86: «cette maison occupe une vaste *insula* qui s'aligne sur le mur d'enceinte désaffecté et arasé à cet endroit, sans s'appuyer sur le rempart». Le mur qui se trouve au sud de la maison à la crypte (24) dans l'alignement du mur d'enceinte ne peut cependant être confondu avec la muraille. Il ne peut s'agir que d'une structure de soutènement de la maison.

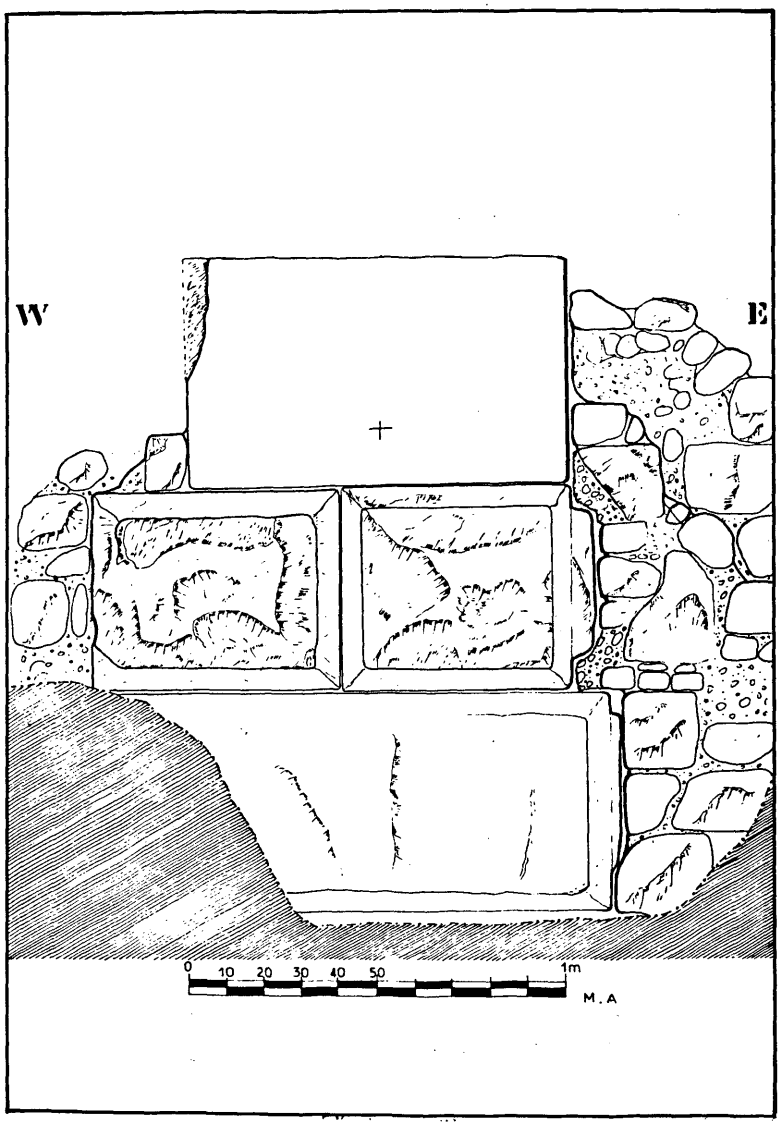


Fig. 4: Coupe de la relation entre l'enceinte et la maison aux gros pilastres.

Proposition pour une chronologie du quartier nord-est

En l'état actuel de nos recherches, rapidement exposées ici, la construction d'un schéma de l'évolution historique du quartier se fonde sur peu de certitudes: la construction de l'enceinte en 168-169 ap. J.-C., l'existence d'une maison antérieure à l'enceinte, la maison aux gros pilastres (mais nous ne savons pas de combien), l'existence d'une maison datable, par l'épigraphie, d'Antonin le Pieux au plus tard, la maison des Pompeii.

L'une des clés de l'histoire du quartier est certainement la date de construction de l'aqueduc. Nous avons vu en effet que les maisons de la rive sud du *decumanus maximus* ont été construites antérieurement, et que, par conséquent, le plan général du quartier lui est certainement antérieur. La date traditionnellement attribuée à l'aqueduc correspond au règne d'Antonin le Pieux[33]; mais cette datation est basée sur les trouvailles monétaires dans l'aqueduc ou dans les puits qui lui sont liés, et donc peu sûre. Remarquons néanmoins qu'elle permettrait de remonter la construction du quartier nord-est à la première moitié du IIème siècle ap. J.-C.

Mais on peut légitimement proposer une date plus haute encore. R. Etienne notait déjà, en effet, qu' «aucun établissement de bains n'a été prévu dans le plan primitif du quartier»[34]; cette remarque s'accorde parfaitement avec ce que nous savons de l'histoire du quartier: les différents thermes ont été construits dans un second temps, quand la construction de l'aqueduc a permis d'alimenter abondamment le quartier en eau. En revanche, la construction de l'aqueduc peut difficilement ne pas être mise en relation avec celle du grand établissement thermal, les thermes du Nord, établis à l'extrémité ouest du quartier, et encadré de deux fontaines monumentales. Une étude récente[35] a montré que ces thermes ont été construits dans les années 60-80 de notre ère: il paraît peu probable que ce vaste établissement ait attendu plus de cinquante années avant d'être alimenté en eau par l'aqueduc.

Si l'on admet que les thermes du Nord et l'aqueduc ont toutes chances d'être contemporains, il faudra conclure que le schéma directeur de tout le quartier est en place dès la deuxième moitié du Ier siècle de notre ère. L'histoire monumentale du quartier s'en trouve inversée, mais c'est aussi toute l'histoire de la ville, de sa prospérité et de son dynamisme au début de l'Empire, qui en reçoit un nouvel éclairage.

[33] ETIENNE, *Maisons et hydraulique*, p. 209.

[34] ETIENNE, *Quartier nord-est*, p. 100.

[35] E. LENOIR, *Les thermes du nord à Volubilis: recherches sur l'époque flavienne au Maroc*, thèse de doctorat, 1986.

APPENDICE

Aomar Akerraz - Maurice Lenoir

Note sur les huileries du quartier nord-est

Nous avions, dans une étude consacrée aux huileries de Volubilis[1], noté qu'il était impossible de dater avec précision l'implantation des installations oléicoles à l'intérieur des maisons du quartier nord-est. Nous avions constaté que «l'aménagement de ces huileries ne peut être très postérieur à l'introduction du contrepoids cylindrique», puisque «toutes le présentent, alors qu'une seule réemploie dans ses murs un contrepoids ancien, pratique que nous rencontrons fréquemment dans le quartier sud»; en nous fondant sur les données chronologiques admises à l'époque pour le quartier nord-est, nous avions proposé de dater la mutation technique des huileries de Volubilis (passage du contrepoids parallélépipédique au contrepoids cylindrique) des années 150-180 de notre ère.

Cette datation devra désormais être nuancée et reprise à la lumière des nouvelles observations sur l'urbanisme de ce secteur de la ville.

Douze huileries ont été recensées dans le quartier nord-est. R. Etienne signalait déjà que deux d'entre elles, — celle de la maison au bain de Diane et celle de la maison des fauves —, n'étaient pas prévues dans le plan initial des maisons[2]. Par ailleurs, on sait que le pressoir du palais de Gordien est daté de 238-244, puisqu'il est situé dans la partie restaurée *a solo*, à cette date. Dans la même rive du *decumanus*, l'huilerie de la maison à la *disciplina* est contemporaine ou de peu postérieure à Gordien. En effet, cette huilerie fait partie d'un grand bâtiment qui, comme le palais de Gordien dans son état de 238-244, empiète sur le «*decumanus nord I*»[3].

[1] A. Akerraz et M. Lenoir, *Les huileries de Volubilis*, «BAM», 14, 1981-1982, p. 96-98.

[2] Etienne, *Quartier nord-est*, p. 162. Le fait est certain pour l'huilerie de la maison des fauves, qui a été implantée à l'intérieur du péristyle de l'appartement nord de la maison; en revanche, rien ne permet de conclure que l'huilerie de la maison au bain de Diane soit postérieure à la maison: le seul argument serait la présence en remploi dans les murs d'un contrepoids parallélépipédique.

[3] Ce qui permet de dater l'ensemble de la maison de 238-244 ou peu après. On notera que les premières monnaies de l'un des deux trésors monétaires découverts dans la maison sont précisément de Gordien III; cf. R. Thouvenot, *La maison à la Disciplina à Volubilis*, «BAM», 9, 1973-1975, p. 343-357.

Dans les maisons de la rive sud du *decumanus maximus*, qui abritent cinq huileries, trois pressoirs n'étaient certainement pas prévus dans le plan primitif des maisons. Celui de la maison à la monnaie d'or fait partie d'un ensemble postérieur à la construction de la maison et postérieur à l'aqueduc[4]; l'huilerie de la maison aux deux pressoirs n'a été implantée que lors de l'obstruction du *cardo* qui sépare celle-ci de la maison aux Néréides[5]. La maison sans nom ne s'est également dotée de son pressoir qu'un certain temps après sa construction[6].

Nous avions en outre déjà fait remarquer[7] que l'huilerie de la maison à la bague d'or faisait partie d'un ensemble de pièces ajoutées au plan originel de la maison.

Ainsi, sur douze huileries que compte le quartier nord-est, deux appartiennent aux bâtiments les plus récents du quartier, cinq ont été certainement implantées après la construction des maisons auxquelles elles appartiennent; pour les cinq autres, seuls des sondages permettront de mieux préciser la relation chronologique entre les pressoirs et les maisons. Pour l'instant, nous nous en tiendrons aux certitudes: les huileries du palais de Gordien et de la maison à la *Disciplina* sont sûrement datées, la première de 238-244, la seconde de la même période, ou de peu postérieurement; celles de la maison à la monnaie d'or, de la maison aux deux pressoirs et de la maison sans nom sont à coup sûr postérieures à la construction de l'aqueduc; celles de la maison des fauves et de la maison à la bague d'or sont des ajouts au plan primitif des maisons[8].

Si le schéma directeur du quartier est en place dès l'époque flavienne, la mutation technique que nous avons décrite peut donc prendre place assez tôt, — en tout cas, plus tôt que nous ne l'écrivions —, dans le IIème siècle, même si les huileries datées sûrement du IIIème siècle sont encore construites sur le même schéma.

[4] *Supra*, p. 456-457.

[5] *Supra*, p. 457.

[6] *Supra*; contrairement à ce que nous avions écrit dans l'article cité *supra* n. 1 (p. 97, huilerie 9).

[7] Cf. notre article cité *supra* n. 1, à la n. 81, p. 96.

[8] L'implantation tardive de certaines huileries dans la ville a été signalée pour la maison à l'Ephèbe, dans le portique au nord de la cours des lampes (au sud-ouest de l'arc de triomphe), et pour la maison aux colonnes; cf. M. EUZENNAT, *L'archéologie marocaine de 1955 à 1957*, «BAM», 2, 1957, p. 210; R. THOUVENOT, *La maison à l'Ephèbe*, «PSAM», 7, 1945, p. 122; ID., *La maison aux colonnes*, «PSAM», 7, 1945, p. 137; ID., *Volubilis*, Paris, 1949, p. 58.



1: Maison des Pompeii: une des entrées à pilastres engagés donnant sur le *cardo* obstrué lors de la construction des petits thermes (?).



2: Maison aux travaux d'Hercule: les murs de la maison appuyés contre la façade occidentale de la maison de Flavius Germanus.

Tavola II



1: Alignement des façades méridionales des maisons de la rive sud du *decumanus maximus*; au premier plan à gauche: le «complexe industriel» apuyé contre la façade sud de la maison à la monnaie d'or.



2: Le *cardo* séparant la maison aux deux pressoirs (à gauche) de la maison des Néréides (à droite); au premier plan: la porte charretière, au fond: l'aqueduc.



Maison aux deux pressoirs: le montant sud (à dr.) de l'une des portes qui donnaient sur le *cardo*, obstrué lors de l'installation de l'huilerie.

Gilbert Charles Picard

Le statut politique de Mactar de Trajan à Marc Aurele

La situation politique de Mactar entre la fin du régne de Trajan et la constitution de la ville en colonie, sous le régne conjoint de Marc Auréle et de Commode[1], pose un des problémes les plus délicats de l'histoire des institution municipales africaines. J'avais proposé de voir dans la ville un «semi-municipe». L. Teutsch[2] croyait qu'elle avait été constituée en municipe normal par Hadrien. J. Gascou écarte ces deux solutions et pense que Mactar resta civitas pérégrine jusqu'à ce qu'elle devienne colonie. Il me parait nécessaire de reconsidérer entèrement le probléme, à l'aide de tous les documents disponibles.

Le premier est une inscription monumentale de deux lignes, gravée sur une frise remployée par les Byzantins dans la fortification des thermes de Septime Sévère[3]. J'ai montré qu'elle datait du règne de Nerva:

CAES. AVG.
ciVES. ROM. ET CIVIT.P. S. F. C.

Bien que dédié à l'empereur, ce monument important est réalisé par deux communautés sur pied d'égalité ou presque, les Romains étant nommés les premiers, sur leur *pecunia*, qui n'est pas qualifiée de *publica*. Le *conventus* et la *civitas* avaient assurément chacun une caisse. Etait elle considérée comme publique, ou assimilée à celle d'un collége? Une dizaine d'année plus tôt les *iuvenes* de la ville ont construit trois bâtiments dont le caractère public est évident: une basilique et deux horrea[4]. Les fonds nécessaires ont été réunis par une souscription des membres de la troupe, et il n'est fait aucune mention d'un magistrat de la *civitas*. Si l'on examine les inscription édilitaires du début de l'Empire en Afrique, ce que le travail d'H. Jouffroy permet de faire commodé-

[1] J. Gascou, *La politique municipale de l'Empire romain en Afrique Proconsulaire de Trajan à Septime Sévère*, «EFR», 1972, p. 147.

[2] «RIDA», 8, 1961, p. 351.

[3] «Africa» I, 1966, p. 65 ss.

[4] *Civitas Mactaritana* («Karthago», VIII), 1957, p. 77 ss.

ment[5], on constate que la quasi totalité a été financée par des particuliers, soit isolément, soit collectivement par souscription. Une seule exception, le temple de Saturne à Uchi Maius construit *pecunia publica*, sur décret des décurions[6]. Mais Uchi Maius est l'un des *pagi* de la *pertica* de Carthage; nous sommes là dans une communauté romaine. Le probléme se pose pour les cités stipendiaires, qui étaient, théoriquement, des organismes de fait, non reconnues officiellement. Certes, elles possédaient une caisse, puisque P. Veyne a démontré que leurs magistrats devaient payer une *summma honoraria*[7]. Mais on est bien obligé de constater qu'elles n'employaient que très exceptionnellement cet argent à bâtir, se déchargeant sur la générosité des particuliers. Le conseil de ville, qu'il s'appelle *ordo, senatus* ou *decuriones*, n'a même pas à autoriser ces initiatives, et sa mention n'apparait nulle part dans le dédicace.

Revenons à Mactar avec l'arc de Trajan, construit en 116. La situation est toute différente. Le monument a été dédié solennellement par le proconsul A. Caecilius Faustinus; il a été construit avec l'argent de la *respublica* (j'emploie ce terme à dessein), en vertu d'un décret des décurions. Or cet arc est destiné à servir de porte au forum, qui sera construit immédiatement après[8]. Sur ce forum subsiste un base cruciforme, qui malgré les hésitations de Mme C. Dulière, me parait avoir certainement porté une statue de la Louve romaine[9]. En revanche, il n'a apparemment aucune fonction religieuse. Les cultes restent soit groupés autour de l'ancienne agora numide, que domine le temple de Liber Pater[10], un des *dei patrii* de la cité et sur laquelle se dressait probablement le temple de Rome et d'Auguste, mentionné par une inscription tardive[11], soit di-

[5] H. JOUFFROY, *La construction publique en Italie et dans l'Afrique romaine*, AECR, Strasbourg, 1986.

[6] *CIL* VIII (cité désormais C) 26241; cf. JOUFFROY, p. 197.

[7] «Karthago», IX, 1958, p. 93 ss.

[8] B. FORTUNER, «BAC», B, NS, 12-14, 1976-1978, pp. 159-168.

[9] C. DULIÈRE, *Lupa Romana*, 1979, p. 223-224. Je consacre au probléme un article à paraitre dans la Revue Archéologique.

[10] *Civitas Mactaritana*, p. 47 ss. Les observations imprécises d'A. LÉZINE, *Architecture romaine d'Afrique*, p. 150 ss. ne peuvent être retenues; l'attribution de la corniche au temple est certaine, cette corniche formant le même angle inférieur à 90° que les murs du temple. L'emploi du trépan sur lequel Lézine se fonde pour dater le monument de Caracalla est tout aussi marqué dans la frise architravée à inscription de 169.

[11] R. MELLOR, *ANRW*, II, 17, 2, p. 995, refuse de tenir compte de cette inscription parce qu'il n'y a pas d'autre témoignage du culte de Rome et d'Auguste en Afrique; même si l'on ne tient pas compte du temple de Lepcis Magna, il n'y a là qu'une singularité mactaroise de plus. Hoter Miskar lui non plus n'est honoré dans aucune autre cité de l'Afrique romaine.

spersés à la périphérie: le tophet, du côté Nord, à l'arrivée de la route de Carthage, le sanctuaire de Hoter Miskar dominant la ville à l'Est, le temple d'Apollon enfin, éloigné d'environ 500 m. au Sud-Ouest.

C'est ce temple où des débris peu compréhensibles d'inscriptions puniques attestent qu'il y eut un culte phénicien, qui va être, avec le forum, l'objet de transformations importantes, premiéres phase d'une véritable révolution religieuse et culturelle. Le téménos reçut la forme d'un rectangle et fut ceint d'un portique corinthien, dont les colonnes portent des chapiteaux semblables à ceux de l'arc de Trajan; les petits trous au foret qui marquent de chaque côté de la rainure la feuille centrale d'acanthe permettent l'identification immédiate de ce type, employé pendant une courte période. C'est peut être aussi à cet ensemble qu'appartenait une porte à arcade dont le claveau central porte l'image tout à fait classique d'un dieu citharéde. J'avais mis en rapport avec cette opération une inscription malheureusement retrouvée en morceaux, dont le recollage n'a pas rendu le nom du promoteur mais seulement son titre d'*amator civitatis*[12]; c'est le seul exemple en Byzacéne d'une titulature évergétique punique, fréquente en Tripolitaine, et dont P. Veyne a démontré l'origine hellénique[13]; nous avons donc là une nouvelle singularité mactaroise. Le reste du texte est une longue liste de souscripteurs, parmi lesquels quatre ou cinq citoyens romains dont l'onomastique anormale indique une naturalisation toute récente comme l'a bien vu A. M'Charrek[14]. Il s'agit encore une fois acte d'évergétisme collectif, sans intervention des autorités officielles.

Tout près du temenos d'Apollon passe l'aqueduc qui amenait à Mactar les eaux de Thigibba. Lors d'une réfection, on remploya dans une des piles qui portaient la conduite trois grandes inscriptions à peu prés contemporaines. La plus longue donne le cursus de C. Bruttius Praesens, proconsul d'Afrique en 133-134[15]. Les deux autres sont une dédicace à Sabine et une autre à Aelius Caesar; il est tentant de supposer que les trois textes proviennent du temple d'Apollon tout proche, dont le vaste temenos pouvait accueillir de nombreux monuments. Il y avait naturellement avec eux une dédicace aujourd'hui disparue à Hadrien. Tous ces monuments ont été payés sur la caisse de la *respublica*, en vertu

[12] *Civ. Mact.*, p. 28 et 150, pl. XI b. A. M'CHARREK, *Aspects de l'évolution démographique et sociale à Mactaris*, Tunis, 1982 (cité désormais M'CHARREK, *Evolution*) p. 167 ss.

[13] *Le pain et le cirque*, p. 349, n. 219; on notera que là encore ce titre n'est attesté qu'en Tripolitaine, ce qui confirme les liens culturels de Mactar avec cette région.

[14] *Evolution*, p. 168.

[15] H. G. PFLAUM et G. CH. PICARD, «Karthago», II, 1951, p. 91 ss.

d'un décret des décurions. Les deux bases à Sabine et à Aelius Caesar sont identiques par la dimension et l'écriture; elles doivent se situer entre la désignation d'Aelius comme héritier et la mort de Sabine. Leur contemporanéité parait indiquer en effet que la mort de l'impératrice est postérieure à l'adoption de Ceionius Verus.

Le personnage le plus important de Mactar à cette époque nous est connu par deux textes. Le premier est son épitaphe, gravée sur un mausolée aujourd'hui ruiné, proche du temple d'Apollon: *D. M.S./C. Verrius Rogatus Q. Quintili fil., fl(amen) perpetuus) III vir et omnibus honoribus functus pie vix./ an(nis) LXV, h(ic) s(itus) e(st)* (*CIL* 630 et 11. 827).

Ce texte pose des problémes qui n'ont pas été résolus. Le premier concerne l'étrange onomastique du dédicataire, qui porte un autre gentilice que son père. La chose est d'autant plus extraordinaire que le gentilice paternel, Quintilius est connu, surtout en Campanie[16] tandis que Verrius parait sans autre exemple[17] même comme cognomen. Cela permet d'écarter l'hypothése selon laquelle le personnage aurait adopté le nom de sa mére, usage assez fréquent à Mactar[18]. Il s'agirait plutôt d'une sorte de *signum*. Mous constatons dailleurs que les Mactarois prennent à cette époque d'étranges libertés avec l'onomastique romaine, dont visiblement ils ont du mal à saisir la structure: A. M'Charrek a remarqué que, dans la liste des souscripteurs d'Apollon, deux personnages, Q. Felix Sabini Rogatus et C. Satur Patrici portent les *tria nomina*, mais se servent du gentilice comme patronyme, en le mettant au génitif après le cognomen[19]. Nous savons que C. Quintilius Verrius Rogatus (tel devrait être son nom régulier) transmettra ses deux noms de Verrius et de Rogatus à son fils adoptif, issu d'une famille de Iulii, colons augustéens d'Assuras, et venu s'établir à Mactar[20]. Les Quintili devaient être de lontaine souche campanienne, venus avec Sittius ou directement établis dans le Haut Tell, mais fortement africanisés comme le montre le cognomen Rogatus.

Un des donateurs à Apollon à *tria nomina* anormalement disposés,

[16] J. M. Lassère, *Ubique populus*, Paris, 1977, p. 188.

[17] On pourrait y voir une variante de *Virius*, nom campanien (Lassère, p. 193) mais elle n'est pas attestée.

[18] Sur la filiation utérine à Mactar, *Civ. Mactaritana*, p. 40; C. 11864 = «Ant. Af.», IV 1970, p. 141, fig. 13.

[19] *Evolution*, p. 168.

[20] C. 631 = 11873; *Ant Af.* IV, 1970, p. 146 et 150; M'Charrek, *Evolution*, p. 88 et p. 125.

Felix Sabini Rogatus, peut tenir son gentilice de T. Sabinius Barbarus, légat de Numidie sous Hadrien[21]. A. M'Charrek[22] a relevé dans les épitaphes une dizaine de noms appartenant à des Mactarois romanisés sous Hadrien ou Antonin: Minthonius (qui semble propre à Mactar) Mamurius, Albicius, Granius, Annonius, Fabius, Lucilius et Porcius. On est frappé par l'absence de tout Ulpius, en dehors de deux affranchis de Trajan, mari et femme, et de tout Aelius. La gens Aelia n'est représentée dans la ville que per une femme, d'époque indéteminée, Aelia Victoria (C. 11872). Il n'y a donc pas eu de promotion massive accordée par un empereur.

Cependant la ville semble bien former un tout, et il n'y a plus trace du dualisme attesté par la dédicace à Nerva. Les décurions sont ceux de la *respublica* unifiée. A la tête de la communauté se trouvent des *triumviri*; seul L. Teutsch a contesté notre proposition d'y voir les anciens sufétes[23], qui étaient au nombre de trois selon une inscription punique du temple de Hoter-Miskar. Ces triumvirs parcourent un cursus régulier, qui culmine avec la quinquennalité. Le culte impérial est célébré par des flamines, qualifiés de perpétuels après leur année de fonction[24]. Mais le fait plus important, jusqu'ici inexpliqué, est l'integration dans le cursus municipal de la préfecture du pagus de Tusca et Gunzuzi.

Ces circonscriptions avaient été créées par les Puniques et maintenues par le Numides, puis les Romains. Sous Trajan encore, en 113, les 64 cités des deux pagi conscrérent une base monumentale à Trajan, par les soins de leur préfet, qui était un ancien centurion, Victor Martialis[25]. Le monument se dressait à Mactar, mais la civitas n'a droit à aucune distinction particulière, et se confond dans la masse de ses associées. En 148[26] un autre texte, nous donne une situation toute différente. La dédicace est encore faite par le préfet, nommé Adiectus, mais celui-ci ne fait état d'aucune carrière militaire: il est *triumvir quinquennalis* et c'est en vertu d'une *pollicitatio* qu'il consacre le monument. Or de deux choses l'une: ou Adiectus a exercé la préfecture des pagi avant le triumvirat

[21] DESSAU, *ILS*, 9380 et 9381.

[22] *Evolution*, pp. 173-174.

[23] Cf. *supra*, n. 2.

[24] M. S. BASSIGNANO, *Il flaminato nelle province romane dell'Africa*, Rome 1974, p. 86.

[25] «CRAI», 1963, pp. 124-130; *Mel. A. Piganiol*, 1966, III, p. 1257-1265.

[26] C. 23599. M'CHARREK, *Evolution*, p. 196. L'inscription C. 622 est dédiée à Antonin dans sa XXe puissance tribunicienne, donc en 157, *ob honorem praefecturae*. Il s'agit certainement de la préfecture du pagus. Le dédicant est très probablement Adiectus, car il est peu probable que, nommé en 157, il ait déjà quitté sa charge en 148.

quinquennal, et dans ce cas la préfecture s'insére dans le cursus municipal mactarois, en dessous de la magistrature suprême; ou il l'a revêtue après, et la prèfecture devient le couronnement de ça carrière. Dans l'un et l'autre cas elle entre dans le cycle ouvert aux notables de la ville. La situation est très analogue à celle de la «confédération cirtéenne», qui, elle aussi est dirigée par des triumvirs, représentés dans chaque cité par un préfet[27].

La situation de Mactar dans ces années 116-175, deux générations, apparait donc particulièrement complexe et ne parait pouvoir s'inscrire dans aucune des catégories juridiques, qui, à vrai dire ont été beaucoup plus strictement définies par les modernes qu'elles ne semblent l'avoir été par les Romains eux-mêmes. La hiérarchie couramment admise, qui va de la civitas stipendiaire à la colonie de droit italique, vaut sans doute en général pour l'Afrique, mais non pour l'Orient, où Athénes, simple *civitas libera* a plus de prestige que Patras, colonie romaine. En Gaule chevelue[28], où le terme *municipium* n'est pas employé, la plupart des *civitates* semblent avoir reçu le droit latin, large ou étroit, dès le temps de Claude, et les mots *colonia* et *civitas* sont employés indifféremment. A Trêves même, le mot *civitas* a remplacé *colonia* dès le milieu du IIe siècle. Mactar en somme ne fait probléme que parce qu'elle était en Afrique, pays où le statut romain a exercé plus d'attrait qu'ailleurs. Mais, justement c'est une des cités où les «résistances à la romanité» ont été le plus vigoureuses, au moins dans une partie de la population. Pour en venir à bout il faudra la «révolution culturelle» commencé avec la réforme radicale du culte d'Apollon par le procurateur Iulius Possessor[29]; celle du culte de Hoter-Miskar[30] et de celui de Saturne[31] la parachèveront sous Septime Sévère. Entre temps, à la fin du régne de Marc Auréle, la ville sera devenue colonie.

Nous sommes donc devant un cas très exceptionnel, pour lequel au-

[27] J'ai eu tort de supposer, dans la communication citée supra n. 25, que Mactar était encore civitas stipendiaire en 157; en effet, A. Beschaouch m'a fait très justement remarquer que l'inscription d'*Adiectus* ne comptant que 62 cités tandis que celle de *Victor* en donne 64 deux villes avaient dû être promues à un rang supérieur entre temps. Mactar étant le chef lieu du pagus a très probablement été l'une des bénéficiaires.

[28] HARTMUT WOLFF, *Kriterien für latinische und römische Stadte in Gallien und Germanien*, Bonn. Jahrb. 176, 1976, pp. 45-121.

[29] «RA», 1968, 2 (*Mel. J. Charbonneaux*), p. 302 ss.

[30] «Karthago», XX, 1982, pp. 5-83. Au début du IIIe siècle, la moitié environ du temenos est désécrée et sert à construire une maison privée luxueuse; sur le reste on construit un temple barlong de plan romain.

[31] «RA», 1984, 1, pp. 24-28: remplacement du tophet par un temple de Saturne.

cune des solutions proposées jusqu'ici n'apparait satisfaisante. Dailleurs, tant qu'on n'aura pas dégagé complétement la véritable mine épigraphique que constitue l'enceinte des thermes sévériens, on risquera de voir toutes les conjectures démenties par la découverte d'une inscription résolvant le probéme. Actuellement le texte de 169 nomme encore la ville *civitas*, mais celui de 157 (C. 622) permet de penser qu'elle n'était plus stipendiaire. Très justement, A. M'Charrek a relevé tout ce qui distingue alors Mactar d'une comune pérégrine: il est impossible de nier que la direction politique appartienne à des citoyens romains, immigrés ou Mactarois naturalisés. Ces «bourgeois», quelque soit leur origine, ont une culture syncrétique, et des objectifs politiques communs[32]. Reste à trouver un terme qui définisse cette situation: *civitas libera* peut-être ou mieux encore *civitas* de droit latin; mais cette catégorie si fréquente en Gaule, existait-elle en Afrique?

[32] *Evolution*, pp. 97-98.

André Laronde

Prêtres d'Apollon à Cyrène au Ier siècle ap. J.-C.

Héritier des pouvoirs religieux du roi, le prêtre d'Apollon recueillit aussi, lors de la chute des Battiades, vers 440 av. J.-C. le privilège de l'éponymie[1]. Au service du dieu fondateur de la colonie, le prêtre d'Apollon occupait le plus haut rang dans la cité[2], et le *diagramma* de Ptolémée Sôter consacra en 321 av. J.-C. cette prééminence en réservant cette charge annuelle à un citoyen âgé de cinquante ans au moins[3]; en fait, le prêtre d'Apollon est alors un citoyen qui a une longue et brillante carrière au service de la cité derrière lui[4]. Connaître la succession des prêtres d'Apollon à Cyrène permet donc de préciser la chronologie de bon nombre de textes, mais nous introduit aussi au coeur même de la vie de la cité.

L'utilité de cette recherche n'avait pas échappé à G. Pugliese Carratelli qui, en annexe de son «Supplemento epigrafico cirenaico», a dressé deux listes, l'une, alphabétique, de tous les prêtres connu de lui, et l'autre, chronologique, des éponymes dont l'année était formellement attestée[5]. Ce travail important était à jour pour les inscriptions retrouvées lors des fouilles italiennes[6], mais il ne tenait pas compte de toutes les rares données fournies par les textes littéraires[7], et, surtout, la reprise de l'activité archéologique à Cyrène a enrichi la prosopographie des prêtres d'Apollon de façon notable, ne serait-ce que par la liste retrouvée en

[1] Comme l'a montré F. CHAMOUX, *Cyrène, dans la monarchie des Battiades*, Paris, 1953, p. 217, le compte des années se faisait auparavant par années de règne, selon toute probabilité.

[2] L. ROBERT, *Hellenica*, I, Limoges, 1940, p. 9 sq.

[3] *SEG* IX, 1, 1. 23 sq. τοὺς [δὲ ἱα]ρῆας τοῦ 'Απόλλωνος αἱρείσθων ἐκ τῶν γερόντων τῶν μὴ ἱα[ριτ]ευωκότων μὴ νεωτέρους πεντὴκοντα ἐτῶν.

4 Cf. mes *Libykai Historiai*, Paris (Etudes d'Antiquités Africaines), 1987, p. 103 et 442.

[5] *ASA* 1961-62, p. 361-367, où 156 prêtres sont répertoriés; j'en trouve pour ma part 191 actuellement.

[6] On notera le prêtre mentionné dans une inscription inédite signalée *ibid.*, p. 363, avant-dernière ligne, et qui ne semble pas avoir été publiée jusqu'à présent.

[7] Cf. Plutarque, *de mulier. virt.*, 19 (Mélanippos et Nicocratés).

1960 lors du dégagement de la façade du «portique des Hermès»[8], qui a fourni 21 noms. Il n'était donc pas inutile de compléter le travail du savant italien, non seulement en incluant les nouveaux témoignages, mais aussi en reprenant l'étude des inscriptions déjà connues: la plupart n'étaient pas datées avec précision. Or l'écriture fournit déjà des éléments d'appréciation; de plus, l'établissement de ma prosopographie cyrénéenne, prête pour l'impression, m'a permis des rapprochements, voire la constitution de *stemmata*, comme ceux que l'on trouvera plus loin. Un classement relatif des prêtres jusque là classés par ordre alphabétique devenait possible. On trouvera donc en appendice une liste de 84 prêtres dans l'ordre chronologique, où sont distingués les éponymes de date sûre, et d'autre part les *incerti* dans l'ordre relatif de succession; quant cet ordre était impossible à rétablir, l'ordre alphabétique a été retenu, mais dans des limites chronologiques plus étroites que par le passé.

Durant toute la période de la fin de la République, temps de troubles et de difficultés, les mentions des prêtres d'Apollon sont rares.

Il n'en va plus de même au cours de la période suivante, qui va des lendemains d'Actium à la révolte juive de 115 ap. J.-C. Les heureux effets de la réorganisation augustéenne, perceptibles dans tous les domaines d'activité des Cyrénéens, le sont aussi en ce qui concerne les prêtres d'Apollon dont les mentions se multiplient, au moyen notamment de nombreuses listes. De celles-ci, il convient tout d'abord d'éliminer celles qui proviennent d'Apollonia, et que G. Pugliese Carratelli a édité dans *ASA* 1961-62, n. 201, 202 et 203. Ces documents, que leur écriture permet d'attribuer au I^er^ siècle de l'Empire, concernent la cité d'Apollonia, alors pleinement autonome vis-à-vis de Cyrène.

A Cyrène, la première liste conservée est, dans l'ordre chronologique, la liste retrouvée en 1960 sous le «portique des Hermès»[9]. Cette liste nous donne 21 noms à la suite du titre Ἱαρὲς τῶ Ἀπόλλωνος.

	Ἱαρὲς τῶ Ἀπόλλωνος·	Alt.	lett.	cm. 2,6
	Ἀρίσταρχος Θευχρήστω,	»	»	» 2,9
	Θεύχρηστος Διονυσίω,	»	»	» 2,9
	Φάος Κλεάρχω	»	»	» 2,7
5	τῶ Φιλοπάτριδος,	»	»	» 1,4
	Ἴστρος Ἀγαθίνω,	»	»	» 2,5-3
	Ἀσχληπιάδης Ἐπικράτευς,	»	»	» 3

[8] L. Gasperini, *Due nuovi apporti epigrafici alla storia di Cirene romana*, «QAL», 5, 1967, p. 57-61 (Id., dans S. Stucchi, *Decennio*, p. 175, n. 38).

[9] Cf. note précédente.

	Εὐφάνης Ἰσοκράτευς,	Alt.	lett.	cm.	3-3,2
	Πανταλέων Πανταλέοντος,	»	»	»	2,6-3
10	Ἰσοκράτης Ἀγχιστράτω,	»	»	»	3,5-3,9
	[Φιλ]όξενος Φιλίσκω,	»	»	»	3,5-4
	φύσι δὲ Εὐφάνευς,	»	»	»	2,4
	Αἰγλάνωρ Πτολεμαίω,	»	»	»	3,5
	Φάος Καρνήδα,	»	»	»	3,5
15	Φίλιππος Ἀριστάνδρω,	»	»	»	5,1-1,9
	Κλέαρχος Εὐφάνευς,	»	»	»	4-2,2
	Ἴστρος Ἴστρω τῶ Ἀγαθίνω, Γ	»	»	»	3-1,6
	Πραξιάδας Πραξιάδα τῶ	»	»	»	2,9
	Φιλίννα,	»	»	»	3,5-2,8
20	Εὐκλείδας Εὐκλείδα τῶ /,	»	»	»	2,7-2,9
	Σεραπίων Ἀριστάνδρω,	»	»	»	3,5-2,4
	Ζηνίων Σώσου,	»	»	»	3,7
	Κλέαρχος Καρνήδα,	»	»	»	2,7
	Μᾶρχος Κλέαρχος	»	»	»	2,7-2,9
25	Φλάμμα Ἰσοκράτευς,	»	»	»	4,5-2,6
	Λούκιος Καρνήδας	»	»	»	2,3-3,2
	Φλάμμα Ἰσοκράτευς.	»	»	»	3

Il existe plusieurs vides importants entre les divers noms qui ne sont pas gravés de façon identique, signe que la liste a été peu à peu complétée. Cinq recoupements permettent d'en préciser la date. Deux personnages, enrégistrés dans ma prosopographie (à paraître) sous les n. 192 Aiglanor fils de Ptolémaios et 4476 Serapiôn fils d'Aristandros étaient éphèbes en 3/4 ap. J.-C. Ils devaient avoir alors une vingtaine d'années et, si la clause qui réservait le sacerdoce d'Apollon aux citoyens âgés de cinquante ans au moins était toujours en vigueur, il faudrait considérer qu'un intervalle de trente ans au moins a du s'écouler depuis leur éphèbie; je note que les deux personnages ne se suivent pas dans la liste, l'un apparait à la ligne 13 et l'autre à la l. 21. A la ligne 3 figure Θεύχρηστος Διονυσίω n. 14 que je rapproche de Θεύχρηστος qui était prêtre en 19/20 ap. J.-C. Certes, le nom Θεύχρηστος est banal mais la coïncidence chronologique est satisfaisante avec les deux indications précédentes. Je suis enclin d'autant plus à remonter le début de ce catalogue bien avant les années 35 que, à la ligne 17 apparait un personnage Ἴστρος Ἴστρω τῶ Ἀγαθίνω n. 27 déjà noté en qualité de triacatiarque dans la

liste éphébique de 3/4 ap. J.-C. Plus âgé que les éphèbes, il a pu exercer les fonctions les plus hautes dans un moindre délai. Le dernier rapprochement possible concerne, à la ligne 2 de la liste, Φάος Κλεάρχω τῶ Φιλοπάτριδος n. 15. Ce personnage est bien connu grâce au décret *OGI* 767 qui rappelle les éminents services que ce citoyen rendit à sa cité lors d'une guerre marmarique[10]. Or, le décret précise, l. 11-15, que Phaos exerça également avec mérite le sacerdoce d'Apollon: παρλαβών τε τὸν τῶ κτίστα τᾶς πόλιος ἁμῶν Ἀπόλλωνος στέφανον καὶ τὰ πρὸσ θεὸς ἐκτενῶς καί ἐυσεβῶς ἐτέλεσεν.

Il importerait donc au plus haut degré de connaître la date de ce décret: elle nous échappe malheureusement. J. Desanges[11] propose avec de bons arguments de placer ce décret lors de la guerre qui sévit entre 4 av. J.-C. et 2 ap. J.-C. J'observe seulement que les guerres marmariques ont été longues et dures au début de notre ère; le maintien de M. Sufenas Proculus à Cyrène avec de vastes pouvoirs militaires et civils se prolonge durant les dix dernières années du principat d'Auguste et au début du principat de Tibère, puisque ce gouverneur dédie alors la statue du prince[12]. Cette suspension de l'activité du proconsul de Crète et Cyrénaïque ne peut se justifier que par des évènements graves, dans le cadre desquels le décret *OGI* 767 peut tout aussi bien se placer. Il me parait donc plus prudent de réserver toute opinion sur la date de ce texte, qui peut être sensiblement abaissée. Si en revanche la date aux environs du début de notre ère était confirmée, l'identification de Θεύχρηστος Διονυσίω n. 14 tomberait du même coup. Et comme les autres rapprochements avec la liste éphèbique de 3/4 ap. J.-C. sont absolument certains, il faudrait alors se demander si la clause d'âge établie par le *diagramma* de Ptolémée Sôter n'avait pas été abolie.

Cette deuxième solution, entraînée par la date «haute» de la prêtrise de Phaos parait moins vraisemblable au regard d'un dernier rapprochement entre un autre éphèbe de 3/4 ap. J.-C., Φίλων Εὐφράνορος n. 24, et le prêtre d'Apollon de l'année 38/9. dont la prêtrise sert à dater une épitaphe. Le laps de temps écoulé enre les deux attestations de ce personnage confirme que le prêtre d'Apollon devait avoir plus de 50 ans. Il est dommage que ce prêtre ne figure pas sur la liste qui nous donne donc un choix de noms de la première moitié du Ier s. ap. J.-C., plutôt du premier tiers.

[10] Cf. J. Desanges, *Un drame africain sous Auguste, le meurtre du proconsul L. Cornelius Lentulus par les Nasamons, Mélanges Renard*, 1969, t. 2, p. 197 sq.; L. Robert, *Hellenica* II, p. 144 sq.

[11] Cf. note précédente.

[12] *AE*, 1960, 268.

Années	SEG, IX, 183	SEG, IX, 184	ASA, n. 3 + n. 5	ASA n. 4
53/54		Ἄσκλαπος Ἰσοκράτους τοῦ Ἀγχιστράτου		
54/55	Ἀγχίστρατος Καρτισθένευς	X	[Ἀγχίστρατος Καρτι]σθένευς	
55/56	Τι(βέριος) Κλαύδιος Σαραπίωνος υἱός Παγκλῆς	X	Τι(βέριος) Κλαύδιος Παγκλῆς Κλαυδίῳ Κλεάρχῳ	
56/57	X	X	Μ(ᾶρκος) Ἀντώνιος Φλάμμα υἱὸς Γέμελλος	
57/58	X	X	Τι(βέριος) Κλαύδιος Ἀπολλονίῳ υἱὸς πρεῖσπος	
58/59	X	Τι(βέριος) Κλαύδιος Ἀρίστανδρος	Τι(βέριος) Κλαύδιος Ἀριστάρχῳ υἱὸς Ἀρίστανδρος	
59/60	Τι(βέριος) Κλαύδιος Ἴστρος Φιλίσκου	X	Τι(βέριος) Κλαύδιος Ἴστρος Φιλίσκου	
60/61	Τι(βέριος) Κλαύδιος Ἄσκλαπος Φιλίσκου	X	Τι(βέριος) Κλαύδιος Ἄσκλαπος Φιλίσκου	
61/62	Μ(ᾶρκος) Ἀσίνιος Φίλωνος υἱὸς Εὐφράνωρ	Μ(ᾶρκος) Ἀσίνιος Φίλωνος υἱὸς Εὐφράνωρ	Μ(ᾶρκος) Ἀσίνιος Φίλωνος υἱὸς Εὐφράνωρ	
62/63	Τι(βέριος) Κλαύδιος Τι. Κλαυδίου Κλεάρχου υἱὸς Καρνήδας	Τι(βέριος) Κλαύδιος Τι. Κλαυδίῳ Κλεάρχῳ ἀρχιερέος υἱὸς Καρνήδας	Τι(βέριος) Κλαύδιος Τι. Κλαυδίῳ Κλεάρχῳ ἀρχιερέος υἱὸς Καρνήδας	
entre 63/64 et 66/67		X		Μ(ᾶρκος), Ἀντώνιος Κερεαλις Πτολεμαίου τοῦ Πτολεμαίου υἱὸς Αἰγλάνωρ
		X		Μητροδώρος Μητροδώρου τοῦ Μητροδώρου
67/68		X		(Ἔτους) ϙη' Τι(βέριος) Κλαύδιος Ἀρχίππου υἱὸς Ἄρχιππος
68/69		(ἔτους) ϙθ', Μ(ᾶρκος) Ἀντώνιος Μ. Ἀντωνίου Φλάμμα υἱὸς Κασκέλλιος		ἔτους) ϙθ', Μ(ᾶρκος) Ἀντώνιος Μ. Ἀντωνίου Φλάμμα υἱὸς Κασκέλλιος
après 68/69		Σώτας Διονυσίῳ		

N.B. Les cases marquées X correspondent aux lacunes assurées d'une liste donnée.

Au milieu du Ier s. ap. J.-C., notre information devient très abondante: plusieurs listes nous donnent des indications qui se recoupent et que résume le tableau ci-joint, p. 473. Outre les prêtres dont l'année est donnée dans l'ère d'Actium, la datation des deux prêtres des années 59/60 et 60/1 est assurée par la dédicace des nomophylaques publiée par G. Oliverio, «Iscrizioni cirenaiche», *QAL*, 4 (1961), p. 16, n. 2.

Je constate aussi que les diverses listes ne sauraient être des catalogues complets de prêtres, à la façon des fastes des magistrats romains. En effet, les diverses listes ne comportent pas toutes les mêmes noms, sans qu'il y ait pour autant enchaînement de ces listes. Certains noms reparaissent dans les divers documents mais avec des lacunes plus ou moins fortes entre eux. Les excellentes photographies que G. Oliverio avait donné dans *DAI* II 1, fig. 19 et 20 des inscriptions reprises ensuite dans *SEG* IX sous les n. 183 et 184 respectivement, confirment que des vides correspondent sur la pierre aux lacunes d'une liste donnée.

Car c'est le fait le plus notable: même si la succession régulière des divers prêtres n'est pas observée, sauf peut-être dans *ASA* 1961-62 n. 3 et n. 4, il n'y a pas de désordre chronologique. Les prêtres sont bien indiqués dans l'ordre, mais cette suite n'est pas complète. Autrement dit, la présence d'un nom à une place donnée de la liste permet seulement de conclure à sa postériorité par rapport au nom qui le précède, ou à son antériorité par rapport qu nom qui le suit. Il faut en revanche se garder que considérer que le voisinage sur la pierre — surtout quand il y a une lacune — correspond à un voisinage dans le temps. Le tableau le montre de façon particulierement évidente pour les prêtres qui se succèdent de 59/60 à 68/9: nous avons, en début et en fin de période, des prêtres bien datés, mais les noms que nous connaissons pour les années intermédiaires sont en nombre inférieur à ce nombre d'années: il nous faudrait dix noms et nous n'en connaissons que huit. Comme, depuis le *diagramma* de Ptolémée Sôter[13], il est évident que le prêtre d'Apollon était élu pour un an, et que nous ne connaissons aucun cas d'itération, il faut bien admettre que les listes ne nous donnent qu'un choix de noms.

Les motifs de cette sélection et de cette multiplicité de listes nous échappent: les prêtres tenaient sûrement à laisser le plus de traces possible de leur année de sacerdoce, et l'éponymat les avantageait de ce point de vue. Mais je ne saurais dire si ces listes correspondent à des dons faits collectivement, ce qui les assimilerait alors à des catalogues de souscripteurs, comme *QAL* 4, n. 1. Il est vrai qu'il manque toute indication de somme. Comme sur chacun de ces listes il existe de fortes différences de

[13] *SEG* IX, 1, l. 23-25; cf. *supra* note 3.

gravure d'un nom à l'autre, que ni la forme des lettres ni leur hauteur ne sont exactement les mêmes, il faut considérer que les diverses listes étaient complétées irrégulièrement. Plusieurs listes étaient donc exposées dans la cité et dans le sanctuaire d'Apollon, et les prêtres y faisaient porter leurs noms avec plus ou moins de régularité, sans que nous puissions savoir pourquoi.

Deux de ces listes furent observées dès la première moitié du XIXème siècle, par le voyageur gênois Paolo della Cella, et par le voyageur — très certainement le père Pacifique de Monte Cassino — qui renseigna le consul de Sardaigne à Tripoli en 1827[13bis]. Ces deux listes furent publiées par Franz dans *CIG* n. 5144, sans que l'éditeur ait bien distingué les deux textes qu'il attribuait sans doute à un même monument. Lors des fouilles italiennes, G. Oliverio n'a plus retrouvé les cinq premières lignes de *CIG* 5144; dans *DAI* II 1, p. 99, n. 65, il s'est contenté de rappeler l'édition de Franz; *SEG* IX, 179 a eu le tort de reproduire ces lignes comme s'il s'agissait d'une nouvelle édition contrôlée sur la pierre. Et de plus *SEG* IX, 184 donne la suite du texte revu cette fois par G. Oliverio, *DAI* II 1, p. 99 n. 64, sans voir qu'il s'agissait de la même inscription que précédemment. Le texte copié par P. Della Cella avait été aussi retrouvé par G. Oliverio, *DAI* II 1, p. 98 n. 63, d'où *SEG* IX, 183.

G. Pugliese Carratelli a d'autre part publié trois autres textes préparés par G. Oliverio, *ASA* 1961-62, n. 3, 4 et 5. Le n. 4 avait déjà été vu en 1861 par les Anglais Smith et Porcher qui en avaient donné une transcription dans leur publication, sous le n. 24. En revanche les n. 3 et 5 étaient entièrement inédits. Or, je suis frappé du fait que le dernier nom de *ASA* 1961-62, n. 3 précède immédiatement dans les autres listes un nom que nous retrouvons en tête de *ASA* 1961-62 n. 5.

ASA 1961-62, n. 3

[Καρτι]-
(a) σθένευς
Τι. Κλαύδιος
Παγκλῆς
Κλαυδίω Κλεάρχω
M. Ἀντώνιος Φλάμμα
υἱὸς Γέμελλος
Τι. Κλαύδιος
Ἀρολλωνίω υἱὸς
Πρεῖσκος

[13bis] Sur ces voyageurs, cf. mes *Libykai Historiai*, Paris (Etudes d'Antiquités Africaines), 1987, introduction.

Τι. Κλαύδιος
'Αριστάρχω
υἱὸς
'Αρίσταν-
δρος
Τι. Κλαύδιος
Ἴστρος Φιλίσκου
Τι. Κλαύδιος
'Ασκλαπὸς. Φιλίσκου
Μ. 'Ασίνιος. Φίλω-
[ν]ος. υἱὸς. Εὐφράνωρ
- - -

ASA 1961-62, n. 5

[υ]ἱὸς [
Τι. Κλαύδιος. Τι.
Κλαυδίω. Κλεάρχω
ἀρχιερέος. υἱὸς
Καρνήδας
(ἔτους) ρς. Τι. Κλαύδιος Τι.
Κλαυδίου. Ἴστρου. υἱ-
ὸς Φίλισκος (*spica*)

Il apparait d'autre part, à l'examen de la photographie (fig. n. 1), que le haut de n. 5 manque; la pierre est brisée irrégulièrement, et des lettres se lisent encore en haut à gauche. Il y a plus: les dimensions de n. 3 et de N. 5 correspondent, qu'il s'agisse de la largeur, de l'épaisseur, ou même de la hauteur des lettres; la forme de celles-ci est identique dans les deux cas, et l'aspect général des deux pierres trahit une identité qui se mue en certitude lorsqu'on considère que le bas de n. 3 (fig. n. 2) s'adapte très précisément sur le haut de n. 5. En haut de cette dernière inscription G. Oliverio lisait

[υ]ἱὸς [- -
Τι. Κλαύδιος κτλ.

On voit effectivement sur la pierre le bas d'une haste verticale qui n'est pas le bas du iota de [υ]ἱὸς mais bien la haste droite du nu de - νος. Je lis donc, en joignant les deux pierres:

n. 3, l. 19 Μ. 'Ασίνιος Φίλω-
νος. υἱὸς. Εὐφφάνωρ
n. 5, l. 2 Τι. Κλαύδιος κτλ.



ASA 1961-62, n. 5. Ph. A. Laronde.

Tavola I

Tavola II



ASA 1961-62, n. 3. Ph. A. Laronde.



La liste recomposée. Cyrène, terrasse du Musée. Ph. A. Laronde.

Actuellement, n. 3 est conservé sur la terrasse du Musée, à proximité de l'ancien bâtiment affecté au service des Antiquités, et où la bibliothèque est installée depuis 1975; n. 5 est resté dans le sanctuaire d'Apollon, devant le temple d'Artémis; depuis, j'ai pu rapprocher les deux blocs et recomposer l'inscription sur la terrasse du Musée (fig. n. 3).

L'inscription *ASA* 1961-62 se termine par la mention datée, selon l'ère d'Actium, du prêtre Τιβέριος Κλαύδιος Φίλισκος n. 52. Cette datation correspond à 75/6 mais, dès 67/8, Τιβέριος Κλαύδιος Ἄρχιππος n. 3216 employait cette datation dans la liste *ASA* 1961-62 n. 4. Cet usage parait général dans les années de la fin du Ier siècle et du début du IIème siècle. Il permet d'observer une particularité de la liste *ASA* 1961-62 n. 9 dans laquelle le prêtre de l'année 111, 2, Πόπλιος Σήστιος Πολλίων n. 82 a inscrit son nom entre ceux des prêtres de 104/5 et 106/7, aux lignes 8-13. C'est la seule anomalie de cet ordre que j'aie pu relever, et la comparaison non seulement des autres listes de prêtres d'Apollon, mais aussi des prêtresses d'Héra[14] renforce dans la conviction du caractère exceptionnel de cette interpolation.

Telle qu'elle nous est parvenue, la série assez suivie des prêtres d'Apollon du milieu du Ier siècle permet de constater le phénomène de la diffusion de la cité romaine dans l'aristocratie cyrénéenne: les *tria nomina* font leur apparition avec le prêtre attribuable, selon toute vraisemblance, à l'année 55/6. En 78/9, Εὐφράνωρ Ἀντιπάτρω n. 54 est le dernier à ne pas posséder la cité romaine; tous les autres prêtres datés avec certitude à la fin du Ier siècle et au début du IIème siècle sont citoyens romains. Les premières années du règne de Néron semblent avoir été décisives à cet égard, et à cette transformation du statut juridique de la plupart des notables cyrénéens répond l'attachement particulier que ceux-ci manifestèrent en retour au dernier des Julio-Claudiens[15].

Il subsiste deux difficultés concernant les prêtres de cette période: l'une à propos de Φίλων Ἀγαθίνω n. 68, connu par un épitaphe datée de sa prêtrise, éditée par T.G. Oliverio, *ASA* 1961-62, n. 83; il est dommage que l'éditeur n'ait pas donné de photographie de la pierre qui est manifestement endommagée à sa partie supérieure; la lecture de l'année πε, soit 85 de l'ère cyrénéenne est sujette à caution étant donné que nos listes s'accordent pour placer un autre prêtre cette année là, soit 54/5, comme en fait foi le tableau de la p. 473. Comme je n'ai pu encore iden-

[14] Cf. mon étude sur les prêtresses d'Héra (à paraître).

[15] SMITH et PORCHER, *History of the recent discoveries at Cyrene*, Londres 1864 n. 12 (*IGR*, I, 1034); *CIG*, 5138, SMITH et PORCHER, *o.l.* n. 13 (*IGR* I, 1035); *SEG* IX, 75 et 99; sur ces quatre inscriptions, cf. mon article *Néron, Apollon et Cyrène, Mélanges Senghor*, Dakar, 1977, p. 202-213.

tifier l'inscription lors de mes séjours à Cyrène, je ne puis proposer une autre lecture de la date.

Le même tableau de la p. 473 permet aussi de noter une divergence entre *SEG* IX, 183 et *ASA* 1961-62 n. 3 à propos du patronyme de Τι. Κλαύδιος Παγκλῆς n. 37, fils de Σαραπίων dans un cas, et de Κλαύδιος Κλέαρχος dans l'autre. La contradiction doit se résoudre si l'on admet que Τιβέριος Κλαύδιος Παγκλῆς pa pu être adopté par Κλαύδιος Κλέαρχος selon un processus très courant dans l'aristocratie cyrénéenne du temps[16]; or l'adoptant, Τιβέριος Κλαύδιος Κλέαρχος est un très grand personnage, ἀρχιερεὺς, dont la nombreuse famille est bien connue.

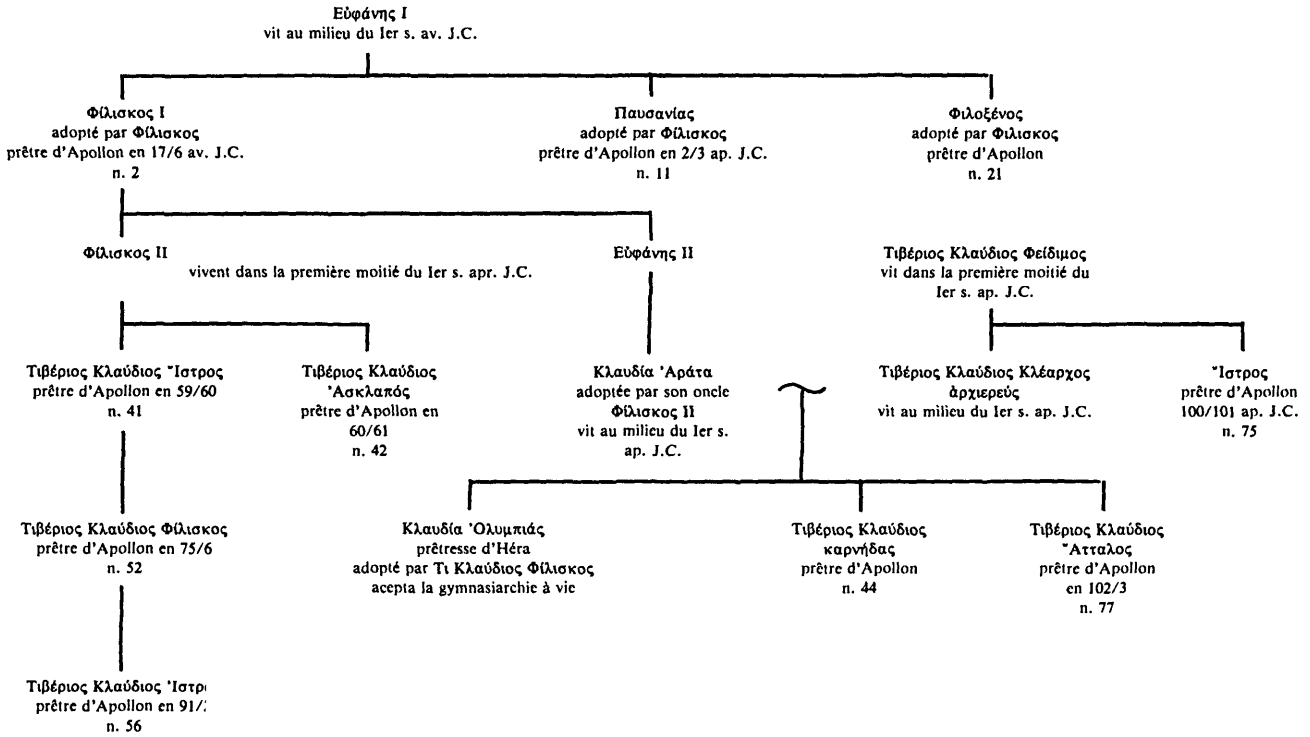
Enfin les quatre *stemmata* que je puis établir confirment l'étroitesse du milieu dirigeant tout au long de cette période. Ce sont les mêmes familles, très peu nombreuses, qui accaparent les principales charges de la cité et la plus prestigieuse d'entre elles, la prêtrise d'Apollon, retrouvant ainsi un comportement bien connu à Cyrène depuis le début de l'époque républicaine[17].

Ce brillant essor devait être cassé par la révolte juve de 115-117. Nos listes s'interrompent et quand la remise en ordre s'effectue, elle a lie dans des conditions sensiblement différentes[18].

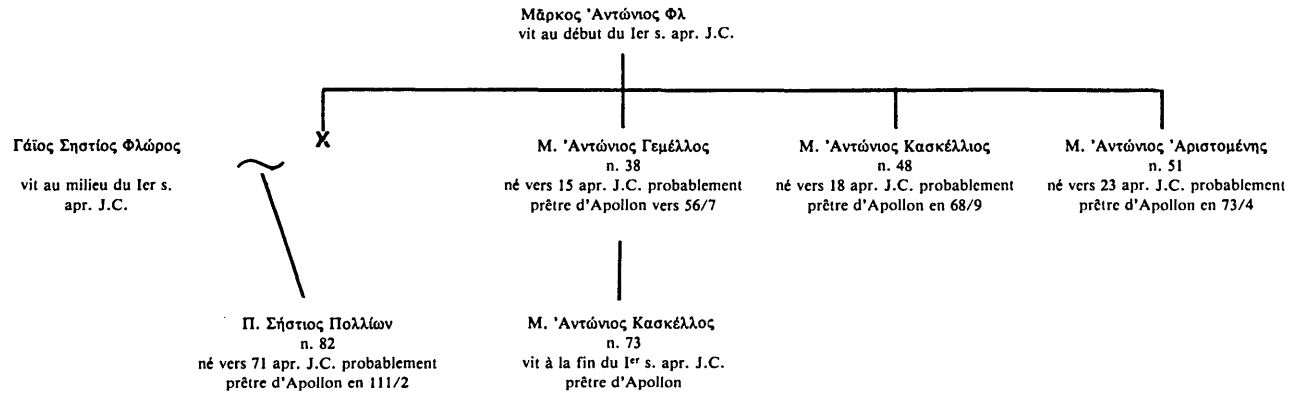
[16] Cf. la famille de Φίλισκος Εὐφάνευς n. 2; cf. *stemma n. 1.*

[17] Cf. mes *Libykai Historiai* Paris, (Etudes d'Antiquités Africaines), 1987, p. 252 sq. et 489.

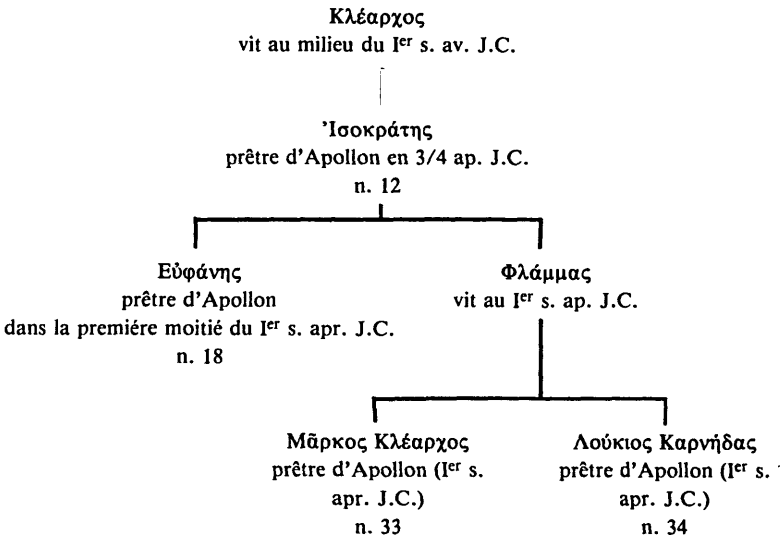
[18] Cf. ma *Cyrénaïque romaine, des origines à la fin des Sévères (96 av. J.-C. - 235 ap. J.-C.), ANRW*, II, 10, 1 (à paraître).


Εὐφάνης I
vit au milieu du Ier s. av. J.C.
Φίλισκος I
adopté par Φίλισκος
prêtre d'Apollon en 17/6 av. J.C.
n. 2
Παυσανίας
adopté par Φίλισκος
prêtre d'Apollon en 2/3 ap. J.C.
n. 11
Φιλοξένος
adopté par Φιλισκος
prêtre d'Apollon
n. 21
Φίλισκος II
vivent dans la première moitié du Ier s. apr. J.C.
Εὐφάνης II
Τιβέριος Κλαύδιος Φείδιμος
vit dans la première moitié du
Ier s. ap. J.C.
Τιβέριος Κλαύδιος Ἴστρος
prêtre d'Apollon en 59/60
n. 41
Τιβέριος Κλαύδιος
Ἀσκλαπός
prêtre d'Apollon en
60/61
n. 42
Κλαυδία Ἀράτα
adoptée par son oncle
Φίλισκος II
vit au milieu du Ier s.
ap. J.C.
Τιβέριος Κλαύδιος Κλέαρχος
ἀρχιερεύς
vit au milieu du Ier s. ap. J.C.
Ἴστρος
prêtre d'Apollon
100/101 ap. J.C.
n. 75
Τιβέριος Κλαύδιος Φίλισκος
prêtre d'Apollon en 75/6
n. 52
Κλαυδία Ὀλυμπιάς
prêtresse d'Héra
adopté par Τι Κλαύδιος Φίλισκος
acepta la gymnasiarchie à vie
Τιβέριος Κλαύδιος
καρνήδας
prêtre d'Apollon
n. 44
Τιβέριος Κλαύδιος
Ἄτταλος
prêtre d'Apollon
en 102/3
n. 77
Τιβέριος Κλαύδιος Ἰστρ
prêtre d'Apollon en 91/
n. 56

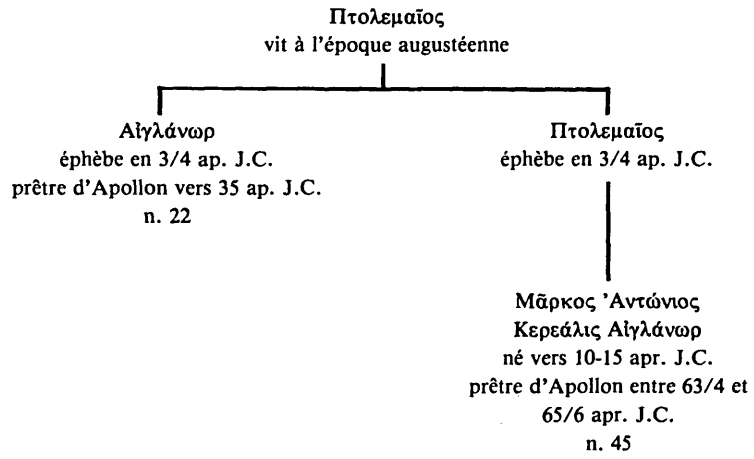
Stemma n. 1


Μᾶρκος Ἀντώνιος Φλ
vit au début du Ier s. apr. J.C.
Γάϊος Σηστίος Φλώρος
vit au milieu du Ier s. apr. J.C.
X
Μ. Ἀντώνιος Γεμέλλος
n. 38
né vers 15 apr. J.C. probablement
prêtre d'Apollon vers 56/7
Μ. Ἀντώνιος Κασκέλλιος
n. 48
né vers 18 apr. J.C. probablement
prêtre d'Apollon en 68/9
Μ. Ἀντώνιος Ἀριστομένης
n. 51
né vers 23 apr. J.C. probablement
prêtre d'Apollon en 73/4
Π. Σήστιος Πολλίων
n. 82
né vers 71 apr. J.C. probablement
prêtre d'Apollon en 111/2
Μ. Ἀντώνιος Κασκέλλος
n. 73
vit à la fin du Ier s. apr. J.C.
prêtre d'Apollon

Stemma n. 3



Stemma n. 2



Stemma n. 4

Prosopographie des prêtres d'Apollon du début de l'ère d'Actium à la révolte juive (115-117 ap. J.-C.)

1. 19/8 Διονύσιος Σώτα *SEG* IX, 169, 1 (daté à tort de la 13ème année d'Hadrien).
2. 17/6 Φίλισκος Φιλίσκου φύσει δὲ Εὐφάνευς *SEG* IX, 179, 4; 133, 2; 349,3 (cf. *stemma* n. 1).
3. 16/5 Νεικόστρατος *SEG* IX, 348, 8 (daté à tort de 15/4 av. J.-C.).
4. 15/4 Παντα [- -] *SEG* IX, 4, 5.

Incerti du début du dernier quart du I^er^ s. av. J.-C.:

5. Βαρκαῖος Εὐφάνευς *SEG* IX, 179, 3.
6. Εὐβάτας *SEG* IX, 131, 2.
7. Κλήσιππος *QAL* 4, 5, 1.

Incerti de la fin du I^er^ s. av. J.-C.:

8. Ἀριστοτέλης Σώσιος *GDI* 4861, 1.
9. Εὐκλῆς Αἰγλάνορος S. Stucchi, Decennio, p. 170, n. 23,2.
11. 2/3 ap. J.-C. Παυσανίας Φιλίσκω φύσει δὲ Εὐφάνευς *SEG* IX, 63, 1; *ASA* 1961-62, p. 221 n. 1.
12. 3/4 ap. J.-C. Ἰσοκράτης Κλεάρχω *QAL* 4, 7a, 2 (cf. *stemma* n. 2).
13. Ἀρίσταρχος Θευχρήστω *CIG*, 5135; *QAL* 5, p. 58, l. 2.
14. 19/20 ap. J.-C. ? Θεύχρηστος Διονυσίω *QAL* 5, p. 58, l. 3; *SEG* IX, 346; *ASA* 1961-62, p. 240, n. 28, avec les compléments de J. Reynolds, *SLSR*, 6, 1974-75, p. 19.
15. Φάος Κλεάρχω τῶ Φιλοπάτριδος *OGI*, 767; *QAL* 5, p. 58, l. 4-5.
16. Ἴστρος Ἀγαθίνω *QAL* 5, p. 58, l. 6; père du prêtre d'Apollon Ἴστρος n. 27.
17. Ἀσκληπιάδης Ἐπικράτευς *QAL* 5, l. 53, l. 7.
18. Εὐφάνης Ἰσοκράτευς *QAL* 5, p. 58, l. 8.
19. Πανταλέων Πανταλέοντος *QAL* 5, p. 58, l. 9.
20. Ἰσοκράτης Ἀγχιστράτω *QAL* 5, p. 58, l. 10; père du prêtre Ἄσκλαπος.
21. Φιλόξενος Φιλίσπω φύσι δὲ Εὐφάνευς *QAL* 5, p. 58, l. 11-12; inédit annoncé par M. Luni *QAL 8, 1976, p. 245 n. 13; SEG* XVIII, 739, 2 (éphore).
22. vers 35 ap. J.-C. Αἰγλανωρ Πτολεμαίω *QAL* 5, p. 58, l. 13.
23. Φάος Καρνήδα *QAL* 5, p. 58, l. 14,
24. 38/9 Φίλων Εὐφράνορος *ASA* 1961-62, p. 354 n. 276, l. 3-4.
25. Φίλιππος Ἀριστάνδρω *QAL* 5, p. 58, l. 15; frère du prêtre Σεραπίων.
26. Κλέαρχος Εὐφάνευς *QAL* 5, p. 58, l. 16.
27. Ἴστρος Ἴστρω τῶ Ἀγαθίνω *QAL* 5, p. 58, l. 17; *SEG* XX, 741, 1.6 (triacatiarque en 3/4 ap. J.-C.).
28. Πραξιάδας Πραξιάδα τῶ Φιλίννα *QAL* 5, p. 58, l. 18.
29. Εὐκλείδας Εὐκλείδα τῶ Εὐκλείδα *QAL* 5, p. 58, l. 20.
30. Σεραπίων Ἀριστάνδρω *QAL* 5, p. 58, l. 21; *SEG* XX, 741, l. 20/1 (éphèbe en 3/4 ap. J.-C.).
31. Ζηνίων Σώσου *QAL* 5, p. 58, l. 22.
32. Κλέαρχος Καρνήδα *QAL* 5, p. 58, l. 23.
33. Μᾶρκος Κλέαρχος Φλάμμα Ἰσοκράτευς *QAL* 5, p. 56, l. 24; frère du suivant.
34. Λούκιος Καρνήδας Φλάμμα Ἰσοκράτευς *QAL* 5, p. 58, l. 26; frère du précédent (cf. *stemma* n. 2).

35. Ἄσκλαπος Ἰσοκράτους τοῦ Αγχιστράτω *CIG*, 5144, l. 14; *SEG* IX, 184, l.
36. Ἀγχίστρατος Καρτισθένευς *SEG* IX, 183, 1; *ASA* 1961-62, p. 233, n. 14, 6-7.
37. Τιβέριος Κλαύδιος Παγκλῆς *ASA* 1961-62, p. 223, n. 3, 2-5; *SEG* IX, 183, 3-4; *ASA* 1961-62, p. 221, n. 2a, l. 3.
38. début du principat de Néron Μᾶρκος Αντώνιος Γέμελλος *CIG*, 5138; *GIBM*, 1056; *ASA* 1961-62, p. 233, n. 3, 5-6 (cf. *stemma* n. 3).
39. Τιβέριος Κλαύδιος Πρεῖσκος *SEG* IX, 75, 5-6; *ASA* 1961-62, p. 223, n. 3, l. 7.
40. Τιβέριος Κλαύδιος Ἀρίστανδρος *SEG* IX, 184, 3; *ASA* 1961-62, p. 223, n. 3, l. 10.
41. 59/60 Τιβέριος Κλαύδιος Ἴστρος Φιλίσκου *SEG* IX, 183, 5; *QAL* 4, 2, 2; *ASA* 1961-62, p. 223, n. 3, 15-16; (cf. *stemma* n. 1).
42. 60/61 Τιβέριος Κλαύδιος Ἄσκλαπος Φιλίσκου *SEG*, IX, 183, 7-8; *QAL* 4, 2, 3.
43. Μᾶρκος Ἀσίνιος Φίλωνος υἱὸς Εὐφράνωρ *SEG* IX, 9-10; 184, 4-5; *ASA* 1961-62, p. 223, n. 3, 19-20.
44. Τιβέριος Κλαύδιος Τιβερίω Κλαυδίω ἀρχιερέος υἱὸς Καρνήδας *SEG* IX 1961-62, p. 224, n. 4a, 1-3 (cf., *stemma* n. 1).
45. Μᾶρκος Ἄντωνιος Κεριάλις Πτολεμαίου τοῦ Πτολεμαίου υἱὸς Αἰγλάνωρ *ASA* 1961-62, p. 224, n. 4a, 1-3 (cf. *stemma* n. 4).
46. Μητρόδωρος Μητροδώρου τοῦ Μητροδώρου *ASA* 1961-62, p. 224, n. 4a, 4-5.
47. 67/8 Τιβέριος Κλαύδιος Ἄρχιππος *ASA* 1961-62, p. 224, n. 4a, 6-7.
48. 68/9 Μᾶρκος Ἀντώνιου Μᾶρκου Ἀντωνίος Φλάμμα υἱὸς Κασκέλλιος *SEG* IX 184, 9-10; *ASA* 1961-62, p. 224, n. 4a, 8-9 (cf. *stemma* n. 3).
49. début du principat de Vespasien Σώτας Διονυσίου *CIG* 5145 c; *SEG* IX, 184, 11.
50. Τιβέριος Κλαύδιος Κλέαρχος *SEG* IX, 183, 11-12; 184, 6-8; *ASA* 1961-62, p. 224, n. 4b, 3-5 (cf. *stemma* n. 1).
51. 73/4 Μᾶρκος Ἀντώνιος Μᾶρκου Ἀντωνίου Φλάμμα υἱὸς Ἀριστομένης *GDI* 4846, 17-18 (cf. *stemma n. 3*).
52. 75/6 Τιβέριος Κλαύδιος Τιβερίου Κλαυδίος Ἴστρου υἱὸς Φίλισκος *ASA* 1961-62, p. 226, n. 5, 6-8 (cf. *stemma* n. 1).
53. 77/8 Τειμαγένης Θευδώρου *ASA* 1961-62, p. 230, n. 9b, 1.
54. 79/80 Εὐφράνωρ Ἀντιπάτρω *ASA* 1961-62, p. 230, n. 9.b, 2.
55. 89/90 Φάβιος Φιλίσκου υἱὸς Φίλιππος *ASA* 1961-62, p. 226, n. 6.
56. 91/2 Τιβέριος Κλαύδιος Ἴστρος *SEG* IX, 740; *ASA* 1961-62, p. 226, n. 7 (cf. *stemma* n. 1).

Incerti du troisième quart du Ier s.:

57. Ἄλεξις Καρνήδα *SEG* IX, 185 2-3; père du suivant.
58. Καρνήδας Ἀλέξιος *SEG* IX, 185 4-5; 158.
59. Φίλων Φιλοκώμω *SEG* IX, 185 6-7.
60. Βαρκαῖος Φίλωνος *SEG* IX, 185 8-9.

Incerti du Ier s.:

61. Ἀγχιστ[ρατ-] *ASA* 1961-62, p. 233, n. 14, 10.
62. Ἄσκλαπος *ASA* 1961-62, p. 233, n. 14, 8.
63. Θεο[-] Ἀγαθ[-] *ASA* 1961-62, p. 240, n. 27.
64. Τιβέριος Κλαύδιος Πτολεμαῖος *SEG* IX, 150.

65. Λούκιος *ASA* 1961-62, p. 230, n. 9b, 7; p. 225, n. 4b, 8.
66. Ξοῦθος *SEG* IX, 135, 2.
67. [- -]ος Πτολεμαῖου υἱὸς Πτολεμαῖος *ASA* 1961-62, p. 231, n. 12a, 5-7.
68. Φιλων 'Αγαθίνω *ASA* 1961-62, p. 264, n. 83, 2-4.
69. Φλάμμας *ASA* 1961-62, p. 240, n. 30; le même que le père des n. 38, 48 et 51?
70. [- -]ευς Πα[- -] *ASA* 1961-62, p. 233, n. 14, 9.
71. [- -] Πτυλμαίου υἱὸ[ς - -]ας *ASA* 1961-62, p. 231, n. 12a, 3-4.

Incerti de la fin du Ier s.:

72. Τιβέριος Κλαύδιος 'Επικράτευς υἱὸς 'Ασκλαπιάδας *SEG* IX, 180.
73. Μᾶρκος 'Αντώνιος Κασκέλλιος *ASA* 1961-62, p. 285, n. 112 (cf. *stemma* n. 3).
74. Τίτος Φλάβιος Σαβεῖνος υὸὶς Παυσανίου Παυσανίας *ASA* 1961-62, p. 231, n. 12a, 1-2.
75. 100/101 Τιβερίος Κλαυδίου Φειδίμου υἱὸς "Ιστρος *ASA* 1961-62, p. 221 n. 2b, 2-4. (cf. *stemma* n. 1).
76. 101/2 Κοίντος Φάβιος Καρνεάδης *ASA* 1961-62, p. 265, n. 87, 6-8 (cf. J.L. Robert, *Bull. Epig.*, 64, 564).
77. 102/3 Τιβέριος Κλαύδιος "Ατταλος Τιβερίου Κλαυδίου Κλεάρχου υἱὸς *ASA* 1961-62, p. 227, n. 9a, 1-2 (cf. *stemma* n. 1).
78. 103/4 Τίτοξ Φλάβιος Εὐκλείδας *ASA* 1961-62, p. 227, n. 9a, 3-5.
79. 104/5 Τιβέριος Κλάυδιος Φιλόξενος 'Αντωνιανός *ASA* 1961-62, p. 225 n. 4b, 6-7; p. 227, n. 9a, 6-8.
80. 106/7 Γάιος Ποστόμιος 'Οπτάτος *ASA* 1961-62, p. 227, n. 9a, 14-16; *SEG* IX, 101, 6.
81. 108/9 Τιβέριος Κλαύδιος Καρτισθένης Εὐφράνωρ *ASA* 1961-62, p. 231, n. 10.
82. 111/2 Πόπλιος Σήστιος Πολλίων *ASA* 1961-62, p. 227, n. 9a, 8-13 (cf. *stemma* n. 3).

Incerti du début du IIème s.:

83. [- -] Κλαύδιος [- -] *ASA* 1961-62, p. 225 n. 4b, 9-12; peut-être le même que n. 52.
84. Τιβέριος Κλαύδιος 'Αριστομένης Μᾶγνος ὁ καὶ Περικλῆς *ASA* 1961-62, p. 239, n. 25b, 1-3; n. 26 1-3.
85. 'Ρουτίλιος *ASA* 1961-62, p. 227, n. 9a, 18'ce prêtre vient après celui de l'année 111/2 sur la liste citée en référence, qui est interpolée; si bien que l'année de ce sacerdoce peut être éloignée de 111/2.

Zeineb Benzina Ben Abdallah

Une hypothèse sur la datation du proconsulat africain d'*Appius Claudius Iulianus*

Pour dater le proconsulat d'Appius Claudius Iulianus[1] on ne dispose, jusqu'ici, que du témoignage, parfaitement assuré, d'une inscription des environs de *Calama* (Guelma en Algérie - Afrique proconsulaire), relative à une question de limites de territoire[2] :

«... *ex sacro praecepto d(omini) Antonini Pii Felicis Aug(usti) et consensu⟨m⟩ u[t]rarumque partium, decernente Claudio Iuliano procos., c(larissimo) v(iro)*».

Malgré la remarque de S. Gsell, dans le commentaire des *I.L.Alg.*, qui incite à opter pour l'époque de Caracalla : «l'empereur, écrit-il, est soit Caracalla, soit Elagabal, plutôt Caracalla, car si c'etait Elagabal, *Antonini* serait martelé», l'on se range, d'ordinaire, à l'avis de M. Bengt. E. Thomasson qui ne choisit pas entre les deux règnes, 211-217 ou bien 218-222 :

«*Sub Antonino Caracalla vel Elagabalo*», note-t-il.[3]

Une dédicace[4] de *Meninx* (dans l'île de Jerba, en Tunisie-Afrique proconsulaire), conservée au Musée national du Bardo[5], me conduit à réexaminer la question.

[1] Sur ce personnage, cf. *P.I.R.*, II², 901 (E. Groag) et B. E. THOMASSON, *Die Statthalter der römischen Provinzen Nordafrikas von Augustus bis Diocletianus*, II, Lund, 1960, p. 113.

[2] *I.L.Alg.*, I, 467 = *C.I.L.*, VIII, 4845.

[3] B. THOMAE, *Praesides provinciarum Africae Proconsularis Numidiae Mauretaniarum qui fuerint ab Augusti aetate usque ad Diocletianum*, dans *Opuscula Romana*, VII, 1969, p. 175.

[4] *I.L.Tun.*, 66.

[5] Cf. Z. BENZINA BEN ABDALLAH, *Catalogue des inscriptions latines païennes du Musée du Bardo*, Rome, 1986, n° 20.

PRO SALVTE ꝺ ET VIC*toria*
IMP ꝺ CAES ꝺ M ꝺ AVRELI *severi*
ANTONINI ꝺ PII ꝺ FEL ꝺ AVG FOR*tissimi*
FELICISSIMI ꝺ ET ꝺ IVLIAE ꝺ DOM*nae*
AVG ꝺ MAT ꝺ AVG ꝺ ET ꝺ CASTRO*rum*
ET ꝺ SENATVS ꝺ ET ꝺ PATRIAE ꝺ TO*tius*
QVE *do*MVS ꝺ DIVINAE
L ꝺ M ..... *fel*IX ꝺ QVAD*ratus*(?
ꝺ ..... *ii*VIR .....
STA*tuas* *d*VAS .....
ET ..... AE QV .....
TRO POPVLO P ..... *sua*
PECVNIA ꝺ REIP*ublicae* .....
ꝺ DONO *dedit*
ꝺ AP .....

«Pro salute et uic[toria] / Imp(eratoris) Caes(aris) M(arci) Aureli(i) [Seueri] / Antonini, Pii, Fel(icis) Aug(usti), for[tissimi], / felicissimi, et Iuliae Dom[nae], / Aug(ustae), mat(ris) Aug(usti) et castro[rum] / et sena[t]us et patriae to[tius] / que [domu]s divinae ; / L(ucius) M[... ? ... Fel]ix Quad[ratus ?] / [...?... (duum)]uir (...) / sta[tuas d]uas [...] / et [...] ae qu[...] / tro populo P[... sua] / pecunia reip[ublicae...] / dono (...) / AP [...?...] /».

Traduction : «Pour le salut et la victoire : De l'empereur César Marc Aurèle Sévère Antonin Pieux, Heureux, Auguste, très courageux, très heureux, de Julia Domna Auguste, mère de l'Auguste, du Sénat, des camps et de la patrie, et de la maison divine dans son ensemble; Lucius M...?... Félix Quadratus ...?..., duumvir ..., a offert à ses frais deux statues et ...?...»

Date : 212-217.

Il est évident que la dédicace de deux statues, l'une en l'honneur de l'empereur Caracalla, l'autre en l'honneur de sa mère, Julia Domna, a dû constituer un événement dans la vie publique de la cité de *Meninx*. Comme les travaux engagés ne le furent pas *pecunia publica* — puisque c'est le duumvir qui offrit les statues à ses frais — on ne peut s'attendre ni à l'intervention officielle de la collectivité publique locale, ni à une

présence, autre qu'honorifique, du proconsul de la province [6].

On comprend, dès lors, que les deux lettres *AP*, les dernières actuellement conservées à la fin de l'inscription, n'aient pas reçu d'explication.

Or, la mention des *Meningitani* [7] et, a fortiori, celle d'un autre ethnique, étant exclue et compte tenu de l'état de la pierre [8], il reste possible d'envisager une lecture [9] que de nombreux exemples africains similaires rendent vraisemblable. Le fragment AP peut fort bien, en effet, être le résidu d'une formule complète qui constituait la fin de l'inscription et fournissait un renseignement important. Ce ne pouvait être, dans ces conditions, que le nom d'un grand personnage. Nous aurions donc le prénom *Ap[pius]* et une formule telle que : *Ap[pio Claudio / Iuliano / procos.]*

Dans ce cas, le proconsul aurait été — (a) / soit indirectement associé à la fête et aux honneurs et son nom serait alors mentionné, en quelque sorte, pour dater l'acte ; (b) / soit directement associé et c'eût été lui-même qui avait procédé à la dédicace [10]. L'inscription, dans son état complet, devait donc comporter l'une des deux formules conclusives suivantes :

(a) - *[anno/] Ap[pii Claudi/Iuliani] / [procos]*

(b) - *[ded(icante)] / Ap[pio Claudio / Iuliano] / [procos.c.u.].*

Dans les deux cas, la datation reste la même et c'est ce qui nous importe ici. Il serait légitime d'en conclure que le proconsulat d'Appius Claudius Iulianus était bien de l'époque de Caracalla[11], comme Gsell inclinait à le penser.

[6] Voir, en ce qui concerne les interventions ainsi que l'attitude des cités africaines, les importantes remarques de M.F. Jacques à propos de J. KOLENDO, *L'activité des proconsuls d'Afrique d'après les inscriptions*, dans *Epigrafia e ordine senatoriale* (= *Tituli*, 4, Roma, 1982), p. 351-367, spécialement p. 366-367.

[7] Le nom des habitants de la ville de *Meninx*: *Meningitani* apparaît à la fin du texte de l'inscription *I.L.Tun.* 65 = *C.I.L.*, VIII, 22785.

[8] La pierre retrouvée en morceaux, se présentait à l'origine, comme une plaque de marbre blanc parfaitement équarri. La disposition du champ épigraphique et, surtout, l'examen de la coupe du marbre, dans la partie inférieure, laissent plutôt penser que la plaque a été, à ce niveau-là, brisée et que le texte inscrit comportait d'autres lignes *in fine*.

[9] Cette recherche a été conduite sur la base d'une double remarque, graphique et épigraphique. Tout d'abord, les deux lettres de l'actuelle dernière ligne (*AP*) ont une hauteur (0,06) qui fait sensiblement le double de celle des autres lettres (0,035) du texte (14 lignes). Ensuite, et surtout, une partie finale de texte, gravée de cette manière, qui la met en exergue, et venant à la suite d'une structure «achevée» (occasion de la dédicace: *pro salute et victoria Imp.*; identité du dédicant: *L.M.. Felix...*; objet de la dédicace: *statuas duas*) ne peut absolument pas ajouter un renseignement banal ni superflu. De plus, dans le langage épigraphique, *AP.*, en position finale, ne trouve guère sa justification à l'initiale d'un mot courant.

[10] Cf. l'article de M.J. KOLENDO cité, ci-dessus, à la note 6.

[11] Son proconsulat est à placer la période 211-216: en effet, avant 211, le proconsul d'Afrique est *C. Iulius Asper*. Pour 216/217 le nom du proconsul est partiellement connu: *[....]mus*, cf. B.E. THOMASSON, *Die Statthalter...*, II, p. 113.



Île de Jerba (*Meninx*): *IL Tun.* 66 = *Catalogue des Inscriptions latines du Bardo* n° 20.

Livia Bivona

La *gens Cassia* tra Africa e Sicilia

Le riflessioni che propongo traggono lo spunto da un'iscrizione di Mazara, a pochi chilometri da Lilibeo, riscoperta recentemente, e che ho in corso di pubblicazione. L'iscrizione non è inedita, perché — rinvenuta alla fine del secolo scorso a Mazara — venne pubblicata nel 1923 da Filippo Napoli, appassionato cultore delle antichità della sua città[1]. Essa rimase tuttavia del tutto ignorata, tanto è vero che le opere prosopografiche non utilizzano i dati che l'epigrafe ci offre[2].

Si tratta di un'iscrizione posta per il *c.v. L. Cassius Manilianus, quaestor provinciae Siciliae, curator rei publicae Lilybitanorum*, dall'*ordo splendidissimus coloniae Lilybitanorum*, il quale pose la dedica «*in patria eius*». Non prenderò in esame tutti gli elementi che emergono dal testo, per i quali rimando all'altro mio lavoro, ma desidero qui sottolineare che l'iscrizione non solo ci fa conoscere un nuovo *quaestor provinciae Siciliae* e *curator r.p.* di Lilibeo, ma aggiunge un nuovo elemento alla non ricca prosopografia della Sicilia. Non vi è alcun dubbio, infatti, sulla origine lilibetana di *L. Cassius Manilianus*, poiché, come dice chiaramente il testo dell'epigrafe — la dedica venne posta «*in patria eius*».

Il personaggio onorato non era del tutto ignoto, ma se ne conoscevano soltanto il *nomen* e il *cognomen*, mentre nulla si sapeva della sua carriera[3]. L'unica testimonianza che lo riguarda è un'iscrizione dell'*Africa proconsularis* nella quale egli figura come dedicante in un'epigrafe per *Cassia Manilia femina primaria, avia*[4]. Anch'egli era pertanto, a buon diritto, ritenuto originario della *Proconsularis*[5]. L'iscrizione africana non offre molti elementi utili per una datazione. Il

Ricerca svolta con il contributo finanziario del Ministero P.I.

[1] F. NAPOLI, *Spigolature storiche di Mazara antica*, Marsala, 1923, pp. 155-158.

[2] Assente nella *R.E.*, s.v. *Cassius; PIR* II², p, 120, nr. 506 (GROAG.).

[3] Si vedano le voci citate alla nota precedente.

[4] *CIL* VIII 23801.

[5] M. CORBIER, *Les familles clarissimes d'Afrique Proconsulaire (I^e - II^e siècle)*, in *Epigrafia e ordine senatorio, Roma, 1981*, II (= «Tituli», 5,1982), p. 717.

personaggio o non è stato datato[6], o è stato attribuito genericamente al III secolo[7], piú o meno avanzato[8], per la mancanza del prenome, della filiazione e della tribú nella sua onomastica. L'iscrizione siciliana ci dà un *terminus post quem* perché *Lilybaeum* vi appare insignita del titolo di *colonia*, riconoscimento che ebbe da Pertinace o, come è piú probabile, da Settimio Severo[9], e tutto l'insieme induce a ritenere che l'iscrizione sia di pieno III secolo; è possibile che la dedica della *Proconsularis* preceda nel tempo quella di Mazara, ma non possiamo dirlo con sicurezza.

Non sembra dubbio che i *Cassii Manilii* siano originari della *Proconsularis*[10], dove la *gens* è ben rappresentata a Furnos, centro dal quale proviene la dedica a *Cassia Manilia*, e in altre località della provincia[11]. Non è improbabile — come è stato sostenuto[12] — che i *Cassii Manilii* di Furnos siano legati da parentela con il *c.v. Q. Cassius Agrianus Aelianus*, che fu *curator r.p.* di Mactar e di Zama.

Mentre la presenza della *gens Cassia* è ampiamente diffusa nella provincia africana, in Sicilia le testimonianze che la riguardano sono assai rare: ci sono pervenute soltanto due iscrizioni funerarie, una di Catania[13] e un'altra, forse, di Palermo[14], ambedue relative a persone di modesta condizione sociale. La forma aggettivale «*Cassiana*» è presente, però, in una particolare classe di documenti: le *tegulae sulfuris*[15]. Si tratta di tegole che venivano poste sul fondo dei cassoni destinati a contenere lo zolfo, successivamente ridotto in pani per la vendita. Le tegole

[6] GROAG, in *PIR* II², voce citata.

[7] G. BARBIERI, *L'albo senatorio da Settimio Severo a Carino (193-285)*, Roma, 1952, p. 388, nr. 2224.

[8] C. LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, Paris, 1979, I, p. 268; II, p. 109 s.

[9] R. MARINO, *Su alcune iscrizioni latine del palazzo municipale di Marsala*, «Kokalos», XXIV, 1978, p. 94 ss.

[10] Vedi nota 5.

[11] *CIL* VIII, indici.

[12] F. JACQUES, *Les curateurs des cités dans l'Occident romain, de Trajan à Gallien*, Paris, 1983, p. 182.

[13] *CIL* X 7056.

[14] A. FERRUA, *Analecta sicula*, «Epigraphica» III, 1941, p. 267, nr. 37 = L. BIVONA, *Iscrizioni latine lapidarie del Museo di Palermo*, Sikelikà V, Palermo 1070, p. 96, nr. 88, tav.LI.

[15] *CIL* X 8044, 1-5a-b. Si veda, tuttavia, da ultimo E. DE MIRO, *Città e contado nella Sicilia centro-meridionale nel III e IV sec. d.C.*, «Kokalos» XXVIII-XXIX, 1982-1983, pp. 319-329, tavv. XXXV-XLIV, dove è raccolto e discusso tutto il materiale edito e materiali inediti conservati nel Museo di Agrigento.

recano impressa, in negativo, tutta una serie di dati, variamente associati, relativi alla proprietà delle miniere e a coloro che, a titolo diverso, erano interessati al loro sfruttamento e al commercio del prodotto finito. I numerosi esemplari rinvenuti nell'Agrigentino testimoniano una proficua attività connessa alla produzione e al commercio dello zolfo, attività che sembra avere incremento dopo la metà del II sec. d.C., per continuare nel III e, almeno, nei primi decenni del IV[16].

Sulle *tegulae sulfuris* l'*officina Cassiana* appare associata alla famiglia degli *Annii*, i quali risultano proprietari delle miniere[17]. Ma essa è presente anche su *tegulae* da cui risulta chiaramente la proprietà imperiale delle miniere[18]. Purtroppo la mancanza di precisi dati di scavo non consente una più adeguata utilizzazione di queste testimonianze, per la cui datazione ci si affida ai dati interni forniti dalle *tegulae* stesse: 1) la forma della lastra, 2) l'elemento paleografico, 3) la formula di contenuto. Pur non entrando nel merito dei problemi assai complessi e, a mio avviso, ancora non del tutto chiariti, è evidente il perdurare nel tempo dell'*officina Cassiana*. Può, questo, essere un indizio degli interessi della *gens Cassia*, per tramite di suoi liberti, in questo settore dell'economia siciliana[19]? Non sono in grado, al momento, di dire di più, perché una risposta a tale quesito può venire soltanto da un riesame di tutti i dati in nostro possesso. Ma certamente l'aver acquisito notizie più precise su *L. Cassius Manilianus* e sulla presenza della *gens Cassia* a Lilibeo, può fornirci una pista d'indagine più concreta.

Ancora un'ulteriore testimonianza, che lega i *Cassii* della *Proconsularis* alla Sicilia occidentale, è rappresentata da un'iscrizione incisa su una base, che doveva sostenere una statua della divinità alla quale è posta la dedica. La divinità, onorata a Cartagine da un *L. Cassius Apolaustus*, è la Venere Ericina Augusta[20].

In conclusione, mi pare che possa ragionevolmente pensarsi che membri della *gens Cassia* — la quale nella *Proconsularis* aveva già una sua posizione ben consolidata — si siano trasferiti nella Sicilia occidentale per motivi che non siamo in grado di definire in termini precisi, ma

[16] De Miro, ivi, p. 320.

[17] De Miro, ivi, p. 320 s.

[18] De Miro, ivi, p. 321 s.

[19] Sui rapporti tra Africa e Sicilia, si veda, da ultimo, G. Salmeri, *Sicilia ed Africa in età romana repubblicana ed imperiale*, in *L'Africa romana, III, Sassari 1985*, Sassari, 1986, p. 402 ss.

[20] *CIL* VIII 24528.

che certamente dovettero essere di natura sia economica[21] sia politica nel senso piú ampio.

Sull'esistenza di stretti rapporti tra Africa e Sicilia, anche in età romana imperiale, è appena il caso di insistere. Vorrei, però, sottolineare che tutta una serie di studi e di indagini recenti va mettendo in luce una realtà che, soprattutto per la Sicilia, le fonti letterarie non lasciano in alcun modo nemmeno immaginare.

[21] SALMERI, ivi, p. 403 s.

Michel Christol

Gouverneurs de Numidie sous les Sévères: *Q. Cornelius Valens* et *Sex. Varius Marcellus*

De 193 à 235 ap. J.-C. nous connaissons seize gouverneurs de Numidie, ce qui correspond à un nom par période de deux ans et demi environ: on peut donc supposer qu'il manque peu de personnages dans la liste établie récemment par B.E. Thomasson en tenant compte des derniers travaux[1].

Toutefois cette liste, pour fournie qu'elle soit, ne satisfait pas les attentes qui pourraient naître de son ampleur, car subsistent de nombreuses incertitudes. Il arrive ainsi que pour une période donnée plusieurs sénateurs, datés de façon large faute de mieux, bien que correspondant vraisemblablement à l'ensemble des gouverneurs qui furent nommés, ne peuvent pas être convenablement ordonnés. Mais également l'on doit parfois se contenter de dates approximatives, car rares sont les points sur lesquels peut s'articuler une chronologie, même relative. C'est le cas pour Q. Cornelius Valens, connu par plusieurs inscriptions provenant de Lambèse et de Castellum Dimmidi.

Ce personnage fut connu pour la première fois lorsque G.-Ch. Picard publia les inscriptions découvertes à Dimmidi. Là, dans une des pièces des *principia*, avait été mis au jour un autel, dont le texte, parfaitement conservé, hormis à l'emplacement des martelages, fut d'abord simplement signalé[2] avant de recevoir une édition et un commentaire[3]. On pouvait penser qu'il s'agissait d'un monument érigé (*posuit*) par le légat au cours d'une tournée d'inspection[4]:

[1] B.E. Thomasson, *Laterculi praesidum*, Göteborg, 1984, col. 401 - 405. Parmi les nouveautés, pour cette période, si l'on compare avec l'ouvrage du même auteur qui date de 1960, il faut mentionner le gouverneur appelé (...) Pontius (...) (cf. n. 32) et l'anonyme dont la carrière a été examinée en détail par H.-G. Pflaum, *Diverses inscriptions de Numidie et de Tripolitaine*, «BAC», ns, 6, 1970, p. 227 - 231 = *Scripta Varia*, I, Paris, 1978, p. 347 - 351.

[2] G.-Ch. Picard, «CRAI», 1939, p. 207.

[3] G.-Ch. Picard, *Castellum Dimmidi*, Alger-Paris, 1974, p. 183 - 184, n° 5, avec pl. XVI, 2 (= *AE*, 1948, 211).

[4] G.-Ch. Picard, *Dimmidi*, p. 84.

Iovi conserva/tori fortissi/morum / Imperatorum / Severi et Anto/nini et [[Getae]] / Augustorum et / Iuliae Augustae / matris castro/rum et Aug[[g]] / Q. Cornelius / Valens leg. / eorum pr. pr.

G.-Ch. Picard avait alors rapproché ce gouverneur d'un sénateur connu par une inscription fragmentaire de Lambèse [5]. Il avait été suivi par E. Birley[6], tandis que A. Stein avait fait le même rapprochement, mais de façon indépendante[7]: tous trois estimaient que sur le fragment de Lambèse il fallait lire, au lieu du surnom Valentinus, celui de Valens, et qu'il convenait donc d'identifier le personnage qui s'y trouvait cité au nouveau gouverneur exhumé des *principia* de Castellum Dimmidi. Pourtant cette proposition ne recueillit pas l'assentiment général: dans beaucoup de recueils prosopographiques Q. Cornelius Valens et (-) Cornelius Valentinus Honestianus Iunianus poursuivirent leur existence indépendamment l'un de l'autre[8] bien que l'on pensât qu'ils pouvaient être apparentés.

Toutefois, récemment, J. Marcillet-Jaubert a fait faire à nos connaissances des progrès décisifs, en complétant le texte de Dimmidi par deux textes de Lambèse[9]. Le premier d'entre eux est précisément celui qu'avaient remis en valeur, mais en vain, G.-Ch. Picard, E. Birley et A. Stein. Il s'agit d'un fragment publié par Poulle[10] et repris dans *CIL*, VIII, 18269 sur copie de Dessau[11], mais auquel J. Marcillet-Jaubert a

[5] G.-Ch. Picard, *Dimmidi*, p. 85 et p. 184.

[6] E. Birley, *The Governors of Numidia AD 193 - 268*, «JRS», 40, 1950, p. 62.

[7] A. Stein, dans E. Groag, *Die Reichsbeamten von Achaia in spätrömischen Zeit*, Budapest, 1946, p. 10.

[8] *PIR* C 1203 et *PIR*² C 1470 ne connaissent que le second, étant données leurs dates de parution. Mais G. Barbieri, *L'albo senatorio da Settimio Severo a Carino*, Rome, 1952, les sépare toujours en leur accordant les n° 194a et 2008, ainsi que B.E. Thomasson, *Die Statthalter der römischen Provinzen Nordafrikas von Augustus bis Diocletianus*, Lund, 1960, II, p. 205 avec note 209. La famille serait originaire de Timgad, selon E. Groag, dans *PIR*² C 1470, repris par A. Birley, *Septimius Severus, the African Emperor*, Londres, 1971, p. 341, puis par F. Jacques, *L'ordine senatorio attraverso la crisi del III secolo*, dans *Società romana e impero tardoantico, I, Istituzioni, ceti, economie* (a cura di Andrea Giardina), Rome, 1986, p. 176. Silence dans M. Le Glay, *Sénateurs de Numidie et des Maurétanies*, dans *Epigrafia e ordine senatorio*, II (*Tituli*, 5) Rome, 1982, p. 775 - 781.

[9] J. Marcillet-Jaubert, *La carrière du légat de Numidie Q. Cornelius Valens*, «Bull. Arch. Alg.», 3, 1968, p. 313 - 336.

[10] A. Poulle, *Nouvelles inscriptions de Lambèse et de Thimgad, Recueil des notes et mémoires de la Société archéologique du département de Constantine*, 23, 1884, p. 224, n° 25 (= *Eph. Epigr.*, VII (1892), n° 394, p. 121).

[11] Le lemme n'est pas fidèlement repris par J. Marcillet-Jaubert, *La carrière*, «Bull. Arch. Alg.», 3, 1968, p. 315; la lecture de Dessau améliore la précédente à la ligne 4.

joint désormais un second fragment inédit du Musée de Lambèse[12]. Même si l'ensemble demeure toujours incomplet, disparaissait définitivement, après révision, le faux (-) Cornelius Valentinus, tandis qu'apparaissait la carrière de Q. Cornelius Valens jusqu'au gouvernement de Numidie. Nous reproduisons ici la transcription en capitales et la reconstitution du texte fournies par J. Marcillet-Jaubert («Bull. d'Arch. Algérienne», 3, 1968, p. 317), puis le développement proposé par cette auteur (*ibidem*, p. 324 = *AE*, 1969 - 1970, 707).

1 [....]NELIOVALENTĪ
[-7-] ONESTĪANOIVNIANO
3 [-11-]//HAIAE·TR·PL·
[-12-]RAT·VIA[.]
[-13-]VLIAM·
6 [-14]VGVSTALĪ
[-14-]DIVTR·
[-14-]ĪĪ]]·ĀVGET
9 [-17]ELIAE
- - -

[Q(uinto) Cor]nelio Valenti / [Cu.io H]onestiano Iuniano, / [quaest(ori) prov(inciae) A]chaiae, tr(ibuno) pl(ebis), / [praet(ori) ..., cu]rat(ori) via[e] / [Sal(ariae), iurid(ico) per Ap]uliam, / [Cal(abriam), Luc(aniam), Br(uttios), sodali A]ugustali / [Claudiali, leg(ato) leg(ionis) I A]diutr(icis, / [leg(ato) Aug(ustorum trium) pr(o) pr(aetore) [[leg(ionis) I]II]] Aug(ustae) et / [prov(inciae) Numidiae, et...]eliae / [---

L'autre document consistait en une base soigneusement martelée sur toute sa surface, sauf aux dernières lignes, mais dont on pouvait reconstituer le texte primitif dans sa plus grande partie[13]. Nous reproduisons aussi la transcription en capitales et la reconstitution du texte fournies par J. Marcillet-Jaubert («Bull. d'Arch. Algérienne», 3, 1968, p. 313) puis le développement proposé par cet auteur (*ibidem*, p. 316 = *AE*, 1969 - 1970, 706):

[12] J. MARCILLET-JAUBERT, *La carrière*, «Bull. Arch. Alg.», 3, 1968, p. 317 avec pl. 3 (= *AE*, 1969 - 1970, 707).

[13] J. MARCILLET-JAUBERT, *La carrière*, «Bull. Arch. Alg.», 3, 1968, p. 314 et pl. 1 (le texte avait été publié par A. Ballu, *BAC*, 1915, p. 113 (= *AE*, 1969 - 1970, 706).

1 [[QÇQRNELIQ]]
[[- - -]]
3 [[CV... HQNESTI]]
[[ANQIVNIANQ]]
[[- 6 - PRPR]]
6 [[CVPRAESIDI']]
[[- 4 - SSIMQ]]
[[CAELIVS V]]
9 [[...NVS RA]]
[[...CQH]]
VICQMMA
12 GENORVM

[[Q(uinto) Cornelio Valenti Cu[.io] Honestiano Iuniano, [leg(ato) Aug(ustorum trium)] pr(o) pr(aetore), c(larissimo) u(iro), praesidi [rari]ssimo, Caelius (ou C. Aelius) [.]u[.ia]nus, pra[ef(ectus) coh(ortis)]] VI Commagenorum.

Apparaissait donc le cursus normal d'un sénateur plébéien médiocrement soutenu à ses débuts, mais ensuite promu par le service du prince: questure provinciale, tribunat de la plèbe, préture, suivie à l'échelon prétorien d'une curatelle de voie, d'un juridicat italien, du commandement d'une légion et enfin du gouvernement de Numidie. Dans ce cursus inverse, l'admission parmi les *sodales Augustales Claudiales* concrétisait après la préture la faveur du souverain. Il semblait toutefois difficile de déterminer précisément le déroulement de sa carrière: «On souhaiterait maintenant dater le plus précisément possible la légation de Numidie de Q. Cornelius Valens. La dédicace faite par lui à Castellum Dimmidi nomme Augusti Septime Sévère et ses deux fils: on en pourrait conclure, comme l'a fait M.E. Birley que l'inscription ne saurait être antérieure à avril 210, date à laquelle Ti. Claudius Subatianus Proculus est attesté en qualité de *cos. desig*. Il y a cependant un cas où Géta est considéré comme Auguste sans que soit mentionné son titre exact de *Caesar*. S'il n'y avait pas ce précédent, nous n'hésiterions pas à considérer Q. Cornelius Valens comme le successeur de Ti. Claudius Subatianus Proculus, ce qui nous permettrait du même coup de placer vers 206 - 208 le Pontius récemment introduit dans les fastes de Numidie. Une telle séquence est la plus vraisemblable, mais nous ne pouvons pas, dans l'état actuel de nos

informations, décider qui, de Pontius ou de Valens, a précédé Subatianus Proculus et qui l'a suivi»[14].

Nous avons eu l'occasion de revenir récemment sur l'inscription de Lambèse qui contenait le cursus de ce sénateur. Nous estimons qu'à la ligne 6, où s'achève la mention du juridicat italien, le mot CALABRIAM devait être inscrit intégralement ou presque. Q. Cornelius Valens avait donc exercé la fonction de *iuridicus per Apuliam Calabriam* ou *et Calabr.*, et non celle de *iuridicus per Apuliam Cal(abriam) Luc(aniam) Br(uttios)*. Cette dernière solution faisait surgir une difficulté, car elle créait un contraste entre le mot *Apuliam*, inscrit intégralement dans le texte, et les trois autres termes servant à définir le ressort juridictionnel, restitués au moyen de fortes abréviations, dont l'une était à tout le moins inusitée[15]. Fallait-il alors retrouver nécessairement un district juridictionnel constitué des quatre régions méridionales, comme dans le cas de C. Julius Septimius Castinus, *iurid. per Apul. Cal. Luc. Brut.*[16]? N'était-il pas préférable de substituer à cette nécessité, qui contribue à créer un texte insolite, celle d'établir le texte le plus simple et le plus banal, quitte à en tirer la conclusion qui semble évidente? Comme il faut bien admettre que les limites des ressorts juridictionnels italiens n'ont pas eu la grande fixité que l'on imaginait à la suite de R. Thomsen[17], rien ne s'oppose à ce que pendant quelques années, sous le règne de Septime Sévère, ait existé un district constitué des seules Apulie et Calabre[18]. Restait donc à fixer la période au cours de laquelle

[14] J. MARCILLET-JAUBERT, *La carrière*, «Bull. Arch. Alg.», 3, 1968, p. 323-324, citant E. BIRLEY, *Governors*, «JRS», 40, 1950, p. 63, n° 3, ainsi que lui-même, «Bull. Arch. Alg.», 2, 1966 - 1967, p. 165 - 169 pour (...) Pontius (...).

[15] Voir M. CHRISTOL, *Un aspect de la carrière de Quintus Cornelius Valens*: iuridicus per Apuliam et Calabriam (à paraître), avec les documents mentionnant les régions méridionales de l'Italie et leur exploitation. L'abréviation du nom du Bruttium ou des Bruttii sous la forme BR est inusitée.

[16] Voir l'argumentation dans J. MARCILLET-JAUBERT, *La carrière*, «Bull. Arch. Alg.», 3, 1968, p. 322; *CIL*, III, 10471, 10472, 10473; *PIR*² I, 566.

[17] R. THOMSEN, *The Italic Regions from Augustus to the Lombard Invasion*, Copenhague, 1947. La tentative de M. CORBIER, *Les circonscriptions judiciaires de l'Italie de Marc Aurèle à Aurélien*, «MEFR», 85, 1973, p. 609 - 690, a été rapidement critiquée avec de bons arguments par G. CAMODECA, *Nota critica sulle* regiones iuridicorum *in Italia*, «Labeo», 22, 1976, p. 86 - 95, et par W. ECK, *Die regionale Organisation der italischen Iuridikate*, «ZPE», 18, 1975, p. 155 et p. 166, ainsi que ID., *Die staatliche Organisation Italiens in der hohen Kaiserzeit* (*Vestigia* 28), Munich, 1979, p. 249 - 256. L'article récent de M. BONELLO LAI, *Sulla cronologia di alcuni iuridici alla luce dei piú recenti rinvenimenti epigrafici*, «Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Cagliari», ns 1 (38), 1976 - 1977, p. 59 - 78, n'échappe pas aux mêmes réserves de fond.

[18] On pensait jusqu'ici qu'il n'apparaissait que vers le milieu du III[e] siècle: R. THOMSEN, *Italic Regions*, p. 175; M. CORBIER, *Circonscriptions juridiciaires*, «MEFR», 85, 1973, p. 630 - 631.

cette situation apparut, et en particulier de la situer par rapport au juridicat *per Apuliam Calabriam Lucaniam Bruttios* de C. Julius Castinus, daté de 200-202[19]. Seule l'analyse chronologique du cursus de Q. Cornelius Valens permettait d'apporter une réponse précise. Or, en la matière, la date exacte du gouvernement de Numidie est une pièce essentielle de la construction.

Le réexamen des documents patiemment déchiffrés et reconstitués[20] par J. Marcillet-Jaubert permet de parvenir à des déductions positives. En effet le texte qui avait été gravé sur cette base et dont l'épigraphiste a retrouvé la plus grande partie, se développait en lignes courtes, dont il est aisé, pour cette raison, de mesurer avec précision les lacunes. On constate qu'après les trois premières lignes dont le nombre de lettres varie (neuf lettres à la ligne 1; un nombre indéterminé à la ligne 2; douze lettres à la ligne 3, semble-t-il, mais avec la ligature TI), celui-ci se stabilise autour de dix (lignes 4, 5 et 6), puis de neuf (lignes 7, 8 et, semble-t-il aussi, 9), enfin de sept (lignes 11 et 12). C'est pour cela qu'à la ligne 7, pour déterminer dans une expression élogieuse le terme *praesidi*, l'auteur peut à bon droit opter en faveur d'une épithète comme *[rari]ssimo*[21], même si *iustissimo* (avec ligature TI, ou même sans ligature) serait, à la rigueur, acceptable. Mais tout autre des qualificatifs attestés par les inscriptions de Numidie est exclu car trop long[22].

De la même manière, à la ligne 5, J. Marcillet-Jaubert a évalué l'intervalle qu'il faut restituer à six lettres. On en avait gravé en tout dix sur cette ligne, comme à la ligne 4 où se trouvent de surcroît deux I qui ne prennent que peu de place. La restitution qu'il importe d'effectuer à cet endroit est celle des abréviations correspondant au titre de légat impérial, afin de retrouver le modèle habituel de ces inscriptions honorifiques qui comporte successivement la mention du titre de légat d'Auguste propréteur et le titre de dignité, parfois suivi de l'indication de la désignation au consulat, enfin l'expression élogieuse construite sur le mot *praeses*. Mais les six lettres de la lacune ne peuvent correspondre qu'aux abréviations LEG.AVG.: on développera alors *leg(atus) Aug(usti)*. Il faut donc, à notre avis, se rendre à l'évidence: lorsque le

[19] M. Corbier, *Circonscriptions judiciaires*, «MEFR», 85, 1973, p. 654. Mais cette date pourrait être un peu abaissée.

[20] J. Marcillet-Jaubert, *La carrière*, «Bull. Arch. Alg.», 3, 1968, p. 316.

[21] J. Marcillet-Jaubert, *La carrière*, «Bull. Arch. Alg.», 3, 1968, p. 314 et 316.

[22] Ces témoignages apparaissent dès le règne de Commode (*CIL*, VIII, 4600; *AE*, 1954, 138); ils se multiplient à partir de Ti. Claudius Subatianus Proculus (208 - 210 ap. J.-C.; *AE*, 1911, 107). Leur apparition si précoce a intrigué C. Letta, dans *Epigrafia e ordine senatorio*, II, p. 780 - 781.

préfet de la cohorte des Commagéniens rendit hommage à Quintus Cornelius Valens, celui-ci ne gouvernait plus la province que pour le compte d'un seul prince. Il importe alors de placer son gouvernement à cheval sur la fin du règne de Septime Sévère et le début du règne de Caracalla, quand le collège impérial, d'abord constitué de trois Augustes (ce qui correspond au moment de l'érection de l'autel de Dimmidi) se rétracta à deux, à la mort de Septime Sévère, puis à un seul après l'assassinat de Géta, à la fin de décembre 211[23]. Ce sénateur est donc le successeur de Ti. Cl. Subatianus Proculus, encore attesté, avec le titre de consul désigné, en avril 210, et qui put rester ensuite quelques mois supplémentaires à la tête de la province[24]. On placera donc son gouvernement entre la fin de 210 et le début de 213, en lui accordant une durée d'un peu plus de deux ans[25].

Cette solution donne tout son sens à l'emploi de l'épithète *fortissimus*, attribuée collectivement aux trois empereurs dans le texte de Dimmidi. Septime Sévère et Caracalla avaient reçu très tôt cette épithète élogieuse qui convenait parfaitement à l'exaltation de leur vertu guerrière et de leurs succès[26]. Géta ne l'obtint peut-être pas avant d'être pleinement associé à leur pouvoir. En effet lorsque les qualificatifs d'invincibilité apparaissent pour lui, c'est soit après la mort de Septime Sévère,

[23] W. SESTON, *Sur les traces de Marius Maximus, Hist. Aug. Colloquium 1964 - 1965*, Bonn, 1966, p. 212 = *Scripta Varia*, Rome, 1980, p. 212; T.D. BARNES, *Pre-Decian Acta Martyrum*, «Journ. Theol. St.», 58, 1968, p. 523 - 525; T.D. BARNES, *Tertullian, A Historical and Literary Study*, Oxford, 1971, p. 264 - 265.

[24] Sur ce gouverneur, B.E. THOMASSON, *Statthalter*, II, p. 203 - 204. Il est déjà en place au début d'août 208 (*CIL*, VIII, 4323); *AE*, 1916, 29 date d'avril 210. En dernier lieu, sur ce personnage, A. BIRLEY, *Septimius Severus*, p. 333 et 340, ainsi que M. LE GLAY, *Sénateurs de Numidie et des Maurétanies*, dans *Epigrafia e ordine senatorio*, II, p. 771.

[25] L'examen du second texte épigraphique joint au dossier par J. Marcillet-Jaubert ne contredit pas cette observation. Mais les résultats sont moins probants parce que l'espace à combler est plus grand. S'il faut toutefois restituer quatorze lettres à la ligne 8, les mots [LEG.AVG.PR.PR.LEG I] II AVG. conviennent parfaitement.

[26] Pour Caracalla, la documentation est rassemblée dans A. MASTINO, *Le titolature di Caracalla e Geta attraverso le iscrizioni* (*Studi di Storia antica*, 5), Bologne, 1981, p. 128 - 130. *Fortissimus* apparaît en même temps qu'*invictus*. Il est associé à *felicissimus*, ce qui exalte le charisme impérial. Par la suite, quand Caracalla fut seul maître du pouvoir, cette mise en valeur des vertus guerrières et de la victoire impériale se poursuivit encore plus largement, puisque Caracalla se fit proclamer *magnus et invictus ac super omnes principes fortissimus et felicissimus*: cf. M. CHRISTOL, *CIL*, XIII, 6754 *(Mayence). Caracalla en Germanie supérieure: empereur-soleil ou empereur victorieux?*, «Bonner Jahrbücher», 175, 1975, p. 129 - 139, partic. p. 137 - 139 avec les notes, ainsi que A. MASTINO, *Antonino Magno, la cittadinanza e l'impero universale*, dans *La nozione di «romano» tra cittadinanza e universalità (Atti del II seminario internazionale di studi storici «Da Roma alla terza Roma»*, avril 1982*)*, Rome, 1985, p. 559 - 563.

quand il est maître de l'Empire conjointement avec son frère aîné[27], soit dans un contexte qui peut convenir à un temps de guerre et d'expédition. Ainsi, à Rusicade, une inscription honore *Iupiter Optimus Maximus Apenninus* comme *conservator dominor. nn[[n.]] fortissimorum felicissimorumque Imperatorum*[28]. A Timgad, une statue est offerte pour la *Victoria Victrix dominor. nostror. sanctissimorum fortissimorumque Imperatorum*[29]. Ces épithètes qui sollicitent la protection du dieu suprême de l'état (*conservator*) ou qui évoquent l'efficience agissante du charisme impérial (*victrix*) conviennent très bien à la fin du règne de Septime Sévère, lors de l'expédition de Bretagne[30], entre 209 et 211.

On peut maintenant proposer des dates assez précise pour mettre en place le déroulement de la carrière de Q. Cornelius Valens. En remontant dans le temps on peut établir le schéma suivant:

— fin 210 - début 213: gouvernement de la province de Numidie;

— entre 208 et 210: commandement de la légion *I[a] Adiutrix* en Pannonie supérieure;

— entre 206 et 208: exercice du juridicat *per Apuliam et Calabriam;*

— entre 204 et 206: curatelle d'une voie italienne (la *via Salaria*).

Ce résultat permet aussi de mieux assurer le déroulement des fastes de Numidie sous le règne de Septime Sévère. Ils sont donc peut-être complets et bien ordonnés de 193 à 213, à la seule réserve qu'il serait possible encore, si les gouvernements de Claudius Gallus[31] et de (...) Pontius (...)[32] n'ont pas atteint la durée de trois ans, de trouver un gouverneur supplémentaire entre 201 et 208[33]. Entre 208 et 210 apparaît Ti.

[27] *ILAlg.*, II, 2, 4687 (Thibilis); *ILAlg.*, II, 1, 569 (restituée d'après les titres de Caracalla; Cirta).

[28] *ILAlg.*, II, 1, 7 (Rusicade).

[29] *AE*, 1941, 49 (Timgad).

[30] Cf. aussi *AE*, 1950, 136 (cf. L. GALAND, «MEFR», 51, 1949, p. 56 - 57, qui date le document de 209 - 211; il est suivi par A. MASTINO, *Le titolature*, p. 172, qui reprend la même date pour *AE*, 1948, 211).

[31] Sur ce gouverneur, en dernier B.E. THOMASSON, *Statthalter*, II, p. 202 - 203; A. BIRLEY, *Septimius Severus*, p. 333 et p. 340; B.E. THOMASSON, *Laterculi*, col. 403. Sur sa famille, voir *AE*, 1982, 811 et 950 (indications à rajouter à l'index, p. 293 - 294).

[32] J. MARCILLET-JAUBERT, *Contribution aux fastes de Numidie*, «Bull. Arch. Alg.», 2, 1966 - 1967, p. 165 - 169 (= *AE*, 1967, 571); A. BIRLEY, *Septimius Severus*, p. 333 et p. 352; B.E. THOMASSON, *Laterculi*, col. 403.

[33] La brièveté de son gouvernement avait tenté A. BIRLEY, *Septimius Severus*, p. 305, qui voulait glisser Sex. Varius Marcellus en 208, avant Ti. Claudius Subatianus Proculus «for a short time only» (voir aussi, du même, *The Fasti of Roman Britain*, Oxford, 1981, p. 297, n. 6).

dius Subatianus Proculus, suivi par Q. Cornelius Valens entre la fin de 210 et le début de 213.

Mais on peut aussi reconsidérer les fastes de l'époque de Caracalla et avancer de nouvelles propositions pour situer Sex. Varius Marcellus. La carrière de ce chevalier, allié à la famille impériale, et admis dans l'*amplissimus ordo*, est connue dans son ensemble par une inscription bilingue de Velletri[34], gravée *post mortem*. Mais l'insertion de ce cursus dans une chronologie précise était loin de faire l'unanimité, les uns pensant que le gouvernement de Numidie se plaçait sour Caracalla, mais avec des dates variables[35], les autres qu'il se plaçait plutôt sous Septime Sévère[36]. Récemment, en s'appuyant sur de nouveaux documents relatifs à des fonctionnaires sévériens et conformément à la réinterprétation du remplacement des préfets du prétoire et de la Ville proposée par A. Birley[37], M. Corbier est revenue à une solution moyenne mais imprécise[38], à partir d'une chronologie haute du déroulement de sa carrière[39].

Ces variations s'expliquent par la difficulté qu'il y a de faire entrer dans une chronologie précise le déroulement du cursus. Sex. Varius Marcellus fut procurateur des aqueducs, sous les ordres du curateur clarissime L. Valerius Messala Thrasea Priscus[40]. Celui-ci, consul ordinaire en 196 ap. J.-C., gérait alors sa première charge consulaire. De plus le collège impérial comportait Géta avec le rang de César. Cela rend vraisemblable qu'il ait occupé ce poste en 198 ap. J.-C. ou peu après, comme l'indiquait B.E. Thomasson, suivi par M. Corbier[41]. Il n'était pas

[34] *CIL*, X, 6569 (= *ILS*, 478) = *IG*, XIV, 911 (= *IGR*, I, 402); cf. aussi *CIL*, XV, 7326 (= *ILS*, 8687) et Dion Cassius 58, 30, 2 et 30, 4. Sur sa carrière H.-G. PFLAUM, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain*, Paris, 1960, II, p. 638 - 642, n° 237; A. BIRLEY, *Septimius Severus*, p. 304 - 306; M. CORBIER, *L'aerarium Saturni et l'aerarium militare*, Rome, 1974, p. 437 - 448; A. BIRLEY, *Fasti*, p. 296 - 298; H. HALFMANN, *Zwei syrische Verwandte des severischen Kaiserhauses*, «Chiron», 12, 1982, p. 217 - 235, partic. p. 226 - 234.

[35] E. BIRLEY, *Governors*, «JRS», 40, 1950, p. 63, n° 7 (212 - 214); H.-G. PFLAUM, *Carrières procuratoriennes*, p. 642 (214 / 215 -?) en supposant qu'il assuma l'intérim du préfet du prétoire et du préfet de la Ville lors de l'expédition de Bretagne de Septime Sévère (voir *infra* p. 502 et notes 43-45).

[36] A. BIRLEY, *Septimius Severus*, p. 304 - 306 et *Fasti*, p. 298.

[37] A. BIRLEY, *Septimius Severus*, p. 305 (voir *infra*, p. 502 et notes 45-47).

[38] M. CORBIER, *Aerarium Saturni*, p. 446 - 447.

[39] M. CORBIER, *Aerarium Saturni*, p. 440 - 445.

[40] *CIL*, XV, 7326.

[41] B.E. THOMASSON, *Statthalter*, II, p. 207, qui le qualifie par erreur de *praefectus aquarum*. Démonstration plus nette dans M. CORBIER, *Aerarium Saturni*, p. 439 - 440.

encore adlecté dans l'ordre sénatorial lors des jeux séculaires de 204, puisque son épouse, Julia Soemias Bassiana, se trouvait en tête des matrones de l'ordre équestre qui prièrent Junon[42]. C'est sur ces deux constatations et sur l'interprétation de la fonction de remplaçant du préfet (ou des préfets) du prétoire et du préfet de la Ville que furent bâties toutes les explications chronologiques. Mais il faut tenir compte également que, le temps passant, le dossier s'est enrichi d'éléments nouveaux.

H.-G. Pflaum, en prenant appui sur Dion Cassius, qui affirmait que le préfet du prétoire Papinien avait suivi les princes lors de l'expédition de Bretagne[43], estimait que cet événement pouvait aussi expliquer l'éloignement du préfet de la Ville[44]. Cette hypothèse lui permettait de proposer une chronologie assez proche de celle que nous établirons plus loin: direction de la *ratio privata* entre 208 et 211, direction de l'*aerarium militare* entre 212 et 214, gouvernement de Numidie à partir de 214 ou de 215[45].

Coup sur coup cependant, A. Birley et M. Corbier ont critiqué cette reconstruction chronologique, en mettant en valeur non l'expédition de Bretagne mais le voyage de la famille impériale et de Plautien à Lepcis pour expliquer la nécessité de remplacer le préfet du prétoire et le préfet de la Ville[46]. Ils estimaient en tout cas que l'on ne pouvait plus retenir l'hypothèse d'un remplacement lors de l'expédition de Bretagne[47]. Il est vrai qu'ils disposaient d'un document nouveau avec l'inscription de Véies qui livrait le cursus de Q. Cerellius Apollinaris[48], attesté comme

[42] *AE*, 1932, 70 = I.B. Pighi, *De ludis saecularibus populi Romani Quiritium*, 2e ed., Amsterdam, 1965, Va 26 - 29 (p. 158 - 159). Nous n'entrerons pas ici dans le débat sur la législation relative au clarissimat des femmes: A. Chastagnol, *Les femmes dans l'ordre sénatorial: titulature et rang social à Rome*, «Rev. Historique», 262, 1979, p. 3 - 28; M.-Th. Rapsaet-Charlier, *A propos de Julia Soaemias Aelia Gemellina et Vedia Phaedina*, «RIDA», 30, 1983, p. 185 - 192.

[43] Dion Cassius, 76, 14, 5.

[44] H.-G. Pflaum, *Carrières*, p. 640 - 641, qui écarte l'hypothèse du voyage vers Lepcis (p. 640, n. 7).

[45] H.-G. Pflaum, *Carrières*, p. 642.

[46] Sur ce déplacement important de la famille impériale, voir en dernier lieu A. Birley, *Septimius Severus*, p. 217 - 221 et M. Corbier, Plautien *comes* de Septime Sévère, dans *Mélanges de Philosophie, de littérature et d'histoire ancienne offerts à Pierre Boyancé*, Rome, 1974, p. 213 - 217, mais avec la correction apportée par G. Alföldy, *Un'iscrizione di Patavium e la titolatura di C. Fulvio Plauziano*, «Aquileia Nostra», 50, 1979, col. 129 et 146 - 147.

[47] A. Birley, *Septimius Severus*, p. 305; Id., *Fasti*, p. 297, n. 6; M. Corbier, *Aerarium Saturni*, p. 447.

[48] J. Reynolds, *Q. Cerellius Apollinaris, praefectus vigilum AD 212*, «PBSR», 30, 1962, p. 31 - 32 et pl. XVI (*AE*, 1969 - 1970, 193); M. Christol, *La carrière de Q. Cerel-*

préfet des vigiles en 212 (le 11 avril)[49]; ce chevalier succéda dans ce poste à C. Iulius Quintillianus, cité en 210 et 211[50], et à Cn. Marcius Rustius Rufinus, cité en 205 et 207[51], tandis qu'il précéda immédiatement L. Valerius Datus[52] attesté en 213. Ce haut fonctionnaire, proche de Caracalla et récompensé largement par celui-ci, avait été auparavant responsable de la *ratio privata*. Pour lui il fallait dater la gestion de ce poste des années 209-211, qui correspondent à l'expédition de Bretagne. Cette information nouvelle rendait caduque l'hypothèse de H.-G. Pflaum sur Sex. Varius Marcellus.

A. Birley s'appuyait sur ces faits nouveaux et sur la constatation que les fastes de Numidie semblaient suffisamment remplis pour le règne de Caracalla pour adopter une solution qui concentrait à l'extrême le déroulement du cursus: gestion de la procuratelle de la *ratio privata* en 202-203, adlection en 204, promotion à la tête de l'*aerarium militare* pour trois ans, et, enfin, en 207 ou 208, pour une durée très réduite, avancement au gouvernement de Numidie[53]. Quant à M. Corbier, s'appuyant toujours sur l'hypothèse d'un remplacement des préfets lors du voyage de Lepcis, elle ne pensait pas pouvoir placer le gouvernement de Numidie, faisant suite au *triennium* de la préfecture du trésor, avant 208-210, date du gouvernement de Ti. Claudius Subatianus Proculus. Critiquant sur ce point la position d'A. Birley[54], elle optait en définitive pour un gouvernement de Numidie postérieur à 210, voire à 212[55]: *adlectio* vers 206, gestion du trésor militaire à partir de 207 ou de 208, etc...

lius Apollinaris, préfet des vigiles de Caracalla, dans *Mélanges d'histoire ancienne offerts à W. Seston*, Paris, 1974, p. 119 - 126; H.-G. Pflaum, *Les carrières procuratoriennes sous le Haut-Empire romain, Supplément*, Paris 1982, p. 59 - 62, n° 237 A.

[49] *CIL*, VI, 1063.

[50] *CIL*, VI, 1058 (7 juillet 210), 1059; *CIL*, XIV, 4348 (4 avril 211); *PIR*² I 510.

[51] *PIR*² M 246; *CIL*, IX, 1582, 1583; *CIL*, X, 1127; *CIL*, VI, 1056; *AE*, 1946, 189; *CIL*, XIV, 4378, 4381; cf. M. Cébeillac-Gervasoni et F. Zevi, *Révisions et nouveautés pour trois inscriptions d'Ostie*, «MEFR», 88, 1976, p. 620 - 637 (= *AE*, 1977, 144), cf. H.-G. Pflaum, *Carrières, Supplément*, p. 58, n° 234.

[52] *AE*, 1983, 45 (avec des commentaires insuffisants). Le personnage est par la suite préfet d'Egypte en 216 - 217 (G. Bastianini, *Lista dei prefetti d'Egitto dal 30ª al 299ª*, «ZPE», 17, 1975, p. 307; B.E. Thomasson, *Laterculi*, col. 354). On peut ainsi fixer la succession des préfets des vigiles sous Caracalla: Q. Cerellius Apollinaris / L. Valerius Datus / Q. Marcius Dioga / M. Valerius Titanianus (peut-être au changement de règne).

[53] A. Birley, *Septimius Severus*, p. 305; Id., *Fasti*, p. 297.

[54] M. Corbier, *Aerarium Saturni*, p. 445 - 446. Mais cette critique repose sur une interprétation inexacte de l'inscription de Velletri, qu'elle ne considère nullement comme funéraire.

[55] M. Corbier, *Aerarium Saturni*, p. 446.

Il est très difficile d'admettre qu'il avait gouverné la Numidie avant 208, à moins de comprimer à l'extrême le déroulement de sa carrière[56]. Mais il reste quand même, si on l'étale davantage, à justifier l'hypothèse de l'intérim du préfet de la Ville lors du voyage de Lepcis. Si l'on ne peut admettre que ce haut responsable suivit les princes dans l'expédition de Bretagne, — et maintenant la connaissance de la carrière de Q. Cerellius Apollinaris la rend caduque —, on ne peut de même accepter qu'il ait suivi la famille impériale dans son voyage africain, même s'il fut de moindre durée[57].

En effet, H. Halfmann[58] a bien montré les difficultés qui surgissaient si l'on voulait lier l'intérim du préfet de la Ville à un éventuel départ de ce dernier de l'Urbs, car le rôle de ce haut personnage est précisément de tenir Rome pour le prince: ceci exclut tant le rapprochement avec le voyage de Lepcis en 203 qu'avec l'expédition de Bretagne. Il vaut mieux, avec notre collègue allemand, opter pour le moment où Caracalla imposa de brutaux remaniements de personnel avant et après l'assassinat de Géta à la fin de 211[59]. Ainsi Sex. Varius Marcellus succéda à Q. Cerellius Apollinaris à la tête de la *ratio privata*. Il s'y trouvait à la fin de 211 quand Q. Cerellius Apollinaris commandait les cohortes des vigiles: les premières mutations de postes s'étaient produites au lendemain du retour des princes dans la Ville après l'expédition de Bretagne et la mort de Septime Sévère. Lors de l'assassinat de Géta, la confiance de Caracalla lui valut de remplacer, pour quelques jours sans doute, de hauts fonctionnaires disgraciés[60]. On peut penser qu'il fut maintenu encore quelque temps dans son poste procuratorien. De la même manière que Q. Cerellius Apollinaris put conserver encore sa charge équestre, dans le courant de 212, avant d'être adlecté *inter praetorios*, de la même

[56] Une des conséquences de la proposition d'A. Birley sur le déroulement de la carrière de Sex. Varius Marcellus serait d'imposer au gouvernement de Q. Cornelius Valens une date postérieure à 210, puisque, entre 201 et 208, avec trois gouverneurs successifs les fastes de Numidie seraient certainement complets.

[57] Bien que développant son argument, A. Birley admet qu'il demeure hypothétique. On saisit mal le sens de la *retractatio* développée par M. Corbier, *Aerarium Saturni*, p. 447 - 448, qui précède une conclusion reprenant (p. 448) les principales conclusions établies fermement antérieurement à ce nouveau développement.

[58] H. Halfmann, *Syrische Verwandte*, «Chiron», 12, 1982, p. 228 - 229.

[59] H. Halfmann, *Syrische Verwandte*, «Chiron», 12, 1982, p. 229 - 233; K.-H. Dietz, *Caracalla, Fabius Cilo und die Urbaniciani*, «Chiron», 13, 1983, p. 381 - 404, partic. p. 447.

[60] Sur ces mutations de fonctionnaires, M. Christol, *La carrière*, dans *Mélanges... W. Seston*, p. 122 et p. 124; plus en détail, H. Halfmann, *Syrische Verwandte*, «Chiron», 12, 1982, p. 231 - 234.

manière Sex. Varius Marcellus aurait pu attendre encore quelque temps avant d'être admis dans l'*amplissimus ordo* et de poursuivre la carrière d'un sénateur[61]. Cela rend vraisemblable qu'il ait été adlecté vers la fin de 212 et ait géré la préfecture de l'*aerarium militare* en 213-215. Le gouvernement de Numidie date donc de 216, et peut-être se prolongea-t-il un peu en 217, puisque Sex. Varius Marcellus était mort lorsque son cousin Caracalla disparut tragiquement en Mésopotamie[62].

On peut donc aussi mieux présenter les fastes de Numidie durant le règne de Caracalla. Q. Cornelius Valens demeura en place jusqu'au début de 213 vraisemblablement, en obtenant, comme il était devenu habituel, le consulat suffect en fin d'exercice. Le nom de son successeur n'est pas assuré, mais il s'agit de M. Valerius Senecio[63] ou de Ti. Iulius Pollienus Auspex[64] qui pourrait d'ailleurs être placé sous Elagabal: un de ces sénateurs occupe les années qui s'écoulent entre le début de 213 et le début de 216, date de la nomination de Sex. Varius Marcellus. Avant même la mort de Caracalla et l'avènement de Macrin un autre sénateur était nommé à la tête de la province: on a toujours le choix entre Valerius Senecio et Pollienus Auspex, sans omettre toutefois l'anonyme dont la carrière a été commentée récemment par H.-G. Pflaum[65]. Tout n'est donc pas réglé, mais les incertitudes sont réduites.

On peut aussi revenir sur la succession des préfets du trésor militaire et préciser quelques datations. Sex. Varius Marcellus dirigea ce service entre 213 et 215. Le *trienium* suivant[66], couvrant les années 216-218,

[61] On peut penser qu'une fournée d'*adlecti* fut décidée par Caracalla en 212: on peut ajouter aux deux cas cités ci-dessus, celui de P. Aelius Coeranus (*PIR*² A161; G. Barbieri, *Albo*, n° 6; Dion Cassius, 76, 5, 3 - 5 et 77, 3, 3) admis au sénat en 212, puis nommé au consulat suffect peu après. Voir aussi F. Millar, *A Study of Cassius Dio*, Oxford, 1964, p. 210. Il faudrait peut-être tenir compte du caractère conjoncturel d'un certain nombre de ces adlections.

[62] Dion Cassius, 78, 30, 2 et 78, 34, 1.

[63] B.E. Thomasson, *Statthalter*, II, p. 208 - 209; Id., *Laterculi*, col. 403 - 404. Il est plus tard gouverneur de Germanie inférieure, mais la date ne peut être précisée que par rapport à son passage en Numidie: en dernier lieu W. Eck, *Die Statthalter der germanischen Provinzen im 1 - 3 Jahrhundert, Epigr. Studien*, 14, Bonn, 1985, p. 203.

[64] B.E. Thomasson, *Statthalter*, II, p. 209; Id., *Laterculi*, col. 404 (sous Caracalla ou Elagabal).

[65] *CIL*, VIII, 2754, cf. 18129; H.-G. Pflaum, *Diverses inscriptions de Numidie et de Tripolitaine*, «BAC», n.s., 6, 1970, p. 225 - 231 = *Scripta Varia*, I, Paris, 1978, p. 347 - 351: il appartient certainement au règne d'Elagabal, mais le point de départ de son gouvernement est inconnu.

[66] M. Corbier, *Aerarium Saturni*, p. 89, 652 - 653, 656 et 664 - 665, d'après Dion Cassius, 55, 25,2, sans oublier Th. Mommsen, *Le droit public romain* (trad. fr.), V, Paris, 1886, p. 305 - 307.

correspond certainement à la préfecture de L. Annius Italicus[67]: on pouvait hésiter pour déterminer les trois années de sa fonction[68], mais désormais ceci n'est plus de mise[69]. Les précisions obtenues pour dater la carrière de Sex. Varius Marcellus permettent également d'avancer dans ce domaine.

Nous présenterons enfin, sous forme de tableau, les fastes des divers services que nous venons d'examiner:

[67] Sources et bibliographie dans M. CORBIER, *Aerarium Saturni*, p. 448 - 453. Sa carrière est connue par *CIL*, III, 6154 (= *ILS*, 1174): il a exercé, après la préture, la curatelle des voies *Labicana*, et *Latina vetus*, le juridicat *per Fl(aminiam) et Umbriam*, la légation de la légion *XIII[a] Gemina*, la préfecture du trésor militaire, les curatelles de Naples et d'Atella (cf. F. JACQUES, *Les curateurs des cités dans l'Occident romain de Trajan à Gallien*, Paris, 1983, p. 123 - 125: datées de la fin du règne d'Elagabal ou du début du règne de Sévère Alexandre, «soit entre 218 - 223 environ») avant d'atteindre le consulat; il exerça ensuite une curatelle urbaine et fut nommé gouverneur de Mésie inférieure, où il est attesté en 224 (*CIL*, III, 6224 = 7591). Il est préférable de lui assigner le *triennium* correspondant aux années 216 - 218, plutôt que celui qui couvre la période 213 - 215: cette dernière solution, qui en ferait le collègue de Sex. Varius Marcellus (il nous manquerait alors le troisième préfet pour reconstituer l'ensemble de la commission) entraînerait à trop allonger sa carrière prétorienne. On peut admettre qu'il exerça le commandement légionnaire en Dacie entre 213 et 215, c'est-à-dire au moment où Caracalla visita la province.

[68] M. CORBIER, *Aerarium Saturni*, p. 448 semble hésiter («entre 211 et 217»), mais les conclusions qu'elle suggère pour dater le consulat suffect (p. 453) se rapprochent de notre position. Elle avait, antérieurement à la parution de l'ouvrage sur les préfets du trésor de Saturne et du trésor militaire, adopté une chronologie précise qui nous agrée totalement: M. CORBIER, *Circonscriptions judiciaires*, «MEFR», 85, 1973, p. 666.

[69] On retirera de la liste des préfets du trésor militaire, pour cette période, l'anonyme de Thyatire et de Kassaba (M. CORBIER, *Circonscriptions judiciaires*, «MEFR», 85, 1973, p. 658 - 659; ID., *Aerarium Saturni*, p. 454 - 458). Il n'appartient pas, comme le soutient cet auteur à l'époque de Caracalla, mais plutôt à la seconde moitié du III[e] siècle: M. CHRISTOL, *Les réformes de Gallien et la carrière sénatoriale*, dans *Epigrafia e ordine senatorio*, I, p. 156, 162 et 163 - 164, ainsi que *Essai sur l'évolution des carrières sénatoriales dans la seconde moitié du III[e] siècle ap. J.-C.*, Paris, 1985, p. 315 - 325.

	Ratio privata	Préfecture des vigiles	Préfets du trésor militaire	Gouverneurs de Numidie
201				Q. Anicius Faustus
202				Cl. Gallus
203				Cl. Gallus
204				Cl. Gallus
205		Cn. Marcius Rustius Rufinus		... Pontius ...
206		Cn. Marcius Rustius Rufinus		... Pontius ...
207		Cn. Marcius Rustius Rufinus		... Pontius ...
208				Ti. Cl. Subatianus Proculus
209	Q. Cerellius Apollinaris			Ti. Cl. Subatianus Proculus
210	Q. Cerellius Apollinaris	Q. Iulius Quintillianus		Ti. Cl. Subatianus Proculus Q. Cornelius Valens?
211	Q. Cerellius Apollinaris Sex. Varius Marcellus	Q. Iulius Quintillianus Q. Cerellius Apollinaris		Q. Cornelius Valens
212	Sex. Varius Marcellus	Q. Cerellius Apollinaris		Q. Cornelius Valens
213		Q. Cerellius Apollinaris? L. Valerius Datus	Sex. Varius Marcellus	Q. Cornelius Valens M. Valerius Senecio ou Ti. Iul.
214		L. Valerius Datus	Sex Varius Marcellus	Pollienus Auspex
215		L. Valerius Datus	Sex. Varius Marcellus	M. Valerius Senecio ou Ti. Iul. Pollienus Auspex
216		Q. Marcius Dioga	L. Annius Italicus Honoratus	Sex. Varius Marcellus
217		Q. Marcius Dioga M. Valerius Titanianus	L. Annius Italicus Honoratus	Sex. Varius Marcellus?
218		M. Valerius Titanianus	L. Annius Italicus Honoratus	

Ginette Di Vita - Evrard

Sur les charges africaines des frères *Cn. Domitii Afri Titii Marcelli Curvii Lucanus et Tullus*

Mon étude comprendra une première partie plus aride, puis qu'il s'agira d'une lecture, ou plutôt d'une dissection de *cursus*, et une deuxième partie plus divertissante, une petite enquête de journaliste attentif aux petits échos, à la «cronaca» de la vie quotidienne, en l'occurrence à une mode onomastique.

Pour situer de manière aussi rapide qu'efficace les frères *Cn. Domitii Afri Titii Marcelli Curvii Lucanus et Tullus*, je rappellerai que l'un par la nature, l'autre par l'adoption, ils eurent l'honneur posthume de devenir arrière-grand-père de Marc Aurèle, à travers leur fille et leur petite-fille, les deux *Domitiae Lucillae maior et minor.* Plus précisément, ces deux sénateurs, doublement originaires de Narbonnaise par leur père *Curvius Tullus* et leur père adoptif, le célèbre orateur *Cn. Domitius Afer* — d'où les deux extrémités de leur formule onomastique —, espagnols par leur mère[1], ont vécu leur vie d'adulte d'une époque qui va du règne de Néron à celui de Domitien pour *Lucanus*, mort en 93 ou 94, du règne de Néron à celui de Trajan pour *Tullus* qui survécut quatorze ans à son frère[2].

Ils nous sont connus par des inscriptions «nobles»[3], en particulier les deux jeux de dédicaces officielles, grosso modo contemporaines, découvertes à Foligno et à *Lepcis Magna*, sur lesquelles nous étudierons leur *cursus*; ils nous sont connus à travers des documents plus humbles, les nombreuses séries d'estampilles qui marquent les briques produites par leurs très actives *figlinae*; ils nous sont connus enfin par des écrivains de leur temps, Martial, qui a le même âge qu'eux et à travers qui nous n'aurions d'eux qu'une image très favorable encore que vague, et

[1] Une *Dasumia*, peut-être *Dasumia Polla*, la quatrième héritière du testateur de *CIL*, VI, 10229 + *AE*, 1976, 77, *Domitius Tullus* selon l'identification que je soutiens dans *Le testament dit «de Dasumius», Actes du Colloque Novedades de epigrafia juridica romana, Pamplona 1987*, sous presse; pour les ascendants des frères *Lucanus* et *Tullus*, voir surtout ma communication à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres (Paris, 27 juin 1986), *Pour de nouveaux mémoires d'Hadrien*, à paraître.

[2] Selon l'identification évoquée n. 1, il est mort dans la deuxième moitié de l'année 108.

[3] Dont la plus célèbre à lui restituer, toujours dans la perspective considérée (nn. 1 et 2), n'est autre que le testament gravé sur le marbre de son tombeau de la *Via Appia.*

un témoin de la génération suivante, Pline le Jeune, qui, dans la célèbre lettre relative au testament de *Tullus* (VIII, 18), se fait un très malin plaisir de nous détailler les hasards et les manoeuvres grâce auxquels les deux frères se retrouvèrent à la tête d'un énorme patrimoine qu'ils décidèrent de gérer, comme une partie de leur vie publique et comme leur fille, si j'ose ainsi m'exprimer, par indivis.

I

Malgré cette documentation exceptionnellement riche, le déroulement de leur carrière politique, sur laquelle, plus ou moins brièvement, ont dû immanquablement se prononcer toutes les études consacrées depuis un quart de siècle au personnel administratif flavien, a été et reste objet de controverse. Globalement, on observe une tendance à remonter dans le temps leurs carrières. Deux étapes dans ce processus: l'une due, en 1968, à Geza Alföldy — le commandement exceptionnel en Germanie correspond à la répression du soulèvement de *Civilis* et des Bataves en 70[4] —, l'autre introduite en 1979 par Fausto Zevi — les consulats des deux frères datent au plus tard de 73[5]. Ces deux progrès décisifs ont été enregistrés et adoptés dans des études récentes par Werner Eck et par plusieurs savants[6], mais, à l'opposé, des publications de ces mêmes der-

[4] G. ALFÖLDY, *Die Hilfstruppen der römischen Provinz Germania Inferior*, «Epigr. St.», 6, Bonn 1968, pp. 131-135, en particulier la très bonne argumentation de la page 132. Sur ce soulèvement, cf. P.A. BRUNT, *Tacitus on the Batavian Revolt*, «Latomus», 19, 1960, où, pp. 504, 506-512, est justifiée l'appellation de *bellum Germanicum* (dans les *cursus* qui nous occupent: *adversus Germanos*); et A.R. BIRLEY, *Petillius Cerialis and the Conquest of Brigantia*, «Britannia», 4, 1973, qui met en évidence les faiblesses du général, déjà apparentes lors de sa légation de légion en 60 et durant le dernier épisode de la lutte entre Vitelliens et Flaviens autour de Rome: pp. 181, 183. Ces faiblesses ont pu pousser le lucide Mucien (*Hist.*, IV, 68, 1) à concentrer les forces auxiliaires et à instituer des commandements extraordinaires tous ordres confondus (parallèlement, *Arrecinus Clemens*, bien que sénateur, devient *praefectus praetorio, ibid.*). Les deux frères ne sont pas cités par Tacite dans son récit (dont nous manque la fin), mais on notera que si des opérations autonomes de troupes auxiliaires sont signalées sous la conduite de *Sextilius Felix* (*Hist.*, IV, 70), ces épisodes se placent avant l'arrivée de *Petillius Cerealis*, donc peut-être avant leur arrivée; et ce commandant pourrait par ailleurs être leur subordonné.

[5] F. ZEVI, *Un frammento dei FO e i consolati dei primi anni di Traiano*, «PP», 34, 1979, pp. 190-191, n. 25. Si le consulat de *Tullus* date de 73, celui de son frère aîné, au plus tard, remonte au même *nundinium* de la même année ou lui est antérieur; et il y a place en 71, surtout en 72 selon l'état actuel de la documentation: voir l'estimation de P. GALLIVAN, *The Fasti for A.D. 70-96*, «CQ», 31, 1981, p. 198 (on remarquera qu'en juillet-août 73, il reste, du nom du collègue d'*Arrecinus Clemens*, [- -]*m*[- - -], le *M* semblant suivi de trois hastes verticales (?): *Fasti Feriarum Latinarum, IIt.*, XIII, 1, fac-similé p. 152, VII).

[6] W. ECK, *Jahres- und Provinzialfasten der senatorischen Statthalter von 69/70 bis 138/139*, I, «Chiron», 12,1982, pp. 289, n. 28 et 309, n. 115; dans *Senatoren von Vespa-*

nières années continuent à proposer des notices contradictoires ou que l'on peut considérer comme périmées[7]. Il ne m'a donc pas semblé inutile de consacrer cette note au personnage politique des frères *Lucanus* et *Tullus*, après que d'autres recherches[8] m'ont fait pénétrer plus avant dans l'intimité de leur famille et donné une arme nouvelle, une meilleure connaissance de leur âge respectif: les deux frères sont toujours considérés, mais arbitrairement[9], comme nés à un ou deux ans d'intervalle; en réalité cinq ans et, plus probablement, six, voire sept, les séparent.

Pour rester dans le cadre d'un colloque sur «l'Africa Romana», je m'étais proposé d'étudier leurs charges africaines — et c'est sur une charge africaine que je présenterai une hypothèse nouvelle. En fait: a) d'une part, sans prétendre écrire le chapitre «fonctionnaires affectés à l'Afrique le plus grand nombre de fois» d'un Guinness Book of Records pour le Haut Empire, où ils figureraient en fort bonne place, *Lucanus* surtout avec quatre mandats différents, la somme des «années africaines» atteint pour tous les deux le nombre quatre, ou même le nombre six s'ils se sont accompagnés à titre privé lorsque ce n'était pas à titre officiel; b) d'autre part, le reste de leur service actif, fort limité, a été raccourci encore par la faveur qu'ils se sont acquise auprès de Vespasien lors de l'année cruciale 69-70, faveur qui les a introduits d'emblée dans le cercle des dignitaires favoris du règne[10]. Consulaires et patri-

sian bis Hadrian, Munich 1970, p. 91, l'A., adoptant la datation de G. Alföldy pour le commandement militaire, proposait pour le consulat 74, au plus tard 76-77; avant l'article de F. Zevi, même acceptation du premier jalon de la part de J. Nicols, *Vespasian and the Partes Flavianae, Historia Einzelschr. 28*, Wiesbaden 1978, p. 173; B.W. Jones, *Domitian and the Senatorial Order*, Philadelphie 1979, p. 103, nos 96 et 97; V.A. Maxfield, *The Military Decorations of the Roman Army*, Londres 1981, p. 156. Tout récemment se sont prononcés pour la chronologie la plus haute M. Le Glay et S. Tourrenc, *Nouvelles inscriptions de Timgad sur des légats de la troisième légion Auguste*, «Ant. Afr.», 21, 1985, pp. 105-106 et n. 11.

[7] B.E. Thomasson, *Laterculi Praesidum*, I, Göteborg 1984, col. 394; G.W. Houston, *Vespasian 's Adlection of Men in Senatum*, «AJPh», 98, 1977, p. 39; P. Gallivan, art. cit. n. 5, pp. 208-209; S. Demougin, *Uterque Ordo. Les rapports entre l'ordre sénatorial et l'ordre équestre sous les Julio-Claudiens, Epigrafia e Ordine Senatorio*, «Tituli», 4, 1982, p. 102, nos 20 et 24; A.N. Sherwin-White, *The Letters of Pliny*, Oxford rééd. 1985, pp. 468-469.

[8] Voir les études citées n. 1 et, moins directement, *Des Calvisii Rusones à Licinius Sura*, III, «MEFRA», 99, 1987, sous presse.

[9] A noter que l'allusion de Martial (*Epigr.*, IX, 51, vv. 2-4 avec un écho de I, 36, vv. 4-6) prend plus de sens si la différence d'âge est sensible. Ce passage, outre l'ordre immuablement suivi dans les estampilles sur briques des deux frères, garantit que *Lucanus* est l'aîné.

[10] On comparera la carrière de *L. Flavius Silva Nonius Bassus*, leur «compagnon d'armes» (avec rang de légat de légion) en 70, *adlectus inter praetorios* en 73. On peut considérer

ciens dès 74, après cette date ils ont exercé dans l'*otium* administratif, choix personnel plus que vent de disgrâce, leur puissance de sénateurs richissimes, mécènes, politiquement influents tout de même: malgré notre ignorance, nous pouvons le deviner indirectement à deux reprises, en 89-90 et en 96-97[11]; leur *cursus* n'enregistre plus que le proconsulat d'Afrique, couronnement obligé de la carrière sénatoriale, qu'ils ont détenu deux ans vraisemblablement en 84-86 — se succédant l'un à l'autre et le premier restant comme légat du second —, et, pour le survivant *Tullus*, en 98, un consulat *iterum* honorifique décerné par Nerva et Trajan, révélateur d'un soutien déclaré dans les événements de 96-98.

Si bien que réexaminer leurs charges africaines revient pratiquement à reconsidérer l'ensemble de leur fiche prosopographique.

Pour jouer cartes sur table, je déclarerai dès l'abord que ma révision obéit à deux exigences de méthode et repose sur deux «postulats».

1. La première exigence pourrait se formuler ainsi: ignorer — sinon combattre — la considération aprioristique qui prétend réunir les deux frères au plus grand nombre possible des étapes de leur carrière. S'ils ont été, à la fin de leur vie active, «ensemble» proconsuls d'Afrique, cela ne veut pas dire qu'ils ont été quinze ans plus tôt légats d'Afrique «ensemble»[12]. Cette attitude, qui s'appuie sur un fait objectif, leur collégialité assurée à deux étapes, commandement en Germanie et proconsulat à peine évoqué, et sur la réputation de frères inséparables que leur ont faite les sources littéraires, est confortée par l'idée, non moins gratuite, qu'ils ont, à un ou deux ans près, le même âge.

Une deuxième exigence pourrait être qualifiée de technique: analyser systématiquement, sans idée préconçue, les deux *cursus* pratiquement complets de *Fulginiae* (Foligno) — deux bases de statue que la ville décerne à ses patrons, autre honneur commun — et les mettre d'accord avec les deux *cursus* de *Lepcis Magna*, très lacunaires, mais l'infime part conservée, de l'ordre du sixième, suffit à assurer leur attribution. Cette double paire de *cursus* remonte à la même époque, la fin du proconsulat d'Afrique (*Lepcis Magna*), la période qui s'étend du proconsulat

que les nécessités du service impérial, pour *Tullus* le commandement de la *leg. III Aug.* en 71, pour *Silva* celui de la Judée en 73, ont précipité l'enchaînement régulier des charges; mais ce dernier personnage, d'extraction plus humble, n'atteint le consulat qu'en 81.

[11] A travers certaines désignations pour les consulats suffects de l'année 90 (après le soulèvement de *L. Antonius Saturninus*, même si l'on tend aujourd'hui à minimiser l'épisode) et ordinaires de 98 (qui récompensent les partisans de Nerva et de Trajan).

[12] Cf., déjà en ce sens, la remarque de C.P. JONES dans «Gnomon», 45, 1973, p. 689 (avec une indication chronologique que je ne peux accepter).

d'Afrique à la mort de *Lucanus* (*Fulginiae*). Généralement, à une exception près[13], on expédie d'un mot, quand on les cite, les *cursus* de *Lepcis Magna*: on considère que leur contenu est le même qu'à Foligno (ce que je ferai moi-même, naturellement), qu'ils n'apportent rien de plus (ce qui est discutable), parfois même que l'ordre des postes y est identique (ce que je récuse).

2. Quant aux postulats annoncés, le premier n'en est un à proprement parler que dans les limites de cette note, puisqu'il s'appuie sur une démonstration présentée ailleurs[14], que je ne reprendrai pas ici: il s'agit de la différence d'âge, cinq ans environ, sinon plus, entre *Lucanus* et *Tullus*. L'aîné, se mariant au plus tard en 56[15], à un âge que l'on peut situer entre 21 et 24 ans, est né entre 32 et 35; or aucun élément autre n'oblige à considérer que *Tullus* ait vu le jour avant les années 39-40 suggérées par sa carrière. Le cadet est donc sensiblement plus jeune.

Le deuxième postulat, véritable cette fois, mais d'une modestie qui le rend facilement acceptable, consiste à poser que, à *Lepcis Magna* comme à Foligno, les dédicaces honorant les deux frères sont des textes jumeaux, non seulement rédigés en une même circonstance, mais sur des directives provenant de même source et que, à chaque fois, les deux textes ont été structurés selon un même schéma, taillés sur un même patron. Une mise en parallèle aisée pour ceux de Foligno garantit le bienfondé du postulat; la vraisemblance d'une occasion unique, la célébration par les Lepcitains des deux proconsuls à leur sortie de charge, permet de l'avancer sans grand risque pour la grande cité d'Afrique. L'argumentation qui suit implique donc que me soit accordée une construction parallèle des deux *cursus* à Foligno et à *Lepcis Magna,* qui peut-être et sera différente d'un site à l'autre.

Le bons sens recommande de commencer l'examen par les *cursus* de *Fulginiae*, intégralement conservés ou peu s'en faut (Appendice, I). Mes remarques commentent le découpage que j'en ai proposé, pour la clarté, sur le tableau de la fig. 1 et dont la clef de lecture se trouve dans la colonne centrale.

Le nom du sénateur, une polyonymie raisonnable, comprenant filiation et tribu, est suivi (case 2) par l'énoncé de ce que, faute de mieux, j'ai appelé les charges les plus prestigieuses, consulat et proconsulat, et par celui des prêtrises (case 3), selon un usage bien connu. Quant au reste du texte (cases 4 et 5), jusqu'à aujourd'hui, ces *cursus* ont été consi-

[13] G. Alföldy, étude citée n. 4, p. 133.

[14] Je renvoie à ma deuxième étude citée n. 1.

[15] *Domitia Lucilla major*, fille de *Lucanus*, est née vraisemblablement en 57-58.

dérés, sur l'indication de la fin, comme des *cursus* indirects, rédigés linéairement en ordre descendant; ce qui conduit à dire que, pour *Tullus*, l'*adlectio inter patricios* (année de la censure de Vespasien, 73-74), précéderait la légation d'Afrique, laquelle précéderait le commandement en Germanie qui serait, pour *Lucanus*, suivi par la légation d'Afrique. Les consulats — quand ce n'est pas commandement en Germanie et consulats — remonteraient au règne de Domitien, au tout début du règne, car sinon augmenterait la difficulté de situer avant 93-94, date de la mort de *Lucanus*, le *biennium* du proconsulat d'Afrique des deux frères.

Cette interprétation traditionnelle de leur carrière, qui continue, force de l'habitude apparemment plus que conviction, à trouver des partisans, se trouve mise en échec par les repères chronologiques dont nous disposons maintenant et auxquels j'ai fait allusion[16], repères sinon prouvés, du moins garantis autant que faire se peut par des raisonnements historiques indépendants et convergents: le commandement commun en Germanie doit se placer en 70, le consulat — et pour le plus jeune — au plus tard en 73.

Deux solutions alors se présentent[17]:

— ou bien l'on persiste à considérer ces *cursus* comme des *cursus* indirects simples et l'on est obligé de faire intervenir des entorses à l'ordre afin d'intégrer ces deux nouveaux jalons, une entorse limitée à l'*adlectio* pour *Lucanus*, une entorse beaucoup plus consistante pour *Tullus*, si bien que cette partie de son *cursus* a pu être qualifiée d'«inconséquente»[18];

— ou bien — et c'est ma position — on considère que l'on a affaire non pas à des *cursus* linéaires descendants, mais à un type de *cursus*, moins fréquent mais bien attesté, en faveur duquel j'ai déjà rompu une lance[19] et auquel je voudrais donner droit de cité: il s'agit de *cursus* fractionnés, structurés en séquences successives en elles-mêmes ordonnées, mais disposées selon un ordre opposé, comprenant parfois des séquences symboliques, d'où des lignes de rupture par rapport à la chronologie, que j'ai matérialisées sur le découpage de mes tableaux (fig. 1 et 2)[20].

[16] *Supra*, p. 510 et nn. 4-5. Aux partisans de cette interprétation traditionnelle et d'une chronologie plus basse, on ajoutera M. BENABOU, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris 1976, p. 102.

[17] J'exclus une troisième solution, qui serait de renoncer à ces acquisitions récentes.

[18] G. ALFÖLDY, étude citée n. 4, p. 134.

[19] Voir l'art. cité n. 8, I. L'ordre des *cursus* de *Fulginiae* se retrouve par exemple dans *ILS*, 1175 (III^{ème} s.).

[20] Par une ligne double.

Ce modèle de *cursus* est rendu ici difficilement identifiable, presque méconnaissable, je le reconnais, d'un côté par le petit nombre de charges prétoriennes et consulaires, compte tenu de l'usage selon lequel une charge citée dans l'en-tête (consulat, proconsulat) n'est pas répétée à sa place chronologique, d'un autre côté par le fait qu'une partie de la carrière de *Tullus*, dans le saut où il rejoint son frère aîné, additionne les situations hors de l'ordinaire: il assure des fonctions de niveau prétorien avant une préture jamais effectivement exercée.

Si l'on suit mon découpage, de part et d'autre d'une ligne de rupture, s'enchaînent un ordre ascendant pour les fonctions postérieures à la préture et ce jusqu'au consulat (sous-entendu) et à l'*adlectio inter patricios* (case 4) et un ordre descendant pour les fonctions antérieures à la préture, de celle-ci aux charges préliminaires (case 5).

Qu'en est-il dans le détail[21]?

1. La mise en place chronologique s'effectue sans difficulté aucune pour *Tullus*: il est *praefectus auxiliorum omnium* en 70, dans le courant de l'année *designatus* comme *praetor* avec la recommandation de Vespasien ou de Titus[22], il n'entre pas en charge au début de 71 parce que destiné au commandement de la *Legio III Augusta* à la tête de laquelle il va remplacer *Valerius Festus* (consul au printemps 71) jusqu'à la désignation d'un successeur en la personne de *Sentius Caecilianus*, dépêché en *Africa* dans le courant de 73. A son retour d'Afrique, déjà *relatus inter praetorios*[23], il est consul suffect, en 73, avant *Sex. Iulius Frontinus* qui le suivra dans la relève des consuls *iterum* de 98. La chronologie de

[21] On suivra sur le tableau de la fig. 1.

[22] De Titus, selon G. ALFÖLDY (étude citée n. 4 p. 134), ce qui expliquerait le *candidatus Caesar(is)* sans *Imp.* ni *Aug.* Les rapprochements invoqués, *ILS*, 999 (avec restitution), 1003, (formule plus développée) ne sont pas déterminants, il s'agit d'ailleurs de questeurs impériaux, non de *candidati* si l'on s'en tient strictement au libellé. Le terme de *Caesar* pourrait renvoyer aussi à Vespasien, comme dans l'expression *in omn[ibus honoribus candidatus]/Caesarum* (*ILS*, 988) où *Caesarum* regroupe abstraitement des princes successifs dont un *damnatus*. Si dans la suite du texte, Néron est dit *Caesar.Aug.*, Titus est désigné par *Titus Caesar Aug.f.* Une raison grammaticale permet d'exclure Néron: le temps *esset*, et non *fuisset*, exprimant la contemporanéité avec *missus est*, semblerait ne pas nous reporter à une date antérieure à la charge de *praefectus auxiliorum*. De toute façon, Vespasien ou Titus, le problème est ici secondaire.

[23] Vraisemblablement, il a été *relatus inter praetorios* dès 71. Puisqu'il était *praetor designatus*, il ne s'agit pas à proprement parler d'une *adlectio* (destinée à faire entrer au sénat dans ce rang un chevalier ou à avantager un sénateur «en retard») comme le précisait W. ECK (*op.cit.* n. 6, p. 103, n. 49; même opinion chez J. DEVREKER, *L'adlectio in senatum de Vespasien*, «Latomus», 39, 1980, p. 85; *contra*, G.W. HOUSTON, art. cit. n. 7, p. 39). L'opération pouvait ne pas requérir que l'empereur ait revêtu la *censoria potestas* comme pour les véritables *adlectiones* (exception faite de la «fournée», totalement illégale, de 69: sur celle-ci, J. DEVREKER, pp. 79-83).

cette carrière, selon une interprétation qui correspond à celle de G. Alföldy, F. Zevi, W. Eck[24], me semble maintenant bien définie.

2. En ce qui concerne *Lucanus*, ma proposition de lecture apporte une modification par rapport au schéma des mêmes savants et celle-ci regarde la charge de *praetorius legatus provinciae Africae Imp. Caesar. Aug.* On ne peut, selon moi, considérer cette charge comme la légation impériale de la Troisième Auguste: on s'expliquerait mal que les rédacteurs aient eu recours pour le même poste[25] à deux libellés aussi différents, *Tullus* étant dit en 71-73 *legatus missus ad exercitum qui est in Africa*; ni comme la «moitié civile» de cette même charge dédoublée, en d'autres termes la juridiction civile du territoire de la future Numidie[26], ceci pendant que *Tullus* le cadet y exerce le pouvoir militaire, *monstrum* administratif auquel se résignent G. Alföldy et W. Eck. Il s'agit, selon toute vraisemblance, d'une légation du proconsul d'Afrique sur nomination impériale, comme cela se rencontre[27], que ce mandat corresponde à une mission spéciale ou que la volonté impériale se substitue purement et simplement à la ratification du libre choix du proconsul. L'indication du rang, *praetorius legatus*, me semble aller dans ce sens, ces légations proconsulaires, qui peuvent intervenir à des stades différents de la carrière, étant parfois accompagnées de cette précision[28].

[24] Etudes citées nn. 4 (le commandement de 70), 5 et 6.

[25] Un autre argument pourrait être invoqué, que *Lucanus* n'ait pas été auparavant (selon ma chronologie) légat d'une autre légion ou de troupes assimilées comme cela sera généralement le cas des commandants de la *leg. III Aug.* par la suite; mais notre ignorance totale de la carrière des titulaires de cette fonction de Caligula à l'époque flavienne (le premier connu, en 69-70, *Valerius Festus*, ne l'a pas été non plus) ôte toute valeur à cet argument (sur celui-ci, cf. W. Eck, étude citée n. 6, II, «Chiron», 13, 1983, p. 200-201, n. 567).

Le libellé «légat de l'armée d'Afrique» au lieu du simple «légat de la troisième légion Auguste», embarrassant, est cependant particulièrement fréquent de 69-70 (le prédécesseur de *Tullus*) au règne d'Hadrien. Plutôt qu'un «surcroît» d'autorité (militaire), interprétation de M. Le Glay et S. Tourrenc, art. cit. n. 6, pp. 105-108, j'y verrais volontiers l'indication que, à l'instar de ce qui se passe encore à cette date pour les Germanies, ce légat — qui n'est pas un simple légat de légion — a autorité sur le territoire directement contrôlé par cet *exercitus*?

[26] De sa partie méridionale, puisque la confédération cirtéenne, jusqu'à Trajan, dépend du proconsul (et de son légat d'Hippone).

[27] L'étude de référence sur ce sujet est celle de H.-G. Pflaum, *Légats impériaux à l'intérieur de provinces sénatoriales, Hommages à A. Grenier, III*, Bruxelles 1962, pp. 1232-1242. Le phénomène est attesté déjà sous Claude et Néron (pp. 1237-1238). Le cas de *Lucanus* n'y est pas envisagé, mais cf. déjà E. Groag, *PIR*^{e}, III, 1943, D 152. B.E. Thomasson (dans des travaux précédents), C.P. Jones, P. Gallivan (*loc.cit.*), ont opté pour une brève légation «spéciale» auprès du proconsul, souvent parce que les années auxquelles ils pensaient pour un commandement de la *leg.III Aug.* étaient «occupées».

[28] Il en est ainsi pour le sénateur anonyme de *CIL*, VIII, 9247. Le plus souvent, dans les *cursus* linéaires, le rang atteint lors de la légation se déduit de la place de celle-ci dans l'énumération des charges: cf. *ILS*, 1026, 1029, 1067 etc...

Selon ma lecture du *cursus*, cette légation précède le commandement des auxiliaires en Germanie, elle est antérieure à 70 et l'empereur non nommé n'est ni Domitien comme le pensaient certains tenants du *cursus* indirect, ni Vespasien comme le voudrait G. Alföldy[29], mais Néron. Cette datation, qui permet de lire selon un certain ordre cette partie du texte de *Fulginiae* à condition de considérer qu'il s'agit d'un *cursus* à ruptures, présente de multiples avantages:

— 1. Elle justifie le libellé *legatus Imp. Caes. Aug.* On remarquera que, dans le *cursus* parallèle, *Tullus*, sans contredit questeur de Néron, est semblablement dit *quaest. Caesar. Aug.*[30].

— 2. Elle est conforme à l'ordre naturel, à partir du moment où l'on est assuré que *Lucanus* est nettement plus âgé que son frère[31].

— 3. Elle est cohérente avec l'ascension sociale des deux frères que la différence de catégorie[32] peut-être déjà entre les vigintivirats, surtout entre les questures, dévoile: en 58 *ca, Lucanus*, qui a été *IIIIvir viarum curandarum*, est très ordinairement questeur provincial en Afrique; cinq ans plus tard environ, *Tullus*, ex-*Xvir stlitibus iudicandis*, est l'un des deux questeurs impériaux; or c'est exactement l'époque à laquelle *Lucanus* obtiendrait, selon mon interprétation, une désignation impériale pour la légation proconsulaire d'Afrique. Les deux frères se sont fait une place dans le milieu le plus influent auprès de Néron. L'héritage de *Cn. Domitius Afer*, mort en 59, n'est peut-être pas étranger à l'amélio-

[29] Domitien: lorsque le commandement *adversus Germanos* est assigné aux guerres germaniques du début du règne de cet empereur; Vespasien: le développement de G. Alföldy (étude citée n. 4, p. 133), pertinent dans sa critique, ne convainc pas dans sa conclusion. Pourquoi n'avoir pas nommé dès alors l'empereur, quitte à adopter une rédaction différente pour la suite, en faisant usage par exemple de *idem*?

Dans le seul cas où Vespasien ne semble pas nommé (*ILS*, 989, *cursus* de *Valerius Festus*) la lecture n'est pas rigoureusement sûre: *donato ab Imper[atore / hastis] puris*. On ne peut exclure *Imper[atorib]*. (avec une ligne sautée? ou sans) ni même *Imper. [Vesp.]*, abréviation qui se rencontre (à la ligne suivante, *hast.* me semble en tout état de cause préférable). De toute façon, il ne doit pas s'agir de la formule, suspecte par son insistance, *Imp. Caes. Aug.* ou *Caes. Aug.*

[30] L'appellation évasive *Imp.Caes.Aug.* pour les empereurs *damnati memoriae* est courante, ainsi pour Néron: *ILS*, 1838 (sans *Imp.*), 2648 (pour un procurateur; cités par St. Mitchell, dans «Chiron», 16, 1986, p. 25, n. 36); pour Domitien: *ILS*, 9200, la célèbre inscription honorant *C. Velius Rufus*.

[31] D'où la difficulté de concevoir que le cadet, *Tullus*, ait pu être consul quelques années avant son frère ou légat de la *Leg. III Aug.* avant que celui-ci reçût sa légation proconsulaire spéciale (respectivement, S. Demougin, B.E. Thomasson, *loc.cit.*).

[32] M. Cebeillac, dans une notice par ailleurs très peu fiable sur *Tullus*, avait bien noté la différence de «faveur» que dénotent les deux débuts de carrière, mais sans pouvoir la justifier: *Les quaestores principis et candidati aux I^er^ et II^e^ siècles de l'Empire*, Milan 1972, p. 55-56.

ration de leur position: il est permis en effet, sans tomber dans l'extrapolation cynique, de donner à cette coïncidence chronologique un sens qui relève du simple réalisme politique.

Tout irait pour le mieux si nous ne devions pas nous intéresser aux pierres de *Lepcis Magna*, qui viennent à première vue compliquer les choses, comme bien souvent lorsqu'on espère un secours d'un nouveau document.

A *Lepcis*, de toute évidence, nous sommes en présence de deux dédicaces[33] aux deux frères, mais il ne s'agit pas de classiques piédestaux de statues. Un champ épigraphique beaucoup plus ample, de type monumental, fait supposer une base unique, de grandes dimensions, portant les textes superposés sur une seule face, peut-être distribués sur deux faces opposées, ou suggère deux inscriptions murales sur une paroi d'édifice[34]. Les éditeurs n'ont donné (Appendice, II) que les compléments les plus voisins des segments de ligne conservés, et ils ont bien fait; la recomposition intégrale de ces textes, que l'on restitue d'après les dédicaces de Foligno dont ils ne sont cependant pas la réplique mécanique, se révèle malaisée[35]. Pour irritante que soit la difficulté, cependant, elle ne nous concerne qu'accessoirement. Ce qui importe à mon propos, c'est l'ordre suivi dans l'énoncé des charges et le hasard[36] veut que la comparaison des restes de ligne nous livre cet ordre, à condition, je répète mon postulat, que les deux *cursus* soient bâtis, l'un et l'autre, selon la même disposition.

Cet ordre, quel est-il[37]?

[33] Le datif est de loin préférable à un ablatif de date, non pratiqué à l'époque à *Lepcis* dans les dédicaces de monument où le proconsul à l'oeuvre se présente au nominatif, sujet de *dedicavit*. Dans ces mêmes textes, de la fin du règne de Néron à celui de Trajan, s'affiche une ostentation du *cursus* dont l'exemple le plus criant concerne le prédécesseur immédiat de *Lucanus* et de *Tullus, L. Nonius Asprenas* (*IRT*, 346; année 83).

[34] Qu'il s'agisse d'une base ou d'une paroi, si les textes ne se font pas pendant horizontalement, mais sont superposés (disposition en faveur de laquelle déposent 1) le fait qu'auraient été alors conservés, en remploi ou non, deux blocs appartenant à une même partie du monument, peut-être contigus; 2) le fait que, s'ils étaient juxtaposés, ils ne commenceraient pas au même niveau par rapport aux assises), le champ épigraphique intéresse trois, voire quatre assises (hauteur: 2,04 m) et se développe sur une longueur qui atteint au moins 4 m.

[35] On peut hésiter entre une version plus longue et une version plus contractée (avec existence de «blancs» ?), aucune n'est entièrement satisfaisante et trop d'incertitudes demeurent.

[36] Qui fait bien les choses puisqu'il nous a conservé des blocs terminaux, portant des fins de ligne (cf. *IRT*, 527: pl. V, 3).

[37] On se reportera à la fig. 2.

Du début obligé ou presque (cases 1 et 2: dénomination, charges les plus prestigieuses), totalement perdu pour *Lucanus*, survit pour *Tullus* l'extrême fin. Mais les prêtrises ne suivent pas immédiatement: la grande lacune de la ligne 2 (*cursus* de *Tullus*) doit contenir le rappel, en ordre descendant, des étapes inférieures de la carrière, comme le montre la ligne 2 du *cursus* de *Lucanus*, soit, en termes chronologiques, la période préflavienne. Viennent seulement alors les prêtrises, ce que l'on rapprochera de l'usage, plus rare mais attesté, selon lequel celles-ci figurent en queue de *cursus*; et, dernier élément, mis en exergue, je n'ose dire «hors cursus», le commandement en Germanie, source de gloire militaire, mais surtout titre de mérite auprès des Flaviens, élément moteur qui a décidé de la rapide promotion de *Lucanus* et de *Tullus* au consulat et au patriciat, cette dernière qualité couronnant l'énoncé des *cursus*. On ne peut plus supposer après — ou ailleurs — que la formule de dédicace des Lepcitains à ces proconsuls, vraisemblablement *patroni municipii*. Je crois qu'il n'est pas d'autre ordre possible, d'autre manière de reconstruire, avec ces morceaux de puzzle que sont ces bouts de lignes, deux textes parallèles.

Point n'est besoin d'entrer dans le détail pour noter certaines divergences, ainsi *donis donato* au lieu du simple *donato* de Foligno, ou au contraire *legatus exercitus* au lieu de *missus ad exercitum*, variante insignifiante dans une partie du texte contractée; ou encore, plus embarassante, la discordance dans les nombres des décorations militaires, gravés en toutes lettres à *Lepcis*[38]. Mais une nouveauté importante apparaît, à la ligne 1 du *cursus* de *Lucanus* (Appendice, II), une légation impériale dans une province s'il faut bien lire *[- - -]ian[i] provinciae*[39]. A moins de supposer un oubli dans le *cursus* de Foligno, ce qui ne serait pas de bonne méthode, cette charge ne peut être rapprochée que de l'intitulé *praetorius legatus provinciae Africae Imp. Caesar. Aug.* et la seule restitution possible[40] est:

[legatus divi Vespas]iani provinciae [eiusdem ou *Africae].*

Si l'on revient à ma lecture du *cursus* de *Lucanus* à Foligno, une alternative s'impose alors: ou bien l'on considère ma longue argumentation comme nulle et non advenue, le *cursus* est indirect et il y a entorse à

[38] Deux *hastae purae*, deux *vexilla* à *Lepcis Magna* contre trois à Foligno (nombre exact?). Ces décorations correspondent au rang du *praetorius*: cf. V.A. MAXFIELD, *op.cit.* n. 6, pp. 152-157. Le «retard» dans l'attribution (souvent groupée avec une adlection, en 73-74) est phénomène bien attesté: *ibid.*, pp. 154-156.

[39] La photographie publiée dans les *IRT* (cf. n. 36) n'autorise guère d'autres lectures.

[40] *Domitiani* serait martelé et suivi de *Aug.*, sinon de *Germanici*.

l'ordre[41]; ou bien, si l'on continue à me suivre, on est obligé d'admettre que cette légation d'Afrique sur ordre de Néron est présentée à *Lepcis* comme une légation *(divi) Vespasiani*. Je ne crois pas à une substitution grossière de noms, le prédécesseur honni étant «remplacé» par son successeur, je crois qu'il y a eu glissement, déplacement de la visée. On a laissé tomber l'indication du mandant, on a choisi de nommer le gouverneur sénatorial dont le prince *damnatus memoriae* avait désigné l'adjoint: *T. Flavius Vespasianus*, le futur empereur, proconsul d'Afrique entre 63 et 66[42]. Dans le contexte de la vénération dont jouit à *Lepcis Magna* Vespasien en particulier, *conditor municipii* moins d'une dizaine d'années auparavant, et la *domus Flavia* tout entière[43], la chose me semble tout à fait plausible.

Cette circonstance, *Lucanus* légat de *T. Flavius Vespasianus*, est loin d'être anodine. On a parlé, et à juste titre, de ralliement précoce pour les deux frères[44]: le commandement exceptionnel de Germanie, début 70, le dénote, ainsi que les récompenses qui suivent. Vraisemblablement leurs immenses moyens financiers ne pouvaient laisser indifférents les fondateurs d'un nouvel ordre qui avaient tout intérêt à se les attacher[45]; vraisemblablement aussi, les deux frères, jadis tribuns laticlaves de la *V Alauda*, ont déjà vu les bords du Rhin et cette expérience du pays pouvait s'avérer utile[46]. Mon hypothèse ajouterait cependant un

[41] Pour ma décharge, je dirai que la possibilité de cette autre lecture devait au moins être envisagée.

[42] En dernier lieu, U. VOGEL-WEIDEMANN, *Die Statthalter von Africa und Asia in den Jahren 14-68 n. Chr.*, Bonn 1982, n. 27, pp. 205-214. *Ser. Cornelius Orfitus, cos. ord.* 51 (la même année que Vespasien, suffect) gère le proconsulat vraisemblablement en 62-63 (*IRT*, 341); à l'automne 66, Vespasien est *comes* de Néron lors de son voyage en Grèce. Les deux années les plus probables sont donc 63-64 ou 64-65 (*Orfitus* a pu rester deux ans, ou bien un autre sénateur, *cos.* 51 également ou empêché *suo anno* pour le tirage au sort des grands proconsulats, précéder Vespasien. L'année 65-66 serait encore possible, à la rigueur, s'il ne fallait placer la «gaffe» de Vespasien s'endormant pendant une exhibition théâtrale de Néron lors des seconds Jeux Quinquennaux (Tac., *Ann.*, XVI, 5; début de l'été (?) 65: cf. W. HARTKE, «*RE*», XVII, 1, 1936, *s.v. Neronia*, col. 43) plutôt que lors du voyage en Grèce (Suét., *Vesp.*, 4, cf. Dion Cassius, 65, 11,2), la première datation laissant au coupable le loisir de se faire oublier loin de la cour avant le départ pour la Grèce et le commandement en Orient qui suit très vite.

A l'époque du proconsulat, Titus, né en 39, arrive à l'âge de la questure, Domitien, né en 51, est un adolescent.

[43] On pensera, entre autres, à l'arc des Flaviens (*IRT*, 342; année 77-78) et au temple de la *gens Flavia (IRT*, 348, année 93-94).

[44] J. NICOLS, *loc. cit.* n. 6; la position de G.W. HOUSTON (*art.cit.* n. 7, p. 61) selon laquelle *Tullus* n'aurait pas été «involved on the Flavian side» en 69-70 est insoutenable au regard de la chronologie haute.

[45] J. NICOLS, *ibid.*; F. ZEVI, *loc.cit.* n. 5.

[46] G. ALFÖLDY, étude citée n. 4, p. 132.

motif déterminant à leur nomination. Si *Lucanus* — qui, plus que *Tullus* vu leur âge, aurait pu, indépendamment, à Rome, dans les années 60-69, se rapprocher du groupe politique qui comptait les *Flavii*[47] — a naguères fait partie de l'équipe de Vespasien proconsul, donnant à celui-ci certaines raisons de l'apprécier, cela aiderait grandement à comprendre la désignation des deux frères à la tête de la masse des troupes auxiliaires que l'on a concentrées, sous un commandement autonome par rapport à celui des légions, pour reprendre en main la Germanie Inférieure: Mucien et *Petillius Cerealis*, le nouveau gouverneur dépêché alors, devaient être sûrs de leurs choix[48].

Je manquerai à la bonne règle qui voudrait qu'en guise de conclusion, je reprenne ma position sur les charges africaines des deux frères: le tableau que j'ai dressé (fig. 3) fera l'affaire plus clairement et plus brièvement. Je préfère justifier la témérité de ma lecture des *cursus* et de l'interprétation de la deuxième charge africaine de *Lucanus* en particulier.

La tentative que j'ai exposée pourrait, me semble-t-il, apporter quelque chose de plus qu'une remise en ordre formelle, dictée par un esprit de système qui serait le mien, des éléments énoncés dans cette ensemble conventionnel de communication et de propagande qu'est un *cursus*. Sur un plan que l'on me pardonnera de qualifier d'historique, même s'il s'agit de cas individuels, l'introduction d'une légation spéciale auprès du proconsul d'Afrique pour *Lucanus*, à la date que je propose, permettrait, derrière les indications laconiques de l'épigraphie, d'une part de mesurer à travers la désignation impériale, l'ascension des deux

Il n'est pas oiseux de remarquer que ces tribunats se succèdent pendant que gouvernent la Germanie Inférieure des sénateurs originaires de Narbonnaise, *A. Pompeius Paulinus* (54-56), puis *L. Duvius Avitus* (à partir de 57): cf. W. ECK, *Die Statthalter der germanischen Provinzen vom 1.-3 Jahrhundert*, Cologne-Bonn 1985, pp. 120-124.

[47] On pensera au prestige du frère de Vespasien, préfet de la ville pendant plus de dix ans; au renforcement des amitiés politiques par des alliances matrimoniales: cf. G. TOWNEND, *Some Flavian Connections*, «JRS», 51, 1961, pp. 54-62.

[48] Outre les gouverneurs, nous ne connaissons qu'une partie des légats de légion. D'autres «flaviens» tôt convaincus, *adlecti inter patricios* en 73-74, ont pu mériter cette faveur par une participation militaire plus ou moins directe à la reprise en main des Gaules-Germanies: *L. Flavius Silva Nonius Bassus, Sex. Iulius Frontinus, M. Hirrius Fronto Neratius Pansa* (cf. W. ECK, *op.cit.* n. 46, pp. 141, 246).

A propos de ces partisans de la première heure, il convient d'évoquer l'éventualité d'un proconsulat d'Afrique géré par *T. Curtilius Mancia*, beau-père de Lucanus: dernièrement, cf. U. VOGEL-WEIDEMANN, *op.cit.* n. 42, pp. 214-216 et M. LE GLAY et S. TOURRENC, art. cit. n. 6, p. 106. S'il s'avérait que *Mancia* a réellement été proconsul d'Afrique et qu'il l'a été en 70-71, l'une des deux dates plausibles, le «choix» de ce gouverneur important serait significatif du ralliement général de la famille en 69-70 (l'autre possibilité chonologique, entre Vespasien et *C. Vipstanus Apronianus*, correspondrait aux années de l'ascension des deux frères, à laquelle il pourrait avoir grandement contribué).

sénateurs que nous entrevoyons au niveau des questures, ceci sous le dernier julio-claudien; d'autre part, en situant cette légation sous le gouvernement provincial de Vespasien, d'ajouter le poids d'un lien personnel noué dans le service impérial au faisceau des hasards et des bonnes raisons qui ont attaché *Lucanus* et *Tullus*, dès la première heure, aux *Partes Flavianae*.

II

Si la légende et l'histoire ont leurs «frères ennemis», à l'inverse des frères «amis», des frères inséparables sont entrés à ce chef dans la mémoire collective: *Lucanus* et *Tullus* pourraient y prétendre. Leur attachement réciproque dépassait le degré d'entente nécessaire à l'exercice collégial de fonctions militaires ou civiles au hasard des étapes d'une carrière, il a commandé les péripéties de leur vie familiale, il a inspiré la gestion indivise de leur énorme patrimoine. On conçoit aisément alors que cette symbiose hors du commun entre les deux frères, qui, vue sous des aspects différents, a fourni matière à éloges ou allusions ironiques chez les écrivains spectateurs de leur temps, Martial et Pline le Jeune, n'ait pas laissé de frapper vivement l'opinion dans tous les lieux où ils ont séjourné. Les notables de la province d'Afrique n'ont pas dû faire exception. C'est ainsi que, dans le cadre certes d'un usage largement attesté[49] et à la faveur de la forte volonté de romanisation que manifestent les élites locales[50], j'interpréterai la fortune, à *Lepcis Magna* et à Sabratha, de leurs *cognomina*, c'est-à-dire de leurs noms courants, ceux sous lesquels ils étaient désignés dans les conversations citadines. La conjonction de trois exemples pour ces deux villes peut difficilement être le fruit du hasard: sans être rarissimes, ces surnoms ne sont pas des plus fréquents. La petite enquête que j'ai menée avec les moyens consentis par nos archives pour voir si l'on ne pouvait pas situer la naissance d'un *Tullus*, d'un *Lucanus* — et le choix de ces *cognomina* par leurs ascendants — à cette période de deux ans, vers 85, où les *Curvii fratres* ont gouverné «ensemble» l'*Africa*, me semble tout à fait concluante; et le fait que les fils d'un *Tullus*, d'un *Lucanus*, s'appellent banalement *Pudens* ou *Rufus*, va dans le sens de ma proposition: une vogue, très circonscrite dans le temps, des noms portés par ceux qui furent, deux années durant, les citoyens romains les plus en vue de la province.

[49] Pour la province d'Asie, cf. W. Eck, *Prokonsuln von Asia in der flavisch-traianischen Zeit*, «ZPE», 45, 1982, p. 152 et n. 63.

[50] Voir *infra*, p. 525.

1. A *Lepcis*, est attesté dans une inscription votive, une dédicace peu ordinaire à Mercure et à Minerve, qui nous plonge dans un contexte de vie vécue, un prêtre, vraisemblablement de ces dieux, désigné par son seul *cognomen*, *Tullus*[51]. A la suite d'une décision judiciaire émanant du proconsul, *ex decreto Marcelli procos.*, le personnage a consacré à l'offrandre votive l'argent reçu de *Boccius*, un cabaretier, qui l'avait faussement accusé et qu'il aurait dû poursuivre en dommages. A l'intérieur de l'ample plage chronologique suggérée par la paléographie[52], la mention du proconsul fournit un jalon précis. Mais de quel *Marcellus* s'agit-il? *Q. Pomponius Rufus Marcellus* éliminé des fastes d'Afrique[53], la dernière identification proposée reconnaît en lui *M. Vitorius Marcellus*, consul en 105, qui aurait par conséquent été proconsul d'Afrique vers 120-121[54]. Cette date approximative convient parfaitement à notre texte épigraphique: s'il est né en 85 *circa*, notre *Tullus sacerdos* a trente-cinq ans environ pendant le gouvernement de *Marcellus*, âge plausible pour sa prêtrise et la mésaventure qu'il encourt.

2. A Sabratha, des inscriptions honorifiques, dont la datation sur la seule base de l'écriture reste pareillement vague[55], nous ont conservé l'un et l'autre *cognomen* dans deux familles de notables différentes.

Lucanus, de ses *tria nomina Q. Avitius Lucanus*[56], est le père d'un chevalier qui mène une double carrière, municipale — il a atteint le duumvirat — et impériale: dans le service des *militiae*, où il a été successivement *[praef. c]oh. I Aug. Thrac(um)*[57] et *trib. mil. leg. VII Gem(inae) F[el(icis)]*[58], il se présente comme *proximus tertiae militiae*, formule fort

[51] *IRT*, 304. *Copo* (= *caupo*) qui suit *Boccius*, un *cognomen* (cf. *IRT*, 631), n'est pas, selon moi, un surnom (interprétation des *IRT*), mais la mention de la profession: cf. dans le même ordre, *Tullus sacerdos et Marcellus procos.*

[52] L'écriture en «rustic capitals», qui connaîtra son apogée à l'époque sévérienne, est attestée dès le début du IIème s.: cf. *IRT*, 352, de 101-102.

[53] Il est attesté comme proconsul d'Asie: R. SYME, *Hadrianic Proconsuls of Africa*, «ZPE», 37, 1980, p. 1 et n. 5; W. ECK, ét. cit. n. 6, II, «Chiron», 13, 1983, pp. 179, 180 n. 450.

[54] Art. cit. n. 53, respectivement pp. 3, 4-6 et p. 154, n. 353. S'il s'agissait de *M. Asinius Marcellus, cos.* 104, la date ne changerait pas.

[55] «II cent. capitals» dans le premier cas, «II-III cent. capitals» dans le deuxième. Il s'agit de panneaux de marbre. On rapprochera *IRT*, 91, «II-III cent. capitals», qui date de 168 *ca* : F. JACQUES, dans «ZPE», 22, 1976, p. 222.

[56] *IRT*, 96.

[57] Sur l'identification difficile de cette cohorte auxiliaire, cf. en dernier lieu M. SPEIDEL, *The Roman Army in Arabia*, «ANRW», II, 8, 1977, pp. 710-711 = *Roman Army Studies I*, Amsterdam 1984, pp. 252-253.

[58] Plutôt que *P(iae) [F(elicis)]*, qui abaisserait sérieusement la datation.

intéressante qui renseigne sur les modalités des nominations[59]. Nous sommes à une époque où le système des *militiae*, bien établi depuis la fin du Ier s., fonctionne de manière canonique; le chevalier de Sabratha peut avoir entre 35 et 45 ans. Avec un intervalle conventionnel de 25 ans pour une génération, si *Q. Avitius Lucanus* est né vers 85, l'hommage des *Sabrathenses* à son fils remonterait à la période 145-155[60]. Nous obtenons ici encore une date tout à fait plausible, compatible avec la mention d'un *ordo*: Sabratha dont nous ignorons les variations de statut, devient vraisemblablement colonie sous Antonin[61].

Enfin, *C. Flavius Pudens*, sinon le plus grand notable, le notable le plus représenté dans l'épigraphie de Sabratha, a mérité de l'*ordo, populo postulante,* la récompense honorifique d'un quadrige par une générosité envers sa patrie qui n'a d'égale que celle de son père, dûment rappelée. Le grand panneau de marbre inscrit[62], qui enregistre pour la postérité ce scénario exemplaire de vie municipale, nous apprend que son père, qui dota la ville d'un aqueduc et de douze fontaines décorées de statues, se nommait *Q. Flavius*[63] *Tullus*. Le milieu du IIème s. constitue pour ce texte, difficile à dater avec précision[64], un *terminus post quem*: Sabratha en effet est colonie, les évergésies et la réponse de la ville semblent le reflet d'une grande prospérité[65]. *Pudens* peut être assez âgé: il a rempli

[59] Intérêt souligné déjà par H.-G. PFLAUM, *Inscriptions de la Tripolitaine romaine. A propos d'un livre récent*, «Syria», 30, 1953, pp. 306-307; ID., *Les officiers équestres de la légion VII Gemina, Coll.int. Legio VII Gemina*, Leon 1970, pp. 368-369 = *Scripta Varia II,* Paris 1981, pp. 407-408. Voir également H. DEVIJVER, «PME», I, 1976, n. 266, pp. 164-165. On sait que le système très pyramidal des *militiae* (espacées) ne laissait parvenir à la troisième qu'un tiers à un quart de ceux qui y étaient entrés. *Lucanus* sait qu'il figurera dans le nombre, mais ignore encore l'unité de sa future affectation.

[60] Je pencherai pour la fin de cette période.

[61] En témoigneraient, comme à *Lepcis* où ils nous reportent à Trajan, les noms de deux des curies (que l'on connaît justement par leur hommage à *C. Flavius Pudens*, cf. *infra*), *Faustina* (*IRT*, 120) et *Hadriana* (*IRT*, 121): *IRT*, p. 24; H.-G. PFLAUM, *loc.cit.* n. 59; moins affirmatif, J. GASCOU, *La politique municipale de l'Empire romain en Afrique proconsulaire*, Rome 1972, p. 82. *Oea* devient colonie au plus tard sous Marc Aurèle.

[62] *IRT*, 117.

[63] On peut penser que cette famille a reçu la citoyenneté romaine par l'intermédiaire du proconsul *T. Flavius Vespasianus* (entre 63 et 66, cf. *supra*). *Quintus* appartiendrait donc à la deuxième génération de citoyens. A noter la tribu *Papiria*.

[64] Même difficulté pour les nombreux fragments de panneaux qui devaient en constituer des répliques (*IRT*, 126, 138, 139, 143-145, 160 ?) et pour les bases (118-125).

[65] Colonie: existence des curies. En «extrait», le texte de cet hommage renvoie le même écho que le décret municipal *IRT*, 601, de *Lepcis Magna*, qui se date sous Marc Aurèle: G. DI VITA-EVRARD, *Note sur trois sénateurs de Lepcis Magna. Le clarissimat des Plautii, Epigrafia e Ordine Senatorio*, «Tituli», 4, 1982, pp. 457-458 et n. 27.

tous les *honores* municipaux et exercé les prêtrises les plus importantes, mais l'occasion ultime de l'hommage, cinq jours de jeux offerts à ses concitoyens (une première à Sabratha), peut se placer bien après l'accession à la dernière charge civile ou religieuse. Si de surcroît, pour *Tullus*, né vers 85 selon ma supposition, la naissance de *Pudens* n'eut pas lieu au début de sa vie d'adulte, nous arrivons sans peine en plein règne de Marc Aurèle. Jusqu'à indication contraire[66], je considérerai que, dans ce troisième cas également, l'hypothèse formulée fonctionne.

J'ai déja fait allusion aux conditions historiques locales. A *Lepcis Magna*[67], municipe depuis une dizaine d'années lors du gouvernement des *Curvii fratres*[68], l'alignement sur les formes de la vie romaine, à la fois cause et conséquence de la modification de statut, de manière irréversible occupe les mentalités et mobilise les énergies. Cette romanisation passe, il va de soi, par l'onomastique[69]. Le phénomène que nous avons cerné s'encadre bien dans ce contexte: pour les *cives Romani* de fraîche date[70] que sont alors les notables étudiés, quel moyen plus aisé et plus voyant, donc plus efficace, de se comporter en «Romains» que de donner à leurs fils les noms d'illustres gouverneurs?

[66] La seule note discordante viendrait de la construction de l'aqueduc dont la structure ne semble pas devoir remonter à la première moitié du siècle (information dont je suis reconnaissante à Antonino Di Vita). Mais il faudrait étudier de près cet ouvrage. Sabratha aurait-elle attendu si longtemps ? On se souvient qu'à *Lepcis*, un notable amène l'eau au début du règne d'Hadrien (*IRT*, 357-359). Selon R. BARTOCCINI (*Il tempio antoniniano di Sabratha*, «Lib. Ant.», 1, 1964, pp. 22-24), fontaines et aqueduc pourraient remonter à la première moitié du II[e] s. — la fontaine devant le temple antoninien (166 *ca*) lui serait en tout cas antérieure —, mais l'argumentation n'est pas des plus rigoureuses. Si l'on pouvait rapporter à cette évergésie *IRT*, 72, où se lit la fin d'une titulature *[--- i]mp.II,c[os.---]*, au-dessus d'une ligne *[--- acu ?]s XII qu[---]*, il serait tentant de penser à Hadrien après 135 ou à Antonin de 143 à 161.

De toute façon, le texte épigraphique examiné, précise bien que ces aménagements — dont l'entretien a été prévu: un legs ? — constituent la dernière générosité de *Tullus*. Il pouvait à l'époque être très âgé; à moins que, contrairement à ma remarque (*supra*, p. 522), ce *Tullus* ne fût le deuxième du nom !

[67] Sabratha a dû connaître, probablement avec un décalage chronologique, la même évolution.

[68] G. DI VITA-EVRARD, *Municipium Flavium Lepcis Magna*, «BCTH», n.s. 17 B, 1984, p. 201.

[69] On pensera aux grands notables de la *Lepcis* augustéenne et julio-claudienne, qui ne sont pas citoyens romains mais affublent leur dénomination punique de surnoms ou gentilices romains: *Rufus, Sabinus, Aemilius* etc...

[70] Depuis deux ou trois générations.

APPENDICE

Les textes épigraphiques

I. Fulginiae (Foligno)

CIL,XI,5210 = *ILS*,990 : *Lucanus.*
Cn.Domitio Sex.f. Volt./ Afro Titio Marcello/Curvio Lucano/cos., procos. provinciae Africae,/ legato eiusdem provinciae Tul[li] / fratris sui, septemviro epulonum, f[etiali][1], praetorio legato provinciae Afr[i]c[ae] / imp. Caesar. Aug., praef. auxiliorum omnium / adversus Germanos, donato ab / imp. Vespasiano Aug. et T. Caesar. Aug. f. coronis / murali vallari aureis hastis puris III / vexillis III, adlecto inter patricios, praetori, / tr. pl., quaest. propraetore provinciae Afric[ae], / [tr.] mil. leg. V Alaud., IIIIvir. viarum curandar., patrono / optimo /d.d.

CIL,XI,5211 = *ILS*,991 : *Tullus.*
[Cn.Domitio Sex.f. Volt. Afro Titio Marcello Curvio Tullo, cos., procos. provinciae Africae, septemviro epulonum[2], fetiali, praef. au[xilior.omnium] adversus Germanos, qui cum esset / candidatus Caesar. pr. desig., missus est ab / imp. Vespasiano Aug. legatus pro praetore ad / exercitum qui est in Africa et apsens inter / praetorios relatus, donato ab / [im]p. Vespasiano Aug. et Tito Caesare Aug. f. coronis / murali vallari aureis hastis puris III vexillis III,/ adlecto inter patricios, tr. pl., quaest. Caesar. Aug.,/ [t]r. mil. leg. V Alaud., Xvir. stlitib. iudicandis, patrono optimo / d.d.

[1] La restitution adoptée par G. ALFÖLDY, ét. cit. n. 4, p. 165 et W. ECK, *op.cit.* n. 6, p. 33 n. 14, me semble préférable à celle des recueils cités: *i[tem]*.

[2] *IRT*, 528, exige cette addition dans la lacune.

II. Lepcis Magna

IRT, 527 : *Lucanus.*
[---]iani provinciae / [--- trib.mil. leg. V A]laudae, IIIIvir. viar. / [cur.,--- praef. auxiliorum omnium adversus Germ]anos, donis donato / [ab Imp. Vespasiano Aug. et T. Aug.f. --- hastis puri]s duabus vexillis duob. / [--- adlecto] inter patricios / [---][1].

IRT, 528 : *Tullus.*
[---][2] / [--- procos. provin]ciae Africae / [--- VII]vir. epul. fetiali, praefec. / [auxiliorum omnium adversus Germa]nos, qui cum esset candidat. / [Caesar. pr.des. missus est ab Imp. Vespasian]o Aug. leg. pro pr. exercit. qui est / [in Africa --- donato ab Im]p. Vespasiano Aug. et T. Aug.f. / [---].

[1] Selon ma reconstruction, une ligne manque au début plutôt qu'à la fin du texte.

[2] Cette ligne, pour moi, peut ne pas exister.

Fig. 1. Les *cursus* de *Fulginiae*

chronologie proposée	LUCANUS	Structure des *cursus*	TULLUS	chronologie proposée
né en 33 ? 34?	*[Cn. Domitio Sex f. Volt. Afro Titio Marcello Curvio Lucano,*	1 *nom* filiation, tribu	*[Cn. Domitio Sex. f. Volt. Afro Titio Marcello Curvio Tullo,*	né en 39 ? 40 ?
72 ? 73 ? 84-86 *ca*	*consuli,* *proconsuli provinciae Africae, legato Tulli fratris sui,*	2 charges les plus prestigieuses	*consuli,* *proconsuli provinciae Africae,*	73 85-86 ca
	septemviro epulonum, f[etiali],	3 prêtrises	*septemviro epulonum], fetiali,*	
64-65 ? 70	*praetorio legato provinciae Africae Imp. Caesar. Aug.,* *praefecto auxiliorum omnium adversus Germanos,*	4 cursus ascendant de la préture ou quasi - préture	*praefecto auxiliorum omnium adversus Germanos,*	70
			qui cum esset candidatus Caesar. pr. desig. missus est ab Imp. Vespasiano Aug. legatus ad exercitum qui est in Africa et apsens inter praetorios relatus,	71-73 71 ?
73-74 {	*donis militaribus donato* *adlecto inter patricios*	à *l'adlectio inter patricios*	*donis militaribus donato* *adlecto inter patricios*	} 73-74
63 ? 60 ? 61 ? 58 ?	*praetori* *tribuno plebis* *quaestori propraetore provinciae Africae*	5 cursus descendant de la préture	*(inter praetorios relatus)* *tribuno plebis* *quaestori Caesaris Augusti*	 67 ? 64 ?
entre 54 et 57 53 ?	*tribuno militum legionis V Alaudae* *quattuorviro viarum curandarum,*	aux charges préliminaires	*tribuno militum legionis V Alaudae* *decemviro stlitibus iudicandis,*	entre 59 et 63 58 ?
	patrono optimo decreto decurionum	6 formule de dédicace	*patrono optimo decreto decurionum*	

Fig. 2. Les *cursus* de *Lepcis Magna*

chronologie proposée	LUCANUS	Structure des *cursus*	TULLUS	chronologie proposée
né en 33 ? 34?	*[Cn. Domitio Sex f. Volt. Afro Titio Marcello Curvio Lucano,*	1 *nom* filiation, tribu	*[Cn. Domitio Sex. f. Volt. Afro Titio Marcello Curvio Tullo,*	né en 39 ? 40 ?
72 ? 73 ? 84-86 *ca*	*consuli,* *proconsuli provinciae Africae, legato Tulli fratris sui,*	2 charges les plus prestigieuses	*consuli,* *proconsuli provin]ciae Africae,*	*73* 85-86 ca
64-65 ? 63 ?	*legato divi Vespas]iani provinciae [eiusdem praetori,*	3 cursus descendant de la légation d'Afrique du tribunat de la plèbe (préflavien)		
60 ? 61 ? 58 ?	*tribuno plebis,* *quaestori propraetore provinciae Africae,*		*[tribuno plebis,* *quaestori Caesaris Augusti,*	67 ? 64 ?
entre 54 et 57 53 ?	*tribuno militum legionis V A]laudae,* *quattuorviro viarum curandarum,*	aux fonctions préliminaires	*tribuno militum legionis V Alaudae* *decemviro stlitibus iudicandis,*	entre 59 et 63 58 ?
	[septemviro epulonum, fetiali],	4 prêtrises	*septem]viro epulonum, fetiali,*	
70	*praefecto auxiliorum omnium adversus Germ]anos,*	5 «hors cursus»	*praefec[to auxiliorum omnium adversus Germa]nos,*	70
		du commandement de Germanie (ordre ascendant)	*qui cum esset candidat. [Caesar.pr. desig.,* *missus est ab Imp. Vespasian]o Aug. leg. pro. pr. exercit. qui est [in Africa et apsens inter praetorios relatus],*	71-73
73-74 {	*donis militaribus donato,* *[adlecto] inter patricios,*	à l'*adlectio inter patricios*	*donis militaribus donato,* *[adlecto inter patricios]*	} 73-74
	[patrono municipii ?] *[Lepcitani publice ?]*	6 [dédicace]	*[patrono municipii?]* *[Lepcitani publice ?]*	

Fig. 3. Les charges africaines de *Lucanus* et de *Tullus*

LUCANUS	Chronologie proposée	TULLUS
quaestor pro praetore provinciae Africae - - - - - - - - - - - - - -	*sub Nerone* 58 ?	
praetorius legatus provinciae Africae Imp. Caesar. Aug. (divi Vespasiani proconsulis ?) - - - - -	64-65 ?	
	sub Vespasiano fin 70 - début 73	*legatus Augusti pro praetore exercitus qui est in Africa*
proconsul Africae - - - - - -	*sub Domitiano* 84-85 ?	
legatus eiusdem provinciae Tulli fratris sui - - - - - -	85-86 ?	*proconsul Africae*

Cesare Letta

La famiglia di Settimio Severo

Dopo i decisivi contributi del Birley[1], che ha acutamente messo a frutto le importanti scoperte epigrafiche degli ultimi decenni e le acquisizioni della piú recente critica sull'*Historia Augusta*, può sembrare inutile riprendere in esame il problema della famiglia d'origine di Settimio Severo: l'albero genealogico tracciato dallo studioso inglese è generalmente accettato[2] e cosí pure l'opinione di un'origine puramente africana (punica) della famiglia[3]. Ritengo tuttavia che il quadro non sia cosí scontato; per l'albero genealogico è possibile suggerire qualche ritocco di una certa importanza, mentre le probabilità di un'origine italica della famiglia[4] mi sembrano per lo meno pari a quelle di un'origine africana.

[1] A.R. BIRLEY, in «B.J.», CLXIX (1969), pp. 247 ss., partic. pp. 253 ss.; ID., in «B.H.A.Coll.» 1968 - 69, Bonn 1970, pp. 59 ss.; ID., *Septimius Severus, the African Emperor*, London 1971, partic. pp. 293 ss.; ID., in «B.H.A.Coll.» 1972 - 74, Bonn 1976, pp. 63 s. Sull'argomento v. anche M. PLATNAUER, *The Life and Reign of the Emperor L. Septimius Severus*, London 1918, pp. 38 ss.; J. HASEBROEK, *Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Septimius Severus*, Heidelberg 1921, pp. 1 ss.; S. AURIGEMMA, in «Libia», IV (1940), 9, pp. 14 ss.; G.M. BERSANETTI, in «Athenaeum», n.s., XXIV (1946), pp. 28 ss.; S. AURIGEMMA, in «Q.A.L.», I (1950), pp. 59 ss.; J. GUEY, in «Mém. S.N.A.F.», LXXXII (1951), pp. 161 ss.; G. DI VITA-EVRARD, in «M.E.F.R.A.», LXXV (1963), pp. 389 ss.; T.D. BARNES, in «Hist.», XVI (1967), pp. 87 ss.; H.G. PFLAUM, in «Ant. Afr.», II (1968), pp. 157 ss.; M. TORELLI, in «Rend. Linc.», ser. 8ª, XXVIII (1973), pp. 377 ss.; M. BENABOU, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris 1976, pp. 522 ss.; I.M. BARTON, in *Mél. Senghor*, Dakar 1977, pp. 3 ss.; M. CORBIER, in *Epigrafia e ordine senatorio*, II (Tituli, 5), Roma 1982, pp. 723 ss.; F. JACQUES, *Le privilège de liberté*, Rome 1984, pp. 554 ss.

[2] BIRLEY, 1971, p. 307 (cfr. CORBIER, 1982, p. 724). Altri alberi genealogici in J.M. REYNOLDS - J.B. WARD PERKINS, *The Inscriptions of Roman Tripolitain* (*I.R.T.*), Rome-London 1952, p. 19; GUEY, 1951, p. 168 (cfr. DI VITA - EVRARD, 1963, p. 409); BARNES, 1967, p. 107, n. 163.

[3] GUEY, 1951, pp. 161 ss., P. ROMANELLI, in «Arch. Class.», X (1958), pp. 260 s.; DI VITA-EVRARD, 1967, pp. 407 ss.; L.A. THOMPSON, in L.A. THOMPSON - J. FERGUSON (edd.), *Africa in Classical Antiquity*, Ibadan 1969, p. 146; BIRLEY, 1969, pp. 254 ss.; 1970, pp. 63 s.; 1971, pp. 20 ss.; BENABOU, 1976, pp. 522 ss.; J.M. LASSERE, *Ubique populus*, Paris 1977, pp. 94 ss.; CORBIER, 1982, p. 723.

[4] Cfr. AURIGEMMA, 1950, p. 65; R.M. FLUSS, in *R.E.*, II.A.2 (1923), c. 1944, s.v. *Severus*, nr. 13; L. PARETI, *Storia di Roma*, V, Torino 1960, p. 383; BARNES, 1967, pp. 90 e 94; F. CASSOLA, nel commento alla sua edizione di Erodiano (Firenze, 1967, p. 102).

1. Cominciamo dal primo aspetto, riprendendo in esame il primo capitolo della *Vita Severi* dell'*Historia Augusta*. Il testo tràdito di *Sev.*, I, 2 suona così: *cui civitas Lepti, pater Geta, maiores equites Romani ante civitatem omnibus datam; mater Fulvia Pia, patrui magnaper et Severus consulares, avus maternus Macer, paternus Fulvius Pius fuere*. Come è noto, il *pater Geta*, il cui nome completo era *P. Septimius Geta*, è documentato da un'iscrizione di Cirta e da due di Lepcis, da cui non risulta per lui alcuna carica, neppure municipale[5]; non è però da escludere che egli sia da riconoscere in un *[- - - Js Geta* ricordato in un'iscrizione di Lepcis come edile[6]. Per il resto, di lui si sa solo che morì nella primavera del 171[7].

L'affermazione che segue (*maiores equites Romani ante civitatem omnibus datam*) ha trovato conferma e un riscontro quasi letterale nell'iscrizione apposta nel 202 d.C. a Lepcis sotto la statua del nonno dell'imperatore[8], che dopo essere stato *sufes* della città[9], fu successivamente *praef(ectus) publ(ice) creatus cum primum civitas Romana adacta est*[10], *du(u)mvir* e *fl(amen) p(er)p(etuus)* nei primissimi anni della colonia traianea, istituita probabilmente nel 109-110[11]. L'iscrizione ricor-

[5] *C.I.L.*, VIII, 19493 = *I.L.S.*, 439; *I.R.T.*, 414 e 607. Cfr. BERSANETTI, 1946, pp. 28 ss.; BIRLEY, 1969, p. 259; 1970, p. 60; 1971, p. 302, nr. 29 (e nota 1); TORELLI, 1973, p. 381.

[6] *I.R.T.*, 597. Cfr. BIRLEY, 1969, p. 254, n. 31; 1970, p. 60; TORELLI, 1973, p. 385, A.12 (che pensa ad un *Calpurnius* o a un *Cornelius*).

[7] *S.H.A., Sev.*, II,3; cfr. BERSANETTI, 1946, p. 33 (172 d.C.); BIRLEY, 1971, p. 85 (171 d.C.).

[8] *I.R.T.*, 412 (cfr. anche *I.R.T.*, 413); per il nome esatto, v. oltre.

[9] Per il problema dell'esatta condizione giuridica di Lepcis prima dell'istituzione della colonia v. N. DEGRASSI, in «Epigraphica», VII (1945), pp. 3 ss.; AURIGEMMA, 1950, pp. 62 s.; GUEY, 1951, pp. 186 ss., 199; *I.R.T.*, 1952, p. 80; P. ROMANELLI, in *Diz. Ep.*, IV (1953), c. 662; A. DEGRASSI, in «Q.A.L.», III (1954), p. 114 (= *Scritti vari*, IV, p. 252); L. TEUTSCH, in «R.I.D.A.», VIII (1961), p. 297; BIRLEY, 1970, pp. 61 s.; 1971, p. 30; M. TORELLI, in «Q.A.L.», VI (1971), pp. 105 ss.; J. GASCOU, *La politique municipale de l'empire romain en Afrique proconsulaire de Trajan à Septime Sévère*, Paris-Roma 1972, pp. 75 ss. (e in A.N.R.W., II.10, 2, 1982, pp. 136 ss.); P.H. HERZIG, in «Chiron», II (1972), pp. 393 ss.; TORELLI, 1973, p. 381 e n. 15; BENABOU, 1986, pp. 518 ss.; ID., in «Ktema», VI (1981), pp. 253 ss.

[10] Non è accettabile l'interpretazione «dès qu'on eut fait jurer (aux bénéficiaires) la cité romaine», proposta dal GUEY, 1951, pp. 200 s. (cfr. anche GASCOU, 1972, p. 78, n. 5). Il passivo *adigi* (scil. *sacramento*) è detto di chi è costretto a giurare e non di ciò a cui egli giura fedeltà; il testo non è «*cum primum Lepcitani in civitatem Romanam adacti sunt*», e d'altra parte è chiaro che non poteva essere la *civitas Romana* a prestare giuramento! È preferibile quindi intendere *adacta* nel senso di «introdotta»: cfr. AURIGEMMA, 1950, p. 60 (su suggerimento di V. USSANI) ed HERZIG, 1972, p. 400. Da parte sua, A. DEGRASSI preferisce considerare *adacta* come grafia errata per *adaucta*: v. «Q.A.L.», III (1954), p. 114 (= *Scritti vari*, IV, p. 253).

[11] Cfr. *I.R.T.*, 284 e 353 (su cui v. GASCOU, 1972, p. 75; HERZIG, 1972, pp. 394 e 401).

da anche che il personaggio *in decuriis et inter selectos Romae iudicavit*, il che conferma che con lui, già due generazioni prima dell'imperatore, la famiglia era giunta al rango equestre[12]. A tutta prima si potrebbe credere, contro l'affermazione della *Vita Severi*, che ciò sia accaduto solo dopo la concessione della civitas a Lepcis e l'istituzione della colonia, dal momento che nell'iscrizione la carica di *iudex* è menzionata dopo quelle municipali: ma non è detto che essa si collochi nella stessa serie cronologica[13]; l'unica carica equestre, rivestita a Roma, è molto probabilmente considerata a sé, avulsa dal cursus municipale, e può essere stata rivestita sia prima che dopo le cariche di duoviro e flamine.

La condizione equestre e la presenza a Roma di questo Settimio Severo lepcitano alla fine del I sec. d.C. (se fu *iudex* prima delle cariche municipali) o nei primi decenni del II, ci obbligano a chiederci in che rapporto egli fosse con l'omonimo cavaliere lepcitano di cui parla Stazio[14]. Dalle parole del poeta ricaviamo che il suo amico apparteneva all'ordine equestre[15], forse per nascita[16]; era nato a Leptis Magna (vv. 29 s.) e vi aveva trascorso la prima infanzia (vv. 33 - 36); ancora bambino era venuto in Etruria (vv. 37 - 40), cioè probabilmente a Veio, dove era una tenuta paterna (vv. 54 s.), e lì aveva compiuto i suoi studi (vv. 41 - 44). Per lingua, aspetto e mentalità era italico, non punico (vv. 45 s.): l'enfasi con cui Stazio lo proclama è stata intesa come una sorta di *excusatio non petita* che tradirebbe l'effettiva «barbarie» punica del personaggio[17]. A me sembra piuttosto che, col suo linguaggio iperbolico, il poeta abbia voluto solo affermare che il suo amico non aveva nulla di provinciale, pur non essendo nato a Roma. Vediamo poi che l'amico di Stazio non aveva rivestito gradi militari (vv. 51 s.) ed esercitava la sua eloquenza nel foro, ma non per denaro (vv. 49 s.): questo potrebbe indicare che patrocinava a volte qualche causa pur non essendo avvocato di

[12] Cfr. PFLAUM, 1968, p. 158; BIRLEY, 1969, p. 253; 1970, pp. 63 e 75 s.; TORELLI, 1973, pp. 381 e 393; M.S. BASSIGNANO, *Il flaminato nelle province romane dell'Africa*, Roma 1974, p. 39, nr. 15 (contro GUEY, 1951, pp. 179 s., 204 ss., 216 ss.).

[13] Come pensano PFLAUM, 1968, p. 158; TORELLI, 1973, p. 381; BASSIGNANO, 1974, p. 39, nr. 15. Contra, giustamente, BIRLEY, 1969, p. 253, n. 26.

[14] STAT., *silv.*, IV, *prooem.*, e IV,5, 3-4 e 29-56, su cui v, da ultimo K.M. COLEMAN, *An African at Rome*, in «Proc. Afr. Class. Ass.», XVII (1983), pp. 85 ss.

[15] Nel proemio è detto *iuvenem...inter ornatissimos secundi ordinis*. Nella stessa direzione portano l'accenno alla *fons Iuturnae* (legata ai Dioscuri, protettori dei cavalieri) al v. 35, quello all'*angustus clavus* al v. 42 e il paragone con le *Romanae turmae* ai vv. 46 s.

[16] Al v. 42 si dice che egli si è accontentato di restare cavaliere, anche se fin dalla fanciullezza (*parvus*) è stato educato tra figli di senatori.

[17] GUEY, 1951, pp. 178 s.; ROMANELLI, 1958, p. 260; BIRLEY, 1970, p. 64; TORELLI, 1973, p. 379, n. 8; BENABOU, 1976, pp. 517 s., 522; CORBIER, 1982, p. 723.

professione, o magari che nei giudizi faceva sentire la sua voce serena (*vox hilaris*) non come avvocato di parte, ma come giudice imparziale[18]. Ma piú che altro egli amava starsene nella quiete agreste delle sue tre tenute italiane (vv. 53 - 56): quella di Veio, quella sui monti ernici e quella presso Cures, in Sabina. Nel 95 d.C., scrivendo questi versi, Stazio lo definiva *iuvenis* (v. proemio) e *condiscipulus* di Vitorio Marcello, che era già stato pretore e *curator viae Latinae*, e quindi doveva avere 32-33 anni: se ne può dedurre che anche Settimio Severo avesse press'a poco questa età e fosse nato quindi intorno al 62 d.C.[19]

Da tutto questo risulta che il nonno dell'imperatore e l'amico di Stazio, entrambi lepcitani e di condizione equestre, erano omonimi e appartenevano alla stessa generazione. L'amico di Stazio, infatti, non poteva essere della generazione precedente rispetto a quella del nonno dell'imperatore, perché, essendo poco piú che trentenne nel 95, non avrebbe potuto avere un figlio *sufes* già prima del 110 e *duovir* intorno a quell'anno. D'altra parte, anche il nonno dell'imperatore difficilmente poteva appartenere alla generazione precedente rispetto a quella dell'amico di Stazio: per poter avere un figlio piú che trentenne nel 95, avrebbe dovuto esser nato nel 35 - 40, e quindi essere stato *duovir* in età molto avanzata.

La conclusione appare inevitabile: l'amico di Stazio e il nonno dell'imperatore sono la stessa persona[20], e ciò conferma che la carica di *iudex* risale agli anni giovanili trascorsi in Italia, è cioè anteriore al ritorno definitivo a Lepcis e alla relativa carriera municipale[21]. È cosí pienamente confermata anche la notizia della *Vita Severi*, secondo cui i *maiores* dell'imperatore erano *equites Romani* già prima della concessione generale della *civitas* a Lepcis.

Forse si può andare ancora oltre e riconoscere il nonno dell'imperatore nel *[- - -]s M.f. Quir. Seve[rus]* di *I.R.T.*, 352, che come *flamen divi*

[18] Questa interpretazione è esclusa da BARNES, 1967, p. 88, che però non adduce argomenti validi; gli autori piú recenti non la considerano affatto.

[19] Secondo BIRLEY, 1971, p. 304, invece, il nonno dell'imperatore non può essere nato prima del 70 (cfr. HERZIG, 1972, p. 402: tra il 70 e l'80). Su *Vitorius Marcellus* v. R. HANSLIK, in *R.E.*, Suppl. IX (1962), cc. 1744 s., s.v. *Vitorius*, nr. 2.

[20] AURIGEMMA, 1950, p. 65; BIRLEY, 1969, pp. 253 s.; 1970, pp. 63 e 75 s.; 1971, p. 304, nr. 35; LASSERE, 1977, p. 627. Contra, BARNES, 1967, p. 88; PFLAUM, 1968, pp. 158 s. Incerti TORELLI, 1973, p. 379; BASSIGNANO, 1974, p. 39; BENABOU, 1976, p. 517, n. 105 e p. 525; CORBIER, 1982, p. 723.

[21] Se il nonno dell'imperatore, da identificare con l'amico di Stazio, era nato intorno al 62 (v. sopra), nel 110 aveva già quasi cinquant'anni; sembra difficile ammettere che in età ancor piú avanzata (dopo il duovirato fu infatti ancora *flamen perpetuus* a Lepcis) si fosse trasferito a Roma e avesse esercitato le funzioni di *iudex*.

Claudi ampliò le terme di Lepcis nel 101 o 102. In effetti, anche il nonno dell'imperatore fu *flamen* del culto imperiale[22]; la tribù è la stessa attestata nella famiglia dei *Septimii* una generazione dopo, e il cognomen è attestato a Lepcis solo per i *Septimii* e i *Caecilii*[23]: ma i *Caecilii* sono attestati solo dal III sec.[24], il che rende improbabile una loro appartenenza alla tribù Quirina anziché alla Papiria e una loro presenza ai vertici di Lepcis già nel 101 - 102.

Il passo della *Vita Severi* da cui siamo partiti, dopo aver ricordato *Fulvia Pia*, madre dell'imperatore[25], prosegue con un testo palesemente corrotto: *patrui magnaper et Severus consulares*, in cui certamente accanto a *Severus*, da identificare con *C. Septimius Severus*, proconsole d'Africa nel 173 - 174 e probabilmente console suffetto nel 160[26], si nasconde *Aper*, cioè *P. Septimius Aper*, console suffetto nel 153[27]. Recentemente la tabula banasitana (*A.E.* 1971, 534) ci ha fatto conoscere anche la tribù (*Quirina*) e la filiazione (*C.f.*) del primo personaggio; e questo ci consente di valutare meglio il testo della *Vita Severi* e le diverse proposte di emendamento avanzate. Come ha già rilevato il Birley, la

[22] La carica di *flamen perpetuus* supera quella di semplice *flamen divi Claudi* e questo spiega come mai quest'ultima non figuri nelle altre iscrizioni (cfr. BASSIGNANO, 1974, pp. 38 s., nr. 13, che è la sola ad ammettere l'identificazione del Severo di *I.R.T.*, 352 col nonno dell'imperatore).

[23] Cfr. TORELLI, 1973, p. 382, nr. A.5 (che pensa a un *Caecilius*).

[24] Cfr. TORELLI, 1973, pp. 385 ss. e 391.

[25] Cfr. *I.R.T.*, 415 e 416, da Lepcis. Tutti oggi concordano nel considerare *Fulvia Pia* parente di Plauziano (HASEBROEK, 1921, p. 2; STEIN, in P.I.R.², III, p. 223, nr. 563 e p. 220; BERSANETTI, 1946, p. 36; ROMANELLI, 1958, pp. 258 ss.; BARNES, 1967, p. 99; BIRLEY, 1969, p. 256; 1971, p. 294, nr. 5; TORELLI, 1973, p. 394; CORBIER, 1982, p. 722) e nel riconoscere l'origine italica della famiglia dei *Fulvii* di Lepcis, probabilmente *mercatores* immigrati già in età augustea (ROMANELLI, 1958, p. 260; BARNES, 1967, p. 90; BIRLEY, 1969, p. 258; 1970, p. 64; BASSIGNANO, 1974, p. 36; BENABOU, 1976, p. 514; LASSERE, 1977, pp. 261, 284 e n. 436; CORBIER, 1982, p. 722; JACQUES, 1984, p. 556).

[26] Cfr. DI VITA-EVRARD, 1963, pp. 389 ss., partic. pp. 405 ss.; BARNES, 1967, pp. 88 ss.; BIRLEY, 1969, p. 258; 1970, p. 67; 1971, pp. 67, 87 s., 303 s., nr. 34; SCHUMACHER, *Prosopographische Untersuchungen zur Besetzung der vier hohen römischen Priesterkollegien im Zeitalter der Antonine und der Severer (96-235 n. Chr.)*, Mainz 1973, pp. 83 ss., nr. 37; TORELLI, 1973, pp. 379 s.; W. ECK, in *R.E.*, Suppl. XIV (1974), c. 662, s.v. *Septimius*, nr. 52; B.E. THOMASSON, *Senatores procuratoresque Romani nonnulli...*, Göteborg 1975, pp. 75 s.; G. ALFÖLDY, *Konsulat und Senatorenstand unter den Antoninen*, Bonn 1977, pp. 174 s.; CORBIER, 1982, p. 723, nr. 2. Eccessive sembrano le riserve della DI VITA-EVRARD e del TORELLI sull'identificazione del proconsole con l'*adfinis bis iam consularis* di *S.H.A.*, *Sev.*, I,5 (in cui è da espungere solo il *bis*).

[27] *C.I.L.*, II, 2008; *Inscr. It.*, XIII,5, fr. XXIX, p. 209 (*Fasti Ostienses*). Cfr. HASEBROEK, 1921, pp. 2 s.; DI VITA-EVRARD, 1963, p. 405; BARNES, 1967, pp. 90 s.; BIRLEY, 1969, p. 258; 1970, p. 64; 1971, p. 301, nr. 27; TORELLI, 1973, pp. 379 s.; CORBIER, 1982, p. 723, nr. 1.

tribù esclude l'identificazione con un personaggio di Praeneste proposta dal Barnes[28], mentre la filiazione *C.f.* esclude l'emendamento *patrui Aper et Severus* proposto dal Mommsen[29], perché se Apro e Severo fossero stati *patrui* dell'imperatore, cioé figli di suo nonno, sarebbero stati *L.f.*[30]. D'altra parte, la Di Vita - Evrard ha mostrato che anche l'emendamento *patrui magni Aper et Severus*[31] non è accettabile, giacché tra il proconsole d'Africa del 173 - 174 e il futuro imperatore, che fu suo legato, intercorre sicuramente una sola generazione e non due[32]. Forse si potrebbe emendare il testo in *patrui magn⟨i filii⟩ Aper et Severus*; i due consolari sarebbero quindi figli di un prozio dell'imperatore, cioé figli di un fratello di suo nonno, di nome *Caius*[33]. Il Birley pensa di poter riconoscere il padre di Apro e Severo nel *C.Cl(audius) Septimius [A]per* di *I.R.T.*, 316[34], ma costui, operante nell'età di Antonino Pio, sembra appartenere alla stessa generazione dei due consolari piuttosto che a quella di loro padre. Inoltre, poiché il suo primo gentilizio è *Claudius*, difficilmente poté essere padre di due *Septimii*; si tratterà piuttosto di un Settimio (magari di un fratello dei due consolari Apro e Severo) adottato da un Claudio, ovvero del figlio di un Claudio e di una Settimia, forse sorella dei due consolari.

Anche nell'ultima parte di *Sev.*, I, 2 (*avus maternus Macer, paternus Fulvius Pius fuere*) c'è sicuramente un errore, ma non basta invertire semplicemente gli aggettivi *maternus* e *paternus*[35], perché si è già visto che l'*avus paternus* si chiamava *Severus* e non *Macer*. L'ipotesi di un doppio cognomen (*L. Septimius Severus Macer*)[36] non convince, perché

[28] *C.I.L.*, XIV, 3004 (tribú *Pupinia*); cfr. BARNES, 1967, pp. 88 s.; DI VITA-EVRARD, 1963, p. 407 (e *A.E.*, 1967, 536); BIRLEY, 1969, p. 254; 1971, p. 304; 1976, p. 64.

[29] Questo emendamento, proposto dal MOMMSEN (*Ges. Schr.*, VII, p. 360), è accolto da DI VITA-EVRARD, 1963, p. 405, n. 4; BARNES, 1967, p. 90; BIRLEY, 1970, pp. 59 s., 64; 1971, p. 303.

[30] BIRLEY, 1976, p. 63.

[31] L'emendamento, proposto dal MADVIG (*Adv. crit.*, II, p. 634), è accolto nelle edizioni teubneriane del PETER (I², 1884, p. 135) e dello HOHL (I, 1927, p. 136); cfr. anche HASEBROEK, 1921, p. 2.

[32] DI VITA-EVRARD, 1963, pp. 404 s. Si ricordi che il proconsole fu *cos. suff.* nel 160, l'imperatore nel 190.

[33] Anche il BIRLEY (1969, pp. 258 s.; 1970, p. 65; 1971, p. 303; 1976, p. 63) pensa che i due consolari fossero *fratres patrueles* del padre dell'imperatore, anche se non se la sente di proporre esplicitamente emendamenti del tipo *⟨fratres⟩ patru⟨eles patris⟩ Aper et Severus*.

[34] BIRLEY, 1969, p. 258; 1970, p. 65; 1971, p. 293, nr. 1; 1976, p. 64 e n. 7 (dove si corregge, in base all'autopsia di E. Birley, la lettura *[A]fer* data dagli editori di *I.R.T.*, 316).

[35] Vedi ad es. l'edizione Loeb del MAGIE (I, 1921, p. 370); BERSANETTI, 1946, p. 32.

[36] Cfr. GUEY, 1951, p. 163; LASSERE, 1977, p. 94.

non sarebbe spiegabile l'assenza del secondo in due importanti iscrizioni celebrative. Bisognerà dunque pensare, col Birley, che *Macer* fosse in realtà il *⟨pro⟩avus paternus*[37]; ma la struttura della frase, col sostantivo che regge entrambi gli aggettivi, indurrebbe in tale caso ad ammettere che anche Fulvio Pio, dalla parte materna, fosse un bisnonno[38]. In ogni caso, però, non convince l'idea che *Macer* sia il nome unico di un peregrino[39]; piuttosto, poiché *Macer* non ricorre mai nella famiglia, si potrebbe sospettare che esso sia corruzione di un originario *Aper* e che nella *Vita Severi* o nella sua fonte si debba supporre un originario *⟨pro⟩avus paternus Aper, maternus Fulvius Pius*[40]. Un *Aper* come capostipite spiegherebbe meglio la presenza del cognomen in due diversi rami della famiglia: quello del *cos. suff.* del 153 e quello di *C. Cl. Septimius Aper.*

2. Prima di ricostruire, alla luce di queste conclusioni, un nuovo albero genealogico della famiglia, va preliminarmente chiarita l'unicità del ceppo. Non è possibile distinguere tra un ramo italiano, o italianizzato, a cui apparterrebbero l'amico di Stazio e i due consolari Apro e Severo, e un ramo rimasto lepcitano, che sarebbe quello del nonno e del padre dell'imperatore[41]. Questa unicità è dimostrata dal legame diretto dell'imperatore con l'amico di Stazio, da identificare con suo nonno, e con la tenuta che costui aveva a Veio. Il *P. Septimius Geta* della fistula trovata a 5 miglia da Veio può essere solo il padre o il fratello dell'impe-

[37] BIRLEY, 1969, p. 256; 1970, p. 65.

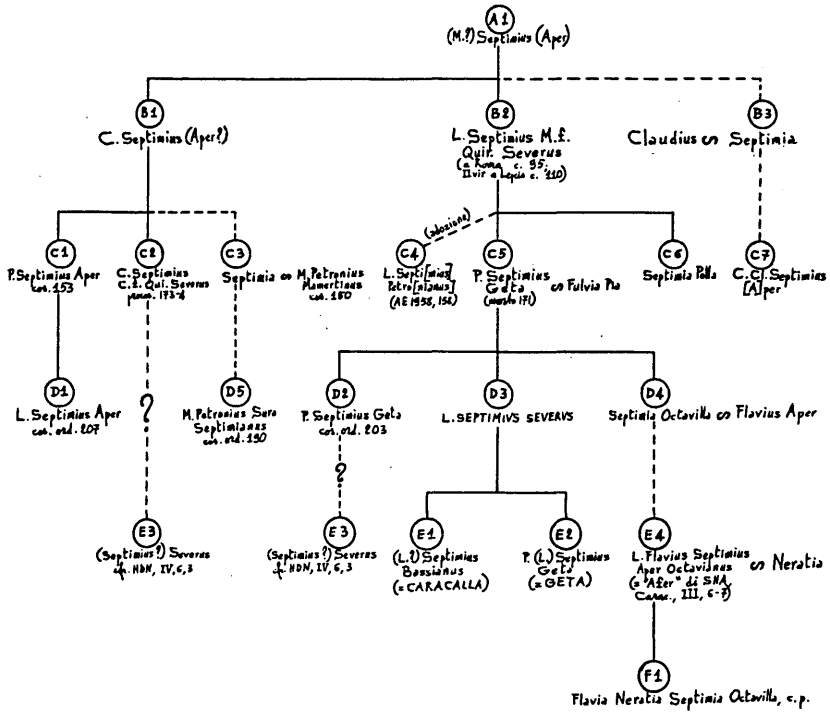
[38] Appaiono poco probabili restituzioni del tipo: *⟨pro⟩avus paternus Macer, ⟨avus⟩ maternus Fulvius Pius*, ovvero *⟨pro⟩avus paternus Macer, ⟨avus paternus Severus⟩, maternus Fulvius Pius*. Resta comunque sempre possibile un errore del biografo.

[39] Così BIRLEY, 1969, p. 256; 1970, p. 64, n. 24; 1971, pp. 303 s., nr. 32 (cfr. nr. 35), secondo il quale questo *peregrinus* avrebbe avuto la cittadinanza romana da *Septimius Flaccus* (cfr. PTOL., I,8,4), probabilmente *leg.leg.III Aug.* tra 77 e 80 d.C. (un miliario, *A.E.*, 1973, 543, sembra ora attestare il personaggio come legato di Cilicia nel 75-76; cfr. W. ECK, in *R.E.*, Suppl. XIV, 1974, cc. 660 s., s.v. *Septimius*, nr. 5 b). In realtà *Macer* è cognomen squisitamente latino, anche se può aver goduto di particolare favore in ambiente indigeno per un fatto di mode o come calco di nomi indigeni; pertanto in sé non può costituire una prova della condizione di *peregrinus* o dell'estrazione punica (o libica: cfr. A. BESCHAOUCH, in «Africa», VII-VIII, 1982, pp. 169 ss.) di chi lo portava; cfr. anche le riserve di BENABOU, 1976, p. 516, n. 95. Inoltre, l'ipotesi legata a Settimio Flacco sembra smentita dalla presenza in Africa di *Septimii* di alta condizione sociale già molto prima di Flacco (ad es. *C.I.L.*, VIII, 25844, del 32-33 d.C.: cfr. LASSERE, pp. 94 s., n. 129).

[40] Il PETER, nell'edizione del 1865, aveva proposto l'emendamento *avus paternus Marcus Aper*, poi abbandonato nella seconda edizione. In effetti il prenome del bisnonno dell'imperatore sembra essere stato *Marcus*, come si ricava dalla filiazione del nonno in *I.R.T.*, 352 (v. sopra).

[41] Come suppone DI VITA-EVRARD, 1963, pp. 405 ss. (cfr. BENABOU, 1976, p. 525); contra, v. già BIRLEY, 1970, p. 64, n. 26.

ratore[42]. E se veramente *Sev.*, IV, 5 attesta che il futuro imperatore aveva *unum fundum in Veiente* (ovvero *unum fundum Veientanum*), ciò significa che egli aveva ereditato la tenuta che era stata dell'amico di Stazio, senza che il ramo cui appartenevano i due consolari Apro e Severo si fosse estinto, dal momento che ancora nel 207 un *L. Septimius Aper* figura come console ordinario. Non si trattò, insomma, di un passaggio



[42] *C.I.L.*, XI, 3816, confermato dagli Atti di S. Alessandro; cfr. BIRLEY, 1969, pp. 254 e 263; 1970, p. 63.

di proprietà da un ramo italiano estinto a uno lepcitano emergente e appena approdato in Italia, ma della divisione delle proprietà italiane del capostipite tra due rami, entrambi italo-lepcitani, della famiglia.

Passiamo ora a illustrare l'albero genealogico (tav. 1), procedendo per generazioni.

A) Generazione del bisnonno dell'imperatore.

A.1. *(M.?) Septimius (Aper?)*, bisnonno dell'imperatore e padre di B. 1, 2, e 3. Il prenome risulta dalla filiazione del personaggio di *I.R.T.*, 352, se veramente si tratta del nonno dell'imperatore. La presenza del prenome confermerebbe anche la sua condizione di *civis*, implicata anche dal fatto che Stazio sembra presentare il nonno dell'imperatore come cavaliere per nascita, cioè come figlio di cavaliere. Per il cognomen, v. quanto si è detto al paragrafo precedente.

B) Generazione del nonno dell'imperatore
(costituita da tre figli di A. 1).

B. 1 *C. Septimius (Aper?)*, padre dei due consolari Apro e Severo (C. 1 e 2) e forse di una Settimia (C. 3). Il prenome risulta dalla filiazione di C. 2 nella tabula Banasitana (*A.E.*, 1971, 534); il cognomen è ricavato solo congetturalmente da quello di uno dei figli e forse del padre[43].

B. 2. *L. Septimius M.f. Quir. Severus*, nonno dell'imperatore, attestato da STAT., *silv.*, IV, 5, da *I.R.T.*, 412 - 413 (da cui si ricava il prenome) e 352 (con filiazione e tribù). Nato a Lepcis verso il 62, fu in Italia dalla fanciullezza fino almeno al 95, esercitando la funzione di *iudex ex V decuriis*. Tornò poi a Lepcis, dove fu *flamen divi Claudi* nel 101 - 102 d.C. (*I.R.T.*, 352), *sufes* tra 102 e 109 circa, *praefectus* forse nel 109, *duovir* nel 110 o poco dopo, e infine *flamen perpetuus* (*I.R.T.*, 412).

B. 3. *Septimia*, ipotizzabile come moglie di un *Claudius* e madre di *C. Cl(audius) Septimius Aper* (C. 7).

C) Generazione del padre dell'imperatore.

C. 1. *P. Septimius Aper*, console suffetto nel 153, figlio di B. 1. Noto da *S.H.A.*, *Sev.*, I, 2; *C.I.L.*, II, 2008; *Inscr. It.*, XIII, 5, fr. XXIX, p. 209. Vedi anche supra, nota 27. Probabilmente era maggiore del fratello Severo, poiché fu console prima di lui (dunque, la *Vita Seve-*

[43] Cfr. M. HAMMOND, in «H.S.C.Ph.», LI (1940), pp. 143 s.; BIRLEY, 1969, p. 254 e n. 27, p. 263; 1970, p. 63.

ri li menziona in ordine di età); se rivestì il consolato a 43 anni, sarà nato intorno al 110[44].

C. 2. *C. Septimius C.f. Qui. Severus*, console suffetto nel 160, proconsole d'Africa nel 173-174. Noto da *S.H.A.*, *Sev.*, I, 2 e 5 (con evidente errore nel *bis*); *A.E.*, 1967, 536; *I.L.Alg.*, I, 1283; *A.E.*, 1971, 534. Probabilmente a lui va riferita anche la fistula con *C. Septimius Severus* pubblicata da C. PIETRANGELI, in «Epigraphica», XIII (1951), p. 173, nr. 35 (= *A.E.*, 1954, 72); cfr. W. ECK, in *Epigrafia e ordine senatorio*, II (Tituli, 5), Roma 1982, p. 221. Vedi anche supra, nota 26.

C. 3. *Septimia* (?), ipotizzabile forse come moglie di *P. Petronius Mamertinus*, console suffetto nel 150, e madre di *P. Petronius Sura Septimianus*, console ordinario nel 190 (D.5)[45], se quest'ultimo non è piuttosto un Settimio adottato.

C. 4. *L. Septi[mius] Petro[nianus]*, noto come *procurator* tra 125 e 165 circa da *A.E.*, 1958, 156[46]. Forse si tratta di un Petronio adottato dai Settimii; non può essere un fratello adottivo di C. 1 e 2, che erano di rango senatorio, e quindi potrebbe essere piuttosto un fratello adottivo del padre dell'imperatore[47]. Forse il nonno dell'imperatore (B. 2) lo adottò prima che nascesse il padre dell'imperatore (C. 5), nel timore di non avere figli maschi: potrebbe confermare questo timore il fatto che C. 5 sembra essere nato quando B. 2 aveva già quasi cinquant'anni[48].

C. 5. *P. Septimius L.f. Geta*, padre dell'imperatore e figlio di B.2. È noto da *S.H.A.*, *Sev.*, I, 2 e *Geta*, II, 1 (cfr. AUR. VICT., *Caes.*, XX, 32); *I.R.T.*, 414 e 607; *C.I.L.*, VIII, 19493. La fistula *C.I.L.*, XI, 3816 potrebbe riferirsi sia a lui che a Geta fratello (D. 2). È forse il *Geta* di *I.R.T.*, 597, *aedilis* di Lepcis tra il 127 e il 150; e forse erano riferite a lui

[44] Cfr. BIRLEY, 1971, p. 301, nr. 27.

[45] BIRLEY, 1969, p. 260; 1971, pp. 299 s., nn. 20-23.

[46] BIRLEY, 1969, pp. 259 s.; G. WINKLER, in *R.E.*, Suppl. XIV (1974), c. 662, s.v. *Septimius*, nr. 48 a; THOMASSON, 1975, p. 76.

[47] BIRLEY, 1969, p. 259 e 1971, p. 300 preferisce supporre che il personaggio fosse figlio di un *Septimius* e di una *Petronia*, figlia di *M. Petronius Mamertinus*, prefetto del pretorio dal 139 al 142. Il prefetto potrebbe in realtà essere padre (per sangue) di *L. Septimius Petronianus*, adottato poi dai Settimii.

[48] Il padre dell'imperatore (C.5) ebbe il suo primo figlio intorno al 143 (cfr. BIRLEY, 1969, p. 263, che giustamente considera Geta piú vecchio di Severo). Ammettendo che l'abbia avuto quando aveva circa 30 anni, si può pensare che egli stesso fosse nato intorno al 110, quando suo padre (il nonno dell'imperatore, B.2) aveva quasi cinquant'anni, essendo nato intorno al 62.

nella fonte di partenza le cariche di *advocatus fisci* e di *trib.mil.* attribuite all'imperatore da AUR. VICT., *Caes.*, XX, 28 e 30; EUTR., VIII, 8 e *S.H.A.*, *Carac.*, VIII, 3 e *Geta*, II, 4[49]. Grazie al patrimonio paterno (notevole a giudicare dall'eredità di sua sorella, C. 6, in *I.R.T.*, 607) e al matrimonio con Fulvia Pia, appartenente ad una ricca famiglia di *mercatores* di origine italica, poté lanciare entrambi i figli nella carriera senatoria[50].

C. 6. *Septimia Polla*, zia dell'imperatore, nota da *I.R.T.*, 607. Probabilmente non era sposata, poiché quando morì suo erede fu il fratello Geta (C. 5)[51].

C. 7. *C. Cl(audius) Septimius [A]per*, non *[A]fer*, noto da *I.R.T.*, 316, del tempo di Antonino Pio. Per il Birley sarebbe il padre dei due consolari Apro e Severo[52] (ma si è già visto che sembra piuttosto appartenere alla stessa generazione), ovvero è da identificare con lo stesso Apro, *cos. suff.* nel 153 (C. 1), che sarebbe stato adottato da un Claudio e dopo essersi chiamato per qualche tempo con doppio gentilizio sarebbe poi tornato al solo nome di nascita[53]. Entrambe le soluzioni sembrano piuttosto improbabili e la seconda è particolarmente macchinosa. Meglio intendere C. 7 come figlio di un Claudio e di una Settimia (B. 3), probabilmente sorella del nonno dell'imperatore (B. 2).

D) Generazione dell'imperatore.

D. 1. *L. Septimius Aper*, console ordinario nel 207, figlio (o nipote) di C. 1. Non può essere identificato con *Afer*, cugino di Caracalla ucciso nel 212 (*S.H.A.*, *Carac.*, III, 6 - 7)[54], perché in realtà appartiene alla generazione precedente; inoltre, se la vittima del 212 fosse lui, il biografo non avrebbe mancato di ricordare espressamente la sua condizione di *consularis*. Non convince neppure l'identificazione con *L. Flav(ius) L.f.*

[49] Cfr. BIRLEY, 1969, p. 260; 1970, p. 68; 1971, p. 302, n. 1.

[50] BIRLEY, 1969, p. 259; 1971, p. 302, nr. 29; TORELLI, 1973, p. 381.

[51] Cfr. BIRLEY, 1971, p. 301, nr. 25.

[52] BIRLEY, 1969, p. 258 e 1970, pp. 64 s.

[53] BIRLEY, 1971, p. 293, nr. 1; 1976, p. 64. Anche per JACQUES, 1984, p. 557 il personaggio è un Settimio adottato da un Claudio. In precedenza il Birley aveva preferito considerare *C. Cl(audius) Septimius Aper* come padre dei due consolari Apro e Severo: v. supra, nota 34.

[54] Come vorrebbero BARBIERI, *Albo*, nr. 466; G. ALFÖLDY, in «B.J.», CLXVIII (1968), pp. 132 ss.; BIRLEY, 1971, pp. 294 e 301, nr. 26; TORELLI, 1973, p. 397, C.10; CORBIER, 1982, p. 725, nr. 7.

Septimius Aper Octavianus (E. 5)[55], perché costui era un *Flavius Aper* piuttosto che un *Septimius*.

D. 2. *P. Septimius Geta*, console ordinario nel 203, fratello dell'imperatore[56].

D. 3. *L. Septimius P.f. Severus*, imperatore.

D. 4. *Septimia Octavilla*, sorella dell'imperatore, nota da *S.H.A., Sev.*, XV, 7 e da *I.R.T.*, 417 (databile tra 198 e 209), in cui figura come *c(larissimae) m(emoriae) f(emina)*: evidentemente il marito divenne senatore solo dopo l'aneddoto narrato dal biografo per il tempo della seconda guerra partica[57]. Probabilmente era madre di *L. Flav(ius) Septimius Aper Octavianus* (E. 5), che però non può essere identificato col figlio morto prematuramente che figura nell'aneddoto.

D. 5. *M. Petronius Sura Septimianus*, console ordinario nel 190, forse figlio di una *Septimia* (C. 3) e di *M. Petronius Mamertinus*, console suffetto nel 150. Vedi supra, nota 45.

E) Generazione di Caracalla.

E. 1. *L. (?) Septimius Bassianus* (poi *M. Aurelius Antoninus*), noto come Caracalla.

E. 2. *P. (L.) Septimius Geta*, fratello di Caracalla.

E. 3. *(Septimius?) Severus*, cugino di Caracalla, ucciso nel 212 secondo HDN., IV, 6, 3. Non si può escludere del tutto una sua identificazione con l'«*Afer*» di *S.H.A., Carac.*, III, 6-7[58], ma se si chiamava davvero Severo potrebbe essere un nipote del proconsole d'Africa del 173-174 (C. 2), o un figlio di *Geta frater* (D. 2)[59].

[55] Proposta da BIRLEY, 1971, p. 294, nr. 4 e p. 301, nr. 26; CORBIER, 1982, p. 725.

[56] G.M. BERSANETTI, in «Epigraphica», IV (1942), pp. 105 ss.; BARBIERI, *Albo*, nr. 469; G. ALFÖLDY, *Fasti Hispanienses*, Wiesbaden 1969, p. 145; BIRLEY, 1969, pp. 261 ss.; 1971 p. 303, nr. 30; TORELLI, 1973, p. 397, C.6; W. ECK, in *R.E.*, Suppl. XIV (1974), c. 661, s.v. *Septimius*, nr. 31 a; L. BALLA, in «Acta Class. Un. Debrec.», X-XI (1974-75), pp. 95 ss.; THOMASSON, 1975, pp. 73 ss.; CORBIER, 1982, p. 723, nr. 3. Sembra da escludere un collegamento di *C.I.L.*, IX, 5899 (= *I.L.S.*, 441) con *Geta frater*, perché il personaggio vi è definito *co[gnatus?]* di Severo e *avunculus* (non *patruus!*) di Caracalla.

[57] BIRLEY, 1971, pp. 300 s., nr. 24.

[58] Così BARBIERI, *Albo*, nr. 470; BIRLEY, 1971, p. 301, nr. 26 e p. 303, nr. 33. Scettico TORELLI, 1973, p. 398, C.11.

[59] BIRLEY, 1971, p. 303, nr. 33 pensa anche a un figlio del proconsole (ma in tal caso non sarebbe della generazione di Caracalla), o a un cugino per parte materna, un *Fulvius Severus* come quello di *I.R.T.*, 572.

E. 4. *L. Flav(ius) L.f. Septimius Aper Octavianus*, noto da *C.I.L.*, VI, 1415 come *c.v.* e come padre di F. 1[60]. Molto probabilmente, come suppone il Birley, è un figlio di *Septimia Octavilla*, sorella dell'imperatore, e di un *Flavius Aper* di rango senatorio, ed è perciò da identificare con l'«*Afer*» cugino di Caracalla di *S.H.A.*, *Carac.*, III, 6-7.

F) Generazione dopo Caracalla.

F. 1. *Flavia Neratia Septimia Octavilla*, nota da *C.I.L.*, VI, 1415 come *c.p.*, figlia di E. 4 (e quindi nipote di *Septimia Octavilla*, D. 4, sorella dell'imperatore, da cui deve esserle derivato il cognomen *Octavilla*)[61].

3. Resterebbe ora da esaminare il problema dell'origine ultima della famiglia. Gli argomenti addotti a favore di un'origine punica non mi sembrano decisivi.

Il silenzio dell'*Historia Augusta* sulla eventuale italicità[62] è un *argumentum ex silentio* assai fragile. Le parole della *Vita Severi* (XV, 7) sull'accento punico della *soror Lepcitana* sono solo un topos per sottolinearne la rozzezza provinciale, un po' come si è visto per le affermazioni in senso contrario di Stazio (*non sermo Poenus*) a proposito del nonno dell'imperatore. Le definizioni di «africano» date per Severo[63], spesso da autori che scrivono a distanza di secoli e per di piú con un'impostazione di fondo polemica, non hanno piú valore della definizione di *Insuber* data dall'*Historia Augusta* per il nonno di Didio Giuliano (nel II sec. d.C. l'elemento celtico nella Cisalpina era scomparso da tempo).

[60] BARBIERI, *Albo*, nr. 2237; BIRLEY, 1971, p. 294, nr. 4; TORELLI, 1973, pp. 380 s.; CORBIER, 1982, p. 725, nr. 8.

[61] Per parte sua, la sorella dell'imperatore deve aver derivato il cognomen da una nonna *Octavia*: cfr. BIRLEY, 1971, p. 301, nr. 24. Sul personaggio F.1, v. BIRLEY, 1971, p. 293, nr. 2; TORELLI, 1973, pp. 380 s. e nr. 14 (che non persuade quando tenta di dimostrare che *Octavianus* e *Octavilla* di *C.I.L.*, VI, 1415 appartengono alla generazione anteriore a quella dell'imperatore e hanno dato alla sorella di costui il cognomen *Octavilla*); CORBIER, 1982, p. 725.

[62] BIRLEY, 1969, p. 254; 1970, p. 63.

[63] HDN., II,9,2: (Λίβυς) (cfr, anche III,10,6); RUF. FEST., *brev.*, XXI,2: *natione Afer*; EUTR., VIII, 18: *oriundus ex Africa,...solus omni memoria et ante et postea ex Africa imperator* (ma cfr. il caso di *Q. Aurelius Pactumeius Fronto*, definito *cos. ex Africa primus* in due iscrizioni di Cirta, sebbene fosse certamente di famiglia italiana: v. M. LE GLAY, in *Epigrafia e ordine senatorio*, II, p. 756); *S.H.A.*, *Sev.*, I,1: *Africa oriundus*; XIX,9: *canorus voce, sed Afrum quiddam usque ad senectutem sonans* (PLATNAUER, 1918, p. 38 considera sospetta la notizia; BARNES, 1967, p. 96 la confronta con *Hadr.*, III,1 sull'accento spagnolo di Adriano, pur di famiglia italica e coltissimo); *Nig.*, VI, 4: *Sullae Punici... nomen accepit*. Cfr. anche *Epit.*, XX,8 con le giuste osservazioni di BARNES, 1967, p. 97.

Non dimentichiamo che, in un contesto polemico, perfino l'imperatore Claudio, discendente da una delle piú antiche e illustri *gentes* romane, poteva essere definito *Gallus*, solo perché nato a Lugdunum[64]. Del resto, in HDN., III,10,6 anche Plauziano è definito «Libico», mentre sappiamo che i *Fulvii* di Lepcis erano di origine italica. I passi in cui Settimio Severo è definito africano significano dunque semplicemente «nato in Africa», cosa evidentemente fuori discussione.

Analogamente, nessun valore probatorio piú darsi ai legami matrimoniali stabiliti dalla famiglia a Lepcis[65] o al fatto che essa risulti ascritta alla tribú Quirina[66]: è vero che questa era la tribú dei maggiorenti lepcitani divenuti *cives* prima dell'istituzione della colonia, ma ad essa erano ascritti anche gli italici *Fulvii*. Come per i *Fulvii*, anche per i *Septimii* di Lepcis l'ascrizione alla tribú Quirina potrebbe quindi risalire alla città italiana d'origine; a titolo di esempio si può citare un *C. Septimius T.f. Qui.* (di rango senatorio) del tempo di Cicerone[67].

Per la verità, nessuno dei tre centri citati da Stazio in rapporto alle proprietà del nonno dell'imperatore appartiene a questa tribú: Veio è della Tromentina, Capitulum Hernicum dell'Aniensis, Cures (a quanto sembra) della Sergia[68]. Ma si potrebbe anche pensare che la tenuta sabi-

[64] *S.H.A.*, *Did.*, I,1; SEN., *apocol.*, 6,1.

[65] Cfr. BIRLEY, 1969, pp. 256 ss. Va rilevato che questi legami comprendono anche la famiglia dei *Fulvii*, di origine italica.

[66] BIRLEY, 1971, p. 304; LASSERE, 1977, pp. 598 e 608, n. 64. Va precisato anche che, da quando la tabula Banasitana ha mostrato che la tribú dei Settimii era la Quirina, cadono le argomentazioni del TORELLI, 1973, pp. 380 e 381, n. 15, basate sull'assunto che fosse la Papiria. In realtà, se l'imperatore era della Papiria, mentre la sua famiglia d'origine era della Quirina almeno fino alla generazione precedente, ciò deve spiegarsi con un mutamento di tribú da parte dell'imperatore al momento della pseudoadozione nella famiglia degli Antonini (cfr. G. FORNI, in *L'onomastique latine*, Paris 1977, p. 100).

[67] CIC., *ad fam.*, VIII,8,5-6 (*senatus consultum* del 29 settembre del 51 a.C.); cfr. BIRLEY, 1970, p. 64. Non sorprende la scomparsa della famiglia dal senato se — come sembra — il senatore del 51 è da identificare con una vittima delle proscrizioni del 43 (APP., *b.c.*, IV,96 s.; cfr. MÜNZER, in *R.E.*, II.A.2, 1923, c. 1561, s.v. *Septimius*, nr. 7). È inoltre probabile che alla stessa famiglia (l'unica famiglia senatoria di *Septimii* nota per quest'epoca) appartenesse anche il *L. Septimius* che, come *tribunus militum*, comandava nel 48 a.C. il presidio di Alessandria e assassinò Pompeo (MÜNZER, ibidem, nr. 9): gli onori resi dall'imperatore Settimio Severo alla tomba di Pompeo a Pelusio (C.D., LXXV, 13, 1) potrebbero assumere allora il significato di un'espiazione del delitto di un antenato che macchiava ancora la famiglia (cfr. LUCAN., VIII, 608 s.). Per un uomo superstizioso come Severo poteva essere molto importante cercare di allontanare la maledizione che gravava sulla famiglia del traditore assassino; v. anche BIRLEY, 1971, p. 206.

[68] Il caso di Cures pone qualche problema. Nelle iscrizioni della zona mancano attestazioni della tribú, per cui in *C.I.L.*, IX, p. 472 si dice ancora: *de tribu adhuc non constat*. La testimonianza di FEST., p. 304 L. (*Quirina tribus a Curensibus Sabinis appellationem videtur traxisse*) farebbe addirittura pensare che Cures fosse della Quirina, ma sulla

na del nonno dell'imperatore sorgesse in territorio di Reate, centro ascritto alla tribú Quirina e confinante con Cures. Stazio poteva citare Cures perché la tenuta, pur trovandosi nel territorio di Reate, era di fatto piú vicina a Cures e gravitava su di essa, o forse perché quest'ultima era piú carica di suggestioni e piú adatta ad evocare gli austeri costumi dell'Italia antica, idealizzati e consacrati nella tradizione da Catone in poi: *Curibusque vetustis* al v. 56 richiama volutamente il *Curibusque severis* di VERG., *Aen.*, VIII,638 (in identica sede metrica) e in tal modo fa balenare per allusione un gioco etimologico tra il nome dell'amico *Severus*, pago di *rura...et quies*, e la *severitas* dei rustici Sabini del buon tempo antico. Queste allusioni si giustificano meglio se sottintendono un'origine sabina della famiglia[69].

Del resto, il fatto stesso che già il bisnonno dell'imperatore avesse possedimenti in Italia[70] trova la sua spiegazione migliore in una sua origine italiana. Se il nonno dell'imperatore è nato intorno al 62 ed è venuto quasi subito in Italia, queste proprietà erano della famiglia almeno dal tempo di Nerone, ben prima che la famiglia giungesse in senato e che Traiano imponesse ai senatori di investire almeno un terzo delle loro sostanze in terre in Italia[71].

Dobbiamo dunque convenire che gli argomenti a favore di una sia pur remota origine italica della famiglia di Severo[72] sono almeno altrettanto validi di quelli a favore di una sua origine punica e che non si può considerare definitivamente risolto il problema.

base di un'iscrizione urbana menzionante un *T. Pupuleius T.f. Ser. Restitutus Curib(us) Sabinis* (*C.I.L.*, VI, 32729), si ritiene generalmente che la tribú di Cures fosse la Sergia: cfr. MOMMSEN, *Röm. Staatsr.*, III³, p. 172, n. 9; KUBITSCHEK, in *R.E.*, VI.A.2. (1937), c. 2504, s.v. *Quirina*; e da ultimo M.P. MUZZIOLI, *Cures Sabini* (Forma Italiae, Regio IV, fasc. 2), Firenze 1980, p. 38 e n. 231.

[69] Non escluderei, inoltre, che in STAT., *Silv.*, IV,5 48 il termine *alumni* mantenga il senso specifico di «cittadini solo di nascita» (contrapposto a quello di «cittadini per stirpe» proprio del termine *genitalis civis*) che si coglie proprio in iscrizioni africane, e in particolare di Lepcis, anche se in epoca piú tarda: cfr. CORBIER, 1982, pp. 711 e 739 (cui va aggiunto ora *A.E.*, 1982, 961). Stazio sembra dire, almeno indirettamente, che il suo amico non era italiano, ma solo nel senso che non era *alumnus* d'Italia, giacché in realtà ne era autentico *genitalis civis*.

[70] Le proprietà dell'amico di Stazio risultano eredità paterne: v. *paternis sedibus* al v. 54, che probabilmente non va riferito alla sola proprietà veiente.

[71] PLIN., *ep.*, VI,19. Non persuadono quindi le argomentazioni di BIRLEY, 1970, p. 64, n. 26, basate appunto sulla prassi dell'acquisto di terre italiane da parte di senatori provinciali.

[72] Anche se la presenza italica resta piuttosto limitata a Lepcis, possiamo citare varie altre famiglie di origine italica: gli *Herennii*, i *Carminii*, gli *Aquilii*, oltre ai già citati *Fulvii* (supra, nota 25): v. L.A. THOMPSON, *Libya in History*, Benghazi 1971, pp. 235 ss.; BENABOU, 1976, pp. 514 s., 537; LASSERE, 1977, p. 261 e p. 284, n. 436.

Silvio Panciera

Ancora sulla famiglia senatoria «africana» degli *Aradii*

Nel precedente convegno, prendendo lo spunto da una nuova iscrizione urbana, che ripresento in nota per memoria, ho cercato di precisare e di arricchire il quadro delle vicende della famiglia senatoria degli *Aradii*, nella fase della sua prima documentazione, vale a dire nei primi decenni del III sec.[1]. Ribadita la sua origine africana, forse da *Aradi*, e riconosciuto il suo radicamento in *Bulla Regia*, ho in particolare esaminato le connessioni stabilite da questa famiglia con un'altra *gens* senatoria africana, quella dei *Calpurnii* (verosimilmente uticensi), mediante il matrimonio di Q. Aradio Rufino Optato Eliano, che fu console intorno al 228, con Calpurnia Ceia Emiliana.

Questo matrimonio, che è testimoniato da un'iscrizione di *Bulla*, dovette essere tuttavia preceduto, come ho creduto di ricavare dalla nuova epigrafe urbana, da un'unione stabilita tra la stessa Emiliana (forse di origine italica per parte di madre) ed un *Suetrius*, nel quale mi è sembrato ragionevole identificare un esponente della medesima *gens* senatoria, originaria di *Histonium* nel Sannio, che diede nello stesso giro d'anni, il famoso *C. Octavius Appius Suetrius Sabinus*, console ordinario per la seconda volta nel 240.

Vorrei ora riesaminare le vicende posteriori degli *Aradii*, nella seconda metà del III e nel IV sec., chiarendo ed esplicitando il piú possibile lo stato delle nostre conoscenze, e quindi versando nella trattazione un altro documento epigrafico inedito, che si legge sulla medesima lastra già considerata, insieme con i dati relativi alla sua provenienza, e con alcune riflessioni che l'insieme suggerisce.

È noto che, con gli *Aradii*, siamo di fronte ad una caso particolare: è stato osservato, anche di recente, come sia poco comune che una famiglia senatoria si mantenga in posizioni di primo piano per piú di tre ge-

[1] S. PANCIERA, *Due famiglie senatorie di origine africana ed una di origine italica: Aradii, Calpurnii, e Suetrii alla luce di una nuova iscrizione urbana*, in AA.VV., *Africa romana. Atti III conv. Stud. 1985*, a cura di A. Mastino, Sassari 1986, pp. 251-262. Questo il testo dell'iscrizione: + + [- - -] / *Calpurni[ae] Ceiae [- f(iliae)] / Aemilianae, [c(larissimae) f(eminae)?], / dominae praestant[is/simae], Suetrius Ga[u/de]ns l(ibertus) c(um) s(uis) [ob] / [insi]gnem eius / [erga se be]nivolen[tiam].*

nerazioni; si sa inoltre quanti problemi creino all'indagine prosopografica le lacune d'informazione, lacune che, per quanto riguarda l'ordine senatorio, si fanno particolarmente sentire verso la fine del III sec. ed all'inizio del IV, in coincidenza dell'emarginazione che i senatori subirono, come corpo politico, a partire da Gallieno[2].

In realtà, sia pure con qualche dubbio ed esitazione che vedremo, noi siamo in grado di seguire le vicende di questa famiglia, sempre in posizione di grande evidenza, per non meno di cinque generazioni, e per l'arco di circa due secoli (fig.1). Caso fortunato, senza dubbio, per quanto concerne l'informazione, ma anche conseguenza, come credo, della grande vitalità genetica, economica e politica della *gens*.

Forse introdotta nel senato, come vari altri casi africani, da Settimio Severo (mediante *adlectio*, o con la concessione del *latus clavus*)[3] in riconoscimento di una posizione di preminenza in ambito municipale e provinciale, che dobbiamo presupporre, anche se ce ne mancano ancora le prove, la famiglia raggiunge presto il consolato, sul finire degli anni 20 del III sec., con Q. Aradio Rufino Optato Eliano, di cui già si è detto. Sappiamo che egli fu anche, tra l'altro, *sodalis Claudialis*, prefetto dell'erario di Saturno, e legato nelle provincie di Galazia, Siria Fenice e Siria Cele[4].

Secondo una persuasiva ricostruzione di Michel Christol, è dal suo matrimonio con Emiliana che nasce il Q. Aradio Rufino che un sigillo bronzeo romano presenta come marito di *Iunia Aiacia Modesta*[5]. Questo Rufino, era un tempo identificato con il console del 228 ca. Deve invece trattarsi di un figlio, nato verso la fine degli anni 20 e sposato tra il 240 e il 250 con una nipote, per parte di figlia, di un altro illustre senato-

[2] Vd. da ultimo F. JACQUES, *L'ordine senatorio attraverso la crisi del III secolo*, in AA.VV., *Società romana e impero tardo antico*, I, *Istituzioni, ceti, economia*, a cura di A. Giardina, Bari 1986, pp. 82-86, 97.

[3] G. BARBIERI, *Aspetti della politica di Settimio Severo*, «Epigraphica», 14, 1952, pp. 18, 32, 44, 48; G. ALFÖLDY, *Septimius Severus und der Senat*, «Bonn. Jahrb.», 168, 1968, pp. 112-160; A. R. BIRLEY, *Septimius Severus, the African Emperor*, London 1971, pp. 327-358; M. CORBIER, *Les familles clarissimes d'Afrique Proconsulaire (I^e-III^e siecle)*, «Tituli», 5, (Epigrafia e ordine senatorio, 2), 1982, pp. 685-754, in part. 751.

[4] Fonti e bibliografia su questo personaggio nell'articolo citato in nt.1; ivi anche per i suoi legami con i Calpurnii senatorii di Utica. Su altri rami individuabili della famiglia: M. CORBIER, *art. cit.* (nt. prec.), pp. 689-691 e 712 sg.. Poté essere fratello del nostro il *(P.) Aradius Paternus* che fu governatore della Cappadocia nel 231 («AE», 1964,5). In generale sulla famiglia vd. ora anche F. JACQUES, *op.cit.* (nt. 2), p. 159 sg. nr. 10.

[5] M. CHRISTOL, *A propos des Aradii: le stemma d'une famille sénatoriale au III^e siècle après J. C.*, «ZPE», 28, 1978, pp. 145-150; ID., *Essai sur l'évolution des carrières sénatoriales dans la 2^e moitié du III^e s. ap. J.C.*, Paris 1986, pp. 139-142. Il sigillo è *CIL*, XV 8087 (non 8088) purtroppo di provenienza ignota.

re di origine africana, il *Q. Aiacius Modestus Crescentianus, consul bis ordinarius* nel 228. Continua dunque la strategia matrimoniale di unioni con famiglie di altissimo rango africane e senatorie (nel caso specifico con una famiglia due volte consolare) certamente con conseguenze di ulteriore consolidamento della famiglia sul piano economico e, soprattutto, politico.

Della carriera di questo Rufino II non sappiamo molto. Un solo dato, ma importantissimo, si ricava però dalla combinazione di una lettera di Libanio con un *excerptum* da Cassio Dione di Pietro Patrizio, dalla quale risulta che egli era *legatus Augusti pro praetore provinciae Syriae Coeles* nel 267 e che, come tale, egli si occupò della soppressione di Odenato senior, principe di Palmira[6]. L'attendibilità di questa combinazione, da alcuni messa in dubbio, è stata recentemente riaffermata, credo a ragione, dallo stesso Christol[7], con conseguenze di doppio ordine: da un lato, essendo la *Syria Coele* una provincia consolare, ci mostra anche la seconda generazione degli *Aradii* ai piú alti livelli della carriera senatoria; dall'altro, poiché l'eliminazione fisica di un principe come Odenato era indubbiamente questione politicamente spinosa e delicata, rivela altresì il poco piú che quarantacinquenne Rufino II come persona di fiducia di Gallieno. Quel poco che sappiamo basta dunque a restituirci l'immagine di un senatore che, per origine familiare, per matrimonio, e per rapporti con l'imperatore, si colloca tra i piú influenti del suo tempo[8].

È sicuro che la famiglia superò indenne la crisi che, nella seconda metà del III sec., investì l'ordine senatorio. Sottoponendo a verifica le contrapposte posizioni di chi ha sostenuto da un lato la tesi di una totale continuità, anzi di una fossilizzazione dell'ordine in questo periodo, dall'altra quella di un suo profondo rinnovamento con l'eliminazione quasi totale delle famiglie di antica tradizione, François Jacques ha equilibratamente dimostrato, di recente, come un rinnovamento vi sia in realtà stato, ma anche non si debba considerare tanto esclusivo un caso di persistenza come quello costituito dagli *Aradii* o da altre grandi famiglie[9].

[6] LIBAN., *Epist.* 825 (vd. anche *infra* ntt. 27, 44); PETR. PATR., *Exc. de sent.*, 166, p. 266 Boissevain (CASS. DIO, III, p. 744, Boissevain; *FHG*, IV, p. 195 Müller).

[7] *Op.cit.* (nt. 5).

[8] Da notare la precoce specializzazione orientale della famiglia, con i due governatorati della *Syria Coele* di Rufino I e II e con il governatorato della Cappadocia di Paterno (vd. *supra* nt. 4). Vd. sotto per la consolarità *Europae et Thraciae* di L. Aradio Valerio Proculo e per il comitato d'Oriente di Rufino V.

[9] F. JACQUES, *art. cit.* (nt. 2), pp. 82 sg., 98.

Certo, eccezionale, per quanto riguarda gli *Aradii*, è il livello della persistenza e la situazione che si registra dagli inizi del IV sec. È ormai comunemente accettata l'idea, proposta da Andrè Chastagnol, che sia da considerare un unico personaggio, e figlio dell'uccisore di Odenato, l'Aradio Rufino che fu console, presumibilmente per la seconda volta, nel 311, e tre volte prefetto urbano, rispettivamente nel 304-305, dal 9 febbraio al 27 ottobre 312 e dal 29 novembre 312 all'8 dicembre 313[10]. Anche in questo caso, i dati, già in sé importanti, acquistano ulteriore rilevanza nella prospettiva della storia familiare. Il Christol ha indicato le ragioni per cui il primo consolato del personaggio dovrebbe essere collocato sulla fine del decennio 270/80[11]. Ne consegue una carriera, verosimilmente iniziata sotto Gallieno, quando quella paterna era nel pieno del suo svolgimento, ed evolventesi con un primo consolato sotto Probo, una prima prefettura urbana sotto Diocleziano e Massimiano, un secondo consolato ed una seconda prefettura urbana con Massenzio, ed una terza prefettura urbana, quasi senza soluzione di continuità rispetto alla seconda, con Costantino, un mese dopo la vittoria di Ponte Milvio. Una carriera del genere, in un periodo così travagliato, difficilmente potrà essere spiegata soltanto con il possesso di un notevole fiuto politico da parte di chi l'ha esercitata. Altri fattori dovettero contribuire e fra questi, la grande *dignitas* della famiglia, costruita sulla tradizione di onori, sul potere politico ed economico, sul sistema di alleanze. È in virtù di questa che si capiscono meglio la prima prefettura urbana sotto Diocleziano e Massimiano, la scelta di Rufino III come uno (con *Ceionius Rufius Volusianus*) dei primi due consoli designati da Massenzio dopo che, per otto anni, soltanto gli imperatori avevano rivestito il consolato[12], la seconda prefettura urbana con Massenzio e, ciononostante, la riconferma nella carica da parte di Costantino, senza dubbio per premiare un tempestivo cambio di fronte, ma anche per segnalare l'acquisizione alla nuova linea politica di una delle famiglie senatorie piú prestigiose[13].

[10] A. CHASTAGNOL, *Fastes de la Préfecture de Rome au Bas-Empire*, Paris 1962, pp. 41, 59-62; *PLRE*, I, 1971, p. 775 *Rufinus* 10; M.T.W. ARNHEIM, *The Senatorial Aristocracy in the Later Roman Empire*, Oxford 1972, pp. 52-53.

[11] M. CHRISTOL, *op. cit.* (nt. 5), p. 142 nt. 23.

[12] F. JACQUES, *art. cit.* (nt. 2), p. 133.

[13] L'eccezionalità di questa carriera è ben evidenziata anche nell'elogio in versi che del personaggio scrisse Simmaco padre (*Epist.*, I, 2, 3): *Aradius Rufinus./ Princeps ingenio, fortunae munere princeps / aetatis, Rufine, tuae, cui prospera quaeque / admiranda tuis aequabat gloria rebus./ Unus amor cunctis et praesidium trepidorum / principibus, quorum viguisti tempore doctus / aut calcaria ferre bonis aut frena tyrannis;* su questo componimento: L. CRACCO RUGGINI, *Simmaco e la poesia*, in AA.VV., *La poesia tardo antica: tra retorica, teologia e propaganda*, Messina 1984, pp. 563 sgg.

Nel frattempo, la rete d'interconnessioni della *gens*, già notevole, si era del resto ulteriormente allargata, arrivando ad includere quel ramo dei *Valerii Maximi* (patrizi e facenti rimontare le loro origini agli inizi della Repubblica) al quale appartennero il *L. Valerius Maximus* console ordinario nel 233, prefetto urbano nel 255 e console ordinario per la seconda volta nel 256, e il figlio di questi *L. Valerius Poplicola Balbinus Maximus*, console ordinario nel 253[14]. Un'altra famiglia passata indenne, come pare, attraverso la crisi del III sec., comunque in posizione di grande prestigio nel IV.

Alla conclusione di questo nuovo rapporto si perviene per due vie: da un lato attraverso l'analisi dell'onomastica di quelli che sembrano i due figli di Rufino III, dall'altro considerando il luogo da cui provengono le iscrizioni che li riguardano.

Sono comunemente — e a me pare giustamente — ritenuti figli di Aradio Rufino III: *Q. Aradius Rufinus Valerius Proculus qui et Populonius*, noto solo come *praeses Byzacenae* nel 321[15] e *L. Aradius Valerius Proculus qui et Populonius*, del quale si conoscono invece numerose cariche, tra cui un consolato ordinario nel 340 e due prefetture urbane, rispettivamente nel 337/38 e nel 351/52[16].

Nel nome di entrambi compare il gentilizio secondario *Valerius* che, estraneo alla tradizione familiare, si è proposto di spiegare ipotizzando il matrimonio di Rufino III per l'appunto con una Valeria che è stata identificata con una nipote del già ricordato *L. Valerius Poplicola Balbinus Maximus*, console nel 253[17] (fig. 2). Per mio conto non escluderei che si tratti di una figlia[18].

D'altra parte, considerato che anche il *cognomen Proculus* è comune ad entrambi i figli di Rufino III, nonostante risulti estraneo alla tradizione antecedente, tanto degli *Aradii* quanto dei *Valerii*, proporrei altresì di considerare anche questo elemento introdotto nell'onomastica

[14] Per una corretta distinzione dei due personaggi: W. ECK, *Beobachtungen zu kaiserlichen Beauftragten der Alimentar-institution*, «ZPE», 18, 1975, pp. 89-99; vd. anche M. CHRISTOL, *op. cit.* (nt. 5), pp. 250-252. Sulla continuità della *gens* anche alla luce di un nuovo documento epigrafico: F. JACQUES, *art. cit.* (nt. 2), pp. 125-127 e 215-218; più in generale anche p. 131 sg.

[15] *PLRE*, I, 1971, p. 749, *Proculus* 12.

[16] A. CHASTAGNOL, *op. cit.* (nt. 10), pp. 96-102; *PLRE*, I, 1971, p. 747, *Proculus* 11.

[17] A. CHASTAGNOL, *op. cit.* (nt. 10), p. 62 e stemma a p. 295; *PLRE*, I, 1971, p. 590, *Maximus* 48 e p. 765, *Rufinus* 10, con stemma 30 a p. 1147.

[18] *L. Valerius Poblicola Balbinus Maximus*, cos. ord. 253 deve essere stato all'incirca coetaneo di Rufino II, *legatus Augusti pro praetore provinciae Syriae Coeles* nel 267 e quindi un matrimonio tra rispettivi figli rientra pienamente nell'ordine delle possibilità.

familiare attraverso il matrimonio di Rufino III: in altre parole, la madre dei due potrebbe esser stata non solo una *Valeria*, ma una *Valeria Procula*, o comunque una *Valeria* nella cui linea materna esisteva il *cognomen Proculus*[19]. Ciò sembrerebbe confermato dal fatto che, *Proculus, cognomen* comune ai due fratelli, è però secondario in *Q. Aradius*, apparentemente primogenito, e come tale erede in primo luogo del prenome (*Quintus*) e del *cognomen* (*Rufinus*) tradizionali, unico invece in *L. Aradius*, probabile cadetto e quindi facilmente mutuante il *cognomen* (non so se anche il prenome) dalla linea materna.

L'altra considerazione che rende plausibile un matrimonio tra Rufino III ed una Valeria è il fatto che buona parte dei documenti epigrafici che riguardano i due *Aradii-Valerii* sono stati trovati in una ricca *domus* del Celio a Roma che, prima e poi, fu, come pare, proprietà dei *Valerii*. Su questo dovremo tornare. Basti intanto rilevare che da qui sembrano venire due iscrizioni, poste da un cliente equestre, rispettivamente poco dopo il 253 e intorno al 260, in onore del L. Valerio Poplicola Balbino Massimo, che abbiamo già considerato come possibile suocero di Rufino III[20]. Ed eguale provenienza hanno, tanto sei *tabulae patronatus* bronzee presentate a Q. Aradio Rufino Valerio Proculo nel 321/2[21], quanto quattro o cinque basi di statue poste in onore del fratello *Lucius*, di cui almeno due posteriori, sia pure di poco, al 340, anno del suo consolato[22].

Si è già detto che di Rufino IV non si conoscono altre cariche, come del resto non si hanno altre testimonianze di alcun tipo su di lui dopo il governatorato della *Byzacena* nel 321[23]. Subito dopo, o poco dopo di lui, circa nel 322/24 ricoprí la stessa carica il fratello, che era già stato *praetor tutelaris, legatus provinciae Numidiae* e *peraequator census provinciae Galleciae*. Lo stesso, che chiameremo d'ora in avanti Proculo, fu in seguito *consularis Europae et Thraciae* (circa 325), *consularis Siciliae* (circa 328), *comes ordinis secundi, comes ordinis primi, proconsul*

[19] *Proculi / Proculae* si hanno, ad esempio, tra i *Ceionii* ed i *Rufii*. Piú difficile da spiegare il soprannome *Populonius*, pure comune ad entrambi e proprio anche di un *Attius Insteius Tertullus* (*PLRE*, I, 1971, p. 184 *Tertullus* 7): I. KAJANTO, *Supernomina. A Study in Latin Epigraphy* (Comm.Hum.Litt., 40, 1), Helsinki 1966, p. 69.

[20] *CIL*, VI 1531 cfr. 31673 (*ILS* 1190), 1532 (*ILS* 1191): certamente entrambe furono poste nella sua casa, e della seconda si conosce la provenienza da villa Casali, sul Celio.

[21] *CIL*, VI 1684-1688 cfr. p. 3173 (*ILS* 6111a add., 6111 c, 6111, 6111 b), 1689; foto di *CIL*, VI 1687 e 1688 in A. COLINI, *Storia e topografia del Celio nell'antichità* (Mem. Pont.Acc.Rom.Arch., VII), Roma 1944, p. 253, fig. 213.

[22] *CIL*, VI 1690 cfr. p. 3173 (*ILS* 1240), 1691, 1692 (*ILS* 1242), 1693 (*ILS* 1241), 1694.

[23] Per le fonti vd. nt. 15.

provinciae Africae vice sacra iudicans con *iudicium sacrum* anche sulle altre provincie africane ed insieme *perfunctus officio praefecturae praetorio* (probabilmente 331/32), *comes iterum ordinis primi intra Palatium, praefectus urbi* per la prima volta nel 337/38 e console ordinario nel 340, infine prefetto urbano per una seconda volta nel 351/52 durante l'usurpazione di Magnenzio[24].

Ancora una carriera importante, come si vede, densa di riconoscimenti e d'incarichi durante il regno di Costantino, meno, forse, in quello di Costanzo II, il che potrebbe spiegare la defezione, non sappiamo con quali conseguenze, in occasione della ribellione di Magnenzio.

Di qui in avanti la storia della famiglia si fa più problematica ed incerta. Mi limiterò per il momento a presentare quella che comunemente si ritiene la situazione della generazione successiva nella quale, prima di tutto, troviamo ancora una volta un Aradio Rufino, il quinto della serie sin qui considerata[25].

Da Ammiano Marcellino apprendiamo che egli fu prescelto da Giuliano, all'inizio del 363, mentre faceva parte di un'ambasceria in Siria, per succedere nella carica di *comes Orientis* allo zio dell'imperatore, morto improvvisamente[26]. Doveva essere allora poco meno che quarantenne. È infatti praticamente certo che sia da identificare con questo Aradio un Rufino, amico di Libanio, *comes Orientis* e nato secondo il sofista di Antiochia, attorno al 325[27]. A sua volta sostituito nella carica prima del 17 aprile 364[28], egli tornò a Roma, ma non sappiamo quali altre cariche abbia rivestito sino al 376, data nella quale l'indirizzo di una legge ce lo mostra nella veste di prefetto urbano[29].

[24] Vd. sopra nt. 13 ed inoltre: M. OVERBECK, *Untersuchungen zum afrikanischen Senatsadel in der Spätantike*, Kälmunz 1973, p. 24 sg. e G. CAMODECA, *Ricerche su Puteoli tardo-romana (fine III-IV secolo)*, «Puteoli», IV-V, 1980-81, p. 104 sg. Nei primi mesi del 337 Costantino propose al Senato di onorare il personaggio con una statua e parte dell'orazione è conservata da «AE», 1934, 158. Sulle caratteristiche culturali e religiose del personaggio: L. CRACCO RUGGINI, *Il paganesimo romano fra religione e politica (389-394 d.C): per una reinterpretazione del «Carmen contra Paganos»* (Mem.Linc., cl.mor., ser. VIII, 23, 1), Roma 1979, p. 65; vd. anche sotto, nt. 71.

[25] A. CHASTAGNOL, *op. cit.* (nt. 10), pp. 196-198; *PLRE*, I, 1971, p. 775, Rufinus 11; M.T.W. ARNHEIM, *op. cit.* (nt. 10), pp. 53, 92, 194.

[26] AMM., XXIII, 1, 4.

[27] Sua menzione in LIBAN., *Epist.*, 825 (esistenza ad Antiochia di una statua elevata ad un avo identificabile con Rufino II; vd. sopra con nt. 6), 1124, 1135, 1219, 1319, 1343, 1374, 1379, 1398, 1400, 1493 (data di nascita e conoscenza del greco); vd. anche sotto nt. 44.

[28] Il dato risulta da *Cod. Iust.*, I, 4, 1 e IV, 63, 1 cfr. O. SEEK, *Regesten der Kaisern und Päpste für die Jahre 311 bis 476 n. Chr.*, Stuttgart 1919, p. 184.

[29] *Cod. Theod.*, I, 6, 7 = *Cod. Iust.*, I, 28, 3 cfr. O. SEECK, *op. cit.*, nt. prec. p. 113.

Il prefetto è indicato con il solo *cognomen*, ma l'identificazione con il nostro Aradio è comunemente ammessa, come nel caso del Rufino *ex praefectus urbi*, ricordato da morto (*illustris memoriae vir*) in una lettera di Simmaco del 401/2[30]. Le tappe note della sua carriera si svolgono durante i regni di Giuliano, Gioviano e Valentiniano, per quanto riguarda il comitato d'Oriente, quello di Graziano per quanto concerne la prefettura urbana.

È opinione comune che questo Aradio Rufino sia un figlio cadetto di L. Aradio Proculo. Fratello maggiore sarebbe un *Proculus* (il gentilizio è sconosciuto) di cui null'altro si sa se non che ricopriva la carica di *proconsul Africae* il 28 novembre del 340[31]. Personalmente ho forti perplessità su questo punto, sul quale dovremo comunque ritornare[32].

Intanto è a questo punto che mi sembra utile inserire i dati relativi alla nuova iscrizione urbana cui ho fatto cenno (tav. I). Il supporto è lo stesso che è servito per l'epigrafe a *Calpurnia Ceia Emiliana*, già presentata lo scorso anno, il che esime da una nuova descrizione. Per incidere il testo b) ci si è limitati a staccare la lastra dalla sua collocazione originaria, od a recuperarla tra materiale messo da parte per un riutilizzo, ed a rivoltarla facendo perno sul lato sinistro. Le lettere sono piú grandi (5,6 - 7) e palesemente piú tarde rispetto all'iscrizione a). Da considerare in particolare la A con la sbarra inclinata, la breve coda della Q quasi dritta sul piede di scrittura, gli ampi tratti complementari, a sinistra e a destra, sulle estremità libere, una volta della R (r.4), un'altra della F (r.5), nonché, in generale, il carattere ondeggiante dei solchi, poco larghi e profondi[33], e la sommarietà degli interpunti. Non vi sono linee di guida né si è sentito il bisogno di tracciare una cornice. Tuttavia l'esecuzione è piuttosto accurata e regolare, il che aiuta nel calcolo delle lacune e nella restituzione. Questa volta siamo chiaramente di fronte ad una dedica di carattere sacro posta da due *Aradii*. Un'osservazione di carattere tecnico va premessa: nonostante la diversa estensione delle righe sulla destra, mi sembra escluso, per varie ragioni, che il fenomeno si ripetesse

[30] SYMM., *Epist.*, VII, 126.

[31] *PLRE*, I, 1971, p. 745, *Proculus* 4.

[32] Vd. sotto con ntt. 65, 66. Vi è anche un altro *Proculus*, proconsole d'Africa nel 319/20, che pure si è proposto di considerare membro della famiglia: A. CHASTAGNOL, *op. cit.* (nt. 10), p. 96; *PLRE*, I, 1971, p. 745, *Proculus 3;* M.T.W. ARNHEIM, *op. cit.* (nt. 10), p. 54. Scarsamente affidabile mi sembra la lettura *Aradi* proposta per la prima riga di *CIL*, VI 31953 = 28358, per cui si vd. da ultimo M.E. MICHIELI, in *Museo Nazionale Romano, Le sculture*, I, 6, Roma 1986, pp. 137 sgg.

[33] Nell'ultima riga, il quarto tratto della *E* in *ET* è delineato a triangolo, in maniera difforme dagli altri tratti analoghi.

a sinistra, secondo il modello dell'impaginazione assiale di tradizione classica. Ritengo al contrario che, adottando uno schema abbastanza comune in età tarda, le linee, diseguali nella lunghezza, fossero però allineate all'inizio[34]. Si ricava una conferma a questa ipotesi dall'andamento del testo, il quale mostra come nelle rr. 2-4 le perdite non siano state superiori ad una, o addirittura a parte di una lettera. Ciò combina perfettamente, in queste righe con l'idea di un loro allineamento a sinistra. Lo stesso si può ottenere nella prima riga premettendo *deo* al nome della divinità, chiaramente identificabile come *[Merc]urio*. Si può obiettare che questa riga poteva fare eccezione ed essere disposta al centro, il che è naturalmente possibile, ma non lo credo probabile. Recenti studi hanno dimostrato che l'uso di preporre (o posporre) la qualifica di *deus* al nome della divinità nasce nei primi decenni del II sec. e si protrae, intensificandosi, sino a tutto il IV[35]. A Roma, l'esempio datato piú antico è del 158, l'ultimo del 391. Non mancano altri casi di *deo Mercurio*[36]. Dunque, l'integrazione di *deo*, non risolve soltanto un astratto problema d'impaginazione del testo, ma gli restituisce anche un formulario del tutto coerente con la datazione che si vedrà piú avanti di precisare.

Ciò premesso, la mia integrazione globale del testo è la seguente:

[Deo Merc]ụrio
[L]arum Ṛ[e]ṇatium
[c]ọmiti adque custodi
Ạradii Proculus et
Ṛufinus vv.cc. (i.e. *viri clarissimi) et XV[viri].*

Vari i motivi di interesse di questo testo. Appare notevole in primo

[34] Per qualche esempio a Roma nel IV sec.: A.E. GORDON-J.S. GORDON, *Album of Dated Latin Inscriptions*, III, *Plates*, Berkeley-Los Angeles 1965, Tav. 149 nr. 315 (a. 323-337), 150 nr. 318 (a. 346), 151 nr. 320 (a. 347), 157 nr. 331 (a. 376 o 378), 158 nr. 332 (a. 377), 159 nr. 333 (a. 378), 160 nr. 335 (a. 379-382), 164 nr. 340 (a. 385-389), 165 nr. 341 (a. 389), 166 nr. 345 (a. 395).

[35] M.TH. RAEPSAET-CHARLIER, *La datation des inscriptions latines dans les provinces occidentales de l'Empire Romain d'après les formules «in h(onorem) d(omus) d(ivinae)» et «deo-deae»*, «*ANRW*», II, 3, Berlin-New York 1975, pp. 232-282; R. MANCINI, *Deo-deae nelle iscrizioni di Roma*, «Tituli», 2 (Miscellanea), Roma 1980, pp. 173-178; M.TH. RAEPSAET-CHARLIER, *A propos des premiers emplois datés de Deo-Deae dans les Trois Gaules et les Germanies*, «ZPE», 61, 1985, pp. 204-208.

[36] *CIL*, VI 715 (*Soli invicto deo*, a. 158); *CIL*, VI 736 (*Deo Magno Mithrae*, a. 391). *Deo Mercurio: CIL*, VI 30976 (fine III sec.); 515 (fine III - in. IV sec); 3703 (non datab.); *Deo sancto Mercurio*: «Rend. Pont. Acc. Arch.», 48, 1975-76, pp. 302-308 = «AE», 1977, 22 (seconda metà IV sec. cfr. W. ECK, *RE*, Suppl., XV, 1978, col. 75 sg. e H. HALFMANN, «Tituli», 5, 1982, p. 269).

luogo che il dio Mercurio sia qui venerato come *Larum Penatium comes adque custos*. Le integrazioni mi sembrano certe; *adque* sta evidentemente per *atque*. Ci si deve chiedere in che senso Mercurio sia *comes* e *custos* dei Lari Penati (notare la fusione, su cui subito torneremo, di queste due entità religiose). I legami che si possono istituire tra Mercurio e i Lari sono di varia natura: ad esempio, Mercurio è dio dei viandanti e i *Lares*, detti anche *viales*, sono venerati nei crocicchi e nei *compita*; inoltre, come si parla di *Lares compitales*, cosí, almeno in un caso, si menziona un *Mercurius compitalis*, e non sono ignote dediche a Mercurio nei *compita*. E ancora: è nota la componente infera dei *Lares*, sia intesi come anime dei capostipiti delle singole famiglie (*Lar familiaris*), sia come quelli del complesso delle famiglie del vicinato (*Lares compitales*); ed è altresí ben presente l'immagine di Mercurio Psicopompo[37]. Ma soprattutto: Mercurio è, in primo luogo, il padre dei Lari. È questa la versione mitica raccolta da Ovidio e sviluppata nei *Fasti* a proposito dei *Feralia* del 21 febbraio[38]: la ninfa *Lara* o *Larunda* è resa muta da Giove (*dea Tacita, Tacita muta*) perché ha svelato il suo amore per Giuturna e lo stratagemma escogitato per vincerne le resistenze; è quindi affidata a Mercurio perché la conduca agli Inferi (nei *Lemuria* di maggio lo stesso personaggio é indicato col nome di *Mania*); tuttavia, durante il viaggio, Mercurio profitta di lei che *fitque gravis geminosque parit qui compita servant et vigilant nostra semper in Urbe Lares*. La qualifica di Mercurio come *comes* e *custos*[39] dei *Lares* appare dunque piú che giustificata.

Resta da intendere perché si parli di Lari Penati e non, come ci si aspetterebbe, di Lari *e* di Penati. Anche questo fenomeno, non privo di

[37] *Lares viales: CIL*, II 2417, 2518, 2572, 2987, 5634, 5734; III 1422 (*ILS* 3636); VI 2103, 36812 (*ILS* 9251c); VIII 9755; XI 3079 (*ILS* 3634); XII 4320. Culto di Mercurio nei *compita: CIL*, II 5429, 5810; VI 34, 283 cfr. p. 3004, 30974 cfr. p. 3758; L. ADAMS HOLLAND, *The Shrine of the Lares Compitales*, «Trans. Proc. Am. Phil. Assoc.», 68, 1937, pp. 428-441; B. COMBET-FARNOUX, *Mercure romain* (BEFAR, 238), Roma 1980, p. 467 sgg. Culto dei Lari e mondo dei morti, in particolare E. SAMTER, *Der Ursprung des Larenkultes*, «Arch. f. Religionswiss.», 10, 1907, p. 381 sgg.; ma vd. anche alla nt. seg.

[38] OVID., *Fast.*, II, 533-616. Altre fonti: A. DEGRASSI, *I. It.*, XIII, 2, Roma 1963 p. 413. Sul mito: L.R. TAYLOR, *The Mother of the Lares*, «AJA», 29, 1925, pp. 299-313; E. TABELING, *Mater Larum*, Frankfurt a.M. 1932; U. PESTALOZZA, *Mater Larum e Acca Larentia*, «Rend. Ist. Lomb.», 66, 1933, p. 905 sgg.; G. RADKE, *Acca Larentia und die fratres Arvales*, «ANRW», I, 2, Berlin-New York 1972, p. 435 sgg.; I.R. DANKA, *De Feralium et Lemuriorum consimili natura*, «Eos», 64, 1976, p. 257 sgg.; W. FAUTH, *Römische Religion im Spiegel der Fasti des Ovid*, III, 2 *Faunus und die Lupercalia. Die Feralien und dea Tacita*, «ANRW», II, 16, 1, Berlin-New York 1978, pp. 132-145; F. COARELLI, *Il Foro romano. I. Periodo arcaico*, Roma 1983, pp. 258-282; M. TORELLI, *Lavinio e Roma. Riti iniziatici e matrimonio tra archeologia e storia*, Roma 1984, pp. 95-97.

[39] Su *comes* in unione con *custos*: VERG., *Aen.*, V, 546; CURT., III, 6, 1; MART., XI, 39, 2; APUL., *Apol.*, 26; HIERON., *Epist.*, 108, 2; CLAUD., *Rapt. Pros.*, III, 176.

confronti, seppur rari, trova peraltro una sua spiegazione: i culti dei *Lares* e dei *Penates* hanno molti punti in comune; entrambe le entità divine appartengono tanto al mondo della casa quanto a quello dello Stato; entrambe sono connesse con le origini dei nuclei di cui sono custodi e garanti; entrambe ricevono culto sia pubblico sia privato[40]. Si comprende così come si manifesti una tendenza alla fusione tra le due sfere, che erano originariamente distinte, e come uno scrittore tardo, Servio, possa dire nel commento all'Eneide, che *Penates* sono *omnes dei qui domi coluntur*[41]. Attuatasi questa sorta d'identificazione, *Penates* può diventare, qui come in altra iscrizione urbana dedicata verosimilmente *Silvano et Laribus Penatibus*, una specie di epiteto dei *Lares*[42].

Quel che importa rilevare per i successivi sviluppi del commento è che, nonostante il doppio ruolo, pubblico e privato, tanto dei Penati quanto dei Lari, la fusione non sembra aver interessato l'ambito pubblico, bensì piuttosto — com'è comprensibile per la forte valenza domestica di entrambe le divinità — quello privato. La definizione serviana dei *Penates* come *omnes dei qui domi coluntur* è significativa al riguardo e va tenuta presente.

Ma veniamo ai dedicanti. Già partendo dall'iscrizione a) si è ritenuto indispensabile anticipare che sul rovescio si menzionavano due *Aradii*, sia per l'aiuto che questo fatto poteva dare nell'identificazione di Calpurnia Ceia Emiliana con la moglie di Aradio Rufino Optato Eliano, sia per spiegare come la dedica di un liberto Suetrio potesse essere riutilizzata a distanza di tempo per l'appunto da due *Aradii*. Per cercar di stabilire di chi si tratti, sarà opportuno mettere a confronto la nuova iscrizione con l'albero genealogico della famiglia, così come sopra è stato delineato.

I nostri dedicanti appartengono entrambi alla *gens Aradia*: i prenomi, come credo, sono omessi; il gentilizio invece che essere ripetuto è indicato al plurale; i cognomi sono rispettivamente *Proculus* e *Rufinus*. Entrambi sono detti *viri clarissimi* ed inoltre, senz'altra titolatura, come penserei, *XV viri*, vale a dire membri del collegio sacerdotale pagano dei *quindecimviri sacris faciundis*[43]. Dei due personaggi non è sfortuna-

[40] G. PICCALUGA, *Penates e Lares*, «Studi Mat. Stor. Rel.», 32, 1961, pp. 81-97.

[41] SERV., *Ad Aen.*, II, 514.

[42] «NS», 1915, p. 241 («AE», 1916, 108), cfr. *CIL*, VI 582.

[43] Dovendo scegliere, per ragioni di spazio, tra *XV [viri]* e *XV [v(iri) s(acris) f(aciundis)]*, ritengo preferibile la prima restituzione: semplicemente *quindecemviri* sono detti nel IV sec. anche *Brittius Praetextatus Argentius* (*CIL*, X 3846 cfr. *PLRE*, I, 1971, p. 724 *Praetextatus* 2) ed il celebre *Vettius Agorius Praetextatus (CIL*, VI 1778, 1779; *PLRE*, I, 1871, p. 722, *Praetextatus* 1).

tamente indicato il rapporto di parentela, ma mi sembra chiaro che dovettero essere padre e figlio o fratelli.

Lo stemma familiare che si è sopra delineato (figg. 1-2) mostra che, allo stato attuale, il caso di una connessione qualsivoglia tra un Proculo ed un Rufino non si presenta del tutto nelle prime tre generazioni. Escluso per l'ordine (prima Proculo e poi Rufino) che si possa pensare rispettivamente ad un individuo di terza e di quarta generazione, altre eventualità si presentano come segue: 1) nella quarta generazione, dove abbiamo come fratelli un *Rufinus* e un *Proculus*; 2) tra la quarta e la quinta generazione, dove si registrano un *Proculus* padre e un *Rufinus* figlio; 3) nella quinta generazione con un *Proculus* ed un *Rufinus* considerati fratelli.

La storia della famiglia offre altri punti di riferimento: un *terminus ante quem*, costituito dalla probabile conversione al Cristianesimo di Rufino V, da collocare, secondo la lettura congiunta di due lettere di Libanio e di un passo di Ambrogio, dopo il 363 e prima del 376[44]; un *terminus post quem*, fra il 305 e il 315, determinato dalla necessità che entrambi i fratelli di quarto livello fossero eventualmente in età di rivestire contemporaneamente il quindecemvirato[45].

In sostanza, sulla scorta di questi dati generali, la datazione della seconda dedica sembra potersi collocare nel IV sec. entro l'arco massimo del settantennio intercorrente tra il 305 e il 375.

Consideriamo ora i pochi dati disponibili sul ritrovamento di questa lastra opistografa, cosí come hanno potuto essere faticosamente ricuperati[46]. Essa fu trovata il 22 maggio 1945 nel corso di una regolare campagna di scavi condotta dall'allora Soprintendenza alle Antichità di Roma I, in località Monte d'Oro, denominazione della collinetta che si erge fra Porta Metronia e Porta Latina, racchiusa tra via della Ferratel-

[44] Nel 363 Libanio (*Epist.*, 825 e 1374) lo presenta in atto di invocare e pregare Asclepio, ma sembra nel contempo accoglibile l'ipotesi del Palanque secondo il quale sarebbe da riconoscere in lui il *sanctissimus senes* lodato da Ambrogio in *De off. ministr.*, III, 7, 45-51 (*PL*, XVI, coll. 158-160) per l'atteggiamento tenuto nei confronti dei *peregrini* in occasione di una crisi annonaria a Roma: J.R. PALANQUE, «REA», 33, 1931, p. 348; vd. anche A. CHASTAGNOL, *op. cit.* (nt. 16), p. 198 e, da ultimo, L. CRACCO RUGGINI, *Dal civis romano al civis cristiano*, in AA.VV., *Storia vissuta del popolo cristiano*, diretta da J. DELUMEAU (ediz. it. a cura di F. Bolgiani), Torino 1985, p. 145 sg.

[45] In generale a questi sacerdozi non si perveniva prima dell'assunzione della toga virile: G. HOWE, *Fasti sacerdotum populi Romani publicorum aetatis imperatoriae*, Lipsiae 1904, p. 9 sgg.

[46] Grazie anche all'aiuto delle dott.sse Marina Bertinetti, Rosanna Friggeri, e Marina Sapelli, della Soprintendenza Archeologica di Roma, cui vanno i miei piú vivi ringraziamenti.

la, via di Porta Latina e le mura[47]. Piú esattamente, le ricerche furono eseguite su quella parte della collina rivolta verso la via Latina, sulla quale sorgeva la villa dell'avv. Dino Grandi con ingresso da via di Porta Latina 11. Un primo gruppo di ritrovamenti era stato effettuato nello stesso luogo nel 1937/38 nel corso di lavori agricoli e di uno scavo abusivo. Il saggio della Soprintendenza, nel 1945, si limitò ad allargare, come pare, lo scavo precedente, riportando in luce altri resti di costruzioni e materiali di varia natura. Tuttavia, per qualche ragione, le ricerche non furono continuate ed allargate quanto sarebbe stato necessario per avere una chiara visione del contesto. I resti furono ricoperti nell'aprile del '45 ed i ritrovamenti rimasero inediti, se si prescinde da una breve, ma importante, notizia di Katia Caprino, inserita in un *Notiziario di scavi, scoperte e studi intorno alle antichità di Roma e Campagna Romana 1941-45*, pubblicato nel Bullettino Comunale[48].

In realtà il tutto meriterebbe di essere ripreso e pubblicato (mi dicono che lo sarà) ed anche lo scavo meriterebbe di essere riaffrontato ed esteso, non so peraltro quanto facilmente, considerato che nel frattempo la proprietà è passata all'Ambasciata Canadese, la quale, come ho potuto vedere, ha condotto nella villa e nel parco circostante ampi lavori di ristrutturazione.

I dati che si ricavano (dalla notizia della Caprino e da alcuni appunti di scavo esistenti nell'Archivio della Soprintendenza) sulle strutture rimesse in luce, sono molto scarsi ed anche poco chiari. Pare che comprendessero, tra l'altro, due ambienti a volta: uno ornato di stucchi e dipinti geometrici e con pavimento a mosaico bianco e fascia nera, l'altro con soffitto a mosaico, pareti affrescate e pavimento a marmi policromi.

Molto interessanti e significativi, invece, i materiali recuperati nei due scavi, insieme con la nostra lastra. Solo parzialmente elencati dalla Caprino, sono stati portati nel Museo delle Terme, dove occupano oltre un centinaio di numeri inventariali[49]. Ne ho potuto prendere visione nel 1984, al piano superiore del Chiostro Ludovisi, dove erano stati da poco raccolti, nell'ambito della benemerita ricomposizione dei complessi di scavo in corso nella Soprintendenza.

Colpisce in primo luogo l'abbondanza del materiale scultoreo, comprendente non meno di 37 pezzi. Spicca in esso una serie di statue di divinità di non grandi dimensioni: da 80/90 cm. a un metro e mezzo cir-

[47] Per le località vd. R. LANCIANI, *Forma Urbis Romae*, Mediolani, s.d., tav. 42.

[48] «Bull. Com.», 72, 1946-48 [1949], p. 183.

[49] Nrr. 125412-125500, 125502, 125509, 125510, 125512, 125800, 125801, 358979-359012.

ca. Di una statua di Iside, in ottime condizioni, è stata pubblicata una foto[50]. Sono altresì individuabili statue di Dioniso, Fortuna con cornucopia, Leda con cigno, forse Pan[51]. Altri 32 frammenti appartengono a statue maschili e femminile (nude, clamidate o panneggiate), ad eroti (con coccodrillo o con testa coronata di foglie), a parti di animali (un cane accovacciato, un leone).

Del materiale ricuperato fanno parte inoltre: basi, fusti e capitelli di colonnina, lesene, frammenti architettonici decorativi e parti di transenna (sempre in marmo), frammenti di tazze e conchiglie marmoree, elementi in alabastro. Vi sono inoltre: due frammenti d'intonaco dipinto con satiri ed altre figure (forse dionisiache), vasellame, anfore da trasporto e lucerne.

Tutto questo mi sembra che porti chiaramente ad interpretare il complesso come i resti di un'abitazione privata di alto rango, di età imperiale. Per una prima datazione dei materiali bisognerà attendere che sia compiuto un loro studio specialistico. Per quanto posso giudicare da un sommario esame, almeno i piú significativi tra essi (penso soprattutto ai frammenti d'intonaco)[52] dovrebbero appartenere agli inizi del III sec., o comunque non dovrebbero essere anteriori alla fine del II sec.

D'altra parte, un appunto di scavo dice che la nostra lastra non fu trovata fra la terra, ma sul piano di pavimentazione di uno degli ambienti a volta «insieme con il cagnolino e con la mano reggente il flauto»[53]. Se ne trae una conferma all'idea che il suo rapporto con gli ambienti e con gli altri materiali rimessi in luce dagli scavi non sia affatto casuale.

A questo punto risulta difficile resistere all'idea di essersi imbattuti nella casa che gli «africani» *Aradii* si costruirono, o si procurarono, a Roma, per risiedervi, dopo il loro avvento al senato. È noto che l'appartenenza al rango senatorio implicò a lungo la residenza a Roma e che le famiglie di antica tradizione continuarono di preferenza ad abitarvi, quale che fosse la loro origine, anche nel tardo impero quando non erano piú obbligate a farlo[54]. Rientrando nella prima regione augustea, ma in posizione periferica, la zona era certamente adatta all'impianto di

[50] Inv.nr. 125412: «Bull. Com.», 72, 1946-48 [1949], p. 182 fig. 2, apparentemente ignorata nella bibliografia successiva sui culti egiziani a Roma.

[51] Inv. nr. 125416, 125417, 125418, 125420.

[52] Inv. 125507 = 125800, 125508 = 125801.

[53] È il frammento di mano destra con siringa interpretato come parte di statua di Pan (vd. sopra; inv. nr. 125420).

[54] F. JACQUES, *art.cit.* (nt. 2), p. 119 sg.

un'abitazione prestigiosa, e difatti, nell'area circostante, sembrano esservi state altre case suburbane dello stesso tipo[55].

Si può anche immaginare in quale luogo della casa la lastra iscritta fosse posta nella sua seconda utilizzazione. La destinazione piú naturale di una dedica a Mercurio *comes* e *custos* dei Lari Penati è chiaramente un larario; e tanto piú se si tiene conto dello spiccato senso domestico che si è visto conferito al culto dei *Lares* dalla loro associazione, anzi fusione, con i *Penates*.

In un recente lavoro sui culti domestici, nel mentre si osserva che il nome *lararium* per indicare i sacelli per il culto delle divinità della casa comparirebbe per la prima volta nell'*Historia Augusta* (quindi molto tardi; prima si sarebbero usati altri termini come *sacrarium* o *aedicula*), si sostiene che tali luoghi di culto si sarebbero conservati nelle case sino al III sec. e sarebbero scomparsi nel IV[56]. In realtà la pervicace resistenza del culto delle divinità domestiche è testimoniata in maniera inconfutabile ancora nel 392, quando un provvedimento imperiale fa divieto a chiunque, quale che sia la sua condizione sociale, e in qualunque luogo si trovi, di adorare idoli, sacrificare, o anche solo compiere in privato i tradizionali riti in omaggio dei numi familiari, *come onorare col fuoco i Lari, con libagione i geni, con l'incenso i Penati*[57].

Una circostanza fortunata ci consente di aver un'idea abbastanza esatta anche di come si presentassero questi larari in *domus* private urbane di età tardoantica. Mi riferisco alla fortuita scoperta, per l'approfondimento della via che costeggia la basilica di S. Martino ai Monti, di un larario quasi intatto insieme con i resti di una vasta *domus*, datata in età costantiniana, o comunque in quell'epoca profondamente ristrutturata[58].

[55] AA.VV., *Roma - Via Imperiale. Scavi e scoperte (1937-1950) nella costruzione di Via delle Terme di Caracalla e di Via Cristoforo Colombo*, a cura di L. Avetta (Tituli, 3), Roma 1985, p. 252 sg.

[56] D.G. Orr, *Roman Domestic Religion. A Study of the Roman Household Deities and their Shrines at Pompeii and Herculaneum* (Univ. of Maryland Ph. D. 1972), Ann Arbor, Mich., 1973, pp. 84, 216-218.

[57] *Cod. Theod.*, 16, 10, 12 con il commento di L. De Giovanni, *Chiesa e Stato nel Codice Teodosiano. Saggio sul libro XVI*, Napoli 1980, p. 139.

[58] Rendiconti dello scavo: R. Lanciani, in «Not. Sc.», 1884, pp.153, 189; 1885, p. 67; 1886, p. 207; Id., «Bull. Com.», 1884, p. 48 sg. e tav. V; 1886, pp. 170, 195-196; Id., Vat. Lat. 13031, ff. 188-190; C.L. Visconti, *Del larario e del mitreo scoperti nell'Esquilino presso la chiesa di S. Martino ai Monti*, «Bull. Com.», 1885, pp. 27-38, tavv. III-V. Riesame dei dati all'interno di piú vaste ricerche: F. Guidobaldi - A. Guiglia Guidobaldi, *Pavimenti marmorei di Roma dal IV al IX secolo*, Città del Vaticano 1983, pp. 125-130; F. Guidobaldi, *Indagini sull'edilizia abitativa unifamiliare nella Roma tardoantica*, in AA.VV., *Società romana e impero tardoantico*, II, *Roma: politica, economia, paesaggio*

Nella descrizione di C. L. Visconti, a commento di due tavole che lo presentano, visto rispettivamente un pò di lato e frontalmente, esso aveva «la forma di un'edicola, sormontata dal suo frontone ed isolata, tranne la parte posteriore, aderente...alle pareti del cortile... Tanto all'esterno, quanto all'interno aveva un ricco rivestimento di lastre marmoree... La volta dell'edicola era dipinta di rosso: dipinti a diversi colori erano pure gli stucchi delle cornici che adornano sì la nicchia principale, e sì le minori laterali... Il pavimento di marmi (lithostroton) è formato di tanti segmenti romboidali, alternati di marmo bianco e nero. L'altezza totale dell'edicola è poco più di tre metri». Nella nicchia di fondo era una statua di Iside-Fortuna alquanto minore del vero (m. 1,50). Nelle nicchie laterali dovevano trovar posto le numerose piccole immagini divine trovate insieme (Giove, Giove Serapide, Diana triforme, Venere, Marte, Ercole, Arianna o Baccante, Horus) ed altre ancora, di cui restano le sole basi, tra cui certamente quella dei Lari e del Genio[59].

La corrispondenza con la situazione trovata in quella che propongo di ritenere la casa degli *Aradii* è notevole e lo diventa anche di piú se si allarga la comparazione agli altri ritrovamenti della casa del larario, comprendenti tra l'altro un ambiente absidato, altri decorati con affreschi o stucchi, un grandissimo ninfeo con nicchie in cui pure erano «piccoli simulacri marmorei di eccellente artificio»[60].

Per questo confronto, ritengo non solo possibile, ma molto probabile che i due *Aradii* abbiano posto la loro dedica a Mercurio *comes* e *custos* dei Lari Penati nel larario della loro casa, all'inizio della via Latina, nella zona periferica della prima regione cittadina.

Ma ci sono dei dati da riesaminare: si è già accennnato che, almeno per un certo periodo, gli *Aradii* sembrano aver abitato una *domus* sul Celio rientrante nei beni posseduti a Roma dai *Valerii*[61]. Per una fami-

urbano, a cura di A. Giardina, Bari 1986, pp. 194-198. Per altri larari: D.G. ORR, *op. cit.* (nt. 56) pp. 85 sgg., 138 sgg.

[59] C.L. VISCONTI, *art. cit.*, nt. prec., pp. 27-36, tavv. III-IV. Il larario, dapprima conservato, è stato in seguito distrutto, mentre si conserva il mitreo sottostante nel quale si discendeva per una porticina aprentesi sul muro stesso al quale si addossava l'edicola. Per la statua di Iside e un busto di Serapide: H. STUART-JONES, *The Sculptures of the Palazzo dei Conservatori*, Oxford 1926, p. 94 nr. 31 tav. 33 e p. 261 nr. 5 tav. 102; vd. anche M. MALAISE, *Inventaire préliminaire des documents égyptiens découverts en Italie* (EPRO, 21), Leiden 1952, p. 176 sg., nrr. 324-328.

[60] Vd. bibliografia citata a nt. 58. La citazione è da «Bull. Com.», 1884, p. 49 cfr. tav. V.

[61] Per questa casa, scavata a piú riprese, e in particolare negli anni 1902-1904, durante la costruzione dell'Ospedale dell'Addolorata presso S. Stefano Rotondo, tutti i dati disponibili sono stati raccolti e interpretati da A.M. COLINI, *op. cit.* (nt. 21), pp. 253-258, tav.

glia di tal levatura, il possesso a Roma di due abitazioni invece che di una non costituisce naturalmente un problema. Le questioni sono piuttosto altre e cioè sino a che punto la casa sul Celio abbia fatto parte del patrimonio degli *Aradii* e quali rapporti intercorressero tra questa *gens* e la splendida famiglia dei *Valerii* della seconda metà del IV secolo e degli inizi del V.

È da considerare che nella casa sul Celio non abbiamo altre attestazioni di *Aradii* o di *Valerii Aradii* oltre a quelle, numerose, ma circoscritte ad un trentennio o poco piú (fra il 321/2 e il 351/2 o poco dopo), riguardanti i fratelli *Aradii Valerii*, Rufino e Proculo[62]. Tutti i documenti successivi riportano unicamente ai *Valerii*: dalla famosa lucerna bronzea degli Uffizi, trovata tra le rovine della casa, con la scritta *Dominus legem dat Valerio Severo. Eutropi vivas*[63], a tutta la tradizione relativa ai tentativi della sua vendita, ai danni subiti nel sacco alariciano, ed infine alla sua vendita effettiva da parte di *Valerius Pinianus iunior* e *Valeria Melania iunior*[64].

Che tutti questi personaggi siano in qualche modo imparentati con gli *Aradii* è ipotesi molto probabile. Assai discutibile invece, che essi siano discendenti in linea diretta dagli *Aradii Valerii* che, per qualche tempo, abbiamo visto abitare nella *domus* sul Celio. Per sostenere questo, bisogna postulare almeno due fatti; e cioè: a) che esista un anello di saldatura tra gli *Aradii Valerii* della prima metà del IV sec. ed i *Valerii* degli anni successivi; b) che il gentilizio degli *Aradii* e la *gens* stessa, siano stati totalmente assorbiti dalla grande famiglia dei *Valerii*. Difficoltà, e non piccole, s'incontrano però in entrambe le direzioni.

Si è proposto di riconoscere l'anello di saldatura tra gli *Aradii Valerii* ed i *Valerii* in un certo *Proculus* che sappiamo esser stato *proconsul Africae* nel 340: egli sarebbe figlio primogenito di *L. Aradius Valerius*

XIII nr. XXVII; vd. anche: G. LUGLI, *Fontes ad topographiam veteris urbis Romae pertinentes*, III, Romae 1955, 3, pp. 113-116; J.F. MERRIMAN, *Aristrocratic and Imperial Patronage of the Decorative Arts in Rome and Constantinople, A.D. 337-395* (Diss. Univ. Illinois), Ann Arbor Mich., 1985, p. 307; F. GUIDOBALDI, *art. cit.* (nt. 58), pp. 186-188.

[62] Vd. *supra* ntt. 21, 22.

[63] *ILCV* 1592; A.M. COLINI, *op. cit.* (nt. 21), p. 254, fig. 214; si discute sull'identificazione del personaggio che, secondo alcuni è il prefetto urbano del 382, secondo altri il figlio di questi: A. CHASTAGNOL, *op. cit.* (nt. 10), p. 211; A. CARANDINI, in A. CARANDINI-A. RICCI-M. DE VOS, *Filosofiana. The Villa of Piazza Armerina. The Image of a Roman Aristocrat at the Time of Constantine*, Palermo 1982, p. 40.

[64] *Vit. Mel. iun.*, 14; 19 (rec. lat. pp. 11, 13 ed. Rampolla; rec. gr. pp. 154-157, 162-169 ed. Gorce). Sulle ultime vicende della casa: S. LUSUARDI SIENA, *Sulle tracce della presenza Gota in Italia: il contributo delle fonti archeologiche*, in AA.VV., *Magistra Barbaritas*, Milano 1984, p. 511 sg. e p. 551 nt. 32.

Proculus qui et Populonius, prefetto urbano nel 337/8 (e nel 351/2) padre di Valerio Severo, prefetto urbano nel 382, nonno del *Valerius Pinianus iunior* (marito di *Melania iunior*)[65]. Di questo personaggio, al di fuori del proconsolato d'Africa, non sappiamo nient'altro. In primo luogo non ne conosciamo il gentilizio; comunque la sua nascita primogenita da L. Aradio Valerio Proculo è resa largamente inverosimile dalla stessa data del suo proconsolato che da un lato risulterebbe di soli otto-nove anni posteriore allo stesso proconsolato del padre, dall'altro almeno di trent'anni in anticipo rispetto alla carriera del presunto fratello[66]. Nessuna menzione del personaggio nella casa sul Celio.

Anche l'altro postulato (quello del totale assorbimento della casata degli *Aradii* in quella dei *Valerii*) è fortemente messo in crisi ove appena si osservi: a) che abbiamo ancora un Aradio prefetto urbano nel 376; b) che questo Aradio si chiama Rufino, come nella tradizione ininterrotta della famiglia; c) che non c'è menzione di lui nella *domus* sul Celio; d) che la sua condizione economica risulta fortemente diversificata da quella dei Valeri, proprietari di questa casa, se è vero che, mentre questi ultimi sono considerati fra i piú ricchi, se non i piú ricchi, senatori d'Occidente, Rufino, morendo intorno al 400, lascia molto poco alle figlie, in favore delle quali, *clarae quidem sed miserabilis domus*, intercede Simmaco[67].

Insomma, per concludere, tanto l'inserimento dei tardi *Valerii* nella

[65] Su *Proculus*: A. CHASTAGNOL, *op. cit.* (nt. 10), pp. 102, 211 e stemma a p. 295; *PLRE*, I, 1971, *Proculus* 4 e stemma 30 a p. 1147. Su *Valerius Severus, praef. urb.* 382: A. CHASTAGNOL, *op. cit.* (nt. 10), pp. 209-211; *PLRE*, I, 1971, p. 837, *Severus* 29. Su *Pinianus e Melania iuniores*: M. RAMPOLLA DEL TINDARO, *Santa Melania Giuniore, senatrice romana*, Roma 1905; A. CHASTAGNOL, *op. cit.* (nt. 10), pp. 209-211; J.D.B. GORCE, *Vie de Sainte Melanie*, Paris 1962, pp. 20-45; A.D. BOOTH, *The Chronology of Jerome's Early Years*, «Phoenix», 25, 1981, pp. 247-251; ID., *Quelques dates biographiques: Melanie l'Ancienne, Saint-Martin, Mélanie la Jeune, ibid.*, 27, 1983, pp. 144-151; A. GIARDINA, *La mercatura celeste. Valori pagani e valori cristiani nella tarda antichità*, «Riv. Arch. Crist.» 61, 1985, p. 383 sg. con discuss. pp. 384-387; F.E. CONSOLINO, *Modelli di comportamento e modi di santificazione per l'aristrocrazia femminile d'Occidente*, in AA.VV., *Società romana*, cit. (nt. 2), pp. 299-304.

[66] *L. Aradius Valerius Proculus* fu proconsole d'Africa nel 331/2 o nel 332/3 (A. CHASTAGNOL, in AA.VV., *Africa romana*, cit., nt. 1, pp. 263 sgg.); Aradio Rufino V fu prefetto urbano nel 376. Per il *cognomen Proculus* in altre famiglie illustri dell'epoca, vd. sopra, nt. 19.

[67] SYMM., *Epist.*, VII, 126: *inlustris memoriae viri Rufini expraefecti urbis filias paterna adfectione defendo... res namque illis est per Apuliam non tam reditu ampla quam censu. Haec nisi bonorum iudicum fulciatur auxilio, publicis oneribus fessa subcumbet.* Sulle ricchezze dei *Valerii*: M. RAMPOLLA DEL TINDARO, *op. cit.* (nt. 65), pp. 166 sgg.; D. VERA, *Forme e funzioni della rendita fondiaria nella tarda antichità*, in AA.VV., *Società romana*, cit. (nt. 2), pp. 417 e 726 nt. 21.

discendenza di L. Aradio Valerio Proculo, quanto l'assorbimento degli *Aradii* da parte dei *Valerii* appaiono, allo stato attuale, nulla piú che ipotesi indimostrabili, non solo, ma anche improbabili.

Poiché viceversa, la proprietà della casa sul Celio da parte dei Valerii, nel tardo IV sec., può considerarsi dato piuttosto sicuro, bisognerà ammettere che, la *domus*, come apparteneva ai Valeri prima che vi abitassero Aradio Valerio Proculo e Aradio Valerio Rufino, così sia tornata agli stessi dopo la morte di questi due personaggi, sia perché fossero venute meno nel frattempo le ragioni del possesso, sia per riacquisizione da parte della famiglia in un periodo di forte ascesa dei Valeri e, come pare, di declino economico degli *Aradii*. Se da ultimo la casa fosse proprietà di *Melania iunior* o di *Pinianus iunior* entrambi *Valerii* e certamente parenti, oltre che coniugi, è poi altra questione che qui meno interessa[68].

Dopo questo *excursus* si può tornare di nuovo, brevemente, alla datazione della nuova iscrizione, vale a dire al problema dell'identificazione dei due *Aradii* dedicanti: Proculo e Rufino. Resa evanescente da quel che ho detto la figura di un Proculo presunto fratello maggiore di Rufino V e tenuto conto dell'ordine in cui i nomi sono presentati (prima Proculo e poi Rufino), l'eventualità piú probabile, fra le tre indicate sopra, sembra la seconda e cioè che si tratti di L. Aradio Valerio Proculo e del figlio di lui Aradio Rufino. Del primo si sa che era *quindecimvir*[69], del secondo no; ma dalle fonti risulta che ancora nel 363, in età matura, era pagano e soltanto in seguito, prima del 376 si fece cristiano[70]. Date le tradizioni familiari poté essere anch'egli *quindecimvir*, verosimilmente non prima degli anni '40, essendo nato nel 325. Del padre non si hanno notizie dopo la seconda prefettura urbana del 351/2 ed è certamente morto da qualche tempo nel 375, quando Simmaco padre ne tesse l'elogio tra i grandi del suo tempo in una lettera al figlio, ove loda, tra l'altro, il suo *simplex caelicolum cultus* ovvero la sua religiosità sincera e non superstiziosa[71].

[68] Di Melania: M. RAMPOLLA DEL TINDARO, *op. cit.* (nt. 65), p. 172 sg.; di Piniano: A. CHASTAGNOL, *op. cit.* (nt. 10), p. 210.

[69] *CIL*, VI 1690 (*ILS*, 1240), 1691, 1694; VIII 24521.

[70] Vd. sopra, nt. 44.

[71] SYMM., *Epist.*, I, 2, 4 (pp. 63-66 Callu).Sul *simplex caelicolum cultus*: L. CRACCO RUGGINI, *Simboli di battaglia ideologica nel tardo ellenismo*, in AA.VV., *Studi Storici O. Bertolini*, Pisa 1972, p. 62 sg.; EAD., *art. cit.* (nt. 24), pp. 65-67; EAD., art. cit. (nt. 13), p. 505. Diversa la posizione di J.F. MATTHEWS, *Symmachus and the Oriental Cults*, «JRS», 63, 1973, pp. 175-195; contra: A. MARCONE, *Commento storico al libro VI dell'epistolario di Q. Aurelio Simmaco*, Pisa 1983, p. 37 sg.

Se l'identificazione coglie nel vero, l'iscrizione dovrebbe collocarsi dunque tra gli anni '40 e gli anni '60 al piú tardi. Poiché la sola qualifica indicata, oltre al clarissimato, è quella di *quindecimvir*, anche per il padre che, pur restando nell'ambito religioso, avrebbe potuto enunciare anche altri sacerdozi importanti (come l'augurato, il pontificato maggiore e il pontificato flaviale) si potrebbe pensare che occasione della dedica sia stata proprio l'entrata anche del figlio nel collegio quindecemvirale, il che, unitamente alla mancanza di qualsiasi altra titolatura, rinvierebbe forse, alla parte piú alta del periodo individuato.

In quegli anni l'abitazione ufficiale di L. Aradio Valerio Proculo è certamente considerata la *domus* sul Celio se lì viene posta tutta una serie di statue in suo onore fra il 340 e il 351/2 circa. Ciò non significa che la vecchia casa sulla via Latina, del resto a poca distanza, sia stata abbandonata. Al contrario, essa potrebbe essere divenuta l'abitazione di Rufino, una volta che questi avesse raggiunto la maggiore età ed essere ridiventata l'unica casa degli *Aradii* dopo la morte di Proculo e il ritorno ai *Valerii*, quale che sia stata la ragione[72], della casa sul Celio. Questo spiegherebbe la dedica congiunta di padre e figlio nel vecchio larario di famiglia, luogo ed associazione giustificanti anche la comune denominazione di *Aradii* e non di *Valerii Aradii* (non risulta, fra l'altro, che l'ultimo Rufino abbia mai portato il gentilizio secondario Valerio). Va da sé che parte almeno di quel che si è detto è ipotetico e tutta la sistemazione viene presentata in via provvisoria in attesa di ulteriori dati chiarificatori.

Per una famiglia come quella degli *Aradii* è chiaro che la *domus* urbana (o sia pure le *domus* urbane) dovettero rappresentare soltanto una minima parte del patrimonio. L'eccezionale permanenza ai piú alti livelli della classe senatoria è di per sé un segno evidente della solidità economica della *gens*. In qualche modo il protrarsi della sua fortuna oltre la crisi del III secolo e fino al IV secolo inoltrato può essere assunto anche come indicatore dell'area in cui prevalentemente dovevano trovarsi i suoi possessi fondiari. È stato osservato che, non a caso, le famiglie di piú lunga durata, quelle che hanno superato la crisi del III sec., risultano avere i loro possedimenti prevalentemente nell'Italia centrale e meridionale o nell'Africa proconsolare, comunque nelle zone che meno furono soggette ad incursioni di barbari ed a saccheggio di soldati[73].

Certamente gli *Aradii* possedettero beni in Italia. Ho accennato lo scorso anno ai possibili collegamenti italici, forse con il Sannio (o con

[72] Mi chiedo quanto possa aver pesato sul declino degli *Aradii* la prefettura urbana rivestita sotto l'usurpatore Magnenzio.

[73] F. JACQUES, *art. cit.* (nt. 2), p. 118 sg.

Lazio e Campania) della moglie di Rufino I, Calpurnia Ceia Emiliana[74]. Un *L. Aradius Roscius Rufinus Saturninus Tiberianus*, membro, come pare, di un ramo collaterale del nostro, fu patrono di Priverno sulla fine del III o nel IV sec.[75] e un *Aradius Saturninus* è noto come marito di una *Septimia Severa* ad *Interpromium* forse all'inizio del IV sec.[76] Inoltre, senza aver ricoperto alcuna carica che specificamente lo connettesse alla Campania, *L. Aradius Valerius Proculus* fu patrono di Puteoli e, come tale, onorato con una statua nella casa sul Celio[77]. È stato verosimilmente supposto che anche questo patronato, come altri, sia stato favorito, oltre che dalla fama del personaggio, dall'esistenza di proprietà ed interessi della famiglia in Campania o nella stessa zona flegrea[78]. Rufino V, morendo, aveva lasciato alle figlie modeste proprietà *per Apuliam*[79].

Molto verosimile è anche l'ipotesi di beni della famiglia in Sicilia per la particolare posizione che l'isola venne ad assumere in epoca tardo-antica[80] e per il governatorato ivi esercitato alla fine degli anni '20 del IV sec. sempre da *L. Aradius Valerius Proculus*[81]. Fragile però resta l'ipotesi che proprio in quest'ultimo personaggio debba essere riconosciuto il proprietario della sontuosa Villa di Piazza Armerina. Come è noto, questa tesi è stata recentemente sostenuta con vigore da Andrea Carandini nel volume consacrato alla prima edizione sistematica del complesso[82]. Partendo dalla considerazione che il proprietario dovesse ricercarsi nella categoria dei *clarissimi* d'alto rango d'età costantiniana, residenti a Roma, autori di grandi edizioni anfiteatrali, insigniti delle cariche piú prestigiose e dotati d'interessi e proprietà in Sicilia (con il corrispettivo di governatorati nella regione), nonché in vario modo legati

[74] *Art. cit.* (nt. 1), pp. 254, 259 sgg.

[75] *PIR²*, A 1013 (manca in *PLRE*); F. JACQUES, *art. cit.* (nt. 2), p. 159.

[76] *PIR²*, I, p. XV ad A, 1013, ove si nota che una traduzione latina della *Ephemeris belli Troiani* di Dictys Cretese fu dedicata ad un Aradio Rufino d'incerta identificazione da un *L. Septimius*, per cui *PLRE*, I, 1971, p. 821 sg., *Septimius* 2; A. CAMERON, *Poetae novelli*, «Harv. Stud. Class. Phil», 84, 1980, pp.172-175.

[77] *CIL*, VI 1691.

[78] G. CAMODECA, *art. cit.* (nt. 24), p. 104.

[79] Vd. sopra con nt. 67.

[80] L. CRACCO RUGGINI, *Sicilia III/IV secolo: il volto della non città*, «Kokalos», 28-29, 1982-83 (città e contado in Sicilia fra il III ed il IV sec. d.C.) pp. 478 sgg.; E. GABBA, *La Sicilia romana*, in AA.VV., *L'impero romano e le strutture economiche e sociali delle province*, a cura di M.H. CRAWFORD, Como 1986, pp. 71-85, in part. pp. 80-85.

[81] Sulla data di questo governatorato, da ultimo R.J.A. WILSON, «Opus», 2, 1983, p. 551 nt. 37.

[82] A. CARANDINI - A. RICCI - M. DE VOS, *op. cit.* (nt. 63), pp. 31-47 e *passim*.

con l'Africa, è sembrato che proprio il nostro Proculo avesse i migliori requisiti, generali e particolari, per essere identificato con il proprietario della villa. L'ipotesi però non è stata accolta da tutti[83] e penso che altre obiezioni si potrebbero aggiungere.

Ad esempio, non credo che nel mosaico appartenente all'ingresso privato alle Terme, i due ragazzi che vi sono rappresentati, con una *domina* e le ancelle, siano identificabili con i figli di Proculo, rispettivamente Proculo e Rufino[84]. Per le ragioni che ho indicato sopra, ho molti dubbi che il Proculo proconsole d'Africa del 340 possa essere considerato figlio primogenito di L. Aradio Valerio Proculo. In ogni caso, precorrendo, come egli fa, la carriera del presunto fratello di un trentennio almeno, è escluso che fosse pressoché suo coetaneo come risulta dalla figurazione[85].

[83] Si vedano in particolare gli interventi di N. Duval, D. Vera, R.J.A. Wilson, C.R. Whittaker, nel dibattito registrato in «Opus», 2, 1983, pp. 535-602; vd. ivi anche (pp. 554, 598) per altre prese di posizione di F. Coarelli, S. Calderone, M. Torelli. Altri nomi di possibili proprietari sono stati fatti: con particolare forza e maggiori convergenze quello di *Ceionius Rufius Albinus*, la cui qualifica di *philosophus* attestata da un'iscrizione urbana è stata ritenuta particolarmente idonea a spiegare il nome *Philosophiana* dell'attiguo *vicus* e forse della villa stessa (spec. VERA, art. cit., p. 585 sg.). Sulla qualifica di filosofo in età imperiale: A. CALDERINI, *Di alcune arti liberali in documenti dell'Egitto greco-romano*, in AA.VV., *Studi in onore di U.E. Paoli*, Firenze 1955, pp. 153-155; N. TODD, *Sidelights on Greek Philosophers*, «J.H.S.», 77. 1957, pp. 132-141; J. e L. ROBERT, *Bull. épigr.*, 1958, 84 («REG», 71, 1958, pp. 197-200); H. ENGELMANN - D. KNIBBE, «Jahresh. Oesterr. Arch. Inst.», 52, 1978-80, p. 26 nr. 16 («AE», 1982, 869); P. CUGUSI, *Aspetti letterari dei carmina latina epigraphica*, Bologna 1985, pp. 157 e 161: in particolare sugli interessi filosofici della classe senatoria romana nel IV sec.: L. CRACCO RUGGINI, *art. cit.* (nt. 13), p. 482 sg. con nt. 10. Si può convenire sulla valutazione che una precisa individuazione del proprietario, pur se auspicabile e importante, non sia tuttavia indispensabile. Già il chiarimento del «tipo sociologico» del proprietario è suscettibile di far progredire la interpretazione. Tuttavia l'identificazione diventa un fatto estremamente delicato se, una volta che si crede di aver individuato la persona, la sua vita e la sua carriera sono assunte a guida, anche nei piú minuti particolari, per un'interpretazione della *domus* e dei suoi mosaici.

[84] A. CARANDINI, *op. cit.* (nt. 63), pp. 331, 334, fig. 200.

[85] Non mi soffermo a confutare l'ipotesi (A. CARANDINI, op. cit., nt. 63, pp. 36-38) per cui la *domina* sarebbe l'*Adelphia, clarissima femina, compar Baleri comitis*, titolare del famoso e sontuoso sarcofago cristiano trovato nelle catacombe di Siracusa, poiché lo stesso Carandini è ora propenso ad abbandonarla («Opus», 2, 1983, p. 601). Che in quel *Balerius* possa riconoscersi *L. Aradius Valerius Proculus qui et Populonius*, mi sembra escluso per ragioni paleografico-cronologiche oltre che per gli argomenti addotti, tra gli altri, da Vera e Wilson (vd. nt. 83). Ancora sostanzialmente favorevole ad un'identificazione di *Balerius* con *L. Aradius Valerius Proculus*, L. CRACCO RUGGINI, *art. cit.* (nt. 80), p. 483 nt. 10 e p. 502. Per l'epigrafe e il sarcofago: *ILCV* 174; O. GARRANA, *Il conte Valerio del sarcofago di Adelfia*, «Atti I Congr. Naz. Arch. Crist. 1950», Roma 1952, pp. 157-169; A. FERRUA, *Note sul sarcofago di Adelfia*, «RPAA», 27, 1951-52, pp. 55-76; S.L. AGNELLO, *Silloge di iscrizioni paleocristiane della Sicilia*, Roma 1953, nr. 71; ID., *Il sarcofago di Adelfia*, Città del Vaticano 1956; V. TUSA, *I sarcofagi romani in Sicilia*, Palermo 1957, pp. 133-181 nr. 80 e tavv. 108-116.

Allo stato attuale, se anche è probabile che gli *Aradii* abbiano avuto proprietà in Sicilia, sembra quindi fuori luogo considerare la villa di Piazza Armerina come prova, ed insieme come eventuale fulcro, di esse. Allo stesso modo, per quanto si è detto sulle parentele, ma anche sulla divisione, delle due famiglie nel tardo IV sec. ed all'inizio del V, non sembra opportuno mescolare troppo, nella valutazione dei beni, le fonti che riguardano gli *Aradii* con quelle concernenti i *Valerii*[86].

La stessa cautela s'impone per l'Africa, dove, come in Sicilia, non è in alcun modo chiaro se, ed eventualmente in che misura, le grandi proprietà dei *Valerii, Melania* e *Pinianus iuniores,* possano considerarsi anche beni degli *Aradii*[87]. Sulla dislocazione di questi ultimi in Africa nella prima metà del III sec. ha già detto nel precedente articolo. In seguito, il momento del maggior collegamento con la regione, che sembra anche coincidere con quello del maggior splendore della famiglia, pare collocarsi tra fine del III sec. ed i primi decenni del sec. successivo con possibili attestazioni africane di Rufino III, il governatorato della *Byzacena* di Rufino IV, e lo stesso governatorato del fratello Proculo che esercitò in seguito anche il proconsolato d'Africa con giurisdizione *vice sacra* estesa anche a tutte le altre provincie africane (dalla *Mauretania Caesariensis* alla *Tripolitania*) e la funzione di vicario in queste regioni del prefetto del pretorio d'Italia ed Africa[88]. Inoltre, sappiamo che Rufino IV fu anche patrono di almeno sei città africane, e precisamente: le colonie di *Hadrumetum* e *Thaenae*, il *municipium Chullitanum*, la *civitas Faustinianensis* ed i centri di *Mididi* e *Zama Regia*[89].

[86] Per quanto rigurda gli *Aradii* allo stato attuale, non possediamo alcuna fonte che li colleghi esplicitamente a possedimenti siciliani. Che *Vit. Mel. iun.*, 18 (rec. lat. p. 13 ed. Rampolla; rec. gr. p. 168 ed. Gorce) si riferisca ad una proprietà siciliana dei *Valerii* è ipotesi di M. RAMPOLLA DEL TINDARO, *op. cit.* (nt. 65), pp. 179-180, oggi comunemente accettata; vd. recentemente L. CRACCO RUGGINI, *art. cit.* (nt. 80), p. 486 sg.; D. VERA, *art. cit.* (nt. 67), pp. 417 e 751 nt. 274.

[87] Sulla liquidazione dei beni africani (Numidia, Mauritania, Proconsolare), lo stabilimento di Melania e Piniano a *Thagaste* e il tentativo di forzata oridinazione sacerdotale di Piniano: *Vit. Mel. iun.*, 20-22 (rec. lat. pp. 13-15 ed. Rampolla; rec. gr. pp. 169-173 ed. Gorce); AUGUSTIN., *Epist.*, 125, 126 (CSEL, 44, pp. 3-18); CL. LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, I, Paris 1970, pp. 385-388.

[88] Contrariamente a quanto ho scritto nell'art. cit. in nt. 1 (p. 253), ritengo oggi che siano piuttosto da riferire a Rufino III le iscrizioni *CIL*, VIII 14688, 14689 (*ILS* 3937, 3938), da *Thuburnica*; così già A. CHASTAGNOL, *op. cit.* (nt. 10), p. 61. Per gli uffici africani di Rufino IV e del fratello Proculo, vd. sopra con ntt. 23, 24.

[89] Su questi centri: CL. LEPELLEY, *op. cit.* (nt. 87), II, Paris 1981, pp. 261-264 (*Hadrumetum*), 282-285 (*Municipium Chullitanum*), 288 sg. (*civitas Faustinianensis*), 295-298 (*Mididi*), 313-315 (*Thaenae*), 325-329 (*Zama*).

Certo, questi patronati, offerti a lui ed alla sua discendenza quasi tutti nell'anno del suo governatorato della *Byzacena*, si spiegano probabilmente in buona misura con l'esercizio stesso della carica; né va dimenticato che la situazione poteva essere più comune di quanto non appaia ora a noi per l'eccezionalità del ritrovamento delle sei *tabulae patronatus* sul Celio. Tuttavia rimane l'impressione di una persistenza di legami di varia natura, certamente anche economici, tra la famiglia e la sua terra d'origine sino almeno alla metà del IV sec.

In seguito gli *Aradii* sembrano declinare ed abbandonare (dopo averla calcata con eccezionale successo) quella grande scena dei reggitori dell'Impero, nella quale erano entrati, provenendo da un lontano centro dell'Africa, quasi due secoli prima.

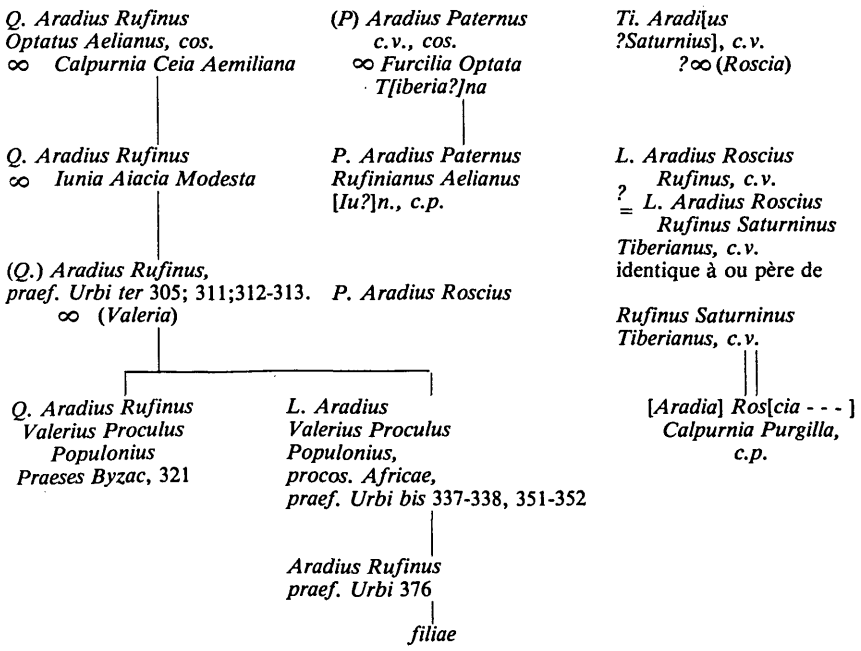


Fig. 1. - Stemma degli *Aradii* secondo M. CORBIER, *art. cit.* (nt. 3), p. 691.

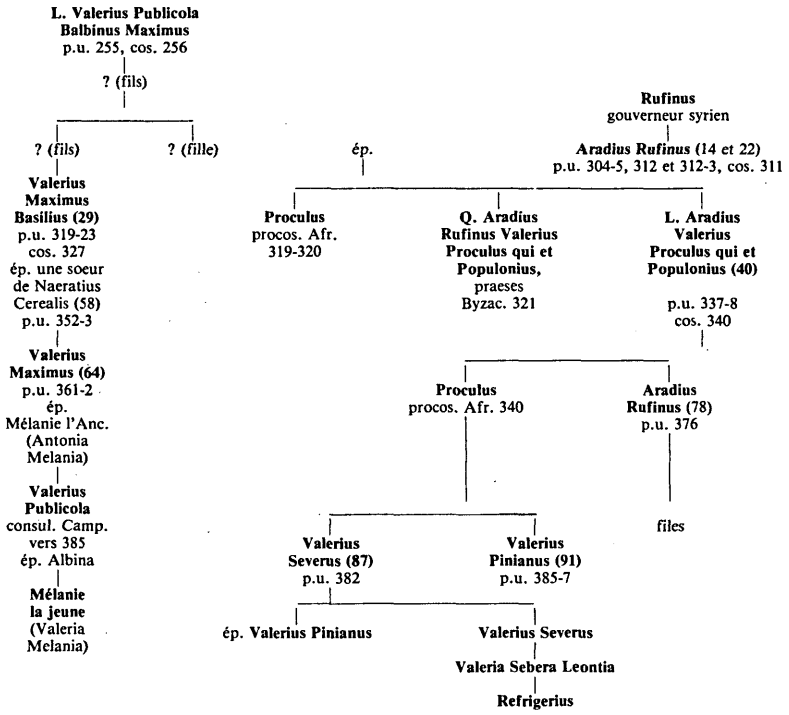


Fig. 2. - Stemma dei *Valerii* e degli *Aradii* secondo A. CHASTAGNOL, *op. cit.* (nt. 10), p. 295.

Tavola I



Roma, Museo Nazionale Romano: lastra frammentaria opistografa dalla via Latina, faccia B.

Daniele Foraboschi

Mauretania-Sudan: tracce di contatti per un trattato di pace romano-etiope.

In Sudan, a Meroe, nella tomba a piramide del re Teqerideamani è stata trovata un'anfora di vino proveniente da Tubusuctu, l'attuale Tiklat, in Algeria.

L'iscrizione[1] sull'anfora è chiara e di un tipo ben conosciuto:

«Ex prou(incia) Maur(etania) Caes(ariensi) Tubus(uctu)».

Un viaggio fortunoso per un'anfora di coccio che ha percorso circa 5000 km. lungo mari, fiumi e deserti.

Ma un viaggio fortunato per molti aspetti.

Il re Teqerideamani, nella cui piramide è appunto stata trovata l'anfora, è infatti uno dei pochi re di Meroe che ci forniscano una cronologia relativamente precisa: un graffito col suo nome è inciso sulla base di una statua del tempio del leone a Meroe[2]. Un'iscrizione egiziana in demotico lo data nel 3° anno dell'imperatore romano Treboniano Gallo, cioè nel 253, e due iscrizioni greche di File, in Alto Egitto[3], fanno ancora menzione, direttamente o indirettamente di questo re.

Il graffito demotico documenta che un tale Arbatoeis, figlio o vicere di Teqerideamani, era stato a File nel 253, portando al tempio di Iside un vaso di tre libbre e mezzo di oro oltre a un turibolo d'oro con altre tre libbre d'oro per conto del re.

Questo Arbatoeis ricompare in un'iscrizione greca, dipinta di rosso, dove rende omaggio alla dea Iside dai-diecimila-nomi.

[1] AE 1975, nr. 865. Invece che olio è piú probabile che l'anfora, ricoperta di pece all'interno, contenesse vino (R. LEQUÉMENT, *Le vin africain à l'époque imperiale*, in «Antiquités Africaines» 16, 1980, 189-190). Secondo *Periplus Maris Erythraei* 6 piccole quantità di vino laodiceno e italico venivano esportate in Etiopia, cfn. J.Y. EMPEREUR, *Un atelier de Dressel 2-4 en Ègypte au III^e siècle de notre ère*, in «BCH», suppl. XIII, 1986, pp. 599-600. Per un'altra iscrizione latina dal Sudan v. F. HINZE, *The Latin Inscription from Musawwarat es Sufra*, in «Kush» 1964, 12, 296-298: è questa, come dice Mommsen (Hinze, 298, n. 15) «die südlichste aller bekannten lateinischen Inschriften», ma il suo testo è oscuro.

[2] P.L. SHINNIE, *The Nilotic Sudan and Ethiopia*, in *The Cambridge History of Africa* 2, Cambridge 1972, 231 e 257. Una discussione della cronologia e dell'attribuzione della tomba in J. DESANGES, *L'anphore de Tubusuctu (Mauretanie) et la datation de Teqerideamani*, in «Meroitic Newsletter» 11, 1972, 17-21. Lo stesso autore preannuncia uno studio sull'Africa nilotica in ANRW II, 10, 1.

[3] E. BERNAND, *Les Inscriptions grecques de Philae*, Paris 1969 II, 192 sgg.

Lo scopo di questo ritorno di Arbatoeis è chiarito da un'altra iscrizione contemporanea in cui Tamis, ambasciatore degli Etiopi, dichiara di essere ritornato dopo sette anni per stipulare una pace: ἐλθὼν ἐιρήνην πεποίηκε (nr. 181,3).

Sembra dunque chiarito il mistero del lungo viaggio dell'anfora mauretana: nel corso degli scambi e delle donazioni tra ambasciatori romani ed etiopi per sancire il trattato di pace, l'anfora con il vino algerino era stata scambiata con la delegazione etiope e, anche per il suo alto valore simbolico, era poi stata depositata nella piramide tombale del re.

Non conosco invece attestazioni storiografiche di questo trattato di pace.

Ma il quadro politico internazionale lo rende attendibile. In oriente i Parti si stavano nuovamente sollevando e la sicurezza dei confini piú meridionali dell'impero era essenziale prima di cominciare un'ennesima campagna partica. Anche Cornelio Gallo costrinse gli Etiopi ad una pace in un momento di prospettive belliche antipersiane o comunque orientali[4]. Gli schemi della politica internazionale romana sembrano dunque ripetersi.

Del resto, come mostra la documentazione demotica, il confine meridionale dell'Egitto si era indebolito già alla fine del secondo secolo a causa sia di infiltrazioni meroitiche sia di razzie di Blemmi.

Nel 253 l'imperatore Valeriano, per far fronte al pericolo partico, lascia a Gallieno le legioni occidentali e si assume il comando di quelle orientali (Zosimo I, 30, 1) avviandosi al suo destino di servo e di vittima dei persiani.

Ma anche in questa occasione l'iniziativa verso gli etiopi venne probabilmente condotta dal prefetto d'Egitto del tempo, Aemilianus. Aemilianus fu viceprefetto di Egitto nel 257-258 e prefetto nel 259-261, quando, per poco tempo, fu proclamato imperatore[5], prima che si uccidesse o venisse strangolato (*HA*, 24, 22, 8).

[4] G. GERACI, *Genesi della provincia romana d'Egitto*, Bologna 1983, 95 sgg; 167 sgg. L. KOENEN and D.B. THOMPSON, *Gallus as Triptolemos on the Tazza Farnese*, in «BASP» 21, 1984, 111-156.

Gli Etiopi, a volte confusi con gli indiani (S. E. SIDEBOTHAM, *Roman Economic Policy in the Erythra Thalassa*, Leiden 1986, 41), conducevano continue razzie contro il territorio romano. Tra l'altro una testa di bronzo di Augusto è stata ritrovata a Meroe ed è ora al British Museum (Shinnie, 247): si tratta della famosa testa di Augusto riprodotta in copertina da S. WALKER-A. BURNETT, *The Image of Augustus*, London 1981 e (a colori) sul frontespizio di R. WOOD-M. WHEELER, *Roman Africa in Colour*, London 1966.

[5] G. BASTIANINI, *Lista dei prefetti d'Egitto*, in «ZPE» 17, 3. 1975, 314-315. A. DEMICHELI, *Rapporti di pace e di guerra dell'Egitto romano con le popolazioni dei deserti africani*, Milano 1976, 136 sgg.

Non conosco attestazioni documentarie del regno di L. Mussius Aemilianus, da di-

È lui che secondo l'*HA* «Thebaidem totamque Aegyptum peragravit et, quatenus potuit, barbarorum gentes forti auctoritate summovit», mentre stava anche preparando una spedizione «contra Indos». Questi *barbari* e questi *Indi* non possono che essere le popolazioni stanziate a sud dell'Egitto.

E, per una volta, l'incerta autorevolezza dell'*HA* è confermata dalla documentazione diretta dei papiri: sappiamo che il 15 maggio del 257 la II legione Traiana è in movimento e richiede forniture di centinaia di anfore di vino (P. Oxy. 3111) e, ancora, che nello stesso periodo vengono inviate truppe nell'Egitto meridionale (P. Wisc. I, 3): la mobilitazione militare preludeva ad un trattato di pace. Il quadro sembra quindi tornare perfettamente e un avvenimento storico attestato confusamente dalla tradizione letteraria trova luce precisa nella documentazione diretta.

Ma sicuramente quest'anfora mauretana scambiata tra (o in occasione delle) ambascerie non doveva essere l'unica ad avere risalito il corso del Nilo.

Gli scavi inglesi a Qasr Ibrim, avamposto romano in Nubia, hanno portato alla luce non solo il nuovo frammento poetico forse di Cornelio Gallo e altri testi, ma anche decine di migliaia di frammenti di anfore, tra cui una buona quantità proveniente da paesi del Mediterraneo diversi dall'Egitto [6].

L'Egitto e la Nubia costituivano notoriamente il «*relais*» per gli scambi in forma di baratto (perché gli Etiopi non usavano ancora la moneta) con i paesi africani piú meridionali[7], che alle volte si servivano delle forme del «commercio silenzioso»[8].

stinguere, ovviamente, da M. Aemilius Aemilianus che regnò brevemente fino attorno al luglio del 253 (H. MATTINGLY, «JRS» 1935, 55 sgg.) quando gli succede Valeriano (v. R.A.G. CARSONS, *The Date of the Capture of Valerian I*, in *Actes IX Congr. Intern. de Numismatique*, Louvain 1982, 463, la cui cronologia è fondata su monete alessandrine dell'ottavo anno di Valeriano). Dal settembre 260 fino al 30 ottobre 261 in Egitto sono attestati Macriano e Quieto (D.W. RATHBONE, in «ZPE» 62, 1986, 119-120) mentre Gallieno è documentato per la prima volta nel suo nono anno, dopo l'usurpazione di Macriano e Quieto, nel 30 marzo 262. Tra l'ottobre 261 e il marzo 262 ci sarebbe quindi spazio per la breve usurpazione di L. Mussius Aemilianus.

Sulle infiltrazioni meroitiche in Egitto nel II/III d.C. v. A. BURKHARDT, *Agypter und Meroiter im Dodekaschoinos*, Berlin 1985, 86-89. In risposta i romani costituirono comandi speciali di *stratelatai* e *epanorthotai*: BASTIANINI cit. 314; M. SORDI, *Ancora su Cn. Domitius Philippus* in *Scritti O. Montevecchi*, Bologna 1981, 379-383.

[6] W.Y.ADAMS, J.A. ALEXANDER, R. ALLEN, *Qasr Ibrim 1980 and* 1982, in «JEA» 1983, 57.

[7] A Meroe a stato trovato anche un *rhyton* attico firmato da Sotades e databile al 400 a.C. (Shinnie, 244). Plinio (*N.H.* II, 169) afferma che (già nel I a.C.) «Celius Antipater vidisse se qui navigasset ex Hispania in Aethiopiam commerci gratia».

[8] A. GIARDINA, *Le merci, il tempo, il silenzio, Ricerche su miti e valori sociali nel*

Tracce rimangono anche nella documentazione scritta, dove leggiamo (su due ostraka trovati a Pselkis, a sud di Assuan e a nord di Korosko) una menzione di Meroe e di «coloro che vengono da Meroe» (O. Bodl. 2045; 2051, del II d.C.).

La via di comunicazione non utilizzava la navigazione del Mar Rosso, sia perché gli Etiopi diffidavano del mare (Strabone XVII, 1, 5) sia perché Meroe distava dal mare almeno 600 km. di deserto avventuroso e 15 giorni di viaggio dal Golfo Arabico (Strabone XVI, 4, 8). L'itinerario della nostra anfora sarà quindi ricostruibile con buona approssimazione: ca. 30 km. via terra fino al grande porto di Saldae (μέγας ἐστὶ λιμήν, Strabone XVII, 3, 12) oggi Bougie in Algeria; ca. 3000 km. via mare sino ad Alessandria; ca. 1000 km. lungo il Nilo sino ad Assuan; ca. 250 km. per il passaggio delle cataratte; ca. 400 km. sulla pista del deserto che conduce da Korosko ad Abu Hamed; infine altri 350 km. di navigazione sul Nilo. Un tragitto misto di ca. 5000 km. in totale.

Una distanza notevole per i mezzi di trasporto antichi e per una merce non particolarmente pregiata.

Ma le esportazioni di anfore, soprattutto di olio africano sono già molto consistenti nella seconda metà del II° secolo d.C.[9] ed aumenteranno in concomitanza con la crisi delle esportazioni spagnole nel II/III d.C.[10].

Da questo momento i prodotti liquidi contenuti nelle anfore africane tenderanno a dominare i mercati coloniali dimostrando l'alto livello di sviluppo produttivo raggiunto dall'oleicoltura e dalla viticoltura nord-africane[11], anche se Deman[12] ha pensato che globalmente l'Africa romana possa essere considerata un paese sottosviluppato.

mondo greco e romano, «Studi Storici» 1986, 2, 299-301.

Gli Etiopi scambiavano oro, cammelli, pelli di leopardo, *aromata* e schiavi negri ed in Sudan sono state trovate monete, ceramiche e vetri romani (C. PRÉAUX, *Les communications de l'Ethiopie avec l'Egypte hellénistique*, in «Chr. d'Eg.» 1952, 269. Per un aggiornamento sul periplo del Mar Rosso v. L. CASSON, *Egypt, Africa, Arabia and India: Patterns of Seaborne Trade in the first Century A.D.*, in «BASP» 21, 1985, 39-47); S. SIDEBOTHAM, *Roman Economic Policy in the Erythra Thalassa*, Leiden 1986: a p. 41 il problema della confusione tra Indiani, Arabi ed Etiopi.

[9] C. PANNELLA, *I contenitori oleari presenti ad Ostia in età antonina*, in *Produccion y Commercio de l'aceite en la antiguedad*, II, Madrid 1983, 237.

[10] J. REMESAL RODRIGUEZ, *Transformacion en la exportacion del aceite betico*, *ibid.* 125-129; *idem*, *La annona militaris y la exportacion de aceite betico a Germania*, Madrid 1986, 39.

[11] A. CARANDINI, *Pottery and the African Economy*, in (P. GARSNEY, K. HOPKINS, C.R. WHITTAKER) *Trade in Ancient Economy*, London 1983, 145 sgg.

[12] A. DEMAN, *Matériaux et réflexions pour servir à une étude du développement e du sousdéveloppement dans les provinces de l'empire romaine*, in ANRW II, 3, 1975, 3 sgg.

Il terzo secolo segna l'apice della produzione della Mauritania[13], nella quale Tubusuctu rappresenta un centro economico di rilievo: le sue anfore sono state trovate un pò dappertutto nel Mediterraneo: a Ostia, Luni, Cagliari, in Gallia, Spagna e Africa stessa, compresa Alessandria[14].

Sopra le anfore mauretane troviamo scritte sia toponomastiche che onomastiche[15]. Nel caso di Tubusuctu la presenza della sola indicazione della località può verosimilmente fare pensare che la produzione avvenisse su terreni di proprietà imperiale e non di privati, che in genere ambivano a segnare il proprio marchio sui prodotti.

Ma le anfore con cui venivano trasportati i liquidi potevano essere fabbricate da privati: tre anfore di Tubusuctu trovate ad Ostia risultano infatti fabbricate dall'*officina Julii Honorati*[16] che è la stessa che produce i contenitori per un'altra tenuta, il *praedium Fontei(anum)*[17], che doveva quindi trovarsi nelle vicinanze.

Si sa che i contenitori erano prodotti di scarsissimo valore, generalmente usati come vuoti a perdere. Ma per una volta questi cocci ci hanno conservato indizi non solo di traffici e di strutture fondiarie, ma anche di rapporti politici che altrimenti non avrebbero memoria.

Contra H. FREIS, *Das Römisches Nordafrika, ein unterenwickeltes Land*? in «Chiron» 10, 1980, 357 sgg.

[13] A. CARIGNANI et *alii, I contesti*, In (A. GIARDINA), *Società romana e impero tardoantico III, Le merci e gli insediamenti*, Bari 1986, 77; 256-257; 273-284).

[14] R. MARTORELLI, *Un frammento di anfora con collo da Tubusuctu*, in *Africa Romana II*, Sassari 1985, 125 sgg; *AE* 1922, 136. Nell'*Itinerarium Antonini* 32 e 39 Tubusuctu è detto Tubusuptus. Si tratta comunque di una colonia di Augusto: v. R. SYME, *Roman Papers* I, Oxford 1979, 218-219.

[15] J. REMESAL RODRIGUEZ, *Reflejos economicos y sociales en la produccion de anforas olearias béticas*, in *Produccion y commercio de l'aceite* I, Madrid 1980, 131 sgg.

[16] MARTORELLI cit.; *CIL* XV 2634 a, b, c.

[17] D. MANACORDA, *Prosopografia e anfore tripolitane: nuove osservazioni*, in *Produccion y commercio* II, 495. Manacorda pensa tuttavia che il proprietario della fornace e della tenuta possano essere gli stessi.

Vassa Kontorini

Influence de Lindos sur le droit sacré de Cyrène: Les *Suppliants* de Cyrène à la lumière d'une inscription inédite de Lindos.

La loi sacrée de Cyrène, *SEG*, IX 72; Sokolowski, *LSCG, Suppl.*, 115, est un long texte du IV[e] s. av. notre ère, bien connu, qui présente dans une langue archaïsante la codification d'une série de vieux règlements cultuels de cette cité. Les derniers règlements se rapportent aux suppliants, Ἱκεσίων, qui sont classés en trois catégories. Pour chaque catégorie est prévue une procédure différente de purification décrite avec assez de détails. Les trois catégories de suppliants peuvent être présentées, en résumé, de la manière suivante: la première regroupe les suppliants étrangers dont la purification est accomplie dans une maison privée par le maître de maison, apparemment un Cyrénéen; le deuxième groupe comprend ceux qui se feront purifier dans le sanctuaire public; ils doivent acquitter une somme, moyennant leur possibilités, en argent ou en nature; dans la troisième catégorie se rangent les suppliants meurtriers: dans ce cas la procédure prévoit la présence d'un intermédiaire (selon l'interprétation donnée par Wilamowitz du verbe ἀφικετεύεν) et la participation d'un crieur (προαγγελτήρ).

Ce passage de l'inscription de Cyrène concernant les suppliants est généralement considéré comme un texte unique car, on l'a déjà souligné, c'est le seul qui consacre aux suppliants des prescriptions détaillées.

Aujourd'hui cependant ce texte n'est plus le seul. Dans l'île de Rhodes, et plus précisement dans la région de Lindos, a été découverte une stèle fragmentaire portant les restes d'un décret concernant les suppliants. L'inscription date du III[e] s. avant notre ère. Les prescriptions elles-mêmes ne nous sont pas parvenues. La partie conservée du texte peut cependant permettre d'en restituer une partie. Ainsi, un citoyen peut recevoir chez lui un suppliant demandant à être purifier par le maître de maison. Un suppliant peut, par ailleurs, se réfugier dans un sanctuaire, où il se fera purifier par les prêtres; il est aussi fixé un maximun pour la somme d'argent que les prêtres peuvent exiger des suppliants. Enfin, un citoyen peut aussi, en assumant le rôle de ἀφικετεύων, procéder, avec la participation des hérauts, à la purification de suppliants. Une punition est prévue pour les citoyens, comme pour les prêtres et pour les hérauts, au cas où ils ne se conformeraient pas aux prescriptions du décret.

Il est donc clair que les deux textes doivent être rapprochés. En fait, à Cyrène comme plus tôt à Lindos, il existait trois possibilités de purification: chez un particulier; dans un sanctuaire; par le truchement d'un citoyen, ἀφικετεύων, avec la participation des hérauts. Sur ce dernier point le nouveau texte rhodien vient éclaircir deux *hapax* de la loi de Cyrène: le verbe ἀφικετεύειν, dont le sens aperçu intuitivement par Wilamowitz, mais non retenu par le LSJ se trouve confirmé; le mot προαγγελτήρ, crieur, qui avait été justement restitué par P. Maas et commenté par K. Latte.

Bien que le règlement sacré de Lindos *sous sa forme inscrite* soit postérieur à la loi de Cyrène il contient à l'évidence, dans la partie conservée du texte, des éléments du droit sacrée que les colons ont dû amener de leur île au VI^{e} s. av. J.-C. C'est donc un nouveau témoigmage qui vient ici s'ajouter aux documents, épigraphiques et numismatiques, que Chr. Blinkenberg a rassemblés pour prouver la présence de colons de Lindos parmi les Doriens de l'Egèe qui ont colonisé Cyrène vers 570.

Je termine en signalant un autre document inédit que D. Jordan a eu l'amabilité de me communiquer en m'autorisant à en faire état. Il s'agit d'une inscription gravée sur une grande lamelle de plomb qui comprend, entre autres lois sacrées, un long règlement relatif à la purification des suppliants (sacrifices, nourriture etc.). Cette inscription provient de Sélinous et se trouve maintenant au musée P. Getty.

* Cette inscription sera publiée dans le deuxième fascicule de notre Récueil de textes inédits de Rhodes, *Rhodiaka II*.

Giacomo Manganaro

Tacfarinas e la Sicilia
(ovvero *L. Apronius* e il santuario ericino)

Al Prof. Santo Mazzarino, mio primo, indimenticabile Maestro catanese.

Non è mia intenzione rievocare i motivi e i momenti della rivolta, verificatasi sotto Tiberio, delle genti africane di Numidia, nel sud della Tunisia, dei Musulamii soprattutto, che la costruzione del *limes* tendeva a contenere, bloccandone il nomadismo, né le azioni di logorante guerriglia condotte da Tacfarinas, il quale *spargit bellum* (Tac., *ann.* 3, 21, 4) e per otto anni, dal 17 al 24 d.C., tenne impegnati i proconsoli di Africa: Furius Camillus, che riportò una vittoria, L. Apronius (18-21 d.C.), Q. Iunius Blaesus (22-23 d.C.) e P. Cornelius Dolabella, che riuscí a sorprendere il capo Numida, che si diede la morte, nel 24 d.C.[1]. Tutti questi proconsoli ottennero gli *ornamenta triumphalia*, ad eccezione dell'ultimo, che pure li avrebbe meritati a maggior ragione: tuttavia egli pose a Leptis Magna una dedica *Victoriae Au[gu]stae... occiso T[acfa]rinate*, edita ottimamente dal nostro R. Bartoccini[2].

Io voglio solo richiamare i legami e gli interscambi di vario genere che proprio in questi anni sono corsi tra l'Africa proconsolare e la Sicilia: la seconda ha costituito quasi le retrovie del fronte militare aperto contro il temibile ribelle Tacfarinas. Uomini recano in Sicilia merci varie e monete dall'Africa e rientrano con manufatti e certamente con carichi di grano, che possono anche essere destinati al nemico. Deve essere fiorito un commercio clandestino a favore di Tacfarinas, se potè essere mossa l'accusa, smentita per l'intervento di due proconsoli di Africa, Aelius Lamia e L. Apronius, *frumento hostem Tacfarinatem iuvisset* (Tac., *ann.* 4, 13, 2-3) contro un certo Carsidius Sacerdos e C. Sempronius Gracchus. Quest'ultimo, che viveva a Cercina, l'isoletta di fronte alla piccola Sirti, in cui lo aveva condotto nell'esilio il padre, colpevole di essere stato uno degli amanti della sventurata Giulia, e poi fatto giustiziare da Tiberio, *per Africam ac Siciliam mutando sordidas merces sustentabatur*[3].

[1] P. ROMANELLI, *Storia delle province romane dell'Africa*, Roma 1959, pp. 228-242; M. BÉNABOU, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris 1976, pp. 75-84; A. BERTHIER, *La Numidie. Rome et le Maghreb*, Paris 1981, pp. 100-107.

[2] In «Epigraphica», XX, 1958, pp. 4-13 (AÉ, 1961, 107-108).

[3] Cf. anche *RE*, II, A 2, 1923, col. 1400 nr. 48.

D'altronde, probabilmente in questi decenni del I sec. d.C., arrivavano in Africa lucerne della fabbrica di Proclo di Agyrios, come rivela l'esemplare notato a Cartagine da Roger J.A. Wilson[4].

A riscontro, precisamente tra il 20 e il 21 d.C. uomini dell'Africa proconsolare avranno recato in Sicilia aes augusteo, sesterzi logori, con la contromarca ÀPRON, riferibile senza alcun dubbio al proconsole L. Apronius[5]. Si tratta di un espediente impiegato ampiamente anche in età imperiale e in varie regioni per il recupero di vecchio circolante bronzeo, in momenti di scarsezza di numerario: L. Apronius avrà autorizzato le operazioni di contromarcatura contestualmente con le emissioni in bronzo di Hippo Diarrhytus e di Thapsus, sulle quali figura tra altre la formula significativa *permissu L. Aproni procos. III*,che riporta al 21 d.C.[6]. Il medesimo fenomeno si rileva anche in Sicilia e precisamente su aes augusteo logoro (sesterzi e soprattutto dupondii), sul quale risultano circa venti diverse contromarche «municipali»: ora alfabetiche (LILYBI; EPYΞ), ora figurate (con simboli specifici, come il bucranio per Tauromenium; i Pii fratres per Catina; triskeles per Panhormus; lira per Halaesa?; ape per Hybla; ovvero con emblemi «ludico-celebrativi», come l'elmo a chiodi e il gladiatore stante per Syracusae; il capricorno e il rametto di alloro per il *dies natalis* di Augusto; la prora e l'aplustre per gli anniversari di Nauloco e di Azio, forse a Tyndaris)[7].

Ebbene, in Sicilia si rilevano in collezione privata esemplari di aes augusteo con la contromarca ÀPRON (tav. II, 1) e in particolare un sesterzio di Tib. Sempronius Gracchus, monetiere del 17/20 a.C., il quale presenta (tav. II, 2), oltre a siffatta contromarca ripetuta sul D/ e sul R/, su quest'ultimo sul lato sinistro un'altra contromarca figurata a forma di tonno (un pesce con pinna eretta e grande coda arcuata, volto a sinistra), che forse riporta a Solunto[8]. Un altro esemplare di sesterzio augusteo con la contromarca ÀPRON, conservato a Zagabria, presenta anche una contromarca del tipo dell'«elmo a chiodi», ripetuta (tav. II, 3), — mal interpretata dall'editore[9] — proprio quella che si rileva su aes

[4] «Kokalos», 26-27, 1980-81, p. 24; per simili lucerne, cf. A. BRUGNONE, «Kokalos», 20, 1974, pp. 254 ss.. La fabbrica di esse iniziò a bollare col nome di Agyrios e continuò con quello del figlio, Proklos (Proklas), che aggiunse quasi sempre il patronimico.

[5] M. MACKENSEN, «JNG», 1978-79, pp. 11 ss.

[6] M. GRANT, *Aspect of the Principate of Tiberius*, «NNM», 116, N.Y. 1950, pp. 8-10. M. AMANDRY, «Rév. Num.», 1986, pp. 77-82 pensa trattarsi di Hippo Regius.

[7] Ne ho trattato dettagliatamente in una comunicazione nel *X Congr. intern. di Numismatica a London, settembre 1986*.

[8] Cf. E. GABRICI, *Monetazione del bronzo n. Sicilia antica*, Palermo 1927, tav. IX 31-32.

[9] MACKENSEN, *art. cit.*, p. 13, tav. 2, 6 (Helioskopf).

augusteo, rinvenuto in area siracusana, sovente accoppiata col tipo del gladiatore stante (tav. II, 4-5), con allusione a spettacoli gladiatori nell'anfiteatro cittadino[10].

Questi esemplari già contromarcati da Apronius saranno arrivati dall'Africa in Sicilia, dove ricevettero una ulteriore contromarca di convalida municipale, verosimilmente poco dopo il 21 d.C.. Proprio in questi anni difficili per l'Africa proconsolare, nei quali Erice ha contromarcato dupondii augustei[11] col suo nome in greco, segno di autonomia, quale municipio latino, il santuario di Venus Erycina ha accolto manifestazioni di propaganda politico-religiosa. Sono significative le attestazioni di culto per la Venus Erycina in Africa, come la dedica sulla base di una statuina rinvenuta a Cartagine: *Veneri Erycinae Aug(ustae) s[acr(um)] / L. Cassius Apolaustus / v.s.[l. a.]*[12]. A questa devozione hanno partecipato anche personaggi dell'alta classe dirigente, governatori di Africa. D'altra parte, intorno al 35 a.C. Diodoro Siculo (IV 83, 6) rilevava: οἱ... καταντῶντες εἰς τὴν νῆσον ὕπατοι καὶ στρατηγοὶ καὶ πάντες οἱ μετά τινος ἐξουσίας ἐπιδημοῦντες, ἐπειδὰν εἰς τὸν Ἔρυκα παραβάλωσι, μεγαλοπρεπέσι θυσίαις καὶ τιμαῖς κοσμοῦσι τὸ τέμενος[13].

È molto verosimile che tale costume sia continuato ancora in età augusteo-tiberiana[14] e che persino governatori dell'Africa proconsolare, rientrando a Roma, solessero sbarcare in Sicilia e visitare il santuario ericino, lasciandovi segni della loro devozione. Simili manifestazioni, d'altra parte, non dovevano dispiacere all'imperatore Tiberio, se è vero che nel 25 d.C. una legazione di Segestani gli si presentò richiedendo l'intervento della cassa imperiale per urgenti restauri nel santuario ericino, del quale i medesimi erano per antica tradizione patrocinatori, non senza successo. Tiberio, infatti, pur essendo parsimonioso e poco incli-

[10] Vedi il mio art. in *ANRW* II 11,1 (in corso di stampa).

[11] Già in H. Willers, *Geschichte der römischen Kupferprägung*, Leipzig-Berlin 1909, p. 199 (*ANRW*, I 1, 1972, p. 460).

[12] *CIL* VIII 24528. Per altre attestazioni, anche per una identificazione della Venus Erycina con Astarte (di Erice !), cf. S.F. Bondì, in *Storia della Sicilia*, I Napoli 1979, p. 206; *RE* VIII, A 1, 1955, coll. 852 s., 883 s. Per la gens Cassia in Africa e in Sicilia, vedi L. Bivona, in questo stesso volume. (Comunicazione nel IV Convegno sull'Africa Romana, Sassari 1986).

[13] Cf. ad es. D. Kienast, in «Hermes», 93, 1965, p. 485 s. (*ANRW*, I 1, p. 448).

[14] Al *proconsul Siciliae*, L. Seius, attestato da *quadrantes* di Panhormus degli ultimi anni di Augusto, è probabilmente riferibile (cf. però Fluss, *RE* II A 1, 1921, col. 1121, 27 s.) la dedica *CIL* X 2, 7259, rinvenuta a Erice, e poi perduta, la quale credo debba integrarsi come segue: *L. Seius L. f. Aem(ilia) Fir[mus] / p(ro)c(onsul) [Sic(iliae)?] inpens[sis suis] / [Veneri Erucinae ?]* (cf. *ANRW*, II 11,1, cit. n. 83).

ne a finanziare lavori pubblici, compiaciuto per la rievocazione delle origini troiane della *gens Iulia, libens ut consanguineus* assunse la cura di restaurare *aedem Veneris montem aput Erycum vetustate dilapsam* (Tac., *ann.* 4, 43, 4). Avrà Tiberio nominato un *curator operis* ed elargito somme tramite il suo procurator in Sicilia: sarà tuttavia Claudio a realizzare un vero restauro del santuario (Suet., *v. Claud.* 25, 5)[15].

Così nel 21 d.C., assai probabilmente, L. Apronius Caesianus, figlio del proconsole di Africa già ricordato, ritornando a Roma fece sosta a Erice e dispose che vi si innalzasse un monumento fornito di statue e di quattro epigrammi in latino, di cui sono pervenuti frammenti (*CIL* X 2, 7257 = *ILS*, 939) al fine di celebrare l'imperatore, che lo aveva eletto *septemvir epulonum*, il padre e se stesso.

Il Mommsen, avendo intuito che il frammento superstite, ancora nel museo (tav. I), andava connesso con quello copiato dal Gualterius, e poi perduto, e che ambedue riguardavano le operazioni del proconsole L. Apronius contro Tacfarinas e la brillante azione del figlio giovinetto Caesianus nel 21 d.C., riferita da Tacito (*ann.* 3, 21)[16], diede incarico al Bücheler di tentarne la integrazione.

Nel monumento dovevano figurare almeno tre statue, quella di Tiberio (cui si riferisce il quarto epigramma), quella del proconsole Apronius, forse laureata (Tac., *ann.* 4, 23) e l'altra di Caesianus con la praetexta sacerdotale, alle quali allude il secondo epigramma, e le armi, impiegate da Caesianus negli scontri contro le *Getulae gentes*, scudo, spada consumata per le stragi e asta. A queste si riferisce il terzo epigramma (rivolto al pari del primo alla esaltazione del proconsole, che ricevette gli *ornamenta triumphalia*), nell'ultimo verso del quale (v. 10) doveva alludersi all'azione della cavalleria, come risulta da Tac., *ann.* 3, 21, 4: *missu patris Apronius Caesianus cum e q u i t e et cohortibus auxiliariis... prosperam adversus Numidas pugnam facit.* Pertanto credo poterne proporre la seguente lettura: ... *consummatque [hasta tropaeum] / qua cecidit [f]usus barbar[us eques humi].*

A parte qualche altra eco virgiliana, come al v. 6 dello stesso terzo epigramma, *Aeneadum alma parens*, si tratta di *carmina factitata*[17], come erano di moda nella società colta romana. L'esecuzione dell'epigrafe, come già notava il Mommsen, appare maldestra.

[15] G. Bodei Giglioni, *Lavori pubblici e occupazione nell'antichità classica*, Bologna 1974, 161; Maria A. Cavallaro, *Spese e Spettacoli: aspetti economici-strutturali degli spettacoli nella Roma giulio-claudia*, Bonn 1984 (Antiq., R. 1), p. 187 s.

[16] Bénabou, *op. cit.*, p. 79 s.; B.E. Thomasson, *Die Statthalter der röm. Provinzen Nordafrikas von Augustus bis Diocletianus*, I, Lund 1960, p. 23 s.

[17] Come definisce i versi satirici contro Tiberio, attribuiti a *Sextius Paconianus*, Tacito (*Ann.* 6, 39, 1).

Anche il successore di L. Apronius, il proconsole Q. Iunius Blaesus, non avrà mancato di prestare omaggio alla dea ericina, inviando forse bottino di guerra o altre offerte entro balle, chiuse con piombi bollati col suo nome (*Q. Iunius Blaesus Procos.*), di cui un esemplare fu ritrovato presso Erice, suggerendo la ipotesi gratuita di un proconsolato di Sicilia del medesimo[18]. Questi avrà semplicemente spedito merce a Erice col suo bollo *sine portorio*, cioè in franchigia, di cui godevano i governatori: solo per l'indiscriminato ed eccessivo uso, che di tale privilegio avrà fatto Verre, Cicerone potrà ritrovarvi un ulteriore capo di accusa contro quest'ultimo[19].

[18] Cf. R. Soraci, *I proconsoli di Sicilia da Augusto a Traiano*, Catania 1974, p. 29 s.; B.E. Thomasson, *Laterculi praesidum*, I Göteborg 1984, p. 1 nr. 4.

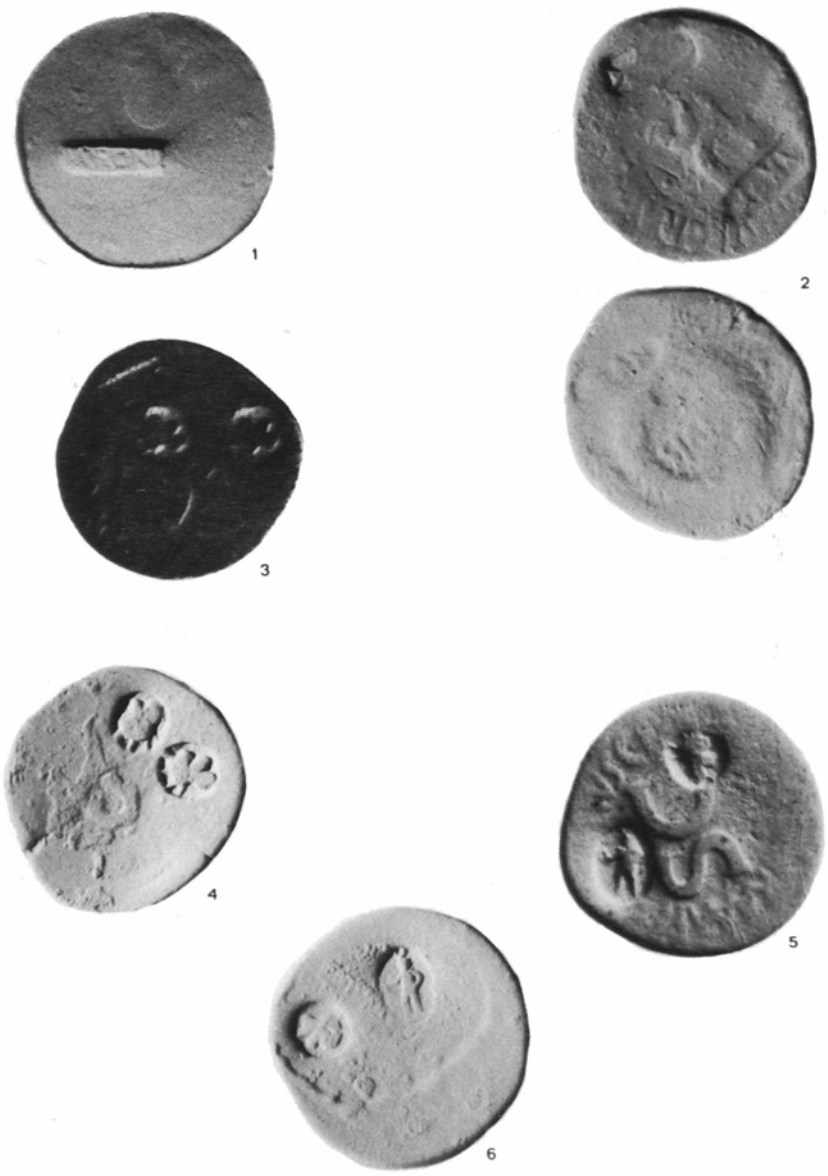
[19] Cic., *in Verr.* 2, 171; 182 (cf. S.J. De Laet, *Portorium*, Brugge 1949, p. 69 s., p. 110). I piombi relativi alla merce spedita da Verre o destinata allo stesso, saranno stati caratterizzati dallo «stemma parlante», il cinghiale (*verres*), come il piombo edito da Ben. Rocco, «Sic. archeol.», XIV, 1971, p. 31 s., nr. 32.



CIL X 7257 = *ILS* 939, Erice

Tavola I

Tavola II



Nr. 1, gr. 23,92 ; nr. 2, gr. 17,96 ; nr. 3 (Jahrb. f. Numism. u. Geldg., 28/92, 1978/1979, tav. 2, 6) ; nr. 4-5-6, senza peso (coll. priv.).

Bernard Rémy

La place des sénateurs originaires des provinces d'Afrique dans l'administration des provinces romaines d'Anatolie au Haut-Empire

Entre Auguste et Dioclétien, environ mille trois cents «fonctionnaires sénatoriaux» se sont succédé dans l'administration des provinces romaines de Pont-Bithynie, Galatie, Cappadoce, Lycie-Pamphylie et Cilicie. Deux cent soixante-dix-huit clarissimes qui ont occupé un ou plusieurs postes civils et/ou militaires dans ces territoires anatoliens, sont actuellement recensés dans les documents que le hasard nous a transmis, soit entre un cinquième et un quart[1].

Cinquante-sept sont maintenant de simples noms. Restent deux cent vingt et un sénateurs, un peu ou beaucoup mieux connus, qui avaient entre aux moins un point commun : avoir servi dans une province anatolienne. Dans l'absolu, c'est un nombre important[2].

Comme le montre le tableau suivant, nous connaissons, bien ou assez bien, l'origine géographique de cent quatre-vingt-six de ces deux cent vingt et un personnages, soit 84,2% :

	Julio-Claudiens		Flaviens		Antonins		Sévères		2e tiers IIIe siècle		Indatable		Total	
Italie	27	89,0%	13	53,9%	36	50,0%	7	25,7%	1	20%	—	—	84	51,6%
Douteux	5		1		3		2		1		—		12	
Afrique	—	—	—	—	5	6,4%	3	14,3%	—	—	—	—	8	5,4%
Douteux	—		—		—	—	2		—		—		2	
Espagnes	1	5,5%	1	3,8%	4	6,4%	2	5,7%	—	—	—	—	8	5,4%
	1		—		1		—		—		—		2	
Gaules	—	—	—	—	2	3,8%	—	—	—	—	—	—	2	1,6%
Douteux	—		—		1		—		—		—		1	
Autres prov. occid.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Douteux	—	—	—	—	1	1,3%	—	—	1	10%	—	—	2	1,1%
Monde grec.	2	5,5%	10	38,5%	24	32,1%	11	54,3%	6	70%	1	—	54	34,4%
Douteux	—	—	—	—	1		8		1		—		10	
Prov. inconnue	—	—	1	3,8%	—	—	—	—	—	—	—	—	1	0,5%
Total	36	—	26	—	78	—	35	—	10	—	1	—	186	
Italiens émigrés	2	—	4	—	5	—	—	—	1	—	—	—	12	
Autochtones	1	—	7	—	23	—	12	—	6	—	—	—	49	

[1] Cf. B. REMY, *Les fastes sénatoriaux des provinces d'Asie Mineure (31 avant JC - 284 après JC) — Pont-Bithynie, Galatie, Cappadoce, Lycie-Pamphylie et Cilicie*, Paris, 1987, abrégé ici en *Fastes*.

[2] *Exempli gratia*, G. ALFÖLDY, «Anc.Soc.», 7, 1976, p. 263-299, arrive au très modeste pourcentage de 10% pour l'ensemble des provinces prétoriennes sous Antonin le Pieux et Marc Aurèle.

Sur l'ensemble de la période, les quatre-vingt-quatre, peut-être quatre-vingt-seize Italiens, soit 51,6%, sont un peu plus nombreux que les soixante-treize, peut-être quatre-vingt-dix provinciaux, soit 48,4%. Ils doivent cette légère supériorité à leur écrasante prépondérance de l'époque julio-claudienne où nous constatons sans surprise que vingt-sept, peut-être trente-deux sénateurs sur trente-six (88,9%) dont l'origine est connue, venaient de la péninsule italienne. Avec cinquante-quatre, peut-être soixante-quatre représentants (34,4%), les hellénophones arrivent très logiquement en deuxième position. La part des provinciaux d'Occident est peu importante (13,5%)[3]. Les Gaulois sont quasiment absents (1,6%), mais les Espagnols (5,4%) et les Africains (5,4%) apparaissent un peu plus fréquemment dans les fastes des provinces anatoliennes[4].

Huit, peut-être dix sénateurs originaires des provinces d'Afrique ont donc servi en Asie Mineure pendant le Haut-Empire. Voici leur liste chronologique :

N° s	Nom	Origine géographique	Origine sociale	Fonctions et lieux d'exercice	Date	Références
Antonins						
304	P. Pactumeius Clemens	Numidie (*Cirta*) descendant d'Italiens émigrés	sénat.	*leg. Aug. pr. pr. Ciliciae*	136-137 - 138-139 ?	*ILAlg.* II, 645
211	Q. Caecilius Marcellus Dentilianus	Afrique (*Carthage*)	sénat.	*leg. leg. XII Fulminatae* (Cappadoce)	*ca* 142-145	*CIL* VIII 1491 (*ILS* 1096)
254	C. Septimius Severus	Afrique (*Lepcis Magna*) autochtone	sénat. ?	*leg. Aug. pr. pr. Lyciae-Pamphyliae*	*ca* 154-159	*ILAlg.* I 1283 ; cf. G. Di Vita-Evrard, *MEFR*, 85, 1963, p. 389-414
176	C. Arrius Antoninus	Numidie (*Cirta*) descendant d'Italiens émigrés	nouveau sénat.	*leg. Aug. pr. pr. prov. Cappadociae*	175-176 - 176-177 ?	*ILS* 9117
308	[---]isus ? Claudius Silius Q. Plautius Haterianus	Afrique (*Lepcis Magna*)	nouveau sénat	*leg. Aug. pr. pr. Ciliciae*	*ca* 177-178 - 179-180 ?	*IRT* 552 ; cf. *Rome I*, p. 457-465
Sévères						
178	C. Iulius Flaccus Aelianus	Afrique ?	nouveau sénat. ?	*leg. Aug. pr. pr. Cappadociae*	*ca* 194/195 ? - 197/198	*CIL* III 6911
128	Q. Aradius Rufinus Optatus Aelianus	Afrique (*Bulla Regia*)	nouveau sénat.	*leg. Aug. pr. pr. Galatiae*	*ca* 224/225 - 226-227	*AE* 1970/1971, 490
129	Q. Servaeus Fuscus Cornelianus	Afrique (*Gightis*)	—	*leg. Aug. pr. pr. Galatiae*	*ca* 229-230	*CIL* VIII 22721 (*ILS* 8978)
273	Q. Ranius Terentius Honoratianus Festus	Afrique ?	—	*leg. Aug. pr. pr. Lyciae-Pamphyliae*	Sévère Alexandre	*CIL* XI 6164
186	P (?) Aradius Paternus	Afrique (*Bulla Regia*)	nouveau sénat.	*leg. Aug. pr. pr. Cappadociae*	231	*AE* 1964, 5

[3] Nous arrivons à un total de 12,4% auquel il faut ajouter deux sénateurs originaires de provinces occidentales indéterminées, soit 1,1%. Un sénateur venait d'une province inconnue, soit 0,5%.

[4] Pour un examen plus approfondi de ce tableau, cf. B. Remy, *Fastes*, p. 257-260.

Répartition chronologique

Les Africains sont absents des fastes des provinces d'Asie Mineure sous les Julio-Claudiens et les Flaviens, alors que les Espagnols sont représentés. Ils apparaissent seulement sous les Antonins et disparaissent de notre documentation après les Sévères. Le premier attesté, P. Pactumeius Clemens, qui était d'ailleurs vraisemblablement le descendant d'un immigrant italien[6], a gouverné la Cilicie à la fin du règne d'Hadrien et au début de celui d'Antonin le Pieux. Le dernier Africain mentionné dans nos sources, P. (?) Aradius Paternus, avait la responsabilité de la Cappadoce en 231.

Au total, cinq clarissimes ont servi en Anatolie sous les Antonins (P. Pactumeius Clemens sous Hadrien et Antonin le Pieux, Q. Caecilius Marcellus Dentilianus et C. Septimius Severus sous Antonin le Pieux, [---]isus (?) Claudius Silius Q. Plautius Haterianus et C. Arrius Antoninus sous Marc Aurèle), trois sous les Sévères (Q. Aradius Rufinus Optatus Aelianus, Q. Servaeus Fuscus Cornelianus et P. (?) Aradius Paternus, tous sous Sévère Alexandre), peut-être cinq, s'il faut bien ranger C. Iulius Flaccus Aelianus, en charge sous Septime Sévère, et surtout Q. Ranius Terentius Honoratianus Festus, en poste sous Sévère Alexandre, au nombre des sénateurs africains. La place de ces clarissimes dans l'administration des provinces anatoliennes est donc fort modeste (au maximum un peu plus d'un sénateur sur vingt), mais normale, puisque, pendant tout le Haut-Empire, elle correspond à peu près à leur importance au Sénat[7] :

	Flaviens		Antonins		Sévères		IIIeme siècle	
	Empire	Anatolie	Empire	Anatolie	Empire	Anatolie	Empire	Anatolie
Italie	80,06%	53,9%	57,87%	50,0%	44,21%	25,7%	43,77%	20%
Afrique	1,47%	-	9,62%	6,4%	14,64%	14,3%	12,83%	-
Provinces occidentales	14,66%	3,8%	11,57%	10,2%	8,09%	5,7%	8,68%	10%
Monde grec	3,22%	38,5%	19,64%	32,1%	31,94%	54,3%	32,45%	70%
Divers	0,59%	3,8%	1,30%	1,3%	1,12%	-	2,27%	-

[5] Cette numérotation correspond à celle de notre ouvrage sur «*Les carrières sénatoriales dans les provinces romaines d'Anatolie au Haut-Empire (31 avant JC - 284 après JC) — Pont-Bithynie, Galatie, Cappadoce, Lycie-Pamphylie et Cilicie*», Istanbul, 1987, abrégé ici en *Carrières*. Pour une étude plus détaillée sur ces personnages nous nous permettons de renvoyer aux notices de ce livre. Cf. aussi M. CORBIER, *Les familles clarissimes d'Afrique proconsulaire (Ier-IIIè s.), Atti del Colloquio Internationale AIEGL su Epigrafia e ordine senatorio (Roma 14-20 maggio 1981), Tituli*, V, 1982, p. 685-754 (abrégé en *Rome II*) et M. LE GLAY, *Sénateurs de Numidie et des Maurétanies, ib.*, p. 755-781.

[6] Selon l'hypothèse fort plausible de R. SYME, *Roman Papers I*, Oxford, 1979, p. 230 ; Cf. aussi J.M. LASSERE, *Ubique populus. Peuplement et mouvement de population dans l'Afrique romaine, de la chute de Carthage à la fin de la dynastie des Sévères*, Paris, 1977, p. 185 et 446 (abrégé ici en *Peuplement*). Cf. aussi M. LE GLAY, *Rome II*, p. 767.

Origine géographique

Sur les huit sénateurs dont l'origine africaine est assurée, six venaient de la province sénatoriale d'Afrique, deux de la province impériale de Numidie ou plus exactement des territoires réunis depuis Caligula sous l'autorité du légat de la IIIè légion Auguste et qui devaient devenir, sous Septime Sévère, la province de Numidie[8]. Tous ces personnages, dont au moins deux (n° 304, 176) descendaient d'Italiens émigrés[9], étaient originaires de très anciens foyers de romanisation : Q. Caecilius Marcellus Dentilianus était de Carthage[10], C. Septimius Severus et [---]isus (?) Claudius Silius Q. Plautius Haterianus de *Lepcis Magna*[11], Q. Aradius Rufinus Optatus Aelianus et P. (?) Aradius Paternus de *Bulla Regia*[12], Q. Servaeus Fuscus Cornelianus de *Gightis*[13], P. Pactumeius Clemens et C. Arrius Antoninus de *Cirta*[14].

[7] Selon les calculs de M. HAMMOND, «JRS», 47, 1957, p. 74-81, qui donnent au moins un ordre de grandeur.

[8] Cf. H.G. PFLAUM, «Libyca», 5, 1957, p. 61-75 et M. SPEIDEL, «Historia», 22, 1973, p. 125-127. Cf. en dernier lieu les réserves discutables de C. LETTA, *Rome II*, p. 780-781 et la réponse de M. LE GLAY, *Rome II*, p. 781.

[9] Sur l'origine italienne de la famille de C. Arrius Antoninus, cf. J.M. LASSERE, *Peuplement*, p. 460. En se fondant sur l'étude de J.M. LASSERE, *Peuplement*, M. LE GLAY, *Rome II*, p. 761, considère comme un fait établi que toutes les familles sénatoriales de Numidie étaient d'origine italienne «et pour beaucoup descendent d'immigrés italiens venus en Afrique dès l'époque de César et d'Auguste, parfois même un peu plus tôt». Il n'en va pas de même pour l'Afrique proconsulaire, car il semble bien que les *Septimii* étaient des Africains de souche. Le confirmerait le célèbre éloge de STACE, *Silvae*, 4, 5 «*non sermo Poenus, non habitus tibi, externa non mens : Italus, Italus*». Avec A.R. BIRLEY, «BJ», 169, 1969, p. 255, on pourrait même envisager qu'ils aient reçu la citoyenneté romaine de Septimius Flaccus, légat de la légion III Auguste peut-être sous Domitien (PTOLEMEE, I, 8, 4 ; cf. B.E. THOMASSON, *Die Statthalter der römischen Provinzen Nord Afrikas von Augustus bis Diokletian*, I, Lund, 1960, p. 159-160). Tel était aussi le cas des *Memmii* de *Gightis* dont l'ancêtre L. Memmius Messius Pacatus, flamine perpétuel de Trajan, est dit «*Chinithius*» par les *Chinithii* eux-mêmes qui l'honorent «*ob ...pietatem quam nationi suae praestat*» (*CIL* VIII 22729) ; cf. M. BENABOU, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris, 1975, p. 462. Il est souvent très délicat de savoir si les clarissimes recensés étaient des descendants d'immigrés Italiens ou de familles indigènes romanisés.

[10] Cf. H. DESSAU, «Hermes», 45, 1917, p. 21 ; H.G. PFLAUM, *Les fastes de la province de Narbonnaise*, Paris, 1978, p. 62 (abrégé ici en *Narbonnaise*) ; M. CORBIER, *Rome II*, p. 716, n° 1.

[11] Sur C. Septimius Severus, cf. M. CORBIER, *Rome II*, p. 723, n° 2 et B. REMY, *Carrières*, notice n° 254 ; sur [---]isus (?) Claudius Silius Q. Plautius Haterianus, cf. G. DI VITA-EVRARD, *Rome I*, p. 457-465.

[12] Cf. M. CORBIER, *Rome II*, p. 689-691 et 713 ; B. REMY, «Historia», 25, 1976, p. 458-477 et *Carrières*, notices n° 128 et 186.

[13] Cf. M. CORBIER, *Rome II*, p. 718 ; B. REMY, *Carrières*, notice n° 129.

[14] Sur P. Pactumeius Clemens, cf. M. LE GLAY, *Rome II*, p. 767 ; sur C. Arrius

Origine sociale

Deux clarissimes, peut-être trois étaient des fils de sénateurs. P. Pactumeius Clemens était le petit-fils de Q. Aurelius Pactumeius Clemens[15] et le petit-neveu de Q. Aurelius Pactumeius Fronto[16], tous deux *adlecti inter praetorios* à l'occasion de la censure de Vespasien et de Titus en 73/74. Fronto fut d'ailleurs le premier sénateur originaire de Numidie à parvenir au consulat en 80 et il est célébré par ses compatriotes comme le consul *ex Africa primus*[17]. Le père de Q. Caecilius Marcellus Dentilianus, Q. Caecilius Marcellus, avait été au début de sa carrière en grande faveur auprès de Trajan, qui l'avait choisi comme candidat au tribunat de la plèbe et à la préture, avant de tomber quelque peu en disgrâce[18]. Il n'est pas absolument assuré que C. Septimius Severus ait été de souche sénatoriale, cependant, étant donné le profil de sa carrière, cette hypothèse nous semble assez probable[19]. Le milieu familial de Q. Servaeus Fuscus Cornelianus reste inconnu. Les quatre derniers étaient des nouveaux promus issus de très grandes familles de l'aristocratie de *Lepcis Magna* (n° 308), *Bulla Regia* (n° 128, 186) et *Cirta* (n° 176).

Méme si nous raisonnons sur un nombre de cas très limité, nous devons remarquer le très fort pourcentage de nouveaux sénateurs (au moins 50%)[20] parmi les Africains qui ont été choisis pour servir en Ana-

Antoninus, *ib.*, p. 763. Près de la moitié des sénateurs de Numidie actuellement recensés venaient de *Cirta* (31 ou 32 sur 70) et 43 (ou 44) sur 70, soit près des deux tiers, de la confédération cirtéenne (cf. M. Le Glay, *Rome II*, p. 757).

[15] *CIL* VIII 7057 (*ILAlg.* II, I, 642). Cf. M. Le Glay, *Rome II*, p. 767.

[16] *CIL* VIII 7058 (*ILAlg.* II, I, 643) ; *ILAlg.* II, I, 644; cf. le *stemma* de la famille chez M. Le Glay, *Rome II*, p. 766-767.

[17] *CIL* VIII 7058 (*ILAlg.* II, 643) ; *ILAlg.* II 644. Depuis les travaux de G. Alföldy, *Die Rolle des Einzelnen in der Gesellschaft des röm. Kaiserreichs*, «Sitzungsber. der Heidelberger Akad. philos. - hist. Kl.», 1980, p. 7-42, on connaît l'importance que les Anciens attribuaient au fait d'avoir été le *primus omnium*. Un consulat aussi précoce est quelche peu étonnant et démontre l'intérêt porté par les Flaviens à l'Afrique (cf. M. Le Glay, *Les Flaviens et l'Afrique*, «MEFR», 80, 1968, p. 201-246).

[18] Cf. G. Alföldy, *Fasti Hispanienses. Senatorische Reichsbeamte und Offiziere in den spanischen Provinzen des römischen Reiches von Augustus bis Diokletian*, Wiesbaden, 1969, p. 176 ; H.G. Pflaum, *Narbonnaise*, p. 62-63, n° 5 ; M. Corbier, *Rome II*, p. 716, n° 1.

[19] W. Eck, *Die Statthalter des Germanischen Provinzen vom I-3 Jahrhundert*, Munich, 1985, p. 178-179, n° 35, pense qu'il s'agit d'un nouveau sénateur.

[20] Sur les deux clarissimes dont l'origine africaine n'est pas certaine, au moins un, C. Iulius Flaccus Aelianus, a de bonnes chances d'être le premier sénateur de sa *gens*. Il pourrait être le fils du Flaccus Aelianus, mentionné comme procurateur des Augustes pour le district d'Asturie et de Galice sur une inscription d'Espagne citérieure (*CIL* II 5678). Pour plus de détails, cf. B. Remy, *Carrières*, notice n° 178.

tolie. Cette sur-représentation des *novi* par rapport à leur place au Sénat est une constante de la politique des empereurs et du Sénat à l'égard de ces territoires turbulents, toujours délicats à administrer[21]. Devant au prince leurs carrières, ces nouveaux promus étaient évidemment les fidèles éxécutants de sa politique.

Lieux d'exercice et fonctions

Sur les cinq provinces anatoliennes envisagées (Pont-Bithynie, Galatie, Cappadoce, Lycie-Pamphylie, Cilicie), seul le Pont-Bithynie manque à l'appel, sans doute par le seul fait du hasard de la conservation des documents. Les sénateurs africains ont servi dans les quatre autres : Q. Aradius Rufinus Optatus Aelianus et Q. Servaeus Fuscus Cornelianus sont allés en Galatie comme gouverneurs de cette province impériale prétorienne ; Q. Caecilius Marcellus Dentilianus, C. Arrius Antoninus, C. Iulius Flaccus Aelianus (?) et P. (?) Aradius Paternus en Cappadoce, les trois derniers comme responsables de cette province impériale consulaire, Q. Caecilius Marcellus Dentilianus en tant que légat de la légion XII *Fulminata*, cantonnée à *Mélitène* depuis le printemps 71[22]; P. Pactumeius Clemens et [---]isus (?) Claudius Silius Q. Plautius Haterianus en Cilicie, comme gouverneurs de cette province impériale prétorienne ; C. Septimius Severus et Q. Ranius Terentius Honoratianus Festus (?) en Lycie-Pamphylie ; le premier en tant que légat d'Auguste pro préteur, lorsque cette province prétorienne relevait de l'autorité directe du prince ; Q. Ranius Terentius, après le passage de cette dernière dans la mouvance du Sénat, *ca* 161[23], d'abord comme légat d'un proconsul inconnu, puis quelques années plus tard en tant que proconsul. Notons, sans qu'il soit possible d'en tirer aucune conclusion, que ce clarissime est le seul Africain à avoir été employé dans une province sénatoriale.

Sauf Q. Caecilius Marcellus Dentilianus, tous ces sénateurs africains ont donc été amenés à servir au plus haut niveau dans les territoires anatoliens, soit au cours de leur *cursus* prétorien (n° 304[24], 211, 254, 308, 128, 129, 273), soit peu après le consulat (n° 176, 178, 186). Mais,

[21] Cf. B. Remy, *Fastes*, p. 262-264.

[22] Cf. B. Remy, *L'évolution administrative des provinces romaines d'Anatolie, d'Auguste à l'avènement de Dioclétien (31 avant JC - 284 après JC)*, Lyon, 1986, p. 51 abrégé ici en *Evolution*.

[23] Cf. B. Remy, *Evolution*, p. 93-95.

[24] P. Pactumeius Clemens a obtenu en Cilicie un consulat *in absentia* et est ensuite resté quelque temps dans la province comme consulaire.

pour ce que nous savons de leurs carrières, au demeurant assez bien connues, Q. Ranius Terentius Honoratianus Festus serait le seul à y avoir occupé deux fonctions, d'ailleurs dans la même province de Lycie-Pamphylie. Indubitablement, ils n'étaient pas des spécialistes de l'Asie Mineure[25]. La gestion d'une charge dans la péninsule anatolienne fut seulement pour ces clarissimes une étape dans un *cursus* assez brillant dans l'ensemble, puisqu'il est fort probable que Q. Ranius Terentius, mort peu après son proconsulat de Lycie-Pamphylie, est le seul à n'avoir pas obtenu le consulat[26] et qu'au moins C. Septimius Severus et C. Arrius Antoninus sont parvenus aux grands proconsulats d'Afrique et d'Asie.

Il serait particulièrement intéressant de savoir pour quelle(s) raison(s) ces Occidentaux ont été désignés, essentiellement par le prince, pour administrer ces provinces hellénophones. Découvrir les raisons du choix impérial est ordinairement une entreprise très délicate, car il faut tenir compte non seulement d'éléments tangibles et mesurables comme les règles internes de l'avancement des sénateurs (les fameuses *Leges Annales*), la hiérarchie des provinces, les charges vacantes, mais aussi d'autres facteurs humains : origine, loyauté, relations familiales et sociales, rapports personnels ou familiax avec les provinces, qualités personnelles, carrière antérieure, carrière du père et des frères, puissance des patronages[27]. Beaucoup plus délicats à apprécier, car leur importance respective devait varier considérablement selon les empereurs, les circonstances et les époques, ces critères subjectifs devaient pourtant intervenir pour une très large part dans la décision finale[28]. Incontestablement, la prosopographie n'est pas une science exacte, tout au plus une science expérimentale qui utilise les conjectures[29].

[25] En fin de carrière, C. Arrius Antoninus a obtenu du sort le proconsulat d'Asie ; cf. B. REMY, *Carrières*, notice n° 176. Il est le seul à avoir servi dans cette province du Sénat que nous avons laissée en dehors de nos préoccupations.

[26] La gestion du consulat n'est pas attestée pour Q. Caecilius Marcellus Dentilianus, [---]isus (?) Claudius Silius Q. Plautius Haterianus et Q. Servaeus Fuscus Cornelianus, mais elle est tout à fait vraisemblable étant donné le profil de leur carrière, s'ils ne sont pas morts prématurément.

[27] Cf. TACITE, *Ann.*, IV, 6 «*mandabatque honores, nobilitatem maiorum claritudinem militiae, inlustris domi artes spectando, ut satis constaret non alios potiores fuisse*» à propos du choix par Tibère de ses collaborateurs sénatoriaux; cf. aussi DION, de Pruse, XLIV, 6 sqq. pour Trajan.

[28] Comme l'écrit G. ALFÖLDY, «Anc. Soc.», 7, 1976, p. 297-298, «the members of the senatorial order were selected according to a system based on a balance between aristocratic privilege and personal achievement, on the one hand in order to suitable men for the administration of the roman empire and the army commands».

[29] Cf. en dernier lieu J. MAURIN, *La prosopographie romaine pertes et profits*, «Annales», 1982, p. 824-836.

Dans le cas présent, notre tâche a été grandement facilitée par le fait que nous connaissions, bien ou assez bien, la carrière de huit de ces dix personnages. Nous constatons sans surprise que sept avaient servi auparavant, à une ou plusieurs reprises, dans le monde hellénophone : P. Pactumeius Clemens, un jurisconsulte renommé[30], en tant que légat questorien de son beau-père pendant son proconsulat d'Achaïe, représentant personnel d'Hadrien à Athènes, Thespies, Platées et en Thessalie, et curateur des cités de Syrie; Q. Caecilius Marcellus Dentilianus comme légat proconsulaire, puis proconsul de Crète-Cyrénaïque ; C. Septimius Severus comme légat de la légion XVI *Flavia Firma* en Syrie ; [---]isus (?) Claudius Silius Q. Plautius Haterianus en tant que tribun de deux légions pendant la guerre parthique de Marc Aurèle et questeur de Crète-Cyrénaïque ; C. Arrius Antoninus en tant que tribun de la légion IIII *Scythica* en Syrie ; Q. Servaeus Fuscus Cornelianus comme légat de la légion I *Italica* en Mésie inférieure ; Q. Ranius Terentius Honoratianus Festus en tant que légat proconsulaire de Lycie-Pamphylie. Leur affectation en Anatolie s'imposait donc, car, comme nous l'avons montré[31], un sénateur occidental qui avait occupé un poste même subalterne dans le monde grec avait tendance à y revenir, sans doute parce que les spécialistes compétents de cette partie de l'Empire n'étaient pas assez nombreux et qu'étant donné la communauté de civilisation, une expérience acquise en Achaïe ou en Syrie pouvait se révéler efficace en Cappadoce.

En revanche, nous ne voyons aucun lien entre la carrière antérieure, certes assez mal connue, de Q. Aradius Rufinus Optatus Aelianus et sa nomination en Galatie. Peut-être faut-il en conclure qu'il était alors arrivé à un stade de son *cursus* qui devait lui valoir un gouvernement de province impériale prétorienne et que la Galatie était, à ce moment, la seule de ce rang disponible. Toutefois, il faut se garder de sous-estimer le rôle des clans, des coteries, des oppositions qui, à la cour impériale, pouvait à tel ou tel moment, faire pencher la balance en faveur de tel ou tel sénateur dans une direction quelque peu inattendue.

Nous ignorons tout de la carrière des deux derniers clarissimes. Si nous pouvons penser que C. Iulius Flaccus Aelianus pourrait avoir reçu

[30] POMPONIUS, *Digeste*, XL, 7, 21, 1, mentionne qu'il a eu le *ius respondii*. Il porte le titre de jurisconsulte sur trois inscriptions africaines (*ILAlg.* II, 645, 646, 647).

[31] Sur les cent quarante-cinq sénateurs affectés en Anatolie sur lesquels nous disposons de renseignements substantiels (soit le *cursus* complet, soit la connaissance d'au moins deux charges provinciales), cent treize (77,9%) sont revenus au moins à deux reprises à des postes divers de responsabilité dans les provinces de la partie grecque de l'Empire; cf. B. REMY, *Fastes*, p. 305-321.

la Cappadoce peu après la victoire de Septime Sévère sur Pescennius Niger, parce qu'il était peut-être le compatriote du nouvel Empereur[32], il nous faut renoncer, pour l'instant, à savoir pourquoi Sévère Alexandre a nommé P. (?) Aradius Paternus à la tête de cette même province[33].

Activité en Anatolie

Ces clarissimes sont surtout connus par des inscriptions découvertes dans leur région d'origine[34]. C'est une preuve indubitable du maintien de liens assez étroits entre les sénateurs africains et leur patrie. C'était plus particulièrement le cas de quatre, peut-être cinq d'entre eux qui ont accepté de devenir les patrons de leur cité ou de villes voisines : P. Pactumeius Clemens[35] et C. Arrius Antoninus[36] furent patrons des quatre colonies cirtéennes ; Q. Caecilius Marcellus Dentilianus de *Thuburbo Minus*[37] ; C. Septimius Severus de *Thubursicu Numidarum*[38]. Honoré par les Lepcitains *ob liberalitates*[39], [---]isus (?) Claudius Silius Q. Plautius Haterianus pourrait avoir été le patron de *Lepcis Magna*.

Il n'est donc guère étonnant que nous ayons assez peu de traces de l'activité propre de ces grands personnages dans les provinces d'Asie Mineure. Nous savons seulement par des bornes milliaires que P. (?) Aradius Paternus et surtout C. Iulius Flaccus Aelianus ont eu une intense activité de construction ou de réparation de routes en Cappadoce[40]. Les autres n'ont pas laissé sur place de témoignages épigraphiques de leur passage en Anatolie.

[32] Cf. B. REMY, *Carrières,* notice n° 178.

[33] Tout au plus pourrions-nous peut-être penser pour expliquer cette nomination à ses liens familiaux avec Q. Aradius Rufinus Optatus Aelianus qui avait gouverné peu auparavant la Galatie.

[34] Les inscriptions africaines retracent les *cursus* de P. Pactumeius Clemens, Q. Caecilius Marcellus Dentilianus, C. Septimius Severus, [---]isus (?) Claudius Silius Q. Plautius Haterianus, C. Arrius Antoninus, Q. Aradius Rufinus Optatus Aelianus et Q. Servaeus Fuscus Cornelianus, soit six sur huit. C'est un pourcentage très élevé.

[35] *ILAlg.* II, 645.

[36] *ILAlg.* II, 614.

[37] *CIL* VIII 14291 (*ILS* 1096).

[38] *ILAlg.* I, 1283; cf. G. DI VITA-EVRARD, «MEFR», 75, 1963, p. 389-414.

[39] *IRT* 552.

[40] Pour P. (?) Aradius Paternus, cf. *AE* 1964, 5 ; pour C. Iulius Flaccus Aelianus, cf. *CIL* III 2063, 6904, 6907, 6911, 6922, 12178 ...

Conclusion

Au total, la participation des sénateurs africains à l'administration des provinces anatoliennes a donc été assez faible. Peu nombreux, arrivés assez tardivement en Asie Mineure, ces clarissimes, dont une bonne partie étaient des nouveaux promus, n'étaient pas des spécialistes de ces territoires. Il convient toutefois de remarquer que, pour la plupart, ces sénateurs occidentaux ont servi à plusieurs reprises dans les provinces du monde grec. P. Pactumeius Clemens y a même fait l'essentiel de sa carrière[41].

[41] Au terme de ce travail, il m'est agréable de remercier G. Di Vita-Evrard d'avoir bien voulu relire le manuscrit.

Jean-Paul Rey-Coquais

Une double dédicace de Lepcis Magna à Tyr

A Tyr, le long de la grande colonnade qui traverse du NE au SO la partie fouillée de la ville d'époque romaine, ont été trouvées, entre autres inscriptions[1], deux dédicaces émanant de Lepcis Magna.

L'une est en latin:

Col(onia) Ulpia / Traiana Aug(usta) / Fidelis Lepcis / Magna Tyron et / suam metropolin.

La Colonie Ulpia Traiana Augusta Fidelis de Lepcis Magna (honore) Tyr qui est aussi sa métropole.

On notera que la graphie *Lepcis* est conforme à l'usage officiel dans la cité même de Lepcis Magna[2]. Le latin est la langue officielle de la colonie de Lepcis; ce n'est pas la langue habituellement utilisée à Tyr, où sont en latin les inscriptions destinées à être lues des Romains, des Occidentaux de passage ou en résidence. L'emploi de l'accusatif témoigne toutefois d'un milieu hellénisé; les dédicaces honorifiques du monde latin mettent au datif le nom du dédicataire. Selon sa signification habituelle, l'accusatif précise l'honneur rendu à Tyr; c'est la statue de Tyr, une statue allégorique de la cité, que lui consacrent les Lepcitains.

L'autre dédicace de Lepcis est en grec, qui est à Tyr la langue officielle et celle de la majeure partie de la population, au moins des milieux cultivés. Aussi le texte grec est-il plus explicite et fournit-il quelques précisions, que le mauvais état de conservation de la pierre a fait disparaître en partie:

... L ...
Κολωνία Οὐλπία, Τρα[ιανὴ Αὐ]-
γοῦστα Πιστὴ Λέπκ[ις Με]-
γάλη, Τύρον τὴν κα[ὶ ἑαυτῆς]
μητρόπολιν □ διὰ [v.g. πρεσβευ]-
τοῦ Δομιτίου Αβδ – – – –
ἱερέως

[1] La publication de l'ensemble des inscriptions grecques et latines découvertes dans les fouilles de Tyr est en préparation; je remercie très vivement l'Émir Maurice Chéhab, directeur des fouilles de Tyr, de m'en avoir confié le soin.

[2] Sur le nom officiel de Lepcis Magna et sur ses diverses graphies, voir R. REBUFFAT, *Un banquier à Lepcis Magna*, «L'Africa Romana» 3, 1986, p. 182 et notes 13-16.

A la ligne 1, le sigle L, utilisé comme il est fréquent en Phénicie pour marquer l'année, est le seul vestige subsistant de l'indication de la date.

A la ligne 5, on peut restituer [ἐπιμελη]τοῦ, *commissaire,* ou [πρεσβευ]τοῦ, *ambassadeur*. L'un et l'autre mot sont attendus dans un tel contexte. C'est ainsi que la dédicace de la statue élevée à Hadrien à Athènes par la ville de Laodicée-sur-mer est faite par l'entremise des commissaires et ambassadeurs envoyés par Laodicée, διὰ ἐπιμελητῶν καὶ πρεσβευτῶν (*OGIS* 603), ou que la ville de Tripolis de Phénicie élève à Athènes encore la statue d'un illustre enfant du pays par l'entremise d'un ambassadeur, διὰ πρεσβευτοῦ (*OGIS* 587).

Aucune rencontre prosopographique ne permet, sauf erreur, de compléter le nom sémitique *Abd...* de l'envoyé de Lepcis.

A la ligne 3, la restitution ne repose pas seulement sur la formulation parallèle du texte latin: *et suam metropolin*. Une autre inscription grecque, trouvée dans la même zone de fouille, et qui, elle aussi, est la dédicace d'une statue personnifiant la ville de Tyr, assure la restitution:

– – – ΕΩΝ τῆς / [ἱε]ρᾶς καὶ ἀσύ/λου καὶ αὐτο/νόμου καὶ / ναυαρχίδος / Τύρον τὴν / καὶ ἑαυτῆς / μητρόπολιν.

Nous chercherons plus tard quel peut être le nom de cette ville dont seule est conservée la finale de l'ethnique. Pour l'instant, il suffit de savoir que plusieurs villes, Lepcis Magna et cette inconnue, honorent Tyr comme leur métropole.

On sait qu'à l'époque impériale, le terme *métropole* désigne une ville qui a officiellement obtenu de l'autorité romaine d'être parmi les premières, sinon la première des villes de la province à laquelle elle appartient, car il peut y avoir plusieurs métropoles dans une même province. Le titre entrainait des honneurs et des avantages appréciés[3]. Ce n'est assurément pas en ce sens que Lepcis peut appeler Tyr sa métropole.

Métropole a un autre sens, celui de *ville-mère*, qui évoque le monde de la colonisation. Lepcis se souvient d'être, comme la ville inconnue, comme l'était Carthage, une fondation phéniciene, et plus exactement tyrienne. Personne n'ignorait, et Strabon (XVI, 2, 22-23, p. 757 C) l'a noté, que ses colonies, répandues dans les parages de la Libye et de l'Espagne jusqu'aux Colonnes d'Hercule, célébraient la gloire de Tyr. La double dédicace de Lepcis Magna illustre éloquemment Strabon.

[3] Voir mon article *Syrie romaine, De Pompée à Dioclétien*, «JRS» LXVIII, 1978, p. 54, avec note 127.

Mais ni Lepcis ni la ville inconnue ne se contentent d'écrire: *Tyr, qui est leur métropole*. Les dédicaces usent d'une tournure plus complexe, et plus insistante: Tyr, qui est *aussi* leur métropole. C'est impliquer que Tyr est également métropole en un autre sens, indépendamment de ce rapport de colonie à ville-mère qu'elles tiennent à souligner.

Administrativement, en effet, Tyr a bien été une métropole. Une inscription, elle aussi trouvée dans la même zone de fouille, émanant d'une ville dont le nom a disparu, honore *Tyr la métropole* en lui élevant une statue:

– – – / – – – ἱερᾶς καὶ / [ἀσ]ύλου καὶ / [αὐ]τονόμου / [T]ύρον τὴν / μητρόπολιν.

La formule ici employée, très simple, rend par contraste évidente l'intention heureusement exprimée par καὶ ἑαυτῆς, *et suam*, dans les dédicaces de Lepcis, où il y a un véritable jeu de mots sur les deux sens du terme métropole, le sens colonial et le sens administratif.

Peut-on retrouver la date de ces inscriptions et préciser les circonstances de ces honneurs rendus à Tyr, à la fois par certaines de ses fondations coloniales et par d'autres villes pour qui Tyr est simplement une métropole au sens administratif du terme? Il est évident que les dédicaces de Lepcis Magna se situent entre le règne de Trajan, qui donna à Lepcis de devenir Colonia Ulpia Traiana, et le règne de Septime-Sévère, en l'honneur de qui sa patrie ajouta à ses titres celui de Septimia (*IRT* 283, 286). Il paraîtra aussi hors de doute que ces dédicaces sont antérieures à la date où Tyr reçut de Septime-Sévère le statut de colonie avec le nom de Colonia Septimia, qu'attestent ses monnaies à partir de 198[4] et qu'une dédicace officielle n'aurait pu passer sous silence. On sait que Tyr est attestée comme métropole, au sens administratif, par les légendes de ses monnaies de bronze, sous Domitien, depuis 93/94[5].

Entre le règne de Trajan et 198, quel moment conviendrait au mieux pour ces honneurs rendus à Tyr? On pourrait songer au règne d'Hadrien, dont Tyr avait obtenu confirmation de son titre de métropole à la suite d'une ambassade, couronnée de succès, du rhéteur Paul de Tyr, si l'on interprète bien une notice de la *Souda*[6]. Mais il y a plus tard,

[4] M. Chéhab (et R. Mouterde), (*Tyr dans l'antiquité*), dans «Mélanges Univ. S. Joseph», 38, 1962, p. 18-20; J.-P. Rey-Coquais, *Syrie romaine*, p. 56.

[5] G.F. Hill, *Phoenicia*, dans *Catalogue of the Greek Coins in the British Museum*, XXVII, 1910, p. cxxv, cxxxiv, note 4, et p. 262, n. 213; M. Chéhab, *o.c.*, p. 31-33; J.-P. Rey-Coquais, *o.c.*, p. 54, note 122.

[6] J.-P. Rey-Coquais, *o.c.*, p. 54, avec les notes 123 et 126.

dans l'histoire de Tyr, quelques années cruciales, dans lesquelles la démarche de Lepcis et d'autres villes se comprendrait parfaitement.

Tyr avait pris le parti de Septime-Sévère contre son compétiteur à l'empire, le gouverneur de Syrie Pescennius Niger, et elle avait beaucoup souffert de ce dernier, qui l'avait fait prendre d'assaut par ses troupes et saccager. Septime-Sévère, vainqueur, l'en avait récompensée, en lui accordant libéralement des subsides pour sa reconstruction, en en faisant la capitale de la nouvelle province de Phénicie, en lui donnant à nouveau le titre de métropole, avant de lui octroyer le statut de colonie avec le *ius italicum*[7]. Il paraît très normal qu'en ces circonstances, Lepcis, la ville natale de Septime-Sévère, ait honoré sa ville-mère; les liens privilégiés que l'une et l'autre avaient avec le nouveau maître de l'empire renforçaient leurs liens de parenté et les poussaient à les exprimer solennellement.

Ce qui incline à accepter cette datation, c'est que les fouilles de Tyr ont également mis au jour, toujours dans la même zone, une dédicace de Laodicée-sur-mer:

['Ιουλί]α Λαοδίκεια ἡ πρ[ὸσ θά]/[λασσ]αν ἱερὰ καὶ ἄσ[υλος] – – –.

Bien que le document soit aujourd'hui réduit à ces deux lignes, on peut supposer qu'il s'agissait également d'une dédicace d'une statue de Tyr, ou, à tout le moins, d'un honneur rendu à la cité de Tyr. En effet, dans la guerre entre Septime-Sévère et Pescennius Niger, Laodicée avait fait le même choix que Tyr et avait subi le même sort dramatique. Elle bénéficia, elle aussi, pour sa restauration, des faveurs de Septime-Sévère[8], qui lui donna en 194 le titre de métropole et en 197/198 le statut de colonie avec le *ius italicum*[9]. Toute mutilée qu'elle soit, l'inscription de Laodicée date d'un temps où la ville n'avait pas encore reçu le statut colonial; les titres de *sacrée*, *inviolable*, ne peuvent en effet convenir qu'à une cité pérégrine[10].

Si donc, comme il n'est pas déraisonnable d'en accepter l'hypothèse, toutes ces inscriptions sont contemporaines, et si l'on cherche un moment où ces différentes villes ont toutes une raison particulière d'hono-

[7] *Digeste*, 50, 15, 3.

[8] Malalas, *Chronographie*, Ol. 387 (p. 293-294 Bonn); cf. E. Honigmann, *Laodikeia* 1, *RE* XII 1, 1924, col. 715.

[9] H. Seyrig, «Syria» 40, 1963, p. 31-32 (= *Antiquités syriennes*, III, p. 132-134), publiant *Un poids de Laodicée* avec triple datation par l'ère de la colonie, l'ère de la métropole et l'ère césarienne de la cité; cf. J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, «REG» 1964, n. 493.

[10] Cf. H. Seyrig, *Tessère relative à l'asylie de Tyr*, «Syria» 28, 1951, p. 225-228.

rer Tyr, il semble bien que ce soit au début du règne de Septime-Sévère, entre 194 et 197/198.

La fin du II^e^ siècle est une époque où les villes se faisaient gloire de leurs raltions de parenté, où Milet l'ionienne se vantait d'être la mère de villes nombreuses et grandes dans le Pont, l'Égypte et beaucoup de régions de la terre habitée[11], où Héraclée Pontique la dorienne revendiquait sa qualité de métropole de nombreuses colonies[12]. Tyr elle-même, comme le montre la fameuse lettre des marchands tyriens de Pouzzoles en 174 (*OGIS* 595), s'intitule sainte, inviolable, autonome, *navarchis*, métropole de Phénicie et d'autres cités, jouant ici aussi sur le double sens du terme *métropole*.

Parmi ces cités dont Tyr est aussi la métropole, la ville-mère, il faut s'interroger sur cette ville *navarchis*, maritime donc, dont l'inscription citée au début de cette communication a conservé seulement la finale de l'ethnique en - εύς. Les éliminations lexicographiques et géographiques que je vous épargnerai m'ont conduit à proposer Kition, qui était la plus phénicienne des villes de Chypre[13]. Sans doute Kition figure-t-elle, au II^e^ siècle avant J.-C., parmi les villes que Sidon prétend ses colonies, en se proclamant, dans la légende phénicienne de certaines de ses monnaies, «mère de Cambé, Hippo, Kition et Tyr»[14]; mais à cette même époque, Tyr répliquait, par le truchement de ses monnaies, qu'elle était la métropole de Sidon[15]. C'est beaucoup plus loin dans le temps et, apparemment, beaucoup plus loin dans le monde méditerranéen, en réalité tout près d'ici, au Sud de la Sardaigne, qu'on avait pensé trouver une preuve de la fondation de Kition par les Phéniciens de Tyr; on croyait que la stèle phénicienne de Nora, qui date du IX^e^ siècle avant notre ère d'après l'écriture, proclamait: «Paix à Tyr, la mère de Kition». Mais la lecture de ce texte difficile est très controverée et doit être considérée aujourd'hui comme aléatoire[16]. La stèle de Nora ne saurait servir d'argument.

[11] L. ROBERT, *A travers l'Asie mineure*, Paris 1980, p. 82 et note 520.

[12] L. ROBERT, *Études Anatoliennes*, Paris 1937, p. 245-251; *A travers l'Asie mineure*, p. 203.

[13] E. GJERSTADT, *The Swedish Cyprus Expedition*, IV, 2, 1948, p. 438-439; A. DUPONT-SOMMER, «CRAI» 1948, p. 16-17, et «Journal Asiatique» 1964, p. 301; O. MASSON et M. SZNYCER, *Recherches sur les Phéniciens à Chypre* («Hautes Etudes Orientale», 3) Paris 1972, p. 75; M.G. GUZZO-AMADASI et V. KARAGEORGHIS, *Inscr. phéniciennes*, «Fouilles de Kition» III, Nicosie 1977.

[14] G.F. HILL, *Phoenicia*, p. cvi-cvii; p. 155-156, n. 87-91, et pl. XXI, 5-8.

[15] G.F. HILL, *o.c.*, p. cvii.

[16] J.C.L. GIBSON, *Textbook of Syrian Semitic Inscriptions*, III, *Phoenician Inscrip-*

Quoi qu'il en soit de l'hypothèse de Kition, qui méritait d'être signalée, mais qui n'est pas indispensable à notre propos, quoi qu'il en soit même de la validité des suppositions faites pour éclairer la date et les circonstances de l'hommage de Lepcis Magna à Tyr, il reste que ces dédicaces sont un bel exemple d'une authentique συγγένεια, restée vivante et agissante à travers un millénaire. Document de l'histoire des mentalités et des comportements publics, la double dédicace de Lepcis Magna à Tyr témoigne de la vive conscience que la cité africaine conservait de ses lointaines origines.

Peut-être quelque inscription viendra-t-elle un jour — il n'est pas interdit de rêver et d'espérer — montrer quels honneurs Carthage aussi et d'autres cités puniques ont décernés à leur métropole phénicienne, avec laquelle elles conservèrent des liens si souvent attestés pour des périodes plus anciennes[17].

Ainsi, par une heureuse disposition de l'ordre du jour, nous retrouvons, à la fin de nos travaux, le large arrière-plan historique, le passé punique et phénicien sauvegardé de l'Afrique romaine, que le Professeur Brizzi évoquait dans sa magistrale Introduction.

tions, 1982, p. 25-28, ne propose plus de traduction. Je remercie des références et des précisions qu'il a bien voulu me donner M. Javier Teixidor, qui prépare une nouvelle étude de ce document et dont on consultera provisoirement le *Bulletin d'épigraphie sémitique*, «Syria» 50, 1973, p. 253-255.

[17] Cf. J.-M. Lasserre, *Ubique populus*, Paris 1977, p. 39-40, sur la permanence des relations entre Carthage et Tyr, bien documentées surtout pour l'époque hellénistique.

Simonetta Angiolillo

Modelli africani nella Sardegna di età romana: il mosaico di Santa Filitica a Sorso

Tra il 1980 e il 1981 la Soprintendenza Archeologica per le province di Sassari e Nuoro ha messo parzialmente in luce un ambiente mosaicato in località Santa Filitica a Sorso, sulla costa tra Porto Torres e Castelsardo. Dell'intervento, che è consistito sostanzialmente nella ripulitura e nel recupero del mosaico, e non in uno scavo sistematico, sono state finora date solo notizie preliminari[1].

* Nel corso dell'articolo mi sono avvalsa delle seguenti abbreviazioni:
ANGIOLILLO = S. ANGIOLILLO, *Mosaici Antichi in Italia: Sardinia*, Roma 1981.
BullAIEMA = Bulletin de l'Association Internationale pour l'Étude de la Mosaïque Antique.
DARMON = J.P. DARMON, *Nymfarum Domus. Les pavements de la Maison des Nymphes à Neapolis (Nabeul, Tunisie) et leur lecture*, Leiden 1980.
DUNBABIN = K.M. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa. Studies in Iconography and Patronage*, Oxford 1978.
FOUCHER, *Sousse* = L. FOUCHER, *Inventaire des mosaïques: Sousse*, Tunis 1960.
FOUCHER, *Thysdrus 1960* = L. FOUCHER, *Découvertes archéologiques à Thysdrus en 1960*, Tunis 1961.
GOZLAN = S. GOZLAN, *À propos de quelques pavements africains: les xenia et l'iconographie dionysiaque*, in «Mosaïque romaine tardive», éd. par Y. DUVAL, Paris 1981, pp. 73-87.
NBAS = Nuovo Bullettino Archeologico Sardo.
Rép.[2] = C. BALMELLE - M. BLANCHARD LEMÉE - J. CHRISTOPHE etc., *Le décor géométrique de la mosaïque romaine*, Paris 1985.
YACOUB = M. YACOUB, *Le Musée du Bardo*, Tunis 1970.

[1] Cfr. A. BONINU - D. ROVINA, *Sorso (Sassari)*. Atti del VI Congresso Nazionale di Archeologia Cristiana, Pesaro-Ancona 19-23 settembre 1983, Ancona 1985, pp. 707-711; D. ROVINA, *Sassari. Sorso. Santa Filitica*, in «L'archeologia romana e altomedievale nell'Oristanese», Atti del Convegno di Cuglieri (22-23 giugno 1984), Taranto 1986, pp. 44 s., tav. VI. Una notizia dell'esistenza di «rovine di una *villa romana*...si vedono la vasca e un piccolo tratto di pavimento a mosaico», identificabile con il complesso di Santa Filitica, era già nella *Guida d'Italia del Touring Club Italiano, Sardegna*, Milano 1967, p. 355 (= ANGIOLILLO, n. XCIV). La notizia è stata ripresa nella quinta edizione della stessa *Guida* (Milano 1984, p. 549) con la precisazione cronologica «del I sec.». Di «vasche o simili» parla anche A. BONINU, *art. cit.*, p. 707, a proposito dei vani laterali, peraltro non ancora scavati; manca comunque, stando alle notizie pubblicate, qualsiasi altro indizio di una destinazione termale dell'ambiente. Per quanto riguarda la datazione, la BONINU, *loc. cit.*, ricorda la presenza di molti frammenti ceramici, non provenienti però da un contesto stratigrafico, datati «in fase di una prima e sommaria analisi tra la fine del I e il IV sec. d.C.».

L'ambiente (fig. 1) è orientato sull'asse est-ovest e comunica a nord e a sud, per mezzo di un gradino mosaicato, con vani minori quadrangolari non ancora scavati (tav. I/1); a ovest si restringe fino a ca. m. 3 di larghezza e si apre, con cinque gradini ugualmente mosaicati, su un vano, in gran parte distrutto dal mare, posto a livello inferiore.

Problemi tecnici hanno per il momento impedito di completare lo scavo fino alla parete orientale della sala: a questa si appoggia infatti l'abside di una piccola chiesa a pianta cruciforme, datata in via di ipotesi da D. Rovina al VI secolo. Va comunque precisato che la decorazione pavimentale residua verso questo lato è apparentemente conclusa.

Attualmente il mosaico non è visibile. Infatti, danneggiato da clandestini che ne hanno asportato alcuni settori, in seguito parzialmente recuperati dai carabinieri di Porto Torres, il pavimento è stato staccato e, in attesa di una adeguata sistemazione, è ora conservato in magazzini della Soprintendenza: se ne dà quindi una notizia preliminare in attesa che restauro e sistemazione dei frammenti ne consentano la fruizione diretta[2].

Sulla base della documentazione di scavo possiamo comunque vedere che l'area messa in luce era occupata da un tappeto a due campi giustapposti intorno al quale correva una banda di raccordo bianca (fig. 2 e tav. II). Il bordo esterno era costituito da un motivo a onde (Rép.[2] 60e) alternativamente nei colori bianco-rosa-rosso e bianco-marrone-grigio, su fondo nero. Una profilatura in tessere gialle sul lato nord e in tessere gialle e celesti sul lato ovest[3] riquadra il campo maggiore, dove una treccia a due capi in tessere nere-bianche-rosa-rosse e nere-bianche-marrone-grige formava un motivo a nido d'ape (Rép.[2] 204b). Gli esagoni dello schema lungo i bordi est e ovest si riducono a trapezi con doppia profilatura e all'interno motivi ornamentali o floreali, lungo quelli nord e sud diventano pentagoni con una profilatura interna a triangolo; il repertorio decorativo degli esagoni è quello degli *xenia*, con l'unica eccezione di una testa femminile. Più precisamente, la sequenza degli elementi conservati è[4]: A4) soggetto poco comprensibile, la cui decorazio-

[2] Un sentito ringraziamento va alla Soprintendenza Archeologica di Sassari e in particolare a Fulvia Lo Schiavo, Antonietta Boninu e Daniela Rovina che mi hanno fornito ogni indicazione disponibile e hanno messo a mia disposizione la documentazione grafica e fotografica qui presentata.

[3] L'indicazione dei colori è tratta da un disegno di archivio, Sopr.Ant.SS Arch.Dis.1467. Sulla base della documentazione fotografica e dei pannelli recuperati dai carabinieri, gli unici attualmente visibili, la cromia usata sembra limitata al bianco, nero, grigio, marrone (o giallo-ocra), rosa, rosso. Le tessere sembrano piuttosto regolari e misurano cm. 0,7/1 x 0,8/1 (100-102/dmq.).

[4] È da notare che il campo con *xenia* privilegia un punto di vista opposto a quello ri-



Fig. 1: Santa Filitica, Sorso. Gradino di accesso a uno dei vani laterali (Sopr. Arch. SS, neg. n. FB 10/20).

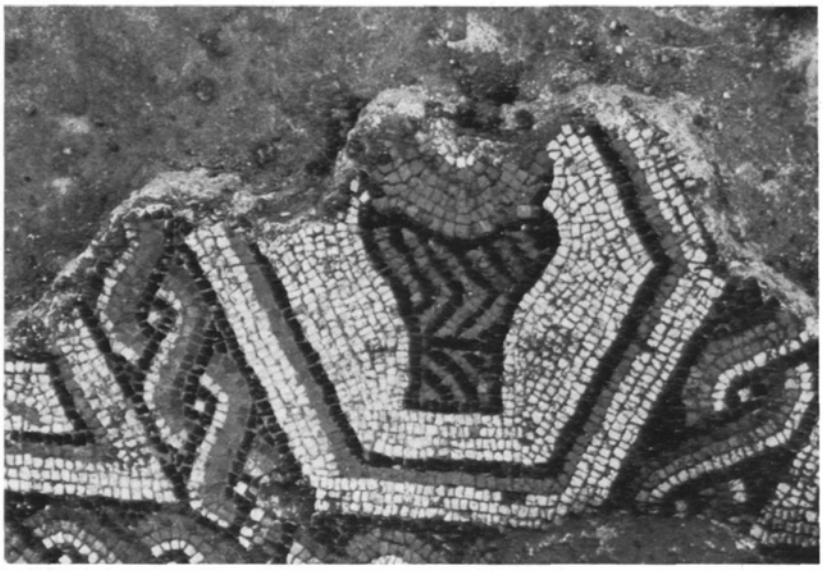
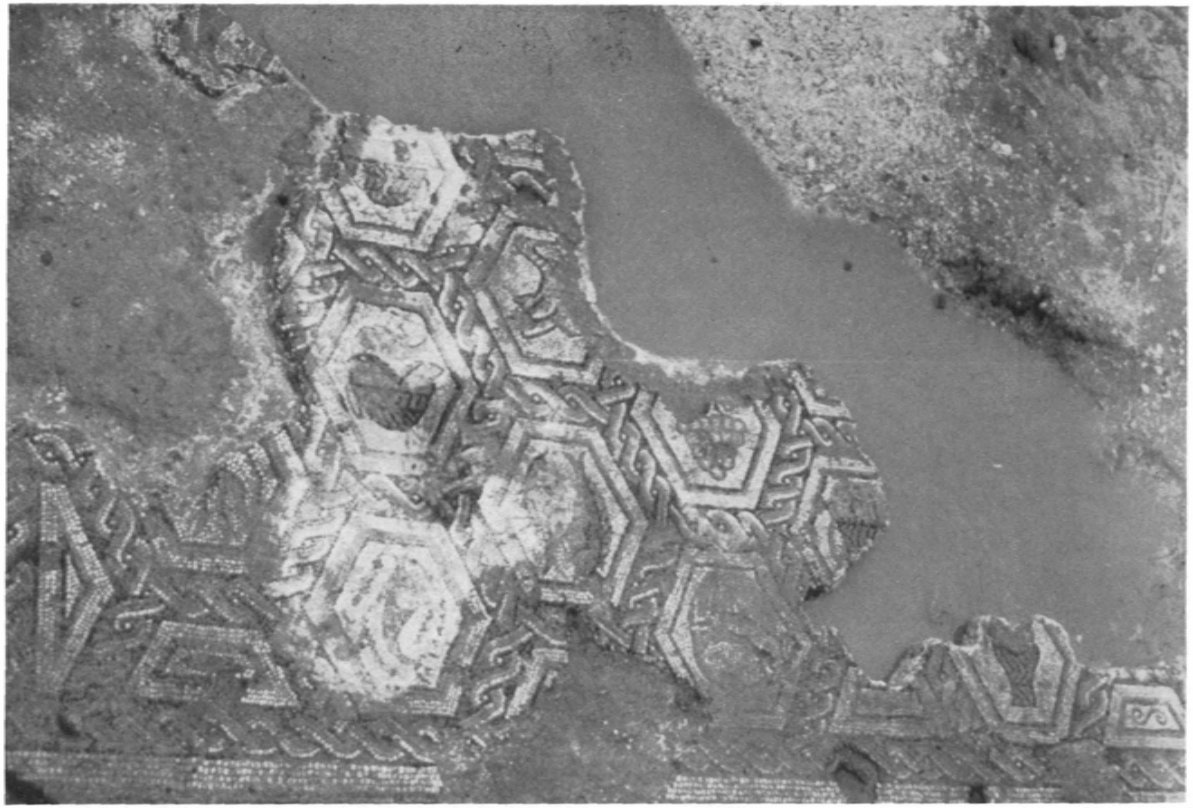


Fig. 2: Santa Filitica, Sorso. Pannello A4 (Sopr. Arch. SS dia IUW).



Santa Filitica, Sorso. Settore est del mosaico (Sopr. Arch. SS dia IUI).

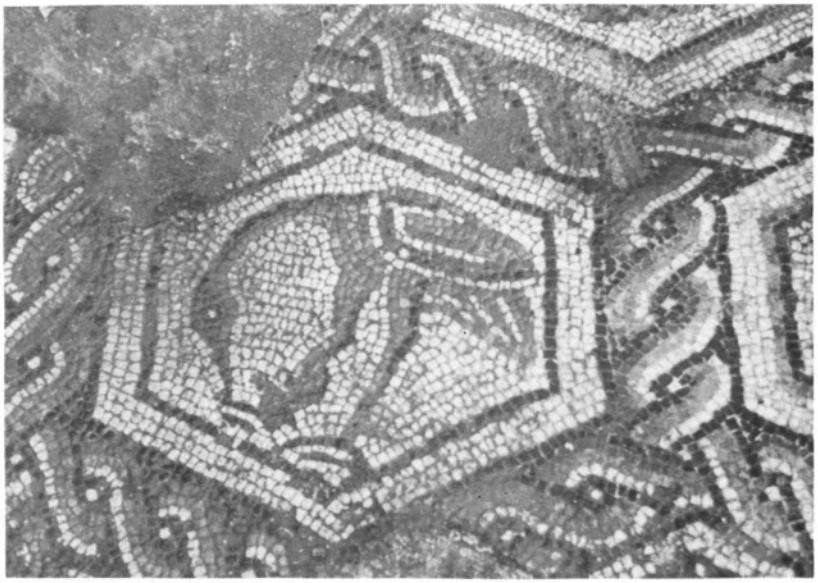


Fig. 1: Santa Filitica, Sorso. Pannello A6 (Sopr. Arch. SS dia IUR).

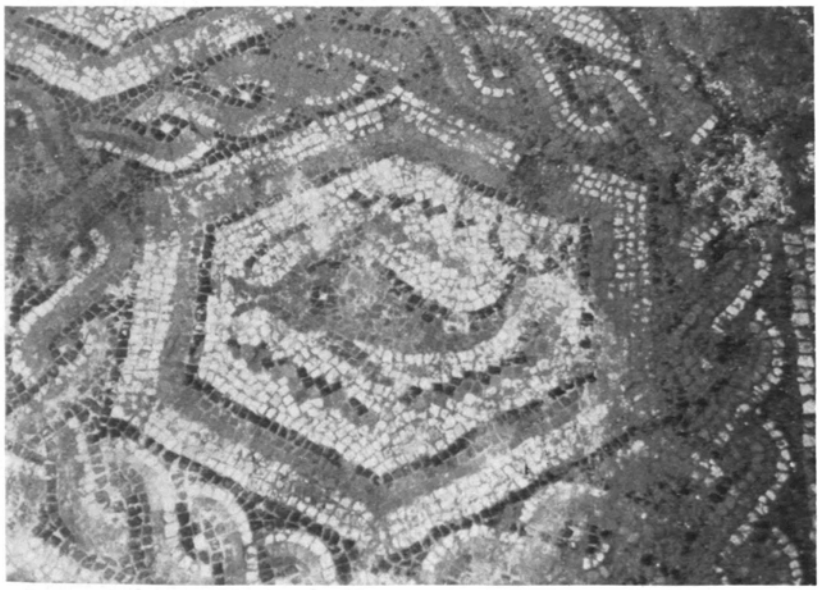


Fig. 2: Santa Filitica, Sorso. Pannello A8 (Sopr. Arch. SS dia IUL).

Tavola IV

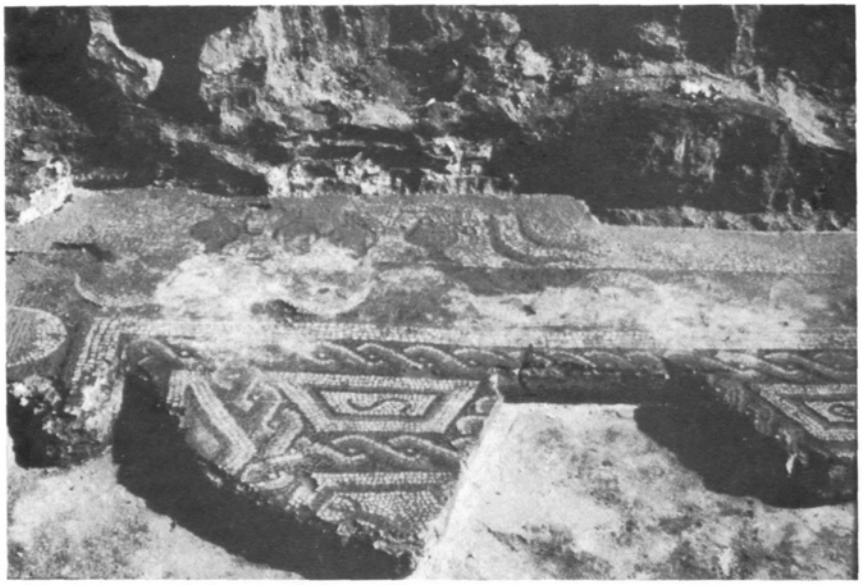


Fig. 1: Santa Filitica, Sorso. Pannello B1 (Sopr. Arch. SS dia IXC).

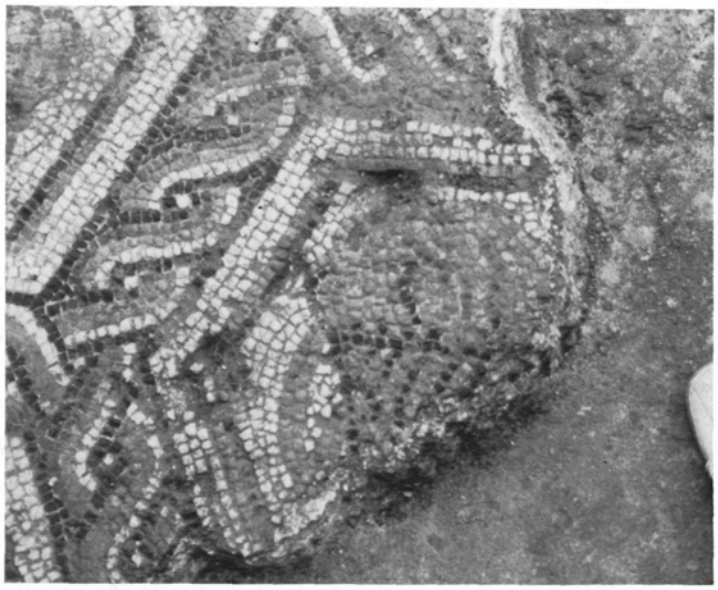


Fig. 2: Santa Filitica, Sorso. Pannello B5 (Sopr. Arch. SS dia IUT).

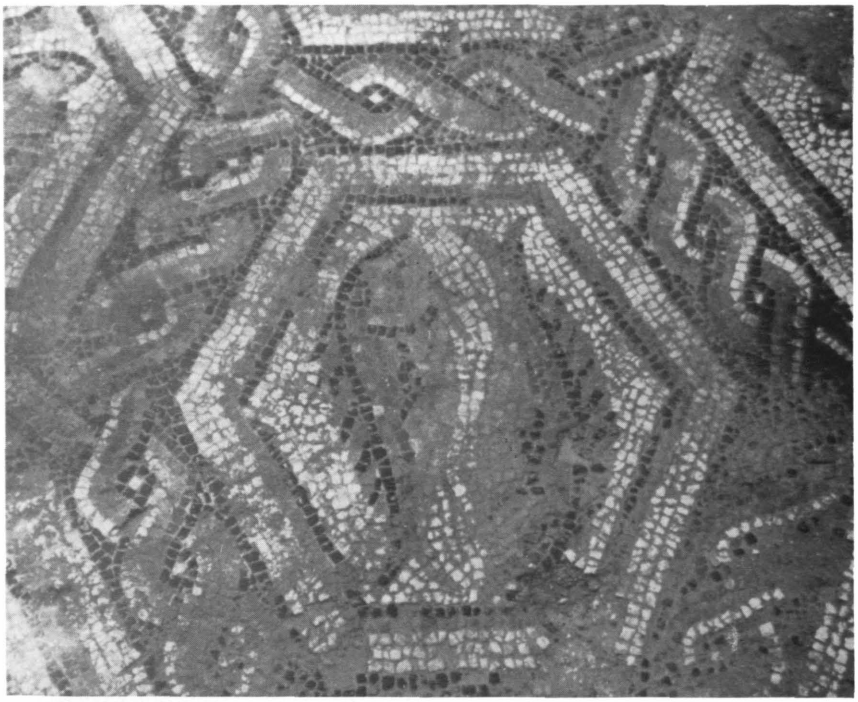


Fig. 1: Santa Filitica, Sorso. Pannello B7 (Sopr. Arch. SS dia IWL).

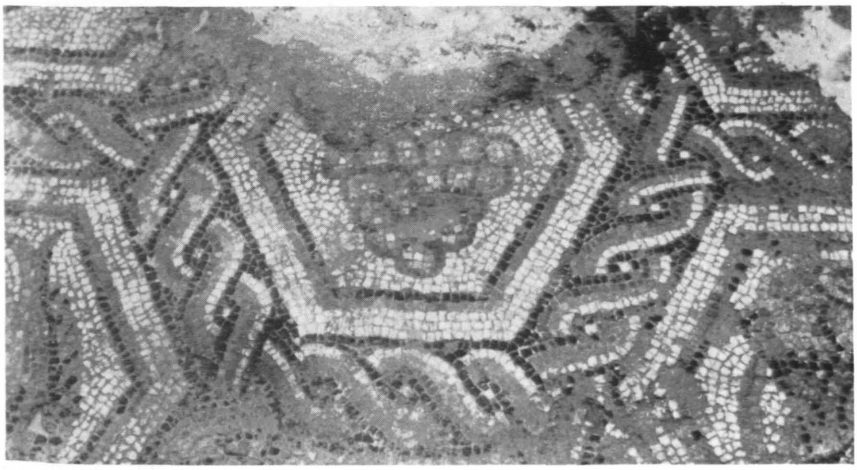


Fig. 2: Santa Filitica, Sorso. Pannello C6 (Sopr. Arch. SS dia IWO).

Tavola VI

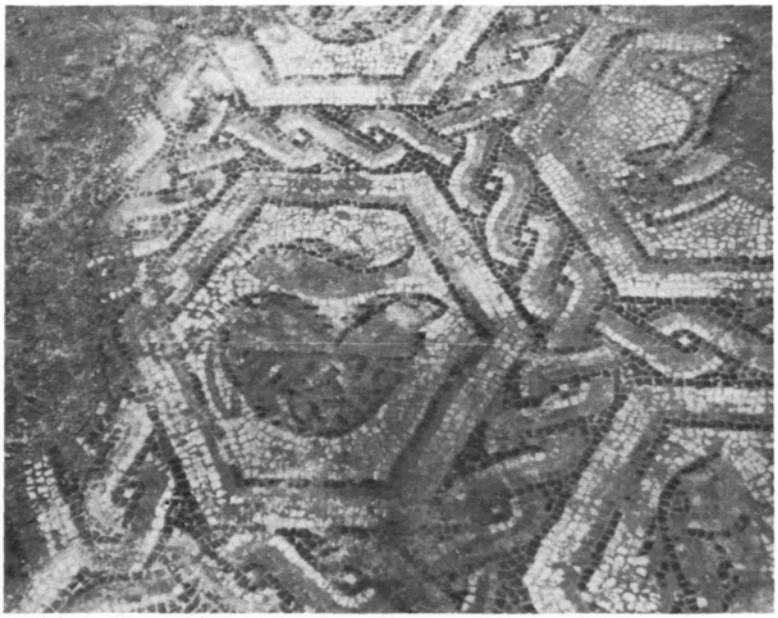


Fig. 1: Santa Filitica, Sorso. Pannello C8 (Sopr. Arch. SS dia IUP).

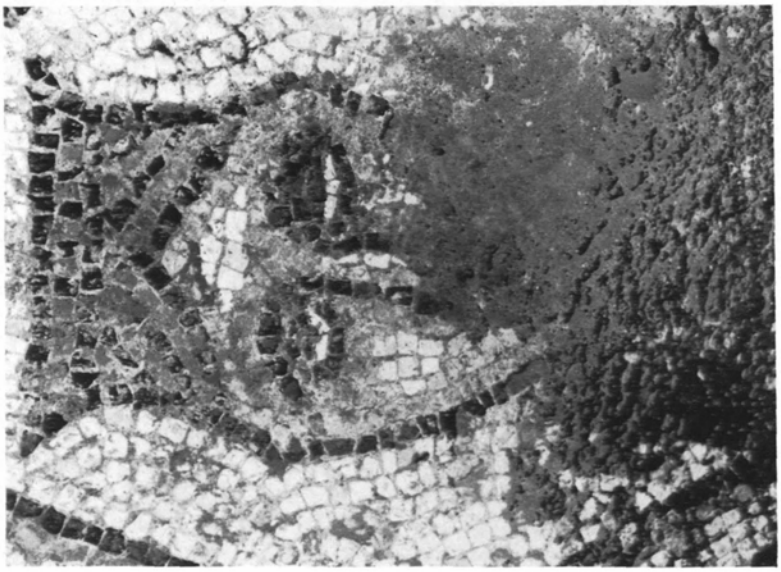
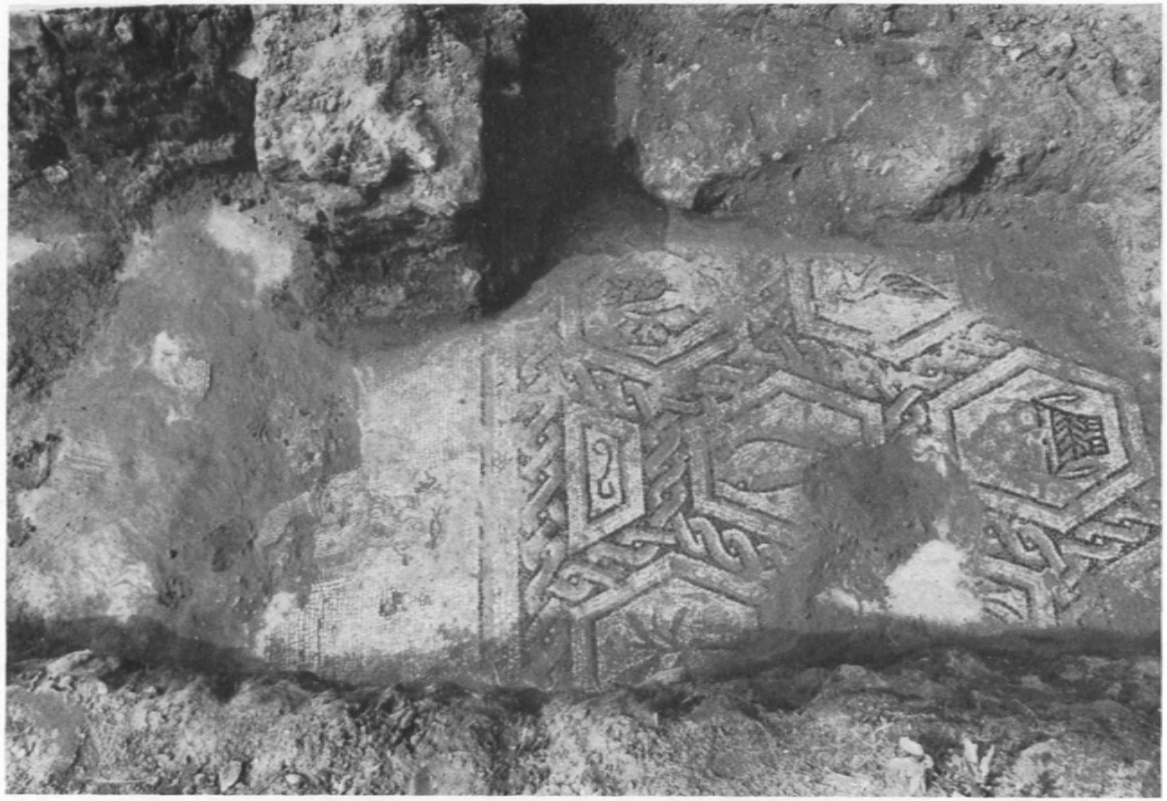


Fig. 2: Santa Filitica, Sorso. Pannello H1 (Sopr. Arch. SS neg. EW3/29).



Santa Filitica, Sorso. Angolo nord-ovest del mosaico (Sopr. Arch. SS neg. EV 3/13).



Santa Filitica, Sorso. Settore ovest del mosaico (Sopr. Arch. SS neg. FB 10/5).

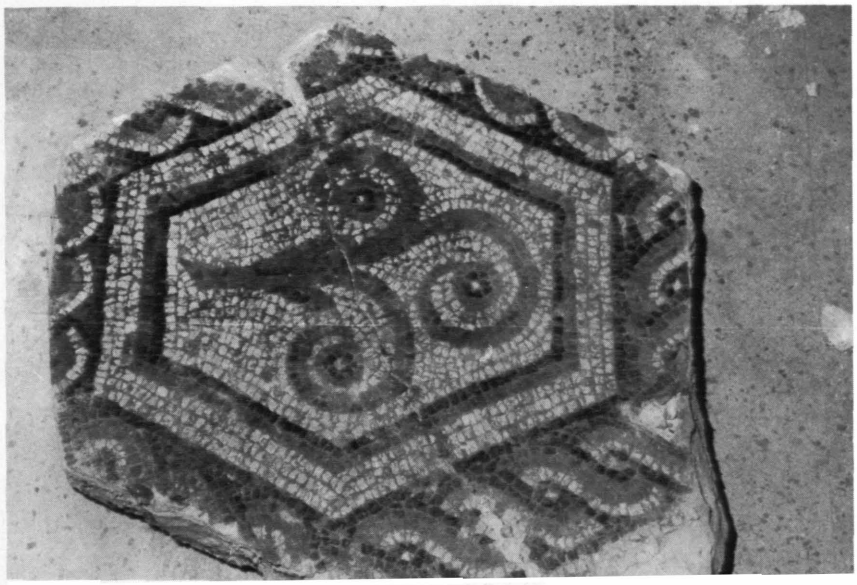


Fig. 1: Santa Filitica, Sorso. Pannello (foto Angiolillo).

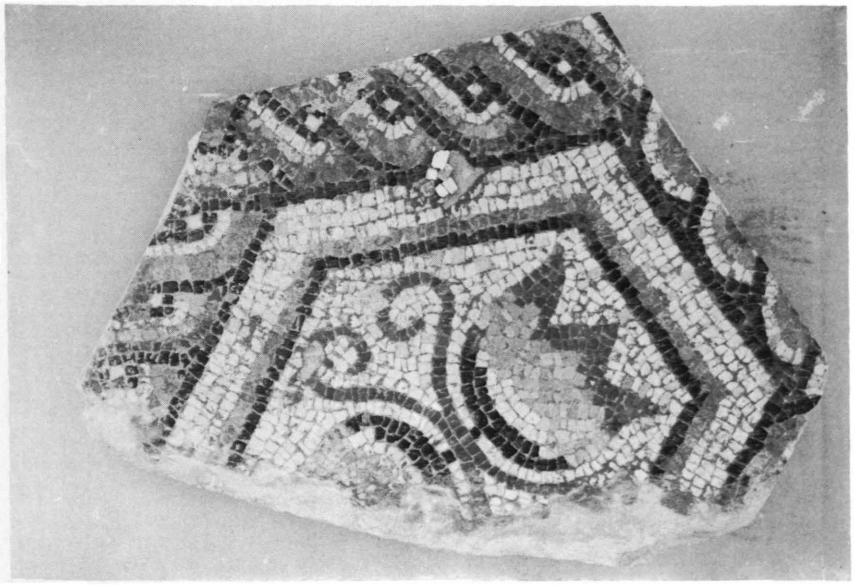


Fig. 2: Santa Filitica, Sorso. Pannello (Sopr. Arch. SS neg. FA 11/14).

Tavola X

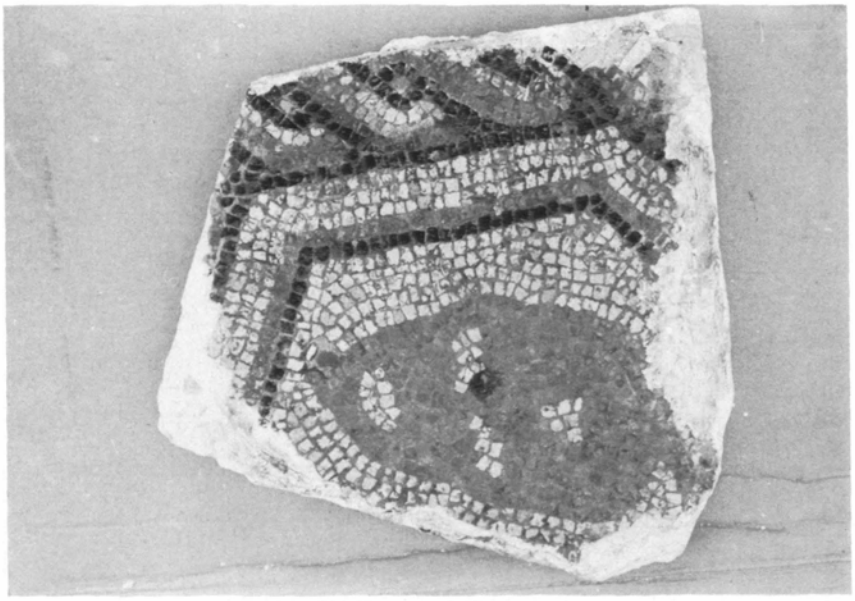


Fig. 1: Santa Filitica, Sorso. Pannello (Sopr. Arch. SS neg. FA 11/3).

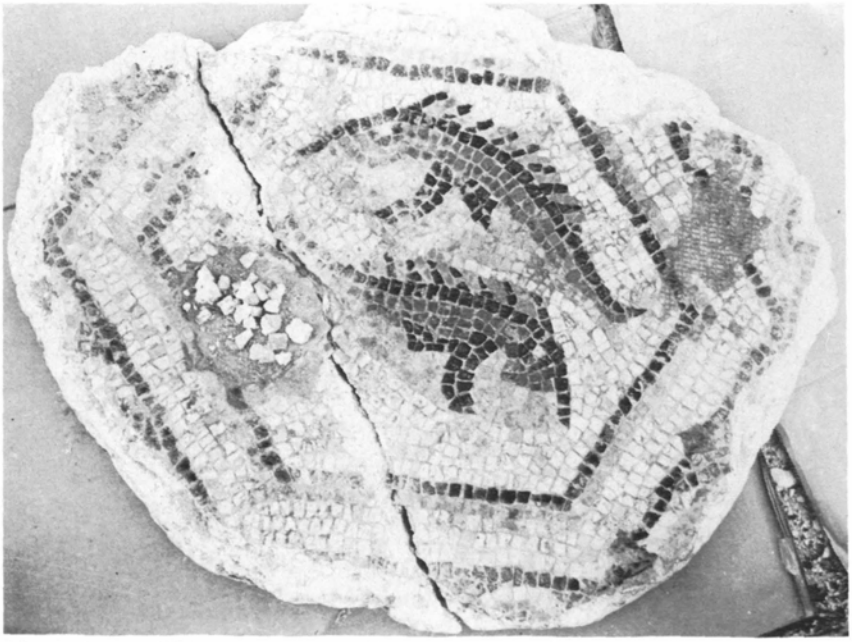


Fig. 2: Santa Filitica, Sorso Pannello G2 (Sopr. Arch. SS neg. FA 11/8).



Fig. 1: Santa Filitica, Sorso. Particolare (Sopr. Arch. SS neg. FB 10/5).

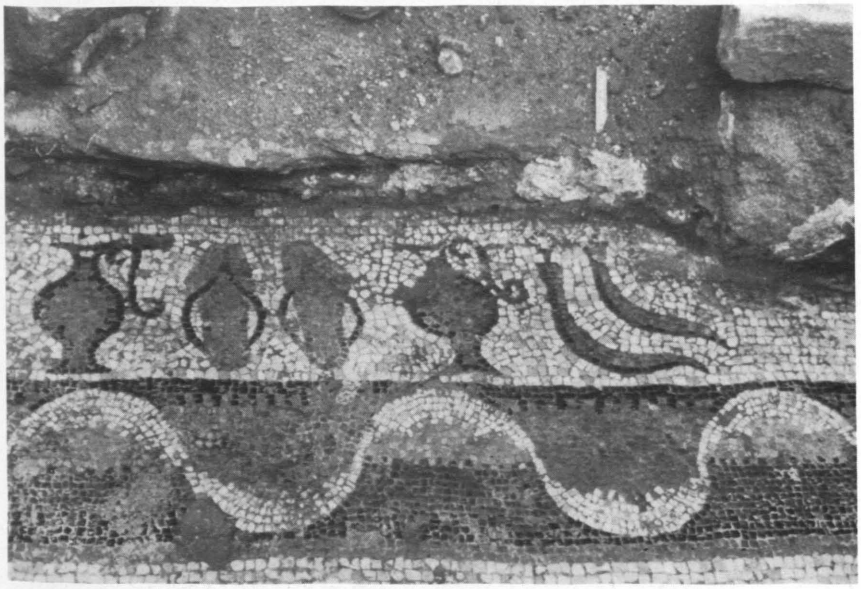


Fig. 2: Santa Filitica, Sorso. Particolare (Sopr. Arch. SS dia 1W1).

ne a spina di pesce nera su fondo grigio farebbe pensare a un cesto (tav. I/2); A6) un trampoliere dal piumaggio rosa che becca da terra (tav. III/1); A8) un delfino in tessere rosa e grige intorno al quale sono indicate le onde del mare (tav. III/2); B1) resta la coda con pinna lunata solitamente usata per i delfini (tav. IV/1); B5) cesto tronco-conico, con manici, colmo di frutta: il vimine è indicato, come negli altri casi, con un motivo a spina di pesce in tessere nere su fondo grigio (tav. IV/2); B7) due pesci rossi (tav. V/1); B9) un motivo forse vegetale (cfr. tav. II); C6) un grappolo d'uva: gli acini sono rosa, profilati di rosso, mentre una tessera bianca al centro indica qua e là il riflesso della luce (tav. V/2); C8) un cesto, a fondo tondeggiante, colmo di pesci (tav. VI/1); D7) un uccello dal lungo becco e dal piumaggio grigio-rosato (cfr. tav. II); E8) un cesto con pesci simili a C8 (cfr. tav. II); F1) due pesci (tav. VII); F7) cesto, simile a B5, colmo di pomi (tav. VIII); F9) elemento di ardua interpretazione, documentato solo nel disegno ricostruttivo; G2) due pesci (cfr. tavv. VII e X/2); G6) un uccello dalle lunghe zampe che becca un oggetto incomprensibile (cfr. tav. VIII); H1) testa femminile con insolita acconciatura (apparentemente un turbante, svasato all'esterno in alto, si sovrappone ai capelli che, con una scriminatura centrale, ricadono in due bande sulla fronte mentre non sono segnati ai lati del volto. Questo è ravvivato da lumeggiature ed è caratterizzato da occhi fortemente cerchiati e da un grosso naso; non sono indicate le orecchie) (tav. VI/2); H7) due pesci (cfr. tav. VIII); I2) due pesci (cfr. tav. VII); I6) due fiori a calice alto (cfr. tav. VIII); I8) un ramo di melograno (cfr. tav. VIII). A questi motivi si devono aggiungere quelli degli esagoni recuperati dai carabinieri: un ramo con girali, in tessere grige e marrone, desinenti in bacche (tav. IX/1); due fiori contrapposti a largo calice in tessere nere, rosa e rosse (tav. IX/2); un frutto dalla strana sagoma bitorzoluta (tav. X/1). Accanto a questi riquadri non riconoscibili né nel disegno né nella documentazione fotografica di scavo, è stato recuperato anche un pannello con due pesci (tav. X/2) chiaramente identificabile, per la lacuna che interessa marginalmente la coda di un pesce, con G2.

Il secondo campo, molto lacunoso, occupa tutta la zona in cui l'ambiente si restringe verso ovest (fig. 2 e tav. VIII). In esso, su fondo bianco, campeggiano un grande cratere e una figura maschile volta a

chiesto dalle altre raffigurazioni del pavimento. Il disegno della Soprintendenza (fig. 2) sembra contenere varie imprecisioni nella interpretazione dei motivi e nelle dimensioni degli esagoni: quelli che ho potuto controllare sono infatti irregolari e allungati (h. max. cm. 39, diag. min. cm. 36). Perciò, pur tenendo conto della ricostruzione grafica, unico documento che presenti il mosaico nella sua interezza, sarà opportuno fare costante riferimento alle foto.

ovest (tav. XI/1): se ne vede solo parte del tronco nudo e la testa barbata e coronata da un tralcio di vite[5].

Sul lato orientale del tappeto musivo, spostati verso la parete nord del vano, sono allineati sul fondo bianco un vaso monoansato in tessere grige profilate di nero (tessere marrone rendono i riflessi), un paio di sandali marrone bordati di grigio e con cinturini neri, di nuovo un vaso monoansato simile al precedente e infine un paio di strigili grigi e neri (tav. XI/2). Segue la zona non ancora scavata.

Numerosi e complessi sono i problemi di carattere interpretativo posti da questo mosaico. La presenza di vasi, sandali e strigili sembra avere un carattere allusivo alla funzione dell'ambiente, secondo una prassi ben nota nel mondo romano. Già a Pompei se ne conoscono alcuni esempi: nella casa del Menandro, il corridoio che unisce l'*apodyterium* al *calidarium* è decorato da quattro strigili e da un *aryballos*[6]; nella casa di Cesio Blando il pavimento del *tepidarium* presenta un sandalo e uno strigile, accanto a motivi più generici come fiori, uccelli, delfini, mentre in quello del *calidarium* due coppie di nuotatori sono separate da un vaso da toeletta e da strigili[7]. Ancora un corridoio delle terme di Solunto databili al più tardi al primo quarto del I sec. a.C.[8] è decorato dalla raffigurazione di un unguentario. Ma scendendo nel tempo, avvicinandoci a esemplari cronologicamente più vicini al nostro, i confronti diventano più numerosi: possiamo citare a mo' di esempio due soglie nelle terme della villa del Nilo a Leptis Magna in cui accanto ai sandali figurano strigili e unguentari[9], oltre a vari altri casi in cui sono presenti solo i sandali[10], talvolta accompagnati da auguri di buon bagno[11].

Il mosaico di Sorso sembra collocarsi bene in questo contesto e la presenza di vasi, sandali e strigili potrebbe quindi connotare una funzio-

[5] Per questo campo la documentazione è purtroppo assai carente: per la figura virile esiste solo la foto qui alla tav. VIII, mentre il cratere è documentato dal disegno ricostruttivo.

[6] A. MAIURI, *La casa del Menandro e il suo tesoro di argenteria*, Roma 1933, pp. 146 s., fig. 68.

[7] *Pompei 1748-1980. I tempi della documentazione*, Roma 1981, pp. 171 s., nn. 33 B e 33 C.

[8] D. VON BOESELAGER, *Antike Mosaiken in Sizilien*, Roma 1983, p. 61, fig. 32.

[9] DUNBABIN, p. 164,153.

[10] Cfr. M.A. ALEXANDER - A. BEN ABED - S. BESROUR etc., *Corpus des Mosaïques de Tunisie* II, 1, Tunis 1980, n. 17 D, p. 27, tav. IX (Thuburbo Maius, soglia del tepidario nelle Terme del labirinto); YACOUB, nn. A352, A374, p. 25, n. 3523, p. 36; BullAIEMA 6, 1976, n. 1027 (Hurfeish).

[11] S. GERMAIN, *Les mosaïques de Timgad*, Paris 1979, n. 175, p. 116, tav. LVIII e DUNBABIN, p. 164,153.

ne termale dell'ambiente, del resto già ipotizzata da A. Boninu[12]. Ma il confronto con un pavimento spagnolo, da Marbella presso Malaga[13], ci deve rendere molto cauti. Lì infatti i lati del peristilio di una villa (ne restano uno integro e il frammento di un secondo) presentano in successione e senza soluzione di continuità raffigurazioni di oggetti da toeletta (sandali, vaso da notte, pietra pomice, dosatore per unguenti, strigili, specchi) sul lato lacunoso e di oggetti da cucina sull'altro (tavole con nature morte, graticole, vasi, bracieri). È interessante notare che a detta di A. Balil nessuno dei vani scavati può essere definito come *apodyterium*, triclinio, cucina o dispensa[14], affermazione che sembra escludere in questo caso ogni rapporto tra decorazione e funzione delle stanze.

D'altra parte il fregio con oggetti da toeletta del mosaico di Sorso sembra essere strettamente collegato con il campo a motivi di *xenia*, un tipo di decorazione che mal si colloca in un ambiente termale. In un noto passo (VI 7,4) Vitruvio spiega che «pictores ea quae mittebantur hospitibus (e cioè pullos, ova, holera, poma reliquasque res agrestes) picturis imitantes xenia appellaverunt»: si tratta quindi di un tipo di decorazione che si adatta a stanze destinate al soggiorno degli ospiti e al consumo dei pasti, cioè a triclini e a *hospitalia*. L'affermazione di Vitruvio sembra confermata dal dato archeologico: da una prima verifica che ho potuto fare sui mosaici con *xenia* della sola area africana risulta che su 40 pavimenti solo uno proviene da ambienti termali (Dar Zmela)[15], di 14 non si conosce l'ubicazione originaria[16], 8 provenivano da non meglio precisati vani di abitazione[17], uno da un corridoio[18], uno dall'esedra di

[12] A. Boninu, *loc. cit.*

[13] Cfr. A. Balil, *Un bodegon en mosaico hallado en Marbella (Malaga)*, «Baetica» 6, 1983, pp. 159-170.

[14] A. Balil, *art. cit.* pp. 161 e 169.

[15] Sono stati qui considerati i pavimenti nei quali Dunbabin, pp. 248-278 riconosce motivi di *xenia* e quelli così interpretati da Gozlan. È da notare che la Dunbabin non classifica come mosaico a *xenia* l'unico che provenga da un vano termale e che pure è presente nel suo 'Selective Catalogue of Figured Mosaics' (Dunbabin, pp. 248-278: Sousse 30a). Si tratta di un pavimento delle terme di Dar Zmela per cui cfr. Foucher, *Sousse* n. 57.271, pp. 120 s., tav. LXVI e Gozlan, p. 75.

[16] Dunbabin, El Jem 6 e 28, Lepcis Magna 2/III e 3a, Sabratha 4, Sousse 18, Themetra 2, Tripolis 1 e 2; Gozlan, p. 75, 11 (= Foucher, *Sousse*, n. 57.248), Gozlan, p. 76,13 (= Foucher, *Thysdrus 1960*, pp. 24 s., tav. VIIIc), Gozlan, p. 79,20 (= Yacoub, p. 121), Gozlan, p. 79,21 (= Dunbabin, La Chebbah 3), Gozlan, p. 81,28 (= Foucher, *Thysdrus 1960*, pp. 10 s., tav. IId).

[17] Dunbabin, Acholla 4c, El Jem 16b e 20e, Zliten 1d e 1f; Gozlan, p. 74,9 (= Darmon, n. 10, pp. 45-54, n. 28, pp. 110-114).

[18] Dunbabin, Sousse 32a.

un peristilio[19] e ben 15 costituivano invece la pavimentazione di triclini[20]. Del resto la particolare frequenza della decorazione a *xenia* nei triclini è fatto ben noto, recentemente sottolineato da K. Dunbabin e da J.-P. Darmon[21].

E per quanto l'associazione dei sandali con altri oggetti da toeletta possa sembrare determinante nel caso di Sorso, non possiamo tuttavia dimenticare che i sandali, soprattutto all'ingresso di una stanza (ma questa circostanza è tutta da verificare per Sorso), assumono talvolta un valore apotropaico che è ben espresso dall'invettiva presente nella *taberna* del pescivendolo a Ostia «inbide calco te»[22].

Gli elementi decorativi superstiti forniscono quindi dati contraddittori sulla destinazione dell'ambiente; e se la presenza di una chiesa bizantina che reimpiega la struttura romana potrebbe indurci a ipotizzare anche per Sorso un riutilizzo di vani termali secondo una prassi ben nota anche in Sardegna (Santa Maria di Vallermosa, San Cromazio di Villa Speciosa, Santa Maria di Villasimius, San Lorenzo di Ussana, Nostra Signora di Mesumundu presso Siligo, per fare qualche esempio)[23], è d'altra parte ovvio che la sola presenza di una chiesa non è affatto condizione sufficiente a connotare come termale l'edificio accanto al quale essa sorge. La risposta può venire solo dallo scavo.

Per tornare al mosaico a *xenia* anche questo permette vari livelli di lettura. Recentemente S. Gozlan in uno studio dedicato ai pavimenti africani[24] ha richiamato l'attenzione sulla presenza, accanto a motivi che tecnicamente rientrano nel repertorio degli *xenia* (legumi, uccelli, pesci, frutta), di animali vivi non commestibili (leoni, pantere, tigri), o ancora di elementi relativi al culto dionisiaco, per lo piú maschere di satiri, sileni e baccanti, e talvolta anche della personificazione delle Stagioni. La chiave di lettura proposta dalla Gozlan è dunque quella di ve-

[19] DUNBABIN, Sousse 12c.

[20] DUNBABIN, Acholla 4b e 5, Carthage 1a e 38b, El Jem 2b, 19c, 20d, 22e, Hippo Regius 3f, Sousse 31b, Thuburbo Maius 4a, Timgad 12c; GOZLAN, p. 77,15 (= YACOUB, p. 62), GOZLAN, p. 80,25 (= DUNBABIN, El Jem 23), GOZLAN, p. 82,36 (= DUNBABIN, El Jem 27c).

[21] DUNBABIN, p. 124, DARMON, p. 152.

[22] Cfr. DUNBABIN, pp. 161-164 nonché K.M. DUNBABIN, *Mosaics and Magic: Apotropaic and Protective Signs on Pavements*, «BullAIEMA» 7, 1978, pp. 258 s. Per il mosaico ostiense cfr. G. BECATTI, *Scavi di Ostia IV. Mosaici e pavimenti marmorei*, Roma 1961, n. 361, p. 191, tav. CLXX.

[23] A. PAUTASSO, *Edifici termali sub- ed extra-urbani nelle province di Cagliari e Oristano*, «NBAS» 2, in corso di stampa.

[24] GOZLAN, pp. 76 ss.

dere in queste composizioni una affermazione della grandezza di Dioniso (le maschere) signore del tempo (le Stagioni) e della natura, la cui abbondanza egli assicura nei tre elementi dell'aria (uccelli), dell'acqua (pesci) e della terra (frutti).

È opportuno a questo punto prendere in considerazione anche il secondo campo del mosaico di Sorso che, racchiuso insieme a quello degli *xenia* da un unico bordo esterno, si deve considerare all'altro strettamente connesso. Posto all'ingresso della stanza questo settore del mosaico è interamente occupato, nella sua parte conservata, da una figura maschile che per la sua iconografia, per la presenza del tralcio di vite che la incorona e per il cratere al suo fianco viene immediatamente connotata come un anziano sileno o come lo stesso Dioniso. Il confronto con la figura di Dioniso nel mosaico di Dugga[25] con il dio e i pirati tirreni appare talmente puntuale da farci propendere per la seconda interpretazione.

Abbiamo quindi anche in questo caso la sicura presenza dell'elemento dionisiaco accanto al motivo degli *xenia*. Purtroppo la cattiva conservazione del pannello contenente la testa femminile (H1) e la mancanza di qualsiasi attributo rendono impossibile avanzare alcuna ipotesi su questa seconda figura. L'unica peculiarità sembra infatti essere costituita dall'acconciatura, che però, nonostante la strana sagoma che la contraddistingue, è a mio parere interpretabile come una di quelle pettinature con *toupet* tipiche del IV secolo e presenti per esempio a Piazza Armerina[26].

Menade o ninfa, stagione o ritratto della *domina*, qualsiasi ipotesi è dunque ugualmente plausibile sulla base di questi deboli dati.

[25] DUNBABIN, Dugga 8a, fig. 16.

[26] Cfr. A. CARANDINI, *Ricerche sullo stile e la cronologia dei mosaici della villa di Piazza Armerina*, Roma 1964, pp. 17-25, figg. 116-119, 123-124, 130-132. Il Carandini distingue tra la pettinatura *a elmo* (figg. 116-119 e 130-132) e quella *a turbante* (figg. 123-124). Nella prima la crocchia alla sommità del capo ha un profilo nettamente distinto e sembra avere i presupposti per il tipo, assai schematizzato, documentato a Sorso; ma, diversamente dal nostro caso, i capelli, non tutti raccolti nel «cimiero», ricadono ai lati del volto. Nella pettinatura *a turbante* il profilo è più continuo, l'acconciatura più compatta, ma, come a Sorso, i capelli, tutti raccolti, lasciano libero il volto. La testa femminile di Sorso sembrerebbe dunque una contaminazione di entrambi i tipi. Quanto alla datazione di queste acconciature «la pettinatura *ad elmo*, iniziatasi già prima della metà del III, venne largamente usata fino al IV decennio del IV secolo, per poi ricomparire, sporadicamente, nella seconda metà di questo secolo» (A. CARANDINI, *op. cit.*, p. 18), mentre la pettinatura *a turbante* «già in voga durante il periodo degli Antonini, cadde in disuso durante tutto il III secolo, per tornare di moda ai tempi di Galeria Valeria, la quale appare appunto con tale pettinatura su monete coniate tra il 308 e il 311; trionfò per tutto il IV secolo cadendo definitivamente in disuso nei primi anni del successivo» (A. CARANDINI, *op. cit.*, p. 20). Sul problema antiquario A. Carandini non ritorna nel recente A. CARANDINI - A. RICCI - M. DE VOS, *Filosofiana. La villa di Piazza Armerina*, Palermo 1982, se non con un rinvio allo studio precedente (p. 54).

Per quanto riguarda gli altri motivi presenti a Sorso possiamo notare il ramo di melograno frequente nelle composizioni africane (I8, tav. VIII) e soprattutto uno strano elemento (tav. X/1) che, per la sua forma appuntita e bitorzoluta e per il suo colore tra il giallo ocra e il marrone, richiama un frutto interpretato dubitativamente dai francesi come *coing* o *cédrat*, molto diffuso nei mosaici africani, e non solo su quelli a *xenia*[27]: si ritrova per esempio nel bordo del mosaico dei cavalli a Cartagine e nel mosaico dei fanciulli cacciatori a Piazza Armerina, un ambiente, come è noto, particolarmente legato ai modelli africani[28].

Per quanto riguarda la cronologia del pavimento di Sorso, il confronto con il Dioniso di Dugga e i tratti della figura femminile con i grandi occhi cerchiati, la pupilla rivolta verso l'alto, il naso grosso e dritto, i tocchi di luce sulla fronte, sul naso e sulle guance, suggerirebbero una collocazione alla metà del III secolo, con la quale non contrasterebbe anche la discreta indicazione del mare presente in un solo esagono (A8, tav. III/2). Resta aperto il problema della pettinatura della donna: se si tratta, come a me pare probabile, di una realizzazione del tipo della *Helmfrisur*, è possibile che l'arco cronologico da considerare sia alquanto piú ampio e debba scendere almeno al primo quarto del IV secolo.

Quanto al contesto culturale cui il mosaico di Sorso fa riferimento, il motivo degli *xenia*, già molto diffuso nella pittura pompeiana[29], sembra trovare particolare favore, durante l'impero, nei pavimenti africani[30], ed è proprio a questo ambiente che rinviano la presenza dell'elemento dionisiaco e il cosiddetto *coing-cédrat*, oltre a confronti puntuali come l'iconografia di Dioniso o il tipo di fiore a calice (tav. IX/2), che si ritrova per esempio nel mosaico con *xenia* della *maison de la volière* di Cartagine[31] datato tra la fine del III e gli inizi del IV secolo, o lo stesso motivo a onde del bordo.

[27] Cfr. DARMON, pp. 33 s. e 220-222, che lo identifica con la mela cotogna. A Neapolis lo si trova come decorazione di una soglia (DARMON, n. 2, pp. 33 s., tav. V), nel bordo del mosaico del triclinio (DARMON, n. 13, pp. 59-63, tav. LXXIII/2) e in due medaglioni del mosaico a *xenia* n. 10 (DARMON, pp. 45-54, tavv. XIV/2 e LXX/1).

[28] Cfr. J.W. SALOMONSON, *La mosaïque aux chevaux de l'antiquarium de Carthage*, La Haye 1965, tavv. XXII/2 e XXIII/5; A. CARANDINI - A. RICCI - M. DE VOS, *op. cit.*, fig. 169 e foglio XL 83. Un altro esempio si può indicare nel bordo del mosaico del triclinio a Mactar, cfr. G. CH. PICARD - C. PICARD - A. BOURGEOIS - CL. BOURGEOIS, *Recherches archéologiques franco-tunisiennes à Mactar*, Rome 1977, n. 5, fig. 17.

[29] Cfr. J.-M. CROISILLE, *Les natures mortes campaniennes. Répertoire descriptif des peintures de nature morte du Musée National de Naples, de Pompéi, Herculanum et Stabies*, Bruxelles-Berchem 1965.

[30] Cfr. DUNBABIN, pp. 124 s. e GOZLAN, *passim*.

[31] A. ENNABLI - W. BEN OSMAN, *La Maison de la volière à Carthage*, in «Mosaïque,

Se per lo schema a nido d'ape con elementi figurativi il mosaico di Sorso trova confronti anche nell'ambiente europeo, soprattutto in quello gallico, nella prima metà del II secolo d.C.[32], nell'insieme sembrano indubbiamente più numerosi e più sostanziali i richiami a prodotti africani cronologicamente successivi. In questo senso l'esemplare di Sorso ben si inserisce nel quadro finora noto dell'area turritana[33], dove appunto tra la fine del III secolo e gli inizi del IV si può individuare il punto di rottura nella produzione musiva che abbandona il repertorio Urbano, fino a quel momento dominante, per rivolgersi a quello africano. Ricordo le composizioni a riquadri formati da fasce con treccia multipla[34], elemento quest'ultimo che a Sorso ritroviamo sul gradino di accesso a uno dei vani laterali (tav. I/1), e accanto a questo il mosaico a sinusoidi e quello a croci di *scuta* delle terme di Palazzo di Re Barbaro, quelli a reticolato di losanghe e quadrati curvilinei, quelli a quadrati uniti per i vertici da quadrati minori curvilinei delle terme di via Ponte romano e infine i piú tardi mosaici funerari di *Septimia Musa* e del marito dove ritorna il motivo del bordo a onde[35]. Ma se da un lato questo pavimento si inserisce in un panorama già noto, dall'altro costituisce un prezioso nuovo apporto alle nostre conoscenze sulla Sardegna di età romana. Si tratta infatti del secondo mosaico a *xenia* rinvenuto nell'isola[36], un mosaico che, a differenza dell'altro, consente vari livelli di lettura, da quello più immediato della esibizione della ricchezza del committente al più sottile richiamo alla potenza di Dioniso.

L'interpretazione ora proposta comporta il dover riesaminare, con nuovi dati, il problema della destinazione dell'ambiente mosaicato. Una

Recueil d'hommages à H. Stern», Paris 1983, pp. 129-156, in particolare alle tavv. XCII/2 e XCIII/2 (tra i motivi di *xenia* compare anche un «cédrat», cfr. tav. XCI/1).

[32] Per l'Italia si vedano gli esemplari di Pesaro e di S. Agata in Petra Aurea a Roma (M.E. BLAKE, *Roman Mosaics of the Second Century in Italy*, «MAAR» 13, 1936, pp. 120 s., tav. 29/4 e p. 130, tav. 26/2); per la Gallia cfr. J. LANCHA, *Mosaïques géométriques. Les ateliers de Vienne (Isère)*, Rome 1977, pp. 69-77.

[33] ANGIOLILLO, pp. 211 s.

[34] ANGIOLILLO, n. 145, pp. 177 s., tavv. XXIX e XXXVII; n. 162, pp. 187 s., tav. XXX; n. 166, p. 190, tav. XXIX.

[35] ANGIOLILLO, n. 147, pp. 179 s., tav. XXXV; n. 141, pp. 174 s., fig. 39, tavv. VIII e XIX; n. 163, p. 188, tav. XVI; n. 164, pp. 188 s., fig. 42, tav. XXIV; nn. 173-174, pp. 193 s., tavv. XXXVIII e XLVIII.

[36] Un pavimento decorato da motivi di *xenia* fu rinvenuto da G. Spano a Cagliari in un ambiente («esedra») della Casa degli stucchi in via Tigellio: si veda NSA 1876, p. 175 = ANGIOLILLO, nn. 79-84, pp. 90-95, tav. LI, cfr. M. DONDERER, *Ein verschollenes römisches Mosaik und die Gattung der Wandemblemata*, in «Mosaïque, Recueil d'hommages à H. Stern», Paris 1983, p. 125, tav. LXVIII.

accesa polemica divide gli studiosi sul rapporto tra decorazione e funzione dell'ambiente, sul carattere della decorazione, meramente ornamentale o portatrice di un contenuto culturale ben preciso, sul rapporto tra artigiano e committente: se sia il primo a imporre il suo repertorio a una committenza desiderosa solo di un ornamento piacevole e alla moda, o sia quest'ultima a richiedere schemi, motivi e soprattutto programmi iconografici in grado di esprimere la propria cultura e il proprio *status* sociale. A. Carandini, sostenitore di questa seconda posizione, ammonisce che «con il gusto individuale nulla in realtà si storicizza e si spiega, perché subito dopo potrebbe aggiungersi: perché *quel* gusto e non un altro, e così via, e così si cade senza scampo nella questione del programma iconografico»[37].

Dunque perché il tema dionisiaco nel mosaico di Sorso? Una simile scelta riflette, a mio avviso, il preciso intento del committente di esplicitare, attraverso la decorazione musiva, il proprio patrimonio culturale e religioso. Del resto, per quanto si tratti del primo mosaico dionisiaco messo in luce in Sardegna, esso non costituisce sicuramente una testimonianza isolata sulla diffusione di questo culto nell'isola[38]. Ma di più il mosaico di Santa Filitica non può dire: per usare un'espressione di N. Duval, non è infatti lecito passare «du 'décryptage' du programme iconographique à l'idée d'une utilization particulière du bâtiment»[39] e la stessa *maison de la procession dionysiaque* di Thysdrus, per fare solo l'esempio più emblematico, considerata sia pur dubitativamente da L. Foucher come sede di una confraternita dionisiaca[40], viene ora ricondotta a una funzione di abitazione privata per mancanza di elementi comprovanti una pratica di culto[41].

[37] A. CARANDINI, *Dopo una prima fase del dibattito su 'Filosofiana'*, «Opus» 2, 1983, pp. 600 s.

[38] Cfr. A. TARAMELLI, *Cagliari. Scoperte di resti di edifici e di sculture di età romana nella regione occidentale della città*, «NSA» 1905, pp. 44-51 = A. TARAMELLI, *Scavi e scoperte*, I, Sassari 1982, pp. 171-178. Alla lista di monumenti dionisiaci fornita dal Taramelli si può aggiungere un *Dionysos tauros* da Bosa (cfr. Ψ. Τρονψηεττι, *Un* Διόνυσος ταῦρος da Bosa, SS 24, 1975-77, pp. 179-182) e più recentemente un'altra statua di Dioniso, tuttora inedita, rinvenuta a Cagliari nelle terme di viale Trieste.

[39] N. DUVAL, *Pourquoi une identification? La place de Piazza Armerina dans l'architecture de l'antiquité tardive après la récente publication*, «Opus» 2, 1983, pp. 564 s.

[40] L. FOUCHER, *La Maison de la procession dionysiaque à El Jem*, Paris 1963, pp. 146-154.

[41] Cfr. D. PARRISH, *The Mosaic Program of the «Maison de la Procession dionysiaque» at El Jem*, in «Mosaïque romaine tardive. L'iconographie du temps. Les programmes iconographiques des maisons africaines», éd. par Y. DUVAL, Paris 1981, pp. 51-65.

Il pavimento esaminato ci può testimoniare dunque solo della vitalità del culto dionisiaco in Sardegna in un periodo compreso tra la metà del III e il primo quarto del IV secolo, ma sarà esclusivamente una ripresa dello scavo a far luce sulla destinazione dell'edificio e di questo ambiente in particolare.

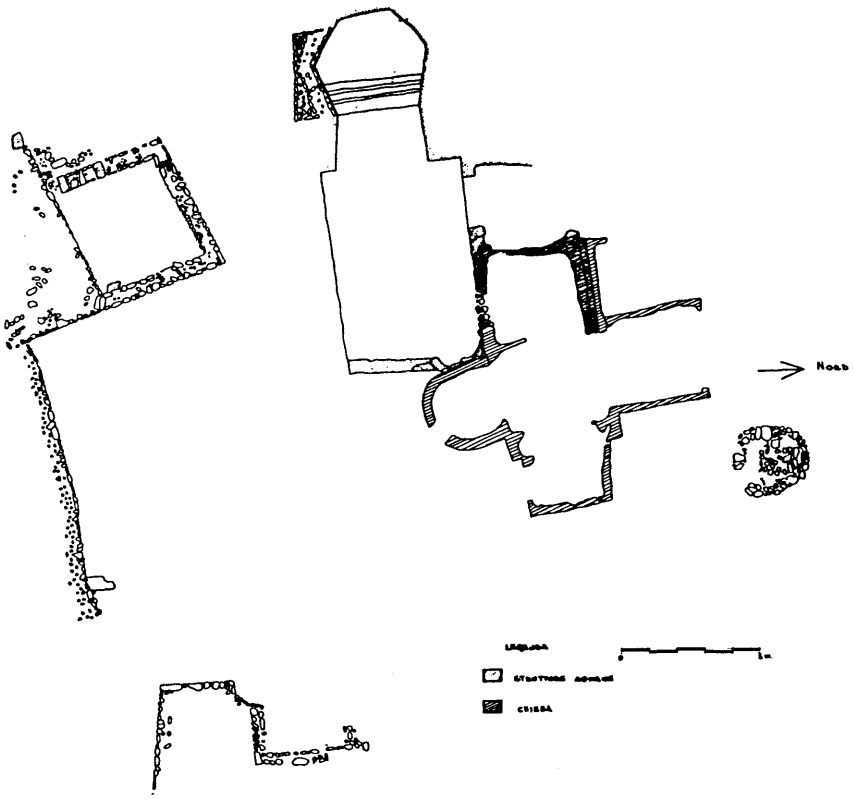


Fig. 1: Planimetria dello scavo in località Santa Filitica, Sorso (Sopr. Arch. SS, arch. dis. inv. n. 3149)

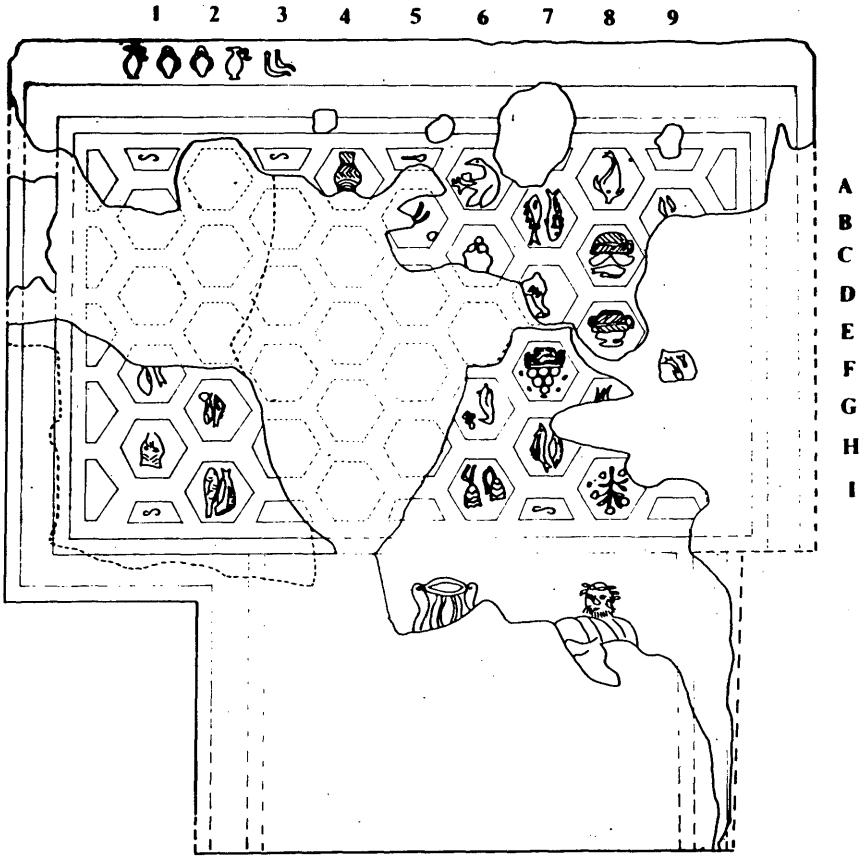


Fig. 2: Santa Filitica, Sorso. Disegno ricostruttivo del mosaico (Sopr. Arch. SS, arch. dis. inv. n. 3155)

Marcella Bonello Lai

L'indagine demografica e gli edifici di spettacolo in Sardegna: l'anfiteatro di Cagliari ed il teatro di Nora

I tentativi rivolti ad appurare l'entità della popolazione delle singole città dell'impero romano, compresa la stessa Roma, per la quale sono state avanzate cifre assai differenti[1], come i tentativi di determinare l'entità dell'intera popolazione dell'impero, raramente approdano a risultati soddisfacenti.

Il fatto è imputabile alla scarsità di notizie nelle fonti[2], ma anche alla mancanza del supporto necessario che potrebbe essere rappresentato da alcuni indispensabili elementi, quali l'esatta area occupata dalle singole città, il numero e l'ampiezza degli isolati, l'altezza e planimetria dei caseggiati, il numero e la capienza degli edifici di pubblica utenza, l'esatto percorso degli acquedotti, la pendenza e portata della rete fognaria, il numero e l'estensione delle aree cimiteriali[3].

In assenza di tutti i dati che ho elencato e trovandosi di fronte all'obiettiva impossibilità di pervenire a cifre precise, gli studiosi hanno elaborato metodi particolari e si sono basati su elementi di volta in volta diversi per un computo della popolazione che pervenga a cifre sia pure relativamente attendibili[4].

* Colgo l'occasione per ringraziare i proff. G. Bejor, E. Catani, N. Duval, P.-A. Février, M. Floriani Squarciapino, C. Vismara, per i loro interessanti e stimolanti interventi al termine della mia comunicazione.

[1] Vedi F.G. MAIER, *Römische Bevölkerungsgeschichte und Inschriftenstatistik,* in «Historia», II, 1953-4, pp. 321-322, dove vengono sintetizzati i risultati relativi alla popolazione della capitale dell'impero, con cifre che oscillano tra le 250.000 unità e 1.500.000 circa. Vedi anche J.E. PACKER, *Housing and population in imperial Ostia and Rome,* in «Journal of Roman Studies», LVII, 1967, pp. 80 sgg.

[2] Si vedano le conclusioni cui giunge G. FORNI, *L'indagine demografica e gli anfiteatri in Dacia,* in «Apulum» (Alba Iulia), XIII, 1975, pp. 141-154. L'autore pone in risalto il fatto che difficilmente ci si possa servire delle fonti antiche che forniscono delle cifre sul numero dei combattenti poiché tali cifre talora sono inaccettabili; ugualmente non si possono utilizzare le cifre dei censimenti e dei diseredati di Roma, perché incomplete in quanto relative ad una sola categoria di persone.

[3] Alle difficoltà create dall'assenza di questi dati, possiamo aggiungere il fatto che, anche se li possedessimo completi ed esaurienti, talora ci troveremmo nell'impossibilità di determinare l'esatta cronologia.

[4] Sul metodo di computo basato sulla maggiore o minore dovizia di documenti fune-

Per quanto concerne piú specificamente la Sardegna[5], è necessario osservare che ancora non si è trovato accordo sull'entità della popolazione delle principali città, neanche relativamente al periodo della loro massima fioritura, che, per la maggior parte di esse pare coincidere con la prima metà del secondo secolo d.C.[6].

È necessario premettere che anche per l'isola mancano quasi completamente nelle fonti letterarie notizie riguardanti la popolazione: i pochi cenni si riferiscono al periodo immediatamente successivo alla presa di possesso da parte dei Romani (a danno dei precedenti colonizzatori fenicio-punici), periodo che fu caratterizzato da una serie di violente ribellioni da parte degli indigeni che mal si adattavano alla nuova presenza, e che si protrasse per oltre un secolo[7]. Le fonti infatti forniscono alcune cifre relative al numero dei Sardi caduti in battaglia o fatti prigionieri e condotti nella penisola per ornare il trionfo dei condottieri di volta in volta vincitori ed essere poi immessi nel mercato degli schiavi[8]. Attraverso tali cifre, da taluni ritenute esagerate e dettate dalla volontà dei singoli storici di esaltare oltre il dovuto le azioni di repressione dei Romani, sono stati compiuti alcuni tentativi di stabilire l'entità della popo-

rari, compiuto da F.L. PULLÈ, *Italia. Genti e Favelle*, I, Torino 1927, pp. 207 sgg.; II, 1, pp. 125 sgg.. esprime riserve il FORNI, *Indagine*, cit., p. 146, il quale mette in luce come un tale metodo possa risultare aberrante; infatti il materiale epigrafico, segnatamente quello funerario pervenuto fino ai nostri giorni, è troppo esiguo, talora dovuto a rinvenimenti casuali, e difficilmente databile con precisione, perché possa essere assunto quale oggetto dell'indagine.

[5] Sulla Sardegna in epoca romana, P. MELONI, *La Sardegna Romana*, Sassari 1975.

[6] A questa conclusione inducono le datazioni relative ai maggiori monumenti delle diverse città dell'isola e degli interventi di impianto o di restauro compiuti soprattutto sulle costruzioni di pubblica utenza. A tale proposito è necessario ricordare che l'intervento delle autorità centrali atto a migliorare il tenore di vita dei cittadini e l'aspetto delle città, fu attuato non solo in Sardegna, ma in tutte le province dell'Impero, nel corso del secondo secolo d.C.

[7] Sulla presa di possesso dell'isola, si veda P. MELONI, *La Sardegna*, cit., pp. 29-37 e note pp. 381-382.

Sulle rivolte degli indigeni che, forse stimolati a ciò dai Punici, dimostrarono la loro avversione nei confronti dei Romani ancora prima che la Sardegna venisse ridotta a provincia, P. MELONI, *Sei anni di lotte di Sardi e Corsi contro i Romani*, in «Studi Sardi», IX, 1949, pp. 121 sgg.; ID., *La Sardegna*, cit., pp. 39-61 e note pp. 382-385; pp. 67-78 e note pp. 386-388.

[8] Già Polibio, I, 79, 6, parlava della Sardegna come di un'isola intensamente popolata. Livio, XLI, 28, 8 sg., parla invece di 80.000 sardi uccisi o catturati, citando il testo della tavola posta in Roma, a ricordo delle sue azioni, da Tiberio Sempronio Gracco, console che represse una rivolta dei Sardi dal 177 al 175 a.C. Da quel momento ai Sardi fu attribuito l'appellattivo di *Sardi venales*.

lazione indigena, nei primi secoli della presenza romana in Sardegna[9]. Il computo ha portato ad una cifra di circa 300.000 unità[10].

Un altro calcolo è stato compiuto relativamente alla popolazione complessiva dell'isola, comprendente indigeni e Romani, partendo da un passo di Diodoro, su basi comparative con la popolazione della Corsica.

Stabilito un rapporto di 1 a 3 tra la popolazione della Corsica e quella della Sardegna, ed avendo determinato che il numero complessivo degli abitanti della Corsica doveva aggirarsi sulle 50.000 unità, si è pervenuti per la Sardegna ad una cifra di circa 150.000 abitanti[11].

Si tratta, come possiamo constatare di cifre altamente oscillanti, e in ambedue i casi puramente ipotetiche.

Se le conoscenze relative al numero degli abitanti dell'intera isola sono estremamente ridotte ed imprecise, addirittura inesistenti sono quelle relative ad ogni singolo centro, sia che fosse edificato ex-novo, attraverso la deduzione di coloni, sia che fosse preesistente ai Romani.

Come è noto l'unica colonia dedotta dai Romani in Sardegna è quella di Turris Libisonis[12]. Nella seconda metà del primo secolo a.C.,

[9] Riserve sulle cifre fornite dagli annalisti, i cui passi confluirono nell'opera di Livio, avanza P. MELONI, cit., anche se questo studioso si vede costretto ad ammettere che la cifra di 80.000 uomini caduti nello scontro del 175 deriva da una fonte ufficiale, cioè dall'iscrizione che fu posta nel 174 dal condottiero vincitore, Gracco per l'appunto, nel tempio della *Mater Matuta,* divinità protettrice dei naviganti, e fu fedelmente ricopiata da Livio.

[10] La cifra di 300.000 abitanti è stata proposta da K.J. BELOCH, *Die Bevoelkerung der griechisch-roemischen Welt*, Lipsia 1886 pp. 444 sg.

[11] Vedi Diodoro, V, 14, 3, secondo il quale la popolazione indigena della Corsica si sarebbe aggirata sulle 30.000 unità. I dubbi riguardano le fonti di Diodoro (probabilmente Timeo) e se la cifra fosse comprensiva di tutta la popolazione oppure si riferisse solo ai maschi adulti. Poiché ancora nel primo secolo d.C., i Romani erano inferiori numericamente agli indigeni, secondo una testimonianza di Seneca (*ad Helviam matrem,* VI, 5b), si è supposto che in Corsica essi fossero in numero di 20.000. Il totale porterebbe ad una cifra di 50.000, ed il rapporto stabilito con la Corsica, porterebbe la popolazione della Sardegna ad una cifra complessiva di 150.000 abitanti (vedi P. MELONI, *La Sardegna,* cit., p. 101).

[12] Plinio, N.H., III, 7, 85, la menziona come l'unica colonia sarda nella *formula provinciae* relativa alla Sardegna. La data viene suggerita dall'attributo *Iulia* che la colonia pare avere in Anonimo Ravennate, V, 26. Sulle opinioni discordanti espresse a tale proposito dagli studiosi, P. MELONI, in *D.E.* IV, pp. 947-949 s.v. *Libisonis Turris,* e *La Sardegna,* cit., pp. 207-214 e note pp. 411-413. Una conferma per una datazione al periodo compreso tra Cesare e l'inizio del principato potrebbe trovarsi nella datazione del materiale rinvenuto a Turris; quello piú antico risale infatti all'epoca augustea: vedi G. MAETZKE, *Architettura Romana in Sardegna,* in «Atti del XIII Congresso di Storia dell'Architettura (Sardegna), Cagliari 6-12 aprile 1963, Roma 1966, pp. 155-169. Da rilevare comunque che alcuni frammenti di anfore repubblicane e di ceramica campana sono stati raccolti in superficie negli immediati dintorni della città: vedi G. DEMARTIS, in AA.VV., *Il territorio di*

infatti i Romani inviarono a fondare una colonia lungo la costa nord-occidentale della Sardegna un numero indeterminabile di cittadini, presumibilmente proletari, come pare possa dedursi soprattutto dalla tribù, la Collina, alla quale risultano iscritti gli abitanti di Turris Libisonis[13]. L'assenza di precisa documentazione sul numero di coloni inviati, sulle esatte dimensioni della zona scelta per impiantarvi la città, sull'estensione dei lotti assegnati ai singoli coloni[14], ci impediscono, nonostante tracce dell'originaria centuriazione siano ancora oggi identificabili entro l'odierno centro abitato, di determinare il suo sviluppo demografico nel tempo[15]. Ed inoltre il fatto che la città odierna, come già quella del periodo compreso tra la fine dell'impero romano ed i nostri giorni, insista sui luoghi occupati dai Romani, non ci consente di conoscere gli originari nuclei abitativi.

Quest'ultima considerazione vale naturalmente anche per tutte le città dell'isola nelle quali i Romani si affiancarono ai precedenti abitanti. Gli scavi archeologici hanno consentito di riportare alla luce i resti delle città e di stabilire che esse si snodavano, anche nel periodo precedente alla presa di possesso da parte dei Romani, entro aree estese e ne fanno fede, oltre ai resti (in genere relativamente scarsi) dei nuclei abitativi, soprattutto le zone sacre, i tophets, le necropoli[16].

In termini diacronici le città preesistenti ai Romani, conobbero una presenza sempre piú massiccia di questi ultimi, raggiunsero un grado di romanizzazione sempre piú elevato e cambiarono condizione giuridica,

P. Torres e la colonia di Turris Libyssonis, Catalogo della Mostra, Porto Torres, ottobre-novembre 1980, p. 17. Su *Turris Libisonis* vedi anche F. VILLEDIEU, *Fouille d'un site romain tardif à Porto Torres, Sardaigne,* (B.A.R., I.S. 224), Oxford 1984, con la bibliografia precedente.

[13] Un altro elemento che porta ad escludere che *Turris Libisonis* sia stata una colonia di veterani è l'assenza della menzione della Sardegna tra le province nella quali Ottaviano diede vita a colonie di tale natura, nelle *Res Gestae*: vedi XXVIII, 1.

[14] È noto che il numero dei coloni di volta in volta inviati a prendere possesso di una porzione di terra nella penisola o sul suolo provinciale, era dettato da necessità obiettive ed appunto perciò variamente oscillante: vedi la voce *colonia* in *D.E.*, II, pp. 415-457. Anche l'estensione dei lotti dipendeva dall'area prescelta, dalle condizioni del suolo, dal numero dei coloni.

[15] Sulla possibilità di individuare le tracce della centuriazione a *Turris Libisonis,* vedi VILLEDIEU, cit., particolarmente pp. 11-12.

[16] Sulle città della Sardegna in epoca fenicio-punica, sulla loro estensione, sui resti, sui reperti archeologici, vedi F. BARRECA, *La Sardegna fenicio-punica,* Sassari 1986. Le città erano ubicate sulla costa sud-occidentale ed occidentale dell'isola. I resti di città fenicio-puniche sono stati individuati, oltre che a Cagliari, a Nora (che ci ha restituito il piú antico documento fenicio trovato in Sardegna, un'iscrizione risalente, secondo i piú recenti studi, al XII secolo a.C.), Bithia, Sulci, Tharros, Cornus, Bosa, tutte città nelle quali i Romani si affiancarono ai precedenti abitanti.

fino ad assurgere , anche se in tempi differenti, allo stato di municipi o di colonie[17].

Il processo di romanizzazione comportò come naturale conseguenza un graduale aumento della popolazione, differente nelle diverse località secondo la differente posizione geografica ed il differente ruolo svolto nell'ambito della provincia.

Intanto i Romani davano vita, soprattutto lungo le grandi vie di comunicazione[18], impiantate su precedenti tracciati punici, a numerose *stationes* o *mansiones,* alcune delle quali con il tempo conobbero un notevole incremento, dovuto proprio alla loro felice posizione, come nel caso esemplare di *Forum Traiani,* che, conosciuta da Tolomeo come *Aquae Ypsitanae,* da luogo di incontro tra gli indigeni dell'interno ed i Romani, assurse al ruolo di *Forum* sotto Traiano[19].

È perciò presumibile che molte delle città della Sardegna abbiano conosciuto l'impianto di un teatro o di un anfiteatro, o di entrambi. E se i resti di tali edifici sono emersi solo in alcune di esse, ciò è imputabile all'incuria dell'uomo ed alla sua tendenza a riutilizzare i materiali costruttivi, oltre che alle distruzioni attribuibili agli agenti atmosferici, ai periodi di disinteresse per le opere architettoniche di epoca romana, ed

[17] Lo stato di *oppidum civium Romanorum* è documentato per Cagliari in Plinio, N.H., III, 7, 85. L'elevazione di grado sarebbe avvenuta nella seconda metà del primo secolo a.C., e piú esattamente tra il 46 ed il 27 a.C.: vedi P. MELONI, *La Sardegna,* cit., pp. 206-216 e note pp. 408-411. Cagliari in epoca successiva fu forse elevata al grado di colonia: cfr. F. PORRÀ, *Su una dedica ad un patronus coloniae in Sardegna,* in «AFMC», VI, p. I, 1982, pp. 83-92. Dal passo di Plinio citato possiamo forse dedurre che questo autore conoscesse anche Nora quale *oppidum civium Romanorum,* cfr. P. MELONI, *Stato attuale della ricerca sulla Sardegna romana,* in AA.VV., *La ricerca storica in Sardegna. Problemi, risultati, prospettive,* «Archivio Storico Sardo», XXXIII, pp. 73-90, particolarmente pp. 78-79. Furono colonie onorarie sicuramente *Uselis*: cfr. Tol., III, 3, 2 e *C.I.L.,* X, 7845 (vedi P. MELONI, *La Sardegna,* cit., pp.227-8 e note pp. 413-414; vedi anche E. USAI, R. ZUCCA, *Colonia Iulia Augusta Uselis,* in «St. S.» XXVII, pp. 303-346); con molta probabilità *Cornus* : cfr. *C.I.L.,* X, 7915 (vedi P. MELONI, *La Sardegna,* cit., pp. 241-243 e note p. 448; A. MASTINO, *Cornus nella Storia degli Studi,* Cagliari 1979, particolarmente pp. 109-110); forse *Tharros*: vedi *C.I.L.,* X, 7951 (cfr. M. BONELLO LAI, *Nuove proposte di lettura di alcune iscrizioni latine della Sardegna,* in «AFLFC», III, 1980-1981, pp. 179-201, particolarmente pp. 186-191.

[18] Le vie della Sardegna in epoca romana sono note attraverso l'*Itinerarium Antonini* (vedi ed. Cuntz, pp. 11 sg.) ed i miliari. Su questi ultimi documenti vedi P. MELONI, *I miliari sardi e le strade romane in Sardegna,* in «Epigraphica», XV, 1953, pp. 20 sgg. e *La Sardegna,* cit., pp. 265-298, e note pp. 423-431. Si trattava sostanzialmente di quattro grandi arterie: quella lungo la costa orientale, quella lungo la costa occidentale, la via *per mediterranea,* che attraversava le zone piú impervie e di difficile accesso, ed infine la strada che solo nel tempo venne concepita come unitaria, che congiungeva Cagliari a *Turris Libisonis,* e conosceva, nei pressi di Bonorva, una diramazione per Olbia.

[19] Su *Forum Traiani* e la sua notevole importanza in epoca romana, P. MELONI, *La Sardegna,* cit., pp. 253-255 e note pp. 420-421.

infine alle innumerevoli invasioni da parte dei saraceni, che, come è noto, si accanirono in modo particolare sulle opere monumentali, cristiane o pagane che fossero[20].

Fatte queste indispensabili premesse, poiché come vedremo, la capienza degli edifici per gli spettacoli, sarà assunta quale elemento determinante ai fini di una valutazione dell'entità demografica, è opportuno fare riferimento in particolare a Cagliari e Nora[21], le due sole città della Sardegna nelle quali, dopo secoli di completo abbandono e di devastazione, siano stati recuperati e restituiti al pubblico utilizzo i due soli edifici adibiti a spettacolo in epoca romana, l'anfiteatro a Cagliari ed il teatro a Nora, dei quali, anche se essi non ci sono pervenuti integri, sia stato possibile proporre una ricostruzione ideale e dei quali sia possibile stabilire, anche se approssimativamente, la capienza originaria.

Il primo intervento si ebbe sull'anfiteatro di Cagliari, che fu edificato all'inizio del secondo secolo d.C., tenendo conto dell'andamento del costone roccioso rivolto verso il golfo, ove fu ricavata la parte delle gradinate che si è conservata fino ai nostri giorni, utilizzando presumibilmente il materiale estratto per la costruzione della parte che, da tempo, è interamente scomparsa, o a causa di crolli oppure perché si volle riutilizzare il materiale in altre costruzioni.

Il recupero di questo importante monumento cominciò nella seconda metà del secolo scorso, per l'interesse e la volontà dei principali studiosi di antichità dell'epoca. Solo dopo che essi ebbero deplorato il miserevole stato di abbandono in cui l'edificio veniva lasciato, si provvide a ripulirlo da terriccio e macerie[22] e si cominciò a studiarlo; se ne diede una ricostruzione ideale, si determinarono le dimensioni, si cercò di sta-

[20] Oltre al teatro di Nora ed all'anfiteatro di Cagliari, sono emersi resti poco consistenti di anfiteatri a Nora (vedi C. TRONCHETTI, *Nora,* Sassari 1984, p. 12); *Sulci* (i dati della campagna di scavi sono tuttora inediti); *Forum Traiani* (vedi F. ZEDDA, *Forum Traiani,* p. 20 e R. ZUCCA, *Fordongianus,* Sassari 1986, pp. 17-18). Per *Nora* e *Forum Traiani* si tratta di edifici di dimensioni relativamente modeste (le corone ellittiche misurano rispettivamente circa m 34,50 . 28,50, e m 30.40); piú ampio sembrerebbe l'anfiteatro la cui base è stata identificata a Sulci.

[21] Su *Nora* G. PESCE, *Nora. Guida agli scavi,* Cagliari 1972; P. MELONI, *La Sardegna,* cit., pp. 227-230 e note pp. 414-415; G. TRONCHETTI, *Nora,* Sassari 1984.

[22] G. SPANO, *Storia e descrizione dell'anfiteatro romano a Cagliari,* Cagliari 1868; A. DELLA MARMORA, *Viaggio in Sardegna,* seconda parte, Cagliari 1927, ed. della fondazione Il Nuraghe, pp. 436-7 e *Itinerario dell'isola di Sardegna, tradotto e compendiato dal canonico Spano,* Vol. I, Cagliari 1868, p. 58. Il primo intervento fu dovuto al municipio di Cagliari che cominciò lo sgombero nell'aprile del 1866. Lo Spano e il La Marmora ritennero che la capienza originaria dell'anfiteatro fosse di circa 20.000 spettatori. Vedi anche V. CRESPI, *Studi critici e restituzione dell'anfiteatro romano di Cagliari,* Cagliari 1888.

bilirne la capienza originaria, ma non sempre si pervenne a conclusioni accettabili[23] (figg. 1, 2 e 3).

Ad un periodo piú recente risale il recupero del teatro di Nora, del quale già si parlava nel secolo scorso: lo sterramento, il restauro ed il ripristino di quest'edificio risalgono infatti agli ultimi decenni di questo secolo. Anche se non è stato possibile restituire al monumento il suo volto originario, si è potuto comunque risalire alle dimensioni del primitivo impianto, determinare il numero delle gradinate a disposizione degli spettatori[24], stabilire che, come l'anfiteatro di Cagliari anche il teatro di Nora, nel suo primo impianto risale alla prima metà del secondo secolo d.C.[25] (fig. 4).

Come è noto le città di Cagliari e di Nora hanno subito vicende assai differenti. Nora fu progressivamente abbandonata tra il basso impero ed i primi secoli successivi alla caduta dell'impero romano, e ciò ha consentito di riscoprire il volto autentico di quella parte della città fenicio-punica e romana che non è stata sommersa dalle acque per il noto fenomeno di bradisismo che interessa quella parte della costa sud occidentale dell'isola.

Cagliari invece ha subito nel tempo la costante sovrapposizione di conquistatori e colonizzatori, che ne hanno determinato variazioni notevoli in campo urbanistico[26] e la totale scomparsa di quegli edifici di epoca romana che con termine moderno potremmo definire case popolari. Nel passato sono affiorati i ruderi di case di abitazione destinate all'élite cittadina[27] (fig. 5); sono stati riportati alla luce i resti della rete idrica[28],

[23] Vedi A. TARAMELLI, *Cagliari Romana,* in «Archivio Storico Sardo», II, 1906, pp. 17 sgg.; D. LEVI, *Archeological Notes. The Amphitheatre in Cagliari,* in «American Journal of Archeology», XLIII, 1, pp. 1-9; MAETZKE, *Architettura,* cit., pp. 164-165.

[24] A. LA MARMORA, *Viaggio,* cit., seconda parte, p. 437. Egli scrisse: Riteniamo inutile descrivere questo monumento in tutti i suoi particolari poiché non si allontana dalla forma dei teatri romani descritti da Vitruvio né da quelli le cui rovine si trovano in parecchi luoghi. Tuttavia faremo osservare che le sue dimensioni sono un po' minori: forse erano proporzionate al numero degli abitanti di Nora che non doveva essere molto considerevole, a giudicare dall'estensione della città limitata all'istmo molto ristretto dove si trovano le rovine. Vedi anche P. MISTRETTA, *Il teatro romano di Nora,* in «Dioniso», 35, fascc. 3-4, luglio-dicembre 1961, pp. 3-11, il quale fornisce un'accurata descrizione del monumento in esame.

[25] La data si basa su motivi architettonici, sul rinvenimento di una moneta dell'epoca di Traiano nelle fondamenta, su una iscrizione nella quale viene menzionato un liberto della *gens Flavia*: vedi P. MISTRETTA, cit.

[26] Per una visione d'insieme su Cagliari, I. PRINCIPE, *Le città nella storia d'Italia. Cagliari,* Roma-Bari 1981.

[27] Si tratta del complesso noto come Villa di Tigellio, sul quale vedi G. PESCE, *Case romane a Campo Viale in Cagliari,* in «Studi Sardi», XIX, 1964, pp. 329 sgg. e AA.VV.,

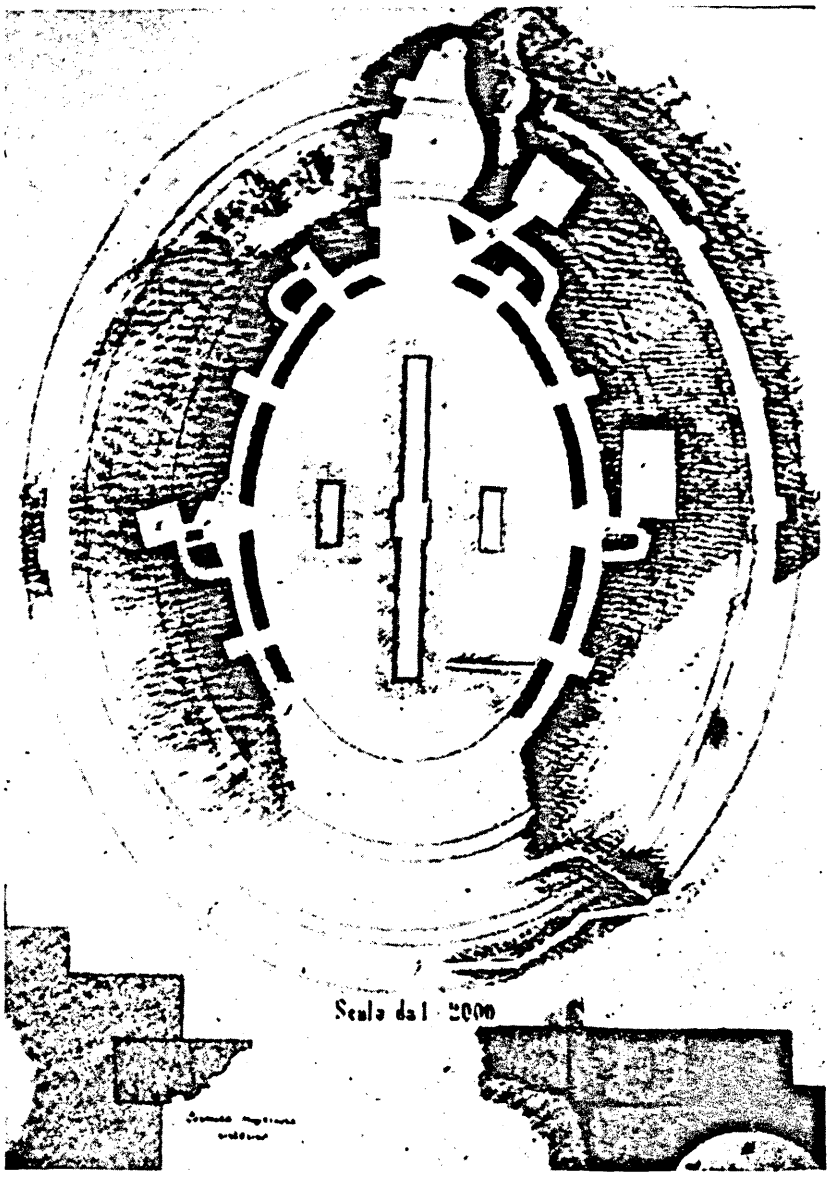


Fig. 1: Cagliari. L'anfiteatro nella planimetria di V. Crespi (1888).



Fig. 2: Cagliari. Sezione dell'asse minore dell'anfiteatro nel disegno di V. Crespi (1888).

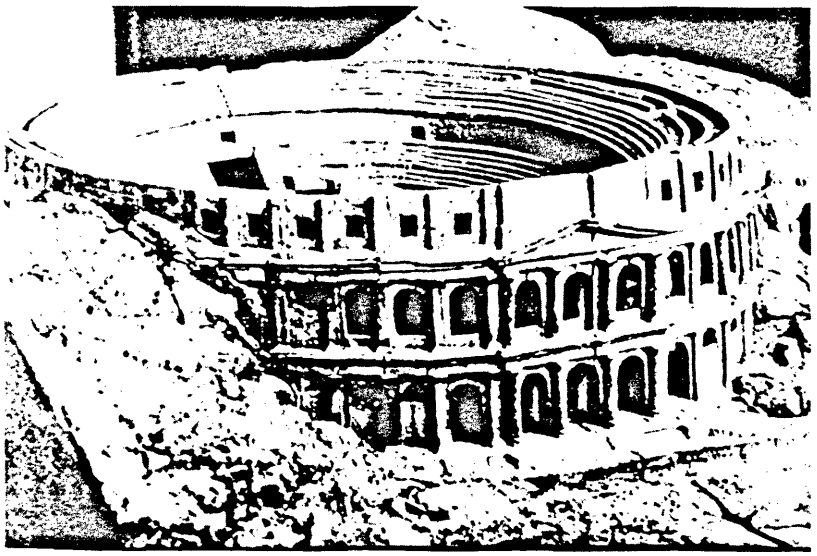
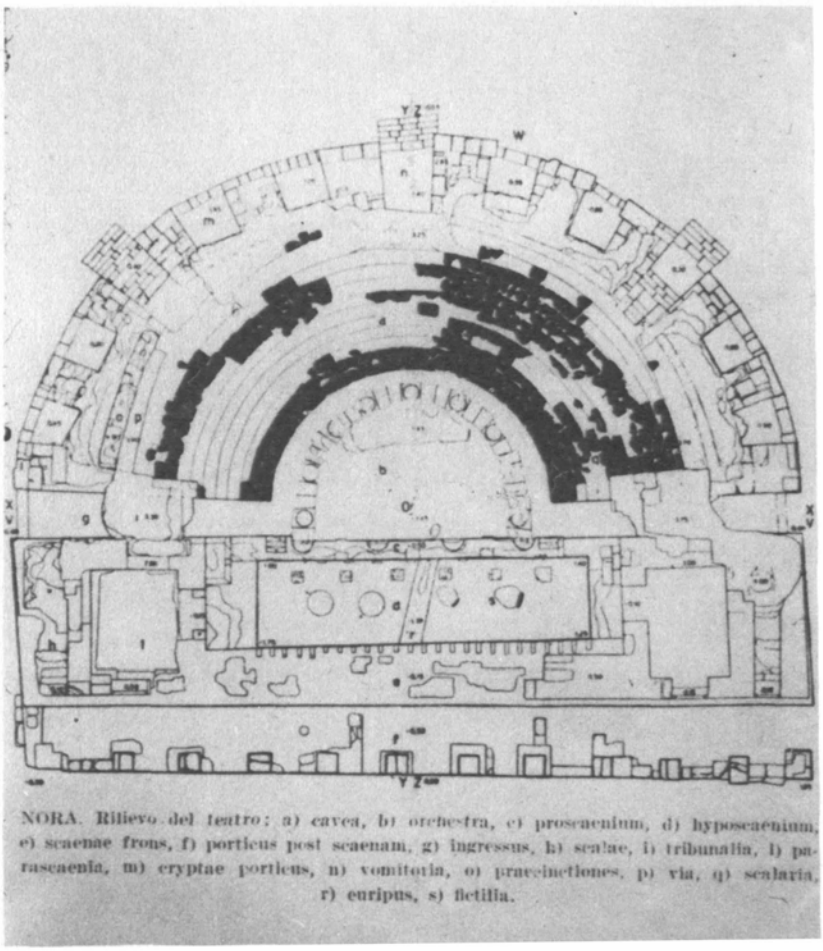


Fig. 3: Cagliari. L'anfiteatro nella ricostruzione ideale di V. Crespi (1888).



NORA. Rilievo del *teatro*: a) cavea, b) orchestra, c) proscaenium, d) hyposcaenium, e) scaenae frons, f) porticus post scaenam, g) ingressus, h) scalae, i) tribunalia, l) parascaenia, m) cryptae porticus, n) vomitoria, o) praecinctiones, p) via, q) scalaria, r) euripus, s) fictilia.

Fig. 4: Nora. Rilievo del teatro (G. Pesce, 1972).

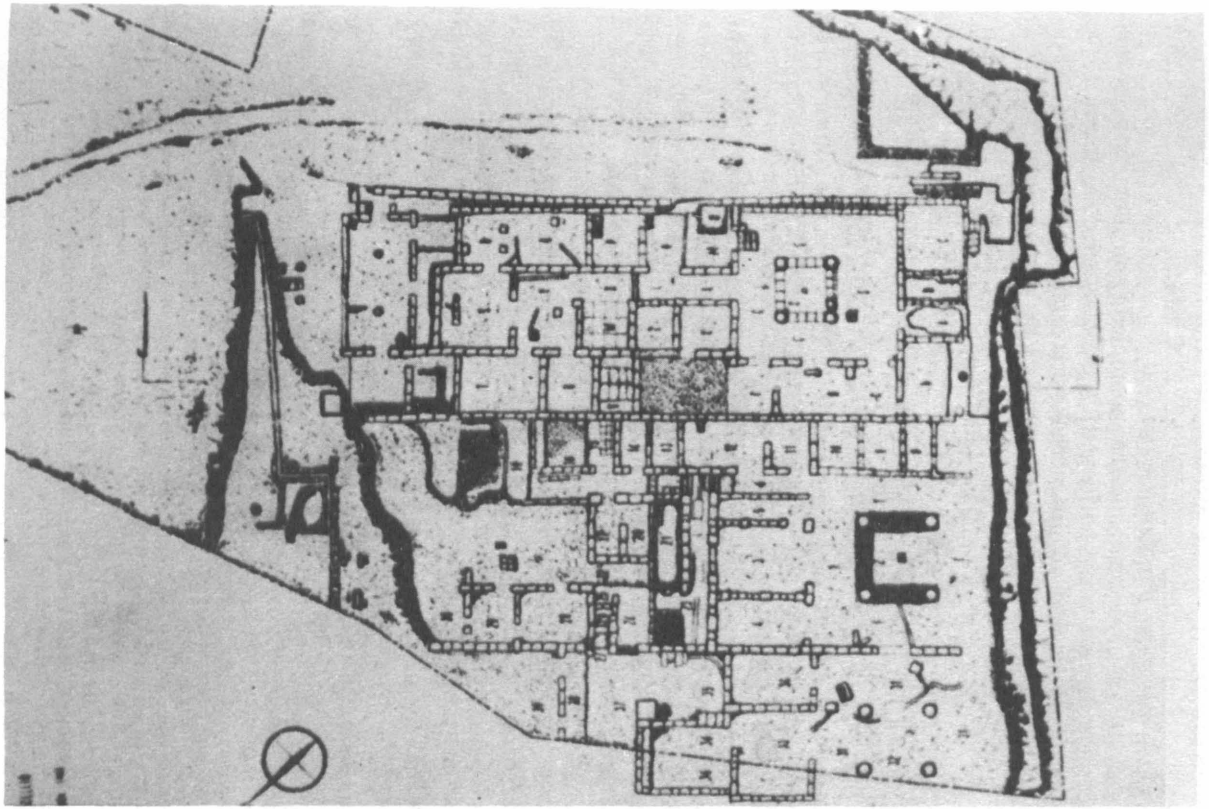


Fig. 5: Cagliari. La cosiddetta Villa di Tigellio (Da AA.VV., *La villa di Tigellio*, 1981).

lungo la quale sono stati identificati numerosi edifici termali[29] e il cui percorso permette di stabilire quale fosse l'area occupata dalla città romana; sono state individuate anche diverse aree cimiteriali, alcune delle quali di vastissime dimensioni[30] (tav. I).

Tutti questi elementi, poiché incompleti, non sono tuttavia sufficienti per un computo esauriente della popolazione delle due città. Occorre perciò ricorrere ad altri metodi e percorrere tutte le strade che possano consentirci di pervenire a dati anche relativamente attendibili sull'entità demografica.

Lo spunto per un'indagine sulla popolazione di Nora e Cagliari relativa almeno ad un periodo della presenza dei Romani in Sardegna, viene fornito da un interessante articolo pubblicato poco piú di un decennio orsono da Giovanni Forni[31].

Lo studioso si proponeva di stabilire l'entità della popolazione di alcune città della provincia romana di Dacia, in base alla capienza di alcuni edifici di spettacolo, anfiteatri e teatri, riportati, in tutto o in parte, alla luce nella provincia.

Dopo una lunga premessa sull'impossibilità di utilizzare per il computo le fonti classiche, scarse ed imprecise, il Forni poneva in rilievo anche il fatto che la densità della popolazione non può desumersi dal perimetro dell'area occupata dalle singole città, perché non si dispone, nella maggior parte dei casi, di tutti gli altri elementi necessari.

Poneva quindi tre presupposti fondamentali:

1. In Italia e nelle province, a maggiore densità di popolazione dovrebbe aver corrisposto una maggiore frequenza degli edifici di spettacolo; ciò sarebbe dimostrato dal fatto che tali edifici risultano piú numerosi nelle località che da altre fonti sappiamo essere state piú densamente popolate.

La Villa di Tigellio. Mostra degli scavi. Cagliari. Cittadella dei Musei, 24 ottobre-14 novembre 1981. Vedi anche S. ANGIOLILLO - A. COMELLA - R. MADEDDU - M.G. MARRAS - D. MUREDDU - G. PIANU - M. PINNA - E. SCAFIDI - G. STEFANI - A. USAI, *Cagliari - «Villa di Tigellios» - Campagna di scavo 1980*, in «St. S.» XXVII, pp. 113-238.

[28] Sull'acquedotto di Cagliari, M. PIREDDA, *L'approvvigionamento idrico di Cagliari in età punica e romana*, in «Studi Sardi», XXIII, 1973-4, pp. 149-180.

[29] I risultati degli ultimi scavi compiuti a Cagliari, scavi che hanno consentito di riportare alla luce un edificio termale in viale Trieste, sono stati pubblicati da M.A. MONGIU, *Note per una integrazione revisione della «Forma Kalaris»*, in AA.VV., *S. Igia capitale giudicale. Contributi all'incontro di Studio «Storia, ambiente fisico e insediamenti umani nel territorio di S. Gilla (Cagliari) 3-5 novembre 1983»*, Pisa 1986, pp. 127-154.

[30] Sulle necropoli di Cagliari in epoca romana la scrivente ha ultimato un articolo oggi in corso di pubblicazione.

[31] Vedi G. FORNI, *Indagine*, cit.

2. Le città dovrebbero aver costruito edifici di spettacolo di capienza commisurata all'affluenza, presunta o presumibile, degli spettatori. Il numero dei posti riscontrabile negli anfiteatri castrensi della Dacia — numero che corrispondeva, secondo i suoi calcoli, a quello dei soldati di stanza nelle singole località — potrebbe essere assunto a dimostrazione del fatto che la costruzione degli edifici dovette tener conto del numero degli abitanti delle località nelle quali venivano costruiti.

3. Le città fornite di un edificio di spettacolo di maggiore ampiezza avrebbero dovuto disporre, almeno al momento della costruzione, di un numero di abitanti maggiore rispetto a quelle fornite di edifici di spettacolo di minore ampiezza. Il numero dei posti sarebbe stato determinato dalla popolazione locale e non avrebbe tenuto in alcun conto l'eventuale afflusso di persone da altre località, se non dai *vici* e dai *pagi* gravitanti intorno alle varie città[32].

Su tali presupposti, il Forni giungeva a determinare la capienza di alcuni edifici di spettacolo della Dacia, utilizzando metodi di calcolo di sua elaborazione.

Compiuta tale operazione egli poneva un'altra premessa: gli spettacoli teatrali sarebbero stati rivolti ad un numero scelto di persone colte. Quelli gladiatori, invece, ad un pubblico piú numeroso, attratto da quel-

[32] È necessario rimarcare, a tale proposito che l'ipotesi di una affluenza in massa verso le città nelle quali di svolgevano le rappresentazioni deve essere scartata a priori, tenendo conto della destinazione oggettiva delle reti stradali in epoca romana; l'impianto era dovuto infatti alla necessità di rendere piú agevoli gli spostamenti delle persone piú influenti nell'ambito dell'amministrazione statale o locale, come anche delle truppe di stanza nelle singole province; la rete viaria doveva consentire inoltre un adeguato traffico delle merci ed il tempestivo recapito della posta. Inoltre si devono considerare le difficoltà di spostamento degli appartenenti al popolo minuto, difficoltà legate alla mancanza di mezzi di trasporto ed all'impossibilità di abbandonare il lavoro per alcuni giorni, così come comportava un viaggio da località remote ed una sosta in una città lontana.

È vero peraltro che il noto episodio risalente al 59 d.C. e riportatoci da Tacito (Ann. XIV, 17), sulla presenza a Pompei di un folto gruppo di Nucerini alla manifestazione gladiatoria offerta come munus da un cittadino influente (episodio che, come sappiamo, si concluse con una furibonda rissa in seguito alla quale i Nucerini furono costretti, dopo aver subito numerose perdite, ad abbandonare Pompei con molti feriti), potrebbe condurci a conclusioni diverse. Ed è vero anche che l'*argumentum ex silentio* rappresentato dall'assenza di altre notizie nelle fonti e dalla mancanza di documentazione epigrafica, non può indurci ad escludere che comunque e dappertutto gli abitanti di una regione o di una provincia si spostassero per assistere alle rappresentazioni, teatrali o gladiatorie. Ma come già rilevava il Forni, l'episodio di Pompei potrebbe essere stato sporadico e dettato dalla rivalità esistente tra due località relativamente vicine.

Si deve infatti considerare che tutti i centri abitati, almeno i piú importanti, erano sicuramente dotati di un proprio teatro e anfiteatro ed inoltre il fatto che gli spettacoli erano necessariamente itineranti (sui *ludi gladiatori,* sulla loro nascita, sulle zone di reclutamento dei futuri gladiatori, sulle varie forme di giochi, vedi K. SCHNEIDER, in «R.E.». suppl. III, 1918, coll. 760-780, s.v. *gladiatores*).

le manifestazioni, spesso cruente, ma sempre estremamente eccitanti, che costituivano uno dei pochi mezzi a disposizione per la distrazione delle folle[33].

Il Forni assumeva due numeri convenzionali, suggeriti dalla presumibile percentuale di cittadini richiamati dai due diversi tipi di spettacolo; la percentuale di coloro che avrebbero assistito alle rappresentazioni teatrali sarebbe stata inferiore rispetto a quella di coloro che avrebbero assistito agli spettacoli gladiatori. Lo studioso presume che l'affluenza di questi ultimi sarebbe potuta essere di uno su due-tre abitanti, mentre l'affluenza di coloro che prendevano parte quali spettatori agli spettacoli teatrali sarebbe potuta essere di uno su quattro-cinque abitanti.

Si tratta evidentemente di percentuali presunte, ma tali da consentire di pervenire a cifre relative alla popolazione delle singole città che presentino un buon grado di attendibilità.

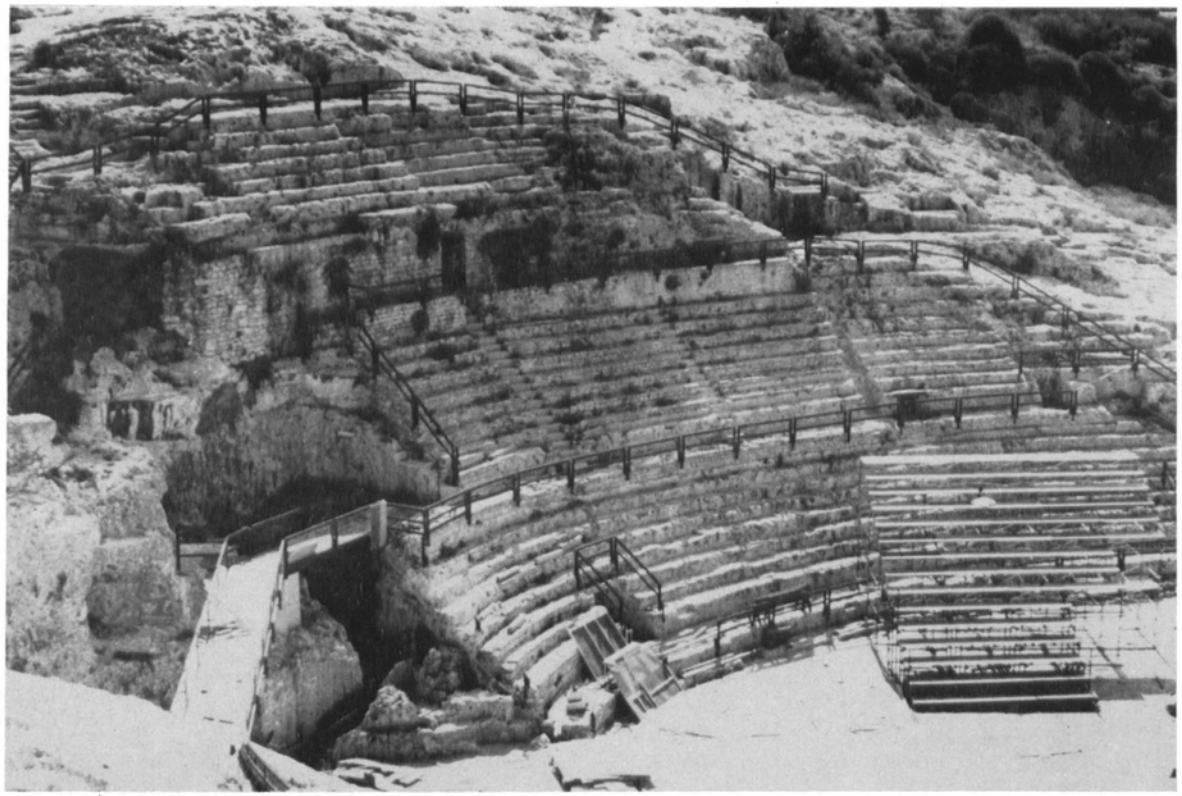
Poiché ritengo che le premesse del Forni possano essere condivise, non potendosi disporre, relativamente al calcolo della popolazione di Cagliari e Nora di tutti gli elementi indispensabili di cui ho fornito un elenco, cercherò pertanto di determinarne l'entità attraverso la capienza degli edifici di spettacolo riportativi alla luce.

È necessario premettere che applicherò le formule matematiche elaborate dal Forni solo per il computo della capienza dell'anfiteatro di Cagliari, poiché il monumento ci è pervenuto altamente incompleto. Al contrario applicherò un computo diretto per stabilire la originaria capienza del teatro di Nora, dal momento che, come vedremo in dettaglio, di questo monumento conosciamo tutti i dati indispensabili per giungere a determinare il numero dei posti «effettivamente utili».

[33] Potremmo paragonare gli spettacoli teatrali e quelli gladiatori di epoca romana rispettivamente agli attuali spettacoli teatrali o di musica colta ed alle gare, di sport in generale, che si svolgono negli stadi. L'affluenza di pubblico è notevolmente superiore negli stadi; e perciò oggi i due diversi tipi di edifici di spettacolo vengono costruiti tenendo conto delle esigenze della popolazione del luogo in cui sorgono, e della presunta o presumibile affluenza del pubblico. Se un paragone con il passato non può essere instaurato completamente, ciò è imputabile al fatto che oggi le distanze sono facilmente sormontabili, grazie ai potenti mezzi di trasporto, pubblici e privati, di cui disponiamo. Dobbiamo inoltre osservare che oggi si svolgono in contemporanea diversi tipi di spettacolo e che la popolazione divide i propri interessi secondo la propria educazione culturale, ma anche secondo la necessità di fuga dalla realtà quotidiana; e tuttavia pur con le logiche differenze determinate dal progresso, dal cambiamento della mentalità, dalle sempre maggiori offerte del mercato degli spettacoli, ancora si nota un notevole dislivello tra l'affluenza del pubblico alle rappresentazioni colte e quella alle manifestazione sportive.



Cagliari. La necropoli fenicio-punica e romana di Tuvixeddu. Vista parziale.



Cagliari. Anfiteatro. Rovine delle gradinate ricavate nel costone roccioso.



Nora. Il teatro visto dalla sommità delle gradinate.



Nora. Il teatro visto da uno dei corridoi d'accesso.

Anfiteatro di Cagliari

Per il computo della capienza di un anfiteatro il Forni proponeva di servirsi di due metodi.

Il primo partiva dalla misura lineare delle gradinate secondo la formula:

$$Np = \frac{Emed}{Lloc} \cdot Ngr \cdot k = \frac{\frac{\pi}{4}[(Me + me) + (Mi + mi)]}{0,45} \cdot \frac{\frac{Me - Mi}{2}}{0,74} \cdot 0,75$$

in cui Emed = misura dell'ellisse media; Me, me = assi maggiore e minore dell'ellisse esterna (cioè dell'intero edificio); Mi, mi = assi maggiore e minore dell'ellisse interna (cioè dell'arena); k = coefficiente di riduzione dei posti sottratti dalle precinzioni, baltei, scalette, vomitori e podio (valore approssimativo di 0,75 per medi e piccoli anfiteatri); Lloc = lunghezza di un locus, ossia profondità delle gradinate, relativamente alla quale lo studioso assumeva il valore di m 0,74, sulla base di un passo di Vitruvio; noi possiamo tuttavia apportare una modifica alla formula del Forni, perché conosciamo l'esatta profondità delle gradinate dell'anfiteatro di Cagliari, profondità che risulta essere di m 0,64 (tav. II)

Sostituito dunque questo valore reale a quello convenzionale assunto dal Forni, il computo relativo alla capienza dell'anfiteatro di Cagliari risulta essere il seguente:

$$Np = \frac{\frac{3,14}{4}[(89,40 + 73,80) + (46,8 + 31,2)]}{0,45} \cdot \frac{\frac{89,40 - 46,8}{2}}{0,64} 0,75 =$$

$$\frac{0,785\ (163,2 + 78)}{0,45} \cdot \frac{42,6 : 2}{0,64} = 0,75$$

$$\frac{189,342}{0,45} \cdot 33,28125 \cdot 0,75 = 420,76 \cdot 33,28125 \cdot 0,75 =$$

$$14003,418 \cdot 0,75 = 10.502,563$$

Per il secondo sistema di computo, il Forni partiva dalla superficie della corona ellittica e determinava il numero dei posti attraverso la formula:

$$Np = \frac{Acor}{Asp} \cdot k = \frac{\frac{\pi}{4}\ (Me \cdot me - Mi \cdot mi)}{0,333} \cdot 0,75$$

in cui Acor = area della corona ellittica; Asp = superficie occupata dal-

lo spettatore (0,45 × 0,74 cm); k = coefficiente dei posti sottratti da precinzioni, baltei, vomitori, scalette e podio (valore approssimativo di 0,75 per medi e piccoli anfiteatri).

Anche in questo caso siamo in grado di apportare una variazione perché, conoscendo l'esatta profondità delle gradinate che, come già abbiamo detto a proposito del primo metodo adottato, si discosta dalla profondità assunta dal Forni (essendo di m 0,64, contro m 0,74 proposti dallo studioso) possiamo sostituire al divisore 0,333 (relativo allo spazio occupato dal singolo spettatore), il divisore 0,288, che risulta dalla moltiplicazione tra m 0,45 (larghezza di un locus) e m 0,64 (profondità delle gradinate dell'anfiteatro di Cagliari). Apportata tale modifica, il secondo metodo di computo relativamente all'anfiteatro di Cagliari risulta essere il seguente:

$$Np = \frac{\frac{\pi}{4}\ (Me \cdot me - Mi \cdot mi)}{0{,}288} \cdot 0{,}75 =$$

$$\frac{0{,}785\ (6597{,}72 - 1460{,}16)}{0{,}288} \cdot 0{,}75 =$$

$$\frac{0{,}785\ (5137{,}56)}{0{,}288} \cdot 0{,}75 = \frac{4032{,}986}{} \cdot 0{,}75 =$$

$$14003{,}418 \cdot 0{,}75 = 10502{,}563$$

Si giunge dunque a determinare una capienza di circa 10.500 spettatori, che, approssimata per eccesso o per difetto, non si discosta eccessivamente da quella che di recente, tenendo conto del restauro compiuto, è stata indicata dagli architetti come presumibile per gli spettatori che intendevano prendere parte alle manifestazioni.

Il teatro di Nora

Come ho premesso, di questo edificio (tavv. III-IV) conosciamo tutti gli elementi indispensabili per determinare, con un calcolo diretto, il numero di posti effettivamente utili. Tali elementi sono: 1) la struttura originaria, struttura che è anomala rispetto a quella dei teatri descritti da Vitruvio. Questo edificio, infatti, presenta una inclinazione delle gradinate maggiore rispetto alla media sul piano dell'orchestra; tale inclinazione è determinata dalla minore profondità delle gradinate stesse, che a Nora risulta essere di m 0,60, contro la profondità di m 0,74 assunta dal

Forni nei suoi calcoli. 2) Il numero delle gradinate (11, come è noto) e la profondità delle stesse (m 0,60, come abbiamo detto). 3) Il raggio di curvatura massimo sul piano dell'orchestra (m 13,20). 4) Il raggio di curvatura minimo sul piano dell'orchestra (m 6,8). 5) Il numero e la larghezza degli *scalaria* di accesso alle gradinate (tre di larghezza pari a m 0,80).

Perciò in luogo delle due formule elaborate dal Forni propongo di adottare la seguente:

$$Np = \frac{Acav - Asc}{0{,}2745} = \frac{\left[\left(\frac{\pi \cdot RM^2}{2}\right)\right] - \left[\left(\frac{\pi \cdot rm^2}{2}\right)\right] - [(nsc \,.\, lsc) \,.\, (RM\text{-}Rm)]}{0{,}2745}$$

Dove RM = raggio massimo; rm = raggio minimo; Acav = area della cavea; Asc = area degli *scalaria*; nsc = numero degli *scalaria*; lsc = larghezza degli *scalaria*. Il valore 0,2745, assunto quale divisore, è lo spazio presunto occupato dal singolo spettatore, che risulta dalla moltiplicazione tra 0,45 (valore assunto, come per l'anfiteatro di Cagliari, quale larghezza di un *locus*) e m 0,60 (come abbiamo detto profondità effettiva delle gradinate del teatro in questione).

Applicando tale formula il numero dei posti è il seguente:

$$Np = \frac{\left(\frac{3{,}14 \cdot 13{,}20^2}{2}\right) - \left(\frac{3{,}14 \cdot 6{,}8^2}{2}\right) - (0{,}80 \cdot 3) \cdot (13{,}2 - 6{,}8)}{0{,}2745}$$

$$= \frac{\left(\frac{3{,}14 \cdot 174{,}24}{2}\right) - \left(\frac{3{,}14 \cdot 46{,}24}{2}\right) - (0{,}80 \cdot 3) \cdot (13{,}2 - 6{,}87)}{0{,}2745}$$

$$= \frac{\left(\frac{547{,}1136}{2}\right) - \left(\frac{145{,}1936}{2}\right) - 2{,}4 \,.\, 6{,}4}{0{,}2745}$$

$$= \frac{(273{,}5568 - 72{,}5968) - 15{,}36}{0{,}2745}$$

$$= \frac{200{,}96 \,.\, - 15{,}36}{0{,}2745} = \frac{185{,}6}{0{,}2745} = 676{,}13843$$

Il numero di posti effettivamente utilizzabili nelle gradinate dunque risulta essere di circa 680.

Un numero esiguo di spettatori doveva poi prendere posto sui *tribunalia*, ai quali si accedeva tramite due scalette in pietra che si sviluppavano ai lati dell'edificio[34]; si può presumere che solo in quelle occasioni in cui le rappresentazioni richiamavano un numero piú elevato di spettatori, come si verificava altrove, una folla eterogenea assistesse allo spettacolo in piedi nella via di disimpegno che delimita superiormente le gradinate[35].

Utilizzando i moltiplicatori proposti dal Forni, perveniamo dunque alla conclusione che nel momento in cui l'anfiteatro di Cagliari ed il teatro di Nora furono edificati, le due città dovevano contare rispettivamente circa 25-30.000 e 3.500-4.000 abitanti. La sproporzione tra questi due dati numerici relativi a due delle città piú importanti della Sardegna in periodo romano appare notevole. I dati non sono tuttavia in contrasto con quanto sappiamo sull'effettiva importanza di Cagliari e di Nora e sul loro sviluppo. Essi trovano riscontro non tanto nei resti archeologici che — a causa delle vicende storiche cui abbiamo fatto cenno — sono per il momento forse piú numerosi per Nora, quanto nell'estensione delle due città.

Nora, costruita fin dall'epoca fenicio-punica sul modesto promontorio affacciantesi sul mare, a ridosso dell'odierna strada di collegamento della costa occidentale, conobbe, dopo l'occupazione della Sardegna da parte dei Romani, uno sviluppo costante, ma svolse un ruolo limitato a quello di stazione intermedia tra Cagliari e Sulci.

Al contrario Cagliari, estesa senza soluzione di continuità territoriale, da una parte all'altra dell'insenatura posta al centro del golfo omonimo e sulle alture immediatamente a ridosso della fascia costiera, conobbe un costante aumento della sua importanza, aumento dovuto al suo ruolo, politico, religioso, commerciale, strategico ed economico, ruolo che svolse grazie alla sua felice posizione geografica ed alla sua funzione di capitale della provincia. Conseguentemente conobbe un notevole sviluppo urbanistico, determinato dal costante incremento demografico, sviluppo urbanistico che la condusse ad essere considerata e definita *l'Urbs Urbium* della Sardegna[36].

[34] Vedi V. CHAPOT, in DAREMBERG-SAGLIO, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, s.v. *tribunal*; O. NAVARRE, *Ibid.*, s.v. *theatrum*.

[35] Vedi L. PONTUALE, in «Enciclopedia Universale dell'Arte», XIII, coll. 273-276.

[36] La definizione di Cagliari quale *Urbs Urbium* della Sardegna è in Floro, 1, 22, 35.

Giovanni Tore - Alfonso Stiglitz

Ricerche archeologiche nel Sinis e nell'alto Oristanese (continuità e trasformazione nell'Evo Antico)

1.1. *Introduzione*

Le vicende dell'insediamento umano, in età romana, nel Sinis centro-settentrionale, area comprensiva degli odierni comuni di S. Vero Milis, Riola Sardo e Narbolia[1], risentono, nel quadro di un tentativo di inquadramento sincronico, della carenza di indagini topografiche, evidenziate dalla scarna bibliografia specifica e dalla limitatezza dei mezzi con cui si è potuto condurre sinora l'indagine. Tale è il quadro evidenziato consultandosi i dati ottocenteschi (SPANO 1855-1864; SPANO 1865-1876; voci del Padre Angius in CASALIS 1843-1849), ripresi nel CIASCA 1931-34, le scarne notizie di indagini ufficiali nelle Notizie di Scavi di Antichità, edite dal 1876, gli stessi *Elenchi Ufficiali degli edifici Monumentali* del 1902 e del 1922, nonché la redazione della Carta Archeologica del Taramelli[2] e successivi contributi sia di carattere piú generale co-

[1] Sui confini del Sinis, in generale PINNA 1950, p. 247 (cfr. *infra*, nota 3), e, di recente, ZUCCA 1985, p. 29.

[2] G. SPANO, *Ultime scoperte*, in «B.A.S.», I-X, Cagliari 1855-1864; G. SPANO, *Memoria sopra alcuni idoletti di bronzo trovati nel villaggio di Teti e Scoperte Archeologiche fattesi nell'Isola in tutto l'anno 1865*, Cagliari 1866, pp. 31 ss.; IDEM, *Memoria sopra la antica città di Gurulis Vetus oggi Padria e Scoperte Archeologiche fattesi nell'Isola in tutto l'anno 1866*, Cagliari 1867, pp. 27 ss.; IDEM, *Memoria sopra una moneta ancora unica di Nicolò Doria, conte di Monteleone e Signore di Castel Genovese e scoperte archeologiche fattesi nell'isola in tutto l'anno 1867*, Cagliari 1868, pp. 27 ss.; IDEM, *Memoria su una lapide terminale trovata in Sisiddu presso Cuglieri e Scoperte archeologiche fattesi nell'isola in tutto l'anno 1868*, Cagliari 1869, pp. 13 ss.; IDEM, *Memoria sulla Badia di Bonarcado e scoperte archeologiche fattesi nell'isola in tutto l'anno 1869*, Cagliari 1870, pp. 11 ss.; IDEM, *Scoperte archeologiche fattesi in Sardegna in tutto l'anno 1871 con appendice sugli oggetti sardi dell'esposizione italiana*, Cagliari 1872, pp. 3 ss.; IDEM, *Memoria sopra l'antica Cattedrale di Galtellí e scoperte archeologiche fattesi nell'isola in tutto l'anno 1872*, Cagliari 1873, pp. 13 e ss.; IDEM, *Scoperte archeologiche fattesi in Sardegna in tutto l'anno 1875*, Cagliari 1875, pp. 1 ss.; IDEM, *Scoperte Archeologiche fattesi in Sardegna in tutto l'anno 1875*, Cagliari 1875, pp. 1 ss.; IDEM, *Scoperte archeologiche fattesi in Sardegna in tutto l'anno 1876*, Cagliari 1876, pp. 5 ss.; R. CIASCA, *Bibliografia Sarda, I-V*, Cagliari 1931-1934; Notizie degli Scavi di Antichità, R. Accademia Nazionale dei Lincei, Roma 1876...; M.P.I., *Elenco degli Edifici Monumentali in Italia, Regione X (Sardegna)*, Roma 1902; C. ARU, *Elenco degli Edifici Monumentali, LXVIII, Provincia di Cagliari*, Roma 1922; A. TARAMELLI, *Edizione archeologica della Carta d'Italia al 100.000: Foglio*

me quello di M. Pinna del 1950 o la trattazione dell'insediamento romano nell'Atlante della Sardegna da parte di G. Sotgiu (1980) o i singoli studi, specie quelli editi negli Atti del Convegno di studio sull'Africa Romana, a partire dal 1984[3], a cura di A. Mastino, a cui si deve l'esauriente e documentata sintesi su *Cornus* ed il suo territorio (MASTINO 1979), ricca di spunti anche per la lettura della antropizzazione del Sinis settentrionale in età romana. Utili riferimenti, pur nella prevalente veste di ampia divulgazione, è possibile cogliere in PAU 1979, e, per lo specifico ambito tardo-romano in *Nurachi 1985*, negli Atti del Convegno di Cuglieri del 22-23 giugno 1984 e nelle specifiche voci dell'opera collettiva *I Sardi*[4]. Si tratta di materiale sostanzialmente non normato e riferito ad una griglia generale d'interpretazione solo per parti, da cui, insieme alla constazione della possibilità di far confluire in questa sede i risultati delle ricerche condotte con il Gruppo ex Lege 285/1977 di S. Vero Milis a partire dal 1980 e continuate successivamente con il personale di tale gruppo ed in corso ancora oggi[5] in questa porzione del Sinis, deriva la

205. Capo Mannu. Foglio 206 Macomer, Firenze 1935. Va pure ricordata, come utile inquadramento generale: A. TARAMELLI, *Bibliografia Romano-Sarda, Bibliografia ragionata dell'Italia romana*, I, Istituto di Studi Romani, Roma 1939.

[3] M. PINNA, *La penisola del Sinis*, «Studi Sardi», IX, Sassari 1950, pp. 246 ss.; G. SOTGIU, *Insediamenti romani*, in AA.VV., *Atlante della Sardegna*, fasc. II, Roma 1980, pp. 90-93, Tav. 38. Di inquadramento generale anche se da consultarsi con cautela ROWLAND 1981. Per la parte storica cfr. MELONI 1980[2] e MELONI 1983. Il ROWLAND 1981 segnala ritrovamenti romani in territorio di Narbolia (*ibidem*, p. 70) Riola Sardo (*Ibidem*, p. 106), S. Vero Milis (*ibidem*, p. 115).

Per gli Atti del convegno di Sassari vedasi, in Bibliografia, ATTI 1984, ATTI 1985, ATTI 1986 ed in particolare MASTINO 1985, ZUCCA 1985, PANI ERMINI 1985, TORE 1985, ZUCCA 1986. In precedenza di grande interesse per la problematica storica, MASTINO 1983 e, per la problematica generale, TANGHERONI 1977. Interessanti pure per la proposta di inquadramento e la metodologia, sempre negli ATTI (a sé è l'articolo di Tangheroni), VILLEDIEU 1986 e TRONCHETTI 1986.

[4] NURACHI 1985: AA.VV., *Nurachi. Storia di una ecclesia*, Oristano 1985, ivi R. ZUCCA, *Ad Nuragas in età romana e altomedievale*, pp. 26 ss., G. STEFANI-R. ZUCCA, *L'insediamento umano altomedievale nel territorium tharrense*, pp. 95 ss.; AA.VV., *L'archeologia romana e altomedievale nell'Oristanese*, (Atti del Convegno di Cuglieri, 22-23 giugno 1984), Mediterraneo Tardo Antico e Medioevale, Scavi e Ricerche, Taranto 1986, *ivi* C. TRONCHETTI, *Il territorio dell'Oristanese in età romana*, pp. 17 ss.; AA.VV., *I Sardi. La Sardegna dal Paleolitico all'età romana*, Milano 1984, *Appendice*, Milano 1985 (ristampa corretta, Milano 1985), ivi cfr. R. ZUCCA, *Narbolia (OR), loc. su Anzu*, pp. 159-160, G. TORE, *S. Vero Milis (OR), loc. su Padru, complesso nuragico e villaggio punico-romano*, pp. 188-190. Sullo specifico settore dei mosaici v. ANGIOLILLO 1981, (Riola, ×sic×, su Anzu) p. 143. Primo cenno in A. DELLA MARMORA, *Itinéraire de l'Ile de Sardaigne, II*, Turin 1860, p. 15.

[5] Il gruppo si è costituito nel 1979 sulla base del Progetto 1/C. Censimento, catalogazione, restauro reperti e allestimento musei locali. I componenti, il capogruppo A. Stiglitz, il disegnatore-rilevatore, Geom. G. Chessa, le dattilografe-archiviste, S. Alette e M.P. Pi-

constatazione dell'opportunità di fornire, in questa sede, un primo tentativo di sintesi[6]. Esso, articolato in questa parte introduttiva, e nella presentazione (2.1) e nello schedario topografico (2.2) dei siti, è da considerarsi quale primo impianto di una lettura globale del territorio in corso con un gruppo interdisciplinare[7] e di cui le prime anticipazioni sono state fornite con mostre locali[8] e provinciali[9] e in sede di convegni[10]. Tale indirizzo nasce dalla consapevolezza della sterilità del limitato stu-

lu, mi sono stati di valido aiuto nella realizzazione di tale programma e nella mia qualità di coordinatore tecnico-scientifico su incarico della Giunta Regionale (sino al 1981) e di coordinatore del solo gruppo (e non dell'intero progetto, come in precedenza) per incarico dell'Amministrazione Comunale di S. Vero Milis (a partire dal 1981). A tutti va il mio sincero ringraziamento ed in particolare all'amico Alfonso Stiglitz per la serietà e la competenza con cui ha espletato il suo compito sì da consentire questa ed altre anticipazioni del comune impegno, così come agli amici della Amministrazione comunale alla cui affettuosa ospitalità e intelligente e avveduto interessamento molto deve la serenità del lavoro svolto e la qualità dei risultati ed infine particolare menzione mi è doverosa per gli ottimi operai sanveresi. Fra i risultati di questa attività è la costituzione di una cooperativa giovanile archeologica che ha ottimamente collaborato agli interventi d'urgenza programmati di concerto con la competente Soprintendenza, nell'ambito dei lavori per le condotte di irrigazione del Consorzio di Bonifica di Oristano.

[6] Desidero ricordare la grande liberalità e la fiducia accordatami dal Soprintendente Archeologo Prof. Ferruccio Barreca, la cui immatura, recente scomparsa (dicembre 1986), segna ancor più il debito di riconoscenza dovutogli. All'amico Attilio Mastino va la mia riconoscenza per la consueta cortese disponibilità a fornire una sede tanto adeguata quanto prestigiosa.

[7] Di esso fanno parte, per il settore preistorico e protostorico, gli amici Giuseppe Atzori, Lucia Manca Demurtas, Sebastiano Demurtas, Salvatore Sebis di Oristano e per il settore fenicio-punico e punico-romano Alfonso Stiglitz e lo scrivente.

[8] Sono state organizzate mostre grafiche e fotografiche presso i Comuni di S. Vero Milis (Gruppo Archeologico ex lege 285/1977) nel 1981 e nel 1985 a Narbolia (Gruppo Arch. S. Vero Milis - Biblioteca comunale di Narbolia), con conferenze.

[9] Mostre grafiche e fotografiche e con esposizione di reperti archeologici presso il Museo Civico di Cabras con il patrocinio dell'Amministrazione Provinciale di Oristano nel 1982 (Tharros ed il Sinis in età antica e ricerche archeologiche nell'Oristanese) e nel 1983 (Il Sinis in età antica e ricerche archeologiche nell'Oristanese) con il concorso dei gruppi archeologici giovanili ex Lege 285/1977 operanti nella Provincia (Busachi, Cuglieri, San Vero Milis), con conferenze. Si attende da tempo il concretizzarsi della disponibilità dell'Amministrazione Provinciale di Oristano, nella persona dell'Assessore competente, come previsto nel programma originario delle mostre stesse, per poter pubblicare i relativi cataloghi. Promossa dal Comune di Cabras e con finanziamento regionale si prevede una III rassegna sulle ricerche archeologiche nell'Oristanese per l'autunno del 1987.

[10] Per le ricerche effettuate nel territorio di S. Vero Milis vedasi le comunicazioni dello scrivente e di A. Stiglitz al convegno internazionale di Deya (Maiorca - 15/22. IX. 1983), «Early Settlement in the Western Mediterranean Islands and peripheral Areas» (B.A.R., International Series 229, Oxford 1984) e quelle, ampliate all'intero gruppo di cui alla nota 7, in stampa negli atti del convegno internazionale di Selargius (27-30, novembre 1986, «La Sardegna nel Mediterraneo tra il II e il I millennio a.C.»), pertinenti il Sinis e l'Oristanese nell'età del Bronzo.

dio personale e del significato scientifico e culturale dello scambio delle diverse esperienze nella comprensione di un quadro diacronico e sincronico di lettura territoriale integrata. Gli elementi pregnanti di tale lettura identificano una sostanziale unità di insediamento, con ripresa di localizzazione di siti precedentemente individuati in età nuragica, con aporia apparente per la diffusa convinzione di ampia presenza punica[11]. Ciò può dipendere o da effettiva dislocazione differenziata dovuta a connotazioni economico-sociali non omogenee nei diversi periodi (proprietà comune, frazionata, di latifondo; agricoltura intensiva o estensiva, monoculture o colture specializzate; equilibrio fra risorse naturali come caccia e pesca e forme piú marcate dell'attività umana sul territorio) od anche (e piuttosto) dal tipo di ricerca, ancora preliminare ed al momento disgiunta da contributi specifici quali quelli della paleobotanica e della paleofaunistica e della paleoantropologia[12], che ne dà una sostanziale ed effettiva parzialità. I dati proposti, pertanto, vanno considerati solo parzialmente estrapolabili per un quadro in dettaglio e latamente valevoli per una lettura globale.

Preminente pare il situarsi in una zona di notevole disponibilità dell'*habitat* naturale, zona di ampio sviluppo costiero con possibilità di approdi con rifornimento di acqua, lungo importanti e battute rotte transmarine, retroterra di zona umida favorevole alla pesca interna, ma con presenza anche di favorevoli possibilità di pesca in mare aperto (non solo, ma pure lo sfruttamento di banchi corallini[13]), caccia e risorse quali saline naturali o facilmente adattabili a tale scopo, un'antropizzazione antica che favoriva l'adattamento dell'ambiente e il processo di aggregazione di nuclei piú ampi sulle direttrici di traffico interno da e per la costa, data la posizione di cerniera del Sinis, nella parte centrale della Sardegna e alla confluenza delle tradizionali direttrici di penetrazione per la Sardegna centro-settentrionale e di comunicazione di questa con quella meridionale, il tutto in una area di ampia e antica urbanizzazione, sottoli-

[11] Vedasi, in generale, TORE 1975, TORE 1985 e, *infra*, §§ 2.1 e 2.2. Sulla problematica le osservazioni in STEFANI-ZUCCA 1985 (cfr. *supra* la nota 4).

[12] Indicazioni di massima, oltre che già in PINNA 1950, pp. 262 ss. (cfr. *supra* la nota 3), in FEDELE 1980, pp. 45 ss. e GERMANA 1980, pp. 61 ss. Utile e interessante il quadro d'insieme in AA.VV., *La Sardegna. L'uomo e le coste*, Sassari 1983, Cap. II, La natura, pp. 83 ss.

[13] PINNA 1950, pp. 264 ss., TORE 1985a. Il corallo è attestato a Tharros (G. SPANO, B.A.S., II, 1856, p. 59, nota 2; scarti di lavorazione sono stati individuati dallo scrivente su segnalazione del Sig. Roberto Carrus di Cabras, nel quartiere di età romana sulle pendici meridionali della collina di Murru Mannu e in prossimità delle Terme romane in località «Convento vecchio») e a Cornus (necropoli tardo-antica di Columbaris: AA.VV., *Mensae e riti funerari in Sardegna. La testimonianza di Cornus*, Mediterraneo Tardo Antico e Medioevale. Scavi e Ricerche, 1, Taranto 1985, Tav. XI).

neata dalla linea di contorno segnata a meridione da *Tharros, Othoca* e *Neapolis*, e a settentrione da *Cornus* e *Gurulis Vetus*, probabilmente da età punica, se non piú antica, e sostenibile per il gravitare di strutture abitative di tipo piú complesso del consueto rurale, quali complessi termali[14]. Non va, inoltre, esclusa, sulla linea delle piú recenti ipotesi, che tale antropizzazione sia stato il baluardo piú specifico contro la diffusione della malaria[15] e che questa sia piuttosto da considerarsi uno degli esiti primari dello spopolamento in età tardo-antica. Questo va, quindi, visto piuttosto in quadro di profonda insicurezza generale del Mediterraneo e di conseguente recessione economica e relativo tracollo sociale per mutazione (o crisi) delle forme di organizzazione economico-sociale del territorio in parte leggibili nella scomparsa dei contigui centri urbani e nell'arretramento dell'insediamento rispetto alla costa secondo moduli, per altro e significativamente, documentati anche nel resto dell'Isola, segno di una situazione generale e non di lettura isolata e parziale[16].

Di grande interesse è il passaggio dalla fase punica a quella romana, solo in parte percettibile in alcune formulazioni peculiari di ambito funerario o di piú ampio ambito del sacro[17], ma non determinabile nei singoli dettagli e nel quadro di una complessa lettura di componenti di adstrati e sostrati che la composita vicenda umana del territorio, per antichità e varietà di culture e manifestazioni ad essa connesse, condurrebbe a far presupporre. Maggiore e piú qualificante approfondimento degli studi parrebbe il migliore e piú coerente invito ad un serio tentativo di approccio alla soluzione del problema.

G. TORE

[14] Cfr. *infra* i §§ 2.1 e 2.2.

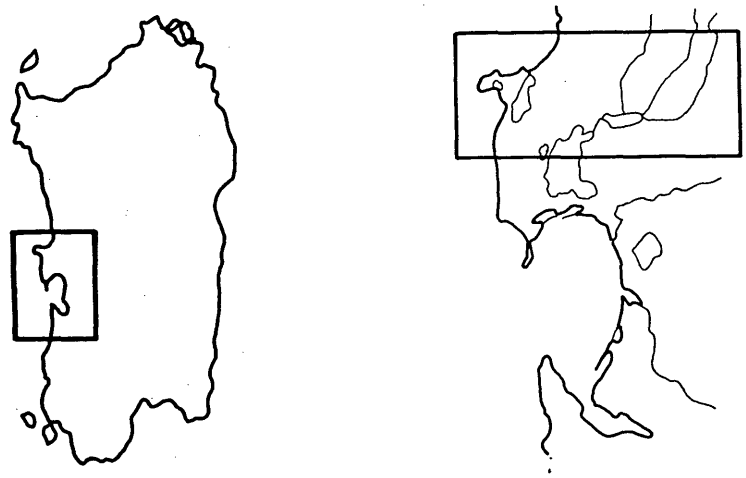
[15] M. GRAS, *La malaria et l'histoire de la Sardaigne antique*, in AA.VV., *La Sardegna nel mondo mediterraneo, Atti del 1° convegno internazionale di Studi geografico-storici, 1. Gli aspetti geografici,* Sassari 7-9 aprile 1978, Sassari 1981, pp. 297 ss.; P.J. BROWN, *Malaria in Nuragic, Punic and Roman. Some Hypotheses*, AA.VV., *Studies in Sardinian Archaeology*, Ann Arbor 1984, pp. 209 ss..

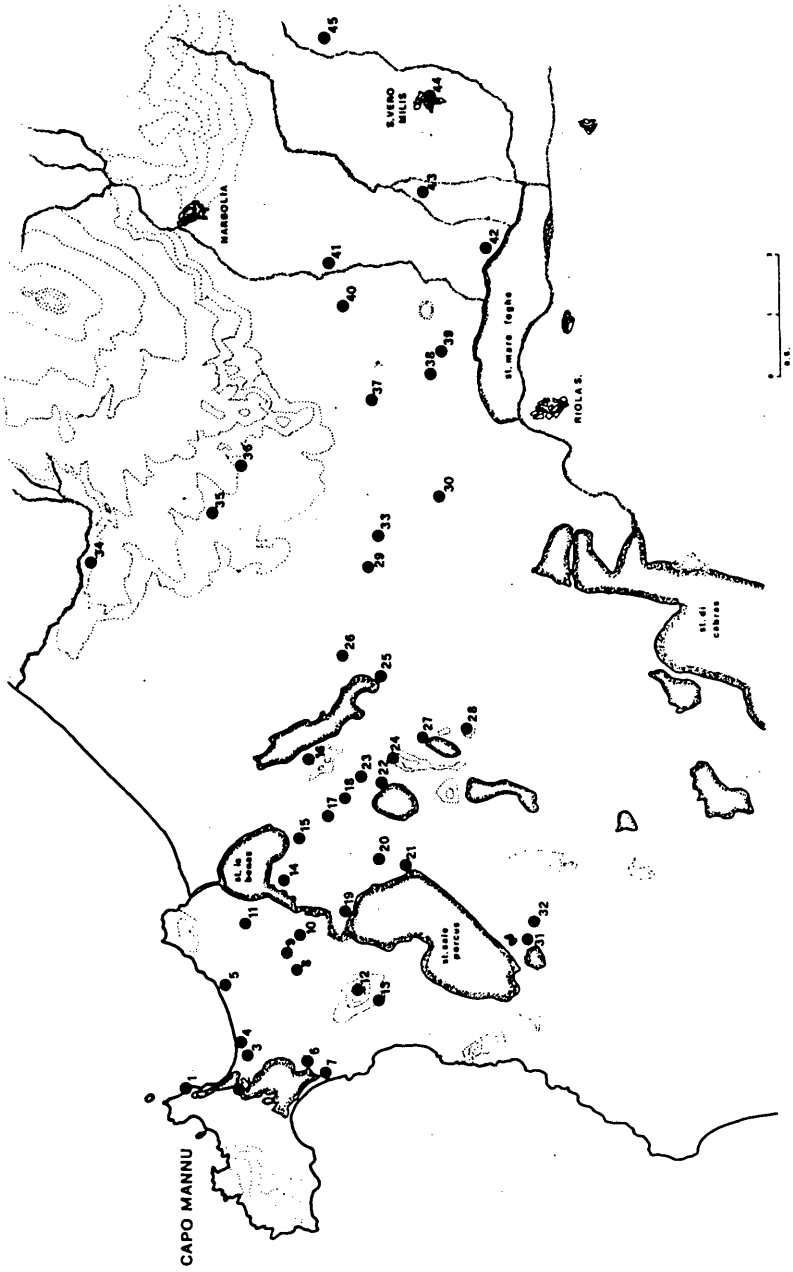
[16] TANGHERONI 1977; MASTINO 1983; TANGHERONI 1983, pp. 44-45; L. PANI ERMINI, *Problemi e prospettive dell'archeologia cristiana in Sardegna*, in AA.VV., *Atti del V Congresso nazionale di Archeologia cristiana, Torino 22-29 settembre 1979*, II, Roma 1982, p. 620, sottolinea la continuità dell'insediamento in età antica e altomedievale. Consimile posizione per i siti rilevati da Zucca in STEFANI-ZUCCA 1985 (cfr. *supra*, la nota 4), p. 95. Per i siti considerati dalla presente indagine (cfr. *infra* §§ 2.1 e 2.2) va notato che da A. TERROSU ASOLE, *L'insediamento umano medioevale e i centri abbandonati tra il secolo XIV e il secolo XVII, Supplemento al fascicolo II dell'Atlante della Sardegna*, Roma 1974, p. 14, indica come sopravvissuti in età medioevale, per la fascia subcostiera solo *Spinalba* (= Spinarba) e Soddì per il territorio di S. Vero Milis, S. Vero Milis e Tunis-nuraghe per quello di Narbolia. La crisi parrebbe verificarsi nel quadro storico dell'instabilità del Mediterraneo a partire dal secolo V-VI e precipitare dopo il secolo VII d.C. in significativa risonanza con la conquista mussulmana della vicina Africa e l'inizio delle prime scorrerie.

[17] TORE 1975 e TORE 1985.

1.2. *Bibliografia*

(ANGIOLILLO 1981) = S. ANGIOLILLO, Sardinia. *Mosaici antichi in Italia,* Roma 1981; (ATTI 1984) = AA.VV., *L'Africa romana, Atti del I Convegno di studio (Sassari 16-17 dicembre 1983),* Sassari 1984; = AA.VV., *L'Africa romana, Atti del II Convegno di studio (Sassari, 14-16 dicembre 1984),* Sassari 1985; (ATTI 1986) = AA.VV., *L'Africa romana, Atti del III Convegno di studio (Sassari, 13-15 dicembre 1985),* Sassari 1986; (B.A.S.) = Bullettino Archeologico Sardo, Cagliari 1855-1864 (voll. I-X); (CASALIS 1843-49) = V. ANGIUS in G. CASALIS, *Dizionario Geografico-Storico-Statistico-Commerciale degli stati di S.M. il Re di Sardegna,* XI, Torino 1843, pp. 626-627 (Narbolia); XVI, Torino 1847, pp. 232-233 (Riola); XVIII, Torino 1849, p. 811 (S. Vero Milis); (FEDELE 1980) = F. FEDELE, *I boschi, gli animali,* in AA.VV., *Nur, la misteriosa civiltà dei Sardi,* Milano 1980, pp. 45 ss.; (GERMANÀ 1980) = F. GERMANÀ, *L'uomo, ibidem,* pp. 61 ss; (MASTINO 1983) = A. MASTINO, *A proposito di continuità culturale nella Sardegna romana,* «Quaderni Sardi di Storia», III, 1983, pp. 180 ss.; (MASTINO 1985) = A. MASTINO, *Le relazioni tra Africa e Sardegna in età romana: inventario preliminare,* ATTI 1985, pp. 28 ss.; (MELONI 1980²) = P. MELONI, *La Sardegna romana,* Sassari 1980 (ristampa della 1ª ed., Sassari 1975); (MELONI 1983) = P. MELONI, *I Fenicio-punici e i Romani: una presa di possesso e una colonizzazione,* AA.VV., *La Sardegna. L'uomo e le coste,* Sassari 1983, pp. 27 ss.; (PANI ERMINI 1985) = L. PANI ERMINI, *La Sardegna e l'Africa in periodo vandalico,* ATTI 1985, pp. 105 ss.; G. PAU, *Il Sinis,* Oristano 1979; (ROWLAND 1981) = R.J. ROWLANDS JR., *I ritrovamenti romani in Sardegna,* Roma 1981; (TANGHERONI 1977) = M. TANGHERONI, *Lunghi secoli d'isolamento? Note sulla storiografia sarda negli ultimi trent'anni,* «Nuova rivista storica», LXI, 1977, II, pp. 150 ss.; (TANGHERONI 1983) = M. TANGHERONI, *Le coste del Mediterraneo medioevale: alterne vicende di vita e dell'economia,* in AA.VV., *La Sardegna. L'uomo e le coste,* Sassari 1983, pp. 43 ss.; (TORE 1975) = *Su alcune stele funerarie di età punico-romana,* «Latomus», t. XXXIV (1975), fasc. 2, Bruxelles 1975, pp. 293 ss.; (TORE 1985) = G. TORE, *Di alcune stele funerarie dal Sinis,* ATTI 1985, pp. 135 ss.; (TRONCHETTI 1986) = C. TRONCHETTI, *Il territorio dell'Oristanese in età romana,* in AA.VV., *L'Archeologia romana e altomedievale nell'Oristanese,* Atti del convegno di Cuglieri, 22-23 giugno 1984), Mediterraneo Tardo Antico e Medievale, Scavi e Ricerche, 3, Taranto 1986, pp. 17 ss.; (ZUCCA 1985) = R. ZUCCA, *I rapporti tra l'Africa e la Sardegna alla luce dei documenti archeologici, nota preliminare,* ATTI 1985, pp. 93 ss.; (ZUCCA 1986) = R. ZUCCA, *Cornus e la rivolta del 215 a.C. in Sardegna,* ATTI 1986, pp. 363 ss.; (VILLEDIEU 1986) = F. VILLEDIEU, *Relations commerciales établies entre l'Afrique et la Sardaigne du IIème au VIème siècle,* ATTI 1986, pp. 321 ss..




CAPO MANNU
MARGOLIA
S. VERO MILIS
RIOLA S.
1 km

2.1. *Il quadro culturale*

In una situazione territoriale complessa quale è quella del Sinis centro-settentrionale e delle zone limitrofe, l'insediamento umano di età romana si impone per le sue capacità di occupazione «totale» del territorio e di sfruttamento di ogni suo aspetto peculiare, riprendendo in questo (e superando) la fase culturale nuragica della quale, significativamente, rioccupa tutti i siti.

Avendo ben chiare le condizioni oggettive nelle quali sono avvenuti i rinvenimenti e che possono essere schematicamente elencate come segue: sporadicità degli scavi (per lo piú legati ad interventi d'urgenza) e conseguente assenza di stratigrafie ampie e correlabili; scomparsa delle strutture, in buona parte a seguito dei lavori agricoli, di particolare intensità soprattutto con l'introduzione della loro meccanizzazione; distruzioni legate ad una intensa attività clandestina; urbanizzazione spesso disordinata; si cercherà in questo intervento di tracciare un quadro dello sviluppo del popolamento umano in età romana nell'area oggetto di indagine.

Di difficile impostazione è il problema del momento di inizio della fase che definiamo romana nei suoi aspetti culturali, al di là della data del 238/7 a.C. con la quale si pone l'inizio della dominazione politica e amministrativa. Appare infatti profonda l'influenza cartaginese in questi territori sia in ambito politico-economico-militare, si pensi ad es. alla rivolta di Ampsicora[18], sia in ambito culturale-religioso-archeologico come attestano ad es. le stele di Bidda Maiore, in pieno Sinis di San Vero Milis e pertinenti ad ambito punicizzato[19].

Tenendo conto di questo dato i primi rinvenimenti riferibili a rapporti col mondo romano possono essere ritenute le anfore vinarie sia del tipo cosiddetto greco-italico che del tipo Dressel 1: vari frammenti ne sono stati rinvenuti in almeno 8 siti, piú un esemplare integro proveniente dal mare, pertinente ad un relitto, per il quale resta il problema se ricollegarlo al porto ipotizzato a Capo Mannu o se riferirlo semplicemente ad un'imbarcazione in transito[20]. Per l'aspetto del vasellame piú fino, a un momento di importazione forse precedente al 238 a.C., va riferito un frammento di coppa simile alla serie MOREL 2981[21] a vernice nera e

* Per le località citate vedi le schede di ogni singolo sito nel § 2.2.

[18] Cfr. da ultimo ZUCCA 1986a.

[19] TORE 1975; TORE 1985.

[20] TORE-STIGLITZ 1987.

[21] Il riferimento è a MOREL 1981.

impasto camoscio dal nuraghe Abilis, ma la sporadicità del rinvenimento e la frammentarietà impongono cautela; dallo stesso nuraghe provengono frammenti di anfore puniche a siluro con orlo ingrossato rientrante. Ceramica a vernice nera si è rinvenuta in almeno 23 località, ma spesso in condizioni tali da rendere arduo il riconoscimento.

Complessa allo stato attuale delle ricerche l'attribuzione di questi materiali a strutture chiaramente identificabili. Per quanto riguarda l'ambito civile, ceramica a vernice nera proviene dall'area dell'edificio di Is Aieddus, anche se non si esclude una pertinenza alla necropoli vicina, vista anche la datazione ad età imperiale delle strutture murarie emergenti; cosí come da un'area presumibilmente abitativa nei pressi dello stagno di Sale Porcus. Anche gli edifici termali di Su Anzu di Narbolia e di Riola hanno restituito tale classe di ceramica, ma le strutture visibili sono da riferire ad età imperiale piena. Sicuramente a questo periodo va riportata la necropoli scavata con intervento d'urgenza in località Bingia Arena. Materiali a vernice nera e anfore vinarie provengono dalle necropoli di San Lorenzo e di Pala Naxi, anche se in maniera sporadica.

Ad aspetti forse cultuali ci portano alcune località come Matta Sterri dalla quale proviene una stipe votiva di età punica, frammenti anforici punici, materiali fittili romani quali embrici ed elementi anatomici.

Un recente scavo d'urgenza presso lo stagno di Pauli Cherchi ha messo in luce un pozzo colmato con materiale lapideo e fittile, «sigillato» da due pezzi integri, posti sopra il cumulo: una statuina panneggiata di devota, fittile, di tipo medio-italico, databile al I sec. a.C., l'altro pezzo, una olletta monoansata a corpo globulare, orlo svasato all'esterno e piede piano, porta ai tempi del I-II sec. d.C. il riempimento, che è originato probabilmente dallo smantellamento di una struttura forse con valenze cultuali-religiose, sita nelle vicinanze: lo scavo è in corso di studio.

Dal punto di vista geografico la distribuzione degli insediamenti avviene in tutti gli aspetti ambientali, dalla costa all'area palustre (sino alle sue rive), alla piana alluvionale. Per quanto concerne l'area della dorsale lavica, pendici del Montiferru, l'indagine è ancora in corso, anche se dalle prime ricerche pare confermarsi il dato della pianura.

La quasi totalità dei siti che hanno restituito materiali repubblicani presenta una continuità di insediamento anche in periodo imperiale e tardoantico, spesso senza soluzione di continuità sino al VI o alla prima metà del VII sec. d.C.; nuovi siti vengono occupati.

Come per il periodo precedente non sempre è agevole la definizione funzionale di un sito, l'identificazione di strutture, il nesso tra i materiali e queste ultime.

Ad ambito civile sono da riportare varie strutture quali l'edificio di Is Aieddus, che nelle strutture murarie indica chiaramente una datazione ad età imperiale piena, confermata dai materiali rinvenuti in recenti sondaggi. Le strutture visibili non lontano dallo stagno di Sale Porcus, di difficile lettura, in assenza di scavi, ma che certamente si riferiscono ad un uso civile per la presenza di macine in basalto; si può pensare ad un piccolo insediamento abitativo, o anche ad una villa (come è stato ipotizzato per Is Aieddus); i materiali coprono l'area cronologica indicata, a partire, come si è già detto, da età repubblicana ma con maggiori presenze pertinenti al I-II sec. d.C. e dalla metà del IV a fine VI e forse inizi VII d.C.

Sempre a quest'ambito, alcune emergenze monumentali quali i resti di edifici termali di Su Anzu di Narbolia, di Su Anzu di Riola Sardo, di S. Andrea di Pischinappiu di Narbolia e, forse termali, di S. Andrea di Narbolia, attualmente di complessa lettura, per le moderne sovrapposizioni, in assenza di scavo. Gli insediamenti di pertinenza non sono stati ancora identificati, rendendo difficile l'attribuzione di questi resti termali a ville, abitati o a insediamenti militari. I materiali di alcune di queste località prolungano il loro uso sino al IV-VI sec. d. C., ad es. Su Anzu di Riola.

Va infine ricordato un tesoretto monetale pubblicato da Taramelli nel 1932, rinvenuto nei pressi dello stagno di Is Benas con monete da Traiano a Gallieno.

Per l'ambito funerario si possono citare alcune grandi necropoli che hanno in questo periodo il loro massimo utilizzo. In località San Lorenzo, nei pressi della costa, una necropoli a inumazione con materiali che arrivano sino al VI sec. d.C.; un edificio contiguo, con un lato curvilineo è stato di recente ipotizzato come pertinente alla (presunta) ecclesia di S. Lorenzo.

Nei pressi del nuraghe Spinarba, un'ampia necropoli a inumazione, danneggiata dai clandestini, ha restituito materiale del IV-V sec. d.C.. Sempre in questi secoli ma con dilatazione sino al VI inizi VII d.C. la necropoli, distrutta da lavori agricoli, di Pala Naxi, nell'area di un ampio villaggio nuragico.

Interessante la necropoli a incinerazione e a inumazione di Bidda Maiore, già citata, dalla quale provengono oltre le stele, numerosi frammenti fittili di età imperiale tra cui vanno citati un'anfora africana IIA; un'anfora tripolitana III. Di estrema importanza due necropoli a inumazione, tarde, nelle quali si sono operati degli interventi d'urgenza. Una in località Soddì, con tre tombe e materiali che riportano al V-VI sec. d.C. e una all'interno dell'abitato di San Vero Milis. con materiali simili; entrambe attestano la continuità di frequentazione tra l'età

tardo-antica e medioevale, essendo segnalato nei pressi della prima (Soddì) un villaggio medioevale così come la seconda si trova all'interno dell'abitato attuale, le cui prime attestazioni scritte risalgono al XII sec. d.C., ma il cui nome originario, San Teodoro, riporta a tempi precedenti. Rinvenimenti recenti all'interno dell'abitato, in corso di analisi, confermano questa continuità di insediamento.

Resta da osservare che, come si è visto per l'età repubblicana, la presenza continua di insediamenti insiste su tutto il territorio in oggetto, nelle sue varie conformazioni geomorfologiche, con preferenza per la continuità di uso degli insediamenti precedenti e in particolare il riutilizzo delle strutture nuragiche.

Alcune osservazioni infine sul Korakodes Portus. Il problema è stato di recente riproposto in maniera autorevole da Attilio Mastino nel suo scritto su Cornus al quale rinvio per l'impostazione della tematica e i dati precedenti[22]. Le ricerche da noi effettuate portano a confermare una presenza costante e intensa, in particolare in età imperiale, nell'area di Capo Mannu: l'edificio di Is Aieddus; le necropoli di San Lorenzo e di Putzu Idu; l'insediamento di Sa Salina Manna; i numerosi rinvenimenti lungo tutto l'arco della spiaggia, i vari relitti navali. L'immagine è quella di un ampio insediamento continuo, a vari nuclei, popolato sino almeno al VI sec. d.C. se non anche oltre, legato certamente al retroterra agricolo ma anche, probabilmente, allo sfruttamento del sale nelle saline poste ai piedi del Capo Mannu, il cui piú antico sfruttamento del quale si ha notizia risale agli inizi del XIV sec.: che potrebbe giustificare la presenza dello scalo, oltre che per la sua centralità nell'ambito della navigazione occidentale della Sardegna, quasi a metà strada tra Tharros e Bosa e non lungi da Cornus.

A. STIGLITZ

[22] MASTINO 1979.

2.2. *I siti*

0. *MARE*. Nel tratto di mare antistante la costa del Sinis settentrionale sono stati rinvenuti, in epoche diverse, numerosi reperti in gran parte andati dispersi. Gli elementi piú arcaici attualmente noti, sono un'anfora etrusca tipo PY 3A rinvenuta di recente[23] e un frammento attribuito dal suo editore ad un'olla stamnoide di fattura locale[24], databile al VI sec. a.C.. I dati piú recenti sono invece da riportare ad età romana, come attestano delle anfore vinarie di età repubblicana[25] e ceppi di ancore. L'assenza di scavi scientificamente condotti e la natura fortuita dei rinvenimenti non permette di riferire i dati a relitti identificati, né di collegare questi relitti navali, o anche i singoli reperti, alla presenza di un porto nell'area circostante il Capo Mannu, ovvero riferibili a navi di passaggio naufragate in questo tratto di mare, a causa della sua nota pericolosità[26].

1. *SU PALLOSU*. Sulla spiaggia venne rinvenuta una «tomba antica» contenente uno scheletro umano. L'assenza di corredo non permette ulteriori precisazioni cronologiche[27].

2. *SAN LORENZO*. La località è situata su una leggera altura (m. 4 s.l.m.) tra gli stagni temporanei di Sa Salina Manna e di Sa Marigosa. Nel punto piú alto si notano le fondamenta di un edificio con due lati rettilinei ad angolo retto e un terzo di forma semicircolare[28]. Nei pressi dell'edificio e lungo le pendici dell'altura si raccoglie una notevole quantità di reperti archeologici (fittili, lapidei e osteologici) che attestano la presenza di una necropoli a inumazione con sepolture che in qualche caso potrebbero essere state in sarcofago. Le ossa sino ad ora rinvenute sono pertinenti esclusivamente ad adulti. Cronologicamente la frequentazione del sito e l'uso della necropoli si pongono tra l'età repubblicana come attestano due frammenti di anfore greco-italiche (o Dressel 1)[29],

[23] TORE-STIGLITZ 1987.

[24] UGAS-ZUCCA 1984, pp. 54-55, tav. XXIX, 4.

[25] ZUCCA 1986b; TORE-STIGLITZ 1987.

[26] Sul porto ipotizzato nell'area di Capo Mannu e ipoteticamente identificato come il Korakodes Portus delle fonti vedi MASTINO 1979. Per la pericolosità del tratto di mare vedi ATZORI 1973, pp. 785-786.

[27] LILLIU 1949, p. 506.

[28] STEFANI s.v. S. Lorenzo in STEFANI-ZUCCA 1985, p. 98, attribuisce le rovine ad un edificio ecclesiale.

[29] Rinvenute durante un sopralluogo effettuato in data 2.11.1981 congiuntamente

un frammento di orlo di Dressel 1, e l'età imperiale e tardo romana: frammenti di Hayes 61B (380/390 - 450 d.C.), Hayes 87A (2ª metà V sec. d.C.), Hayes 99 (1ª metà VI sec. d.C.)[30].

3. *SA ROCCA TUNDA*. All'interno dell'attuale insediamento turistico residenziale si notano, nei pressi della necropoli preistorica a ipogei (domus de janas), tracce di antiche cave di pietra e di carrareccie. F. Fois individuò in questa località i resti di una strada romana attribuendola alla Tharros-Cornus[31]. Priva di fondamento è la notizia della presenza di una necropoli punica con tombe a camera data da Fois e ripresa da altri autori[32]: si tratta in realtà della necropoli preistorica a ipogei.

4. *SPIAGGIA DI SA ROCCA TUNDA*. Lungo la spiaggia prospiciente l'insediamento turistico-residenziale moderno, nei pressi di un edificio nuragico scavato nel 1981, si rinvengono tracce di murature e frammenti ceramici che attestano una frequentazione dell'area in età romana[33].

5. *IS AIEDDUS*. Sulla sommità di una collina a carattere dunale prospiciente il mare, si individuano i resti di un muro rettilineo costruito con piccole pietre di calcare e frammenti di mattoni cementati con della malta. Lungo il paramento si notano tracce di innesti di altri muri, dei quali, per lo stato di interramento, non è attualmente seguibile l'andamento. L'intera collina restituisce tracce di crollo e frammenti fittili. Nella spiaggia sottostante è stato effettuato, ad opera del locale comando dei carabinieri, il recupero di una tomba a fossa semplice che ha restituito, oltre allo scheletro di un inumato adulto anche alcuni chiodi e una moneta in bronzo con l'immagine di Giano bifronte.

Di recente sono stati effettuati dei sondaggi nell'area dell'edificio[34]. I dati raccolti negli anni passati e con i sondaggi citati permettono di ipotizzare la presenza di un grosso edificio (villa?) che si presenta con strutture, non definibili attualmente, a partire da età repubblicana

con il dott. R. Zucca della Soprintendenza Archeologica per le province di Cagliari e Oristano; il materiale venne preso in consegna dal funzionario.

[30] Materiali rinvenuti nell'ambito del censimento archeologico (1979-1986). Di recente STEFANI s.v. S. Lorenzo in STEFANI-ZUCCA 1985, p. 98, pubblica reperti che confermano le attribuzioni cronologiche limitatamente al periodo imperiale e tardoromano.

[31] FOIS 1964, pp. 41-43.

[32] FOIS 1964, pp. 41-43; PAU 1979, p. 124; MASTINO 1979, p. 82, nota 18.

[33] STIGLITZ 1984.

[34] I sondaggi sono stati condotti da G. Tore su incarico della Soprintendenza per le Province di Cagliari e Oristano, al fine di determinare l'estensione dell'area archeologica.

(frammenti di ceramica a vernice nera dalla spiaggia) e si struttura nel modo attualmente visibile in età imperiale come indicano le strutture murarie che trovano riscontri tipologici con consimili edifici databili intorno al II sec. d.C. e i reperti archeologici[35].

6. *SA SALINA MANNA.* Il sito si estende nei terreni agricoli degradanti verso lo stagno di Sa Salina Manna tra la torre omonima e l'abitato di Putzu Idu. L'individuazione è data dalla grande quantità di reperti fittili che si rinvengono; non sono visibili strutture. L'insediamento ha una vita abbastanza lunga; gli elementi cronologici sono: un frammento di orlo di vaso tipo Morel 1413[36] in campana B e databile al II-I sec. a.C.; un bollo in 'planta pedis' in sigillata italica (?); un frammento di sigillata africana Hayes 23A datato prima metà II sec. d.C.[37]; alcuni frammenti di Hayes 91 databili tra la metà del IV e la metà del V sec. d.C.; frammenti di Hayes 73A databili 420-475 d.C.; di Hayes 67 databili 360-470 d.C.; di Hayes 61A e B databili 325-450 d.C. e infine una forma *EAA* tav. XLVI, 6 databile fine V inizi VI -550 d.C. Per ora non è determinabile la natura dell'insediamento ma la sua posizione, come quella, contrapposta, di S. Lorenzo possono far pensare almeno per i primi periodi ad un legame con lo sfruttamento dello stagno come saline, sfruttamento attestato peraltro anche in età medioevale[38].

7. *PUTZU IDU.* L'area attualmente occupata da un moderno villaggio turistico è interessata da una necropoli ipogeico-megalitica preistorica. Notizie raccolte sul luogo attestano il rinvenimento, durante la costruzione degli edifici moderni, di tombe romane, ma la notizia non ha avuto sino ad ora conferma. F. Cherchi Paba segnala il rinvenimento di «tombe, anfore, vetri, ceramiche, laterizi, monete», ma senza alcun elemento che possa essere utile alla localizzazione e alla definizione cronologica[39].

8. *NURAGHE SU CUNVENTU.* Nuraghe complesso. Intorno al monumento si raccolgono fittili di età romana tra i quali segnaliamo un frammento di orlo di Dressel 1, databile al III sec. a.C. e frammenti di ceramica comune.

[35] In corso di studio.

[36] La classificazione si riferisce a Morel 1981.

[37] Per una datazione piú ampia vedi *EAA*, suppl. I, 1981: fine prima metà III sec. d.C., con attardamenti alla fine del IV - inizi V sec. d.C. a Ostia.

[38] Carta nautica di Pietro Vesconte datata 1311: Piloni 1974, tav. VI.

[39] Cherchi Paba 1974, p. 303.

9. *NURAGHE SPINARBA*. Nuraghe complesso posto a poche centinaia di metri dal precedente. Ai piedi del monumento, nel lato settentrionale volto verso il nuraghe Su Cunventu, si notano tracce di una necropoli a inumazione. Tra i fittili rinvenuti vari frammenti di ceramica sud-gallica, frammento di sigillata africana Hayes 61, in sigillata D databile 325-450 d.C.. Non si può escludere che con l'insediamento di Su Cunventu e quello di S'Omu formino un unico stanziamento.

10. *NURAGHE S'OMU*. Nuraghe monotorre posto su una collina che sovrasta, a poche centinaia di metri, i due precedenti. Nei terreni agricoli intorno al monumento si raccolgono numerosi frammenti fittili, tra quelli che permettono l'inquadramento culturale e cronologico sono: un frammento di Dressel 1, databile II-I sec. a.C.; alcuni frammenti di ceramica a vernice nera di cui uno a vernice metallizzata decorata ad unghiate; vari frammenti di ceramica sud-gallica. Tra la sigillata africana un frammento di Hayes 3 databile al I sec. a.C.; uno di Hayes 83 databile alla 2ª metà del II sec. d.C. e due di 61B databile 380-450 d.C..

11. *IS BENAS I*. Si tratta di un'area di raccolta di fittili, tra i quali un frammento di Hayes 32 databile III d.C.. Nessuna struttura è attualmente visibile.

12. *MONTE BENEI*. La località appare frequentata da tempi preistorici come attesta la presenza di un villaggio di cultura Ozieri[40] nel settore orientale della collina che si erge, a forma di mammellone, sulle rive dello stagno di Sale Porcus. Su tutta la sommità della collina si raccolgono fittili di età punico-romana. In particolare una consistente quantità di frammenti di kernophoroi che attestano la presenza di una stipe votiva dedicata a Demetra e Kore. Purtroppo le intense arature hanno fatto scomparire le tracce di eventuali murature. I materiali attestano una lunga vita dell'insediamento; i reperti significativi dal punto di vista cronologico sono: alcuni frammenti di orli di anfore commerciali puniche con bordo ingrossato rientrante e databili al III-II sec. a.C.; alcuni frammenti di orli di greco-italica e Dressel 1, databili al III-I a.C.; un frammento di unguentario tipo Forti V databile metà III - fine II a.C.; un frammento di vaso a vernice nera simile alla serie Morel 2323, con impasto grigio, databile I sec. a.C.; un frammento di vaso simile alla serie Morel 1442, con impasto nocciola chiaro, databile al II-I sec. a.C.

[40] ATZENI 1980: Sale Porcus.

Per l'età imperiale un frammento di forma Hayes 23B databile 2ª metà II - inizi III[41]; un frammento di forma 58B, in sigillata africana D1 databile 290/300 - 375 d.C.

13. *NURAGHE ABILI.* Intorno al nuraghe monotorre si raccolgono numerosi frammenti fittili, in particolare embrici. Tra i vasi un frammento di orlo di anfora commerciale punica ad orlo ingrossato rientrante databile III sec. a.C.; datazione simile ha un frammento di coppa a vernice nera e impasto camoscio (campana B ?), di forma simile alla serie Morel 2981. Ad età imperiale riporta un frammento di sigillata sud-gallica, non determinabile e una forma Hyes 61A databile 325 - 400/420 d.C..

14. *IS BENAS II.* Nei campi coltivati degradanti verso lo stagno omonimo si raccolgono frammenti fittili sporadici, fra cui due a vernice nera e impasto rosato, non definibili.

15. *NURAGHE IS BENAS.* Da un'area nelle immediate vicinanze dello stagno omonimo proviene un ripostiglio con un centinaio di monete di età imperiale con conii da Traiano a Gallieno, con maggiore presenza di conii del periodo da Severo Alessandro a Gallieno; le monete furono rinvenute sparse senza tracce di contenitore[42].

16. *BENETUDI I.* Sulle dune di sabbia a NW dello stagno omonimo, attualmente bonificato, in una zona di forestazione, si raccolgono numerosi fittili, ma, allo stato attuale, non si individuano strutture. Tra i fittili un frammento di ceramica a vernice nera e impasto rosato, di forma non definibile. Un frammento di orlo di imitazione della forma Hayes 32B databile metà II - inizi III sec. d.C.[43].

17. *NURAGHE ZERREI.* Nuraghe monotorre. Dai campi circostanti proviene una figurina in bronzo con cornucopia e corona di edera in testa; lo Spano la interpreta come una immagine della dea Flora[44]. Cita inoltre la presenza di ruderi e vasellame, ipotizzando la presenza di una stazione della strada romana che univa Tharros a Cornus. L'intensa coltivazione ha reso oggi difficile l'individuazione di resti in assenza di scavo archeologico.

[41] *EAA* Suppl. I, 1981 dà una persistenza ad Ostia sino a fine IV - inizio V sec. d.C..

[42] TARAMELLI 1932, pp. 150-155.

[43] Una forma simile a Pollentia datata III sec. d.C.: VEGAS 1973, fig. 6,3.

[44] SPANO 1860, pp. 73-75.

18. *NURAGHE LILLOI.* Nell'area del nuraghe complesso si raccolgono numerosi frammenti fittili tra cui 2 frammenti di orlo di anfora commerciale punica con orlo ingrossato rientrante databili al III-II a.C.; un frammento di ex-voto fittile a forma di testa di serpente o uccello; un frammento di piatto a vernice nera con cerchio interno a vernice rosa. Il tutto fa pensare ad un utilizzo del nuraghe in età tardo-punica e/o nei primi tempi dell'età repubblicana, con il probabile impianto di una piccola stipe votiva.

19. *NURAGHE SA 'E PROCCUS.* Nuraghe complesso sito sulla riva dello stagno omonimo. Dalle vicinanze proviene un fondo di piatto a vernice nera, opaca, con ampie chiazze nocciola sul fondo esterno; all'interno un cerchio di piccole tacche «a unghiate» inquadra quattro fogliette disposte radialmente; databile intorno al II sec. a.C..

20. *NURAGHE GUTTURU DIEGU.* Intorno al nuraghe complesso situato su una leggera altura ai bordi dello stagno di Sale Porcus si raccolgono numerosi frammenti fittili, tra cui significativo dal punto di vista cronologico, un frammento di piede a vernice nera simile alla serie Morel 221 B databile II-I a.C..

21. *LOCALITÀ SORIGHIS PRESSO RIVA STAGNO DI SA 'E PROCUS.* Nell'area, sita su una collina degradante verso lo stagno, si individuano tracce di murature, ad andamento rettilineo, a formare, apparentemente, dei vani; la presenza di vegetazione e lo stato di interro non permette l'individuazione in pianta delle strutture di pertinenza. Su tutta l'area si raccoglie una notevole quantità di fittili; si è inoltre recuperato un «catillus» in basalto pertinente ad una macina di età romana. I fittili utili all'identificazione cronologica del sito sono un frammento non determinabile di vaso a vernice nera che sembrerebbe essere il pezzo piú antico. Per l'età imperiale un frammento di forma Hayes 8A - variante Lamboglia 1A, con vernice molto evanide, probabilmente un'imitazione, databile 80/90 - 160 d.C.; 4 frammenti di Hayes 91 databili tra la seconda metà del V e l'inizio del VI sec. d.C.[45] di cui uno probabilmente di tipo 1C databile secondo Hayes 530-600; un frammento di Hayes 99 databile 510-540 d.C.; 2 frammenti di Hayes 103 databile fine V inizi VI - terzo venticinquennio VI sec. d.C.; infine un frammento di forma Hayes 104 databile VI-VII sec. d.C..

Solo lo scavo potrebbe chiarire la natura di questo insediamento che, in via di ipotesi, potrebbe essere interpretato come insediamento agricolo (villa ?), con maggiore espansione nel periodo IV-VI d.C..

[45] *EAA* Suppl. I, 1981 data metà IV - primo terzo VI d.C..

22. *PALA NAXI.* In un sito pianeggiante, ai piedi della collina di Serra is Araus, ai bordi dello stagno (attualmente bonificato) di Pala Naxi e a poche decine di metri dal nuraghe omonimo, distrutto, si individuavano sino a non molto tempo fa, murature ad andamento circolare, pertinenti al villaggio nuragico. Nell'area si raccoglie una notevole quantità di fittili di età romana e materiali osteologici pertinenti probabilmente ad una necropoli. I fittili raccolti in successive indagini permettono l'inquadramento cronologico: vari frammenti di anfore commerciali puniche ad orlo ingrossato rientrante, III-II sec. a.C.; frammenti di ceramica a vernice nera di forma indeterminata con impasto beige e grigio; frammenti di forma indeterminata in sigillata sud-gallica; frammenti di sigillata africana tipo Hayes 3B con decorazione a foglie d'acqua, 75-150 d.C.; frammenti di Hayes 4, fine I - inizi II d.C.; frammenti di Hayes 8A, 80/90 - 160 d.C.. Sempre a questo periodo va riferito un frammento di orlo di anfora tipo Tripolitana I.

Per il periodo piú tardo si può citare una forma Hayes 23 B, metà II - inizi III d.C.; una Hayes 61A, 325 - 400/420 d.C.; e infine il pezzo piú tardo, un frammento di orlo di Hayes 99C, con vernice solo all'interno, 560/580 - 620 d.C..

La necropoli potrebbe riferirsi all'insediamento (villa ?) identificata da alcuni autori a Serra Is Araus (infra n. 24). Di recente l'area è stata sconvolta da mezzi meccanici, rendendo problematica l'analisi archeologica.

23. *NURAGHE MELAS.* Intorno al nuraghe complesso si raccolgono numerosi frammenti fittili, tra i quali citiamo un frammento di orlo di anfora greco-italica, con ingobbio rosato databile III sec. a.C.; e un frammento di ceramica sud-gallica.

24. *SERRA IS ARAUS.* La collina e le sue pendici sono interessate da un insediamento umano sin da età prenuragica, per la presenza di una necropoli a ipogei (domus de janas) in uso sin dai tempi del neolitico recente[46], e del relativo villaggio. In cima alla collina si individuano i resti di un nuraghe monotorre, il cui villaggio era impiantato sulla necropoli. In passato è stata segnalata nell'area la presenza di una villa romana ma senza precise indicazioni topografiche[47]: non si esclude che si tratti dell'insediamento cui apparteneva la necropoli di Pala Naxi, sita a poche decine di metri di distanza.

[46] LILLIU 1957, pp. 20-35; ATZENI 1973-1974, pp. 22-23 dell'estratto.

[47] CHERCHI PABA 1974, p. 303. In precedenza LILLIU 1957, p. 79, nota 72, segnalava la presenza di un pozzo e di fittili di età romano-repubblicana.

25. *BENETUDI II.* Area di raccolta di fittili sita nella piana ai bordi dell'area di dune, nelle immediate vicinanze della strada provinciale per Putzu Idu. L'assenza di strutture e di dati osteologici non permette l'interpretazione d'uso del sito. Tra i materiali rinvenuti vari frammenti di embrici, un frammento di orlo di Dressel 1 (B o C) databile al I sec. a.C.; un frammento, molto rovinato di ceramica a vernice nera, impasto grigio, con rosetta impressa; un frammento di vaso a listello a vernice rossa, molto rovinato e di difficile attribuzione.

26. *RIU MAIORE.* L'area mostra tracce di frequentazione sin da età nuragica, con la presenza di un pozzo e materiali fittili, legata evidentemente allo sfruttamento del vicino stagno di Benetudi (ora bonificato). I fittili di età romana sono numerosi, tra essi quelli di importanza cronologica sono: un piede di ceramica campana a impasto rosato, simile a quello dei 'piatti da pesce' della serie Morel 1122 databili III-II sec. a.C.; un frammento di orlo di Dressel I databile II-I sec. d.C.; un frammento di orlo di bacile a labbro pendulo in ceramica comune databile come i precedenti.

27. *PAULI CHERCHI.* Sul bordo nord-orientale dello stagno temporaneo di Pauli Cherchi, su una leggera altura, durante i lavori di escavazione per la posa di condotte di irrigazione, è venuta alla luce una struttura ipogeica scavata nel banco roccioso, provvista di pozzo d'accesso verticale e ampia camera. Alla base emerge una vena d'acqua di buona consistenza. Non si esclude una destinazione a pozzo di acqua. Lo scavo d'emergenza[48] ha evidenziato un riempimento di pietrame, di pezzatura media, frammisto ad ossa di animali, anche di grosse dimensioni (bovini ?) e a fittili. In cima al cumulo del pietrame, lateralmente rispetto alla imboccatura, due reperti fittili intatti: una statuina panneggiata che trova confronto con il tipo rinvenuto nello scavo di Settefinestre[49] anche se di matrice molto piú rozza, a diffusione medio-italica, databile al I sec. a.C.; e un'olletta monoansata a corpo globulare, orlo svasato all'esterno, piede piano, simile ad un esemplare proveniente da Pollentia[50], ma con corpo piú globulare e piede piú basso: I-II sec. d.C..

Tra i fittili frammentari rinvenuti frammisti al pietrame, qualche pezzo nuragico, frammenti di orli di anfore commerciali puniche a bordo ingrossato rientrante (III-II sec. a.C.) e frammenti di intonaco. Il

[48] Condotto nei mesi di luglio e agosto del 1985, con l'ausilio della Cooperativa Ampsicora di San Vero Milis.

[49] PAPI 1985, tav. 58.

[50] VEGAS 1973, tipo 47.1.

tutto potrebbe riferirsi allo smantellamento di una struttura, forse a carattere votivo, 'sigillato' dai due pezzi integri[51].

28. *MATTA ISTERRI.* L'area archeologica comprende una serie di lievi alture che terminano sul lato orientale dello stagno di Pauli Cherchi. Già lo Spano[52] indicava la presenza di tracce di edifici antichi, di una macina romana e di kernophoroi di età punica nei pressi del nuraghe omonimo. Un recente sopralluogo ha permesso il recupero di alcuni frammenti fittili quali un braccio e un piede umano, un frammento di anfora commerciale punica con orlo a cercine rilevato e molti embrici. I dati noti a oggi permettono di ipotizzare la presenza sin da età punica di una stipe votiva che perdura sino ad età romana, in collegamento con strutture di sfruttamento agricolo della zona.

29. *IS ARISCAS.* Si tratta di una zona a carattere desertico con alte dune di sabbia. Nell'area denominata IS ARISCAS BELLAS, nei pressi di una cava di sabbia, si sono raccolti vari fittili di età romana, tra cui un frammento di vernice nera della serie Morel 1440 a impasto grigio, molto rovinato, databile II-I sec. a.C.. Nell'area denominata IS ARISCAS BURDAS alcuni anni fa venne individuato un deposito di kernophoroi e di piccole maschere muliebri di età punica[53].

30. *SU ANZU (Riola Sardo).* In un'area pianeggiante non distante dall'abitato di Riola Sardo si individuano tracce di strutture e di fittili di età romana. I materiali vanno da età repubblicana (ceramica a vernice nera tipo 'B') a età imperiale e tardo-romana (sigillata italica; sigillata africana A: Hayes 8A; sigillata africana D: Hayes 91, 99). Le strutture in opera cementizia e paramenti in opus vittatum mixtum sono stati interpretati come pertinenti ad un edificio termale[54]. Il nome ANZU (BANZU, BANGIUS = i bagni) indica generalmente la presenza di edifici termali.

31. *BIDDA MAIORE.* Il sito archeologico, noto in letteratura già dal secolo scorso [55], presenta un nuraghe complesso ai cui piedi si estende un'ampia necropoli a incinerazione (resti di cinerari in pietra) e a inumazione (resti osteologici umani) che ha restituito, a più riprese, diversi manufatti tra cui un certo numero di stele lapidee con rappresentazione

[51] Lo scavo è in corso di studio.

[52] SPANO 1873, pp. 20-21.

[53] PAU 1979, p. 124.

[54] ZUCCA s.v. Su Anzu in: STEFANI-ZUCCA 1985, p. 97.

[55] NISSARDI 1887, pp. 47-48.

umana, di tradizione punica, ma da collocarsi in età imperiale, attorno al I sec. d.C.[56]. A questa località viene attribuita una testina fittile di statuina di tipo Ferron-Aubet III A e databile al III-I sec. a.C.[57].

Rinvenimenti di fittili effettuati a seguito di scavi clandestini nell'area della necropoli permettono un'ampliamento della cronologia d'uso della necropoli, in particolare un frammento di orlo di anfora tipo Beltran IIB databile I-II d.C.; un frammento di orlo di Africana IIA, III-IV sec. d.C. (un frammento simile da Ostia viene datato primo quarto del III sec. d.C.)[58]; un orlo di Tripolitana III, databile III-IV sec. d.C. (forse anche ultimi decenni del II d.C.).

32. *S'URACHEDDU BIANCU.* Nell'area del nuraghe complesso (attualmente diroccato) sito a non grande distanza dal precedente si raccolgono frammenti fittili tra cui un frammento di anfora commerciale punica con orlo ingrossato rientrante e un frammento di piede in ceramica a vernice nera.

33. *PREI MADAU.* Nell'area circostante il nuraghe monotorre, ai confini della zona di dune sabbiose, si rinvengono fittili di età punica, romana e altomedievale, che il loro editore situa tra il V-IV sec. a.C. (ceramiche puniche e attiche a figure rosse), l'età imperiale romana (sigillata africana A, D) e bizantina (placca in osso ad 'u' con 'occhi di dado' databile VII sec. d.C.).[59]

34. *S. ANDREA DI PISCHINAPPIU.* Sulle pendici e in cima ad una collina sovrastante la riva meridionale del riu Pischinappiu si evidenziano i resti pertinenti ad un edificio termale, trasformato successivamente in un edificio ecclesiale, e i resti di un'area funeraria e forse abitativa. L'area è stata oggetto di scavi negli anni '60[60].

35. CADREAS. Il sito, in un'area pianeggiante tra le sabbie di Is Arenas e le pendici della dorsale lavica, profondamente modificato dalle coltivazioni agricole, venne segnalato già da Taramelli che vi vide le tracce di un acquedotto e di fabbricati[61]. L'area in corso di indagine presenta in molti punti elementi di interesse archeologico.

[56] TORE 1975; TORE 1985.

[57] ZUCCA 1980, pp. 44-46.

[58] PANELLA 1972, figg. 54-55.

[59] ZUCCA s.v. Prei Madau in: STEFANI-ZUCCA 1985, p. 98.

[60] ZUCCA s.v. S. Andrea (Pischinappiu) in: STEFANI-ZUCCA, p. 98. Gli scavi, condotti da G. Lilliu e A. Boscolo, sono inediti. Il sito è in corso di studio.

[61] TARAMELLI 1935, p. 168 n. 31

36. *SU ANZU (Narbolia).* I resti posti in una piana ai piedi del monte Entu, alle pendici del Montiferru, non distante da Cadreas, furono segnalati nel secolo scorso da A. Lamarmora. Consistono attualmente in un edificio termale strutturato in ambienti caldi e freddi e in vasche, anche absidate, nonché altre strutture non ben leggibili in assenza di scavi[62]. Il materiale fittile rinvenuto e gli elementi struttivi permettono una datazione a piena età imperiale, con materiale che attesta una frequentazione sino ad almeno il VI sec. d.C.. Non è ancora definibile l'insediamento di pertinenza. Quest'area come le precedenti è in corso di indagine.

37. *IS CRASTUS.* Sulla cima e sulle pendici di un'ampia collina sita nella piana alluvionale tra il Sinis e San Vero Milis si notano i resti di un villaggio nuragico privo di nuraghe. Le intense arature hanno messo in luce numerosi frammenti fittili tra i quali si evidenziano, per il periodo in esame, un frammento di orlo di anfora del tipo c.d. 'greco-italico' (I-II sec. a.C.), e frammenti di ceramica a vernice nera e a vernice rossa, in corso di studio.

38. *BINGIA ARENA.* Durante i lavori di escavazione per la posa delle condotte di irrigazione ad opera del Consorzio di Bonifica di Oristano è venuto in luce un lembo della necropoli di Bingia Arena/Perda 'e cresia già nota dalle ricerche per il censimento archeologico. Il conseguente scavo[63] ha messo in luce una trentina di deposizioni in tombe a fossa semplice, a cassone formato da piú lastre di pietra e alla capuccina, spesso riutilizzate piú volte. Il materiale permette di porre l'utilizzo di questa parte della necropoli tra il II sec. a.C. e il I d.C.. Alcuni elementi portano a pensare che la necropoli romana insista su un'area funeraria punica[64].

39. *S'ABBADIGA / SANTU PERDU MAIORE.* Nella piana a breve distanza dalla necropoli precedente, in un'ampia area soggetta a coltivazione, si raccolgono in superficie numerosi frammenti fittili, mentre nei bordi dei singoli appezzamenti sono accumulati, a seguito di opere di spietrameno, materiali lapidei in basalto e arenaria. Tra i reperti significativi dal punto di vista cronologico citiamo frammenti di anfore commerciali puniche; di vasi a vernice nera; di ceramica comune ed embrici; di ceramiche a vernice rossa tra cui un frammento ravvicinabile per la forma al tipo

[62] DELLA MARMORA 1860, p. 343-344; TARAMELLI 1935, p. 164 n. 12 (Monte Entu); ZUCCA 1984, pp. 159-160; ZUCCA s.v. Su Anzu (Narbolia) in: STEFANI-ZUCCA 1985, p. 98.

[63] Lo scavo è stato condotto su incarico della Soprintendenza Archeologica per le Province di Cagliari e Oristano da S. Demurtas e dallo scrivente sotto la direzione di G. Tore, con maestranze e mezzi messi a disposizione, per conto del Consorzio di Bonifica di Oristano, dall'impresa GE.CO.PRE.

[64] I materiali sono in corso di schedatura e studio.

Hayes 61, databile intorno al IV sec. d.C.. Indagini future potranno evidenziare un qualche legame con la necropoli di Bingia Arena.

40. *S. MARIA.* Sulla sommità di una collina tra San Vero Milis e Narbolia si notano i resti di un edificio nuragico già noto in letteratura[65]. In superficie si raccolgono frammenti fittili pertinenti a ceramica comune ed embrici; qualche frammento di ceramica sigillata tra cui uno riportabile al tipo Hayes 3B, databile 75-150 d.C..

41. *S. ANDREA.* Su una collina non distante dalla precedente e nel sito di una chiesa campestre diroccata si notano tracce di muratura ma l'attuale uso della struttura non permette un'ipotesi di lettura. Taramelli[66] attribuí i resti ad un edificio termale e segnalò la presenza di una fontana sempre di età romana.

42. *S. NICOLA.* Intorno alla chiesetta rurale diruta di S. Nicola sita nelle vicinanze dello stagno di Mare Foghe (attualmente bonificato), si rinvengono vari frammenti di ceramica a vernice nera (in corso di studio). La chiesa riutilizza nelle sue strutture elementi lapidei pertinenti ad una costruzione nuragica.

43. *S'URACHI.* Il grande complesso nuragico sito alle porte dell'abitato di San Vero Milis, oggetto già da tempo di ricerche e scavi regolari[67] venne riutilizzato in età punica e romana come attestano i resti di costruzioni venuti alla luce durante gli scavi; i materiali fittili in grande quantità; i resti di una strada e di un piccolo ponte. I materiali, attualmente in corso di registrazione e schedatura, comprendono grande quantità di ceramica comune, anfore (c.d. greco italiche e Dressel 1), frammenti di ceramica a vernice nera, embrici[68].

44. *SAN VERO MILIS: ABITATO.* Due zone dell'abitato moderno hanno restituito testimonianze pertinenti al periodo romano. La prima è situata nell'area del cimitero vecchio, dismesso, inglobante, all'interno di una recinzione muraria, due chiese in rovina[69], di origini medioevali

[65] ANGIUS s.v. San Vero Milis, in: CASALIS 1843-1849; *EEM* 1902; *EEM* 1922; TARAMELLI 1935, p. 166 (Mura de Accas) n. 21.

[66] TARAMELLI 1935, p. 166 n. 19. Alla pagina precedente, al n. 18, parlando di S. Andrea cita la presenza di ruderi e di una cisterna, forse pertinenti ad un fabbricato termale.

[67] TARAMELLI 1935, p. 154 n. 50 (Ponte s'Uraci); LILLIU 1950, pp. 399-406; TORE 1984; A. TORE 1984b.

[68] Per maggiori particolari si rinvia alla edizione degli scavi.

[69] L'area è attualmente oggetto di un progetto che ne prevede la salvaguardia e la destinazione a parco con annesso il costruendo Museo Civico del Sinis Settentrionale.

con successive modifiche a partire dal XV-XVI sec.. Una ripulitura dell'area, condotta nel 1981, ha portato al rinvenimento in superficie di numerosi fittili di età romana imperiale; tra i pezzi significativi dal punto di vista cronologico vanno citati un frammento di Hayes 3C, prima metà II sec. d.C., ma a Ostia forse fine II-III d.C.[70]; uno di Hayes 6B, 2ª metà II sec. d.C. e uno di Hayes 57, databile 325-400 d.C. circa, a Ostia fine IV - inizi V d.C.[71]. In assenza di scavo non è possibile definire la pertinenza di questi manufatti, ma si può ipotizzare la presenza di un insediamento (vicus ?) che darà poi vita all'attuale paese, noto a partire da età medioevale, ma il cui nome originario, S. Teodoro sembra riportare a tempi bizantini.

La seconda area di interesse archeologico si individua nella via Roma. Qui a metà costa di una collina che costituisce il punto piú elevato del paese, vennero in luce durante i lavori di escavazione per la posa in opera della rete fognaria, i resti danneggiati di una tomba a fossa con copertura a embrici e tegoloni (presumibilmente del tipo c.d. alla capuccina). L'intervento d'urgenza ha permesso il recupero di resti osteologici e di numerosi frammenti fittili. Ad un primo esame dei materiali la tomba è stata datata tra il V e il VI sec. d.C., come attestano una coppa imitante una forma Hayes 91 e un piatto tipo Hayes 87. Il posizionamento all'interno dell'abitato moderno, in un'area intensamente edificata non permette, allo stato attuale, di poter trarre conclusioni in merito alla estensione della necropoli.

45. *SODDÌ.* Il sito, posto su una collina al lato della quale corre la strada che unisce San Vero Milis a Milis, era già noto in letteratura per la presenza di un nuraghe[72]. Nel corso del censimento archeologico venne individuata una ampia area di fittili di età romana. Nel 1984 a seguito delle piogge vennero in luce sulla scarpata della collina tre tombe, recuperate con uno scavo d'urgenza[73]. Si tratta di tre sepolture a inumazione in fossa, scavate nell'humus. I materiali rinvenuti e in particolare una forma Hayes 91 permettono di datare le tombe intorno al V sec. d.C.. Va ricordato che in questa area viene situato il villaggio medioevale di Sollie[74].

A. STIGLITZ

[70] *EAA* Suppl. I, 1981, p. 24.

[71] *EAA* Suppl. I, 1981, p. 66.

[72] *EEM* 1902; *EEM* 1922; TARAMELLI 1935, p. 154 n. 51.

[73] Recupero condotto dallo scrivente in data 31.3.1984, con la collaborazione di A. Meridda di Milis e di R. Orrù di San Vero Milis.

[74] BONU 1976, p. 118.

BIBLIOGRAFIA

ATZENI E. *Nuovi idoli della Sardegna prenuragica.* «Studi Sardi», XXIII, 1973-1974, pp. 4-51.

ATZENI E. *Gli insediamenti prenuragici e nuragici*, in: R. PRACCHI-A. TERROSU ASOLE (a cura di), *Atlante della Sardegna*, II, Roma 1980, pp. 81-87.

ATZORI G. *Prima nota sull'isola di Mal di Ventre.* «Studi Sardi», XXII, (1971-1972), 1973, pp. 784-96.

BONU R. *Due diocesi sarde, Oristano e Santa Giusta nel secolo XIV*, «Archivio Storico Sardo di Sassari», II, 1976, pp. 85-141.

CASALIS G. *Dizionario geografico storico statistico commerciale degli stati di S.M. il Re di Sardegna*, Torino 1843-1849.

CHERCHI PABA F. *Evoluzione storica dell'attività industriale, caccia e pesca in Sardegna*, I, Roma 1974.

DELLA MARMORA A. *Itinerario dell'isola di Sardegna, tradotto e compendiato dal Can. Spano*, Cagliari 1868.

EAA. *Enciclopedia dell'arte antica classica e orientale.*

EEM. *Elenco degli edifici monumentali.*

FOIS F. *I ponti romani in Sardegna* Sassari 1964.

LILLIU G. *Scoperte e scavi di antichità fattisi in Sardegna durante gli anni 1948 e 1949*, «Studi Sardi», IX, 1949 (1950), pp. 394-559.

LILLIU G. *La religione della Sardegna prenuragica*, «B.P.I.», 66, 1957, pp. 7-96.

MASTINO A. *Cornus nella storia degli studi*, Cagliari 1979.

MOREL J.-P. *Céramique campanienne, les formes*,Roma 1981.

NISSARDI F. *Riola (circondario di Oristano). Scavi nella necropoli di Cornus*, «Notizie degli scavi di Antichità», 1887, pp. 46-48.

PANELLA C. *Annotazioni in margine alle stratigrafie delle terme ostiensi del nuotatore*, in: AA.VV., *Recherches sur les amphores romaines*, Roma 1972, pp. 69-106.

PAPI E. *Oggetti per scrittura, culto, toilette, ornamento, farmacia e gioco: ceramica comune*, in: A. RICCI (a cura di), *Settefinestre. Una villa schiavistica nell'Etruria romana: 2. La villa e i suoi reperti*, Modena 1985, p. 222.

PAU G. *Il Sinis*, Oristano 1979.

PILONI L. *Le carte geografiche della Sardegna*, Cagliari 1974.

SPANO G. *Statuetta in bronzo di una Flora*, «Bullettino Archeologico Sardo», VI, 1860, pp. 73-75.

SPANO G. *Scoperte archeologiche fattesi in Sardegna in tutto l'anno 1872*, Cagliari 1873.

STEFANI G.-ZUCCA R. *L'insediamento umano altomedioevale nel territorium Tharrense*, in: AA.VV., *Nurachi. Storia di una ecclesia*, Oristano 1985, pp. 95-100.

STIGLITZ A. *Un edificio nuragico di tipologia inedita dal Sinis settentrionale (San Vero Milis, Sardegna - Italia)*, in: AA.VV., *Early Settlement in the Western Mediterranean Islands and the Peripheral Areas (Deya 15-22, IX, 1983)*, Oxford, 1984, pp. 725-743.

TARAMELLI A. *Riola. Ripostiglio di grandi bronzi imperiali*, «Notizie degli scavi di Antichità», 1932, pp. 150-155.

TARAMELLI A. *Edizione archeologica della carta d'Italia al 100.000 - Foglio 205 (Capo Mannu) - Foglio 206 (Macomer)*, Firenze 1935.

TORE G. *Su alcune stele funerarie sarde di età punico-romana*, «Latomus», XXXIV, 2, 1975, pp. 293-318.

TORE G. *Per una rilettura del complesso nuragico di S'uraki, loc. Su Pardu, S. Vero Milis-Oristano (Sardegna)*, in: AA.VV., *Early Settlement in the Western Mediterranean Island and the Peripheral areas (Deya 15-22, IX, 1983)*, Oxford 1984a, pp. 704-723.

TORE G. *S. Vero Milis Loc. Su Pardu, complesso nuragico e villaggio punico-romano di s'Urachi*, in: AA.VV., *I Sardi*, Cagliari 1984b pp. 188-190

TORE G. *Di alcune stele funerarie dal Sinis: persistenze puniche di età romana in Sardegna ed in Africa*, in: *L'Africa Romana. Atti del II Convegno di studio. Sassari, 14-16 Dicembre 1984*, Sassari 1985, pp. 135-146.

TORE G.-STIGLITZ A. *Osservazioni sui tipi anforari nella Sardegna fenicio-punica*, in: *Flotte e commercio greco, cartaginese ed etrusco nel Mar Tirreno, Simposio Europeo, Ravello 19-25 gennaio 1987*, (in stampa).

UGAS G.-ZUCCA R. *Il commercio arcaico in Sardegna*, Cagliari 1984.

VEGAS M. *Ceramica comun romana del Mediterraneo occidental*, Barcellona 1973.

ZUCCA R. *Nota sulle figurine al tornio della Sardegna*, «Archeologia Sarda», novembre 1980, Cagliari 1981, pp. 43-48.

ZUCCA R. *Narbolia loc. Su Anzu*, in: AA.VV., *I Sardi*, Cagliari 1984, pp. 159-160.

ZUCCA R. *Cornus e la rivolta del 215 a.C. in Sardegna*, in: *L'Africa Romana. Atti del III convegno di studio. (Sassari 13-15 dicembre 1985)*, Sassari 1986a, pp. 363-388.

ZUCCA R. *Rinvenimenti archeologici sottomarini presso il (*Κορακώδης λιμήν) (Sardegna), in: *Actas del VI Congresso Internacional de Arqueologia submarina*, Madrid 1986b, pp. 149-151.

Raimondo Zucca

L'*opus doliare* urbano in *Africa* ed in *Sardinia*

1. I fondamentali studi di M. Steinby sull'*opus doliare* urbano hanno contribuito a chiarire in maniera definitiva la necessità di distinguere un'area di *mercato* dell'*opus doliare*, coincidente parzialmente con l'area di produzione, da un'area di *diffusione* (o, per meglio dire, di *dispersione*) dello stesso *opus doliare* al di fuori del mercato urbano.

L'elenco dei rinvenimenti in quest'area di *dispersione*, edito da M. Steinby nel volume miscellaneo «*Merci, mercati e scambi nel Mediterraneo*»[1], consente di riconoscere esportazioni episodiche nella penisola italiana (naturalmente al di fuori dell'area di mercato) e nelle *provinciae* di *Sicilia*, della Narbonense, della Spagna e dell'Egitto per limitarci ai laterizi.

Estendendo l'analisi alle altre classi dell'*opus doliare* si è verificata la rara presenza di *dolia* e *mortaria* in Campania, nel Piceno, in Sicilia, nella Gallia Narbonense, in Spagna, in Britannia e in *provinciae* dell'Europa centrale con le cospicue eccezioni di Pompei e del relitto del Capo Dramont[2].

Si sono lasciate per ultime la *Sardinia* e le *provinciae* dell'*Africa*. Le piú recenti ricerche hanno dimostrato una presenza talora imponente di prodotti dell'*opus doliare* urbano in Sardegna che può paragonarsi, allo stato attuale delle nostre conoscenze, solamente con la situazione dell'*Africa* e in particolare di Cartagine.

2. Sin dal 1904 l'Editore del *Corpus Inscriptionum Latinarum* (VIII, 3) aveva notato: *Apparet autem in Africa, vel certe in ora Africae, Carthagine potissimum* (...) *structores parietarios multos saepius lateres et tegulas petiisse ex figlinis urbis Romae quam in ulla alia provincia; certe neque Hispania, neque Gallia, neque Oriens tot tegulas originis urbanae dedit quot Africa*»[3].

[1] M. STEINBY, *La diffusione dell'opus doliare urbano*, AA.VV., *Merci, mercati e scambi nel Mediterraneo*, Bari - Roma 1981, [= STEINBY, *Diffusione*], pp. 240 ss.

[2] K.F. HARTLEY, *La diffusion des mortiers, tuiles et autres produits en provenance des fabriques italiennes*, CAS, 2, 1973 pp. 49 ss.; STEINBY, *Diffusione*, pp. 240 ss.

[3] *CIL* VIII, 3, p. 2173.

Il grande volume delle importazioni laterizie urbane di Cartagine è stato ribadito da M. Steinby, che ha tuttavia teso a non enfatizzare il ruolo giocato dai *lateres* urbani a Cartagine:

«È una opinione piú volte ripetuta che vi sia stata a Cartagine un'importazione regolare e di grande portata di laterizi urbani. I mattoni e le tegole bollate (...) non arrivano a 200 esemplari. Pur considerando il fatto che solo una parte dei laterizi veniva bollata (da 1 a 10/15 a 1 su 2 o 3; l'uso varia secondo la epoca), l'importazione finora documentata non supererebbe 2000 unità. Questo è certamente troppo poco perché si possa sostenere che Cartagine sia stata costruita con tegole urbane (non è da dimenticare la produzione locale), o che le *figlinae* urbane abbiano lì trovato un mercato di una tale portata da influenzare l'andamento della produzione, neanche tenendo conto dell'aumento della «esportazione» nell'età di Antonino Pio, in cui l'industria edilizia urbana subiva un notevole ribasso rispetto alle fervide attività dei suoi predecessori»[4].

Per quel che concerne una seriazione cronologica dei rinvenimenti può osservarsi che a Cartagine si conferma la percentuale maggioritaria di bolli del II secolo rispetto a quelli pretraianei (circa il 70% contro il 30%). In particolare si è notato che la massima parte dei laterizi è databile intorno alla metà del II sec. d.C.[5]. Le importazioni tardo imperiali sono invece quasi assenti[6]. Purtroppo i dati di rinvenimento sono quanto mai scarsi ed esclusivamente, in alcuni rari casi, si possiede l'attestazione del tipo di edificio o di struttura di pertinenza dei laterizi stessi.

Si menzionano in particolare i laterizi di *L. Bruttidius Augustalis* di età adrianea (126 d.C.), utilizzati nelle terme di Bir - el Djebbana (10 esemplari) ed in un'area funeraria di Cartagine[7]. Quattro *tegulae* dell'*officinator L. Sessius Successus*, delle *figlinae* di *M. Herennius Pollio*, furono utilizzati in una sepoltura, anteriormente al terzo decennio del II secolo d.C.[8].

Particolare rilievo nel quadro della rotta marittima tra Ostia, la *Sardinia* e l'*Africa* hanno le *tegulae* bollate rinvenute contemporaneamente in *Africa* e *Sardinia*.

A Cartagine sono attestati i laterizi di *Primigenius, servus* di *Domi-*

[4] STEINBY, *Diffusione*, p. 245.

[5] STEINBY, *Diffusione*, p. 243.

[6] *CIL*, VIII, 3, 22632, 89 e 103.

[7] *CIL*, VIII, 3, 22632, 7; «BCTH», 1919, pp. 123-4. CCXXVIII.

[8] *CIL* VIII, 3, 22632, 27: sulla cronologia cfr. M. STEINBY, *La cronologia della figlinae doliari urbane dalla fine dell'età repubblicana fino all'inizio del III sec.*, BCAR 84, 1974-75, [= STEINBY, *Cronologia*], p. 76, n. 6.

tius Tullus e *Domitius Lucanus*[9], di età domizianea (noto anche a Carales e nella *villa* (?) del territorio neapolitano di Coddu de Acca Arramundu), di *L. Lurius Proculus*[11] della fine del I sec. d.C. (presente anche nella suddetta *villa* sarda), e di *Domitia Lucilla*, delle *figlinae Caninianae*[12], del periodo di Antonino Pio (utilizzato nell'acquedotto di Carales).

A Utica abbiamo il bollo di *Tonneius* delle *figlinae Viccianae* di età claudia o neroniana attestato anche nelle terme «di Re Barbaro» a Turris Libisonis[14].

Ad Oudna è attestato il bollo di *Earinus*, utilizzato anche nell'acquedotto di Carales[15]. A Battaria, infine, è presente una *tegula* di *Statius Marcius Lucifer* della metà del I sec. d.C. conosciuta anche a Olbia[16].

Va notato che Utica, al pari degli altri centri della Africa settentrionale che hanno restituito laterizi urbani (ad eccezione di Cartagine e di una *villa* della Tripolitania, di seguito analizzata), manifesta una sostanziale sporadicità delle attestazioni.

Sono conosciute, infatti, tegulae urbane a Utica (1 ex. già citato, del I sec. d.C.; 2 exx. del II sec. d.C.), *Hadrumetum* (2 exx. del I sec. d.C.; 2 exx. del II sec. d. C.), *Bulla Regia* (1 ex. del II sec. d.C.), *Cirta* (2 exx. del I sec. d.C.), *Saldae* (1 ex. del II sec. d.C), *Caesarea* (1 ex. del II sec. d.C.), *Rusicade* (1 ex. del I sec. d.C.)[17].

Ancora piú scarse appaiono le importazioni delle altre categorie dell'*opus doliare*: sono noti tre esemplari di *mortaria* e tre esempi di *dolia* da Cartagine e un *dolium* da *Rusicade*[18].

Si stacca nettamente da questo quadro il complesso dei laterizi bollati provenienti dalla sontuosa *villa* della «Gara delle Nereidi» di Tagiura presso Tripoli[19].

[9] *CIL* VIII, 3, 22632, 75.

[10] R. Zucca, *I bolli laterizi urbani della Sardegna*, «ASS», 31, 1980, [= Zucca, *Bolli laterizi*], pp. 54-5.

[11] *CIL* VIII, 3, 22632, 67.

[12] *CIL* VIII, 3, 22632, 21.

[13] Zucca, *Bolli laterizi*, pp. 59-60.

[14] *CIL* VIII, 3, 22632, 30; cfr. Steinby, *Cronologia*, pp. 96-7 (Utica); F. Manconi, *L'Antiquarium Turritano* in AA.VV., *Il Museo Sanna in Sassari*, Milano 1986, p. 283, nr. 376 (Turris Libisonis)

[15] «RAC», 17, 1966, pp. 241-2, nr. II (Oudna); *CIL* X 8046, 5 (Carales).

[16] *CIL* VIII, 3, 22632, 81 (Battaria); Fiorelli in *NSC* 1888, p. 401 (Olbia).

[17] Steinby, *Diffusione*, p. 241.

[18] Steinby, *Diffusione*, pp. 142-3.

[19] A.Di Vita, *La villa della «Gara delle Nereidi» presso Tagiura: un contributo alla*

In questa villa risultano utilizzati un eccezionale quantitativo di *sesquipedales*, bollati in sessantanove esemplari, cronologicamente assai vicini tra loro.

Sono noti a Tagiura i bolli di *Fadius Euhelpistus, officinator* di *Flavius Aper* (157 d.C.), del *servus Maius* delle *figlinae Terentianae*, del 155-160 d.C.; di *Ti. Claudius Secundinus* (anteriore al 160 d.C.), di *Fortunatus* (150-155 d.C.), di *Q. Flavius Aprilis* (145-155 d.C.), e dei *praedia* di *Lucilla* del 155 d.C.

Le importazioni di *tegulae* urbane della *villa* di Tagiura, come ha dimostrato M. Steinby, rappresentano un caso eccezionale: «la grande massa di sesquipedali è indubbiamente stata portata da Roma appositamente per la costruzione (i bolli sono cronologicamente molto vicini e vengono quasi tutti dagli stessi figlinae o magazzini). Il motivo del trasporto del materiale da Roma e non da luoghi di produzione piú vicini dovrebbe comunque essere lo stesso che condusse l'*opus doliare* urbano sul resto della costa africana: le navi dovettero avere un carico anche al ritorno da Roma»[20].

3. Come si è osservato in precedenza la *Sardinia* si stacca dalle altre regioni del mondo romano per accostarsi alla situazione di Cartagine e di Tagiura nel quadro delle importazioni dell'*opus doliare* urbano.

Distinguiamo anche in *Sardinia* i siti interessati da importazioni sporadiche dai centri in cui si riscontra una forte concentrazione di *tegulae* urbane.

Quanto ai primi segnaliamo Turris Libisonis (1 ex. del I sec. d.C.), Tharros (2 exx. del III/IV sec. d.C.; 1 ex. del IV sec. d.C.), Cabras, loc. Domu de Cubas (1 ex. del III/IV sec. d.C.), Neapolis (1 ex. del I sec. d.C.), Arbus, *villa* di S'Angiarxia (1 ex. del II sec. d.C.), Decimomannu (2 exx. del II sec. d.C.).

Notevoli concentrazioni di laterizi urbani sono, invece, attestate a Carales, Olbia e, soprattutto, nella summenzionata *villa* di Coddu de Acca Arramundu nel territorio neapolitano.

A Carales *tegulae* urbane risultano utilizzate in *domus* di tipo signorile (c.d. «Villa di Tigellio») (II sec. d.C.), in strutture indeterminate nell'ambito cittadino (I-II sec. d.C.) e, specialmente, nell'acquedotto che adduceva l'acqua a Carales da Villamassargia, con una percorrenza di circa XXX *milia passuum*, lungo la *via a Karalibus Sulcos*.

storia del mosaico romano, «Libya Antiqua», II, Suppl., Tripoli 1966, pp. 16-20, fig. 2, tav. IV = *AE* 1967, 538; T. HELEN, *Organization of Roman brick production in the first and second centuries A.D. An interpretation of Roman brick stamps*, (Acta Instituti Romani Finlandiae - IX), Helsinki 1975, p. 18, n. 16; STEINBY, *Diffusione*, p.241, 245.

[20] STEINBY, *Diffusione*, p. 245.

La individuazione di laterizi urbani nell'acquedotto caralitano risale al 1773, ma le scoperte di numerosi bolli laterizi sia nel tratto urbano sia in quello suburbano si sono succedute sino ai nostri giorni.

Le *tegulae* appartengono tutte all'età di Antonino Pio.

Olbia ci presenta molte diecine di laterizi bollati delle *figlinae Viccianae* in un edificio termale in *opus mixtum* (*opus incertum* con filari di laterizi), di età claudia o neroniana.

Abbiamo, inoltre, in varie strutture dell'area urbana l'utilizzo di *tegulae*, della fine del I sec. d.C., di *C. Licinius Donax*. Infine nelle necropoli si constata l'uso di laterizi con bollo *Stati Marci Luciferi*, tardo domizianei, e col timbro *Statius Marcius Lucifer* di periodo traianao.

Nel *territorium Neapolitanum*, sulla costa centro occidentale della Sardegna, nel 1951 fu scoperto un grande complesso edilizio (forse una *villa*), esteso per circa 10.000 metri quadri[21] che ha rivelato, in successive indagini, 78 laterizi (*bipedales* e tegole da tetto) bollati di età domizianea.

Tenuto conto che in tale età il rapporto tra mattoni bollati e no è circa 1 a 10 possiamo postulare un'importazione di circa 700/800 laterizi, che rappresenta un caso unico in tutto l'impero romano (ad eccezione, ovviamente, dell'area di mercato dell'*opus doliare*), superiore alla stessa *villa* di Tagiura, parzialmente costituita con materiale laterizio urbano.

I bolli attestati sono assai coerenti tra di loro e figurano contemporaneamente in vari edifici urbani[22] e laziali[23] di età domizianea. Sono rappresentati i servi di *Domitius Tullus* e *Domitius Lucanus, Primigenius, Callistus* e *Fortunatus*, il *libertus* dei *duo Domitii, Cn. Domitius Chryseros*, gli *officinatores L. Licinius Felix* delle *figlinae Tonneianae, L. Lurius Blandus* e *L. Lurius Proculus*.

I rinvenimenti sardi delle altre classi dell'*opus doliare* sono alquanto modesti: si hanno *dolia* di produzione urbana ad Elmas[24], Dolianova[25], Gergei[26], Serri[27], Tharros[28] e Nora[29] ed una terracotta archi-

[21] Cfr. per le strutture R. Zucca, *Neapolis e il suo territorio*, Oristano 1987, [= Zucca, *Neapolis*], pp. 123-124.

[22] Si veda sopratutto il complesso di edifici domizianei, analizzato da H. Bloch, *I bolli laterizi e la storia edilizia romana. Contributi all'archeologia e alla storia romana*, Roma 1947, pp. 27 ss. (= «domus augustana», «stadio», c.d. «tempio di Augusto»).

[23] G. Metzke in *EAA*, III (1960), pp. 871-72, s.v. *Giannutri (villa maritima)*.

[24] R. Zucca, *Osservazioni sull'opus doliare urbano della Sardegna*, «ASS», 32, 1981, [= Zucca, *Osservazioni*], p. 16, n. 7.

[25] Località Sa Gora (edificio termale). Inedito (in corso di restauro).

[26] Zucca, *Osservazioni*, p. 16, n. 8.

[27] G. Sotgiu, *Instrumentum domesticum della Sardegna, Acta of the fifth Epigraphic Congress 1967*, Cambridge 1967 [= Sotgiu, *Instrumentum*], p. 250.

tettonica (capitello corinzio) con bollo di *L. Petronius Fuscus* da Ploaghe[30].

4. Gli studiosi concordano nel negare l'esistenza di un commercio primario di laterizi urbani.

Innanzitutto vi è da notare che, a parte le tegole da tetto (*imbrices*) utilizzate anche per le sepolture a cassone e «alla cappuccina» e per altre funzioni (in particolare opere idrauliche), i laterizi avevano un uso quantitativamente modesto nelle *provinciae* dell'*Africa* ed in *Sardinia* a causa della larga persistenza delle tecniche edilizie preromane[31].

Mancano, infatti, nelle suddette aree, allo stato delle conoscenze, i complessi edilizi edificati in *opus testaceum*, che caratterizzano, al contrario, l'aspetto urbano di Roma, Ostia e di altri centri dell'area di mercato dell'*opus doliare* soprattutto a partire dall'età flavia[32].

Nelle *provinciae* in esame l'*opus testaceum* o comunque l'uso del laterizio nelle tecniche edilizie dell'*opus mixtum* e dell'*opus vittatum mixtum* è ristretto, quasi assolutamente[33], ad edifici pubblici, quali terme[34], acquedotti ed opere idrauliche[35], templi[36], *macella*[37] e altre strutture[38].

La documentazione di *figlinae* locali in *Africa*[39] e in *Sardinia*[40] e

[28] *Ibidem*, p. 250.

[29] *Ibidem*, p. 250; ZUCCA, *Osservazioni*, p. 16, n. 9.

[30] ZUCCA, *Osservazioni*, pp. 16-17.

[31] P. ROMANELLI, *Topografia e archeologia dell'Africa romana*, Torino 1970 [= ROMANELLI, *Topografia*], pp. 52 ss., *passim* (Africa); F. BARRECA, *La Civiltà fenicia e punica in Sardegna*, Sassari 1986, *passim* (Sardegna).

[32] G. LUGLI, *La tecnica edilizia romana*, Roma 1957 [= LUGLI, *Tecnica edilizia*], pp. 259 ss.

[33] Una singolare eccezione è costituita ad esempio dal restauro in opera cementizia con paramento in *opus vittatum mixtum* della abitazione nr. 39 di Tharros edificata in pietrame irregolare cementato con malta di fango (G. PESCE, *Tharros*, Cagliari, 1966, p. 127).

[34] Cfr. ad es., A. LEZINE, *Architecture romaine d'Afrique. Recherches et mises au point*, Paris-Tunis 1961, *passim.*; C. TRONCHETTI, *Nora*, Sassari 1984, pp. 15-16, 27-30, 39-51; R. ZUCCA, *Tharros*, Oristano 1984, pp. 80-88.

[35] Cfr. ad es., PH. LEVEAU, J. PAILLET, *L'alimentation en eau de Caesarea de Mauretanie et l'aqueducte de Cherchel*, Paris 1976, pp. 134, 175; R. ZUCCA, *Gli acquedotti romani della Sardegna* (in stampa).

[36] TRONCHETTI, *Nora*, cit., pp. 21-22

[37] TRONCHETTI, *Nora*, cit. p. 39.

[38] V. ad es., AA.VV., *Byrsa I - Mission Archéologique*, cit., p. 135, fig. 30.

[39] ROMANELLI, *Topografia*, p. 52; R. REBUFFAT, *Thamusida III*, Roma 1977, pp. 88-92; CH. SAUMAGNE, *Le metroôn de Carthage et ses abords*, in AA.VV., *Byrsa - I. Mission Archéologique française à Carthage*, Roma 1979, pp. 279-8.

[40] *CIL* X 8046, 1-2, 9-10, 12-20, 22-23, 26-31, 33-43; SOTGIU, *Instrumentum*, p. 250;

l'attestazione in quelle aree, sebbene ancora piú sporadica delle *tegulae* urbane, di laterizi di produzione esterna non urbana[41] dimostrano che un eventuale commercio primario di laterizi di Roma non avrebbe trovato un mercato in grado di assorbirli.

Esclusivamente nei casi di notevole concentrazione di laterizi urbani (la villa di Tagiura per la Tripolitania, il complesso di Coddu de Acca Arrammundu e, forse, l'acquedotto di Carales e le terme di Olbia per la *Sardinia*) potrebbe ammettersi un commercio di *tegulae* attivato da una precisa committenza: i proprietari delle *villae* di Tagiura e Guspini (?), le *élites* locali o direttamente l'Imperatore per le strutture pubbliche di Carales e Olbia.

In linea di massima i laterizi avranno sostituito la sabbia e le pietre comunemente utilizzate dai *saburrarii*[42] per equilibrare convenientemente gli scafi delle navi.

Avremmo dunque l'arrivo a Cartagine e in Sardegna dei materiali dell'*opus doliare* urbano utilizzati nelle navi come zavorra lungo la rotta tra la Penisola italiana, la Sardegna e l'Africa.

Può ipotizzarsi che all'invio di cereali dalla Sardegna ad Ostia (ed eventualmente anche di piombo argentifero nel caso di Neapolis, porto d'imbarco delle risorse minerarie del bacino di Montevecchio-Guspini) corrispondesse nel viaggio di ritorno l'afflusso di *tegulae* urbane.

La stessa lettura del fenomeno può proporsi per il Nord Africa, caposaldo dell'approvvigionamento annonario dell'Urbe e principale esportatore di olio in contenitori anforari associati, nei carichi delle navi, al vasellame fine da mensa in sigillata chiara A, C, D, alla ceramica africana da cucina e comune, ed alle lucerne[43].

Gli altri prodotti dell'*opus doliare* possono rientrare invece nei co-

Zucca, *Osservazioni*, p. 18, n. 19; P. Arthur, D. Whitehouse, *Appunti sulla produzione laterizia nell'Italia centro-meridionale tra il VI e XII secolo*, Archeologia Medievale, 10, 1983, p. 528; E. Usai, R. Zucca, *Colonia Iulia Augusta Uselis*, SS 26, 1986, (= Usai-Zucca, *Uselis*), pp. 336 ss.; Zucca, *Neapolis*, p. 219.

[41] Africa: *CIL*, VIII, 3, 22637, 30 (Cartagine: *tegula pompeiana*); Sardegna: Sotgiu, *Instrumentum*, p.250 (*tegulae pompeianae*); Eadem, *Le iscrizioni della collezione Piero Cao ora proprietà del Comune di Cagliari*, «ASS», 31, 1980, p. 40, nr. 11 = AE 1981, *475 d* (Cfr. «NS» 1883, p. 207); Eadem, *Le iscrizioni dell'ipogeo di Tanca di Borgona*, Roma 1981, p. 39 (= *CIL* XI, 6689, 40; cfr. D. Manacorda, in AA.VV., *Settefinestre. Una villa schiavistica nell'Etruria romana. La villa nel suo insieme*, I, Modena 1985, p. 103); Usai, Zucca, *Uselis*, p. 337, n. 227.

[42] *CIL* XIV, 102, 448, cfr. P.A. Gianfrotta, P. Pomey, *Archeologia subacquea. Storia, tecniche, scoperte, relitti*, Milano 1981 [= Gianfrotta-Pomey, *Archeologia*], p. 225.

[43] R.I. Rowland, jr., *The case of the Missing Sardinian Grain*, «The Ancient World», 10, 1984, p. 47.

muni quadri commerciali quali contenitori di derrate (*dolia*)[44] o come ceramica di accompagnamento di altri beni (*mortaria*, terrecotte architettoniche, etc.);

Le rotte che adducevano l'*opus doliare* urbano nelle aree di maggior concentrazione dovranno essere precisate attraverso lo studio dei relitti con carichi di materiale da costruzione[45]. In questo quadro acquista particolare rilievo la scoperta, ad opera dell'Ispettore onorario per l'Archeologia subacquea Nicola Porcu, di una nave naufragata nella I metà del I sec. d.C. all'estremità sud-orientale della Sardegna, nel canale dell'isola dei Cavoli (tra il Capo Carbonara e l'isolotto), con il suo carico composto esclusivamente da laterizi urbani. Sono finora attestati *bessales, bipedales* e tubi fittili per condutture utilizzabili in ambienti termali[46].

In una *tegula bipedalis* è impresso il bollo semicircolare:

M. PROCILI MELEAGR(I)[47]

Le fonti classiche conoscono una rotta dalla penisola italiana all'Africa, attraverso l'arcipelago toscano ed i litorali orientali della Corsica e della Sardegna[48].

Il Capo Carbonara costituiva un promontorio obbligato per la navigazione sia verso l'Africa, sia verso i porti meridionali della Sardegna.

Se da un lato, conseguentemente, non possiamo definire la meta del carico di laterizi urbani (Africa o Sardegna), dall'altro il rinvenimento del relitto del canale dell'Isola dei Cavoli documenta l'esistenza di carichi composti esclusivamente di *tegulae* derivate dalle *figlinae* di Roma.

Infine la presenza di *tegulae* con i medesimi bolli in Africa e *Sardinia* attesta la cessione di laterizi nelle varie tappe della navigazione ovvero la contemporanea commercializzazione nelle due aree provinciali di materiale da costruzione proveniente dai medesimi magazzini di *tegulae*[49].

[44] GIANFROTTA, POMEY, *Archeologia*, p. 166.

[45] *Ibidem*, pp. 222 ss..

[46] Sui *tubuli* cfr. LUGLI, *Tecniche edilizie*, p. 550; per rinvenimenti subacquei affini cfr. GIANFROTTA, POMEY, *Archeologia*, pp. 222-23.

[47] *CIL* XV 1387.

[48] A. MASTINO, *Le relazioni tra Africa e Sardegna in età romana. Inventario preliminare, Atti del II Convegno di studio su «L'Africa romana»*, Sassari 1985, p. 57.

[49] STEINBY, *Diffusione*, p. 245.

Catalogo dei bolli laterizi urbani dell'*Africa* e della *Sardinia*

TEGVLAE

AFRICA

I secolo d.C.
Cartagine

1 - *CIL* XV 306
C. Satrini Comm(unis) / ex fig(linis) Marcia(nis)
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 28.

2 - *CIL* XV 422
Ex pr(aedis) Flavi Apri fig(lina) Publil(iana) Op(us doliare) Rusti Felic(is) (discus)
1 ex.
«BCTH», 1904, p. 493, nr. 7.

3 - *CIL* XV 632
Tonnei Dionysi
1 ex.
«BCTH», 1904, p. 494, nr. 12.

4 - *CIL* XV 637
M. Publici/ Sed(ati). Teg(ula) Ton(neiana)
2 exx.
CIL VIII, 3, 22632, 29.

5 - *CIL* XV 662 a
Vicciana Tonneiana/Dionysius f(ecit)
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 31.

6 - *CIL* XV 664, b
(palma) *Zosimi L. Iuli Ruf(i)* (scil. servi) (palma)/*Vicciana* (palma)
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 33.

7 - *CIL* XV 809, a
Anni Zabdae
3 exx.
CIL VIII, 3, 22632, 42;
«BCTH», 1917, pp. CCXXVII, CLXXXII, nrr. 1, 32.

8 - *CIL* XV 919
Casti Caesaris/Augu(sti)
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 46 a.

9 - *CIL* XV 979(?)
Cn. Domiti
2 exx.
CIL VIII, 3, 22632, 51; P. GROS, *Byrsa III - Rapport sur les campagnes de fouilles de 1977 à 1980. La basilique orientale et ses abords*, Roma 1985, p. 62.

10 - *CIL* XV 1000 a
Primigen(ius) duo(rum)/ Domitior(um) ser(vus) f(ecit)
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 75

11 - *CIL* XV 1001
Successi Dom(itiorum) Luc(ani) et Tul(li) / ser(vi)
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 82.

12 - *CIL* XV 1094, e
Cn. Domit(ius) Arignot(us) (palma)/ *fec(it).*
6 exx.
CIL, VIII, 3, 22632, 53; «BCTH» 1902, p. 455, nr. 29; 1913, p. CC; 1917, p. CLXXVII, nr. 2.

13 - *CIL* XV 1096, c
Cn. Domiti Evaristi (ramus palmae, duo coronae)
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 56.

14 - *CIL* XV 1097, e
Cn. Domiti (palma) *Amandi/Valeat* (sistrum) *qui fec(it)*
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 52.

15 - *CIL* XV 1126
Domitiae Restitutaes (corona)
1 ex.
«BCTH», 1917, p. CLXXVIII, nr. 3.

16 - *CIL* XV 1171
Gra( ) s(ervus) vel *G. Ras( ).*
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 63.

17 - *CIL* XV 1184
Herme(tis?) Servi vel *Servi(li) Fulvi*
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 61.

18 - *CIL* XV 1202
C. Iuli Antimachi/(capricornus dextrorsum)
4 exx.
CIL VIII, 3, 22632, 65.

19 - *CIL* XV 1253, c
(palma) *L. Lurius Procul(us)* (palma)/ *fecit*
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 67.

20 - *CIL* XV 1262
L. Malli Antigoni (corona lemniscata, in qua media est ramus palmae)
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 68.

21 - *CIL* XV 1445 ,b
L. Sesti Alb(ani?) Quirinalis
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 80.

22 - *CIL* XV 1527
M. Vinici Crescentis (palma, pisces duo, nux pinea, caput cervinum)
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 87.

23 - *CIL* XV 2226
Anniae Arescusae
1 ex.
«BCTH», 1902, p. 451, nr. 17.

24 - *CIL* XV 1273 vel 2460 [sarcophagus]
Stat(ius) Marcius/ Demetrius fec(it)
1 ex.
«BCTH», 1919, CLVIII.

25 - BLOCH, *Brick Stamps*, 234
L. Arrunti
1 ex.
«RT», 12, 1905, p. 433, nr. 38.

26 - BLOCH, *Brick Stamps*, 267
Duo(rum) Dom(itiorum)
1 ex.
«RT», 12, 1905, p. 430, nr. 32.

27 - BLOCH, *Brick Stamps*, 461
Ti. Cla(udi) Potisci
1 ex.
«BCTH», 1923, p. 34, nr. 17.

Battaria

28 - *CIL* XV 62
Stati M(arci) Luciferi (Victoria sinistrorsum gradiens, manu protenta coronam tenens)
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 81.

Cirta

29 - *C. Vicci*
2 exx.
CIL VIII 10475, 14.

Hadrumetum

30 - *CIL* XV 948
L. Corneli Hilari
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 49.

31 - BLOCH, *Brick stamps*, 22
C. Cassi C. f(ili) Vet(eris)/ ex figlinis Caelianis
1 ex.
CIL VII, 3, 22632, 13.

Rusicade

32 - *CIL* XV, 670,
Vicciana de figulinis (palma)/ *Canuleiae/Crispinae*
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 32.

Utica

33 - *CIL* XV 659,
Tonnei de figlin(is)/Viccianis
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 30.

34 - BLOCH, *Brick stamps*, 264
Sex. Dol(utii) Galli
2 exx.
CIL VIII, 3, 22632, 57.

II secolo d.C.
Cartagine

35 - CIL XV 106 b
Ex pr(aedis) C(aii) C(uratii) Cosani

C(aepionianis) ab Euripo, Paetin(o) et Apron(iano) Co(n)s(ulibus)
1 ex.
«BTCH», 1917, p. CLXXIX, nr. 10.

36 - *CIL* XV 130
Ex figlinis Caninianis (palma) *Domitiae Lucillae* (stella sex radiorum)
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 21.

37 - *CIL* XV 161
Ex praed(is) Faustinaes Augustae. Opu(s)/ Dol(iare) ex fig(linis) Domit(ianis) /maior(ibus)
1 ex.
CIL, VIII, 3, 22632, 5.

38 - *CIL* XV 210
Ex pr(aedis) Flavi Apri/O(pus) d(oliare) Fad(i) Euhe(lpisti)
1 ex.
«BTCH» 1915, CLXII, a.

39 - *CIL* XV 230
Q. Aburni Caedician(i) ex / fig(linis) Furianis
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 25.

40 - *CIL* XV 259
Agathobul(i) Domiti Tulli/ Aprilis
2 exx.
CIL VIII, 3, 22632, 41.

41 - *CIL* XV, 261, b
Nicomachi Domit(i) Tulli (protome Mercurii petasati)
2 exx.
CIL VIII, 3, 22632, 71;
«BTCH», 1917, p. CLXXXII, nr. 27.

42 - *CIL* XV 363
Ex f(iglinis) O(ceanis) op(us) doliar(e) Caes(aris) N(ostri) quas cu(rant)/Op(pius) Procul(us) et Op(pius) Iust(us) Pu( )
1 ex.
«BTCH», 1904, p. 491, nr. 3.

43 - *CIL* XV 369
Ex pr(aediis) Caes(aris) op(us) Dol(iare) Q. P(erusi) P(udentis) (palma)/ *Torq(uato) et Iul(iano), Co(n)s(ulibus)*
1 ex.
«BCTH», 1904, p. 492, nr. 5.

44 - *CIL* XV 374
L. Bruttidi Augustalis opus/ dol(iare) ex fig(linis) Ocea(nis) min(oribus)/ Caes(aris) N(ostri)
3 exx.
«BCTH», 1917, pp. CLXXIX-CLXXX, nr. 12-14.

45 - *CIL* XV 375
L. Bruttidi Augustalis fecit/ opus dol(iare) ex fic(linis) Caes(aris) N(ostri)/ Prop(inquo) et Ambi(bulo) co(n)s(ulibus).
15 exx. di cui 10 nelle Terme di Bir-el-Djebbana
CIL VIII, 3, 22632, 7; «BCTH», 1919, pp, 123-24; CCXXXVIII (se riferibili a *CIL* XV 375).

46 - *CIL* XV 377, b
L. Bruttidi Augustalis/opus doliar(e) (nux pinea inter ramos palmae)
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 46.

47 - *CIL* XV 422
Ex pr(aedis) Flavi Apri, fig(linis) Publil(ianis), op(us) Rusti Felic(is)
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 24.

48 - *CIL* XV 541
Opus dol(iare) ex pr(a)ed(is) Staton(ienisibus) Comm(odi) Aug(usti)/domini N(ostri), ex fig(linis) Ma( ), disp(ensatoris) (Fortuna gubernaculum et cornucopiam tenens).
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 6.

49 - *CIL* XV 616
Ex f(iglinis) Terent(ianis) (opus) dol(iare) ex pr(aedis) Domiti(ae) / Lucillae n(ostrae) Saturni(ni?) (nux pinea)
1 ex. dalle terme di Bir-el-Djebbana.
CIL VIII, 3, 22632, 17.

50 - *CIL* XV 617
Ex pr(aedis) Lucillae Veri figulinis/ Terentian(is) Opu(s) L. S( ) F( ).
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 20.

51 - *CIL* XV 708
Op(us) dol(iare) ex figlin(is) Caes(aris) N(ostri)/ C. Calp(etani) Mnest(eris)
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 10.

52 - *CIL* XV 709
Dol(iare Opus) ex pr(aedis) Caes(aris) N(ostri), Ab April(e)/ Aquiliae Sozomen(ae)
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 8.

53 - *CIL* XV 735
Ex pr(aedis) L. Aeli Aug(usti) Pii f(ili), Op(us) doli(are) ab Aristio/Success( ). Gallic(ano) et Veter(e) Co(n)s(ulibus)
Vari exx.
«BTCH», 1902, pp. 452-3, nr. 21; 1904, p. 493, nr. 8; 1927, p. 434, nr. 29.

54 - *CIL* XV 754
Opus doliare ex praedis/Aug(usti) N(ostri), C. Comini Sabiniani (nux pinea)
2 exx.
CIL, VIII, 3, 22632, 9.

55 - *CIL* XV 849
Ex fig(linis) Q. A(sini) M(arcelli), o(pus) d(oliare) C. Nyn(nidi) Fortunat(i) / Serviano IIII et Varo /co(n)s(ulibus)
1 ex.
«BTCH», 1927, p. 434, nr. 28.

56 - *CIL* XV 861
Ex fig(linis) Asiniae Quadratillae O(pus) d(oliare) C. Nun/nidi Fortunat(i); Lucio/ (et) Quadrato co(n)s(ulibus) (nux pinea).
7 exx.
CIL VIII, 3, 22632, 11; «BTCH», 1904, p. 491, nr. 2; 1917, pp. CLXXVIII nr. 8; 1927, p. 434, nr. 31.

57 - *CIL* XV 863
Ex pr(aedis) Asiniae Quadratill(ae) op(us) dol(iare) A. Flav(ii) Maxim(i). Gallica(no) et Veter(e) Co(n)s(ulibus) (uva)
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 12.

58 - *CIL* XV 1049
Earini, Lucillae Veri act(oris)/dol(iare opus)
1 ex.
«BTCH», 1904, p. 491, nr. 1.

59 -*CIL* XV 1063
Op(us) dol(iare) ex p(raedis) Dom(itiae) Luc(illae) ex /fig(linis) Quartionis
1 ex.
«BTCH», 1904, p. 195, nr. 16.

60 - *CIL* XV 1065
O(pus) d(oliare) ex pr(aedis) D(omitiae) L(ucillae) ex of(ficina) Q. F(lavi?) A(prilis)/ L. St(atio) Quadr(ato) et C. C(uspio) Ruf(ino)/ Co(n)s(ulibus)
2 exx.
CIL VIII, 3, 22632, 14, «BTCH», 1904, p. 494 nr. 10.

61 - *CIL* XV 1070
Ex pr(aedis) Domit(iae) Lucilla(e) / Claud(ii) Quinq(uatralis)/ A S
2 exx.
«BTCH» 1902, p. 452, nr. 20; 1904, p. 492, nr. 6.

62 - *CIL* XV 1072
Opus do(liare) ex pr(aedis) D(omitiae) Lucil(lae) Veri ab Cl(audio) Quin(quatrale) / Commod(o) et Laterano co(n)s(ulibus).
1 ex.
«BTCH» 1917, p. CLXXX, nr. 16; pp. 355-6, nr. 3.

63 - *CIL* XV 1075
Opu(s) Dol(iare) (fecit) Epagathu(s), Claudi/Quinqua(tralis) ser(vus) (nux pinea)
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 58.

64 - *CIL* XV 1077
Mercurii Ti. Cl(audii) Quinquat(ralis) / ex pr(aedis) Lucill(ae) Veri (palma)
2 exx.
«BTCH», 1902, p. 453, nr. 22.

65 - *CIL* XV 1089
Opus dol(iare) praed(iorum) Lucill(ae) Veri/Ulpius Anicetia(nus fecit) (tridens)
2 exx.
CIL VIII, 3, 22632, 18; «BTCH», 1902, p. 454, nr. 25.

66 - *CIL* XV 1090
Opus dol(iare) ex pr(aedis) Lucil(lae) / Veri; Severo et Sab(inianus) / co(n)s(ulibus)
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 15.

67 - *CIL* XV 1103
Cn. Domiti Diomedis
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 54.

68 - *CIL* XV 1108
Trophimi, Cn. Domiti/Agathobuli (corona lemniscata inter duos ramos palmae)
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 84.

69 - *CIL* XV 1126
Domitiae Restitutaes (corona)
1 ex.
«BTCH», 1917, p. CLXXVIII, nr. 3.

70 - *CIL* XV 1146
Ex pr(aedis) Flavi Apri opus/dolia(re) Larci o(fficinatoris?)
2 exx.
CIL VIII, 3, 22632, 23; «BTCH», 1919, p. CLXI, nr. 11.

71 - *CIL* XV 1180
Ex fig(linis) M. Herenni Pollionis dol(iare opus)/ L. Sessi Successi (nux pinea)
4 exx. pertinenti ad una tomba
CIL VIII, 3, 22632, 27.

72 - *CIL* XV 1346
Q. Oppi Natalis
2 exx.
«BTCH» 1904, p. 494, nr. 11; 1919, p. CLVII, c.

73 - *CIL* XV 1390
(palma) *M. Publici/Ianuari* (palma) / *ex offi(cina) dolearia/ Maioris*
1 ex. da necropoli
CIL VIII, 3, 22632, 34.

74 - *CIL* XV 1921
[- - -] *Ex pr(aedis) Luc* [- - -]
1 ex.
CIL VIII 22632, 22.

75 - *CIL* XV 1948
O(pus) dol(iare) ex fig(linis) Genianianis/ Ceion(ius) Cresc(ens) fec(it) (tridens)
2 exx.
CIL VIII, 3, 22632, 26.

76 - *CIL* XV 2071
Ex pr(aediis) Lucil(lae) Veri op(us) do(liare) ex fig(linis)/ Can(inianis), Vibi Pude(nti)s (ramus)
4 exx.
CIL VIII, 3, 22632, 16.

77 - *CIL* XV 2202
Apelles Stertiniae/Bassullae ser(vus) (protome galeata)
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 43.

Bulla Regia

78 - *CIL* XV 1146
Ex pr(aedis) Flavi Apri opus/doliare Larci o(fficinatoris)
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 23.

79 - *CIL* XV 313
Imp(eratoris) Cae(saris) Tro(iani) Aug(usti)/ex figli(nis) Marc(ianis) dol(iare opus)/C. Cal(petani) Favoris
«RAC», 17, 1966, p. 241, nr. 1.

80 - *CIL* XV 1049
Dol(iare) opus / Earini Lucillae Veri Act(oris)
«RAC», 17, 1966, pp. 241-2, nr. 2.

Caesarea

81 - *CIL* XV 853
Q. Asini Marcelli
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 44.

Hadrumetum

82 - *CIL* XV 945
C. Comini Co[---]
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 48.

83 - *CIL* XV 1029
Op(us) d(oliare) Dionys(i) Domit(iae) P. f(iliae) Lucill(ae) / Paet(ino) et Apr(oniano) Co(n)s(ulibus)
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 19.

Saldae

84 - *CIL* XV 221
Ex pre(dis) Fau(rianis?) opus doliare/c Calpetan(o) Berna
1 ex.
CIL VIII 10475, 22.

85 - *CIL* XV 754
Opus doliare ex praedis Aug(usti) N(ostri) / C. Comini Sabiniani
3 exx.
CIL VIII 10475, 23.

Utica

86 - *CIL* XV 733
Ex prae(dis) L. Ael(ii) Caes(aris) op(us) dol(iare) ab Arist(io) Aug(ustali), Sal(vio) et Torq(uato) Co(n)s(ulibus) (nux pinea)
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 3.

87 - *CIL* XV 740
Ex pr(aediis) L. Aurel(i) Caes(aris) Opus dol(iare) / M. Valeri Iuliani (palma)
CIL VIII, 3, 22632, 4.

88 - BLOCH, *Brick Stamps*, nr. 427
Fort(is) (corona I ex; palma II ex.)
2 exx.
CIL VIII, 3, 22632, 60.

Vallis

89 - *CIL* XV 422
Ex pr(aedis) Flavi Apri fig(linis) Publil(ianis) / Op(us) Rusti Felic(is)
1 ex.
CIL VIII, 3, 22632, 24.

Tagiura

90 - *CIL XV 209*
Barbar(o) et Regul(o) Co(n)s(ulibus). Ex Of(f)ic(ina) Favi(ana) / Fl(avi) Apri op(us) d(oliare) Fadi Euhelp(isti)
1 ex.
A. Di Vita, *La villa della «Gara delle Nereidi»*, cit., p. 17, nr. 4.

91 - *CIL* XV 622
Opus dol(iare) ex pr(aedis) Aureli Caes(aris) et Faus/tinae Augustae Mai(i) Servi
1 ex.
A. Di Vita, *La villa*, cit., p. 18, nr. 6.

92 - *CIL* XV 718
Op(us) dol(iare) ex pr(aedis) Caes(aris) N(ostri) / Cl(audi) Secundini
4 exx.
A. Di Vita, *La villa*, cit., p. 18, nr. 5.

93 - *CIL* XV 1018
Ex pr(aedis) Domitiae Lucillae op(us) do(liare) / Fortunati Luc(illae)
57 exx., con varianti dei *signa* (*nux pinea, corona, rami*)
A. Di Vita, *La villa*, cit., p. 17, nr. 2.

94 - *CIL* XV 1068 a.
Op(us) dol(iare) ex praed(is) Lucill(ae) / Veri Q. F(lavi) A(prilis)
1 ex.
A. Di Vita, *La villa*, cit., p. 17, nr. 3.

95 - *CIL* XV 1090 a.
Opus dol(iare) ex pr(aedis) Lucil(lae) Veri/ Severo et Sab(iniano) / Co(n)s(ulibus)
8 exx.
A. Di Vita, *La villa*, cit., p. 17, nr. 1.

96 - ex. frammentario indeterminato.
A. Di Vita, *la villa*, cit., p. 18, nr. 7.

SARDINIA

I secolo d.C.

Carales
1 - *CIL* XV 1000 a
Primigeni(us) duo(rum)/ Domitior(um) ser(vus) f(ecit)
CIL X 8046, 24.

Neapolis
2 - *CIL* XV 635 c.
Ex figlin(is)/ (palma) *Tonneian(is) ab L. Licin(io) Feli(ci)* (palma)
1 ex.
Zucca, *Neapolis*, nr. 20

Guspini, villa (?) di Coddu de Acca Arramundu
3 - CIL XV 635 c
Ex figlin(is)/ (palma) *Tonneian(is) ab L. Licin(io) Feli(ci)* (palma)
31 exx.
Zucca, *Neapolis*, nrr. 22; 3 exx. inediti.

4 - *CIL* XV 992 a
Callisti/duor(um) Domitio(rum)
17 exx.
Zucca, *Neapolis*, nrr. 23.

5 - *CIL* XV 999 g
Fortunati Domitior(um)
(protome Mercurii petasati dextrorsum; ad es. caduceus, ad d . crumena).
1 ex.
Zucca, *Neapolis*, nr. 24.

6 - *CIL* XV 1000 c
Primigeni(us)/ Domitior(um) s(ervus) f(ecit)
13 exx.
Zucca, *Neapolis*, nr. 25, 1 ex. inedito.

7 - *CIL* XV 1105
Cn. Domiti C(hr)ysero(tis)
4 exx.
Zucca, *Neapolis*, nrr. 26.

8 - *CIL* XV 1248 a
(stella) *L.* (stella) *Luri Blandi* (stella)
(aquila alis expansis sinistrorsum respiciens duobus cornibus copiae)
4 exx.
Zucca, *Neapolis*, nr. 27.

9 - *CIL* XV 1253 c
(palma) *L. Lurius Procul(us)* (palma)/ *fecit*
8 exx.
Zucca, *Neapolis*, nr. 28, 1 ex. inedito

Turris Libisonis

10 - *CIL* XV 659 a
Tonnei de figlin(is)/ Viccianis
1 ex.
F. Manconi, in AA.VV., *Il Museo Sanna in Sassari*, cit., p. 283.

Olbia

11 - *CIL* XV 62
Stati M(arci) Luciferi
(Victoria sinistrorsum gradiens s. palmam, dextra protenta coronam tenet).
vari exx. dalla necropoli
Zucca, *Bolli laterizi*, nr. 9.

12 - *CIL* XV 665 d
Ex figlin(is) Viccian(is)/Rutiliae L.f. Ocrati (uxoris)
varie decine di exx. dalle terme di Corso Umberto
Zucca, *Bolli laterizi*, nr. 12.

13 - *CIL* XV 1244 b
C. Licini Donacis
(ramus parvus crassus)
vari exx. provenienti da due edifici romani
Zucca, *Bolli laterizi*, nr. 19.

Villasimius - Relitto dell'Isola dei Cavoli

14 - *CIL* XV 1387
M. Procili Meleagr(i)
1 ex. proveniente da un carico di *tegulae* e di *tubuli* urbani di una nave naufragata tra il Capo Carbonara e l'isola dei Cavoli. Inedito.

II Secolo d.C.

Carales

Acquedotto romano

15 - *CIL* XV 130

Ex figlinis Caninianis/(palma)*/Domitiae Lucillae/*(stella sex radiorum).
ZUCCA, *Bolli laterizi*, nr. 10.

16 - *CIL* XV 1049
Earini Lucillae Veri act(oris)/dol(iare opus)
ZUCCA, *Bolli laterizi*, nr. 15.

17 - *CIL* XV 1052
Ex pr(aedis) Dom(itiae) Luc(illae), opus dol(iare)/ off(icinae) Pedu(caei) Lup(uli)
ZUCCA, *Bolli laterizi*, nr. 16.

18 - *CIL* XV 1064
(nux pinea foliis circumdata)/ *Ex figlinis Lucillaes/Quartionis*
ZUCCA, *Bolli laterizi*, nr. 17
Sezione extraurbana dell'acquedotto romano

Assemini

19 - *CIL* XV 1052
Ex pr(aedis) Dom(itiae) Luc(illae), opus dol(iare)/ off(icinae) Pedu(caei) Lup(uli)
ZUCCA, *Osservazioni*, nr. 16.

Decimomannu

20 - *CIL* XV 1052
Ex pr(aedis) Dom(itiae) Luc(illae), opus dol(iare)/off(icinae) Pedu(caei) Lup(uli)
ZUCCA, *Bolli laterizi*, nr. 16.
Carales,
Corso Vittorio Emanuele - Struttura indeterminata.

21 - *CIL* XV 368
Ex fic(linis) (sic) *Ocea(nis) Mai(oribus) Caes(aris) n(ostri) op(us) do(liare)/ Q. Perusi Pude(ntis)* / (palma)
ZUCCA, *Bolli laterizi*, nr. 11.

Carales, domus signorile c.d. «Villa di Tigellio»

22 - *CIL* XV 1037 a
(palma) *M(yrtili) D(omitiae) P(ubli) f(iliae) L(ucillae) ser(vi)*
ZUCCA, *Bolli laterizi*, nr. 14.

Carales, provenienza indeterminata

23 - *CIL* XV 1071 a-b
O(pus) d(oliare) ex pr(aedis) Dom(itiae) Luc(illae) Ver(i), Cl(audi) Qu(inquatralis)/ Ant(onino) IIII et Vero II/ Co(n)s(ulibus)
ZUCCA, *Bolli laterizi*, nr. 18.

Decimomannu:
Necropoli romana

24 - *CIL* XV 2397
Ex figlinis/Avidi Quieti
2 exx.
ZUCCA, *Bolli laterizi*, nr. 20.

Arbus, S'Angiarxia
Villa maritima

25 - *CIL* XV 737
(caduceus inter duos ramos palmae)/ *Ex praedis L. Veri Aug(usti) Opus do/lia(re) C. Nunidi Felic(is)*
1 ex.
ZUCCA, *Osservazioni*, nr. 32.

III - IV secolo d.C.

Tharros
Terme nr. 1 (*Calidarium* I)

26 - *CIL* XV 1957
Iuliani/ et Quad( )
2 exx.
G. PESCE in SS XIV - XV, 1955-57, p. 323; M. STEINBY, *L'industria laterizia di Roma nel tardo impero*, AA.VV., *Società romana e impero tardo antico Roma: politica, economia, paesaggio urbano*, Bari - Roma 1986 [= STEINBY, *Industria*], p. 134.

Terme nr. 1 (*Calidarium* I)

27 - *CIL* XV 1704/5 = H. BLOCH, *The roman brick stamps not published in vol. XV, 1 of the Corpus Inscriptionum Latinarum, including indices to the Roman brick-stamps*, Roma 1967 ed. anastatica, p. 60, nr. 254.
Clodi Olybri v(iri) c(larissimi)
1 ex.
Inedito (Archivio Soprintendenza Archeologica - Cagliari - Tharros - Giornale di Scavo - 2 agosto 1956: frammento di laterizio pertinente alla pavimentazione superiore del *Calidarium I.* Dal disegno del frammento del laterizio andato disperso il bollo parrebbe frammentario:

[Clodi] Olibri v(iri) c(larissimi), ma non può escludersi nel caso sia integro una variante del bollo BLOCH, 254 con il solo *cognomen* nella forma *Olibri*.
La Steinby (*Industria*, p. 133) identifica il nostro senatore con *Q. Clodius Hermogenianus Olybrius* console nel 379 e defunto prima del 395.

Cabras - Domu de Cubas

28 - *CIL* XV 1957
Iuliani/ et Quad( )
1 ex.
ZUCCA, *Osservazioni*, p. 18, n. 19 (dove è, erroneamente, considerato di produzione locale; per il corretto inquadramento cfr. STEINBY, *Industria*, p. 134 forse piú tardo del III sec. d.C.).

MORTARIA

Cartagine
I secolo

1 - *CIL* XV 2462 (simile) = BLOCH, *Brick stamps*, nr. 520b
M. Stat(ius)/Lucifer
1 ex.
«BTCH», 1917, p. CLXXVII, nr. 25.

2 - *CIL* XV
M. Cimoni Saturnini
2 exx.
CIL VIII, 3, 22636, 21; «BTCH», 1917, p. CLXXVI, nr. 23.

Carales
I secolo

1 - Ex. non identificato
Inedito (proveniente dalla Darsena di Cagliari).

DOLIA

Cartagine
I secolo

1 - *CIL* XV 978 (*tegula*)
(palma) *Dionysius / Fulvi M( ) ser(vus)*
1 ex.
CIL VIII, 3, 22636, 1.

2 - *CIL* XV 1093 (*tegula*)
Cn. Domiti / Salutaris
1 ex.
CIL VIII, 3, 22636, 2.

3 - *CIL* XV 1279
C. Marci Mai( ) Str( )
1 ex.
CIL VIII, 3, 22636, 5.

Rusicade
I secolo

1 - BLOCH, *Brick stamps*, 534
M. Petroni Leonis/ Apollonius Ser(vus) fec(it)
1 ex.
CIL VIII, 3, 22636, 6.

Carales

1 - *L. Rusti/Repentini* (palma) *fec(it)* (sic) / *L. Rusti/Lupionis* (palma) *fec(it)* (sic)
CIL X 8056, 311; ZUCCA, *Osservazioni*, p. 16, n. 11.

Elmas

2 - BLOCH, *Brick stamps*, nr. 541
(tria capita bovis)/ *op(us) dol(iare)*/(duo palmae)/*Lygdam(i)*
«NSc», 1923, pp. 288-89; ZUCCA, *Osservazioni*, p. 16, n. 7.

Gergei

3 - BLOCH, *Brick stamps*, nr. 620
Petroniae Gallae/ Apollonius ser(vus) fec(it)
ZUCCA, *Osservazioni*, p. 16, n. 8.

Nora

4 - (caput bovis) *T. Flav(ii) Aug(usti) l(iberti) Maximi*/caput bovis / *fecit Poticus se(rvus)*/ (palma)
ZUCCA, *Osservazioni*, p.16, n. 9.

Biora

5 - *L. Plotius/ Gratus fec(it)*
SOTGIU, *Instrumentum*, p. 250.

Tharros

6 - *C. Satrinius/Phoebus*
SOTGIU, *Instrumentum*, p.250 (cfr. BLOCH, *Brick stamps*, nr. 548 a-b).

Dolianova

7 - Esemplare non identificato
Inedito.

TERRACOTTA ARCHITETTONICA

Ploaghe

1 - *L. Petroni Fusci* (su capitello corinzio)
CIL X 8056, 259; ZUCCA, *Osservazioni*, p. 17 n. 13.
(cfr. *CIL* XV 2479, dolium)



1



2



3



4



5



6



7



8


9

Sardinia. 1. VILLASIMIUS *(bollo CIL* XV 1387); 2-8. GUSPINI, *Villa* di Coddu de Acca Arramundu (bolli *CIL* XV 992 a, 635 c, 999 g, 1000 c, 1105, 1248 a, 1253 c); 9. ARBUS, *Villa* di S'Angiarxia (bollo *CIL* XV 737).



1



2

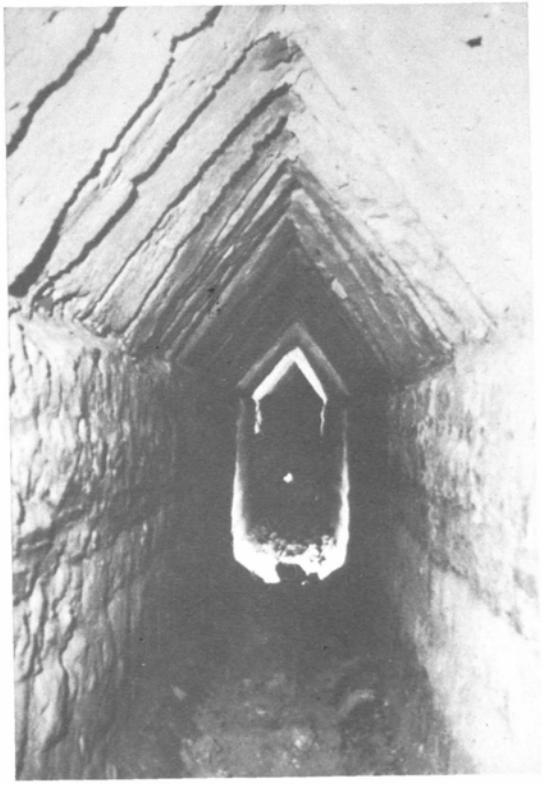


3



4

5



Sardinia.
1-2. GUSPINI, Villa di Coddu de Acca Arramundu (bolli *CIL* XV 1000 c, 1248 a);
3. THARROS, Terme n. 1 (bollo *CIL* XV 1957);
4. OLBIA, Terme (bollo *CIL* XV 665 d);
5. CARALES, *Acquedotto romano* (laterizi urbani [*bipedales*] della copertura alla cappucina).

Tavola II



Cartagine. 1. Bollo *CIL* XV 1097 e; 2. Bollo *CIL* XV 1202; 3. Bollo *CIL* XV 375; 4. Bollo *CIL* XV 1090.

Azedine Beschaouch

A propos de la mosaïque de Smirat

Comme jadis à *Lepti Minus*[1] ou à *Thysdrus*[2], les jeux de Magerius[3] sont, aujourd'hui, à l'affiche. Pour sa quatrième édition, le Colloque de Sassari, a, en effet, retenu, en guise d'emblème, la mosaïque de chasse dans l'amphithéâtre, découverte à Smirat (Tunisie). Sa photographie en couleurs est reproduite sur la couverture de ce livre.

De toute évidence, le pavement[4] n'a rien d'un poncif ni d'une figuration abstraite. Et, même en lui concédant une originalité formelle, on ne peut valablement le faire relever de la thématique conventionnelle qui caractérise la plupart des mosaïques[5]. De fait, il commémore[6] un grand

[1] Les ruines de Leptis Mineure s'étendent, principalement, à Lemta, à 30 km. environ au sud-est d'*Hadrumetum*, et comprennent un amphithéâtre. Cf. L. POINSSOT, notice sur *Leptis Minor* dans *Tunisie, Atlas historique, géographique, économique et touristique*, Paris, 1936, p. 33, et A. ENNABLI, *s.v. Leptis Minor*, dans *The Princeton Encyclopedia of classical sites*, 1976, pp. 500-501.

[2] Le gros village d'El-Jem recouvre aujourd'hui, en partie, la cité antique de *Thysdrus*, célèbre par son grand amphithéâtre, «le Colisée d'Afrique». Notre ami et collègue HÉDI SLIM, *Recherches préliminaires sur les amphithéâtres romains de Tunisie*, dans «*L'Africa romana*», 1, 1983, pp. 134-140, a montré qu'il avait existé trois amphithéâtres à *Thysdrus*. Pour celui de *Lepti Minus* voir *ibid.* p. 143.

[3] Cf. A. BESCHAOUCH, *La mosaïque de chasse à l'amphithéâtre, découverte à Smirat en Tunisie*, dans «*C.R.A.I.*» 1966, pp. 134-157. D'où «*A.E.*», 1967, 549.

[4] Le pavement dans son ensemble mesure 6,80×5,30 m. Il est exposé au Musée de Sousse.

[5] Sur la nature du discours de la mosaïque, en général, notre ami PAUL-ALBERT FÉVRIER a raison; cf., notamment, ses analyses pp. 340-345, et ses réflexions, p. 349 et 422, dans *L'Homme méditarranéen et la mer* (= *Actes du 3e Congrès international d'études des cultures de la Méditerranée occidentale*, Jerba, avril 1981), Tunis, 1985. Mais les mosaïques-slogans et les comptes rendus de *munus* sur des mosaïques existent, et il n'y a pas de raison de négliger leur témoignage.

[6] Rappelant le texte de Pline l'Ancien, *N.H.*, XXXV, 47: *pingi... gladiatoria munera atque in publico exponi coepta a C. Terentio Lucano* (identifié avec un monétaire des années 135-126), le regretté GEORGES VILLE écrit, fort justement, dans *La gladiature en Occident des origines à la mort de Domitien* (= «*B.E.F.A.R.* 245), Rome, 1981, p. 48: «Au cours du IIe siècle, la gladiature fait son entrée dans l'art et nous voyons apparaître une formule iconographique promise à un prodigieux succès: le compte rendu figuré de *munus*». Cf., également, les remarques de PAUL VEYNE, *Les gladiateurs, artistes maudits*, dans «*L'Histoire*», 2, 1978, p. 6-7.

spectacle qui s'est déroulé, concrètement, en un certain amphithéâtre et un certain jour, devant tel public, aux frais d'un riche mécène nommément désigné (*Magerius*) - dont le geste large a permis l'exhibition de telle troupe de bestiaires hors-pair (*les Telegenii*). De tous ces faits matériels il est rendu compte par une scénographie d'images et, surtout, à travers un reportage épigraphique complet.

La chasse commémorée à Smirat.

Déjà les jeux sont ouverts. Dans l'arène — que suggère ici la composition du tableau en ellipse — s'affrontent quatre bestiaires et quatre léopards. A notre gauche, voici Spittara: il est monté sur des sortes d'échasses et, torse nu, il fonce, la pique en avant, sur le fauve nommé Victor qui est paré, pour le combat à mort, d'une guirlande de millet. Sur la droite, voici Bullarius à la belle tunique recouverte d'une plaque de cuir. Aux prises avec Crispinus, un léopard également paré de millet, il se voit prêter main forte par son camarade Hilarinus qui a laissé, de l'autre côté de l'arène, son adversaire Luxurius blessé à mort. Voilà enfin, non loin de la bête agonisante, une autre, appelée Romanus, la dernière de groupe, parée comme Luxurius d'une guirlande de lierre. Son assaut a été brisé net par Mamertinus qui, d'un bond athlétique, lui assène le coup fatal. Les jets de sang rappelleraient, s'il en était besoin, que le spectacle donné à la foule fut un combat sanglant et que la prestation des bestiaires n'était pas sans risques. A la fin de la soirée, quand sur la victoire de la troupe se termine le spectacle, le héraut, faisant office d'annonceur, se tourne vers la foule bruyante des spectateurs et dit: «Messieurs, la troupe des Telegeni attend la récompense! A vous de leur accorder le prix de votre faveur: donnez-leur cinq cents deniers par léopard!» Cette annonce est inscrite, à la manière d'une légende, dans la partie gauche du tableau où figure l'une des divinités tutélaires des jeux de l'amphithéâtre, Diane. La chasseresse, dont on reconnaît le carquois, s'avance, l'allure virile et élancée. Elle tient, de la main gauche, une tige de millet et laisse flotter au vent son écharpe, qui noue, à la taille, sa tunique courte...

L'annonce faite, on attend le paiement. C'est là qu'intervient le public et que le seigneur des lieux, un notable nommé Magerius, va être amené à payer et, de la sorte, à se faire acclamer comme bienfaiteur public. Les acclamations de la foule nous sont rapportées, tel un procès-verbal, dans le texte inscrit à droite sur le pavement de Smirat. Nous assistons à une mise en scène finale. Au milieu des applaudissements, le héros du jour, notre Magerius, se fait solliciter. Tous le regards se portent vers sa loge. Le public commence par citer en exemple sa générosité: en assumant les frais du spectacle, Magerius surpassera tous ses pré-

décesseurs et il sera désormais le modèle à suivre. Le public renchérit ensuite: c'est sur Rome que Magerius va prendre exemple et les jeux de Magerius resteront dans les annales pour avoir égalé, en faste, ceux que donnent, à leurs frais, les questeurs de Rome. Notre homme cède alors et paie. Il paie même doublement. Et c'est l'ovation générale; l'enthousiasme bat son plein. La foule, comblée, exalte cette manifestation de richesse et porte aux nues cette démonstration de puissance. Les bestiaires vainqueurs, à qui l'on a donné congé, quittent l'arène avec leurs sacs d'argent. Les applaudissements crépitent encore quand tombe le jour...

La mosaïque rappelle que ces acclamations étaient légitimes. Magerius ne s'en est pas tenu au prix demandé par le crieur public: 500 deniers par léopard. Il a renchéri et a même doublé la somme: ce sont bien 4 sacs de 1000 deniers chacun qu'il a donnés! En effet, au milieu de l'arène, un jeune serviteur (figure centrale sur le pavement de Smirat) présente sur un large plateau quatre sacs, un par fauve tué et par chasseur vainqueur. C'est bien là le signe d'une générosité exemplaire et le spectacle, somptueusement offert par Magerius, a mérité de rester dans toutes les mémoires. Gloire d'un jour perpétuée à jamais!...

Et c'est ainsi que la mosaïque commémorative fit les délices des hôtes de la riche demeure de Magerius et que, pendant longtemps, elle les édifia sur la munificence de ce remarquable évergète et sur les acclamations du public qu'il avait, un jour, recueillies en retour...

***

Pareille documentation insigne rend possible, entre autres, d'aborder, sous l'angle de l'évergétisme de tradition hellénistique, la question de la civilisation municipale en Afrique romaine[7]. En ce qui concerne les jeux de l'amphithéâtre, elle justifie une série de conclusions dont voici l'essentiel[8]:

1) Le spectacle qui dura tout un jour — puisque la *missio* (*munere tuo missos*!) n'eut lieu que la nuit venue (*nox est iam*) — était une chasse dans l'amphithéâtre. Le mot *munus*, comme souvent sous l'Empire, ne désigne plus «un combat de gladiateurs accompagné de chasses», mais il est simple synonyme de *venatio*. Il est problable aussi qu'à l'époque où se situe l'édition des jeux de Magerius, aux approches du dernier quart

[7] Pour le Bas-Empire la référence fondamentale reste CLAUDE LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, I, Paris, 1979; II, Paris, 1981; en particulier, les pages 298-318 du t. I consacrées à l'évergétisme, et, sur la mosaïque de Smirat, t. II, p. 262 et n. 10.

[8] Je résume ici les conclusions de mes recherches sur les sodalités africaines, présentées dans «C.R.A.I.», 1967, pp. 348-351; 1977, pp. 486-503; 1979, pp. 410-418; 1985, pp. 453-475.

du III siècle, le spectacle gladiatorien fût devenu une rareté en Afrique, s'il n'avait pas disparu déjà.

2) Comme l'a joliment écrit — à propos des jeux de Magerius — le regretté Henri-Irénée Marrou[9] «ces fastes de sous-préfecture sont comparés aux jeux de la capitale» (*Exemplo quaestorum munus edes*). Pour les munéraires Rome reste le modèle et la référence.

3) L'organisation matérielle des spectacles était confiée à des corporations ou sodalités, qui fournissaient les gladiateurs (au temps où le *munus gladiatorium* existait encore en Afrique), les chasseurs professionnels, les bêtes d'amphithéâtre — animaux de combat ou de dressage — le personnel auxiliaire et l'outillage. La mosaïque de Smirat nomme l'entreprise productrice du spectacle vénatorien dont Magerius assura les frais: il s'agit des *Telegenii*.

4) Les monuments de parade (essentiellement, les mosaïques - comptes rendus de *munus*) et le matériel de publicité (surtout les vases africains décorés de reliefs d'appliques) prouvent que de nombreuses autres équipes étaient en vogue dans les provinces africaines. J'en ai donné, naguère, la table.

5) Ces équipes défendaient dans l'arène les couleurs de leurs sodalités. Elles avaient recours à une sorte de langage chiffré, en guise de signe de reconnaissance. Leurs signes comportaient des chiffres et des emblèmes.

6) Quand elles arboraient le même emblème, de telles confréries se distinguaient par le chiffre. Classées sous le même chiffre, elles se différenciaient les unes des autres par l'emblème. En outre, s'il est assuré que certaines sodalités, comme les *Florentii*, les *Leontii*, les *Taurisci* ou les *Telegenii*, avaient en Afrique romaine un caractère universel, d'autres — tels les *Lignii* ou les *Silvaniani* — semblent n'avoir eu qu'une activité locale. Enfin, il est très probable que les sodalités pouvaient avoir des sections, sous forme de succursales ou de filiales.

7) Textes et images prouvent que les sodalités africaines produisaient les spectacles de l'amphithéâtre (les *munera*), associaient en leur sein les équipes comme leurs fans, et agissaient, à l'occasion, en tant que collèges funéraires. Mais elles menaient aussi une activité économique notable: dans le domaine de la production agricole et artisanale, et sans doute, parmi les armateurs. Enfin, elles rendaient un culte fervent à leur divinité tutélaire[10].

[9] H.-I. MARROU, *Décadence romaine ou antiquité tartive*? Paris, 1977, pp. 35-38.

[10] Il y a vingt ans, au retour d'une mission archéologique en Tunisie, disparaissait dans un accident Georges Ville. Parce que, avec tous ses amis, je me souviens, je tiens à consacrer ces quelques pages à sa chère mémoire.



Mosaïque de Smirat (Tunisie):
reportage épigraphique sur la *venatio*.

A

Texte de l'annonce:

Per curionem dictum: «Domini mei, ut Telegeni(i), pro leopardo, meritum habeant vestri favoris, donate eis denarios quingentos».

B

Procès-verbal des acclamations:

Adclamatum est: «— Exemplo tuo, munus sic discant futuri! audiant praeteriti! Unde tale? Quando tale? — Exemplo quaestorum munus edes, de re tua munus edes, (i)sta dies.» Magerius donat.
«Hoc est habere. Hoc est posse. Hoc est ia(m).
Nox est ia(m)! Munere tuo saccis missos!»



1. Insignes de la sodalité des *Pentasii*: chiffre cinq et poisson.



2. Insignes d'une autre sodalité — de nom inconnu —: chiffre cinq et étoile.

CONCLUSIONI

Sandro Schipani

1. Lo spostamento della presentazione del volume degli Atti del Convegno dell'anno scorso fa sì che io mi trovi a parlare in questo momento conclusivo del Convegno di quest'anno, e desidero quindi, innanzitutto, utilizzare questa opportunità per ringraziarVi tutti, anche a nome dei colleghi Brizzi e Mastino, e proprio del collega Mastino in particolare che, di questa iniziativa, è il vero autore.

Se, dopo un periodo cosí breve — da ieri mattina alle 8.45 — ripensiamo alla ricchezza di contributi e prospettive che abbiamo insieme discusso, dalla bella relazione di Rebuffat (che mi è grato ricordare anche quasi come un 'socio fondatore' di questi convegni sassaresi), che ci ha affascinati per la sua originalità; via via la relazione del collega pisano Bejor, del collega fiorentino Cataudella (personalmente ho commentato con lui il mio interesse di giurista al suo contributo su un testo su cui in modo originale ha richiamato la mia attenzione) e le altre che si sono susseguite; se ripenso a tutte queste relazioni, ho l'impressione che siano trascorsi molti mesi, complessivamente, unendo il tempo che ciascuno di noi ha dedicato al tema presentato, anni di lavoro si sono infatti concentrati in queste brevi ore. Per questo far confluire qui tanti risultati ringraziamo veramente i colleghi, e ci impegnamo a proseguire nei prossimi anni questa iniziativa.

2. Gli Atti. Se era improprio sintetizzare i lavori di quest'anno ancor piú lo è per quelli dell'anno passato, che, stampati, avrete fra le vostre mani prestissimo. Il nostro appuntamento ha un tema assai esteso. Un bilancio scientifico, non frammentario su un oggetto cosí vasto quale quello da noi proposto, e nel corso dei lavori venutosi a delineare sempre meglio (cfr. *Atti 1983* [Sassari, 1984, pp. 7 ss]; *Atti 1984* [Sassari, 1985, pp. 21 ss]; *Atti 1985* [Sassari, 1986, p. 24]), si fa con gli anni.

E nel frattempo ciascuno di noi utilizza questi volumi secondo i suoi interessi che attraversano gli stessi singoli contributi secondo linee di lettura assai diverse.

Per fare un esempio, che non sia inteso come misconoscimento del valore di tutti gli scritti, io so che nel contributo del collega Panciera trovo stimolanti spunti sul rapporto fra liberto e moglie del patrono o meglio, sui casi in cui tale rapporto permane nonostante il venir meno del matrimonio.

Per non proseguire in questo senso, assai soggettivo, mi limito a ricordare come il Convegno dello scorso anno sia stato il piú partecipato: dopo gli *Atti* del I e del II (rispettivamente p. 226 e 286), ne è scaturito questa volta un volume di 450 pagine di testo piú 150 di fotografie. La mole del volume, conoscendo i nomi degli autori, dice molte cose sulla sua importanza: per la Sessione del Convegno «Aspetti generali, istituzionali e storici», ci sono i contributi di G. Di Vita Evrard, E. Acquaro, P. Barrau, S. Bejor; per la Sessione «Epigrafia», ci sono i contributi di M. Christol; L. Bivona, C. Gebbia; per la Sessione «Siti», ci sono i contributi di A. Laronde, R. Rebuffat, L. Ennabli, N. Ferchiou, P. Salama, Y. Le Bohec, M. Silvestrini; per la Sessione di «Prosopografia», ci sono i contributi di S. Panciera, A. Chastagnol, M. Corbier, J. Irmscher; infine per quella sui «Rapporti con le province non africane», i contributi di M. Lenoir, L. Bacchielli, F. Villedieu, C. Tronchetti, D. Mureddu-G. Stefani, R. Zucca, G. Salmeri; ma non può essere infine omessa la menzione dei contributi di bilancio critico dello stato delle ricerche, obbiettivo indicato fin dal primo Convegno (*Atti*, cit. p. 9), e con grande puntualità sempre preso a carico dal collega A. Mastino.

3. Piuttosto che rubarvi minuti preziosi quindi con parole o troppo generiche, o troppo particolari sul volume, ritengo importante in questo momento, andando fuori tema, fare alcune mie modeste osservazioni su notizie di cui si legge sui giornali in questi giorni in Italia, e chiedere ai colleghi stranieri su ciò un ulteriore momento di collaborazione, perché sono convinto che è un problema che non tocca solo l'Italia, ma è un grande tema per tutti quanti partecipano dell'eredità di Roma.

Si apprende, in modo frammentario, che dovrebbero mutare i programmi di storia delle scuole medie superiori, e che dovrebbe venir cancellato dai programmi di insegnamento delle IV e V ginnasio, e classi equivalenti, lo studio della storia greca e romana sostituito con studio di 'problemi' dai contorni non chiari.

Non si può entrare nei dettagli della polemica. A chi dice che non si può giudicare il cambiamento senza tener conto di tutto un disegno, si può rispondere che allora si deve sottoporre alla discussione tutto il disegno. E cosí via.

Non si può neppure abbandonarsi a battute amare, constatando che in Italia abbiamo una Facoltà per la quale assurdamente la sto-

ria antica non esiste: Scienze Politiche, e ne subiamo le conseguenze!

Quindi mi limito a ricordare, con la mia deformazione professionale e omettendo per brevità considerazioni sul rapporto fra riflessione storiografica generale e dei giuristi, le parole di Gaio, fatte proprie da Giustiniano in D. 1,2,1: *Facturus legum vetustarum interpretationem necessario populi Romani ius ab urbis initiis repetendum existimavi non quia velim verbosos commentarios facere, sed quod in omnibus rebus animadverto id perfectum esse, quod ex omnibus suis partibus constaret: et certe cuiusque rei potissima pars principium est.*

Di fronte al tentativo di *omissis initiis atque origine non repetita atque illotis, ut ita dixerim manibus, protinus materiam interpretationis tractare*, credo che, non per orgoglio o corporativismo di disciplina, sia necessario richiamare fermamente i giovani, il Paese a non trascurare il proprio *principium*, un *principium* che non è nazionale, ma immerge il nostro Paese in una prospettiva universalistica che con la sua storia si intreccia in modo essenziale, ed oggi è quanto mai necessaria.

Chiederei che il Convegno si esprima in questo senso, e la presidenza della seduta si faccia interprete di questo nostro voto, per inviare un messaggio al Ministro competente, ma soprattutto richiamare l'attenzione del Paese sulla gravità di simili scelte. Grazie.

A seguito della proposta, il Convegno ha inviato il seguente telegramma al Ministro della Pubblica Istruzione.

«Partecipanti italiani, francesi, tedeschi, greci, tunisini, algerini, marocchini, al IV Convegno internazionale di studi Africa Romana, Sassari 12-14 dicembre 1986 seduta conclusiva lavori sotto presidenza René Rebuffat Università Parigi et Maria Floriani Squarciapino Università di Roma, esprimono unanime viva preoccupazione notizie progetto eliminazione studio approfondito storia romana et greca prime classi scuole medie superiori stop.

Sottolineano Storia Romana est *principium* nostra storia et nostra cultura et base apertura universalistica sempre piú attuale.

F.to organizzatori convegno Brizzi Mastino Schipani».

René Rebuffat

Je voudrais prendre tout de suite brièvement la parole. D'abord, à propos des Actes du colloque de 1985. Ils ont un double caractère. C'est d'une part un «corpus», qui s'ajoute à deux autres, corpus d'informations et de réflexions, de documentation au meilleur sens du terme; c'est d'autre part un souvenir, souvenir d'une rencontre et de son agrément.

Mais ensuite, ces Actes, et nos rencontres elles-mêmes, manifestent la résistance de notre culture et de notre civilisation contre les dangers que le Professeur Schipani vient d'évoquer. Il est bien évident que cette résistance faiblirait si notre civilisation ne s'enracinait pas profondément et solidement dans notre histoire — je dis bien notre histoire en parlant de l'Antiquité, puisque notre mémoire collective inclut très aisément et de façon évidemment très profitable cette période en particulier. Nous en éprouvons très vivement le sentiment ici, en Sardaigne, et maintenant, lors d'une rencontre comme celle-ci; mais ce sentiment est vivant et vivace en tous temps et en tous lieux.

Je pense donc que je peux me faire l'interprète de l'ensemble de nos collègues réunis ici: vous pouvez disposer de notre consentement et de notre très ferme soutien pour exprimer par les moyens que vous jugerez les plus convenables nos préoccupations communes.

Maria Floriani Squarciapino

Sarò brevissima. Il prof. Schipani, oltre che esprimere la sua accorata preoccupazine per la legge folle e sciocca che sta minacciando i nostri studi, ha ringraziato i convenuti per la loro partecipazione; permettete che io, a nome non soltanto mio, ma di tutti i presenti, ringrazi di tutto cuore l'Università di Sassari per aver iniziato e continuato con tanto successo scientifico questi convegni. La molteplicità dei problemi prospettati, discussi e risolti fa sí che tutti noi che ci occupiamo di studi sull'Africa, la Sardegna e le province specie in età romana, dobbiamo essere infinitamente grati all'Università di Sassari che ha ideato, organizzato mandato avanti questi incontri fino alla odierna edizione: speriamo che ve ne siano altre. Dobbiamo ringraziare, io credo, non soltanto per l'occasione scientifica dell'incontro ma anche per l'ospitalità offerta con tanta larghezza, con tanto umano calore: grazie anche di questo!

E infine permettetemi di ringraziare in particolare il «cireneo», diciamo cosí, di questi convegni, il nostro caro collega ed amico Attilio Mastino sempre presente in tutto, in ogni momento, che questa organizzazione ha reso possibile con l'impegno Suo e dei suoi collaboratori. Grazie.

René Rebuffat

Il serait souhaitable d'envisager dans une conclusion non pas seulement la quatrième édition de ces Colloques, mais l'ensemble des quatre sessions passées, et d'essayer de faire un bilan du chemin parcouru. Mais c'est difficile: nous avons peu de temps devant nous, les actes de la troisième session ne sont pas encore entre nos mains, et les derniers mots de la quatrième viennent à peine d'être prononcés.

Cependant, je crois que les buts de ces Colloques sont atteints. Ou plutôt non, ne disons pas qu'ils sont atteints: ce serait trop triste si tout était fait, car nous devrions nous arrêter. Mais disons que nous sommes sur la bonne route. Vous voyez que je dis «nous»: je crois que je deviens quelque peu sarde, et pourquoi pas, puisque je me trouve bien ici, en Sardaigne.

En effet, quel était le but de ces Colloques? C'était d'abord de contribuer au bilan de nos connaissances sur l'Afrique antique — «l'Africa Romana», en particulier —, et ceci, d'année en année, se fait: nous venons à Sassari parce qu'il faut être venu à Sassari, pour être au courant.

Dans le même temps, un deuxième but, tout à fait intéressant pour tous, était de nous informer sur la Sardaigne antique, de nous faire connaître les sites, les musées, la documentation, les problèmes scientifiques — mais aussi et plus largement, et d'un seul mot, la Sardaigne, et là, nous avons découvert, appris, et apprécié.

Enfin, il fallait que fussent mises en évidence les relations entre la Sardaigne et l'Afrique, sans que fût laissée de côté leur place dans le monde méditerranéen. Et pour cela, ce «rendez-vous» à Sassari a eu sa pleine efficacité, et nos actes témoignent de la direction prise par nos travaux.

Nos congrès sont des Congrès d'histoire, c'est évident, c'est notre honneur et notre vocation. C'est aussi notre utilité, car il s'agit de notre histoire à nous, — mais je ne répéterai pas ce que je viens de dire en écho à l'intervention du Professeur Schipani.

Mais maintenant, laissons les choses sérieuses, et amusons-nous à taquiner les épigraphistes — car je vois sur les dépliants qu'on nous a donnés que nos congrès sont aussi des Congrès d'Epigraphie. Mais comment, d'épigraphie! Il ne peut pas y avoir au monde de Congrès d'Epigraphie, puisque l'épigraphie n'existe pas! Oh bien sûr! Plusieurs d'entre nous expliquent des textes, d'autres lisent des inscriptions gravées, ils font de l'épigravure; d'autres font de l'épipeinture; d'autres de l'épitessons ou de l'épivaisselle... et ainsi de suite; d'autres nous parlent de l'histoire des institutions, des villes, des gens et de leurs familles, des monuments, des catastrophes, des drames et des victoires. Mais ils ne

font jamais d'épigraphie, parce que l'épigraphie n'existe pas par elle-même, sans recourir à la politique, au droit, à la prosopographie, à la topographie, etc...

J'ai été frappé, à plusieurs reprises pendant ce Colloque, par le brillant et la nouveauté des communications consacrées à cette science qui n'existe pas, mais précisément parce qu'elle n'existe pas, et parce que leurs auteurs nous parlaient de topographie, de prosopographie, de droit, de politique, etc...

Mais voyons! J'ai commencé par l'épigraphie, parce que le mot était sur nos documents, mais il ne serait pas juste d'en rester là. En fait, la politique, le droit, la prosopographie, la topographie, la sociologie, l'iconographie, l'économie, l'histoire militaire et civile et religieuse, l'architecture et la cartographie, la protohistoire, et la posthistoire, l'historiographie, etc.. ces sciences n'existent pas. Elles n'existent pas par elles mêmes et pour elles-mêmes, et pourtant nous avons eu des communications brillantes et nouvelles qui s'en réclamaient.

Nous savons bien que nous avons fait progresser les connaissances de notre discipline, en un seul mot notre *disciplina*. Nous savons bien que nous devons continuer à le faire, parce que je l'ai déjà dit, nos Congrès s'honorent d'être des Congrès d'Histoire. Mais comment faire, à l'aide de sciences dont aucune n'existe?

Il va falloir sérieusement élucider ce problème. Come dobbiamo fare? Cosa dobbiamo fare adesso?

Ebbene, l'unica soluzione é di ritornare a Sassari per il Quinto Convegno; di ritrovare i nostri amici; di apportare il nostro contributo di conoscenze e di amicizia.

La professoressa Squarciapino ha detto ciò che è piú importante. E dunque, a nome di tutti i partecipanti, la mia conclusione sarà di due parole soltanto: la prima parola: «grazie»; la seconda «arrivederci».

ABBREVIAZIONI

AA	Archäologischer Anzeiger.
AAA	ST. GSELL, *Atlas archéologique de l'Algérie*, Alger - Paris 1911.
AAT	E. BABELON, R. CAGNAT, S. REINACH, *Atlas archéologique de la Tunisie* (au 1/50.000e), premiére série, Paris 1893-1913.
AAT²	R. CAGNAT, A. MERLIN, *Atlas archéologique de la Tunisie* (au 1/100.000e), deuxième série, Paris 1914-26.
AAT, Tables	J.B. CHABOT, *Atlas archéologique de la Tunisie, Tables de la première série*, «BCTH», 1938-49, pp. 709-728.
AE	*L'année épigraphique*, Paris, 1888 sgg.
AEHE	Annuarie de l'École pratique des Hautes Études, IVe section, Sciences Historiques et Philologiques.
Aevum	Aevum. Rassegna di scienze storiche, linguistiche e filosofiche.
AFLC	Annali delle Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università degli studi di Cagliari, nuova serie.
AFLMC	Annali della Facoltà di Lettere-Filosofia e Magistero dell'Università degli studi di Cagliari.
AFMC	Annali della Facoltà di Magistero dell'Università degli studi di Cagliari, nuova serie.
Africa	Africa. Institut National d'Archéologie et d'Art, Tunis.
L'Africa romana, I	*L'Africa romana. Atti del I Convegno di studio, Sassari 16-17 dicembre 1983,* a cura di A. MASTINO, Sassari 1984.
L'Africa romana, II	*L'Africa romana. Atti del II Convegno di studio, Sassari 14-16 dicembre 1984*, a cura di A. MASTINO, Sassari 1985.
L'Africa romana, III	*L'Africa romana. Atti del III Convegno di studio, Sassari 13-15 dicembre 1985*, a cura di A. MASTINO, Sassari 1986.
L'Africa romana, IV	*L'Africa romana. Atti del IV Convegno di studio, Sassari 12-14 dicembre 1986*, a cura di A. MASTINO, Sassari 1987.
AJA	American Journal of Archaeology.
Altava	J. MARCILLET-JAUBERT, *Les inscriptions d'Altava*, Aix-en-Provence 1969.
ANRW	*Aufstieg und Niedergang der römischen Welt. Geschichte und Kultur Roms im Spiegel der neueren Forschung*, Berlin-New York 1972 sgg.
Annales (ESC)	Annales (Economie, Societés, Civilisations).

Ant. Afr.	Antiquités africaines.
Arch. Class.	Archeologia classica. Rivista della Scuola nazionale di archeologia.
ASS	Archivio storico sardo.
BAA	Bulletin d'Archéologie Algérienne.
BAGB	Bulletin de l'Association G. Budé.
BAS	Bullettino archeologico sardo, 1855-1864.
BAS, IIa serie	Bullettino archeologico sardo, ossia raccolta dei monumenti antichi di ogni genere di tutta l'isola di Sardegna, IIa serie, 1884 (a cura di E. PAIS).
BCTH	Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, nuova serie, B, Afrique du Nord.
BSAF	Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France.
Bull. AIEMA	Bulletin d'information de l'Association internationale pour l'étude de la mosaïque antique.
Bull. Oran	Bulletin de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran.
Byrsa	*Mission archéologique française à Carthage. Byrsa* I sgg. (Collection de l'École Française de Rome, 41), Roma 1979 sgg.
Byzantion	Byzantion. Revue internationale des Études byzantines.
C. Arch.	Cahiers Archéologiques. Fin de l'antiquité et moyen âge.
CEA	Cahiers des Études anciennes.
CEDAC	Centre d'études et de documentation archéologique de la Conservation de Carthage, Bulletin.
CGRAR	Cahiers du Groupe de recherches su l'armée romaine et les provinces, Paris 1977 sgg.
Chiron	Chiron. Mitteilungen der Kommission für alte Geschichte und Epigraphik des Deutschen Archäologischen Instituts.
CIL	*Corpus Inscriptionum Latinarum*, Berlin 1863 sgg.
CMT	*Corpus des mosaïques de Tunisie*, Tunis 1973 sgg.
CR	Classical Review.
CRAI	Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.
CT	Les Cahiers de Tunisie.
DA	CH. DAREMBERG, EDM. SAGLIO, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments*, Graz 1877-1919.
DE	E. DE RUGGIERO, *Dizionario epigrafico di antichità romane*, Roma 1895 sgg.
DHA	Dialogues d'histoire ancienne.
EAA	*Enciclopedia dell'arte antica, classica ed orientale*, Roma 1958 sgg.
EE	*Ephemeris Epigraphica. Corporis inscriptionum Latinarum supplementum*, Roma 1872-1913.
Eos	Eos. Commentarii Societatis Philologae Polonorum.
Epigraphica	Epigraphica. Rivista italiana di Epigrafia.
EPRO	*Études preliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain*, a cura di M.J. VERMASEREN, Leiden 1961 sgg.

ES	Epigraphische Studien, Köln 1967 sgg.
FA	Fasti archaeologici, Annual Bulletin of Classical Archaeology.
Hermes	Hermes. Zeitschrift für klassische Philologie.
Hist. Aug.	*Historia Augusta.*
Historia	Historia. Revue d'histoire ancienne.
IAMar., lat.	*Inscriptions antiques du Maroc*, II, *Inscriptions latines*, a cura di J. GASCOU, M. EUZENNAT, J. MARION, Y. DE KISCH (Études d'antiquités africaines), Paris 1982.
ICKarth.	L. ENNABLI, *Les inscriptions funéraires chrétiennes de Carthage*, I, *Les inscriptions funéraires chrétiennes de la basilique dite de Sainte-Monique à Carthage*; II, *La basilique de Mcidfa* (Collection de l'École Française de Rome, 25 e 62), Roma 1975 e 1982.
ICO	M.G. GUZZO AMADASI, *Le iscrizioni fenicie e puniche delle colonie in occidente*, Roma 1967.
Ilt.	*Inscriptiones Italiae*, Roma 1952 sgg.
ILAfr.	R. CAGNAT, A. MERLIN, L. CHATELAIN, *Inscriptions latines d'Afrique (Tripolitaine, Tunisie, Maroc)*, Paris 1923.
ILAlg. I	ST. GSELL, *Inscriptions latines de l'Algerie.* I. *Inscriptions de la Proconsulaire*, Paris 1922.
ILAlg. II	ST. GSELL, H.G. PFLAUM, *Inscriptions latines de l'Algerie.* II, 1, *Inscriptions de la Confédération Cirtéenne, de* Cuicul *et de la tribu des Suburbures*, Paris 1957; II, 2, Alger 1976.
ILLRP	A. DEGRASSI, *Inscriptiones Latinae liberae rei publicae*, I-II, Firenze 1957-63; *Imagines*, Berlin 1956.
ILMar.	L. CHATELAIN, *Inscriptions latines du Maroc*, Paris 1942.
ILS	H. DESSAU, *Inscriptiones Latinae selectae*, I-III, Berlin 1892-1916.
ILSard.	G. SOTGIU, *Le iscrizioni latine della Sardegna (Supplemento al* Corpus Inscriptionum Latinarum, X e *all'* Ephemeris Epigraphica, VIII), I, Padova 1961; II, 1, Padova 1969.
ILTun.	A. MERLIN, *Inscriptions latines de la Tunisie*, Paris 1944.
IRTrip	J.M. REYNOLDS, J.B. WARD PERKINS, *The Inscriptions of Roman Tripolitania*, Roma 1952.
JRS	Journal of Roman Studies.
Karthago	Karthago. Revue d'archéologie africaine.
Klio	Klio. Beiträge zur alten Geschichte.
Kokalos	Κώκαλος. Studi pubblicati dall'Istituto di storia antica dell'Università di Palermo.
Latomus	Latomus. Revue d'études latines.
Libyca	Libyca. Revue du Service des Antiquités de l'Algérie.
MAI	Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.
MDAI(R)	Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts (Röm. Abt.).
Meander	Meander. Revue de civilisation du monde antique.
MEFRA	Mélanges d'Archéologie ed d'Histoire de l'École Française de Rome, Antiquité.

MMAI	Monuments et Mémoires publiés par l'Accadémie des Inscriptions et Belles Lettres (Fondation Piot).
Mus. Afr.	Museum Africum. West African Journal of Classical and Related Studies.
Mythol. Lex.	H.W. ROSCHER, *Ausfürliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, Leipzig 1844-1937.
NBAS	Nuovo Bullettino archeologico sardo.
ND	Notes et Documents, nouvelle série, Institut National d'Archéologie et d'Art, Tunis.
NS	Notizie degli scavi di antichità.
PACA	Proceedings of the African Classical Association.
PCBE, AC	*Prosopographie de l'Afrique chrétienne (303-533)*, in *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire (PCBE)*, a cura di A. MANDOUZE ed altri, I, Paris 1982.
PFLAUM, *Carr.*	H.G. PFLAUM, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain*, Paris, I-II, 1960; III 1961; suppl. 1982.
PIR	*Prosopographia Imperii Romani saec.* I, II, III, a cura di E. KLEBS, H. DESSAU, P. VON ROHDEN, Berlin 1897-1898.
PIR²	*Prosopographia Imperii Romani saec. I, II, III*, a cura di E. GROAG, A. STEIN, L. PETERSEN, Berlin-Leipzig 1933 sgg.
PLRE	*The Prosopography of the Later Roman Empire*, I, *A.D. 260-395*, a cura di A.H.M. JONES, J.R. MARTINDALE, J. MORRIS, Cambridge 1971; II, *A.D. 395-527*, a cura di J.R. MARTINDALE, Cambridge 1980.
QAL	Quaderni di Archeologia della Libia.
QSAE	Quaderni di Storia antica ed Epigrafia.
QSS	Quaderni sardi di Storia.
RA	Revue Archéologique.
RAC	Rivista di Archeologia cristiana.
R. Afr.	Revue Africaine.
RAL	Rendiconti della Classe di Scienze morali, storiche e filologiche dell'Accademia Nazionale dei Lincei.
RE	A. PAULY, G. WISSOWA, W. KROLL, *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Stuttgart 1893 sgg.
REA	Revue des Études Anciennes.
REL	Revue des Études Latines.
RH	Revue Historique.
RHCM	Revue d'histoire et de civilisation du Maghreb.
RPAA	Rendiconti della Pontificia Accademia di Archeologia.
RPh.	Revue de Philologie.
RT	Revue Tunisienne du Centre d'études et de recherches des sciences sociales, Tunis.
Sandalion	Sandalion. Quaderni di cultura classica, cristiana e medievale.
SS	Studi Sardi.
Stud. Magr.	Studi Magrebini.
ZPE	Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik.

INDICI

1. Indice dei luoghi

Abbadiga, sa, 654
Abili, nuraghe, 641, 648
Abu Hamed, 576
Acaia, 495, 594
Acholla, 417, 607 n. 17, 608 n. 20
Ad Mercuri(os), 433 e n. 4, 434, 435, 439 e n. 26, 440, 444
Ad Novas, 434
Aemilia, basilica, 202, 203
Africa nova, 258 e n. 24, 260, 418
Africa Proconsolare, 11, 82, 168, 169, 180, 184, 231 n. 7, 258, 263, 267-270, 272, 273, 275, 280, 281, 290, 324, 485, 489-491, 569 n. 87, 583, 590 e n. 9
Africa vetus, 258 e n. 24, 260, 418 e n. 9
Agâ-Bey-Köy, 271 n. 14
Agadir, 338
Agarlabas, 417
Ager, 417
Aggar, 12, 415, 416, 417 e n. 5, 418, 424, 431
Aggar Sel Nepte, 417
Agrigento, 490 n. 15, 491
Ahfir, 440 n. 29
Aieddus, is, 641-643, 645
Aïn Babouch, 197
Aïn Beida, 197
Aïn Cherchar, 239, 250
Aïn-el-Djemala, 270, 289, 290
Aïn el Ksar, 187
Aïn-Ouassel, 287 n. 84
Aïn Rua, 232 n. 10
Aïn Schkor, 33, 38 e n. 38, 40, 49 e n. 74, 50 e n. 78, 51, 59, 61, 62, 66-69, 71, 76, 77, 339, 340 n. 5, 352, 361-363, 366, 370
Aïn-Zaga, 288 n. 86
Aïn Zuarin, 263
Aix-en-Provence, 10-12, 14, 18, 169 n. 3
Ala Miliaria, 189
Albulae, 189
Alburnus Maior, 131, 132
Alessandria, 241 n. 39, 245, 320 n. 64, 544 n. 67, 575 n. 5, 577
Alexandrianus, aquaeductus, 239
Alger, 12, 15
Algeria, 6, 21, 25, 152, 153, 167, 168, 186, 187, 197, 257, 260, 327, 331, 337, 387 n. 7, 485, 573, 574, 576, 685
Alghero, 14
Alianae, thermae, 176
Alicarnasso, 27
Alpes Numidicae, 181
Altava, 189, 190, 192, 364
Altenburg, 196
Althiburos, 125 n. 9, 163, 198
Alt-Ofen, 241 n. 37
Ammaedara, 192, 263
Ampsaga, flumen, 257 e n. 21
Anatolia, 13, 587, 589, 591-593, 594 e n. 31, 595
Angiarxia, sa, 662, 674, 676
Annaba, 109
Annoceur, 67, 338
Antas, 166
Antiochia, 553 e n. 27
Anzio, 205
Anzu, su (Narbolia), 641, 642, 654 e n. 62
Anzu, su (Riola), 641, 642, 652 e n. 54
Aparnea, 159 n. 29
Apollonia, 470
Appennini, 28
Appia, via, 154 e n. 18, 509
Apulia, 495, 497, 498, 500, 564 n. 67, 567
Aquae Dacicae, 41 n. 51
Aquae Flavianae, 181
Aquae Regiae, 416, 417
Aquae Tacapitanae, 417

Aquae Ypsitanae, 619
Aquila (L'), 15
Aquileia, 179, 241 n. 36, 246 n. 79, 247
Arabico, Golfo, 576
Aradi, 547
Arbus, 662, 674, 676
Arenas, is, 653
Arezzo, 367, 368
Argentario, monte, 269-270 n. 9
Argo, 257 n. 18
Ariscas Burdas, is, 652
Ariscas Bellas, is, 652
Arles, 180
Asker, Djebel, 181 n. 69
Asia, 81 e n. 9, 522 n. 49, 523 n. 53, 593
Asia Minore, 233 n. 12, 234, 588, 589, 593 e n. 25, 595, 596
Asilah, 41 n. 52, 346, 434 e n. 8-9, 439 e n. 26
Assemini, 674
Assuan, 576
Assuras, 415-417, 464
Asturia, 591 n. 20
Atella, 506 n. 67
Atene, 27, 205, 309 n. 33, 311, 312, 314 e n. 44, 320, 466, 594, 598
Athmenia, oued, 197
Atlante, monti, 211, 338
Atlantico, oceano, 439
Aufidianus, fundus, 280, 291 e n. 95
Augusta Taurinorum, 241 n. 37
Aulocrene, 159 n. 29
Aulucos, 62 n. 1, 68
Aurès, 239, 250, 251
Austria, 364, 368
Auzia, 187, 188, 229 e n. 2, 230-232
Avula, 416, 417
Azio, 470, 474, 477, 482, 582
Azzemour, 338 e n. 2

Babba (*Iulia Campestris*), 32, 40, 41 n. 51, 43, 46, 50, 51 n. 80, 61, 67, 68, 346, 361, 434 n. 7
Baccano, 154 n. 18, 157 n. 23, 159 n. 27, 163 n. 37
Bagatensis, saltus, 334
Bagrada, flumen, 185
Balcani, 27
Baltimora, 319
Banasa (*Iulia Valentia, Aurelia*), 31 n. 3, 32 e n. 5, 33, 35 n. 20, 36, 40-42, 46, 49 e n. 74-75, 51 n. 80, 59, 61, 62, 66-68, 70, 71, 75, 77, 338, 339 e n. 4, 342, 343, 346, 347 e n. 45-46, 350-354, 356 e n. 94, 361-363, 364 n. 153, 365-369, 370 e n. 200-202 e 208, 371 e n. 215, 372, 434 n. 7, 535, 539, 544 n. 66
Barcellona, 195 n. 12, 199
Bardo, Museo (Tunisi), 152, 153, 406-411, 485
Bari, 10, 11, 15, 19
Bar Oued Zenati, 335
Battaria, 661 e n. 16, 668
Baviera, 323
Beja, 184
Belalis Maior, 401 n. 21
Benas, is, 642, 647, 648
Benetudi, stagno, 648, 651
Benevento, 205
Beni Fouda, 184
Beozia, 27
Berlino, 11, 18, 323, 324, 328
Beth, oued, 43, 50, 51, 349
Betica, 347, 359 e n. 110, 360, 363, 368 e n. 190
Bingia Arena, 641, 654, 655
Bidda Maiore, 639, 642, 652
Biha Bilta, 291 e n. 95
Biora, 675
Bir Bouraoui, 334
Bir-el-Djebbana, 660, 669
Bisanzio, 438
Biserta, 152, 153, 159 n. 29, 166
Bisica Lucana, 231 n. 7, 287 n. 83
Bithia, 618 n. 16
Bitinia, 587, 592
Bled el Gaada, 34 e n. 17, 44 e n. 60, 51 n. 79, 63
Bled Hofrat Ennaga, 63
Bled Zenoffa, 63
Bologna, 15, 18, 397 n. 16
Bonorva, 619 n. 18
Bordj Guillon, 411
Bosa, 618 n. 16, 643
Bougie, 576
Bou Hellou, oued, 33 e n. 12, 338 e n. 3, 364 n. 152, 366

Bou Njem, 45
Bou Regreg, oued, 337
Bou Skikine, Hr., 335
Brandeburgo, 324
Britannia, 230, 352, 369, 500, 501 n. 35, 502-504, 659
British Museum, 574 n. 4
Bruttium, 495, 497 e n. 15, 498
Bruxelles, 319 n. 61
Budapest, 242 n. 46
Bulgaria, 363
Bulla Regia, 110, 152, 163, 164 n. 37, 547, 588, 590, 591, 661, 671
Burunitanus, saltus, 261 e n. 36, 262, 270, 288 e n. 86
Busachi, 635 n. 9
Byzacena, 12, 97 n. 108, 168, 180, 185, 264, 265, 280, 281, 291, 326, 393, 396, 398, 417, 418, 463, 551, 552, 569-572

Cabras, 635 n. 9, 636 n. 13, 662, 675
Cadreas, 653, 654
Caesarea, 9, 12, 189, 232, 285, 364, 661, 671
Cagliari, 9, 13-15, 17, 19, 21, 577, 611 n. 36, 615, 618 n. 16, 619 n. 17-18, 620 e n. 20 e 22, 621 e n. 26, 622, 623, 625, 626 e n. 28-30, 628-631, 632 e n. 36, 645 n. 29 e 34, 654 n. 63, 674, 675
Calabria, 495, 497, 498, 500
Calama, 104, 185, 275, 282, 287 n. 83, 485
Camarina, 205 n. 24
Cambé, 601
Cambridge, 11, 15
Campania, 28, 464, 567, 617 n. 12, 646, 648, 651, 659
Campidoglio (Roma), 352
Campo Marzio (Roma), 210
Canada, 559
Capitulum Hernicum, 544
Capo Bon, 6, 9, 21
Capo Dramont, 659
Capo Mannu, 639, 643, 644 n. 26
Capo Testa, 14
Cappadocia, 286 n. 79, 548 n. 4, 549 n. 8, 587-589, 592, 594, 595
Caprera, 14
Capsa, 263, 393
Carbonara, Capo, 666, 673
Carinzia, 368
Carystos, 201, 202
Carales, 13, 661 e n. 15, 662, 663, 665, 673-675
Cartagine, 6, 7, 10, 13, 29, 82, 88, 91 e n. 85, 100, 124, 125 e n. 30, 126, 129-132, 156 n. 21, 166, 168, 175, 176, 179, 195 n. 11, 196, 198, 204, 206 n. 26, 211, 212, 213 n. 60, 223 n. 49, 236-238, 244, 267, 270 n. 12, 273 e n. 24, 274 n. 28, 276 n. 35, 287 n. 83, 368, 390, 398, 418 e n. 8, 430, 462, 463, 491, 582, 583, 588, 590, 598, 602 e n. 17, 608 n. 20, 610, 639, 659-662, 665 e n. 41, 667, 675
Casae, 184
Casali, villa, 552 n. 20
Casinum, 212
Castel S. Angelo, 319 n. 61
Castellum Dimmidi, 493, 494, 496, 499
Castelsardo, 14, 603
Castrabariensi, 40, 41 e n. 51, 62 n. 2, 68, 69
Castra Cornelia, 257 e n. 21
Castra Puerorum, 189
Catania, 10, 11, 13, 15, 19, 490, 581, 582
Cavoli, isola dei, 666, 673
Celeia, 363, 365
Celio, monte, 552 e n. 20, 562-567, 570
Cellae, 263
Cercina, insula, 581
Ceuta, 338, 339, 367
Chellah, 337, 339, 349, 361, 433
Chemtou, 204
Cherchel, 182, 197
Chieti, 11, 17
Chios, 205
Chullitanum, municipium, 569 e n. 89
Chusira, 415, 416
Cilicia, 537 n. 39, 587-589, 592 e n. 24
Cillium, 183
Cipro, 392, 601
Circeii, 207
Cirenaica, 5, 195 n. 13, 472, 594
Cirene, 6, 12, 13, 195, 196, 469, 470, 472, 478, 579, 580

Cirta, 10, 12, 109, 133, 134, 135 e n. 14, 141 n. 11, 181, 195 n. 11, 205 n. 21, 209 n. 36, 264, 307 n. 30, 315, 335, 466, 500 n. 27, 516 n. 26, 532, 543 n. 63, 588, 590, 591 e n. 14, 595, 661, 668
Cirta Nova Sicca, 133
Claros, 369
Coddu de Acca Arramundu, 661, 662, 665, 673, 676
Colonne d'Ercole, 337, 598
Columbaris, 636 n. 13
Commercium, 39 n. 41
Confederazione Cirtense, 335, 466, 516 n. 26, 591 n. 14, 595
Conobaria, 368 n. 190
Constantiana, basilica (*Cirta*), 308 n. 30
Constantina, 134, 135, 186
Corinto, 27, 258
Cornus, 618 n. 16, 619 n. 17, 634, 636 n. 13, 637, 643, 645, 648
Corsica, 617 e n. 11, 666
Costantinopoli, 95
Costa Smeralda, 14
Cotta, 366, 368, 441 n. 33
Crastus, is, 654
Creta, 472, 594
Cuglieri, 634, 635 n. 9
Cuicul, 109, 170, 177, 178, 180, 186
Cunventu, su, 646, 647
Cures, 534, 544 e n. 68, 545 e n. 68

Dacia, 132, 232 n. 10, 364, 506 n. 67, 626, 627
Dagei, 271 n. 14
Dahar Zhirou, Jebel, 439 n. 26
Dalmazia, 369
Damous, 189
Danubio, fiume, 364 n. 147
Dar Bel Hamri, 34 e n. 18, 43, 63
Dar el-Achhab, 154
Dar Sied, 41 n. 52
Dar Zmela, 607 e n. 15
Dchar Jdid, 12, 31 n. 1, 32 n. 8, 342, 344, 346, 433-435, 436 e n. 15, 438 e n. 19, 439 e n. 26
Decimomannu, 662, 674
Delfi, 195
Deya, 635 n. 10
Diana Veteranorum, 181
Didyma, 118 n. 4
Djemila, 194, 305
Djerba, isola, 108, 485
Djion, 12, 13, 19
Dobrugia, 271 n. 14
Dolianova, 663, 676
Domu de Cubas, 662, 675
Douar Bouiba, 63
Dougga, 154 e n. 19, 155-157, 160, 161, 163-165, 166 e n. 39, 609 e n. 25, 610
Doura-Europos, 242, 249, 250
Duga, 40, 61, 62 e n. 2, 67-69

Efeso, 27
Egeo, mare, 28, 580
Egitto, 5, 212, 260 e n. 32, 268, 278, 286 n. 79, 503 n. 52, 573, 574, 575 e n. 5, 601, 659
El-Aria, 334, 336
El Ayaïda, 184
El Benian, 33 e n. 10, 35, 40, 41, 49 n. 74, 50, 52, 59, 61, 62, 68
Eleusi, 311
El Faouar, Hr., 401 n. 21
El Halou, oued, 434
El-Jem, 153-155, 162 e n. 34, 163, 164 n. 37, 166 e n. 39, 607 n. 16-17, 608 n. 20, 677 n. 2
El Kebir, oued, 41, 440 e n. 29
El Khima, Hr., 415 n. 1, 416, 418 n. 9
El Ksar, 49 n. 74, 50, 69
Ellade, 27
Elles, 415
Elmas, 663, 675
Emilia, 28, 278 n. 44
Epiro, 27, 99 n. 121
Ercolano, 103
Erice, 491, 581, 582, 583 e n. 12 e 14, 584, 585
Ernici, monti, 534
Essaouira, 338
Etiopia, 262, 573 e n. 1, 574, 575 n. 7
Etruria, 28, 350, 533
Europa, 23, 24, 219, 549 n. 8, 552, 611, 659

Fanum, 183

Fau(riana), praedia, 672
Faustina, curia, 524 n. 61
Faustinianensis, civitas, 569 e n. 89
Fedal Oudaya, kt., 63
Fenicia, 166, 596, 600, 601
Ferentum, 360 n. 119
Ferme Biarnay, 42 e n. 55, 63, 346
Ferme Dumont, 411
Ferrara, 9, 15, 17
Ferratella, via (Roma), 558, 559
Fez, 338, 366
File, 573
Filippi, 208, 232 n. 10
Firenze, 9, 10, 17, 18, 683
Flaminia, 506 n. 67
Flegrei, monti, 567
Foligno, 509, 512, 513, 518, 519 e n. 38, 526
Fontei(anum), praedium, 577
Forum Traiani, 619 e n 19, 620 n. 20
Foum el Efrit, 415, 416, 420
Formia, 129 n. 44, 210
Francia, 25, 326, 328, 433 n. 1, 685
Frigia, 151-153, 157, 159 n. 29, 162, 163, 165
Frigidae, 33, 36, 40, 41, 47, 50, 59, 61, 62, 68, 361, 362
Fulginiae, 512, 513, 514 n. 19, 517, 526, 527
Furnos Minus, 152 n. 9, 172, 490
Fussala, 271 n. 14

Gaada, 63
Gabala, 314
Gabii, 369
Gafsa, 268 n. 5, 332, 393
Galata, insula, 225 n. 64
Galazia, 548, 587, 588, 592, 594, 595 n. 33
Galizia, 552, 591 n. 20
Gallia, 28, 31, 46, 165, 184, 279, 286 n. 79, 367, 368 e n. 190, 466, 467, 577, 611 e n. 32, 647, 648, 650
Gallia Cisalpina, 101, 183
Gallia Narbonense, 208, 509, 521 n. 46, 659
Gallie, 83 n. 27, 172, 183, 217 n. 18, 521 n. 48, 587
Gandori, 33, 59, 61, 62
Gasr-Mezuâr, 271 n. 14, 288 n. 86
Genova, 13, 15, 19, 475
Gergei, 663, 675
Germania, 25, 241 n. 34, 242 n. 40, 352, 505 n. 63, 510, 511, 514, 517, 519, 520, 521 e n. 46, 528, 685
Germanie, 31, 516 n. 25, 521 n. 48
Gerona, 195 n. 12, 199
Getulia, 262
Gharb, 42
Gholaia, 39 n. 41, 45
Gibilterra, stretto di, 347, 366
Gigthis, 108, 115, 171, 264, 588, 590 e n. 9
Gilda, 34 n. 18, 349, 361
Giudea, 512 n. 10
Gora, sa, 663
Gounot, Hr., 411
Grecia, 25, 28, 163, 205 n. 24, 212, 520 n. 42, 685
Grenoble, 10-12, 18
Guelma, 485
Guert, oued, 168
Guetna, 189
Gurulis Vetus, 637
Guspini, 665, 673, 676
Gutturu Diegu, nuraghe, 649

Hadriana, curia, 524 n. 61
Hadrumetum, 152, 194, 197, 198 e n. 23, 569 e n. 89, 661, 668, 671, 677 n. 1
Haïdra, 385, 388, 396, 398, 399
Halaesa, 582
Hammam Zouakra, 415
Hammamet, 350 n. 71, 360 n. 119, 371 n. 212
Haouta Chendouba, 417
Haut Tell, 464
Hebib, Djebel, 439 n. 26, 440 e n. 29
Heliopolis, 125 n. 30
Henchir el Maïz, 332, 334
Henchir Mettich, 260, 261, 274 n. 28
Henchir Oust, 152 n. 9
Henchir Zian, 109
Heraclea Pontica, 601
Hiber, flumen, 250 n. 108
Hippo Diarrhytus, 582
Hippo Regius, 101 n. 3, 109, 134, 135, 168, 223 e n. 49, 225, 226, 267, 392

n. 11, 516 n. 26, 582 n. 6, 601, 608 n. 20
Histonium, 547
Horkstow, 195 n. 12
Horrea, 232 e n. 10
Hybla, 582

Iberia, 198, 199, 659
Ichkeul, lago, 153
Ifrane, 371
Illiria, 217 n. 18, 223
Imetto, monte, 201, 202
Inaouène, oued, 338
Inghilterra, 25, 433
Interpronium, 567
Ioannina, 13, 18
Iomnium, 187
Isauria, 232, 233 e n. 12 e 14
Italia, 9, 23, 25, 28, 84 n. 28, 94 e n. 96, 98 n. 114, 117, 118 e n. 4, 119, 124, 125 n. 30, 126 e n. 31, 127, 129-132, 169, 172, 173, 183, 195 e n. 12, 196, 215, 217 n. 18, 223, 254, 256, 257, 259 e n. 30, 260 e n. 32, 265, 269 e n. 6, 278 e n. 44, 282 e n. 60, 286 n. 79, 337 n., 347 e n. 46, 367, 368 e n. 190, 497 n. 15, 531, 534, 535 n. 25, 539, 544, 545 e n. 69, 566, 569, 587-589, 590 n. 9, 600, 611 n. 32, 626, 646, 665, 684, 685
Italica, 195 n. 12, 199
Iversheim, 241 n. 34

Jelloula, 417
Jerez de los Caballeros, 199 n. 27
Jilf, oued, 416, 417, 420
Jüterbog, 324

Kabilia, Grande, 187
Kairouan, 169, 197, 415-417
Kassaba, 506 n. 69
Kef (Le), 133-135, 263, 416
Kélibia, 154, 161, 163, 164 e n. 37, 165, 166 e n. 39, 178, 387
Kerkouane, 161
Kessera (La), 415, 416
Khamissa, 104, 109, 110
Khenichet, 346
Kition, 601, 602
Korakódes Portus, 643, 644 n. 26
Korosko, 576
Kouass, 41 n. 52, 441 n. 32
Ksar el-Kebir, 40, 49, 67, 75
Ksar es Seghir, 441 n. 33
Ksar Khima, 416, 431
Ksar Lemsa, 415
Ksar Pharaoun, 337
Ksour Abd el Melek, 415, 417

Labicana, via, 506 n. 67
Lalla Aïcha, 63, 67
Lalla Djilalya, 68
Lamasba, 177, 181
Lambaesis, 102, 169, 181, 182 e n. 70, 185, 229 e n. 2, 230, 231 e n. 5, 232, 237 e n. 16, 238, 243 n. 48, 245, 247, 250, 364, 493-495, 497
Lanuvio, 101 n. 3
Laodicea, 125 n. 30, 573 n. 1, 598, 600
Larache, 68, 75, 339
Latina, porta, 558
Latina, via, 507 n. 67, 534, 559, 562, 566
Lazio, 211, 212, 567, 663
Lecce, 145 n. 24
Leida, 439
Lemta, 677 n. 1
Lepcis Magna, 6, 11, 13, 101-104, 108, 110, 111, 113, 114, 125 n. 30, 168, 170-172, 191, 194 n. 8, 307 e n. 30, 320 n. 64, 348, 356 n. 93, 462 n. 11, 502 e n. 44, 503, 504, 509, 512, 513, 518 e n. 33, 519 e n. 38, 520, 522, 523, 524 n. 61 e 65, 525 e n. 66 e 69, 526, 528, 532 e n. 9, 533, 534 e n. 21, 535 e n. 25, 537, 539, 540, 543, 544, 545 n. 69 e 72, 581, 588, 591, 595, 597 e n. 2, 598-600, 602, 606, 607 n. 16
Lepti Minus, 677 e n. 1-2
Libia, 18, 177, 195, 259 n. 29, 598
Licia, 233 n. 12, 587, 588, 592-594
Lidia, 271 n. 14
Liguria, 278 n. 44, 368 n. 190
Lilibeo, 489-491, 582
Lilloi, nuraghe, 649
Limisa, 415
Lindos, 13, 579, 580
Lione, 195 n. 12

Lixus, 40, 62 n. 1, 68, 77, 338, 339 e n. 4, 342, 348, 361-363, 366-368, 369 n. 199, 371, 441 n. 33
Lixus, flumen, 338
Loukkos, oued, 32, 41, 64, 338
Louvre, Museo, 139, 140 n. 9, 151 n. 7
Lucania, 495, 497, 498
Ludovisi, chiostro, 559
Lugdunum, 544
Luni, 195 n. 12, 201, 577

Macedonia, 27, 28, 68, 75, 232 n. 10
Macerata, 14, 17
Mactaris, 12, 137, 139-141, 142 e n. 16, 143, 144, 145 e n. 25, 146 e n. 26, 148, 149, 182, 192, 291, 385, 388, 396, 398, 399, 406, 415 e n. 1, 416, 418, 461, 462 e n. 11, 463 e n. 13, 464 e n. 18, 465-467, 490, 610 n. 28
Madauros, 109, 146 n. 27, 151, 165, 171, 190, 263, 388, 396
Maddalena (La), 14
Magdalensberg, 368
Maghreb, 5, 9, 166, 172, 174, 179, 187, 191, 267, 278, 279, 285, 286, 293, 337, 344, 345
Maghreb el Aqsa, 337
Mahrouf, oued, 416
Makter, 140
Maiorca, 635 n. 10
Malaga, 607
Malva, 364
Manliana, 232
Mansous, 416
Mantinea, 151 n. 7
Marabella, 607
Marche, 257
Mare Foghe, stagno, 655
Marigosa, sa, stagno, 644
Marocco, 11, 12, 25, 31 e n. 1 e 3, 32 e n. 4, 33 e n. 10, 41, 46 e n. 68-69, 47, 52, 58, 328, 337 e n., 328, 339, 341, 343, 344, 362, 367, 369, 433 e n. 1, 434 n. 8, 441, 444, 685
Marruvium, 369
Marsiglia, 9, 15, 18
Mascula, 263
Matta Isterri, 641, 652
Mauretania, 123, 188-190, 192, 225, 229, 233, 234, 351, 357-359, 362, 365, 371, 434, 569 n. 87, 573-575, 577
Mauretania Africa, 364
Mauretania Caesariensis, 6, 9, 12, 13, 124 n. 24, 180, 184, 185, 187, 189, 229-231, 263, 324, 327, 357 n. 101, 369, 442 n. 34, 569, 573
Mauretania Sitifensis, 184, 187, 189, 190, 324, 327
Mauretania Tingitana, 9, 31 e n. 3, 32 n. 4, 38, 47, 48 n. 72, 49 n. 75, 50 n. 77-78, 53, 61, 70, 71, 167, 324, 327, 337-339, 341, 344, 345, 349 e n. 61, 351, 354, 358 e n. 101, 359 e n. 114, 360 n. 118, 361-364, 365 e n. 157, 366, 369-371, 372 e n. 223, 433 e n. 4, 434, 435 n. 12, 437, 439, 440 n. 28, 441, 442 n. 34, 443
Mauretanie, 13, 338 n. 3, 364 e n. 152
Mayence, 242 n. 40
Mazara, 489, 490
Mecheraa Asfa, 189
Mechta Steat, 335
Mediolanum, 101
Mediouna, 185
Mediterraneo, mare, 23, 28, 161, 258, 575, 577, 637 e n. 16, 659, 688
Medjerda, oued, 135, 282, 290
Melas, nuraghe, 650
Melezza, Jebel, 157
Melitene, 592
Melilla, 338
Mellali, 51 n. 79
Menandro, fiume, 163
Meninx, insula, 485, 486, 487 n. 7
Merida, 199
Meroe, 6, 573, 574 n. 4, 575 n. 5 e 7, 576
Mesarfelta, 181
Mesia, 71, 241 n. 35, 506 n. 67, 594
Mesopotamia, 505
Mesumundu, 608
Metronia, porta, 558
Mididi, 569 e n. 89
Milano, 5, 13, 18, 217 n. 18, 392, 394, 395
Mileto, 27, 601
Milev, 168, 229
Milis, 656 e n. 73
Millevitana, regio, 229

Milvio, ponte, 550
Mogador, 32, 338 e n. 2, 340 n. 5, 342, 371
Monaco di Baviera, 323
Monte Benei, 647
Monte Cassino, 475
Monte d'Oro, 558
Monte Entu, 654 e n. 62
Monte Sirai, 21
Montevecchio, 665
Montiferru, 641, 654
Moulay Idriss, 43 n. 58, 337
Mouloûya, oued, 337
M'Souïatt, 346
Muluchat, flumen, 337
Mura de Accas, 655 n. 65
Murru Mannu, 636 n. 13
Mustis, 152 n. 9, 270

Nabeul, 161
Nador, 12
Napoli, 10, 15, 506 n. 67
Narbolia, 633, 634 n. 3, 635 n. 8, 637 n. 16, 638, 641, 642, 654 e n. 62, 655
Nauloco, 582
Neapolis (Nabeul), 610 n. 27
Neapolis (S. Maria di Nabui), 637, 661-663, 665, 673
Nefta, 417
Neronianus, saltus, 270
Nicosia, 319
Nif en-Nser, Djebel, 186
Nigris, flumen, 262
Nilus, flumen, 573 n. 2, 575, 576, 606
Nish, 241 n. 35
Nora, 601, 615, 618 n. 16, 619 n. 17, 620 e n. 20-21, 621 e n. 24, 624, 626, 628, 630-632, 663, 675
Norico, 229, 247 n. 84, 368 e n. 189
Nubia, 575
Numerus Syrorum, 189, 364
Numidia, 10, 12, 96 e n. 105, 98 n. 115, 119, 124, 133, 141 n. 11, 168, 169, 177, 180, 181, 201, 202 e n. 4, 204, 206 e n. 26, 208-212, 213 n. 60, 229, 230, 231 e n. 5-6, 258, 260, 317 n. 56, 324, 326, 364, 369, 396, 465, 493, 495, 496, 498, 500-503, 504 e n. 56, 505 e n. 63, 507, 516, 552, 569 n. 87, 581, 588, 590 e n. 9, 591 e n. 15
Numidia Proconsolare, 396, 569 n. 87
Nuoro, 18, 19, 603

Oea, 253, 254, 524 n. 61
Olbia, 14, 619 n. 18, 661 e n. 16, 662, 663, 665, 673
Olimpia, 195
Omu, su, 647
Oppidum Novum, 338, 342
Oran, 153, 154 e n. 18, 159 n. 29
Oristanese, 13, 633, 635 n. 9-10
Oristano, 15, 19, 21, 635 n. 5, 7 e 9, 645 n. 29 e 34, 654 e n. 63
Orleans, 10, 15
Ostia, 205, 577, 608, 646 n. 37, 648 n. 41, 653, 656, 664, 665
Ostiense, via, 256
Othoca, 637
Oudna, 160 e n. 30, 166 n. 39, 661 e n. 15
Ouerrha, oued, 42, 43, 346
Ouesslatia, 416, 419, 420
Ousslat, Djebel, 416
Ozieri, 647

Pacatiana, 40, 41, 62 n. 2, 68
Padania, 28
Pagus Thuscae et Gunzuzi, 465
Pala Naxi, stagno e nuraghe, 641, 642, 650
Palatino, 309
Palau, 14
Palazzo di Re Barbaro, 611, 661
Palermo, 10, 12, 18, 490
Palestina, 286 n. 79
Pallosu, su, 644
Palmira, 549
Pamfilia, 233, n. 12, 587, 588, 592-594
Panhormus, 582, 583 n. 14
Pannonia, 122 n. 20, 241 n. 37, 242 n. 46, 360, 368 n. 189, 500
Parigi, 9-12, 14, 15, 17-19, 140 n. 9, 265, 323, 325, 685
Parma, 15
Patrasso, 466
Pauli Cherchi, stagno, 641, 651, 652
Pavia, 15, 18
Pelusio, 544 n. 67

Pentelico, monte, 203
Perda 'e cresia, 654
Pernik, 363
Perugia, 10, 18
Pesaro, 611 n. 32
Petitjean, 38
Philosophiana, 568 n. 83
Piazza Armerina, 195 n. 12, 567, 569, 609, 610
Piceno, 659
Pisa, 9, 12-14, 683
Pischinappiu, riu, 642, 653 e n. 60
Platea, 594
Ploaghe, 664, 676
Poctanensis Posphorianus, saltus, 335 e n. 27, 336
Pollentia, 648 n. 43, 651
Polonia, 25
Pomaria, 189, 364
Pompei, 103, 245 e n. 74, 606, 610, 627 n. 32, 659
Ponte Romano, via (Porto Torres), 611
Ponto, 86, 95, 587, 592, 601
Porta Latina, via, 559
Portogallo, 199
Porto Torres, 12, 603, 604
Portus Magnus, 154 n. 18
Pozzuoli, 256 e n. 16, 567, 601
Prei Madau, nuraghe, 653
Preneste, 256 e n. 16, 536
Prenestina, via, 205
Priverno, 567
Provenza, 18
Pselkis, 576
Puglia, 255, 257, 265
Purpurariae insulae, 338
Puteoli, 567
Putzu Idu, 643, 646, 651

Qasr Ibrim, 575
Quorra, oued, 262

Rabat, 39, 337 e n., 339, 353 n. 82, 367, 433
Rapidum, 39 n. 41, 233 n. 12
Ras-el Aioun, 335
Ravenna, 195 n. 12, 438
Rdom, oued, 38 e n. 36, 43, 47, 51, 346
Regiae, 189
Reno, 364 n. 147, 520
Rezia, 242 e n. 41
Rharb, 51 n. 80
Rhodanus, flumen, 250 n. 108
Rieti, 257, 545
Rif, monti, 338, 344, 354, 440
Riola Sardo, 633, 634 n. 3, 638, 641, 642, 652
Rirha, 35, 340 n. 5, 349, 361
Riu Maiore, 651
Rocca Tunda, sa, 645
Rodi, 579, 580
Roma, 10-15, 18, 19, 27-30, 32, 53, 85, 92 e n. 87, 104, 105, 117, 125 n. 30, 140, 143, 145 n. 24, 154 n. 18, 159 n. 27, 160, 163 n. 37, 168, 178, 185, 189, 192, 195 e n. 11, 201, 203, 205, 209, 211, 213 n. 60, 217 n. 18, 224, 229, 240 n. 31-32, 241 e n. 38, 248, 249, 252, 256 e n. 16, 260, 263, 269 n. 9, 289, 293, 324, 355, 363, 364 n. 148, 395, 504, 510 n. 4, 521, 533, 534 n. 21, 552, 553, 555 e n. 34, 558 e n. 44 e 46, 559, 560 e n. 50, 562, 563, 567, 583, 584, 611 n. 32, 615 e n. 2, 616, n. 8, 659, 662, 664, 665, 679, 680, 684, 685
Romula, 364
Rosso, mare, 576
Rubicone, fiume, 235
Rusazu, 124 n. 24
Rusguniae, 230
Rusicade, 103, 181, 500 e n. 28, 661, 668, 675

Sabina, 257, 265, 534
Sabratha, 106 n. 20, 171, 236, 237, 522-524, 525 e n. 66-67, 607 n. 16
Safi, 338
Sahara, 441 n. 33
Sale Porcus, stagno e nuraghe, 641, 642, 647 e n. 40, 649
Saint Etienne, 12, 13, 19
Saint Germain en Laye, 159 n. 29, 160 n. 31
Saint Leu, 154 e n. 18
Sala, 32 e n. 6, 33, 37, 40, 41, 42 e n. 57, 43, 48 e n. 72, 49 e n. 74-75, 50, 59, 61, 62 e n. 1, 66, 67, 69-71, 76, 337,

n., 339, 340 n. 5, 342, 343 e n. 16, 344, 348 e n. 57, 349, 350, 352, 359, 360 e n. 115 e 119, 361, 362, 367, 368 n. 190, 370 n. 208, 371 e n. 215 e 218, 433
Salaria, via, 495, 500
Salat, flumen, 337, 338
Saldae, 124 n. 24, 576, 661, 672
Salé, 338
Salina Manna, sa, stagno, 643, 644, 646
Salonicco, 314
Sannio, 547, 566
San Cromazio, 608
San Lorenzo (San Vero Milis), 641-644, 646
San Lorenzo (Ussana), 608
San Martino ai Monti, 561
San Nicola, 655
Sans, 195 n. 12
San Teodoro, 643, 656
San Vero Milis, 633, 634 e n. 3, 635 n. 5 e 8-10, 637 n. 16, 638, 642, 651 n. 48, 654, 655 e n. 65, 656 e n. 73
San Vero Milis (Narbolia), 637 n. 16
Santa Filitica, 13, 603 e n. 1, 612-614
Santa Maria (Narbolia), 655
Santa Maria (Vallermosa), 608
Santa Maria (Villasimius), 608
Sant'Andrea, 642, 655
Sant'Andrea di Pischinappiu, 642, 653
Santa Salsa, 177, 188
Santa Teresa di Gallura, 14
Santi Pietro e Paolo, basilica, 188
Santo Stefano Rotondo, 562 n. 61
Santu Perdu Maiore, 654
Sardegna, 5, 6, 13-15, 21, 23, 26, 27, 30, 142, 166, 283, 342, 365, 369, 475, 601, 603, 608, 612, 613, 615, 616 e n. 5-7, 617 e n. 11-12, 618 e n. 13 e 16, 619 e n. 18, 620, 626, 632 e n. 36, 636, 643, 659, 660, 662, 663, 664 e n. 31, 665 e n. 41, 666, 667, 673, 676, 686-688
Sassari, 5-7, 9, 11, 12, 14, 15, 17-19, 23, 25, 27, 30, 174, 603, 604 n. 2, 634 n. 3, 677, 683, 684, 687-689
Satafis, 190
Sattour, colle, 416
Savaria, 247 e n. 83-84
Sbeitla, 12, 385 e n. 1, 387-389, 392, 395, 397, 399, 401, 406, 411, 412, 422
Scardonitanus, conventus, 131, 132
Scatopara, 271 n. 14
Scizia, 153
Sebaste, 125 n. 30
Sebou, oued, 31 n. 1, 32, 34, 36, 38 n. 37, 39 n. 43, 40 n. 49, 41 e n. 51, 42, 43, 50 n. 78, 51, 59, 337 n., 338, 344, 346, 347, 354
Sejra, oued, 43
Selargius, 635 n. 10
Selinunte, 580
Sena, 350
Serj, Djebel, 416
Serra Is Araus, 650
Serri, 663
Sers, 416
Sertei, 184, 187
Settefinestre, 651
Sfax, 385 e n. 5
Sguidan, Hr., 392 n. 11
Shiro, Djebel, 41
Skikda, 103
Si Bouhani, 63
Si bou Maïza, 42 n. 56, 63
Sicca Veneria, 133, 135
Sicilia, 12, 13, 205 n. 24, 208, 212, 259 n. 30, 278 n. 44. 289, 489, 490, 491 e n. 19, 492, 552, 567, 569 e n. 86, 581, 582, 583 e n. 12 e 14, 584, 585, 659
Sidi Abdallah, 176
Sidi Ahmed Ferjani, 153
Sidi Ali Bou Djenoun, 339, 347
Sidi Amara, Hr., 415 n. 1, 416, 417, 420, 421, 423, 424, 431, 432
Sidi Kacem, 37, 38, 43, 44 n. 63
Sidi Moussa bou Fri, 33, 38, 41, 43, 47, 50-52, 59, 61, 62, 67, 70, 71, 76, 78, 361, 366, 370
Sidi Saïd, 33, 37, 38 n. 36, 40, 43, 46, 49, 50 e n. 78, 51, 59, 61, 62, 65, 66, 69, 76, 346, 353, 361, 363
Sidi Slimane, 34 n. 18, 349 e n. 58, 360 n. 119
Sidone, 151 n. 7, 601
Si el Mokffi, 63
Siena, 15

Si es Sarrakh, 63
Si Hassine, 47, 63
Si Kaddour, 63
Siliana, 416, 419
Siligo, 608
Silin, 194 n. 8
Si Mimoun, 63
Simitthus, 185, 204, 205 e n. 21, 206 n. 26-27, 209, 210 e n. 43, 211
Sinis, 13, 633 e n. 1, 634, 635 n. 9-10, 636, 639, 644, 654, 655 n. 69
Siracusa, 568 n. 85, 582, 583
Si Rgui Rga, 63
Si Sbaa Rjel, 63
Siria, 212, 286 n. 79, 553, 594, 600
Siria Cele, 548, 549 e n. 8, 551 n. 18
Siria Fenice, 548
Sirte, Piccola, 257 e n. 21, 581
Sitifis, 177, 182 n. 70, 184, 187, 188, 191, 233 n. 13, 287 n. 83, 387 n. 7
Smirat, 677, 678, 679 e n. 7, 680
Smirne, 205
Soddì (San Vero Milis), 637 n. 16, 642, 643, 656
Sollie, 656
Solunto, 582, 606
Sorighis, 649
Sorothens(is), sal(tus), 197
Sorso, 13, 603, 606-608, 609 e n. 26, 610-614
Soueir-Azib el Harrak, 36
Souiyar, 33, 34, 41 e n. 52, 50, 52, 59, 61, 62 e n. 2, 67-69, 75, 361, 440
Souk-el-Arba-du Rhab, 32 n. 5, 33, 34 n. 18, 36 e n. 26, 40, 42, 50, 59, 61, 62, 71, 77, 342, 361, 362, 369 n. 194
Souk el-Jamaa el-Ahoafat, 346
Souk el-Khmis, 274 n. 28, 288 n. 86
Sousse, 152, 159 n. 29, 164 n. 37, 166, 385 e n. 5, 607 n. 16 e 18, 608 n. 20, 677 n. 4
Spagna, 52, 70, 71, 85, 94 n. 93, 163 n. 37, 199 n. 28, 208, 258, 575 n. 7, 576, 577, 598, 659
Spagna Citeriore, 591 n. 20
Spagne, 359, 366, 367, 587
Sparta, 27
Spinarba, nuraghe, 637 n. 16, 642, 647
Strasburgo, 324
Straton(iensia), praedia, 669
Strimone, fiume, 28
Sububus, flumen, 338
Sudan, 6, 13, 573 e n. 1, 576 n. 8
Sufasar, 185
Sufes, 185
Sufetula, 109, 237, 385, 386, 391-393, 395, 396, 401, 402
Sulci, 21, 620 n. 20, 632, 662
Sullectum, 190
Syagu, 206 n. 26

Tabarka, 157 n. 23, 160 n. 32, 385 e n. 5
Tabernae, 33, 34, 41, 49, 59, 61, 62, 68, 69, 361, 441 n. 33
Tacape, 263
Tacatua, 135
Tagaste, 215
Tagiura, 661-663, 665, 668, 672
Tahadart, oued, 439 n. 27
Takourart, bled, 40 n. 48
Tamagra, 275 n. 28
Tamuda, 33, 35, 41, 52, 59, 61, 62, 66, 68, 75, 339, 342, 343, 361, 368, 441, 442 n. 34
Tangeri, 33, 40, 41, 43, 49, 59, 61, 62, 66, 68, 75, 337-339, 346, 347, 348 n. 56, 433-435, 439 e n. 26, 445 e n. 2
Tapso, 258, 417, 418, 582
Tarifa, 347
Tarracina, 212
Tasacora, 189
Tauromenium, 582
Taya, Djebel, 184
Taza, 338
Teatinum oppidum, 257 n. 19
Tebaide, 575
Tebessa, 11, 268 n. 5, 295-300, 303, 306, 310, 311, 313, 314 e n. 44, 315-318, 319 n. 61 e 63, 320 e n. 64, 321, 388
Téniet Meknen, 232
Teos, 205, 209 n. 41
Tessaglia, 27, 28, 594
Tetouan, 339 e n. 5
Thabraca, 205 e n. 24, 206 e n. 26-27, 207 e n. 29, 208, 209, 210 e n. 43, 211
Thaenae, 569 e n. 89

Thagaste, 135, 569 n. 87
Thamugadi, 104, 167, 169, 170, 172, 173, 178, 183, 185, 186, 190-192
Thamusida, 31, 33 e n. 10, 35 n. 20, 36 n. 28, 37 e n. 29, 40 e n. 48, 42 e n. 56, 45, 49 e n. 75-76, 50 e n. 77, 51, 59, 61, 62, 67-69, 72, 75, 77, 338, 342, 349, 361, 362, 367, 368, 370 n. 202
Tharros, 21, 190, 618 n. 16, 619 n. 17, 635 n. 9, 636 n. 13, 637, 653, 645, 648, 662, 663, 664 n. 33, 674, 675
Thelepte, 332, 393
Themetra, 607 n. 16
Thespie, 594
Theveste, 11, 168, 178, 183 n. 77, 185, 190, 191, 196 e n. 16, 331-336
Thibilis, 170, 184, 210, 335, 336, 500 n. 27
Thigibba, 415, 463
T(h)imida Re(gia), 237
Thina, 385 n. 5
Thuburbo Maius, 175, 257 n. 21, 606 n. 10, 608 n. 20
Thuburbo Minus, 257 n. 21, 595
Thuburnica, 569 n. 88
Thubursicu Numidarum, 104, 109, 116, 168, 170, 171, 185, 263, 595
Thugga, 103, 112, 129 n. 43, 167, 169, 171, 194, 197 n. 21, 258 n. 24
Thusca, pagus, 418, 419 n. 12, 465
Thyatira, 506 n. 69
Thysdrus, 153, 206 n. 26, 612, 677 e n. 2
Tiaret, 189
Tigulliae, 360 n. 119, 368 n. 190
Tigzirt, 187
Tiklat, 573
Timgad, 82, 83, 84 n. 33, 96 e n. 108, 97, 98, 152 n. 10, 236, 243 n. 48, 245, 494 n. 8, 500 e n. 29, 608 n. 20
Tingi, 337, 339 e n. 5, 342, 346, 346, 347, 348 e n. 55, 349, 364, 365, 368 n. 192, 369 n. 193-194, 371 n. 215, 433, 439, 440, 444
Tipasa, 12, 177, 178, 184, 188, 190, 191
Tiro, 6, 13, 125 n. 30, 597 e n. 1, 598-601, 602 e n. 17
Tirreno, mare, 28, 609
Tivoli, 205
Tocolosida, 33, 39, 40 e n. 48, 41 n. 50-51, 49, 50 e n. 78, 51 e n. 79, 59, 61, 62, 67, 69, 76, 337, 339, 342, 349, 352, 361, 364, 369 n. 194, 433
Tolosa, 364 n. 150
Torre de Palma, 199
Torino, 9, 137, 142, 241 n. 37
Toscana, 28, 666
Tracia, 102, 271 n. 14, 549 n. 8, 552
Traducta Iulia, 347
Transpadana, regio, 257 n. 19
Treveri, 176, 180, 466
Trieste, 19, 137
Tripoli, 253, 301, 307 e n. 30, 475, 607 n. 16, 661
Tripolis (Fenicia), 598
Tripolitania, 11, 104, 107, 167, 180, 257, 274 n. 28, 283 n. 63, 326, 328, 463 e n. 13, 569, 642, 650, 653, 661, 665
Triton, lago, 257
Troia, 350, 567 n. 76, 584
Trozza, Djebel, 416
Tubusuctu, 6, 124 n. 24, 573, 577 e n. 14
Tunis, 10, 12, 15, 169, 176, 415, 419 n. 12
Tunisia, 6, 10, 21, 25, 108, 109, 151, 152, 154, 156, 165, 166, 204, 260, 291, 325, 328, 337, 385, 415, 419, 424, 485, 581, 677, 680 n. 10, 685
Turris, nuraghe, 637 n. 16
Turris Libisonis, 12, 611, 617 e n. 12, 618 e n. 12-13 e 15, 619 n. 18, 661 e n. 14, 662, 673
Turris Rutunda, 270 e n. 12
Turris Tamalleni, 263, 417
Tyndaris, 582

Uchi Maius, 462
Ulpia, curia, 348 n. 53, 349, 360
Umbria, 257 e n. 19, 265, 506 n. 67
Uppenna, 387
Uraccheddu Biancu (S'), 653
Urachi (S'), 655 e n. 67
Uselis, 619 n. 17
Ussana, 608
Uthina, 237, 257 n. 21
Utica, 125 n. 30, 155, 237, 547, 548 n. 4, 661, 668, 672
Uzalitanum, oppidum, 257 n. 21
Uzappa, 291, 415, 416, 417

Vaga, 209 n. 36
Val Marne, 18
Vallermosa, 608
Vallis, 672
Varsavia, 11, 15
Veio, 502, 533, 534, 537, 538, 544, 545 n. 70
Velletri, 501, 503 n. 54
Venafrum, 212
Venezia, 9, 15, 318 n. 59
Verespátak, 132
Vienna, 329
Villa Magna, 121
Villamassargia, 662
Villasimius, 608, 673, 676
Villaspeciosa, 608
Volubilis, 12, 17, 31 n. 3, 32 n. 5, 34, 35 n. 20, 40, 41 n. 50, 42, 43 e n. 58, 44 n. 63, 46, 47, 48 e n. 72 bis, 49, 50 e n. 78, 51 e n. 80, 53 e n. 84, 61, 65, 66 e n. 1, 67, 69-71, 73, 74, 76, 77, 189, 337 e n., 339, 340 n. 5, 341, 342, 343 e n. 10, 344-346, 348 e n. 55-56, 348 n. 57, 349, 350 e n. 71, 351 n. 73, 352, 353, 357, 358 e n. 101, 361-363, 364 e n. 150, 365 n. 157, 366-368, 369 e n. 194, 370 e n. 201-202 e 208, 371 e n. 215 e 218, 372, 433, 437, 445, 447, 448, 450, 459

Weissenburg, 242 e n. 41
Wroclaw, 10, 15

Zagabria, 582
Zama Regia, 415-417, 490, 569 e n. 89
Zarathensis, agellus, 253 e n. 4, 254
Zegotta, oued, 43, 51 n. 79
Zenoffa, 43 n. 58, 44 n. 59, 46, 50, 61, 63
Zerhoun, Djebel, 43
Zerrei, nuraghe, 648
Zilia, flumen, 434, 439 n. 27
Zilil (*Iulia Constantia*), 12, 32 e n. 8, 41 n. 52, 46, 51 n. 80, 343 e n. 16, 344, 346, 347, 350, 351, 361, 367, 369 n. 193, 433, 434 e n. 7, 435-438, 439 e n. 24 e 26-27, 440-442, 444
Zliten, 200 n. 31, 607 n. 17

2. Indice dei nomi antichi

Q. Aburnius Caedician(us), 669
M. Acutius Ingenus, 238
Adelphia, 568 n. 85
Adeodatus, 396, 406, 412
Aderbale, 135
Adiabeni, 353
Adiectus, 465 e n. 26, 466 n. 27
Adonis, 164 n. 37, 166
Adriano, 77, 105, 107-109, 117, 205 e n. 25, 236, 240 n. 32, 241, 245, 246 e n. 80, 257, 258, 260, 261, 263, 268, 270, 273 n. 25, 290, 293, 309 n. 33, 311, 312, 320, 333 e n. 12, 362, 447, 461, 463, 465, 482, 516 n. 25, 524 n. 61, 525 n. 66, 543 n. 63, 589, 594, 598, 599, 660
Aelia Victoria, 465
Aelii, 465
(A)elius Aurelius Canartha, 356, 357
P. Aelius Coeranus, 505 n. 61
L. Aelius Ianuarius Priscus, 366
C. Aelius [I]u[sti]nus (?), 496
L. Aelius Lamia, 581
C. Aelius Victor, 237
Aemilianus, 210 n. 42
Aemilii, 203, 208, 209, 210 e n. 43, 211-213, 525 n. 69
C. Aemilius Demetrianus, 237 e n. 16
C. Aemilius Emeritus, 237 n. 16
C. Aemilius Iulianus, 237
M. Aemilius Lepidus (censore 179 a.C.), 203, 212, 213
M. Aemilius Lepidus (figlio del censore), 212
M. Aemilius Lepidus (console 78 a.C.), 201-203, 209, 211, 213
M. Aemilius Lepidus (triumviro), 205, 206 e n. 26-27, 207 e n. 29, 208 e n. 32, 209, 210 e n. 43, 211
M'. Aemilius Numida, 213
L. Aemilius Quintus, 107
M. Aemilius Scaurus (console 115 a.C.), 208, 209
M. Aemilius Scaurus (edile nel 58 a. C.), 201, 209
Afer (cugino di Caracalla), 541, 542
Africani, 588, 589
Afrodite, 165, 166
Agathobul(us), 669
Aggaritanus, 418
Aggeritanus, 417
Agostino, santo, 9, 10, 109, 118, 168, 174, 179, 185, 187, 195 n. 11, 215-217, 219-222, 223 e n. 48-49, 224-226, 267, 271 n. 14, 275 e n. 29, 280, 282 n. 61
Agricola, 138, 144
Agrippa, 205, 257, 258
Agrippina maggiore, 104, 105
Agyrios, 582 e n. 4
Q. Aiacius Modestus Crescentianus, 549
Alamanni, 369, 442 n. 34
Alarico, 563
Albicii, 465
P. Albucius Apollonius, 101
Alexander, vescovo, 177, 178, 191, 538 n. 42
Alexandia, 389, 411, 412
Alypius, vescovo, 195 n. 11, 215, 216, 219
Allius Maximus, 287
Alutae, 131

* Non inseriti i nomi e cognomi di *Aggar* (indici alle pp. 425-428) ed i sacerdoti di Apollo a Cirene (lista alle pp. 473, 479-487).

Amacius, vescovo, 389, 395, 406, 412
Amacius, 394, 411, 412
Amazzoni, 315
Ambrogio, 223, 558 e n. 44
Ammiano Marcellino, 94, 553
Ampsicora, 639, 651 n. 48
Amulii, 423
Andalusi, 199
Andrea, santo, 398
Andromeda, 163
Q. Anicius Faustus, 507
Annia Arescusa, 668
Annia Faustina (moglie di Elagabalo), 352
Annibale, 196, 213 n. 60
Annii, 334, 491
C. Annius Anullinus Geminius Percen-(n)ianus, 334, 335
L. Annius Italicus Honoratus, 506, 507
M. Annius Seranus Thevestinus, 334
Annius Zabdae, 667
Annonii, 465
Anteo, 347, 370
Antioco III, re di Siria, 212
Antistii, 335, 336
Antistius Adventus, 335
Q. Antistius Agathopus, 335, 336
L. Antistius Burrus, 335
Antonia Minore, 104
Antonii, 207 n. 30, 350
Antonini, 108, 140 n. 10, 205, 245, 267, 276, 290, 311, 447 e n. 16, 525 n. 66, 544 n. 66, 587-589, 609 n. 26
Antonino Pio, 67, 77, 101, 105, 108, 205, 269 n. 9, 357, 360, 370 n. 201, 371 n. 215, 457, 465 e n. 26, 524, 525 n. 66, 536, 541, 587 n. 2, 589, 660, 661, 663
Antonio, 207 n. 29-30, 208
Antonius Dracontius, 106, 171
M. Antonius Pietas, 238
C. Ant(onius) Priscus, 349
L. Antonius Saturninus, 512 n. 11
Q. Ant(onius) Tranquillus Saturninus, 349
Antusa, 396, 408, 412
Apelles, 671
Apollo, 12, 151-154, 157, 158 e n. 25, 159 n. 29, 161, 164 n. 37, 165, 166 e n. 39, 309, 369, 463, 464, 466, 469 e n. 3, 470-472, 474, 475, 477-482
Apollo Clario, 369
Apollonius, 675
Appiano, 29
Appius Claudius Iulianus, 13, 485, 487
April(is), 670
L. Apronius, 581, 582, 584, 585
L. Apronius Caesianus, 584
L. Apronius Pius, 239
Apuleio, 109, 151, 165, 253, 254 e n. 9, 255, 256, 264
Aquilia Sozomen(a), 670
Aquilii, 545 n. 72
C. Aquilius Hilarianus, 238
Arabi, 31, 199, 301, 353, 391-393, 421
Aradii, 13, 547, 549-551, 554, 557, 560, 562-565, 566 e n. 72, 569 e n. 86, 571
P. Aradius Paternus, 548 n. 4, 549 n. 8, 588-590, 592, 595 e n. 40
L. Aradius Roscius Rufinus Saturninus Tiberianus, 567
Q. Aradius Rufinus (II), 548, 549 e n. 8, 551 n. 18, 553 n. 27, 571
(Q.) Aradius Rufinus (III), 550 e n. 13, 551, 552, 569 e n. 88, 571, 572
Aradius Rufinus (V), 549 n. 8, 553, 554, 557, 558, 562, 563, 564 e n. 66-67, 565-567, 571, 572
Q. Aradius Rufinus Optatus Aelianus (I), 547, 548, 549 n. 8, 557, 567, 571, 588-590, 592, 594, 595 n. 33-34
Q. Aradius Rufinus Valerius Proculus qui et Populonius (IV), 551, 552, 558, 565, 569 e n. 88, 571, 572
Aradius Saturninus, 567
L. Aradius Valerius Proculus qui et Populonius, 549 n. 8, 551, 552, 554, 555, 557, 558, 562, 563, 564 e n. 66, 565-567, 568 e n. 85, 569 n. 88, 571, 572
Arbatoeis, 573, 574
Arcadio, 62, 106, 170, 221
Ariani, 389, 395
Arianna, 156 n. 21, 562
Arist(ius) Aug(ustalis), 672
Aristius Success(us), 670
Aristobulus, 396, 400, 410, 412

Arrecinus Clemens, 510 n. 4-5
C. Arrius Antoninus, 588, 589, 590 e n. 9 e 14, 591 n. 14, 592, 593 e n. 25, 594, 595 e n. 34
L. Arruntius, 668
Artemide, 477
Arvali, 335
Asbutae, 195
Asclepio, 319, 558 n. 44
Asclepiodotus, 355
Asina Quadratilla, 670
M. Asinius Marcellus, 523 n. 54
Q. Asinius Marcellus, 670, 671
Asseriates, 131
Astarte, 165, 166
Astarte di Erice, 583 n. 12
Astures, 38, 49, 50 n. 77, 61, 62, 66, 68-70, 75, 76, 78, 230, 361 n. 126, 363
Athena, 151, 153, 157, 158 e n. 24, 160-163, 165, 166, 315
Athena Polias, 314
Q. Atilius (Pescennius) Paullinianus, 360 n. 119
Q. Atilius Pescennius Sallustianus, 360 n. 119
Atilius Theodotus, 109
Attius Insteius Tertullus, qui et Populonius, 552 n. 19
Augusto, 104, 105, 109 n. 25, 131, 139, 142, 168, 169, 183, 192, 205, 206 n. 26, 250, 257-259, 260 e n. 32, 268, 287 n. 82, 305, 309, 344-347, 355, 367 e n. 197, 371, 433, 434, 435 n. 13, 442, 461, 462 e n. 11, 470, 472, 481, 495, 496, 525 n. 69, 535 n. 25, 560, 574 n. 4, 577 n. 14, 582, 583 e n. 14, 587, 590 n. 9, 617 n. 12, 663 n. 22
Aulisua, 343, 369
Aureliano, 170, 171
[A]u[re]lianus, 247 n. 84
Aurelii Banasitani, 347 e n. 45
Aurelio Vittore, 122 n. 20
Aurelio, vescovo di Cartagine, 179, 223 n. 49
[.] Aure[lius - - -], 366
C. Aurelius Anio[l]us, 237
Aurelius Demetrius, 241 n. 39
Aur(elius) German[us], 242 n. 40
Au[rel(ius)] Gr[- - -], 242 n. 43
Aurelius Iulianus, 354-357
Aurel(ius) Malchus, 242 n. 43
Q. Aurelius Pactumeius Clemens, 591
Q. Aurelius Pactumeius Fronto, 543 n. 63, 591
Aurelius Quintianus, 241 n. 39
M. Aurelius Vitalis, 231
Ausonio, 107
Autololes, 360
Avidius Quietus, 674
Q. Avitius Lucanus, 523, 524 e n. 60

Bacax, dio, 184
Bacco, 448, 453 e n. 27, 562
Bai[us - - -], 349
Balerius, comes, 568 n. 85
Banasitani, 347 e n. 45
Baniurae, 53, 354 e n. 87
Baquates, 53, 338, 356 e n. 95, 357 e n. 100, 358 e n. 102, 359
Barbaro, 611, 661
Basius Aggeritanus, 417, 424
Batavi, 242, 510
Battiadi, 469
Bavares, 229, 230, 231 e n. 6, 232 n. 10, 359
Bellator, vescovo, 395, 406, 412
Berberi, 29
Bessi, 71, 364
Biola, 409, 412
Bion, 291
Bizantini, 461
Blemmi, 574
Bracarae, 69, 71
Boccius, caupo, 523 e n. 51
Bocco II, 434
Bogud, 346, 347
Bonifacio, *comes Africae* nel 427, 81 n. 13
Bonifatius, 394, 411, 412
Bononienses, 207 n. 30
[.] Brigius Feli[- - -], 237
Britanni, 353
Brittius Praetextatus Argentius, 557 n. 43
Brittones, 66, 71, 75, 76
L. Bruttidius Augustalis, 660, 669
C. Bruttius Praesens, 463
Budala, 396, 410, 412

Bulla Felix, 229
Bullarius, 678
Buritana, plebs, 270 e n. 11

Caecilii, 342, 350, 363, 535 e n. 23
Caecilius, 134
A. Caecilius Faustinus, 462
Q. Caecilius Felix, 238
Q. Caecilius Marcellus, 591
Q. Caecilius Marcellus Dentilianus, 588-592, 593 n. 26, 594, 595 e n. 34
M. Caecilius Natalis, 307 n. 30, 315
Caecilius Patricius, 180
Caecil(ius) Ur[ban(us)], 237
P. Caeionius Caecina Albinus, 169, 180
Caelestis, 179, 306
Caelianae, figlinae, 668
Caelius Ceri[alis (?) *- - -] Artemisius Restitutus*, 418
Caelius [I]u[lia]nus (?), 496
M. Caelius Philerus, 129 n. 44
C(aepionianae), figlinae, 669
Caesellia Nampamina, 141 n. 11
Caesius Blandus, 606
Caledii, 423
Caligola, 48 n. 72 bis, 345, 365, 516 n. 25, 590
Callaeci, 38, 49, 61, 66, 67, 69, 70, 76, 78, 361 n. 126, 363
Callistus, 663, 673
A. Calpentan(us) Berna, 672
C. Cal(petanus) Favor, 671
C. Calp(etanus) Mnest(er), 669
Calpurnia Ceia Aemiliana, 547 e n. 1, 548, 554, 557, 567, 571
Calpurnianus, 196
Calpurnii, 547, 548 n. 4
[Calpurniu]s Geta (?), 532 n. 6
C. Calpurnius Maximus, 237
Calpurnius Papirianus Rogatianus, 103
Cn. Calpurnius Piso, 168
Canarta, 356 e n. 95, 357
Can[di]da, 408, 412
Candorius, vescovo, 418 n. 8
Caninianae, figlinae, 661, 669, 671, 674
L. Caninius Gallus, 168
Canuleia Crispina, 668
Capsitani, 262
Caracalla, 11, 101, 102, 104, 105, 107, 108, 125 n. 30, 171, 173, 181, 218, 237, 238, 241 n. 38, 246, 295, 296, 298-300, 303-306, 308, 310, 311, 313, 314 e n. 44, 315-317, 320, 321, 342, 343, 346, 347 n. 46, 348, 351 e n. 73-75, 352 e n. 77, 353 e n. 83, 354, 356, 369 e n. 194, 422, 423, 429, 436, 438, 462 n. 10, 485-487, 494, 499 e n. 26, 500 n. 27, 501, 503 e n. 52, 504, 505 e n. 61 e 64, 506 n. 67 e 69, 538, 541, 542 e n. 56 e 59, 543
Cardela, 390, 394, 396, 408, 412
Cardelus, 396
Carino, 32 n. 5
Carminii, 545 n. 72
Caro, 32 n. 5, 442 n. 34
Caronte, 253
Carsidius Sacerdos, 581
Cartaginesi, 124, 195, 196
Cassia Manilia, 489, 490
Cassiana, figlina, 490, 491
Cassii, 12, 489, 491, 583 n. 12
Cassii Manilii, 490
Cassio Dione, 229, 502, 549
Q. Cassius Agrianus Aelianus, 490
L. Cassius Apolaustus, 491, 583
L. Cassius Candidus, 241 n. 35
L. Cassius Manilianus, 489, 491
C. Cassius C.f. Vet(us), 668
Castorius, 177
Castus, Caes. Aug. s., 667
Castus, centurio, 242 n. 40
Catone il censore, 201, 202, 204, 211, 212, 545
Catullinus, 278 n. 44
Ceion(ius) Cresc(ens), 671
Ceionius Rufius Albinus, 568 n. 83
Ceionius Rufius Volusianus, 550
Celestino papa, 215
Celio Antipatro, 575 n. 7
Celti, 543
Celtiberi, 69-71
Q. Cerellius Apollinaris, 502, 503 n. 52, 504, 507
Q. Cervidius Scaevola, 356 n. 93
Cesare, 203, 205 e n. 21, 210, 211, 235, 256-258, 260, 590 n. 9, 600 n. 9, 617 n. 12

Chinithii, 262, 264, 590 n. 9
Cicerone, 204, 544, 585
Cid, dio, 164 n. 37, 166
M. Cimonius Saturninus, 675
Cipriano, 118, 223
Circoncellioni, 220 n. 28, 224, 226
Cirenei, 195, 196, 470
Civile, 510
Clarissima, 407, 412
Claudia Livilla, 104
Claudii, 536, 541
Ti. Claudii, 372 n. 223
Claudio, 48 n. 72 bis, 61, 105, 109, 168, 241 e nn. 35-36, 242, 250, 251, 258, 318, 343, 345, 347, 348; 365, 370, 435 n. 13, 466, 495, 496, 516 n. 27, 535 e n. 22, 539, 544, 548, 584, 661, 663
Claudio II, 170, 172
Claudius Ferox Aeronius Montanus, 365
Claudius Gallus, 500, 507
M. Claudius Marcellus, 211
Ti. Claudius Maximus, 232 n. 10
Ti. Cla(udius) Potiscus, 668
Claud(ius) Quinq(uatralis), 670, 674
Claudius Sabinus, 197
Ti. Claudius Secundinus, 662, 672
Claudius Silius Q. Plautius Haterianus, 588, 589, 590 e n. 11, 592, 593 n. 26, 594, 595 e n. 34
Ti. Claudius Subatianus Proculus, 496, 497, 498 n. 22, 499, 500 n. 33, 501, 503, 507
C. Cl(audius) Septimius [A]per, 536-539, 541 e n. 53
(T.?) Clementius Valerius Marcellinus, 365
Cleopatra Selene, 345
Q. Clodius Hermogenianus Olybrius, 109, 674. 675
Clodius Septiminus, 239
T. Coiedius Maximus, 354, 365
Columella, 197
C. Cominius Sabinianus, 670, 672
Commageni, 52, 69, 71, 181, 496, 499
Commodo, 238, 261, 270, 287, 288 n. 86, 293, 333, 354, 355, 356 n. 93, 362, 446, 447, 461, 498 n. 22, 669, 670
Concordia, dea, 108
Con[se]ntius, 247 n. 84
Co(n)stantina, 407, 412
Constan[t]ius, 407, 412
Consus, dio, 369
Cornelia Quinta, 301
Cornelio Gallo, 574, 575
P. Cornelius Dolabella, 581
C. Cornelius Egrilianus, 11, 295, 301, 302, 305-308, 313, 314
C. Cornelius Felix, 241 n. 37
Cornelius Fortunatus, 301
[Corneliu]s Geta (?), 532 n. 6
L. Cornelius Hilarus, 668
M. Cornelius Octavianus, 231
Ser. Cornelius Orfitus, 520 n. 42
Q. Cornelius Valens [Cv.ius H]onestianus Iunianus, 493-501, 504 n. 56, 505, 507
Corycius, 256
Cosconii, 423
[- - - Co]sentinus, 366
Cosmas, primicer(iu)s, 396, 398, 409, 412
Cossutii, 210
Costantino, 62, 83, n. 26, 93 e n. 90, 94 n. 94, 97, 106, 183, 217 n. 18, 218 e n. 25, 219 n. 27, 221, 222 n. 45, 268, 269 e n. 9, 271 n. 16, 273 e n. 24, 274 e n. 28, 275 n. 28, 278, 279 e n. 45 e 47, 290, 293, 351 n. 72, 389, 398, 550, 553 e n. 24, 561, 567
Costantino II, 106
Costanzo II, 91, 97 n. 108, 106, 442, 553
Costanzo Cloro, 106
C. Crepereius Ingenuus, 237
Crescens, 397, 410, 412
Cre[sce]ntina (?), 407, 412
Cresc[e]n[tinus] (?), 407
Cresces, 409, 412
Cresconius, vescovo, 178, 407, 412
Crisanto, 143 n. 19
Crispina, 179, 185
Crispinus, vescovo donatista, 275, 282 292 n. 98
Crispinus, leopardo, 678
Cristo, 394, 399, 400, 411, 430
C. C(uratius) Cosanus, 668
Curenses Sabini, 544 n. 68, 545
Curictae, 131
T. Curtilius Mancia, 521 n. 48

Curvius Pudens, 522
Curvius Rufus, 522
Curvius Tullus, 509
C. Cuspius Rufinus, 670
Cuzabetenses, 178

D[a]ci, 242 n. 40
Dasumia (Polla) (?), 509 n. 1
Dativus, 185
Decebalo, 232 n. 10
Decimus Esperius, 107
Decio, 173
Delmatae, 69, 70
Demetra, 647
Diadumeniano, 346, 351, 352, 436, 437
Diana, 309, 371 n. 215, 448, 450, 452 n. 23, 459 e n. 2, 562, 678
Didio Giuliano, 269 n. 9, 543
Diocleziano, 32 n. 5, 152, 171, 181, 202 n. 4, 218 e n. 25, 343 n. 54, 246, 279 e n. 47, 348, 362, 363, 366, 429, 446, 550, 587
Diodorus, 94 n. 96
Diodoro Siculo, 29, 195, 583, 617 e n. 11
Diogenianus, 355
Dione di Prusa, 147, 148
Dioniso, 153, 351 e n. 75, 448, 450, 452 n. 23, 560, 608-613
Dionysius, 667, 671, 675
Dioscuri, 533 n. 15
Disciplina, 248, 370, 448, 460
Sex. Dol(utius) Gallus, 668
Dominator, 83
Domitia Lucilla, 509, 513 n. 15, 661, 669-672, 674
Domitia Restituta, 667, 671
Domitianae Maiores, figlinae, 669
Domitios Abdf- - -], 597, 598
Cn. Domitius Afer, 509, 517
Cn. Domitius Afer Titius Marcellus Curvius Lucanus, 13, 509 e n. 1, 511 e n. 9, 513 e n. 15, 514, 516 e n. 25 e 27, 517, 518 n. 33, 519, 520, 521 e n. 48, 522, 525-529, 661, 663, 667, 668, 673
Cn. Domitius Afer Titius Marcellus Curvius Tullus, 13, 509 e n. 1, 510 e n. 5, 511, 512 e n. 10, 513-515, 516 e n. 25, 517 e n. 31-32, 518 n. 33, 519, 520 n. 44, 521, 522, 523 e n. 51, 525 e n. 66, 526-529, 661, 663, 667-669, 673
Cn. Domitius Agathobulus, 671
L. Domitius Ahenobarbus, 168
Cn. Domitius Amandus, 667
Cn. Domit(ius) Arignot(us), 667
Cn. Domitius Chryseros, 663, 673
Cn. Domitius Diomedes, 667, 671
Cn. Domitius Evaristus, 667
L. Domitius Iustus Aemilianus, 107
Cn. Domitius Salutaris, 675
Domitius Tullus, 509 n. 1
Domiziano, 71, 144, 260, 309, 509, 514, 517 e n. 29-30, 519 n. 40, 520 n. 42, 529, 590 n. 9, 593, 661, 663 e n. 22
Donatisti, 84 n. 27, 96, 173, 174, 186, 220 n. 28, 224, 275, 282 n. 61, 393, 395, 396, 413, 418 n. 8
Donat(us), vescovo, 418
Donatus Burunitanus, vescovo, 270
Donatus Turrensis, vescovo, 270 n. 12
Dori, 580
Dracontius, 79 n. 2, 92, 95, 97
Druso Minore, 104, 105
Druso IV, 105
L. Duvius Avitus, 521 n. 46

Earinus, 661, 670, 671, 674
Edemone, 53 e n. 83, 345, 348, 359 e n. 110, 365
El-Achheb, famiglia araba, 154
Elagabalo, 238, 246, 352, 369 n. 194, 437, 485, 505 e n. 64-65, 506 n. 67
El Bekri, geografo, 416, 417, 420, 431
Eliano, 195
L. Elio Cesare (L. Ceionio Commodo), 463, 464, 670, 672
Elleni 27
Emiliano, 575 n. 5
Emilianus, vescovo, 418 n. 8
Emiseni, 125 n. 30
Epagathu(s), 670
Epidius Quadratus, 354
Equitius, 83
Eracle, 29
Eracliano (usurpatore nel 413), 81 n. 13
Ercole, 233, 296, 314 n. 44, 316, 317, 337, 446, 448, 450, 452 e n. 22-23, 562, 598

Erodiano, 531 n. 4
Erodoto, 151, 165, 195
Eros, auriga, 194
Etiopi, 574 e n. 4, 575, 576 e n. 8
Etoli, 27
Etruschi, 644
Eubulidas, 99 n. 120
Eucharius, 100 n. 124
Eunuchus, 104
Euripide, 27
Eusebio, 120 n. 10
Eustochius, 216, 219
Eutropi(us), 563
Eutychius Proculus, 135

Fabia Bira Izeltae f., 370
Fabii, 350, 465
Fabius, 88 n. 65
M. Fabius Fronto, 103
Fadius Euhelpistius, 662, 669, 672
Faggura, 355
Fahem, 232 n. 10
Faraxen, 10, 229 e n. 2, 230, 231, 232 e n. 9, 234
Faustina (figlia di Antonino Pio), 269 n. 9, 524 n. 61, 669, 672
Favi(ana), figlina, 672
[Fe]licianus (?), 410, 412
Felicior, 260
Felix, colono, 334, 335
Felix, sacerdote, 387
Q. Felix Sabini( ) Rogatus, 464, 465
Fenici, 6, 601
Fertinates, 131
Festo, 201, 202, 211
Filippo l'Arabo, 288, 365
Filostrato, 225
Filtiosus, vescovo, 418
Firmia, 422
Firmii, 423
Firmo, 81 n. 13
Flaccus Aelianus, 591 n. 20
Flanates, 131
Flavi, 260, 276, 460, 510, 516 n. 25, 519, 520 e n. 43-44, 521, 566, 587, 589, 591 n. 17, 664
Fl(avia) Germanilla, 370 n. 210
Flavia Neratia Septimia Octavilla, 538, 543
Flaviani, 510 n. 4, 521 n. 48, 522
Flavii, 621 n. 25
Flavius Aper, 538, 662, 667, 669, 671, 672
Q. Flavius Aprilis, 662, 670, 672
Flavius Arcontius Nilus, 107
Flavius Felix, 178
Flavius Fusticanus, 178
Flavius Germanus, 448, 450, 452 e n. 22-23
A. Flav(ius) Maxim(us), 670
T. Flav(ius) Aug. l. Maximus, 675
Flavius Paulus, 178
T. Fl(avius) Piso, 356 n. 93
C. Flavius Pudens, 524 e n. 61, 525
T. Flavius Secundus, 238
L. Flavius Septimius Aper Octavianus, 538, 541-543
Flavius Severianus, 242 n. 43
L. Flavius Silva Nonius Bassus, 511-512 n. 10, 521 n. 48
Q. Flavius Tullus, 524 e n. 63
Flavius Ueclus, 178
Flavius Uranius, 178
Flora, dea, 396, 648
Florentia, 396
Florentii, sodales, 680
Florentius, 410, 412
Florida, 396
Floro, 632 n. 36
Fortis, 672
Fortuna, dea, 143, 298, 306, 314 n. 44, 560, 562, 669
Fortunata, 410, 412
Fortunatus, 662
Fortunatus, servus, 663, 672, 673
Fortunatus, martire, 389, 390, 394, 395, 405, 410-412
Francesi, 315, 325
Franchi, 361, 441, 442 n. 34
Fraxinenses, 229, 230, 231 e n. 5 e 8
Frigio, 151
Frinico, 27
Frontino, 126
Frontone, 10, 133-135
Fulvia Pia (madre di Settimio Severo), 105, 532, 535 e n. 25, 538, 541
Fulvii, 535 n. 25, 544 e n. 65, 545 n. 72
Fulvius Pius, 532, 536, 537 e n. 38
Fulvius Severus, 542 n. 59

Furianae, figlinae, 669
Furius Camillus, 581

Gaio, giureconsulto, 120, 121, 127 n. 35, 128, 685
Gaio Cesare, 105
Galati, 225 e n. 64, 226
Galeria Valeria, 609 n. 26
Galerio, 106
Galli, 37, 40 e n. 47, 52, 61, 66, 67, 69-71, 76, 78, 346, 363, 544, 588
Gallieno, 106, 230 n. 3, 365, 548-550, 574, 575 n. 5, 642, 648
Q. Gargilius Martialis, 229 n. 2, 230-232, 234
Gaudentius, 396
Gaudibu(n)dus, 396, 409, 412
Gaudiosus, 396
Gavino, martire, 12
M. Gavius Maximus, 365
Geminius Eutyches, 256
Genianianae, figlinae, 671
Genii, dei, 319, 561
Genio, 562
Genio imperiale (dei Severi), 352
Genius ca[strorum], 360 n. 115
Genius coloniae (*Lepcis*), 107
Genius Gholaiae, 39 n. 41
Genius loci, 38 n. 38, 39 n. 41, 361 n. 126, 370
Genius Salti Bagatensis, 334
Gen[i]us saltus Poctanensis Posphor[ia]-nus, 335
Genius Thesechti, 335
Genius Ulpius, 39 n. 41, 61, 361 n. 127, 370
Genserico, 389-391, 394, 401
Germani, 352, 353, 510 n. 4, 517 n. 29, 526-528
Ger[manus], 343 n. 10
Germanico, 104, 105, 109
Gervaso, santo, 392, 395, 404, 409
Geta, 102, 105, 241 n. 34, 304, 306, 313, 315, 321, 352, 422, 429, 436, 494, 496, 499, 501, 504, 538, 542
Getuli, popolo, 199 n. 25, 584
Getuli, scuderia, 199 n. 25
Giano, 307 n. 29, 645
Gigthenses, 108
Gildone, 81 n. 13, 269 n. 9
Giorgio Ciprio, 392
Giove, 109, 306, 319, 333, 352, 494, 556, 562
Giove Capitolino, 105
Giove Saturno, 335
Giove Serapide, 562
Giovenale, 149
Gioviano, 170, 554
Giuba I, 258
Giuba II, 29, 32, 189, 345-348, 367, 370, 434
Giudei, 120 n. 10
Giugurta, 29, 133, 135, 208
Giulia (figlia di Augusto), 581
Giulia Domna, 102, 105, 109, 298, 304-306, 313, 314 e n. 44, 315 n. 46, 352, 429, 486, 494
Giulia Mamea, 38 e n. 37, 353
Giulia Soemia, 346, 351, 352, 437, 441, 502
Giuliano, 84, 87 e n. 56, 90 n. 79, 97 e n. 108, 99 n. 120, 170, 184, 269 n. 9, 442, 553, 554
Giunone, 306 n. 27, 422, 429, 430, 502
Giustiniano, 82, 88, 91 n. 81, 100, 273, 275 n. 28, 293, 391, 400, 422, 685
Giuturna, 533 n. 15, 556
Gordiano III, 106, 109, 171, 242 n. 43, 246, 288, 348 n. 56, 365 n. 157, 438, 441, 445 n. 3, 446 e n. 4, 447, 448, 450, 452 n. 23, 459 e n. 3, 460
Gorgone, 296
Gracchi, 117
Granii, 465
Gratianus, 397, 409, 410, 412
Graziano, 106, 170, 171, 182, 554
Greci, 27-29, 195
Gregorio, esarca d'Africa, 391, 393
Gregorio, patrizio, 186
Gregorio Magno, 289

Hadriana, lex, 268, 273 n. 25
Haures, 48 n. 72 bis
Hera, 477 e n. 14
Herennii, 545 n. 72
M. Herennius Pollio, 660, 671
Herennius Victorinus, 238
Hermes, 470

Herme(s) servus, 668
Hiemp[sal], 363
Hilarinus, 678
Hippago, nome di nave, 198
M. Hirrius Fronto Neratius Pansa, 521 n. 48
Hispani, 39 n. 41, 61, 62, 67-71, 75, 76, 230
Honorata, 399, 401, 408, 412
Honorius, vescovo, 388, 395, 397, 405, 411, 412
Horus, 562
Hoter Miskar, 462 n. 11, 463, 465, 466

Ianuariana, 410, 412
Ianuarius, 271 n. 16
Icturius Felix, 238
Iempsale, 29
Ilario, 251 n. 111
Ilderico, 177
Indiani, 574 n. 4, 575
Indulgentia imperiale, 315
Insuber, 543
Iohannes, comes Africae, 81 n. 13
Iohannes, 396, 407, 412
Isauri, 233 n. 12
Iside, 370, 371 n. 215, 560, 562 e n. 59, 573
Istefanus, 407, 412
Ityrei, 62 n. 2, 68-70
Iucundus, vescovo, 388, 389, 395, 397, 401, 404, 406, 412
Iul(ia) Proc(u)la, 240 n. 31
Iulia Rogata, 189
Iuliana, 355
Iulianus, proconsole d'Africa, 100 n. 124
Iulianus, Zegrensis, 354, 356, 357, 366
Iulianus, Zegrensis (figlio di *Aurelius Iulianus*), 355
Iulii, 464, 584
C. Iulii, 372 n. 223
Iuli(us), centurio, 241 n. 36, 242 n. 41
Iulius, dominus, 144 n. 20, 160 n. 32
C. Iulius Antimachus, 668
C. Iulius Asper, 487 n. 11
C. Iulius Cammarius, 196
Iulius Castinus, 241 n. 34
C. Iulius Faustus, 237
C. Iulius Felix, 237
L. Iulius Felix, 237
C. Iulius Flacchus Aelianus, 588, 589, 591 n. 20, 592, 594, 595 e n. 40
Sex. Iulius Frontinus, 515, 521 n. 48
Iulius Honoratus, 577
Sex. Iulius Iulianus, 364
[P. Iulius Iu]nianus Martialianus, 275 n. 28
G. Iul(ius) Longinu[s], 363
Iulius Matif, 357 n. 100
C. Iu[l(ius)] Maximinus, 366
Iulius Nuffusi, 357 n. 100
C. Iulius Pacatianus, 366
Ti. Iulius Pollienus Auspex, 505, 507
Iulius Possessor, 466
C. Iulius Quintianus, 237, 238
C. Iulius Quintillianus, 503, 507
L. Iulius Ruf(us), 667
Iulius Sacimathus, 364
C. Iulius Saturninus, 237
C. Iulius (Septimius) Castinus, 497, 498
Iunia Aiacia Modesta, 548, 571
Q. Iunius Blaesus, 581, 585
M. Iunius Punicus, 102
M. Iunius Caecilianus, 107
Iupiter Optimus Maximus, 229, 237, 332, 438
Iupiter Optimus Maximus Apenninus, 500

Kore, 647

Lamavii, vd. *Lemavii*
Lampadius, 173
Lara, ninfa, 556
Larcius, 671
Q. Larcius Euripianus, 356 n. 93
Lares, 265, 556 e n. 37, 561, 562
Lares Penates, 555-557, 561, 562
Larunda, ninfa, 556
Lattanzio, 118, 218
Laudia P.f. Magna, 420
Leda, dea, 560
Lemavii, 48, 49 e n. 74, 61, 66, 69, 70, 343, 361
Lemuria, feste, 556
Leontii, sodales, 680
Lepcitani, 513, 519, 528, 532 n. 10, 595 597

Lepido, triumviro, vd. *M. Aemilius Lepidus*
Libanio, 549, 553, 558 e n. 44
Liber Pater, 106, 462
Liberatus, 409, 412
Libi, 195, 199 n. 25
Licinio, 183, 273 n. 24
Licinius, 103
M. Licinius Crassus, 168
L. Licinius Crassus, 201, 202
M. Licinius Crassus Frugi, 365
C. Licinius Donax, 663, 673
L. Licinius Felix, 663, 673
L. Licinius Lucullus, 201, 209 n. 41
Licinius Maximus, 260
Lignii, sodales, 680
Lilybitani, 489
Linus, 256, 257 e n. 18
Lisia, 309
Livia, 104, 105, 109
Livio, 28, 196, 616 n. 8, 617 n. 9
Lollii, 198 n. 23
[. Lon]ganius Maximus, 365
Lopsi, 131
L. Lorenius Lorenianus, 418
L. Lorenius Pudens, 418
Lucanus, centurio, 361
Lucilii, 465
Lucilla (moglie di Lucio Vero), 662, 669-672, 674
Lucio Cesare, 109 n. 25
Lucio Vero, 108, 110, 134, 135, 301, 307 e n. 30, 348 n. 56, 352, 354, 357, 464, 672, 674
L. Lurius Blandus, 663, 673
L. Lurius Proculus, 661, 663, 668, 673
Luxorius, 177
Luxurius, leopardo, 678
Lydios, latro, 233 n. 12
Lygdamus, 675

Macer, 532, 536, 537 e n. 38-39
Macenites, 53, 360
Macriano, usurpatore, 575 n. 5
Macrino, 342, 352, 436, 437, 505
C. Macrinius Decianus, 229-231
Mactaritani, 464, 465, 467
Magerius, 677-680
Magna Mater, 238, 370
Magnenzio, 553, 566 n. 72
Magnia Urbica, 32 n. 5
C. Magnius Optatus, 238
Maius servus, 662, 671, 672
L. Mallius Antigon, 668
Q. Mallius Faustus, 237
M(a)lvenses, 364
Mamertinus, prefetto del pretorio, 293
Mamertinus, gladiatore, 678
Mamilia Lucil[la], 368 n. 190
Mamurii, 465
Mamurra, 201, 210
Manciana, lex, 260-262, 268, 273, n. 25, 274 e n. 28
Mania, dea, 556
Manichei, 168
Q. Manilius Felix, 238
Q. Manlius Felix, 183
Marchubi, 262
Marcianae, figlinae, 667, 671
Marcianus, 199 n. 25
Q. Marcius Baria, 109
C. Marcius Clemens, 103
Q. Marcius Dioga, 503 n. 52, 507
C. Marcius Mai( ) Str( ), 675
P. Marcius Quadratus, 103
L. Marcius Regillianus, 103
Cn. Marcius Rustius Rufinus, 503, 507
L. Marcius Simplex, 103
Marco Aurelio, 12, 37 n. 29, 77, 110, 134, 135, 152, 301, 307 e n. 30, 335, 347, 348 n. 56, 352, 354, 357, 362, 447 e n. 16, 455, 461, 466, 509, 524 n. 61 e 65, 525, 587 n. 2, 589, 594, 674
Maria Malchis, 240 n. 32
Mario, 208 n. 34
C. Marius Romanus, 420
L. Marius Vitalis, 240 n. 32
Marmaridi, 472
Marsia, 10, 132 n. 54, 151 e n. 7, 152-158, 159 e n. 27 e 29, 160 e n. 31, 161, 162, 163 e n. 37, 164 e n. 37, 165, 166 e n. 39
Marte, 562
Matrona, 410, 412
Marziale, 256, 509, 511 n. 9, 522
Masmul, 232 n. 10
Massalioti, 28
Massenzio, 106, 550

Massimiano Erculeo, 32 n. 5 e 7, 233, 279 n. 47, 361, 429, 441, 442 n. 34, 550
Massimino il Trace, 105
Massimo (figlio di Massimino), 105, 171
Massinissa, 29, 204, 212
Massyli, 29, 262
Mastanabal, 29
Masuna, 189, 192
Mater Matuta, 617 n. 9
Matidia, 270 n. 9
Mauri, 10, 190, 192, 229, 230, 233 n. 12, 234, 343, 351, 364, 368 n. 190
Mauricia (?), 409, 412
Mauritani, 343
Maurizio, 392 e n. 11
Maxima, 355
Maximu[s], actor, 335
Maximus, martire, 185
Melanippo, 469 n. 7
Memmii, 590 n. 9
L. Memmius Messius Pacatus, 590 n. 9
Memor, 356
Menandro, 606
Meningitani, 487 e n. 7
Mercurio, 143 422, 423, 429, 430, 523, 555 e n. 36, 556 e n. 37, 561, 562, 669, 673
Mercurio Psicopompo, 556
Mercurius, servus, 670
Messalina, 105
Micipsa, 204
Minerva, 143, 241 e n. 34, 296, 301, 302, 304, 305, 306 e n. 27, 313 e n. 38, 314 e n. 44, 317 n. 56, 371 n. 215, 523
L. Minicius Pulcher, 360 n. 119, 368 n. 190
Minthonii, 465
Minucio Felice, 134, 218
Modestus, 246
Muciano, 510 n. 4, 521
Muccosus, cavallo, 197
Mucriones, 178
L. Mussius Aemilianus, 574-575 e n. 5
Musulamii, 262, 263, 581
Musulmani, 637 n. 16
Musuni, 262
M(yrtilus), servus, 674
Nab[or], santo, 394, 395, 411
Napoleone, 174
Natabudes, 262
Natalicus, 396
Natalika, 396, 409, 413
Nectiberes, 354
Neoterius, 98 n. 114
[.] Nepotius Primus, 237
Neratia, 538
Nereidi, 448, 453, 460
Nerone, 258, 260 e n. 31, 268, 269 n. 6, 287 e n. 82, 367, 477, 486, 509, 515 n. 22, 516 n. 27, 517 e n. 30, 518 n. 33, 520 e n. 42, 529, 545, 661, 663
Nerva, 108, 461, 465, 512 e n. 11
Nettuno, 166 n. 39
Nicives, 262
Nicocrate, 469 n. 7
Nicomachus, 669
Non[i]a (?), 407, 413
L. Nonius Asprenas, 518 n. 33
Non[ius P]roculus, 240 n. 31
Novel(lus), 242 n. 41
Nubigenii, 263
Nucerini, 627 n. 32
Numa Pompilio, 203
Numeriano, 32 n. 5
Numidi, 29, 196, 263, 465, 584
Numidia, dea, 317 n. 56
C. Nunidius Felix, 674
C. Nunidius Fortunatus, 670

Oceanae, figlinae, 669, 674
Oceanae Minores, figlinae, 669
Ocratiana Ocrati f., 370 n. 210
Ocratii, 350 e n. 66
Q. Ocratius Titianus, 350
T. Ocratius Valerianus, 350
C. Octavius Appius Suetrius Sabinus, 547
C. Octavius (padre di Augusto), 309
Octavius, 134
Odenato, 548, 550
Ofellus, 256
Olympos, 153, 157
Onorio, 41, 62, 89, 94, 99, 100 n. 121, 106, 170, 172, 362
Op(pius) Iust(us) Pu( ), 669
Q. Oppius Natalis, 671

Op(pius) Procul(us), 669
Optato di *Milev*, 168
Orazio, 250, 256, 259
Orfeo, 160
Orosius Volubilitanus, 368
Otone, 355
Ottaviano, 32, 139 n. 6, 207 n. 30, 208, 258, 346, 618 n. 13
Ovidio, 556

M. Paccius Ru[finus], 334
M. Paccius Silvanus, 103
M. Paccius Victor Rufinus, 334
P. Pactumeius Clemens, 588, 589, 590 e n. 14, 591, 592 e n. 24, 594, 595 e n. 34, 596
Palfuerius, latro, 232, 233 e n. 14, 234
Palmireni, 242
Pammachius, 173
Pan, 153, 560 e n. 53
Pannoni, 122 n. 20, 232 n. 10, 360
Paolo, giureconsulto, 217
Paolo di Tiro, 599
Papiniano, 502
Parche, 143
Parti, 39, 52, 61, 67, 70, 71, 76, 78, 241 e n. 38, 351, 353, 361, 574, 594
Passienus Rufus, 103
Pausania, 151
Pedu(caeus) Lup(ulus), 674
Q. Perusius Pudens, 669, 674
Penates, 555-557, 561, 562
Persiani, 574
Pertinace, 11, 490
Pescennio Nigro, 595, 600
Petillius Cerealis, 510 n. 4, 521
Petronia Galla, 675,
Petronii 257 n. 19
Petronio, 142, 143 e n. 17, 148, 149
Petroni(us) Aquila, 241 n. 34
L. Petronius Fuscus, 664, 676
M. Petronius Leo, 675
M. Petronius Mamertinus, 540 n. 47, 542
P. Petronius Mamertinus, 540
M. Petronius Sura Septimianus, 538, 540, 542
Petrus, 396, 398, 409, 410, 413
Petrus, patrizio, 391, 393
Pietas, centurio, 240
Pietro, apostolo, 394, 395, 411
Pinarius Mustulus, 146
Pindaro, 195
Pisoni, 5
Pitagora, 153, 156, 162 n. 34
Plautilla, 352
Plauziano, 502, 535 n. 25, 544
Plinio il vecchio, 29, 124 n. 24, 131, 151, 159 n. 29, 201, 202, 203 e n. 8, 204, 208 n. 34, 209, 211, 257, 258, 262, 268, 309, 311 e n. 33, 338, 346, 347, 349, 417, 438 e n. 20, 439 e n. 21, 575 n. 7, 619 n. 17, 677 n. 6
Plinio il giovane, 149, 246 n. 80, 282 n. 60, 510, 522
L. Plotius Gratus, 675
Poeni(cus), 201
Polibio, 29, 139 n. 5, 195, 616 n. 8
Pompeianus, 197 e n. 20, 397-399, 411, 413
Pompeii, 348 n. 56, 350 e n. 69, 447, 448, 450, 451, 452 e n. 23, 457
Pompeius N[e]rianus, 240 n. 31
A. Pompeius Paulinus, 521 n. 46
Q. Pompeius Saturninus, 102
Pompeo Magno, 544 n. 67
Pomponio, 122 n. 20
Pomponio Mela, 434
C. Pomponius Rufus, 169
Q. Pomponius Rufus Marcellus, 523
Pomponius Rusticus, 178
Pontianus, 253
[- - -] Pontius [- - -], 493 n. 1, 496, 497 e n. 14, 500, 507
Porcii, 465
Postumianus, 270 n. 10
A. Postumius Albinus, 135 n. 14
[. Post]umius Octavianus, 342
Potens, 177
Poticus se(rvus), 675
Potitus, 95
Praesidius, vescovo, 389, 395, 413
Prima, 411, 413
Primigenius, 660, 661, 663, 667, 673
Primu[s], seviro, 342
Privatianus, vescovo, 395, 413
Probatius, 396, 410, 413
Probo, 32 n. 5, 103, 232, 233 e n. 12 e 14, 234, 357, 550

M. Procilius Meleage(r), 666, 673
Proclo di *Agyrios*, 582 e n. 4
Procul(us), 240 n. 31
Proculus, proconsole d'Africa, 276 n. 35, 554 n. 32, 563, 564 n. 65, 568
Proculus, servus, 332, 334, 336
Proiectus, 218 n. 18
Proto, 392, 395, 404, 409
M. Publicius Ianuarius, 671
M. Publicius Sed(atus), 667
Publil(ianae), figlinae, 667, 669, 672
Pudentilla, 253-255, 264
S. Pullaneus Florus Caecilianus, 103
Punici, 6, 616 n. 7
T. Pupuleius Restitutus, 545 n. 68

Quartionae, figlinae, 670, 674
Quieto, 575 n. 5
Quinquegentanei, 229, 231 n. 5
Quintilii, 464
C. Quintilius Verrius Rogatus, 464
Quirites, 126, 130, 132
Quodvultdeus, 179

Q. Ranius Terentinus Honoratianus Festus, 588, 589, 592-594
Resheph, dio, 166 e n. 39
Restitutus, 394, 410, 411, 413
Roma, dea, 104, 105, 316, 462 e n. 11
Romani, 28, 461, 525, 597, 616, 617, 618 e n. 16, 619, 626, 632
Romano, 81 n. 13
Romanus, leopardo, 678
Rufi, 525 n. 69
[R]u[f]ianus, 247 n. 84
Rusticus, 408, 413
Rustius Felix, 667, 669, 672
L. Rustius Lupio, 675
L. Rustius Repentinus, 675
Rutilia L. f. Ocrati (uxor), 673
Rutilius Saturninus, 180, 181
C. Rutilius Secundus, 365

Sabarbares, 262
Sabina, 463, 464
Sabini (cognome), 525 n. 69
Sabini, popolo, 257 n. 19, 545
T. Sabinius Barbarus, 465
Sabinus, 245 n. 74
Saboides, 264
Sabrathenses, 524
Salenses, 349
Sallustio, 10, 133, 135, 208 n. 34
Salsa, 191
Salviano, 195 n. 11
Salvius Fuscus, 109
Saraceni, 620
Sardi, 30, 616 e n. 8
Sarmati, 353
C. Satrinius Comm(unis), 667
C. Satrinius Phoebus, 675
Saturno, 184, 197, 335, 369 e n. 199, 419, 423, 462, 466 e n. 31, 506 n. 68, 548
C. Satur Patrici, 464
Scauri, 208
Scipione Emiliano, 29
Scorpianus, 196
Secundianus, 394, 410, 411, 413
Securitas Saeculi, 315
Segestani, 583
L. Seius Fir[mus], 583 n. 14
C. Sempronius Gracchus, 581
Ti. Sempronius Gracchus (cos. 177 a. C.), 616 n. 8, 617 n. 9
Ti. Sempronius Gracchus (monetiere 17-20 a.C.), 582
Seneca, 149, 617 n. 11
Sen(ius) Iust(us), 240 n. 31
Senius Marcellus, 240 n. 31
Septimia, madre di *C. Cl. Septimius Aper*, 538, 539
Septimia, moglie di *P. Petronius Mamertinus*, 540, 542
Septimia Musa, 611
Septimia Octavilla, sorella di Settimio Severo, 538, 542, 543
Septimia Polla, 541
Septimia Severa, 567
Septimii, 535, 536, 537 n. 39, 540 n. 47, 544 e n. 66-67, 590 n. 9
L. Septimius, 567 n. 76
L. Septimius, uccisore di Pompeo, 544 n. 67
C. Septimius T. f. Qui, 544
M. Septimius Agrippa, 101
C. Septimius (Aper ?) fratello del nonno di Settimio Severo, 538, 539

L. Septimius Aper, 538, 541
(*M.* ?) *Septimius* (*Aper* ?), bisnonno di Settimio Severo, 538, 539
P. Septimius Aper, 532, 535, 536 e n. 33, 537-539, 541
Septimius Flaccus, 537 n. 39, 590 n. 9
P. Septimius Geta, padre di Settimio Severo, 532, 537, 538, 540
P. Septimius Geta, fratello di Settimio Severo, 537, 538, 540 e n. 48, 541, 542 e n. 56
L. Septi[mius] Petro[nianus], 538, 540 e n. 47
(Septimius ?) Severus, cugino di Caracalla, 538, 542
C. Septimius Severus, procos. Africae, 356 n. 93, 532, 535, 538, 540, 588, 589, 590 e n. 11, 591-594, 595 e n. 34
L. Septimius Severus, nonno dell'imperatore, 533, 534 e n. 22, 536 e n. 33, 538, 539
Serapide, 319 e n. 63-64, 320 n. 64, 562 e n. 59
Serbus, 409, 413
Sertius, 170, 192
Q. Servaeus Fuscus Cornelianus, 588-592, 593 n. 26, 594, 595
Servei, 108
Servi(lius) Fulvus (?), 668
M. Servilius Nonianus, 168
Servilius Silanus, 134
Servio, 151, 557
Servus, sacerdote, 393, 399, 404, 408, 413
L. Sessius Successus, 660, 671
L. Sestius Alb(anus) Quirinalis, 668
Sesto Pompeo, 206
Settimio Severo, 13, 102, 104, 105, 107, 109, 119, 120 n. 10, 123, 124, 125 e n. 30, 129, 236, 237, 245, 246, 249, 290, 298, 299, 304-306, 313, 314, 318, 319 e n. 61 e 63, 320 e n. 64, 346, 351 e n. 74, 352, 353 e n. 83, 356 n. 93, 429, 436-438, 461, 466, 490, 494, 496, 497, 499, 500, 501 e n. 35, 504, 531, 533, 534, 538, 540 n. 48, 542 e n. 56, 544 e n. 67, 545, 548, 589, 590, 595, 599-601
Severi, 12, 71, 102, 103, 105-108, 114, 140 n. 10, 153, 170-172, 238, 245, 246, 252, 267, 284, 290, 321, 333, 348 n. 52, 349, 351 e n. 73-74, 361 n. 126, 364, 446, 450 n. 20, 467, 493, 523 n. 52, 587-589
Severo Cesare, 106
Severo Alessandro, 61, 66, 103, 239, 334, 352, 357, 363, 366, 429, 506 n. 67, 589, 595, 648
Sex. Sentius Caecilianus, 169, 364, 515
Sextilius Felix, 510 n. 4
T. Sextius Lateranus, 356 n. 93
Sextius Paconianus, 584 n. 17
Sicinius Aemilianus (*Charon*), 253, 254 e n. 9, 255, 264
Sicinius Amicus, 254
Sicinius Clarus, 254 n. 7
Siface, 29
Sileno, 151-153, 157, 158, 159 e n. 29, 162, 163, 164 n. 37, 165
L. Silicius Rufus, 182
Silio Italico, 28
Silla, 202, 543 n. 63
Silvaniani, sodales, 680
Silvano, 181 n. 61, 242 n. 46, 557
Silvanus, martire 389, 390, 394, 395, 405, 410, 411, 413
Simmaco, 550 n. 13, 554, 564, 565
Simplicio, santo, 14
Sirene, 162
Sittii, 205 n. 21
Sizio, 205 n. 21, 464
Sol invictus, 555 n. 36
Solomone, 296
Sorothus, 194, 197, 198 n. 23, 199
Sosus, 287 n. 83
Sotades, 575 n. 7
Spagnoli, 161, 588, 589
Speratus, vilicus, 334, 336
Spes Augusta, 371 n. 215
Spittara, 678
Stagioni, 450, 452 n. 23, 608, 609
M. Stat(ius) Lucifer, 675
Statius Marcius Lucifer, 661, 663, 668, 673
L. Statius Quadratus, 670
Stazio, 533, 534 e n. 21, 537-539, 543, 544, 545 e n. 69-70, 590 n. 9

Stefano di Bisanzio, 438
Stertinia Bassulla, 671
Strabone, 438, 439 n. 21, 576, 598
Strategius, 94
Successus, 667
Suetrii, 547
Suetrius Ga[ude]ns, 547 n. 1, 557
M. Sufenas Proculus, 472
M. Sulpicius Felix, 48 e n. 72, 71, 343, 348 n. 53, 349
Surulus Volubilitanus, 368
Svetonio, 109, 149, 257
Syri, 48 e n. 72, 49 e n. 75, 61, 66, 69-71, 76, 78, 359, 360, 364

Tacfarinas, 13, 229, 233 n. 12, 258 e n. 22, 581, 584
Tacita muta, dea 556
Tacito, 137 e n. 2, 138, 144, 149, 229, 233 n. 12, 260 n. 32, 510 n. 4, 584 e n. 17, 627 n. 32
C. Tadius Felix, 237
Taganin, 232 n. 10
Tamis, 574
P. Tamudius Venustus, 238, 244
Tarruntenus Paternus, 248
P. Tarutenius Proculus, 241 n. 37
P. Taruttienus Paternus, 356 n. 93
Taurisci, sodales, 680
Taurus, 278 n. 44
Telegenii, sodales, 678, 680
Teodosio, 62, 106, 107, 182, 217 n. 18, 218 e n. 25, 223
Teodosio II, 94 n. 97, 97 n. 110, 169, 172, 174, 182, 282 e n. 57
Teqerideamani, re, 573
Terentianae, figlinae, 662, 669
C. Terentius Lucanus, 677 n. 6
Terenzio, 104
Tertulliano, 118, 119, 121-124, 126, 127, 129, 131, 132, 194 n. 11, 218, 250
Teseo, 311
Tetrico, 172
Teudorus, 407
Theodorus, vescovo, 179, 396, 413
Thevestinus, 334
Thuggenses, 103
Tiberio, 104, 105, 152, 172, 229, 233 n. 12, 258, 287 n. 82-83, 367 e n. 179, 472, 581, 583, 584 e n. 17, 593 n. 27
Tiberio II, 392 e n. 11
Tigellio, 611 n. 36, 621 n. 27, 625, 662
Timeo, 195, 617 n. 11
Tingitani, 351, 368
Tissenii, 423
Titianus, vescovo, 395, 396, 413
Tito, 515 e n. 22, 520 n. 42, 526, 591
Tobia, 223
Tolomeo Soter, 469, 472, 474
Tolomeo V Epifane, 212
Tolomeo (figlio di Giuba II), 32, 189, 345, 347, 348, 370
Tolomeo, geografo, 349, 354, 434, 438, 439 n. 27, 619
Tonneianae, figlinae, 663, 667, 673
Tonneius, 661, 668, 673
Tonneius Dyonisus, 667
Traci, 364, 523
Traiano, 12, 41, 66, 71, 77, 108, 110, 124, 169, 171, 205, 232 n. 10, 241 e n. 39, 246, 249, 260, 261, 263, 264 e n. 45, 282 n. 60, 307 e n. 30, 348, 447, 461-463, 465, 509, 512 e n. 11, 516 n. 26, 518 n. 33, 524 n. 61, 532, 545, 575, 590 n. 9, 591, 593 n. 27, 597, 599, 619, 621 n. 25, 642, 648, 660, 663, 671
Traianus, 397, 410, 413
Trasamondo, 176, 332
Trebellianus, 233 n. 12
Treboniano Gallo, 573
Trimalchione, 143 e n. 19, 148, 149, 259 n. 30
Trophimus, 671
Tryphon, martire, 392, 395, 404, 409
Tullius Adeodatus, 178
C. Tullius Capito, 169
M. Tullius Felix, 238
Tungri, 49, 52, 66, 69, 71, 76, 363
Turchi, 161
Tuticius (?) Proculus, 135
Tyrii, 125 n. 30

Ulisse, 153
Ulpii, 465
Ulpius Anicetia(nus), 670
Ulpius Flavianus, 278 n. 44
Ulp(ius) Nundinus, 242 n. 46

M. Ulpius Quintianus, 332-334
M. Ulpius Victor, 365 e n. 157, 448
Ummidii, 108
M. Ummidius Sedatus, 108
Unnerico, 418

Valente, 83 n. 26, 87, 94, 99 n. 120, 106 e n. 20, 109, 169-171
Valentiniano, 83 n. 26, 87, 92, 94, 97 e n. 108, 99 n. 120-121, 106 e n. 20, 169-171, 182, 224 n. 56, 274 n. 28, 293, 554
Valentiniano II, 62, 171, 217 n. 18, 218 n. 25
Valentiniano III, 172, 218, 227
Valeria Melania iunior, 563, 564, 565 e n. 68, 569 e n. 87, 572
Valeria Prisca, 363
Valeria (Procula ?), 551, 552, 571
Valeriano, 230 n. 3, 574, 575 n. 5
Valeriano il giovane, 230 n. 3
Valerii, 350, 551, 552, 562, 563, 564 e n. 67, 565, 566, 569 e n. 86, 572
Valerii Maximi, 551
Val(erius) Amand(us), 241 n. 34
L. Valerius Datus, 503 e n. 52, 507
Valerius Festus, 515, 516 n. 25, 517 n. 29
M. Valerius Iulianus, 672
L. Valerius Maximus, 551
L. Valerius Messala Thrasea Priscus, 501
Valerius Pinianus iunior, 563, 564, 565 e n. 68, 569 e n. 87
L. Valerius Poplicola Balbinus Maximus, 551 e n. 18, 552
P. Valerius Priscus, 363
Val(erius) Quintus, 241 n. 36
M. Valerius Senecio, 505, 507
Valerius Severus, 563, 564
M. Val(erius) Bostaris f. Severus, 345, 348 n. 55, 370
M. Valerius Titanianus, 503 n. 52, 507
Valerius Veto, 70, 361
Valerius Victor lib. Turnonis, 369
Valesius Alexander, 106
C. Vallius Maximianus, 354, 355
Vamacures, 262
Vandali, 32, 41, 54, 106, 175 n. 41, 189, 268, 273, 286 e n. 81, 362, 389, 390 n. 9, 395
T. Varius Clemens, 52 n. 8, 360, 363
Sex. Varius Marcellus, 493, 500 n. 33, 501, 503, 504 e n. 56, 505, 506 e n. 67, 507
[T. ? V]arius [Pr]iscus, 365
Varrone, 248, 256
Varvarini, 131
Vascones, 61, 69, 70
Vegezio, 246
C. Velius Rufus, 517 n. 30
L. Velleius Paterculus, 169
Venere, 370, 371 n. 215, 430, 445-448, 454, 562
Venere Ericina Augusta, 491, 583 e n. 12 e 14, 584, 585
Veneti, 198
Venusianenses, 178
Verre, 585 e n. 19
Verrii, 464
C. Verrius Rogatus Q. Quintili fil., 464
Vesat(enses), 334
Vespasiano, 52, 109, 245, 257 e n. 19, 364, 367, 370, 486, 511, 514, 515 e n. 22, 517 e n. 29, 519, 520 e n. 42, 521 e n. 47-48, 522, 524 n. 63, 526, 527-529, 591
Vettius Agonius Praetextatus, 557 n. 43
C. Vibius [- - -] Car., 238
Vibius Pude(n)s, 671
Vicciana Tonneiana, figlina, 667
Viccianae, figlinae, 661, 662, 667, 668, 673
C. Viccius, 668
Victor, leopardo, 678
Victor Martialis, 465, 466 n. 27
Victoria, 410, 413, 668, 673
Victoria Augusta, 33 n. 12, 338 n. 3, 361 n. 121, 366, 581
Victoria Victrix, 500
Vigilis, vescovo, 418
Villaticus, 393, 411, 413
Vindelici, 69-71
M. Vinicius Crescens, 668
Vipsania Agrippina, 104
C. Vipstanus Apronianus, 521 n. 48
Virgilio, 256, 258, 259, 263, 584
Virii, 464 n. 17
Virius Nicomachus Flavianus, 107
Virtus, imperiale, 315 e n. 46, 316, 317 n. 56, 321

Vitalis, 388-390, 394, 397-399, 401, 402, 407, 408, 413
Vitelliani, 510 n. 41
Vitellio, 48 n. 72 bis, 355
M. Vitorius Marcellus, 523, 534 e n. 19
Vittore di Vita, 221
Vitruvii, 210
Vitruvio, 204, 210, 607, 621 n. 24, 629, 630
M. Vitruvius Mamurra, 210
Volubilitani, 349
Volubilitanus, 364, 368, 370
Volusiano, 446
[.] Volusius [- - -], 365
Volusius Donatianus, 106

Zabda, 667
Zegrenses, 53, 347, 354, 355, 357, 366
Zemia, 271 n. 14
Zenone, 293
Ziddina, 354
Zilitani, 346, 436, 439
Zosimo, 233 n. 12
Zosimus, 667

3. Indice dei nomi moderni

Accame S., 301, 302, 305, 306
Acquaro E., 684
Acquati A., 373
Akerraz A., 12, 17, 32 n. 5, 36 n. 25, 45 n. 64, 53 n. 84, 55, 337 n., 353 n. 82, 373, 433-460
Albertini E., 117, 268, 273
Alette S., 634 n. 5
Alföldy G., 235, 356 n. 94, 373, 510, 511 n. 6, 516, 517 e n. 29
Almagro A., 46
Al Mahjub O., 194 n. 8
Alto A., 15
Andreoli A., 17
Angiolillo S., 13, 14, 17, 603-614
Angius V., 633
Arce J., 373
Armstrong H.H., 138 n. 2
Attal R., 373
Atzeni E., 657
Atzori G., 635 n. 7, 657
Atzori M., 17
Audin A., 165
Aurigemma S., 301 e n. 12

Bacchielli L., 11, 17, 295-321, 684
Balil A., 607
Ballance M.H., 202 n. 4
Ballu A., 296, 299 n. 8, 304
Baradez J., 34, 38, 39 n. 41
Baratte F., 403-405
Barnes T.D., 536
Barozzi G., 310
Barrau P., 9, 15, 79-100, 684
Barreca F., 6, 9, 21, 635 n. 6
Bartoccini R., 107, 581
Bartoloni P., 15
Barton I.M., 431
Bassignano M.S., 373
Beaudouin F., 279 n. 45, 286 n. 78
Becatti G., 154 n. 18
Bejor G., 9, 10, 14, 17, 101-116, 615 n., 681, 684
Bekkari M., 373, 344
Bellezza A., 15
Beltran A., 45
Ben Abdallah Z., 13, 485-487
Ben Abed A., 161, 164, 165
Benabou M., 358, 373
Benet C., 152
Berlinguer L., 15
Bernard E., 199
Bernardi A., 15
Bertelli L., 137
Berthier A., 133, 134, 197 n. 20
Bertinetti M., 558 n. 44
Beschaouch A., 5-7, 466 n. 27, 677-680
Besnier M., 341
Bianchi E., 222
Bianchi Bandinelli R., 114
Birley A.R., 135, 373, 501-503, 504 n. 56-57, 531, 535-537, 541 e n. 53
Birley E., 373, 494, 496, 536 n. 34
Bivona L., 12, 17, 489-492, 684
Blinkenberg Chr., 580
Boissier G., 140 n. 9
Bollini M., 9
Bonello Lai M., 13, 14, 17, 615-632
Boninu A., 604 n. 2, 607
Bonu R., 657
Borghesi B., 323
Boscolo A., 653 n. 60
Boube J., 42 n. 57, 49 n. 75, 55, 337 n., 343 n. 16, 346, 348 n. 57, 349, 360, 367, 373
Boulouednine M., 154, 155
Braccesi L., 9, 15
Brandis P., 9, 17, 25, 26
Breeze D.J., 236
Brigaglia M., 9, 17, 23-25

Brizzi G., 9, 17, 24, 27-30, 602, 681, 685
Broise H., 403
Bruschi Chr., 83
Buecheler F., 140 n. 9, 251 n. 111, 584
Burdeau F., 280, 286 n. 78

Cagnat R., 243, 326, 328, 339 e n. 4, 416, 431, 432
Calderone S., 568 n. 83
Callu J.P., 37, 55, 443
Cambula M., 17
Camps G., 232 n. 10, 374
Campus A., 17
Caprino K., 559
Caputo G., 101, 103, 108, 111, 114
Carandini A., 12, 567, 568 n. 85, 609 n. 26, 612
Carcopino J., 289, 344 n. 24, 345, 442 n. 34, 446 n. 41
Carrus R., 636 n. 13
Casalis G., 633, 657
Catani E., 14, 17, 615 n.,
Cataudella M., 9, 17, 117-132, 683
Caver P., 240 n. 24 e 29
Cerri G., 138 n. 3
Chamoux F., 359 n. 111
Charlier R., 133
Chastagnol A., 15, 235 n. 3, 550, 572, 684
Chatelain L., 31 n. 3, 34 n. 12, 37 e n. 32, 42 n. 57, 55, 328, 339, 341
Chéhab M., 597 n. 1
Cherchi Paba F., 646, 657
Chessa G., 634 n. 5
Cholodniak A., 139 n. 7, 140 n. 9, 141 n. 12
Christern J., 175
Christol M., 7, 10, 12, 17, 55, 70, 230, 350, 372, 374, 493-507, 548-550, 684
Ciasca R., 633
Cicala V., 15
Cicu L., 17
Ciotti U., 295, 301, 306, 307 n. 30
Coarelli F., 568 n. 83
Cohen B., 235 n. 3
Corbier M., 7, 12, 15, 350 n. 71, 351, 374, 501-503, 571, 684
Courtot P., 374
Cracco Ruggini L., 9, 145 n. 24
Crawford D., 269 n. 9
Crespi V., 622, 623
Cristofori A., 17
Cugusi P., 142 n. 14, 146 n. 26

D'Ambra A., 15
Darmon J.-P., 608
De Almeida F., 199
De Belenet A., 431
Decret Fr., 345, 374
De Gaulle Ch., 47 n. 71
De Kisch Y., 55, 339
Delamare I., 167
De la Martinière H., 31, 56, 341
Delattre A.L., 327
Della Cella P., 475
Deman A., 374, 576
Demougin S., 235 n. 3, 374
Demurtas S., 635 n. 7, 654 n. 63
De Neeve P., 282 n. 60
De Robertis F.M., 145 n. 24, 146 n. 27
Desanges J., 10-12, 17, 133-135, 279, 375, 438 n. 20, 439, 472
Descartes R., 47
Desideri P., 10, 18, 137-149, 182 n. 73, 291 n. 96
Desroziers A., 35 n. 20
Desfontaines A., 431
Dessau H., 140 n. 9, 325, 327, 339 n. 4, 494 e n. 11
Devijver H., 375
Diehl E., 401, 431
Di Porto A., 18
Di Vita A., 113, 525 n. 66
Di Vita Evrard G., 7, 13, 18, 357, 365, 372, 375, 509-529, 536, 596 n. 41, 684
Divjak J., 215 e n. 6, 216 n. 7, 219, 225 n. 64
Dobson B., 235 n. 3, 236, 239
Domaszewski A., von, 235, 239, 240, 242 n. 40, 245, 249
Donati A., 15, 23
Dondin-Payre M., 375
D'Oriano R., 14, 18
D'Ors A., 355, 356 n. 94
Dragendorf A., 45
Dulière C., 462

Dunbabin K.M.D., 193, 197 n. 17, 375, 607 n. 15, 608
Dupont C., 280, 286 n. 78
Durliat J., 375, 391, 406
Durry M., 239, 244
Duval N., 10-12, 14, 18, 175, 375, 385-413, 568 n. 83, 612, 615 n.
Duval Y., 11, 18, 218 n. 26, 391, 395, 405

Eck W., 510, 516, 540
El Khatib-Boujibar N., 343 n. 16, 373, 433-444, 438 n. 19
El Malki H., 337 n.
Ennabli A., 403
Ennabli L., 385 n. 2, 684
Ernout A., 240
Etienne R., 445-447, 450, 452, 453 n. 27, 454, 455, 459
Euzennat M., 31 n. 3, 34 e n. 17, 38 n. 38, 39 n. 41 e 45, 42 n. 57, 44 n. 59, 48 n. 72, 55, 70, 339, 341, 342 n. 8 bis, 346 e n. 38, 352, 359 n. 114, 360 n. 119, 368 n. 189, 374-376, 434, 435, 439

Fabbricotti E., 154 n. 18
Fantar M., 10, 151-166, 345, 374, 419 n. 13, 431
Faur J.C., 376
Ferchiou N., 15, 169, 684
Fernandez Sotelo E., 339
Feuille G.-L., 404
Février P.-A., 10-12, 14, 18, 167-192, 218 n. 26, 224, 233 n. 12, 376, 397 n. 16, 404, 615 n., 677 n. 5
Fiebiger O., 240
Fink R.O., 239, 246
Fiocca V., 337 n.
Fishwick D., 376
Fizazi A., 337 n.
Floriani Squarciapino M., 10, 11, 13, 14, 18, 108, 193-200, 685, 687, 689
Fois F., 645, 657
Foraboschi D., 6, 13, 18, 573-577
Forni G., 376, 626, 627 e n. 32, 628-632
Forssman B., 372, 376
Foucher L., 197 n. 17, 612
Franz G., 475
Frend W.H.C., 186, 187 n. 95
Frézouls E., 341, 358, 376
Friggeri R., 558 n. 44

Gabard I., 382
Gaggiotti M., 10, 11, 18, 201-213
Galletier E., 141
Gambereale L., 142 n. 14
Gara A., 18
Garau F., 15
Garbarino G., 137
Gargiulo M., 18
Gascou J., 55, 339, 341, 348, 353, 363, 374, 376, 377, 461
Gasperini L., 11, 15
Gauckler P., 327, 431, 432
Gebbia Cl., 10, 11, 18, 215-227, 377, 684
Geist G., 140 n. 9
Gentili B., 138 n. 3
Ghedini F., 314
Giacchero M., 222
Gianferrari A., 18
Gil J., 377
Girard S., 35 e n. 20, 374
Girol A., 317 e n. 56
Golfetto Fr., 112
Gozalbes Cravioto E., 371, 377
Gozlan S., 607 n. 15, 608
Grandi D., 559
Gros P., 175
Gsell St., 29, 110, 297, 302, 304, 317 e n. 56, 318, 327, 328, 332-334, 485, 487
Gualterius I., 584
Gudeman A., 240
Guerin V., 431
Guéry R., 367, 377
Guidi G., 5
Guy M., 44 n. 59

Hajje A., 280
Halfmann H., 504
Hallier G., 37 n. 29, 55, 376, 403, 443
Hamman A.G., 220
Hassar Benslimane J., 337 n., 344, 377, 436 n. 15
Hay D., 433
Hemaïs Saïdi K., 419 n. 13
Henzen W., 323
Hesnard A., 373, 378, 433-444
His R., 286 n. 78

Huelsen Chr., 239
Humbert M., 215, 216 e n. 7, 218
Humphrey J.H., 197 e n. 21

Ifie J.E., 378
Ikurite G.I., 378
Irmscher J., 11, 18, 323-329, 372, 378, 684

Jacques Fr., 174, 378, 487 n. 6, 549
Jodin A., 36, 55, 59, 343 n. 10, 378, 445 n. 2
Jordan D., 580
Jouffroy H., 461
Juillet J., 133
Jullian C., 440 n. 30

Kamps W., 280, 286 n. 78
Kellermann O.Ch., 323, 324
Kermorvant A., 373, 433-444
Kildhal P.A., 378
Kiss Z., 109
Kolendo J., 11, 279, 288, 331, 378
Kontorini V., 13, 18, 579-580
Kostomaroff S., 341
Kotula T., 10, 15, 229-234, 378

Labate A., 137
Ladjimi Sebaï L., 12, 415-432
Laforgue A., 339
Lamacchia R., 142 n. 14
La Marmora A., 620 n. 22, 654, 657
Lamboglia N., 14
Lana I., 137, 145 n. 24
Lancel S., 375, 378
Lantier R., 154
Lardy M., 296, 299 n. 8
Laronde A., 6, 9, 10, 12, 18, 469-487, 684
Lassère J.-M., 140 n. 9, 368, 378
Lassus J., 404
Latte K., 580
Laubenheimer-Leenhardt F., 344, 367, 378
Law R.C.C., 345, 378
Leblanc M., 38
Le Bohec Y., 10-12, 18, 235-252, 364 n. 151, 371, 378, 379, 382, 684
Leclercq H., 403
Le Glay M., 15, 342, 344, 349, 355, 356 n. 94, 379
Lenoir E., 18, 36 n. 25, 45 n. 64, 46 n. 69, 55, 337 n., 373, 379, 433-444
Lenoir M., 11, 12, 18, 34, 35 e n. 21, 36 n. 25, 39 e n. 41 e 43, 41 n. 53, 45 n. 64, 56, 59, 67, 71, 337 n., 343, 346, 353 n. 85, 362, 372, 373, 378, 379, 433-444, 459-460, 684
Lepelley Cl., 173, 174, 179, 180, 182, 184, 219, 220 n. 32, 226, 275 n. 29, 280, 379, 431
Le Roux P., 55, 56, 70, 374, 379
Leschi L., 186
Letaille J., 431
Letta C., 13, 531-545
Leveau Ph., 182
Levi Della Vida G., 104
Levy E., 280
Leydus J., 88
Lézine A., 462 n. 10
Liebs D., 379
Lifshitz B., 379
Lilliu G., 653 n. 60, 657
Ljubenova V., 379
Lobrano G., 18
Lo Cascio E., 15
Logaert F., 186, 187
Lo Schiavo F., 12, 18, 604 n. 2
Luquet A., 344 n. 24, 384
Luzzati M., 18

Maas P., 580
Mackendrick P., 379
Mackie N.K., 379
Mac Mullen R., 235
Macqueron A., 140 n. 9, 145 n. 24
Madau M., 19
Maffei Sc., 323
Magioncalda A., 13, 19, 365, 380
Maitrot A., 298, 300, 305, 317 n. 56
Mallon J., 331
Manacorda D., 577 n. 17
Manca Demurtas L., 635 n. 7
Mandouze A., 380, 431
Manganaro G., 13, 15, 581-585
Marcillet-Jaubert J., 494, 495, 498, 499 n. 25
Marini G., 323
Marion J., 32 n. 5, 55, 56, 339-341, 352, 367, 368, 380

Marrou H.I., 680
Martin P.M., 10, 15
Mastino A., 5, 11, 19, 23-25, 27, 149 n. 41, 337-384, 634, 635 n. 6, 643, 657, 683-685, 687
Mayet F., 367, 380
Mazza M., 10, 15
Mazzarino S., 86 n. 46, 131, 138 n. 3, 581
M'charek H., 419 n. 12, 463-465, 467
Meillet A., 240
Melis G., 19
Meridda A., 656 n. 73
Merlin A., 166, 327, 328, 339, 390, 401, 403, 404, 408, 411
Mesnages J., 431
Meunier J., 299, 301, 303, 305
Miglio G., 145 n. 24
Mitteis L., 277 n. 40, 280
Moll M., 304
Momigliano A., 5, 29, 138 n. 3
Mommsen Th., 240 e n. 24, 249, 324, 325, 328, 329, 339 n. 4, 536, 573 n. 1, 584
Monceaux P., 390, 393
Monthel G., 433-444, 452
Moravetti A., 19
Morel J.P., 55, 443, 657
Morestin H., 343, 380
Moscati S., 21
Moulay Rachid El. M., 380
Mrozek St., 172
Mureddu D., 684
Muselin A., 47 n. 71

Napoli F., 489
Nesselhauf H., 339
Nicolet Cl., 235 n. 3
Nissardi F., 657
Nörr D., 145 n. 24
Noli P., 15

Oliver J.H., 380
Oliverio T.G., 474-477
Orelli J.C., 323
Orrù R., 656 n. 73

Pace Pieri A., 137
Paillet J.L., 182
Palanque J.R., 558 n. 44
Palerne J., 19
Pallasse M., 275 n. 28
Pallu De Lessert C., 169
Panciera S., 7, 9, 10, 13, 19, 146 n. 27, 201 n., 547-572, 684
Panella C., 657
Papi E., 657
Paribeni R., 5
Patrizio P., 549
Pau G., 634
Pavis D'Escurac H., 345, 380
Pensabene P., 176 n. 42, 201 n. 1
Pesce G., 624
Petraccia M.F., 19
Petretto C., 15
Peutinger C., 416, 417
Peyssonnel A., 416, 431
Pflaum H.G., 184, 186, 342, 345, 380, 442 n. 34, 502, 503, 505
Picard C., 15
Picard G.Ch., 12, 15, 140 n. 9-10, 144 n. 23, 154, 156, 162 n. 34, 163, 166, 194 n. 7, 198 n. 22, 380, 461-467, 493, 494
Pietrangeli C., 540
Piganiol A., 96, 380
Pikhaus D., 380
Piloni L., 657
Pilu M.P., 634-635 n. 5
Pinna M., 634
Poinssott L., 154, 403, 405, 416, 431
Ponsich M., 45, 56, 367, 381, 439 n. 26, 444
Porcher L., 475
Porcu N., 666
Posac Mon C., 381
Poulle A., 494
Précheur-Canonge T., 193, 199, 200 n. 31
Pringle D., 406
Proverbio G., 137
Pugliese Carratelli G., 469, 470, 475
Pupillo Grazi D., 15

Rakob Fr., 185
Ramirez Sadaba J.L., 350, 381
Ravoisié A., 167
Rebuffat R., 7, 9, 10, 13, 19, 31-78, 337 n., 341, 346, 349 n. 58, 359, 361 e

n. 126, 362, 372, 373, 381, 382, 443, 446, 447, 454, 457, 681-684, 688
Reinach S., 431
Remy B., 12, 19, 587-596
Renier R., 167, 185
Rey-Coquais J.-P., 6, 12, 13, 19, 597-602
Reynolds J.M., 11, 15, 104
Robert L., 6, 340
Roda I., 137
Romanelli P., 5, 115, 193, 358, 382
Rostovzev M., 263, 284, 286
Rougé J., 140 n. 9, 226
Rovina D., 19, 604 e n. 2
Roy B., 431
Roxan M.M., 50 n. 77, 52, 57, 70, 382
Ruprechtsberger E.M., 382

Saba M., 19
Saladin H., 431
Saladino V., 137
Salah A., 337 n.
Salama P., 12, 15, 684
Salmeri G., 10, 19, 684
Salomies O., 32 n. 5, 382
Salomonson A., 198 n. 22
Sanna E., 15
Sanna G.A., 12
Santoni V., 15
Santos Yanguas N., 382
Sapelli M., 558 n. 44
Sartre M., 382
Šašel J., 382
Sassy G., 116
Satta M. Ch., 19
Saumagne Ch., 140 n. 9, 270, 273 e n. 25
Savigny F.K., von , 118 n. 4
Savona P., 15
Sbibi-Alaoui F.Z., 337 n.
Schiller A.A., 382
Schillinger Häfele V., 382, 383
Schipani S., 14, 19, 25, 27, 683, 685-688
Schmidt J., 326, 327, 339 n. 4
Schmitt P., 383
Schubring K., 328
Sebis S., 635 n. 7
Segni M., 15
Segni Pulvirenti F., 15
Séguier Fr., 323
Sempère S., 374
Seston W., 383
Shaw B.D., 383
Sherwin-White A.N., 383
Sigman M.C., 358, 383
Sigonio C., 118 n. 4
Silvestrini M., 682
Sirago V.A., 10, 11, 19, 253-265
Slim L., 190
Smeesters J., 383
Smith D.J., 37, 57, 475
Soecting D., 320 n. 64
Sokolowski A., 579
Soraci R., 11
Sordi M., 120 n. 10
Sotgiu G., 19, 634
Souville G., 383
Spano G., 611 n. 36, 620 n. 22, 633, 648, 652, 657
Speidel M.P., 360 n. 118, 383
Stefani G., 19, 657, 684
Stein A., 494
Steinby M., 659, 660, 662, 675
Stiglitz A., 13, 633-658
Stroux J., 328
Stucchi S., 312
Suder W., 383, 384
Susini G.C., 15, 23
Syme R., 138 n. 2, 233

Tangheroni M., 634 n. 3
Taramelli A., 633, 642, 653, 655, 658
Tarradell M., 57, 442 n. 34
Tazi A., 337 n.
Teixidor J., 602
Temple A., 416, 431
Terrer D., 374
Teutsch L., 461, 465
Thomasson B.E., 168, 384, 485, 493, 501
Thomsen R., 497
Thouvenot R., 31 n. 3, 32 n. 5, 57, 341, 345 e n. 29, 368 n. 189, 384, 445 n. 2, 448, 454
Tissot Ch., 36, 57, 341, 431, 433 e n. 4, 434 e n. 9, 435 n. 12, 439 n. 26, 444
Tore G., 13, 19, 337 n., 633-658
Torelli M., 102, 568 n. 83
Touri A., 337 n., 344, 353 n. 82, 377
Toussaint Cd., 431

Toutain J., 140 n. 9, 431
Travlos J., 320
Triantaphyllopoulos J., 118 n. 4
Tronchetti C., 14, 15, 684
Turtas R., 19

Ugas G., 658

Vegas M., 658
Vera D., 15, 267-293, 568 n. 83 e 85
Vergara Caffarelli E., 114
Vertet H., 165
Vesconte P., 646 n. 38
Veyne P., 236, 462, 463
Ville G., 677 n. 6, 680 n. 10
Villedieu F., 45 n. 64, 337 n., 684
Visconti C.L., 562
Vismara C., 14, 19, 615 n.
Volterra E., 384

Ward-Perkins J.B., 104, 205, 311
Warmington B.H., 173
Wataghin A., 137
Weber M., 236
Whittaker Ch. R., 384, 568 n. 83
Wilamowitz U., 579, 580
Williams W., 384
Wilmanns G., 167, 243, 244, 250, 302, 324, 325, 339 n. 4, 416, 419, 420
Wilson R.J.A., 568 n. 83 e 85, 582
Wolff H., 384

Ximenez A., 416, 431

Yelnitsky L.A., 384

Zevi F., 510, 511 n. 6, 516
Zucca R., 12, 14, 19, 637 n. 16, 645 n. 29, 657-676, 684
Zupancic S., 19

SOMMARIO

Per ragioni tipografiche, non è stato possibile pubblicare in questa sede l'ampio articolo di A. Magioncalda, dedicato ai procuratori delle due Mauretanie; se ne rinvia la pubblicazione ad altro volume di questa stessa collana.

5 AZEDINE BESCHAOUCH, *Presentazione*

9 *Quarto convegno di studi sull'Africa romana. Sassari 12-14 dicembre 1986: Calendario dei lavori*

17 *Elenco dei partecipanti*

21 *Ricordo di Ferruccio Barreca*

23 MANLIO BRIGAGLIA, *Saluto*

25 PASQUALE BRANDIS, *Saluto*

27 GIOVANNI BRIZZI, *Introduzione*

31 RENÉ REBUFFAT, *L'implantation militaire romaine en Maurétanie Tingitane*

79 PATRICK BARRAU, *À propos de l'*officium *du vicaire d'Afrique*

101 GIORGIO BEJOR, *Documentazione epigrafica di complessi statuarii nell'Africa romana: alcuni esempi*

117 MICHELE CATAUDELLA, *Società e diritto nell'Africa romana.* Ius Italicum: *alcune riflessioni*

133 JEHAN DESANGES, *La* Cirta *de Salluste et celle de Fronton*

137 PAOLO DESIDERI, *L'iscrizione del mietitore* (CIL *VIII 11824*)*: un aspetto della cultura mactaritana del III secolo*

151 M'HAMED FANTAR, *Le mythe de Marsyas sur deux nouvelles mosaïques de Tunisie*

167 PAUL-ALBERT FÉVRIER, *Paroles et silences (à propos de l'épigraphie africaine)*

193 MARIA FLORIANI SQUARCIAPINO, *Riflessi di vita locale nei mosaici africani*

201 MARCELLO GAGGIOTTI, *L'importazione del marmo numidico a Roma in epoca tardo-repubblicana*

215 CLARA GEBBIA, Pueros vendere vel locare. *Schiavitú e realtà africana nelle nuove lettere di S. Agostino*

229 TADEUSZ KOTULA, Farexen, famosissimus dux Maurorum

235 YANN LE BOHEC, *Les* «discentes» *de la IIIème Légion Auguste*

253 VITO A. SIRAGO, *Contadini liberi nelle province africane*

267 DOMENICO VERA, *Enfiteusi, colonato e trasformazioni agrarie nell'Africa proconsolare del tardo impero*

295 LIDIANO BACCHIELLI, *Il testamento di C. Cornelio Egriliano ed il coronamento dell'arco di Caracalla a Tebessa*

323 JOHANNES IRMSCHER, *Genesi del* CIL *VIII*: Inscriptiones Africae Latinae

331 JERZY KOLENDO, *Le culte impérial et la faute du lapicide: à propos d'une inscription des environs de* Theveste (ILAlg. *I 3715*)

337 ATTILIO MASTINO, *La ricerca epigrafica in Marocco (1973-1986)*

Volume secondo

385 NOËL DUVAL, *L'épigraphie chrétienne de Sbeitla (*Sufetula*) et son apport historique*

415 LEILA LADJIMI-SEBAÏ, *Un site de la Tunisie centrale*: Aggar?

433 MAURICE LENOIR, Ab eo $\overline{XXV}$ in ora oceani colonia Augusti Iulia Constantia Zilil

445 AOMAR AKERRAZ, *Nouvelles observations sur l'urbanisme du quartier nord-est de Volubilis*

461 GILBERT-CHARLES PICARD, *Le statut politique de Mactar de Trajan à Marc Auréle*

469 ANDRÉ LARONDE, *Prêtres d'Apollon à Cyrène au I^er^ siècle ap. J.C.*

485 Zeineb Benzina Ben Abdallah, *Une hypothèse sur la datation du proconsulat africain d'*Appius Claudius Iulianus

489 Livia Bivona, *La* gens Cassia *tra Africa e Sicilia*

493 Michel Christol, *Gouverneurs de Numidie sous les Sévères:* Q. Cornelius Valens et Sex. Valerius Marcellus

509 Ginette Di Vita-Evrard, *Sur les charges africaines des frères* Cn. Domitii Afri Titii Marcelli Curvii Lucanus et Tullus

531 Cesare Letta, *La famiglia di Settimio Severo*

547 Silvio Panciera, *Ancora sulla famiglia senatoria «africana» degli* Aradii

573 Daniele Foraboschi, *Mauretania-Sudan: tracce di contatti per un trattato di pace romano-etiope*

579 Vassa Kontorini, *Influence de Lindos sur le droit sacré de Cyrène: les* suppliants de Cyrène à la lumière d'une inscription inédite de Lindos

581 Giacomo Manganaro, Tacfarinas *e la Sicilia (ovvero* L. Apronius *e il santuario ericino)*

587 Bernard Remy, *La place des sénateurs originaires des provinces d'Afrique dans l'administration des provinces romaines d'Anatolie au Haut-Empire*

597 Jean-Paul Rey-Coquais, *Une double dédicace de Lepcis Magna à Tyr*

603 Simonetta Angiolillo, *Modelli africani nella Sardegna di età romana: il mosaico di Santa Filitica a Sorso*

615 Marcella Bonello Lai, *L'indagine demografica e gli edifici di spettacolo in Sardegna: l'anfiteatro di Cagliari ed il teatro di Nora*

633 Giovanni Tore, Alfonso Stiglitz, *Ricerche archeologiche nel Sinis e nell'Alto Oristanese (continuità e trasformazione nell'Evo Antico)*

659 Raimondo Zucca, *L'*opus doliare *urbano in Africa ed in* Sardinia

677 Azedine Beschaouch, *A propos de la mosaïque de Smirat*

683 *Conclusioni:* interventi di Sandro Schipani, René Rebuffat, Maria Floriani Squarciapino

691 *Abbreviazioni*

Finito di stampare nel mese di dicembre 1987
presso lo stabilimento della Cooperativa Tipografica «Il Torchietto» s.r.l.
Piazza Pietro Micca - Tel. (079) 788010 Ozieri

Dedicato all'epigrafia ed alla storia delle province romane del Maghreb, il IV Convegno di studi su «L'Africa Romana», si è svolto a Sassari tra il 12 ed il 14 dicembre 1986, con la partecipazione dei più qualificati studiosi italiani e stranieri. I lavori sono stati divisi in cinque sessioni: aspetti generali, istituzionali, storici; nuovi rinvenimenti epigrafici; siti; prosopografia; rapporti con le province non africane e particolarmente con la Sardegna.

«Depuis 1983, et sous les auspices de l'Université de Sassari — scrive Azedine Beschaouch nella presentazione — *'L'Africa Romana'* c'est, en même temps, un séminaire périodique euro-maghrébin et une fête méditerranéenne de l'esprit comme du coeur; mais aussi une marque de l'intérêt renouvelé de l'Italie pour 'l'Africa settentrionale', non moins qu'une illustration éclatante du rôle de la Sardaigne».

E ancora: «Le colloque sarde tout d'abord est dédié à l'histoire de l'Afrique des Romains dans son ensemble. C'est-à-dire, non seulement les provinces africaines classiques — de la Proconsulaire à la Maurétanie Tingitane, mais, également, la Cyrénaïque et l'Égypte. Outre l'avantage de rappeler le bilinguisme officiel de l'Empire, cet élargissement des perspectives permet, tout de même, de corriger ce que peut avoir d'étriquée telle vision du bassin occidental du *mare nostrum*, le plus souvent centrée sur un axe nord-sud... Cependant, comme nous avons la chance de nous réunir, périodiquement, en Sardaigne, Sassari est devenu le lieu privilégié d'une information de première main sur la romanité sarde. Et, d'année en année, nous sommes conduits à mieux connaître l'Antiquité et les antiquités de la Sardaigne, tout autant que ses liens diversifiés avec l'Afrique mineure».

Nel volume compaiono saggi di Akerraz (Volubilis), Angiolillo (Cagliari), Bacchielli (Chieti), Barrau (Marseille), Bejor (Pisa), Ben Abdallah (Cartagine), Beschaouch (Tunisi), Bivona (Palermo), Bollini (Ferrara), Bonello (Cagliari), Brandis (Sassari), Brigaglia (Sassari), Brizzi (Sassari), Cataudella (Firenze), Christol (Parigi), Desanges (Parigi), Desideri (Firenze), Di Vita Evrard (Parigi), Duval (Parigi), Fantar (Tunisi), Février (Aix-en-Provence), Floriani Squarciapino (Roma), Foraboschi (Milano), Gaggiotti (Perugia), Gebbia (Palermo), Irmscher (Berlino), Kolendo (Varsavia), Kontorini (Ioannina), Kotula (Wroclaw), Laronde (Parigi), Le Bohec (Grenoble), Lenoir (Roma), Letta (Pisa), Magioncalda (Genova), Manganaro (Catania), Mastino (Sassari), Panciera (Roma), Picard (Parigi), Rebuffat (Parigi), Remy (Saint Etienne), Rey Coquais (Djion), Sebaï (Tunisi), Sirago (Bari), Stiglitz (Cagliari), Tore (Cagliari), Tronchetti (Cagliari), Vera (Parma), Zucca (Cagliari).

In copertina: Mosaico della caccia nell'anfiteatro, scoperto a Smirat presso Tapso in Tunisia (*AE* 1976, 549). L'iscrizione ricorda le acclamazioni rivolte dalla folla degli spettatori per esaltare la straordinaria generosità di *Magerius*, l'evergete che ha voluto premiare con una somma di 1000 denari, doppia rispetto a quella promessa, i cacciatori vittoriosi sui quattro leopardi *Victor, Crispinus, Romanus* e *Luxurius*. Al combattimento hanno assistito anche Diana e Dioniso, divinità protettrici della sodalità dei *Telegenii*, alla quale appartenevano i quattro *venatores Spittara, Bullarius, Hilarinus* e *Mamertinus*, cfr. A. BESCHAOUCH, «CRAI», 1966, pp. 134-157 e 1985, pp. 454-458.

Pubblicazioni del Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari

1. G. FOIS, *Storia della Brigata «Sassari».*
2. A. CASTELLACCIO, *L'amministrazione della giustizia nella Sardegna aragonese.*
3. A. BONINU, M. LE GLAY, A. MASTINO, Turris Libisonis colonia Iulia.
4. *L'Africa romana. Atti del I convegno di studio, Sassari 1983,* a cura di A. MASTINO.
5. *L'Africa romana. Atti del II convegno di studio, Sassari 1984,* a cura di A. MASTINO.
6. R. TURTAS, *La casa dell'Università. La politica edilizia della Compagnia di Gesù nei decenni di formazione dell'Ateneo Sassarese (1562-1632).*
7. *L'Africa romana. Atti del III convegno di studio, Sassari 1985,* a cura di A. MASTINO.
8. *L'Africa romana. Atti del IV convegno di studio, Sassari 1986,* a cura di A. MASTINO.

Lire 40.000
(entrambi i volumi)